



HAL
open science

Les chemins du couple

Christophe Giraud

► **To cite this version:**

Christophe Giraud. Les chemins du couple : Une sociologie de la vie personnelle des jeunes en milieu étudiant. Sociologie. Université Paris Descartes / CERLIS, 2014. tel-01448705

HAL Id: tel-01448705

<https://u-paris.hal.science/tel-01448705>

Submitted on 7 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

VOLUME 1

DOCUMENT INEDIT

Les chemins du couple

Une sociologie de la vie personnelle des jeunes en milieu étudiant

Christophe Giraud

Jury

Jacques Marquet (Université catholique de Louvain)

Olivier Martin (Université Paris Descartes)

Martine Segalen (Université Paris 10 Nanterre)

François de Singly (Université Paris Descartes)

Laurent Toulemon (INED)

Cécile van de Velde (Université de Montréal)

2 décembre 2014

Remerciements

Comme beaucoup de travaux signés d'un seul nom, ce mémoire doit beaucoup au concours de nombreuses personnes qui, par leur travail, leur soutien, leurs encouragements ont permis qu'il vienne à son terme. Je pense tout particulièrement à Pauline Euloge avec qui cette enquête a débuté et qui a eu la gentillesse de me laisser les premiers entretiens de son travail de M1 et de réaliser quelques entretiens supplémentaires hors cadre universitaire. Mes remerciements s'adressent également aux étudiants de l'unité d'enseignement Méthodes d'Investigations Qualitatives du L3 de Sciences Sociales de l'Université Paris Descartes. Plusieurs promotions d'étudiants ont accompagné cette enquête et certains m'ont fait la confiance de me céder leurs entretiens et leur contact. Ma gratitude va tout particulièrement à Oriane Amoruso, Marie Boisse, Rafaëlle Caron, Aurélie Célérier, Marie-Mélanie Chauveau, Julie Chevalier, Quentin Dubernet, Elise Froidecourt, Mathilde Gallon, Gwen Gardrinier, Luc Gérardin, Afafe Lagssir, Marion Lecomte, Benoît Loquier, Delphine Manetta, Marie Moskowicz, Olivier Pandourangane, Laura Vallée. Je remercie également toutes les personnes enquêtées qui ont accordé de leur temps à plusieurs reprises pour se raconter.

Ce travail n'aurait pu voir le jour sans le soutien inconditionnel de mon laboratoire, le Cerlis, et de mon université Paris Descartes qui m'ont octroyé un semestre pour congé et conversion thématique au second semestre 2012. L'accueil en délégation pendant l'année universitaire 2012-2013 au sein du laboratoire d'excellence iPops et de l'UR3 de l'INED a permis de faire avancer cette recherche de façon décisive. Je remercie tout particulièrement son directeur Laurent Toulemon pour sa confiance pendant cette année, Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier pour l'accueil de ma recherche au sein de leur projet « Etudes des Parcours Individuels et Conjugaux » (EPIC 2013). Une partie de ce travail a pu être présentée lors d'une séance des « lundis de l'INED » et a pu profiter de la lecture attentive et bienveillante de Florence Maillochon. Merci également à Dominique Chauvel pour son travail bibliographique et à Françoise Courtel pour les précieuses transcriptions d'entretiens de la quatrième vague de l'enquête.

Merci à mes collègues et amis du Cerlis et d'ailleurs pour leur soutien : Muriel Letrait, Sarra Mougel, Catherine Cicchelli-Pugeault, Françoise Tréguer, Julie l'Azou, Séverine Dessajan, Danilo Martuccelli, Gilda Charrier et Anne Lhuissier ont su accompagner cette longue période de recherche et d'écriture. C'est peu dire que je dois beaucoup à Sandra Gavia et à Cécile van de Velde pour leurs relectures et discussions si riches lors de nos « ateliers ».

Le soutien constant, l'inspiration généreuse, les relectures attentives et l'amitié de François de Singly ont été indispensables pour ce travail. J'espère qu'il reflète un peu de sa rigueur dans la démarche et de son imagination sociologique. Je remercie enfin le garant de cette HDR, Olivier Martin, qui a toujours su être présent aux moments-clés pour que ce travail porte ses fruits.

Je n'oublie pas mes proches, ma famille et amis, toujours présents malgré l'isolement relatif qu'implique l'écriture. Merci à Anita pour son aide précieuse. Merci à Françoise d'être elle-même, si présente et généreuse.

Introduction : Une sociologie des « histoires » intimes des jeunes

La transformation des modes d'entrée en couple

L'entrée en couple des jeunes adultes au cours du XX^{ème} siècle et en ce début du XXI^{ème} a connu des transformations très importantes : encadrée étroitement par les parents au XIX^{ème} siècle car porteuse d'enjeux très forts de reproduction sociale, elle est peu à peu devenue le terrain du choix personnel des individus, expression de leur goûts, de leur personnalité (même si ceux-ci s'appuient sur des critères sociaux) (Bozon, Héran, 2006, Singly, 1987a). Façonnée par l'institution du mariage (donc contrôlée par les parents mais aussi par l'Eglise ou l'Etat), l'entrée en couple s'est de plus en plus « privatisée » (Bozon, 1988 ; Leridon, Villeneuve-Gokalp, 1988 ; Villeneuve-Gokalp, 1990 ; Kellerhals, Widmer, Lévy, 2004 ; Segalen, Martial, 2013). Régulée par des normes morales très strictes en matière d'accès au corps et à la sexualité, surtout pour les jeunes femmes, l'entrée en couple a été marquée, au cours du XX^{ème} siècle, par la progression d'une forme de sexualité (non pénétrative) pré-maritale, le flirt (Lagrange, 1999), puis d'une sexualité pénétrative pré-maritale avec l'accès généralisé à la contraception (Bozon, 1993) et une idéologie plus libérale sur la sexualité et l'utilisation des corps. Le recul du poids des institutions sur l'entrée dans l'entrée en couple peut être lu comme une manifestation de la détraditionnalisation des sociétés contemporaines : le couple relève moins du domaine des règles, des codes et des obligations morales mais davantage de celui du choix personnel guidé par une valeur supérieure, l'amour (Beck, 2001).

L'apparition d'un nouvel âge de la vie, la jeunesse, a conduit également à modifier fortement les conditions d'entrée en relation d'une partie des jeunes adultes. Avec la seconde explosion scolaire qui a ouvert les portes des études supérieures à une part grandissante des générations à partir du milieu des années 80, les jeunes adultes ont de plus en plus repoussé l'installation conjugale pour acquérir les diplômes, accéder à l'emploi et stabiliser leur position professionnelle, ce d'autant plus qu'en France l'accès aux positions sociales était plus étroitement qu'ailleurs en Europe lié à la possession de titres scolaires (Van de Velde, 2008). Le moment de l'engagement conjugal (que ce soit l'installation à deux, l'entrée dans les rôles parentaux ou le mariage) aurait été repoussé pour mieux consolider les autres statuts personnels (Galland, 1997). Avant cette « installation conjugale », il existerait une période nommée « jeunesse sexuelle » ou qualifiée de « pré-conjugale » où les individus vivent des histoires intimes sur le mode de l'expérience, de l'apprentissage, du plaisir (Galland, 1990). Cette période est surtout caractérisée en négatif, à partir d'une situation de référence : le couple installé. L'absence supposée de relation amoureuse, sexuelle ou cohabitante stable pendant cette période serait le signe du caractère expérimental, peu sérieux de ces relations. La jeunesse sexuelle serait une période de mise entre parenthèses des engagements conjugaux, une période où les normes conjugales n'ont pas cours, où les individus s'essaient à

l'amour, au couple, au sexe, sans se fixer. Une fois la parenthèse refermée avec la première cohabitation stable, les normes conjugales de l'âge adulte s'appliqueraient alors pleinement.

La question qui peut se poser est alors de savoir comment les jeunes adultes dans ces conditions d'instabilité apprennent à faire couple ? Comment intériorisent-ils des normes conjugales comme la fidélité si ces valeurs sont mises entre parenthèses ? Ne faut-il pas « penser autrement la jeunesse » (Singly, 2000a) en ne jugeant pas de ses relations intimes à partir d'une grille trop statutaire, trop centrée sur les formes les plus légitimes de la vie en couple ? Car en jugeant en négatif ces expériences, on perd ce que cette phase de la jeunesse peut apporter à l'individu en matière de socialisation.

Les « histoires » intimes au moment de la jeunesse et les transformations de la vie personnelle

Ce travail souhaite mettre en lumière une réalité peu étudiée par la sociologie de la jeunesse et par la sociologie de la famille : les « histoires », les « relations » qui sont vécues par les jeunes adultes dans leur vie personnelle. Comme le remarque Anthony Giddens (2004, p. 76), le terme de « relation », au sens d'un « lien durable de proximité émotionnelle », sert aujourd'hui à désigner les liens intimes pendant cette période d'expérimentation. Ces histoires ou ces relations entretenues entre deux personnes apportent aux individus un capital d'anecdotes, de faits, d'émotions qui peuvent être mobilisés pour penser, agir, sentir lors d'une nouvelle histoire. Les jeunes adultes au fil des histoires vécues acquièrent une expérience, une compétence en matière amoureuse, sexuelle, conjugale centrale pour la suite. Les différences anciennes entre les jeunes femmes (construites comme ingénues en matière sexuelle et sentimentales destinées à être initiées) et les jeunes hommes (initiateurs et porteurs d'expérience) s'estompent au fil d'une jeunesse qui s'étire. Ces compétences symétrisent les positions des jeunes hommes et des jeunes femmes dans les nouvelles histoires vécues. Leur expérience et la réflexivité sur les expériences passées leur servent à mieux négocier et à mieux savoir ce qu'ils et elles sont prêts à faire et à accepter ou non dans une nouvelle relation. Qu'y a-t-il à négocier dans ces histoires quand il n'est pas question de s'installer ?

Des histoires de fesses ?

La vie intime avant l'installation conjugale pose une question centrale : quelle est la nature du lien qui unit les partenaires d'une histoire sans cohabitation ? Qu'est-ce qui constitue le lien aujourd'hui quand ni le mariage, ni l'installation dans un logement commun, ne définissent le début d'une relation ?

Une des réponses apportées est que ce qui prend la place centrale dans les histoires intimes pendant la jeunesse, c'est la sexualité. Ainsi Michel Bozon (1991) en fait une dimension principale dans la construction des couples contemporains à un moment où le mariage décline et où la cohabitation n'arrive que tardivement. La sexualité initie aujourd'hui les relations

alors qu'elle était auparavant un des horizons de l'entrée en couple. Elle est une condition nécessaire à la formation des couples mais pas une condition suffisante, les jeunes hommes ayant souvent tendance à dissocier la sexualité, sentiment et couple. La sociologie de la sexualité se développe en France dans le courant des années 80 et 90, dans un contexte d'émergence du SIDA et d'allongement de la période de jeunesse. Elle s'intéresse tout particulièrement aux jeunes à leur entrée dans la sexualité et dans leurs pratiques (à risque) (Lhomond, Lagrange, 1997 ; Le Gall, Le Van, 2007).

Mais ces travaux de recherche qui examinent la transition entre la première fois et le premier couple, voire les suivants, sont relativement rares (Lagrange, 1999 ; Toulemon, 2008 ; Clair, 2008 ; Bozon, Rault, 2012). L'intérêt pour la sexualité a en partie détourné l'attention de la façon dont celle-ci est encadrée dans des liens qui lui donnent sens comme le note Florence Maillochon (2004). De la même façon l'intérêt pour les premières fois en matière de sexualité comme de couple a réduit l'intérêt pour les fois suivantes, pour la sexualité ou la conjugalité « ordinaire », car elle se situe dans une biographie personnelle déjà singulière. Cette attention à la sexualité (comme ensemble de pratiques) plutôt qu'aux liens sociaux dans lesquelles elle s'inscrit a pu donner des arguments aux sociologues qui soulignent l'instabilité des relations sociales contemporaines, leur nature liquide, pas seulement en raison de l'âge social des individus mais aussi des nouvelles générations confrontées à un développement généralisé d'un capitalisme de la consommation. La multiplication des partenaires hors de toute relation stable caractériserait alors la jeunesse. Ce serait la préfiguration d'une société, fondée sur la consommation de relations sexuelles ou sentimentales (Bauman, 2004 ; Evans, 2004 ; Illouz, 2012).

Du côté de la sociologie de la jeunesse française, la vie privée des jeunes et ce qu'elle peut apporter au passage à l'âge adulte n'a intéressé les chercheurs que de façon annexe, ceux-ci construisant ce passage à l'âge adulte principalement en référence à la construction de l'autonomie ou de l'indépendance par rapport aux parents (Cicchelli, 2001) et des statuts sociaux adultes (Galland, 2007). Peu de recherches françaises récentes ont porté sur les amours des jeunes adultes hétérosexuels à l'exception notable de la comparaison entre la France et l'Espagne menée par Sandra Gaviria (2005), des travaux de Florence Maillochon, d'un numéro de la revue *Agora* dirigé par Claire Bidart (2001). Citons également certaines recherches de Gilda Charrier et Marie-Laure Déroff (Charrier, Déroff, 2005 ; Charrier, 2008) sur les couples « non-cohabitants » (dont les jeunes).

Regarder par le trou de la serrure conjugale ? Le trompe-l'œil de la statistique des ménages

Cette conception d'une jeunesse sans conjugalité (stable) semble très dépendante de la construction statistique sur laquelle elle s'appuie : la statistique publique a longtemps adossé

la notion de couple à celle de ménage¹. Être en couple c'est d'abord être en ménage. Dans l'enquête « Etude de l'histoire familiale » (EHF) de 1999, une variable permettait d'isoler les personnes qui n'avaient jamais eu de vie conjugale c'est-à-dire d'expérience de cohabitation avec une autre personne d'au moins six mois. Avec un tel présupposé statistique, il devient normal de faire débiter la vie conjugale à la première cohabitation stable avec un partenaire.

Aujourd'hui cependant les personnes qui vivent en couple stable au regard de la statistique sortent ensemble et se sont codées comme « en couple » bien avant d'entrer en ménage. De la même façon que les seuils d'entrée dans la vie adulte se sont « désynchronisés », être en couple coïncide de moins en moins avec l'idée d'une entrée dans la conjugalité cohabitante. Plusieurs seuils peuvent être distingués : sortir ensemble, se connaître, cohabiter de façon partielle... La cohabitation permanente au sein d'un même logement n'est pas un début mais elle marque au contraire une étape dans un long processus déjà long de construction relationnelle.

Les statisticiens de l'INED notamment ont montré depuis longtemps combien ce présupposé « ménager » était préjudiciable pour comprendre la conjugalité contemporaine (Toulemon, 2011). Depuis presque vingt ans, un nouveau type de couple est devenu visible grâce à l'exploitation d'enquêtes spécifiques : les couples « non-cohabitants » (Villeneuve-Gokalp, 1997). De la même façon que les couples non mariés du début des années 1970 ont intrigué les démographes qui ont observé leur émergence puis leur généralisation pendant la jeunesse, de même les couples non-cohabitants ont pu être envisagés, également, comme une nouvelle forme conjugale qui pouvant se diffuser à l'ensemble d'une classe d'âge, une nouvelle manière de faire couple. Aujourd'hui les résultats les plus récents semblent montrer qu'il s'agit, pour les jeunes, d'une étape transitoire avant une installation (Beaujouan, Régnier-Loilier, Villeneuve-Gokalp, 2009) plutôt que d'un nouveau modèle de vie conjugale stable.

Ne pas considérer les histoires « après coup »

Les jeunes en commençant une nouvelle histoire ont le sentiment très clair de ne pas savoir si cela va « marcher » entre eux. Il y a donc bien une dimension d'expérience. Mais cela ne veut pas dire qu'ils ne prennent pas au sérieux la relation ou qu'elle ne vaut que comme une expérience. Elle peut parfois déboucher sur un couple stable mais le fait que la relation s'arrête au bout d'un moment ne doit pas nécessairement être lu comme un manque de sérieux

¹ Jean-Claude Kaufmann (1992) choisit même un critère sociologique plus exigeant car pour lui ce qui fait couple c'est d'abord une organisation conjugale, une organisation commune : les jeunes couples qui commencent à vivre ensemble au sein d'un même logement mais avec une organisation minimale sont même qualifiés de « quasi-couples » dans la mesure où ce qui est partagé entre eux n'est pas encore conjugalisé. Pourtant, il en faut du temps et du travail, des trésors d'organisation avant de commencer à habiter un espace commun, et de l'occuper en vivant même de façon parallèle.

des jeunes. La fin d'une histoire peut être considéré comme une difficulté inhérente à la relation, comme une tentative de faire couple qui n'a pas porté ses fruits, ... La première relation cohabitante n'est finalement que la première des tentatives qui « marchent » et aboutissent à une cohabitation. Il est facile de ne pas prendre au sérieux les tentatives des jeunes quand on les juge en sachant la fin de l'histoire. Telle personne va s'installer avec telle autre et décide d'avoir finalement un enfant. Tout ce qui précède n'aurait alors été « qu'expérience » et serait considéré comme non pertinent en matière conjugale ? Les individus eux-mêmes peuvent vouloir faire un trait sur les expériences passés, considérée comme sans importance par rapport à la relation actuelle. En traitant la biographie individuelle de la sorte, on s'appuie sur ce qui a réussi, et on minimise cette dimension « d'essais et d'erreurs », la dimension « conditionnelle » qu'a la vie individuelle. La vie aurait pu être autrement que ce qui s'est finalement passé, mais les récits *a posteriori* effacent les possibilités qui se dessinaient mais qui ne se sont pas concrétisées.

Il y a plusieurs sens du mot « expérience » : celui-ci peut désigner une quantité de choses vécues, comme dans l'expression « avoir de l'expérience », il peut désigner également la volonté d'essayer quelque chose que l'on a jamais fait, goûté, touché (on expérimente si quelque chose nous plaît et ce faisant on apprend des choses sur le monde et sur nous-même), et puis il y a l'expérience que l'on fait et qui peut ou pas réussir (et selon le résultat de cette expérience, il y a évidemment l'expérience qui s'accumule et l'on apprend aussi des choses sur soi et sur le monde). Notre idée est que les jeunes adultes contemporains font aussi des expériences dans ce troisième et dernier sens. Ils tentent des histoires avec des personnes sans savoir si cela va fonctionner. Leur engagement n'est pas pour la vie, mais il est celui de l'expérimentateur qui veut voir la fin de l'expérience. Les histoires qui commencent sont donc fondamentalement conditionnelles, réversibles et elles présentent une grande part de réflexivité.

Une sociologie des histoires, des séquences amoureuses et des chemins vers le couple

Au-delà des questions de morphologie conjugale ou familiale, ce qui nous intéresse c'est d'abord le sens donné par les individus à ces histoires non-cohabitantes et la façon dont ils les font vivre et évoluer vers des formes conjugales ou familiale plus instituées. La stabilité relative de ces relations frappe tout autant que leur fragilité. Les sentiments y sont forts, l'amour peut être évoqué, des accords sur leur relation essaient d'être définis par les partenaires. Par les règles d'interaction communes qu'il faut définir pour gérer la suite de la relation, il y a bien quelque chose de commun (à défaut de conjugal) qui s'élabore. Mais ces relations sont en même temps fragiles et se succèdent parfois pendant la période de jeunesse. Leur caractère fragile, révocable donne à ces relations une tonalité particulière qu'il va falloir étudier.

A partir du moment où les individus disent être ensemble, sortir ensemble, que partagent-ils « ensemble » ? Quelle est la nature de leur lien ? Quelle est la logique des relations qu'ils entretiennent ? Comment la relation peut-elle évoluer pendant cette période ? Nous allons donc suivre une séquence entre deux partenaires et essayer d'en comprendre les tenants et les aboutissants lors de cette période de jeunesse.

Le vrai objet de ce travail est celui des séquences amoureuses ou conjugales, des histoires et de leur enchaînement, de ce qu'elles disent du lien entre individus, de ce qu'elles apprennent aux individus, et de la façon dont elles les construisent. Les individus construisent un lien en fonction des modèles normatifs que la société leur offre, ils les construisent également à partir des ressources de leur expérience personnelle. En retour l'expérience particulière vécue lors d'une histoire leur donne une certaine réflexivité, une certaine compétence pour la relation suivante. Elle les édifie. C'est ce travail de confrontation de deux expériences différentes puis le travail sur l'individu que nous souhaitons analyser.

Les histoires intimes des adultes peuvent être comparées à un chemin emprunté par les deux partenaires. Prendre la route à deux est devenu une pratique de plus en plus incertaine dans la mesure où chacun a la certitude que les histoires s'arrêtent vite au moment de la jeunesse. Le chemin n'est pas rectiligne, avec un horizon dégagé et clair, comme dans les dernières images des *Temps modernes* où Charlie Chaplin prend la main de Paulette Goddard et commence à marcher avec elle vers les montagnes au loin.

Pour leurs relations intimes, la société propose aujourd'hui différents chemins aux individus, des parcours, qui possèdent un code spécifique, des étapes spécifiques, qui peuvent mener au couple. Chaque individu est comme un conducteur qui roule dans sa voiture. Désormais le chemin amoureux se fait à deux voitures plutôt que main dans la main. Avec le recul de l'obligation à se marier et le développement de la liberté sexuelle, les jeunes adultes peuvent emprunter plusieurs chemins très différents pour faire couple. La police des familles ne circule plus beaucoup sur toutes ces routes empruntées par les jeunes. De plus en plus de personnes ont contesté le chemin unique qui était imposé et ont proposé des alternatives.

Un chemin peut être celui de l'amusement : les deux protagonistes font un arrêt plus ou moins prolongé au motel, et chacun repart de son côté. Le chemin peut être aussi orienté vers l'horizon du couple. On peut s'arrêter ensemble au motel mais la route continue à deux. Si les directions que l'on souhaite suivre sont claires (couple ou amusement), les chemins empruntés sont incertains, aucun des partenaires ne sait s'il va vers une relation de couple stable. La signalisation des chemins est minimale et les conducteurs ne disposent pour tout GPS que de leur propre expérience antérieure de la route. Être ensemble, sortir ensemble est un chemin que l'on dessine petit à petit avec des étapes atteintes les unes après les autres. Certains peuvent estimer que le chemin est trop long, trop risqué, trop incertain quant à son issue. Ils perdent confiance. Ils ne sont pas sûrs que leur partenaire sera d'accord pour faire la

route avec eux jusqu'au bout. A chaque étape, on peut faire le bilan du chemin parcouru, des prochaines étapes que l'on souhaite atteindre. On peut aussi choisir de s'arrêter là, laissant l'autre continuer seul.

La métaphore du chemin fait du temps une dimension centrale des relations intimes aujourd'hui. Quand son compagnon de route est dans une voiture propre et peut à tout moment choisir de rebrousser chemin, la seule chose qui donne de la confiance reste encore le chemin parcouru, le temps et les épreuves passés ensemble. Le chemin à parcourir n'a pas de durée prédéfinie : aujourd'hui les jeunes adultes s'engagent dans des relations intimes qui sont conditionnelles, réversibles, et qui valent pour une durée indéterminée (Bernier, 1996 ; Bernier, Lemieux, 1998). Chaque partenaire peut se demander si l'autre voudra encore aller dans la même direction. La question du chemin pose la question du rapport au temps dans les relations : nous montrerons ainsi que certains préfèrent les chemins rapides, d'autres aiment les chemins bien balisés (ceux du mariage), d'autres enfin préfèrent des chemins plus lents où qu'ils dessinent petit à petit. Même si le lieu d'arrivée est plus long à atteindre, ce qui compte d'abord ce sera le chemin fait ensemble.

Une sociologie de l'identité et de la vie personnelle

Suivre un chemin conjugal pose la question de la transformation de l'individu, celle de sa « vie personnelle ». La « vie personnelle » (Smart, 2007) désigne un domaine relativement large de pratiques de la vie privée des individus souvent séparées dans les analyses sociologiques : ce sont les pratiques de la vie conjugale, familiale, mais aussi celles de la vie amicale ou liées aux connaissances de l'individu, à ses pratiques de loisirs. Dans ces pratiques de la vie personnelle, l'individu est relié aux autres. L'individu a besoin d'autrui qui le reconnaissent, qui le soutiennent, qui stabilisent son identité personnelle². Ces autrui évoluent au fil du temps. La notion de « vie personnelle » est utile pour une sociologie de l'individu relationnel (Martuccelli, Singly, 2012) dans laquelle nous nous situons car elle permet de placer d'emblée l'individu dans un ensemble de pratiques et un ensemble de relations qui le constituent. Ce sont les transformations de ces relations, de ces pratiques, leur impact sur l'identité individuelle, suite à l'entrée en relation avec un nouveau partenaire qui vont concentrer notre attention dans ce travail.

Dans la jeunesse, les amis contribuent très fortement à la stabilisation de l'identité de leurs proches. Avec l'entrée en couple, la vie personnelle de l'individu se reconfigure : les amis s'éloignent et la vie conjugale puis familiale en devient le centre. Le conjoint devient un autrui significatif central. Il transforme plus ou moins complètement l'autre partenaire créant ainsi un « moi conjugal » séparé d'un « moi célibataire » (Singly, 1988 ; Singly, Charrier,

² Le rôle des autrui n'est pas toujours positif pour l'individu. Certains amis peuvent parfois devenir gênants au point qu'on veuille s'en débarrasser (Smart, Davies, Heaphy, Mason, 2012).

1988). Mais qu'en est-il pour les histoires intimes, qui n'ont pas l'assurance du couple marié, cohabitant ? Certaines de ses histoires se présentent avec cet horizon de cohabitation, de relation longue, mais sans certitude cependant que chacun ira au bout du processus. Comment la vie personnelle se reconfigure-t-elle alors ? Comment les proches les plus stabilisants vont-ils laisser place à un partenaire nouveau, inconnu, et sans certitude ?

La thèse de ce mémoire sera de montrer combien, pour certains individus, les jeunes femmes, la vie personnelle est désormais de plus en plus multipolaire. L'individu construit son identité à travers un réseau de relation plus varié qu'avant. L'affaiblissement de la relation conjugale, son caractère fini, conduisent les individus à diversifier les autres significatifs qui les soutiennent. Désormais, les individus doivent construire une vie conjugale qui n'est qu'un pan, qu'une séquence de leur vie personnelle mais pas tout le film de leur vie. La trame de la vie des jeunes n'est pas conjugale, elle est devenue personnelle et ce personnel est construit sur la base des relations variées : conjugales et amicales. La revalorisation de l'amitié dans nos vies n'est pas annexe. En temps de crise de stabilité du lien conjugal, l'amitié devient une valeur importante, et un lien qui assure une certaine forme de continuité de soi.

L'enquête

Le corpus

L'enquête porte sur les jeunes adultes (18-27 ans) qui sont ensemble depuis peu de temps. La consigne pour la composition du corpus était de trouver des personnes qui sortaient avec quelqu'un depuis plus d'un mois et moins de six mois. Il s'agissait de disposer d'une relation qui ne soit pas trop éloignée de ses débuts (afin que les souvenirs soient encore « frais ») et d'une relation suffisamment stabilisée, la durée reflétant une forme d'accord entre les deux partenaires sur le sens de la relation. Cette consigne initiale visait à cibler des jeunes disposant d'une certaine autonomie dans leur vie personnelle (pas des adolescents) et engagés récemment dans une histoire. Ces critères ont eu des conséquences importantes sur le corpus recueilli : peu d'individus du corpus ont déclaré que la relation du moment étaient leur « première expérience ». En ce sens, ils sont conformes à ce qu'on connaît des jeunes aujourd'hui le fait que le premier partenaire sexuel ou conjugal n'est souvent pas celui avec lequel on fait couple et encore moins celui avec lequel on s'installe (Bozon, 2008). Les individus du corpus, pour la plupart, ne sont pas dans une expérience d'entrée dans la sexualité. Ils ont déjà connu des garçons ou des filles et disposent déjà d'une expérience, d'un passé et d'une socialisation propre en matière sexuelle ou sentimentale. En ce sens, les relations qui sont racontées dans les entretiens renvoient à un régime « normal », banalisé de rencontres.

Les entretiens ont été réalisés dans le cadre des enseignements de méthode qualitative du L3 de sciences sociales de l'Université Paris Descartes. Les étudiants de L3 devaient effectuer

des entretiens sur le thème de l'entrée en couple des jeunes adultes. Les promotions de 2007, 2008, 2009, 2010, 2011 ont participé cette enquête. A l'issue de l'année universitaire, les étudiants pouvaient, s'ils le souhaitaient, laisser leur entretien et le contact avec la personne qu'ils avaient écoutée, ce qui nous a permis de les réinterroger. L'enquête s'est également appuyée sur une première base d'entretiens réalisés dans le cadre d'un mémoire de M1 par Pauline Euloge en 2006 qui a eu la gentillesse de réaliser une troisième série d'entretiens hors cadre universitaire. Une dizaine de personnes avaient été interrogées avec l'idée d'analyser l'amitié et l'amour chez les jeunes adultes. Le corpus est détaillé en annexe de ce travail.

La moitié des jeunes interrogés ont 21 ans (dix personnes) ou 22 ans (sept personnes). Vingt-deux des trente-deux personnes interrogées sont étudiants au moment du premier entretien et certains d'entre eux (cinq) cumulent éventuellement un emploi salarié « alimentaire ». Certains sont dans des filières sélectives (Caroline suit une filière médicale, Antonia est passée par une classe préparatoire avant d'entrer à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris), d'autres suivent des filières contingentées (Chloë suit une filière de kinésithérapie, Laurent, Marc et Méline sont dans une filière d'infirmier, Lina et Elise sont en BTS au moment du premier entretien), d'autres enfin suivent un cursus universitaire.

Huit personnes commencent leur carrière professionnelle ou sont en recherche d'emploi après avoir terminé leurs études : trois disposent d'un BTS, un d'un concours de la fonction publique niveau bac et les quatre plus âgés d'un diplôme de niveau master.

Deux enquêtés ont abandonné les études de façon précoce (Isabelle et Aube après leur baccalauréat). Certains, parmi les dix qui ont terminé ou arrêté leurs études, ont un travail « alimentaire » dans lequel ils ne se projettent pas (Isabelle, Aube et Daniel, qui veulent reprendre des études et Maxime qui souhaite se reconverter professionnellement).

Le corpus est composé d'individus hétérosexuels, principalement de femmes (vingt-six contre six hommes seulement), vivant en région parisienne. Le point de vue masculin sert donc de contrepoint aux récits féminins plus qu'il ne permet une analyse détaillée de la variété des attitudes masculines. Le milieu social n'a pas été un critère de recrutement des personnes enquêtées : on retrouvera donc des milieux sociaux très différents (des enfants d'ouvriers, des enfants de cadres, de milieux moyens ou supérieurs). Six jeunes adultes de milieu populaire ont été interrogés contre seize personnes de milieu supérieur. Si le corpus est varié socialement, il ne donne en aucune façon une vision claire des différences qui peuvent exister entre jeunesse populaire et jeunesse des milieux favorisés. Les jeunes de milieu populaire de notre corpus sont en effet en ascension par leurs études alors que les jeunes de milieu supérieur sont dans des filières universitaires pas forcément sélectives. L'espace social est donc ici déformé comme le reflet d'une personne dans un miroir convexe : le milieu de la stratification sociale y est surdimensionné par rapport aux extrémités, avec des jeunes de milieu moyen et des jeunes de milieu populaire qui vont rejoindre par les études des positions

sociales médianes et élevées et une part des jeunes de milieu supérieur qui suivent des études universitaires peu sélectives et ont parfois du mal à reproduire la position de leurs parents. Là encore, l'appartenance sociale des jeunes adultes sera évoquée mais ne sera pas le point central de l'analyse car nous ne nous intéressons pas de façon centrale à la transmission des dispositions, à la construction d'un habitus ou d'attitudes à l'égard de la sexualité ou du couple, mais plutôt à la façon dont les relations débutantes transforment plus ou moins les identités et la vie personnelle des jeunes.

Le dispositif d'enquête

La méthode retenue vise à voir, au fur et à mesure de l'avancée de l'histoire intime, la construction de la relation, et le processus de transformation de l'identité et de la vie personnelle. Il s'agissait, au cours des enquêtes, d'écouter les personnes enquêtées sur la façon dont les relations amicales, le lien avec le partenaire, étaient vécus. Pour ce faire, nous avons choisi de revoir les personnes enquêtées à plusieurs reprises pour qu'elles puissent faire le récit de ce qui s'était passé entre deux entretiens et parler de leurs doutes du moment à l'égard de la relation, de leurs espoirs ou de leurs projets à venir. Bref, il s'agissait par une série d'entretiens répétés de suivre un processus en train de se faire.

Cette technique du « panel qualitatif » est assez peu utilisée en sociologie en général et en sociologie de la famille en particulier. Claire Bidart et son équipe ont développé cette technique (2006) pour une enquête sur l'entrée dans la vie adulte. Les jeunes adultes sont interrogés à intervalle régulier tous les trois ans. Parce que les histoires intimes sont relativement instables, il s'agissait d'adapter l'intervalle entre deux entretiens au rythme de l'histoire. Nous avons donc proposé de réaliser les deux premiers entretiens de façon assez rapprochée (quatre à six mois) de façon à suivre les histoires les plus courtes. Trois entretiens parfois en l'espace de six mois ont été réalisés. Puis les autres entretiens pouvaient suivre à un rythme irrégulier (un à deux ans), voire plus irrégulier encore en fonction de la disponibilité des enquêtés³. Pour les histoires qui se terminaient, un dernier entretien permettait de faire le bilan de la relation et de voir comment la personne vivait sa nouvelle situation. La personne n'était plus recontactée ensuite car il ne s'agissait pas tant de la suivre sur toute la période de jeunesse que de suivre une histoire, une séquence. Cette méthode relativement souple permet de suivre l'histoire et ses débuts au plus près des événements de l'histoire et des doutes. Elle a un inconvénient très important : les personnes enquêtées sont susceptibles de faire défection. Certains au bout de deux entretiens ont préféré ne pas continuer l'expérience. D'autres au contraire, nous ont autorisé à les interroger jusqu'à quatre fois et à avoir ainsi un recul temporel assez important sur la relation.

³ Les deux ou trois premiers entretiens étaient réalisés par les étudiants de L3 de l'enseignement de méthode qualitative. J'ai réalisé moi-même plusieurs entretiens de la vague 3 et 4.

Capter l'histoire en train de se faire

Le panel qualitatif permet aussi d'approcher ce que la sociologie de la famille ou de la vie privée n'approche que difficilement : l'histoire en train de se faire. En suivant les jeunes adultes dans leur relation au fur et à mesure, il s'agissait d'éviter les récits « après coup » car l'issue de l'histoire oriente inévitablement les souvenirs. Certains événements sans importance sur le moment peuvent être vus *a posteriori* comme des signes avant-coureurs de ce qui est arrivé. Nous souhaitons conserver le climat d'incertitude qui existe dans les histoires au moment où elles sont vécues, et les doutes tels qu'ils s'expriment sur le moment.

En faisant raconter sa vie amoureuse à une personne, on n'obtient bien souvent que des renseignements sur les relations qui se sont un minimum stabilisées. C'est ce que fait la sociologie du choix du conjoint qui s'appuie sur les relations en cours et suffisamment stables pour être mesurées. On a du mal en revanche à approcher les « amours débutantes » quand celles-ci restent localisées sur les bancs publics et ne se transforment pas en « un bien-être sûr ». Ce sont donc les sentiments, les réflexions dans le feu de l'action et pas racontés de façon rétrospective que nous avons cherché à approcher en essayant de leur rendre toute leur importance dans le moment vécu. Bref, il s'agissait d'écarter les risques relatifs à l'illusion biographique dénoncée par Bourdieu (1986) d'un individu qui cherche à construire une cohérence biographique *a posteriori*.

Plan du mémoire

Après avoir présenté les différents registres normatifs auxquels sont soumis les jeunes adultes pour la construction de leur identité et la façon dont ceux-ci se projettent sur leurs vies personnelles (chapitre 1), nous analyserons la façon dont les jeunes font des rencontres et nous montrerons une forme de contractualisation qui se fait sur le sens à donner aux rencontres (chapitre 2). A l'issue de la rencontre, plusieurs types de contrats peuvent être passés : des relations peuvent s'établir dans l'objectif officiel de s'amuser (chapitre 3), ou celui de s'installer et de construire des statuts familiaux (chapitre 4). Les contrats sont généralement fondés sur le primat des sentiments. Ceux-ci peuvent être évidents (chapitre 5) ou bien, situation la plus fréquente, la détermination et la stabilisation progressive des sentiments peuvent être l'objectif même du contrat (chapitres 6 et 7). L'affirmation réciproque de sentiments partagés conduit à un réaménagement de la vie personnelle d'abord dans un contexte de non-cohabitation (chapitre 8) puis de vie cohabitante (chapitre 9). Là encore, la logique du contrat apparaîtra comme dominante dans le cadre de la vie personnelle conjugale marquée par le recul des règles impersonnelles. Le chapitre 10 propose d'examiner les transformations de la vie personnelle après une séparation. Comment s'enchaînent les séquences conjugales et quelle place les relations amicales tiennent-elles dans ces transitions ? Nous verrons combien les amis permettent de « se retrouver » après un échec, de « souffler » ou de se « réinventer ».

Organisation générale des chapitres :

Chapitre 1 : Trois logiques normatives au moment de la jeunesse		
Chapitre 2 : Rencontres et contrats		
Chapitre 3 : Relations de transition : les relations orientées vers l'amusement		
Chapitre 4 : les relations orientées vers les statuts : « se fréquenter » -vie au futur -promesse de se marier -pas de sexe -intimité limitée	Chapitre 5 : les relations orientées vers les sentiments 1 : « vivre dans une bulle » -vie au présent -promesse de long terme -intimité très forte -fermeture aux amis	Chapitre 6 : les relations orientées vers les sentiments : « Sortir ensemble sans se prendre la tête (1) » -vivre au présent -pas de promesse -intimité à construire -ouverture aux amis
		Chapitre 7 : Sortir ensemble (2) : la cristallisation des sentiments
		Chapitre 8 : Faire couple (non cohabitant) et être ami au quotidien
Chapitre 9 : La construction d'un nous conjugal		
Chapitre 10 : Se séparer et enchaîner les séquences		

Chapitre 1 : Les trois logiques de la vie personnelle des jeunes

A l'heure de se définir, les jeunes adultes le font selon trois logiques différentes : ils doivent « profiter de leur jeunesse », s'amuser et se découvrir par l'expérience ; ils doivent en même temps « faire leur vie » en acquérant des statuts qu'ils ont choisis ; ils doivent enfin se construire comme des individus singuliers, appréciés pour eux-mêmes. Se montrer « jeune », préparer sa vie d'adulte, et être reconnu comme une personne unique, dans une certaine continuité entre un âge adolescent et la vie adulte, telles sont les exigences auxquelles les jeunes adultes considèrent devoir répondre. Chaque logique, porteuse d'injonctions et de normes propres, pèse fortement sur deux domaines centraux de leur vie personnelle : les relations sexuelles ou amoureuses d'une part et les relations amicales d'autre part.

Concernant le premier domaine, celui du lien conjugal, ces trois logiques d'action agissaient conjointement dans les années 1950 : deux individus en se mariant entraient dans une sexualité libre et officielle sur la base des sentiments mutuels, et s'installaient dans une vie matérielle stable et quotidienne. Sexualité officielle, sentiments pour un individu singulier et institution (mariage et vie commune) se combinaient. Mais la création d'une classe d'âge définie par le prolongement des études et le recul de l'institution du mariage pour encadrer les comportements intimes, ont favorisé une certaine disjonction de ces trois logiques : l'installation conjugale est désormais repoussée jusqu'à l'accès à l'emploi et à une résidence indépendante (Galland, 1997) ; avec la libération des mœurs, une sexualité libre et libérée s'est développée de façon précoce dans la biographie et avec un lien très lâche avec les sentiments amoureux (Kaufmann, 2011) ; l'amour ou la logique des sentiments à l'égard d'une personne singulière se trouve alors en tension avec la sexualité libre et en partie déconnecté de l'installation conjugale. Une nouvelle forme d'amour se développe : un amour sérieux du point de vue des sentiments mais léger du point de vue de la conjugalité, un amour qui ne s'appuie pas sur une cohabitation, des routines domestiques et des statuts familiaux institués, un amour perçu comme fragile.

Quant aux relations amicales, elles sont elles-mêmes affectées par la disjonction de ces trois logiques. Des amis pour s'amuser, des amis qui partagent les mêmes statuts, des amis pour se confier, coexistent et parfois se recourent. Les amis dans leur diversité apportent une sécurité indispensable à l'individu. L'amour est devenu fragile et l'amitié indispensable.

1 « En profiter », « s'amuser » : une valeur de la jeunesse

La jeunesse est devenu un âge de la vie valorisé comme tel. Elle est un moment où l'on peut profiter d'une relative liberté : liberté que les individus savent qu'ils ne retrouveront pas, plus tard, dans leur vie ; relative parce que la situation de dépendance financière et résidentielle dans laquelle les jeunes vivent réduit la possibilité d'en profiter pleinement. De sorte que « le libéralisme des mœurs typiquement juvénile » (Galland, 1997, p. 204) se réduit avec l'entrée dans la vie adulte. La société enjoint les jeunes à profiter de cette période, à « s'amuser », à

adopter une logique de « l'expérience » ou de l'expérimentation (Galland, 1990), prélude indispensable à l'entrée dans des rôles et des statuts établis. Sur le plan de la sexualité et des relations sentimentales, cette injonction peut se traduire dans des relations épisodiques, pour le plaisir ou juste pour essayer. Sur le plan corporel, elle peut se concrétiser par la consommation de substances non consommées pendant l'enfance ou l'adolescence (alcool, cigarette), ou l'essai de substances nouvelles (cannabis)⁴. Sur le plan social, elle invite à faire la fête, scène sociale étroitement associée à la consommation d'alcool (Freyssinet-Dominjon, Wagner, 2003) et aux rencontres amoureuses ou sexuelles, qui manifeste cette exigence de mettre entre parenthèse le quotidien étudiant ou professionnel.

S'amuser : une logique socialement située

Cette injonction à l'amusement s'impose à tous les jeunes étudiants mais pas de façon uniforme. Une enquête sur l'alcool chez les étudiants inscrits en L1 et L2 à l'Université (âgés principalement de 18 à 25 ans)⁵ permet de montrer combien le milieu social et culturel des étudiants, leur genre et leur religion pèsent lourdement sur la proximité qu'ils entretiennent avec cette logique. Les jeunes adultes issus des milieux aisés⁶ marquent une propension plus forte que les jeunes de milieu intermédiaire ou populaire à adopter des comportements ouvertement tournés vers l'amusement : interrogés sur les soirées du jeudi, du vendredi et du samedi précédant la passation du questionnaire, 49% des jeunes de milieu aisé ont déclaré avoir été ivres au moins une fois contre 37% des jeunes de classe moyenne et 25% des jeunes de milieu populaire⁷. Les jeunes adultes de milieu aisé dans des filières peu sélectives sont plus enclins à boire de l'alcool que les jeunes étudiants de milieu populaire ou intermédiaire

⁴ Notons que si le libéralisme des mœurs progresse sur les trente dernières années selon les enquêtes sur les valeurs des Français, cette progression n'est pas uniforme et dépend des domaines (moindre acceptation des drogues dures par exemple) (cf. Bréchon, Galland, 2010, p. 23).

⁵ Enquête effectuée pendant l'année scolaire 2007-2008 dans le cadre de l'UE de méthodes quantitatives du L2 de sciences sociales de l'Université Paris Descartes dirigée par François de Singly. L'équipe pédagogique était constituée de Christophe Giraud, Guillaume Macher, Olivier Martin, François de Singly. La passation des questionnaires (au nombre de 730) et leur saisie ont été assurées par les étudiants de L2.

⁶ Les milieux sociaux ont été recodés à partir de la PCS du père de la façon suivante : milieux aisés (Chef d'entreprise (+ 10 salariés), Profession libérale (médecin, avocat, pharmacien...), Cadre supérieur, ingénieur, Professeur, chercheur, profession des arts et du spectacle); milieux intermédiaires (Agriculteur, Petit commerçant, artisan, petit chef d'entreprise, Instituteur, Infirmier, kinésithérapeute, animateur, éducateur..., Cadre moyen, Technicien, Employé de bureau, Policier, militaire); milieux populaires (Contremaître, Employé de commerce, Personnel de Service, Ouvrier qualifié, Ouvrier non qualifié).

⁷ De la même façon, 53% des jeunes dont le père a un niveau de diplôme de 3^{ème} cycle ont déclaré également avoir été ivres une fois au moins contre 44% des jeunes dont le père a un niveau situé entre le bac général et le 2^{ème} cycle d'université, et 26% des jeunes dont le père n'a pas le niveau bac.

qui se déclarent plus abstinents (Freyssinet-Dominjon, Wagner, 2003). L'influence du sexe est également manifeste : les jeunes femmes affirment plus souvent que les jeunes hommes n'avoir été ivres aucun des trois soirs (67% contre 55%). La religion clive également fortement les étudiants puisque 68% des jeunes croyants disent n'avoir été ivres aucun des trois soirs contre 56% des jeunes non-croyants.

De la même façon, fumer du cannabis est une pratique apparemment plus prisée parmi les jeunes dont le père a un niveau de diplôme de 3^{ème} cycle que parmi les jeunes dont le père a un niveau inférieur ou égal au bac (25 contre 15% déclarent avoir fumé au moins un des trois soirs) et par les milieux aisés (28% d'entre eux affirment en avoir fumé au moins un soir contre 15% des jeunes issus de milieux populaires et 18% de ceux issus de milieux intermédiaires). Les jeunes hommes ont plus tendance que les jeunes femmes à avoir consommé du cannabis un des trois soirs (27% contre 17%) et les jeunes croyants plus que ceux qui sont sans religion (29% contre 11%).

Au final cette analyse rapide rappelle combien l'amusement est une logique mieux appropriée par les étudiants des milieux aisés, que par les étudiants milieux populaires ou intermédiaires, ceux-ci étant culturellement plus distants de ces pratiques. Mais tout le monde y participe cependant à sa manière car les taux d'ivresse ou de consommation de cannabis chez les étudiants de milieu populaire, même plus faibles que ceux des milieux aisés, sont loin d'être négligeables.

Les amis pour s'amuser

S'amuser est une valeur soutenue par les institutions qui encadrent les jeunes : à l'Université ou dans les grandes écoles parisiennes, les « soirées » font partie de la vie normale des étudiants ; l'alcool est indispensable et les marques d'alcool sont souvent même partenaires financiers de ces soirées. Cette logique de l'amusement a une forte dimension collective car les pairs partagent et soutiennent également ces valeurs liées à la fête et au plaisir dans les relations intimes. Les amis sont des acteurs centraux pour cette logique de l'amusement. Sortir le soir avec des amis est une pratique qui suit la même logique sociale que la consommation d'alcool ou de cannabis⁸. Aline, étudiante de 22 ans, estime qu'avec ses copines : « *On s'amuse bien ensemble, on a le sens de la fête, les soirées et tout* » (Aline, E1). Séverine, une étudiante en L3 de sociologie, évoque son groupe de copains de Boulogne. Il y a Léa (qu'elle connaît depuis le collège), Benoît (avec qui Séverine est sortie en seconde), Cyril (un pote surtout de Benoît), Manu (avec qui elle est sortie en seconde), Anthony, Théodora (copine de lycée), Juliette (copine de lycée et meilleure amie en seconde), Violette

⁸ Sur les deux semaines précédant l'enquête, 48% des jeunes dont le père n'a pas le bac, 41% des jeunes dont le père a au moins le niveau bac et 27% des étudiants dont le père a un niveau de troisième cycle déclarent être sortis moins de trois fois le soir avec des copains après 23h00.

(la petite sœur de Léa), Anna (copine de Violette), Jonathan (grand frère d'Anna) et Nicolas (ou Chameau, le clown du groupe). Les potes sont identifiés par leur ancienneté dans le groupe, les liens d'origine qui leur ont permis d'accéder au groupe et leur participation régulière aux activités du groupe : les « soirées ». *« Cyril est un copain, on fait nos soirées ensemble », « c'est comme ça qu'il est devenu très ami avec mon groupe et ça lui arrive de passer des soirées avec nous »*. Les personnes du groupe partagent le même délire « soirée ». D'autres amis, plus éloignés, ne partagent pas le même goût pour la fête : *« Sinon il y a aussi une fille que j'appelle si ça ne va pas, mais qui n'a jamais traîné avec nous. Elle ne connaît pas les gens du groupe. Elle s'appelle Samantha, et n'est pas du tout dans le délire du groupe »* (Séverine, E2). Samantha ne participe pas aux soirées, n'étant pas dans le « même délire », elle ne fait pas partie du groupe. Elle est une amie personnelle de Séverine, une amie à qui se confier.

Que fait-on en soirée ensemble ? Il y a des soirées « musique » : *« Avec lui on fait souvent des soirées Electro. Donc voilà autre loisir : les soirées Electro. Voilà, on va soit au Rex, soit... en fait là où se trouvent les gros DJ berlinois qui viennent sur Paris... Donc soirée Electro c'est assez souvent et très souvent avec les gens de Boulogne »* (Séverine, E2). Il y a aussi une activité de loisirs, comme le handball avec certains des potes de Séverine. Mais le plus souvent les soirées sont faites pour se retrouver et passer le temps ensemble à boire, à fumer. Même si les jeunes étudiantes sont moins enclines à l'ivresse que les étudiants, Séverine aime bien *« se mettre des caisses »* avec ses potes. Elle raconte ce qu'elle fait à un moment où, avec son copain, elle commence à se détacher de ce genre de soirées : *« On avait pris une habitude, celle de ne rien faire. En gros c'est, de toute façon on se retrouvait ! Voilà, on allait très souvent chez Léa, ou chez Anna lorsqu'elle avait un appart à Boulogne. On s'y retrouvait tout le temps avant. Et en fait, on n'y faisait rien. On ne se retrouvait que par habitude, et on se retrouvait à glander devant la télé, ou à discuter et ne rien foutre »* (Séverine, E2). De façon plus positive, Aline étudiante de 22 ans, parle de son groupe de copains garçons, avec qui elle partage des soirées assez similaires à celle de Séverine. Au moment de l'entretien (le premier), elle valorise encore ce type de soirées autour du foot, des blagues et de la boisson : *« Et sinon y'a l'autre groupe de copains... c'est une dizaine de garçons et comme l'autre fille à part moi y'a Marielle, en fait Marielle elle rentre dans deux groupes et c'est vrai qu'eux je les vois quasiment tous les vendredis et samedis soir, je passe tous mes week-end avec eux depuis un an maintenant, et c'est vrai qu'avec eux on passe des soirées, ben entre mecs moi je dis. Moi quand je suis avec eux je me considère comme un mec, c'est vrai qu'on boit beaucoup, on mate le foot (rires) c'est vraiment une soirée entre mecs... »* (Aline, E1). Faire des soirées, c'est d'abord partager le même délire (ici le foot), valoriser les mêmes choses, c'est faire groupe, quitte à mettre entre parenthèses son identité de genre.

Parfois les choses ne sont pas tout à fait claires entre amis ou copines de fraîche date. Véra raconte ses précédentes vacances en Espagne. *« Ben non, on était parties sur la base de*

s'amuser, de profiter au maximum. Et arrivées là-bas c'était plus visite toute la journée, et on dormait à vingt-deux heures donc voilà c'est là que tu te rends compte que les gens... voilà quoi » (Véra, E1). Faire des choses ensemble permet donc de mieux connaître la nature des copines : Véra se rend compte qu'elles sont « plan-plan ». Elle les délaisse alors au profit d'un autre groupe qui correspond mieux à sa définition des relations amicales tournées vers l'amusement : « *On est partis en boîte ensemble et puis j'ai passé tout le reste des vacances avec eux, je me disais autant que je profite de mes vacances avec eux, qu'avec les autres* » (Véra, E1). Jeune femme de 22 ans, occupant un premier emploi après l'obtention de son BTS, elle souhaite profiter à plein de ses moments de liberté avant l'entrée dans le monde du travail. Elle continue par la suite à sortir en discothèque avec ses amis (et son nouveau partenaire). La dimension de drague est également importante : les filles du BTS sont dans une optique plus culturelle alors que Véra préfère une soirée en discothèque. C'est précisément à cette occasion qu'elle fera la rencontre de Samir (cf. chapitre suivant).

L'allongement de la scolarité et la plus grande autonomie des jeunes par rapport à leurs parents favorisent une plus forte emprise du groupe des pairs et l'affirmation d'une logique de l'amusement. Certains milieux marqués par le poids à la religion et le contrôle de la famille semblent cependant résister à cette injonction. La jeune Nadia, issue d'un milieu ouvrier et de l'immigration maghrébine par exemple ne jure que par le sérieux dans ses études (une licence MASS, mathématiques appliquées aux sciences sociales), dans son comportement et dans sa tenue. Elle juge très négativement les jeunes trop influencés par la culture française qui ne pensent qu'à « s'amuser » (ici au sens de faire la fête sans s'investir dans ses études ou professionnellement). Nadia se consacre à ses études et a intégré les exigences de ses parents en ne quittant pas la maison le soir. Elle est loin de la façon de s'amuser des autres camarades de l'Université qui sortent en boîte dans la semaine. Ses copines de la même origine culturelle partagent cependant des plaisirs et des trips adaptés : bar à chicha, booling, cinéma... L'amusement entre amies est bien présent mais plus limité tant en volume qu'en activités choisies. La proximité plus ou moins prononcée à la logique d'amusement épouse le clivage social et culturel entre une jeunesse étudiante issus des milieux populaires et une jeunesse étudiante ayant des origines sociales plus élevées (le père d'Aline est cadre dans une banque et la mère de Séverine, cadre dans une société d'assurance).

S'amuser sexuellement : le plaisir valorisant

« S'amuser » consiste aussi à faire des rencontres sexuelles, qui s'appuient d'abord sur la satisfaction sexuelle, sur la séduction, et sans perspective de construction d'une relation, ni d'exclusivité. Cette sexualité peut être pénétrative (les jeunes parlent alors de « plan cul »⁹) ou pas (c'est alors l'expression « sortir avec quelqu'un comme ça » qui est employée). Les

⁹ Un « plan-cul » désigne tantôt le fait de coucher avec quelqu'un à une ou plusieurs reprises, tantôt la personne elle-même avec qui on ne partage que du sexe et à qui on peut s'adresser assez facilement pour cela.

relations entre les jeunes femmes et les jeunes hommes après la seconde guerre mondiale ont été caractérisées par la généralisation du flirt (partage de baisers et de caresses avec un partenaire qui n'est pas le futur conjoint), c'est-à-dire d'une sexualité non pénétrative et en dehors du cadre matrimonial. La montée du flirt, invention récente des sociétés occidentales, a été le signe du développement d'un espace de la vie privée des jeunes adultes hors du contrôle de la génération des parents, non régulée par une morale impersonnelle. Le flirt est marqué par l'expression des goûts personnels et par une symétrisation du rôle des hommes et des femmes avec l'affirmation féminine plus nette d'une certaine capacité de choix et d'initiative en matière de choix du partenaire (Lagrange, 1999). La généralisation de l'accès aux méthodes contraceptives a contribué à la séparation entre sexualité génitale et procréation. La sexualité génitale jusqu'alors gérée par la répression des désirs, qui était le symbole et l'instrument du destin social des femmes, est devenue objet de choix, d'expression et d'affirmation individuelle.

La sexualité génitale a pu alors s'orienter plus nettement du côté de cette logique de l'amusement, du plaisir, de l'expérimentation. Petit à petit, l'accès à une sexualité génitale hors institution matrimoniale s'est symétrisé entre homme et femmes (Giddens, 2004). Au milieu des années 2000, l'âge médian de l'entrée dans la sexualité génitale des jeunes hommes avoisinait celui des jeunes femmes (17 ans et 2 mois contre 17 ans et 6 mois, cf. Bozon, Rault, 2012). L'allongement des études et le fait de repousser l'engagement matrimonial a accompagné le développement d'une sexualité plus libre. Les nouvelles technologies ont proposé des outils qui ont permis de faciliter des rencontres sexuelles et de pratiquer une sexualité déconnectée non plus seulement de l'engagement conjugal mais aussi du sentiment amoureux pour les hommes comme pour les femmes (Kaufmann, 2011). Dans le même mouvement qui a fait de la « sexualité génitale » une expression de l'individu, qu'elle n'était plus vécue par les femmes comme l'instrument de leur destin, le flirt est devenu plus « génital ». La sexualité libre et symétrique est devenue une composante de l'entrée en relation des jeunes adultes (Bozon, 1993). Le « plan-cul » est devenu aujourd'hui une version modernisée du « flirt ».

S'amuser sexuellement est une expérience partagée par les jeunes hommes comme par les jeunes femmes. Ainsi Laurent, 22 ans, en dernière année d'étude d'infirmier, réfléchit sur la période antérieure à sa rencontre avec Lana : « *Pour moi, le couple c'était un peu : amuse-toi sans limite, peace and love, on fait l'amour avec tout le monde, tout le monde fait l'amour avec les autres* » (Laurent). De même dans le groupe de copains de Boulogne, Séverine évoque les « histoires particulières » qu'elle a pu avoir dans un passé récent : « *Anthony, c'est un peu compliqué, en fait c'est le garçon avec qui j'ai trompé mon premier amour (...) Chameau à une époque où nous étions tous deux célibataires, il y a eu des petits dérapages... Mais ce n'est pas le seul avec qui il y a eu des dérapages... il y a eu Benoît, avec qui je suis sortie. Il y a eu Cyril, Manu... (Rire)* » (Séverine, E2). L'amitié, définition officielle de la

relation avec les garçons du groupe, n'empêche pas les « dérapages ». La glisse est le symbole de cette logique de l'amusement, elle permet d'aller vite, quitte à faire des « dérapages » plus ou moins contrôlés.

L'affaiblissement contemporain des normes morales autour de la sexualité a permis de réduire le double standard qui condamnait la liberté sexuelle des filles « facile » et la valorisait chez les garçons « séducteurs ». Désormais les filles revendiquent une véritable égalité avec les garçons. Lise, étudiante de 23 ans, s'exprime ainsi : *« En fait à la finale on est comme eux, j'veux dire moi voilà j'ai eu des relations plan cul avec des mecs, d'autres relations machin, et à la finale je considère qu'on a la même chose à l'intérieur de nous, on a la même chose à l'intérieur de nos têtes. Même si y en a beaucoup qui vont dire « les hormones masculines » machin tout ça... Bon, peut-être qu'ils ont un peu plus souvent envie que nous, mais moi j'pense qu'on est pareil et donc c'est vrai que j'ai eu plein de trucs un peu farfelus tout ça »* (Lise). Ce sentiment d'égalité de genre autorise Lise à partager comme les garçons la logique d'amusement et l'acceptation des « trucs un peu farfelus ». Chloë, étudiante de 22 ans, juge négativement l'expérience amoureuse de sa mère : *« J'ai une vision des mecs qui est assez lamentable. En fait je console ma mère depuis que j'ai l'âge de neuf ans parce que mon père la trompe donc on peut dire que mon image des mecs n'est pas fameuse »* (Chloë). Chloë choisit en conséquence d'appliquer une égalité réelle en n'accordant pas une grande valeur à la fidélité : *« Pour moi tous les mecs bah c'est tous les mêmes et ils finiront même si ils trouvent quelqu'un qu'ils aiment par tromper parce que c'est dans leur nature, donc en partant de ce principe, je me suis dit que bon ben moi je vois pas pourquoi je me ferais pas plaisir et c'est pour ça que ben j'essaie de pas trop me prendre la tête »* (Chloë). Le modèle conjugal fondé sur la fidélité est un marché de dupes pour Chloë. Réclamant une vraie égalité, et une certaine forme de respect de ses partenaires, elle s'autorise la même liberté sexuelle dans le couple que celle que se donnent les hommes.

Après une première longue et douloureuse expérience de couple, Caroline, étudiante de 24 ans connaît elle aussi une période où elle choisit de s'amuser en traitant ses plans-cul d'un soir sans égard : *« C'est pas que je suis volage. Avant ça m'arrivait de sortir avec un mec et puis de pas attendre spécialement que ce soit fini pour sortir avec un autre et quand on n'en a rien à foutre... Enfin sur le moment quand j'ai cassé avec le mec avec qui je suis restée trois ans, là je voulais tout sauf quelque chose de sérieux et je suis un petit peu trop partie dans l'excès, dans l'esprit je m'amuse, je m'amuse, c'est pour ça que je suis tombée sur des mecs un peu pas très très fréquentables. Et en même temps le fait qu'ils aient une sale image de moi, c'est aussi de ma faute parce que justement quand tu sors avec quelqu'un et que t'attends pas que ce soit fini avant de sortir avec un autre et que tu cherches même pas à le cacher, c'est normal quoi donc voilà, c'est pas que je suis pas fidèle, c'est pas ça du tout, mais souvent je me dis : « tiens lui il me plaît bien », ça me traverse souvent l'esprit (...). Avant je réfléchissais pas avant, enfin je faisais les choses et puis après je me disais : « Oh*

merde, qu'est-ce que t'as encore fait comme connerie ? » et maintenant j'essaye d'analyser un peu avant « est-ce que t'en as vraiment envie ? », « est-ce que ça t'apportera quelque chose ? » et donc là, la réponse était très claire » (Caroline, E1). Deux horizons temporels s'affrontent dans l'esprit de Caroline : le présent avec l'envie qu'elle peut ressentir vis-à-vis d'une personne croisée en soirée et le futur où elle se demande si cela lui apporte quelque chose personnellement ou pour la construction de ses statuts. Ces deux horizons sont constamment présents chez Caroline. L'amusement privilégie le présent sur le futur. Des jugements transparaissent dans plusieurs termes négatifs employés au cours de l'entretien : « volage » ou « infidèle » qui rappellent la morale conjugale paraissent à Caroline assez inadaptés à ce contexte. En effet l'infidélité supposerait d'avoir promis quelque chose à quelqu'un. Or, justement, la seule promesse est celle d'une nuit ensemble, sans lendemain. De même « volage » supposerait de passer d'une relation à une autre. Mais ici, il n'y a pas de début de relation, puisque l'interaction est surtout centrée sur la sexualité à l'exclusion des autres dimensions de l'existence du partenaire. Ce que Caroline reconnaît est le manque de respect qui la conduit à sortir avec quelqu'un d'autre sans avoir rompu avec la personne précédente. Elle ne considère pas vraiment les autres comme des personnes. Ni celui qu'elle quitte ni celui qu'elle retrouve. Indifférente à leur personne, « elle n'en a rien à foutre ». Pourtant si Caroline affirme sa liberté, le contrôle de ses envies et de son corps, elle est perturbée par ces notions anciennes qui jettent une ombre sur le tableau valorisant d'une sexualité libérée. Les termes ne sont pas tout à fait désuets comme on va le voir.

La dénonciation très vive du double standard moral ne signifie pas pour autant l'adhésion complète des jeunes femmes au modèle de la sexualité libérée. Les jeunes hommes sont toujours plus ouverts à cette logique que les jeunes femmes. Mais celles-ci sont plus libérées après leur premier rapport sexuel¹⁰. Les chiffres de l'enquête sur « Les étudiants et l'alcool » montrent à nouveau des clivages conformes à ceux déjà constatés : parmi les jeunes qui n'étaient pas en couple au moment de l'enquête, les étudiants issus d'un milieu populaire ou intermédiaire ont eu plus tendance que ceux de milieu aisé à n'avoir eu aucun partenaire sexuel depuis la rentrée scolaire (55% et 51% contre 41%). Les jeunes femmes ont plus tendance que les jeunes hommes (40% contre 57%) et les jeunes se déclarant croyants plus que ceux qui n'ont pas de religion (55% contre 42%) à ne pas avoir eu de partenaire depuis la rentrée universitaire (l'enquête a été réalisée de janvier à février 2008). Lise et Chloë sont effectivement issues de famille de milieu supérieur. Pour les filles issues des milieux populaires comme Véra, la logique de l'amusement ne s'étend pas jusqu'au domaine de la

¹⁰ 75% des jeunes femmes ont le sentiment de faire couple avec leur premier partenaire sexuel contre 63% pour le dernier partenaire sexuel (cf. Maillloch, 2008a, p. 191, donnée de l'enquête ACSJ de 1993).

sexualité pénétrative¹¹. Lors d'une soirée, elle est choquée de voir une de ses meilleures copines coucher un soir avec un inconnu : « *je pense qu'elle était dans le même état d'esprit que Zacharia quand ils l'ont fait, c'était juste pour dire « on couche ensemble, si on se revoit tant mieux, si on se revoit pas tant pis », après chacun son trip quoi* » (Véra, E1). Véra partage le trip « discothèque », mais pas le trip « plan-cul ». Issue d'un milieu populaire, coucher avec un garçon est, pour elle, lourd de sens : « *Cela veut dire quelque chose* ». Elle considère donc avec distance l'aventure d'un soir de sa copine. De la même manière, Nadia croyante et pratiquante refuse une sexualité génitale avant mariage. Comme l'analyse Isabelle Clair (2008), les jeunes femmes des Cités se sont appropriées la logique du « fun » tout en la limitant (la sexualité génitale y étant proscrite). Les jeunes femmes de milieu populaire préfèrent donc s'amuser avec les jeunes hommes sur le registre très cadré du loisir « booling » plutôt que sur celui dangereux de « l'ivresse » et du « pétard ». D'un côté, un certain rapport à la dépense pousse les jeunes à « se lâcher » mais d'un autre il n'éclipse pas un certain contrôle de soi, de son corps, de son attitude, un certain sens des limites dans l'expression de la sexualité.

S'amuser sexuellement peut juste consister à « sortir avec » quelqu'un, ce que les jeunes femmes de milieu populaire (Véra comme Nadia) acceptent facilement. Le flirt qui était dans les années 1950 une expression des milieux aisés et scolarisés et moins souvent pratiqué par les jeunes femmes des milieux populaires (Lagrange, 1999), est désormais adopté largement par ces dernières. Deux jeunes adultes s'embrassent, se caressent, pendant une soirée ou sur quelques jours, mais sans sexualité pénétrative. Les sentiments sont tout aussi absents que dans les « plans-cul », ce que les individus désignent par l'expression sortir avec quelqu'un « comme ça », c'est-à-dire sans motif particulier et sans l'avoir anticipé, et toujours de façon ponctuelle : « *j'étais sortie avec le frère de Patrick avant mais juste comme ça en fait* » (Lilia, E1). Sortir avec quelqu'un « comme ça » n'entraîne pas du tout la nécessité de nouer un lien : « *Et donc la soirée se passe, on boit de plus en plus, et au bout d'un moment on va aux toilettes, et là je la prends un peu plus à part, voilà et on s'embrasse. Après on passe la soirée ensemble, et au moment de rentrer je lui ai demandé son numéro de téléphone, sait-on jamais, si le lendemain au réveil j'avais toujours envie de l'appeler* » (Laurent). La relation peut cependant parfois se prolonger même en l'absence de lien affectif. Lilia entretient ainsi une relation « *merdique* » avec un jeune homme pendant deux mois après être sortie avec lui

¹¹ Il en est parfois de même avec les jeunes hommes de milieu populaire et d'une culture non occidentale (ici un garçon d'origine iranienne mais pas croyant) : « *Lui il... Il couche pas avec des filles le premier soir. Il couche que avec des filles avec qui il sort, avec qui il a vraiment un feeling spirituel. Ce qui est l'opposé de moi, ça n'a pas de sens. Mais bon, je sais pas, j'avais envie d'avoir un homme romantique peut-être...* » (Léa, E1). De la même façon plusieurs jeunes femmes de notre échantillon ont signalé des pannes sexuelles de la part d'hommes dans des relations où les sentiments étaient flous, pannes qui se sont résolues dès que les sentiments mutuels ont été révélés. Certains jeunes hommes peuvent aussi avoir du mal à assumer une sexualité sans sentiment.

« *comme ça* ». De même, Chloë accepte de revoir un partenaire sexuel d'un soir, sans éprouver de sentiments à son égard : « *A la base quand on est sorti ensemble, moi c'était juste comme ça et, il m'a rappelée et puis on s'est revus ce qui fait que ça a duré mais au bout de deux mois où on était ensemble, j'avais déjà l'intention de le larguer...* » (Chloë).

A quoi sert de « sortir comme ça » ou de coucher avec un garçon ? « S'amuser » n'est jamais innocent. Sortir comme ça c'est montrer que l'on séduit que l'on a une valeur sexuelle certifiée par le regard et le baiser d'un partenaire d'un soir. La dimension sexuelle et érotique semble devenue une composante plus importante de l'individu. Eva Illouz (2012) insiste sur l'émergence d'un « capital érotique » que les individus chercheraient à valoriser lors des rencontres sexuelles ou amoureuses. « Sortir comme ça » n'a plus le caractère d'une course à la « popularité » caractéristique d'une certaine époque du dating américain (Lagrange, 1999) car les jeunes étudiants sont moins encadrés par un groupe de pairs. La valorisation de soi est beaucoup plus à usage interne, narcissique : le partenaire d'un soir rassure sur la capacité à séduire, l'attractivité, vues comme des qualités définissant l'individu. Se rassurer sur soi-même sur sa valeur de séduction, ne suppose pas nécessairement une collection de conquêtes. Car « sortir comme ça » peut aussi également permettre d'engranger de l'expérience en matière de séduction, d'élargir ses compétences, de se former à la séduction (Clair, 2008). Cela peut prendre la forme d'un défi à relever. Sortir « comme ça », c'est être jeune, ouvert à toute opportunité. Cela permet aussi parfois de commencer de façon légère, des relations qui vont durer.

Les limites de la logique d'amusement

Peut-on vraiment jouir sans entraves quand on est jeune ? Les filles autant que les garçons ? Est-on entré comme le soutient Zygmunt Bauman (2006) dans une phase où la jeunesse (et le reste de la population) serait seulement motivée par le plaisir et le court terme, par l'intérêt individuel ?

La logique de l'amusement entre en fait en tension avec deux autres logiques : celle de la construction des statuts et celle de l'éthique de l'authenticité. La première tolère l'amusement jusqu'à un certain âge. La seconde le limite dans la façon de traiter les partenaires. La logique de l'amusement connaît également des contradictions internes : si elle se définit comme la possibilité laissée ouverte de vivre de multiples expériences, elle se ferme à certaines possibilités. Vivre une relation sur la durée avec quelqu'un peut être aussi une expérience qui mérite d'être vécue en tant qu'expérience. Nombre de personnes enquêtées insistent sur la difficulté de ne connaître que des relations intimes de courte durée (même après avoir connu une première expérience conjugale).

Se socialiser à l'amour est aussi une figure imposée pour les jeunes, un passage obligé, qui rompt avec les premières expériences de flirt ou d'amusement sexuel, comme l'explique Daniel : « *Oui, quand je suis sortie avec elle en 1^{ère} d'adaptation en 1999 ben j'étais comme*

tout garçon est envers une fille, tout d'abord amoureux, heureux, content de connaître une histoire d'amour, depuis le temps que j'en voulais une histoire et enfin c'est arrivé » (Daniel, E3). Être amoureux est un sentiment obligé pour l'individu et vivre une histoire d'amour en partageant les mêmes sentiments avec l'autre personne est un grand moment de l'existence vécu le plus souvent de façon intense. *« Et elle aussi elle était toute croque, d'ailleurs c'est elle qui est venue vers moi dès le 1^{er} jour de la rentrée des classes, on n'arrêtait pas de se croiser et on ne se quittait pas du regard. Avec le temps on a fini par se connaître, j'étais en 1^{ère} d'adaptation STT et elle en 1^{ère} Littéraire tous les deux en internat. Comme je te disais c'est elle qui est venue vers moi pour me connaître et ensuite pour qu'on sorte ensemble, elle me l'avait fait comprendre par des lettres, des textos, par ses amies... en gros je pensais, qu'avec elle, ça se passerait super bien surtout pour un début et donc je me suis laissé tenter et je me suis beaucoup investi sentimentalement. Amoureux comme tout... sentimental, fidèle, attentionné »* (Daniel, E3). Daniel est tout heureux de cette première histoire et souhaite la vivre pleinement et de façon la plus sincère, mais il est conscient *a posteriori* que c'était un « début », qu'il y aurait une suite. Il n'est pas certain que ce soit une relation pour la vie. L'amour, construit comme le développement d'une histoire exclusive avec une autre personne, continue bien d'irriguer l'esprit des jeunes adultes et d'être une expérience attendue, soutenue, valorisée et partagée par les pairs. Les logiques deviennent plus floues : Daniel veut vivre cette première relation... en tant qu'expérience, en tant que première socialisation à l'amour et au couple et pas forcément sur le très long terme. Il s'engage avec entrain dans une histoire qui limite nécessairement ses autres expériences.

Les limites à l'amusement sont aussi temporelles : à un moment donné de la vie, il faut savoir « se poser », c'est-à-dire établir une relation stable avec un partenaire. La logique de l'amusement de la jeunesse s'épuise et est vouée à connaître une fin : *« J'ai vraiment l'impression que y'a un cap qui est passé. Y'a un moment donné où tu t'amuses. Voilà je me suis bien amusée, j'ai bien rigolé, j'ai profité de plein de bonnes choses dans ma vie et là je passe à autre chose. Là je me pose quoi. Là je me pose, je suis bien, j'ai l'impression que j'ai fait tous mes trucs d'ado étudiant. Ça y est, je les ai faits. Et là j'ai l'impression de passer à un autre stade de maturité tu vois... »* (Aube, E1). L'expérience est acquise, Aube a pu profiter de tout ce que la vie étudiante pouvait apporter. Elle sent l'obligation de passer à autre chose. Avec son copain du moment, à 22 ans, surveillante dans un lycée, elle a le sentiment de laisser derrière elle, sereinement, une époque de sa vie.

Les limites sont enfin éthiques. La question de la plus ou moins grande liberté sexuelle des jeunes occulte souvent une autre série de normes qui porte sur la façon de se comporter face à un partenaire dans une relation sexuelle (ou amoureuse). Les relations sexuelles et amoureuses sont pourtant jugées par les jeunes adultes selon deux critères :

-le caractère plus ou moins stable des relations (qui peut conduire à juger négativement des filles et positivement des garçons)

-et le caractère authentique et sincère de l'individu dans une relation.

Etre « volage » mais « sincère » dans les relations intimes est généralement bien accepté. Etre volage et trompeur l'est beaucoup moins. Ainsi les rencontres d'un soir n'attirent pas de désapprobation majeure quand les choses sont claires pour chacun des deux membres de la relation. Les jugements négatifs de la part des amis, des proches, apparaissent lorsqu'un jeune fait miroiter à l'autre une « relation sérieuse » pour pouvoir avoir une rencontre sexuelle éphémère. Les garçons trompeurs sont alors traités de « connards » ou « petits cons » (Kaufmann, 2011), les filles trompeuses, de « salopes ». Les condamnations sont fortes en ces temps de supposé libéralisme sexuel généralisé. Certaines filles comme Véra, on l'a vu, acceptent mal que leurs copines passent une nuit avec un inconnu, estimant que la sexualité doit toujours s'appuyer sur les sentiments. D'autres, en revanche, rejettent l'articulation systématique entre sexualité et sentiment, et estiment que ce qui compte c'est l'accord sincère et éclairé des deux partenaires du contrat. Si les deux personnes sont d'accord pour passer une nuit ensemble, qui peut les juger ?

Pour les filles, comme pour les garçons, quel que soit le point de vue éthique, c'est mentir à son partenaire qui est très mal accepté. Comme en témoignent toutes les enquêtes sur les valeurs depuis trente ans, l'idée de fidélité dans le mariage (c'est-à-dire en tant que respect du contrat matrimonial passé) obtient un soutien croissant parmi les jeunes comme dans le reste de la population¹². Etre infidèle montre aux amis, aux proches, la capacité à tromper et à mentir dans les relations sexuelles ou amoureuses. En amitié comme en amour, il est difficile d'accepter que le partenaire soit « utilisé », ne soit pas respecté, soit ouvertement trompé. En marge des normes propres à l'amusement, il y a les normes des rencontres entre personnes qui jouent et conduisent à condamner de ce type de comportement. Ce qu'Erving Goffman (1975) nomme les « normes de l'identité personnelle » et dont l'enjeu est la valeur personnelle de chacun : le fait d'être ou pas « quelqu'un de bien ». Etre une personne bien ici ne renvoie à aucune morale supérieure, mais plutôt à un manquement à la parole donnée, au non-respect de l'engagement passé avec une autre personne, au manque d'authenticité dans une relation.

Aline a connu une histoire longue et tumultueuse avec Vivien : « *Mais bon aussi bien le groupe des gars que mon autre groupe de copines, personne n'aimait Vivien. Il allait voir ailleurs, donc personne ne voulait que je sois avec. Il me rendait pas heureuse* » (Aline, E3).

¹² Quand les enquêtes sur les valeurs demandent si la fidélité est une condition importante du succès d'un mariage, les réponses « oui » croissent de 1981 à 1999 chez les jeunes de 18 à 29 ans (passant d'un peu plus de 60% en 1981 à près de 85% en 1999) (Galland, 2001, p. 40). Bawin-Legros (2003, p. 73) montre également l'importance de la fidélité à partir d'une enquête européenne de 1999.

Même si la logique de l'amusement est valorisée entre copains, les limitations sont celles de l'engagement mutuel. Etre en couple, c'est se promettre une certaine exclusivité et une certaine sincérité dans la relation, toutes choses que Vivien n'a pas su tenir. Vivien est cependant moins critiqué collectivement pour son libertinage que pour son manque au contrat conjugal.

2 « Faire sa vie » : la logique des statuts

Une deuxième logique coexiste avec l'amusement : la jeunesse est le moment où doivent être construits les statuts sociaux de la vie adulte (le diplôme, la profession, les statuts matrimoniaux et parentaux). Contrainte sociale et familiale, la construction des statuts est d'abord vécue aujourd'hui en France sur le mode des choix personnels. Chaque individu doit « faire sa vie », c'est-à-dire choisir les formations qui lui conviennent, le métier qui lui correspond (dans la contrainte des capitaux sociaux qu'ils ont à leur disposition). Même dans les professions où l'obligation à transmettre un patrimoine d'une génération à une autre prend une large place cette logique de l'épanouissement personnel des repreneurs dans le travail est essentielle (Bessière, 2010). La construction des statuts sociaux, logique de l'intégration sociale, où s'articule en France de façon originale dépendance prolongée vis-à-vis des parents et normes d'émancipation personnelle (Van de Velde, 2008), est donc une seconde modalité de la définition de soi.

Olivier Galland (1990) a montré que désormais les statuts sociaux qui définissent les individus étaient acquis de façon successive : le jeune adulte travaille d'abord à l'obtention d'un diplôme, puis d'un emploi, puis décohabite, puis enfin à la toute fin du processus, le jeune adulte s'installe en couple. La désynchronisation des étapes de l'entrée dans la vie adulte marque la jeunesse des années 1990 et 2000. L'entrée dans la vie familiale adulte a été retardée et doit être précédée d'une phase longue d'acquisition de statuts personnels (scolaires et professionnels) qui entraîne une certaine dépendance prolongée (financière ou rédisentielle) vis-à-vis des parents. Les trajectoires des filles et des garçons qui suivent des études longues sont désormais très semblables (Galland, 1997, p. 153). Cette nouvelle configuration scolaire et étudiante produit une sociabilité spécifique avec les amis, qui sont aussi des camarades de travail et l'horizon lointain d'une relation conjugale installée.

Les amis statutaires

Les relations amicales évoluent au rythme des statuts que l'on acquiert (Allan, 1979, Bidart, 1997). Les contextes sociaux dans lesquels les individus s'insèrent apportent de nouvelles connaissances qui témoignent de la nouvelle intégration de l'individu et en éloignent d'autres qui ne partagent plus la même expérience. Entrer à l'Université conduit à s'éloigner des amis du lycée que l'on ne voit plus et à connaître de nouvelles personnes qui seront codées comme amies ou copines au sein de l'université. L'intégration à l'Université passe par l'accès à ces

nouveaux réseaux et pas seulement par la carte d'étudiant. Les amis connus dans un contexte comme l'Université valident la nouvelle identité d'étudiant et concourent par leur collaboration, leur soutien, à l'obtention des diplômes. Les relations visent à une certaine solidarité qu'on pourrait dire « mécanique » pour reprendre la notion de Durkheim, entre les personnes (de même statut) choisies comme amis, à adoucir en quelque sorte l'anomie universitaire. Ces « amis statutaires » comme le montre Claire Bidart (1997) peuvent avoir une fonction de « tampon » entre l'institution et l'individu et adoucir l'ordre ou le désordre social vécu par l'individu dans son nouvel univers. Cette désignation peut surprendre dans la mesure où les relations amicales sont plutôt pensées comme des relations de personne à personne où les statuts ne comptent pas. Cette expression sert à distinguer une fonction des amis qui est la collaboration et l'intégration dans un contexte social spécifique, qui est à distinguer de la fonction d'amusement vue précédemment. La fonction de renforcement du statut et la fonction d'amusement peuvent cependant être remplies par les mêmes individus.

Les nouveaux amis valident en permanence le nouveau statut d'étudiant. Les anciens mais ramènent à l'ancien statut de lycéen. Certains jeunes adultes peuvent choisir de « tourner la page » et moins voir les amis du lycée. D'autres essaient plutôt de d'articuler les anciens et les nouveaux réseaux amicaux, combinant ainsi passé et présent. Pour Séverine, l'entrée à l'Université a constitué une bouffée d'air par rapport à son petit groupe d'amis de Boulogne : *« Je trouve hyper important d'avoir plusieurs groupes d'amis, ce qui permet de ne pas rester enfermé dans un groupe où tout le monde se connaît, de ne pas trop tourner en rond. Donc jusqu'au lycée, je restais pratiquement toujours avec les mêmes personnes, en l'occurrence cette bande d'amis de Boulogne, que je connais de ma ville, du collège et du lycée et même de la maternelle et du primaire. Donc on faisait toutes nos soirées ensemble, c'était LE groupe. Arrivée à la fac, cela m'a fait beaucoup de bien, parce que ça m'a permis de rencontrer d'autres personnes, et de passer du temps en leur compagnie. Et ainsi sortir de cet univers de Boulogne »* (Séverine, E2). L'entrée à l'université libère Séverine de l'emprise du groupe des copains d'enfance et d'adolescence qui fonctionnait en vase clos. Ce groupe fonctionne comme une petite communauté où tout se sait et où s'effectue un contrôle fort sur les individus (comme certains univers lycéens ou univers de Cité ont été comparés à un fonctionnement de village, cf. Lagrange, 1999 et Clair, 2008). L'université lui donne un nouveau contrôle sur sa vie personnelle.

L'entrée dans le monde professionnel est aussi une occasion de nouvelles connexions. Parmi ses amies proches, France, jeune femme de 21 ans, cite Gaëlle, une collègue qu'elle a connue lors de son premier emploi : *« Et Gaëlle une collègue de boulot que j'ai rencontrée y'a presque un an, j'allais passer à un nouveau service et donc elle y était déjà, et elle a tout mis en œuvre pour m'aider à intégrer ce service, et ça a collé tout de suite entre nous, c'est une nana qui a trente ans, elle a une vie pas possible, elle a fait tellement de choses dans sa vie que tu peux rester des heures à l'écouter tellement tu as à apprendre. Et donc elle a été voir*

la manager pour lui dire que j'étais vachement bien, et qu'elle voulait me former, donc déjà elle m'a vachement aidée là-dessus. Et en un an j'ai appris à la connaître. Bon elle est bipolaire mais c'est une amitié un peu spéciale dû au fait qu'elle soit malade, c'est une personne qui peut être hyper différente. Du jour au lendemain c'est plus la même personne. Donc forcément elle sait pas tout de ma vie, loin de là. Je sais qu'il y a des trucs j'évite de lui raconter parce que ça risque limite de la troubler » (France, E1). Plusieurs caractéristiques marquent cette nouvelle relation qualifiée d'amicale : elles partagent l'appartenance à une même entreprise (mais dans des services différents), l'une des deux a fait une faveur à l'autre en lui facilitant l'intégration dans l'entreprise et assurant la stabilité dans l'emploi, et puis il y a eu un déclic personnel (« *Ca a collé tout de suite entre nous* »). Si France met des limites à cette amitié, ce n'est pas qu'une relation de collègues : elle raconte à Gaëlle des éléments choisis de sa vie avec Théo. Avec les changements récents dans sa vie personnelle, Gaëlle vient prendre la place de certaines copines dont France s'est éloignée. France rompt peu à peu avec ses anciennes copines de lycée et collègue et recompose ses relations en ajoutant de nouveaux contacts de son milieu professionnel.

Des statuts familiaux choisis

La logique des statuts touche aussi le domaine de la famille : être en couple, s'installer, avoir des enfants. L'acquisition de ces statuts familiaux n'est pas à proprement parler une valeur de la jeunesse. Elle est même extérieure à celle-ci dans la mesure où elle en signifie la fin pour certains auteurs (Galland, 1997). Peu d'individus rejettent l'acquisition de ces statuts familiaux. Les enquêtes sur les valeurs des Français montrent un plébiscite croissant depuis trente ans des jeunes adultes pour la famille. Les individus rejettent en revanche les formes les plus instituées de ces statuts : l'adhésion au mariage est beaucoup plus faible et fluctuante sur les trente dernières années que l'adhésion à la famille (Roudet, 2012, pp. 55-57). De même peu d'individus déclarent ne pas vouloir d'enfants¹³. Les jeunes adultes ici aussi veulent des statuts à leur image et bricolent leurs statuts plutôt de se couler dans un moule normatif prédéfini. Ils veulent choisir leurs statuts et le contenu des rôles qui leur sont associés (Kaufmann, 1992).

Chloë illustre bien ce rejet (relatif) de l'institution par rapport aux liens familiaux bricolés : elle refuse le mariage et le poids du quotidien domestique partagé avec un conjoint mais ne se pense pas sans enfant ou sans conjoint stable : « *Moi le truc super idéal, que je voudrais avec mon mari... enfin non je me marie pas déjà. Non pas de mariage mais ce que je trouverais vachement bien, c'est que j'aie un appartement avec mes enfants et puis que mon concubin enfin le père de mes enfants, il habite par exemple sur le même palier et puis comme ça on a chacun notre appart. Et puis comme ça j'ai mon bordel à moi, mes affaires à moi, mon linge*

¹³ 6,3% des hommes et 4,3% des femmes de 15 à 49 ans interrogés en 2010 dans l'enquête FECOND déclarent ne pas avoir d'enfant et ne pas en vouloir (Debest, Mazuy, 2014, p. 2).

à moi, mon ménage, et lui il a son truc à lui et puis nos enfants ils peuvent aller d'un appartement à l'autre. Comme ça, ils sont pas privés de leurs parents et puis voilà. Je trouve que ça serait super bien » (Chloë). Certaines filles comme Tiphaine, étudiante de 21 ans, rejettent l'idée d'avoir des enfants mais pas la perspective d'une vie pleine et remplie avec un partenaire stable. Si certains statuts peuvent être ainsi critiqués, surtout au moment de la jeunesse les éléments les plus matériels, domestiques de la conjugalité, la perspective lointaine d'une vie à deux, en couple stable, avec des enfants est forte. Maxime, jeune homme de 24 ans, refuse tout modèle de couple qui serait trop installé : « *Savoir se dire que ce qui est fondamental c'est passer de bons moments, pour un couple c'est ça c'est une suite de bons moments qu'on partage en fait. Ca n'est pas forcément des tr... une suite d'obligations en fait, c'est pas ça. C'est pas une suite de devoirs et d'obligations, c'est une suite de bons moments qui ont lieu spontanément et... Voilà, et y'a... pas... en oubliant en fait la notion d'acquis, « oui je t'appartiens pour la vie et blablabla » c'est pas ce genre de chose qu'on veut, et c'est très bien en fait* » (Maxime, E1). Maxime ne souhaite conserver du modèle conjugal que les bons moments passés à deux et pas les contraintes qui obligent l'un à devoir des choses à l'autre. « Pas la bague au doigt, juste un fil de soie » chante Jeanne Moreau. Le couple doit être ce fil léger pour l'individu et non une chaîne. Maxime rejette la dimension trop conjugalisée du couple, les relations trop tournées vers l'installation.

En dépit de ces exemples où chacun choisit un élément de la vie conjugale qu'il ne souhaite pas avoir, l'acquisition des statuts familiaux reste cependant un horizon fort pour les individus car elle est au cœur de la construction de l'identité adulte : arrive un moment où il faut quitter l'adolescence où l'on s'amuse pour passer à la vie adulte où l'on assume ses obligations. Nombre de jeunes filles accusent les jeunes hommes qui ne les ont pas suivies dans un projet d'installation d'être encore « trop jeunes dans leur tête » pour assumer. Aube, surveillante en lycée de 22 ans, estime qu'avec son copain du moment, elle passe de la fin de l'adolescence à autre chose : « *J'ai trouvé la personne qui me permet de me poser un peu, qui me permet d'être assez réfléchie, parce que de nature je suis assez spontanée et maladroite, et lui il me permet d'être un peu plus calme, un peu plus posée, il m'a fait grandir un peu quoi* » (Aube, E1). La spontanéité qui renvoie à la logique de l'amusement est tempérée par le contrôle, la maîtrise de soi, un rapport de l'individu au temps différent.

L'horizon lointain des statuts familiaux

Avec l'allongement des études et l'acquisition des diplômes indispensables pour obtenir une position professionnelle stable, l'acquisition de ces statuts familiaux est de plus en plus repoussée¹⁴. Après avoir quitté le domicile parental, les jeunes étudiants passent plusieurs années « seuls » avant de connaître une vie conjugale cohabitante stable (la moitié d'entre eux

¹⁴ Il y a là un net clivage entre les jeunes qui font des études et les jeunes de milieu populaire déjà en emploi (Schwartz, 2002 ; Clair, 2011) pour lesquels le fait de s'installer à deux en couple est beaucoup plus précoce.

au milieu des années 1990 pouvait attendre six ans chez les hommes et cinq chez les filles). Cette période était suivie souvent d'une phase de deux ou trois ans avant l'entrée dans un rôle parental (cf. Galland, 1997, p. 153). Entre le premier partenaire sexuel et le premier conjoint (avec lequel on cohabite), une longue période identifiée de « jeunesse sexuelle » où les jeunes adultes mènent une vie amoureuse sans engagement se dessine. Elle est plus longue en moyenne pour les hommes (6 ans et 10 mois) que pour les femmes (4 ans et 4 mois), indiquant que les parcours relationnels sont sexuellement différenciés (Bozon, Rault, 2012, p. 454).

Si l'horizon est lointain, la construction des statuts familiaux est cependant anticipée et préparée bien en amont. Les dernières années d'études sont aussi celles où la perspective de s'installer ensemble et de faire des enfants est évoquée en couple et où il est même possible de parler des dates. En dernière année d'une école d'infirmier, à 22 ans, Laurent, entrevoit avec sa copine déjà diplômée la perspective d'une plus forte conjugalisation de la relation : « *Ben c'est vrai qu'on se met un peu à parler de notre futur... C'est un peu pathétique mais on a parlé mariage, enfants. On en a parlé en se posant des questions « tu veux te marier, tu veux pas te marier ?... »* » (Laurent). Le « pathétique » des discussions sur le mariage et les enfants, de ce rapport explicite des individus au futur, doit être mis en relation avec le fait que Laurent cohabite depuis un mois avec Lana, rencontrée onze mois auparavant. Laurent a l'impression de devoir bientôt endosser des rôles convenus et surtout il voit la période de l'amusement se terminer avec une certaine amertume. Il n'est cependant pas hostile à l'idée de franchir le pas et de passer à une étape de son existence, même s'il n'anticipait pas que cela viendrait si tôt pour lui. La fin des études (proche pour Laurent) marque le début de la période des discussions. Les études protègent, en revanche, les individus qui comme Nadia vivent dans un milieu culturel où les femmes sont très définies par le mariage.

Le faible contrôle des parents

Nombre de parents favorisent cependant la diffusion d'une norme conjugale fondée sur le sentiment, sur un choix personnel stable. Les parents français, à la différence des parents d'Europe du sud, délaissent tout contrôle trop strict de la sexualité de leurs jeunes adultes (Gaviria, 2005). Ils ne sont pas le monde de référence pour les expériences amoureuses et la période d'incertitude amoureuse. Ils représentent davantage le monde du choix stable, de la personne qui va rester et avec laquelle on s'installe, comme c'est le cas ici en milieu bourgeois : « *Non mais j'ai pas envie pour le moment. Combien de fois j'ai fait l'erreur de présenter beaucoup trop tôt mes petites amies à mes parents, juste le temps qu'ils s'y attachent et que je leur dise après que je l'ai quittée. En général, ça les emmerde. Ils m'ont bien précisé : « Voilà la prochaine tu nous la montres que si t'es sûr quoi »* » (Maxime, E1). Les parents des milieux aisés comme ceux de Maxime laissent leurs enfants assez libres mais ils affichent l'évidence de l'idée qu'il y aura un conjoint stable à un moment donné de la

biographie. Un conjoint choisi par les enfants sur la base du sentiment et de la satisfaction. Laurent dont les parents sont Italiens doit s'expliquer sur sa relation avec Lana et dire ce qu'il veut partager avec elle.

Les limites de la logique des statuts

La construction des statuts connaît des limites importantes : ils sont plus difficiles à acquérir dans un contexte de difficultés économiques, avec les fortes contraintes sur le marché du logement et des locations en région parisienne notamment. Elle est surtout limitée par la logique de l'amusement que certains jeunes ne sont pas encore prêts à lâcher. Mouad, étudiant en master à 27 ans, en couple depuis quelques mois avec Fatiha également étudiante, se pose des questions concernant sa relation. Pour lui, la conjugalisation de la relation est centrale : musulman pratiquant, comme Fatiha, il estime que ce qui compte avant tout c'est le mariage. Fatiha souhaiterait faire des enfants d'ici deux ans. Mouad trouve cela tard car il s'estime déjà âgé. Mais des pensées parasites sont aussi présentes dans son esprit et freinent une conjugalisation de la relation. Quand on l'interroge sur un éventuel projet d'habiter avec Fatiha, il répond : « *Ah non, non pas tout de suite. Tu sais, je me dis aussi des fois que j'ai pas assez vécu. Parce que je suis pas sorti avec beaucoup de filles, contrairement à ce qu'on croit* » (Mouad, E1). Pressé d'acquérir certains statuts qui le feraient passer du côté adulte, il peine à abandonner sa « jeunesse ». Daniel, employé de 25 ans dans un supermarché, est aussi confronté à un dilemme : ne pas être sûr d'être 100% amoureux pour aller plus loin. Et le temps nécessaire pour être persuadé semble assez long pour Daniel (qui au bout du troisième entretien, deux ans après le premier, n'est toujours pas sûr de ce qu'il ressent). Il peut exister un décalage entre les filles et les garçons par rapport à l'urgence de s'installer ensemble et de construire les statuts, ce que certaines filles anticipent froidement en choisissant des garçons plus âgés qu'elles. Le cas des jeunes de milieux populaires en milieu rural, qui acquièrent tôt dans leur vie une certaine indépendance professionnelle et résidentielle, constituent également un exemple de cette tension : une fois installés dans le même logement le couple peut être gagné par l'ennui conjugal et le regret de la perte d'une liberté propre à la jeunesse (Clair, 2011).

Les parents participent également en freinant une conjugalisation trop rapide des relations amoureuses. Ils peuvent inviter leurs enfants à changer de relation si celle-ci n'est pas satisfaisante. La mère de Chloë essaie de faire en sorte que celle-ci ne se sente pas enfermée dans un couple où elle n'est pas heureuse : « *Comme en fait j'étais avec Alexandre, c'est vrai que bon je savais pas trop comment ils allaient réagir et puis en fait comme ils savaient que ça faisait un moment que je voulais larguer Alexandre et puis de toute manière ils m'ont dit qu'il fallait que j'en profite quand j'étais jeune, et que, on n'était pas mariés, et que voilà si j'étais heureuse c'était le principal et puis oui ils l'ont super bien pris et voilà* » (Chloë). Profiter de sa jeunesse est un argument qui peut aussi être utilisé stratégiquement pour éviter

une union que les parents désapprouvent. Une désapprobation parentale exprimée directement pourrait avoir l'effet inverse, celui de renforcer l'union alors que l'argument parental de l'amusement est parfaitement audible et acceptable par les jeunes.

3 « Etre aimé, apprécié pour soi-même » : une logique de la reconnaissance personnelle

Les capitaux et les statuts ne définissent pas complètement les individus (Singly, 1990). Ceux-ci doivent aussi se penser comme des individus singuliers et être reconnus pour leurs qualités personnelles. Les années 1960 ont marqué un tournant dans le long processus d'individualisation : la société ne définit plus des individus abstraits, par leurs statuts sociaux génériques et par une raison, le libre arbitre, elle les enjoint à se construire comme des personnes disposant d'une identité singulière et à chercher à être reconnus pour eux-mêmes (Singly, 2007). Ce besoin de reconnaissance personnelle doit être distingué de la tentation de valorisation sociale. « Etre populaire » au lycée, c'est être courtoisé pour sa plastique. Cela révèle une différence de degré entre les individus sur un plan donné. La reconnaissance de l'individu suppose une singularité d'un individu par rapport à tous les autres. De même être reconnu pour soi-même, être apprécié, ne signifie pas non plus être jugé en fonction de critères moraux, esthétiques ou intellectuels transcendants. Reconnaître une personne c'est d'abord l'apprécier dans le cadre d'une relation de personne à personne, même si d'autres liens unissent ces personnes. Cette dimension personnalisée est particulièrement importante dans les relations conjugales et familiales. L'aide apportée à un membre de la famille dépend moins du statut qui nous lie à ce membre que de la qualité des relations personnelles nouées avec cette personne (Finch, 1989). Etre reconnu personnellement c'est être quelqu'un « à qui l'on tient », quel que soit ses statuts. Sur tous ces plans, la logique de la reconnaissance personnelle se distingue radicalement de la logique de l'amusement et de la logique des statuts. L'injonction à être un individu singulier suppose ainsi des autrui forts pour nous reconnaître (Singly, 2003a, 2007).

« Etre aimé pour soi-même » suppose d'être sincère, authentique dans ce que l'on fait, dit, décide, c'est-à-dire de rendre cohérent ce que l'on est avec les autres et ce que l'on est vraiment en tant qu'individu. C'est aussi savoir développer des relations personnelles, stables, d'individu à individu, qui s'apprécient mutuellement. Les amis et les relations sentimentales constituent des domaines centraux où l'on peut montrer qui l'on est en tant que personne et qu'on est apprécié sur cette base.

Les amis personnels

Une partie des relations amicales des jeunes étudiants est constituée de personnes qui sont là officiellement pour leurs amis et pas seulement pour s'amuser ou en tant que camarades de promotion. Les copines de lycée qui continuent à se voir et à discuter, en dépit des déménagements et des orientations scolaires différentes, sont codées comme les copines les

plus importantes, les amies proprement dites. Comme l'explique Claire Bidart (1997), ces personnes ne sont plus liées par un contexte social commun, elles ont suivi l'individu et les relations existent alors « hors contexte » social, elles entretiennent un lien de personne à personne. Les amis personnels, qui peuvent devenir aussi confidents, sont précisément ceux qui répondent à cette logique de reconnaissance personnelle : ils sont eux-mêmes avec leurs amis et sont là pour eux parce qu'ils les apprécient en tant que personne et pas parce qu'ils partagent un même statut. « Parce que c'était lui, parce que c'était moi » pourrait-on dire.

Le temps des études est le temps des « amis personnels » car le passage du lycée à une formation supérieure produit mécaniquement une décontextualisation des relations. Peu d'amis de lycée se suivent dans une même formation du supérieur. Continuer à voir des amis alors même qu'on n'est plus obligés d'être avec eux au quotidien, c'est précisément la preuve d'un lien qui va au-delà du partage des mêmes salles de cours. La bac forme une césure qui permet de passer d'une sociabilité de bande (d'amis pour s'amuser ou d'amis-camarades) à une sociabilité plus personnelle : « *Au collège on se voyait tous les jours, donc disons qu'on est obligé de rester en contact. Et quand on a quitté le lycée, y'en avait deux à la fac, et moi en BTS, on se voyait moins souvent mais on se téléphonait. Et moi je trouve que c'est mieux maintenant. Maintenant c'est plus l'amitié. Alors qu'au collège lycée, vu qu'on se voyait tous les jours on n'avait pas la notion d'amitié. Le fait de se voir tous les jours, je sais pas si on était vraiment amies avant. C'est une fois qu'on se voit, qu'on se rend compte les gens qu'on a vraiment envie de voir, avec qui t'as envie de parler. Et tous ceux que tu n'as pas envie de voir, c'est pas tes amis. Ceux qui restent c'est vraiment tes amis. Ceux qui prennent des nouvelles c'est vraiment tes amis, les autres qui en prennent pendant trois mois et puis basta... quand tu quittes le lycée tu te rends compte ceux qui étaient juste des connaissances, et ceux qui étaient des amis. Donc voilà moi je préfère nos relations maintenant qu'au collège* » (Véra, E1). Quitter le contexte social dans lequel on s'est connu permet de révéler les liens qui se sont noués : certains vont faire l'effort de ne pas perdre contact quand d'autres ne donneront pas de nouvelles. Comme un tamis sépare le bon grain de l'ivraie, le changement de statut permet de trier les amitiés vraies, basées sur un lien de personne à personne, des amitiés statutaires.

Les amis personnels peuvent exister tout de même avant le bac quand des copains et copines se retrouvent sur d'autres dimensions que l'appartenance au lycée ou à la même classe : « *C'est toujours ma copine, ça aurait pu tourner comme les autres mais je pense que d'une part quand on était au lycée on était un peu toutes les deux dans le même cas, genre les deux nanas qui n'ont jamais de copains, et qui sont avec des copines qui enchaînent les copains, et qui font que parler de ça. Et on se retrouvaient un peu comme des connes, j'avais enfin rencontré quelqu'un comme moi* » (France, E1). Vivre la même exclusion des premiers échanges amoureux ou sexuels, caractéristique vécue comme stigmatisante au lycée, a réuni

Odile et France au-delà du contexte dans lequel elles évoluaient, et a scellé une amitié qui s'est poursuivie après le bac, malgré des orientations étudiantes différentes.

La fonction des amis personnels

Les théories autour de l'amitié insistent sur l'idée qu'elle est un lien électif sans obligations autres que personnelles. Pourtant il y a des normes de cette amitié personnelle, des obligations relationnelles. « Etre quelqu'un de bien » en amitié c'est traiter l'ami comme une personne qu'on apprécie et avec qui on a plaisir à être. Les récits des enquêtés permettent d'établir une liste d'obligations auxquelles les amis personnels doivent se soumettre : être présent, être à l'écoute, parler soi-même spontanément de ce qui nous arrive, aider et soutenir l'ami dans ses problèmes. Certaines exigences comme « être présent » peuvent être parfois compensées par une intimité forte : « Avec Emma j'ai une belle amitié, parce qu'il y a de l'écoute, y'a un partage, on se comprend y'a une complicité et puis je sais pas... même si pendant trois ans on n'a pas eu les mêmes rapports, elle est toujours là... » (Véronique, E1). La même Véronique dessine un contre-modèle de l'amie avec Rosalie, une amie d'enfance :

Avec Rosalie c'est de l'amitié mais je dirais pas que c'est une belle amitié parce qu'il y a de l'échange mais c'est pas des bons échanges. C'était peut-être une belle amitié à un moment, mais y'a plein de choses qui m'ont montrée que Rosalie c'était pas une amie fiable, dans le sens où elle donnait toujours des priorités à elle et à son copain, donc à elle quoi. Et que dans la plupart des moments, elle est pas là pour toi et elle te zappe. Et moi je pense qu'il faut un minimum donner de soi pour recevoir.

Dans quels moments elle était pas là pour toi ?

Oh ben dans des moments cons mais où j'avais besoin d'elle, mais elle était pas présente que ce soit au niveau de l'écoute, qu'au niveau physique parce qu'elle était toujours avec son copain et parce que ça l'intéresse pas donc c'est pas une belle amitié quoi... Enfin je sais pas, j'ai l'impression qu'elle connaît rien de ma vie alors que je la connais depuis cinq, six ans maintenant... (Véronique, E1)

Le récit de Véronique permet de comprendre les caractéristiques qui font de cette relation une amitié qui se délite : Rosalie pense surtout à elle-même et à ses intérêts (plutôt qu'à ceux de son amie), elle n'essaie pas de connaître davantage son amie, elle n'a pas envie de passer du temps avec elle. L'amitié ratée est marquée par une intimité et des marques d'intérêt qui ne sont pas réciproques. L'amitié se doit d'être réciproque.

Une activité centrale de l'amitié personnelle est de parler : la conversation amicale permet d'assurer une connaissance fine (et idéalement réciproque) des amis et de permettre de comprendre voire d'aider à résoudre les problèmes de chacun. Séverine dans son vaste réseau d'amis isole une personne à qui elle parle de façon plus intime : « Sinon j'ai aussi une copine qui est moins dans le groupe, qui commence en fait à traîner avec nous. C'est une copine qu'on a rencontrée au lycée et qui à la base ne connaissait pas les autres. Donc on lui a

présenté le groupe, et maintenant elle fait des soirées avec eux, même lorsqu'on n'est pas là. Elle s'appelle Marina et je crois que c'est une des premières que j'appelle lorsque j'ai un problème, ou lorsque j'ai besoin de parler. C'est LA copine. On connaît tous nos amours, on sait tout l'une de l'autre, on se retrouve tout le temps pour aller manger dans Paris, boire des cafés, on ne fait que ça, boire des cafés discuter et fumer des clopes. Voilà, Marina est une fille que j'adore et à qui je tiens énormément » (Séverine, E2). Une partie de l'existence des individus est axée sur la résolution des problèmes qui se posent en permanence au quotidien. La copine pour discuter est précisément celle qui est là pour régler les problèmes, ce qui suppose écoute, soutien et aide. Et la diversité des problèmes dans leur diversité peut obliger à recourir à des personnes qui peuvent être très différentes. L'amitié personnelle ne suppose pas nécessairement une personne, un confident unique. L'important c'est de parler à la bonne personne, chaque ami personnel étant singulier : *« En fait, pour parler des problèmes, j'appelle... Ça dépend de quel problème et de quel ami en fait. Il y a des amis avec lesquels je ne vais pas aborder certains sujets, parce que je sais qu'ils ne pourront pas m'apporter quelque chose sur mon discours en fait. Ça dépend des amis, ça dépend de leur vie. Enfin tu vois, j'ai une copine qui n'a pas de mec, et qui est vénère. Donc dès que je lui parle de mes problèmes de mec, la réponse est : « ouais, c'est bon, arrête de te plaindre, toi au moins tu as un mec... » Donc au final je ne lui en parle pas. Si elle me demande, je lui réponds mais c'est tout. Je ne vais pas lui raconter quand je m'embrouille avec Pierre. Autant Marina qui est célibataire, mais qui a des relations avec des gars etc., bah elle si j'ai un problème je l'appelle direct et on passe des heures au téléphone. Marina je lui parle de tout » (Séverine, E2).* Pouvoir se confier à un ami suppose que celui-ci partage dans son expérience personnelle ou dans sa vision de la vie les mêmes présupposés. Faire partie d'un même groupe, disposer de statuts proches (être tous les deux en couple) favorisent cette compréhension. Le genre de l'ami n'est pas forcément une barrière à une relation de confiance : *« Il y a Martin, Martin la bonne copine ! On parle de tout, de sexe, de tout, il n'y a pas de tabou » (Séverine, E2).* Martin, nouveau copain de fac, qui ne fait donc pas partie des copains d'amusement de Boulogne, devient un confident important pour Séverine.

Les amis personnels ne sont pas l'apanage des jeunes femmes (de même que les copains d'amusement ne sont pas le propre des jeunes hommes). Denis (le partenaire de Véronique) fréquente très régulièrement son pote Kad qui vit dans le même immeuble et parle très régulièrement avec lui. Pour Véronique, la relation entre Denis et Kad cependant prend un autre caractère que la relation avec ses copines personnelles. Kad est déjà marié, il vient d'avoir un enfant, il est donc dans une phase plus installée de son existence. Kad a déjà une certaine expérience de la vie : il a fait de la prison, il est issu d'une Cité de banlieue où il est considéré comme quelqu'un d'important. Bref, Kad en impose à Denis et qui le considère selon Véronique un peu comme un mentor. De la même façon, Mouad partage une amitié très forte avec son copain Mohamed. Ils se retrouvent régulièrement ensemble le week-end.

Mohamed l'aide dans tout ce qu'il doit décider d'important. Là encore la relation semble assez peu symétrique, Mouad ne décrivant pas forcément d'épisodes où Mohamed se confierait à lui en lui demandant conseil. Ces deux exemples plutôt propres aux milieux populaires semblent montrer l'existence d'une relation inégale dans certaines amitiés masculines où l'un des amis peut avoir un ascendant sur l'autre, situation qui n'a pas été rencontrée chez les jeunes femmes.

L'amour comme expression de reconnaissance personnelle

L'amour est une valeur unanimement partagée et recherchée par les jeunes. Sentiment qui prend ses racines dans l'adolescence, il prend une importance considérable dans la jeunesse car il est une manifestation très forte d'un goût et d'une orientation personnelle « non-prescrite » pour une autre personne. L'amour, dans le monde occidental contemporain, est l'expression d'un soi personnel et libre (Bellah, et al., 1985, chap. 4).

La logique de l'amour n'est pas celle de l'amusement car elle suppose une certaine stabilité des sentiments. Aimer quelqu'un suppose une certaine durée et une exclusivité, donc (officiellement) pas d'amusement. Mais la différence principale réside dans le fait que l'amour ne limite pas d'abord le partenaire à sa dimension sexuelle ou esthétique. Bien au contraire, l'amour moderne reconnaît la personne dans sa globalité et dans son individualité (Beck, Beck-Gernsheim, 2001). L'amour apporte une reconnaissance personnelle (Singly, 1992 ; Lagrange, 1999). Les dimensions sexuelle, esthétique et la position sociale des individus sont prises en compte dans cette reconnaissance mais la somme de ces dimensions ne saurait rendre compte de l'appréciation synthétique sur l'individu. Ce qui compte en amour c'est que l'on considère le partenaire comme un individu à part entière et singulier. En ce sens l'amour constitue une importante source de reconnaissance personnelle pour soi (être aimé c'est d'abord être valorisé dans son individualité) et de reconnaissance pour les autres (être aimé par quelqu'un c'est montrer aux autres qu'on peut être intéressant, qu'on peut intéresser quelqu'un sur la durée). Reconnaître l'individu suppose que les sentiments à son égard soient vécus sur le mode de l'authenticité, forme proche de la logique de la sincérité évoquée plus haut. Être amoureux de quelqu'un c'est ressentir intimement, authentiquement des sentiments forts et bienveillants pour la personne tout entière¹⁵. Le regard du partenaire rassure, protège, apporte une forme de *sécurité ontologique* pour l'individu (Singly, 1996).

¹⁵ Dans la ligne d'Ulrich Beck et Elizabeth Beck-Gernsheim, Eva Illouz (2012) surestime la place de cette logique de l'amour dans la définition de l'individu, considéré comme une instance menacée, vulnérable dans une société de moins en moins construite sur la tradition. La perte des repères sociaux, tels que l'appartenance de classe, aurait conduit les individus à être moins sûrs d'eux-mêmes, de leur valeur sociale. L'amour serait ainsi devenu un facteur central de la consolidation de soi. Bien des choses cependant construisent encore les individus et les stabilisent : le corpus regroupe nombre d'individus qui essaient de construire de vrais diplômes, une carrière professionnelle propre. Dans cette classe d'âge socialement située, l'amour, l'amitié, les statuts sociaux,

Certaines personnes ont besoin de façon constante de ce regard positif : « *Quand tu es avec quelqu'un tu te sens forcément plus rassurée, quand tu es avec quelqu'un c'est que tu plais à quelqu'un donc, ça va avec quoi, t'es forcément de meilleure humeur, tu te sens plus jolie quand tu te réveilles le matin, ça te redonne aussi un peu confiance quoi, ça... la rencontre avec quelqu'un, ça procure toujours un sentiment agréable, ça donne un peu la pêche quoi. (...) Le fait d'être avec quelqu'un, ça les rend un peu plus supportable, c'est plus facile, ça te donne plus envie d'affronter certaines choses... Par moment t'as pas le courage, t'as pas envie... Ouais je pense que ça redonne le moral d'être avec quelqu'un, parce que je pense que, d'un point de vue totalement égoïste, ça te... mais là c'est vraiment un point de vue super égoïste, ça te rassure dans ton ego. Et donc forcément ça fait du bien. Même si on se le dit pas, pour tout le monde c'est pareil quoi* » (Aube, E1). Sentir un regard amoureux apporte une valorisation esthétique certes, mais plus globalement être aimé donne une énergie et une assurance intérieure nécessaire pour gérer les problèmes avec autrui. Le regard du partenaire protège, sécurise l'individu dans ce qu'il est.

Dans les récits des enquêtés, la figure idéale du « prince charmant », parée de toutes les qualités et surtout de tous les statuts sociaux, est relativement absente. Le prince charmant renvoie à un autre imaginaire amoureux où la position sociale est l'enjeu central, en même temps que les efforts pour conquérir la dame (Kaufmann, 1999). En revanche, la notion « d'âme-sœur » est souvent mobilisée pour désigner cette correspondance intime entre deux personnes : « Pour moi, c'est mon âme-sœur » explique Lilia sur son partenaire du moment (Lilia, E2). Gaëlle en revanche est déçue de son partenaire dont elle mesure la distance par rapport à son idéal : « *Je suis pas malheureuse mais c'est pas mon âme-sœur quoi* » (Gaëlle, E3). L'expression « tout » avec l'affirmation d'une relation qui cumule amitié et couple est aussi utilisée : « *C'était mon meilleur ami, mon confident, mon mec, c'était tout pour moi* » (Lilia, E1). Dans tous les cas, l'exigence d'une reconnaissance personnelle forte, d'une intimité partagée, correspond à l'idéal amoureux féminin.

A la différence des premières relations sexuelles aujourd'hui bien documentées (Le Gall, Le Van, 2007) et quantifiées (Bozon, 1993 ; Lagrange, Lhomond, 1997) les premières histoires de couple sont bien moins connues¹⁶. L'étude de la sexualité ne se confond pourtant pas avec celle de l'histoire amoureuse (Maillochon, 2004). Les premières relations amoureuses ou les deux partenaires sortent ensemble de façon stable sur le temps sont pourtant fréquentes. A 16 ans, Aline a eu une première relation avec Vivien. Elle sort avec lui pendant deux ans, mais ils se séparent finalement. C'est là qu'elle a connu la bande des amis de Vivien. Puis à 18 ans,

même en cours de construction, contribuent à la stabilisation des identités. Plusieurs dimensions du soi coexistent.

¹⁶ A l'exception des travaux de Lagrange (1999), Maillochon (2001), ou Clair (2008) sur les couples hétérosexuels.

elle commence avec Cyril une relation qui va durer deux ans. Après un an et demi de couple à distance, Cyril la rejoint à Paris où ils commencent à cohabiter. La vie en ménage se terminera au bout de six mois. Cyril est jaloux des nombreux amis d'Aline qui poursuit ses études et lui demande de privilégier son couple. Aline cède et délaisse ses amis les plus proches (les X-friends, et Marielle sa confidente) : « *Petit à petit il m'a forcée à couper contact avec tout le monde* » (Aline, E3). Mais au moment où Cyril commence à se faire de nouveaux amis parisiens, les relations se tendent : « *Il a complètement changé en travaillant, il a complètement changé, de nouvelles relations et puis en plus on était rentrés dans une relation super-jalouse, on n'avait le droit de voir personne... j'avais plus le droit de voir personne, mais vraiment personne. Et quand lui commençait à sortir avec ses potes du boulot je lui ai dit : « Hé coco moi tu m'as fait couper tous les ponts, donc tu vas arrêter de sortir tout le temps car après je me retrouve toute seule », et voilà ça a cassé à cause de ça* » (Aline, E3). Aline réclame le même engagement dans la relation que celui dont elle a fait preuve au moment où Cyril lui demandait de limiter ses sorties. Face aux problèmes posés par les amis, Aline fait le choix de continuer à construire sa relation avec Cyril (sa première cohabitation avec un garçon). La croyance en la force de la relation conduit donc ici à écarter les amis. Cette attitude est assez courante dans les premières relations racontées par les enquêtés. La croyance en la solidité de la relation incite à l'investir en délaissant les amis. Le monde personnel se polarise sur la relation conjugale. Les récits sont nombreux de premières relations qui démarrent tôt (entre 16 et 18 ans) et qui ne peuvent être interprétées comme relevant d'une logique de l'amusement, de la consommation sexuelle.

L'invention d'un amour fragile

La logique de l'amour aussi se détache de plus en plus de la logique de la conjugalisation. La jeunesse se présente comme une période où l'injonction à aimer est forte mais où l'installation domestique est remise à plus tard. Le sentiment amoureux ne peut s'appuyer sur une vie domestique, sur des habitudes qui structurent la relation, sur des obligations fortes en matière de présence et de partage du quotidien. Le sentiment amoureux s'appuie sur une organisation collective relativement légère : l'intégration conjugale est faible. Pour désigner ce type de relation avec peu ou pas d'intégration conjugale Jean-Claude Kaufmann utilise le terme de « quasi-couple » (Kaufmann, 1992). Les jeunes dans cette situation n'opposent cependant pas leur expérience présente à celle, future, qui serait plus vraie. Ils se pensent également comme en couple. Mais il s'agit de couples fondés sur les sentiments plus que sur l'intégration ménagère. Ils sont couples sur une des dimensions de la vie intime : les sentiments mutuels authentiques. Cela constitue un modèle possible de lien conjugal plutôt qu'une forme amoindrie d'un lien conjugal idéal.

Injonction pour les jeunes, le sentiment amoureux privé de support matériel, concurrencé par la logique de l'amusement, est marqué dans ce contexte de la jeunesse étudiante, par la figure

de la « fragilité ». La représentation dominante parmi tous les jeunes interrogés est bien celle d'une grande instabilité du sentiment amoureux et partant de la relation conjugale. Les premiers entretiens réalisés avec nos enquêtés révèlent cette incertitude perçue aussi bien par les filles que les garçons :

L'amour c'est tellement éphémère, enfin tu vois du jour au lendemain tu peux rompre avec quelqu'un. (Véra, E1)

Demain ça peut s'arrêter, moi je pars du principe que demain ça peut s'arrêter, c'est pas du tout impossible. Mais raison de plus pour justement savourer chaque moment en fait, en étant présent le plus possible. (Maxime, E1)

Tu peux très bien rencontrer comme ça, quelqu'un qui te plaît, dans le métro n'importe où et voilà, comme ça, tu envoies tout balader et ça je sais que ça peut m'arriver, comme ça peut arriver à d'autres. (France, E1)

Et cette incertitude propre aux débuts d'une histoire sentimentale reste présente dans les esprits même dans les entretiens ultérieurs, quand nombre de chapitres ont été écrits : « *J'ai du mal à m'imaginer moi dans cinquante ans avec lui. Pour moi, le couple c'est difficilement pour toute la vie quoi* » (France, E3). Les garçons au même moment de l'enquête expriment des sentiments similaires : « *Les projets c'est avec elle, après ben on verra... Avec le temps on ne sait pas qui on va rencontrer demain, si ce qu'on va faire demain... Adviendra ce qui arrivera. On verra les jours qui viendront. J'espère que ça se passera bien et que ça sera elle mais bon je m'avance pas trop, on ne sait jamais ce qui peut se passer, ni demain, ni dans une heure donc j'espère que ça sera toujours avec elle. Vivre avec elle et avoir une vie de famille, ça me plairait* » (Daniel, E3). Ni France, ni Daniel n'expriment de doute sur leur envie de continuer l'histoire dans laquelle ils sont engagés. Ils expriment cependant soit la fragilité fondamentale de l'existence conjugale pour Daniel, soit la certitude d'une finitude de la vie conjugale pour France.

Désormais chaque jeune sait que l'histoire, récente ou plus ancrée, peut s'arrêter un jour. D'où vient cette certitude qu'on ne peut être certain de rien ? L'expérience des séparations conjugales et donc de la fragilité de l'amour est devenue dominante pour une génération née bien après la loi de 1975 sur le divorce par consentement mutuel et qui a connu la montée et la banalisation du divorce et du remariage dans la génération de leurs parents (Beck-Gernsheim, 2002). Cette expérience de l'incertitude s'est banalisée chez nos jeunes adultes car ils l'ont aussi vécue directement : c'est un effet sans doute de la constitution de notre corpus qui visait à analyser des relations récentes que d'avoir récupéré des déçus de l'amour et du couple. En effet, les premières expériences sexuelles et amoureuses ont commencé bien plus tôt, principalement au moment du lycée. En ciblant les individus de plus de 18 ans qui commencent une histoire, sont exclus tous ceux dont la vie amoureuse et conjugale est stable depuis déjà plusieurs années : on récupère alors les jeunes adultes qui ont déjà connu une histoire qui s'est terminée ou ceux peu précoces qui n'ont pas encore eu d'histoire de couple

stable. De fait, la quasi-totalité des personnes interrogées du corpus a connu au moins une autre histoire avant celle qui a été racontée. Les histoires de la première relation marquée par le romantisme amoureux et la fusion de deux êtres qui se terminent par un drame, une déception, abondent dans les entretiens. La croyance en l'amour et dans le couple semble cependant plus forte lors de la première grande histoire amoureuse. Sophie, étudiante de 18 ans (la plus jeune de nos enquêtées) connaît sa première grande histoire avec Michel, lycéen de 17 ans : « *Ah non, en général je préfère pas faire de projets, ne pas planifier ma vie sur un truc qui peut s'arrêter trop vite, c'est pas que je pense que ça va s'arrêter trop vite mais j'ai remarqué que les couples de notre âge en général c'est vraiment sur un truc débile qu'ils se séparent* » (Sophie, E1). L'expérience dominante des jeunes dans cette tranche d'âge s'impose à tous, même ceux qui débute leur vie amoureuse. La réflexivité des individus en matière amoureuse sur leur propre histoire ou sur celle des amis qu'ils fréquentent est donc forte et ancre l'horizon d'instabilité des couples et du sentiment amoureux. « *C'est tout jeune et ça ne sait pas/Que pour les amoureux, hélas/ La vie est bien dégueulasse/Un beau jour l'amour se lasse/C'est comme ça...* » chante Renaud... mais ça apprend vite les jeunes.

L'amour et le couple sont fragiles en raison de la socialisation amoureuse que chacun a pu avoir dans son adolescence, ils sont également fragiles car pas assez institués. Certains individus sont fermement attachés au mariage. Pour Mouad, le mariage et les enfants constituent un point d'ancrage fort dans sa vie. Si bien que tant que le mariage n'est pas fait, rien n'est sûr : « *Moi je me dis tant que c'est pas la mère de mes enfants, tant que c'est pas ma femme, elle a de l'importance, mais voilà... ça peut s'arrêter demain. Il faut se protéger contre les mauvaises surprises* » (Mouad, E2). Hors du mariage (religieux pour Mouad) point de certitude. Et comme Mouad n'est pas sûr, il ne se marie pas. L'éloignement du couple et de l'institution a conduit à un éloignement des certitudes. Plus grand chose d'autre ne garantit le couple que l'envie réciproque d'être ensemble, ce sentiment authentique mais qui, dans les esprits des jeunes, peut changer très vite.

L'amitié renforcée par les échecs amoureux

L'amour (et par suite le couple) paraît pour les jeunes qui ont vécu une première relation difficile un sentiment fragile. Après s'être engagé fortement dans une première histoire, les jeunes adultes dans les entretiens manifestent une certaine prudence par rapport au couple et valorisent en revanche fortement la relation amicale. Cette valorisation de l'amitié chez les jeunes se retrouve dans les enquêtes sur les valeurs : de 1990 à 1999, l'amitié est la valeur qui progresse le plus, chez les jeunes de 18 à 29 ans comme dans la population générale. Chez les jeunes, l'amitié est le troisième domaine jugé très important (à 61%), juste derrière le travail (à 68%) (Roudet, Tchernia, 2001, p. 58). Si plusieurs facteurs (comme l'allongement de la scolarité) sont avancés, ce qui est moins reconnu c'est le renforcement de l'amitié en raison de l'affaiblissement de l'amour et du couple comme source de reconnaissance individuelle.

Les expériences des jeunes adultes de l'enquête montrent combien les échecs amoureux antérieurs contribuent à renforcer l'amitié. Aline refait le bilan après sa relation avec son précédent conjoint Cyril : « *Sur le coup je préférais favoriser la relation amoureuse que les amis. Chose que je ne ferai plus jamais. Quand Cyril m'a lâchée, tous les amis sont revenus et je me suis rendue compte qu'ils étaient essentiels, donc maintenant c'est les amis d'abord et après le mec* » (Aline, E3). Les amis apparaissent comme le point fixe protecteur (bien plus que la famille) car ils apportent un sentiment de sécurité personnelle.

Pourquoi tu dis que les amis c'est le plus important ?

C'est des gens qui restent qui normalement, quoi qu'il se passe, alors que les mecs ça passe, ça vient, ça s'en va. Enfin je pense que j'ai trop tendance à penser comme ça, que tu fais pas passer ton copain avant tes amis parce que les mecs c'est pas important. Mais tu vois je pensais ça, j'en avais ras le bol des mecs et je voulais plus en entendre parler et je voyais que mes copains et je pense que c'est pour ça que je continue à faire ça, parce que tu sais qu'ils t'apprécient pour ce que t'es, que y'a pas d'hypocrisie, qu'ils sont pas manipulateurs, qu'ils sont sincères quoi. Alors que certains mecs, enfin c'est parce que je suis tombée sur des mecs qui se foutent de toi, te racontent des conneries. Des vrais connards au final. Et c'est peut-être pour ça que j'ai du mal à m'investir. (Caroline, E1)

Après une relation longue avec **Fabrice** à laquelle elle a elle-même mis fin, Caroline connaît une période d'amusement où elle se sent peu respectée par les jeunes hommes qu'elle rencontre. Elle perd confiance en l'amour et en la relation conjugale et ne vit qu'avec ses amis. L'amitié se renforce sur les décombres des premières expériences amoureuses et conjugales des jeunes adultes.

Conclusion : la nécessité d'articuler les trois logiques

1 Les jeunes étudiants se construisent à partir de logiques normatives en tension. Ils doivent profiter de leur jeunesse en s'amusant. Ils doivent acquérir les diplômes et statuts indispensables pour être adultes. Ils doivent enfin se construire comme des individus singuliers, non réductibles à leurs statuts, et appréciés par des proches. Ces trois dimensions de la construction de soi ne coïncident pas et chaque individu peut privilégier certaines dimensions par rapport à d'autres. Les étudiants de classes préparatoires (absents de notre corpus) sont encouragés par l'institution à privilégier la construction des statuts et à refouler la logique de l'amusement, mais en dépit de la pression exercée sur les individus des configurations diverses de ces différents logiques existent (Darmon, 2013, pp. 117-131). Les étudiants de milieu populaire vont moins insister sur la dimension d'amusement et plus facilement se construire par les statuts.

2 Les individus disposent de deux grands domaines pour construire leur vie personnelle : l'amitié et les rencontres sexuelles ou amoureuses. Les récits recueillis montrent que ces

domaines ne sont pas équivalents. Les relations amicales personnelles sont particulièrement importantes et stables, la vie conjugale ou amoureuse paraît fragile, pleine de questions et d'incertitudes.

Au moment de la jeunesse, l'amour est une réalité précieuse pour les jeunes mais fragile. Il peut se briser rapidement d'un côté comme de l'autre dans le couple en formation. Certaines personnes estiment qu'il ne peut perdurer toute une vie avec la même personne. Il est concurrencé par la logique de l'amusement. La fragilité doit bien être distinguée de la notion de liquidité développée par Bauman (2004). Le fait que les relations cassent ne signifie pas forcément que les jeunes hommes et femmes sont dans une course effrénée à l'expérience amoureuse et sexuelle. L'établissement de relations où les personnes sont reconnues pour elles-mêmes suppose un travail particulier, plus difficile à obtenir aujourd'hui qu'avant dans les conditions sociales vécues par les jeunes. L'amour, même plus fragile, n'est pas la négation de l'amour, ou un amour dégradé.

Les amis dans leur diversité (amis d'amusement, statutaires, personnels) assurent la « sécurité ontologique » (Singly, 1996, Giddens, 2004) de l'individu car ils connaissent l'individu (par l'écoute et par la connaissance du passé) et assurent une reconnaissance singulière. Ils règlent les problèmes en le soutenant en l'aidant dans ses décisions (y compris au travail, dans les études), ils lui assurent une forme de continuité de soi (avec les amis anciens). Certains amis permettent aussi d'expérimenter, de s'amuser. Le soi individuel dans toutes ses dimensions est consolidé par l'amitié, qui est devenue une valeur centrale chez les jeunes étudiants.

Chapitre 2 : Rencontres, décodages et contrats

Le cadre social des rencontres entre partenaires s'est considérablement transformé depuis un siècle. Le poids des parents dans l'appariement des conjoints a fortement régressé. L'entrée en relation des conjoints est devenu une affaire plus personnelle, un choix qui regarde avant tout les (futurs) conjoints et dans lequel le sentiment amoureux a pris une place centrale (Girard, 2012 ; Bozon, Héran, 2006 ; Illouz, 2012). Après la seconde guerre mondiale, s'est généralisée une période de sexualité (non pénétrative) avant le mariage, on l'a vu, à travers le flirt. Les jeunes ont affirmé une volonté de définir un espace privé par rapport à leurs parents sur lequel ils ont exercé un contrôle croissant sur leurs choix relationnels et sur leur corps au fur et à mesure que les techniques de contraception étaient plus accessibles (Lagrange, 1999). Dans les années 1970, le mariage a reculé et la date d'entrée en couple cohabitant a été repoussée.

Dans ce contexte de jeunesse pré-cohabitante, « rencontrer » quelqu'un est une situation bien moins univoque qu'avant. Le sens des rencontres sexuelles ou amoureuses (il est difficile de les nommer simplement) entre jeunes adultes se diffracte selon les trois logiques d'action que nous venons de décrire. Chaque partenaire doit se poser la question de savoir à quel titre il est là : au titre de partenaire d'un soir ? de candidat à une relation longue ? de personne qu'on a envie de connaître davantage ? Que peut-on attendre du partenaire ? Qu'attend-il lui-même de nous ? L'indétermination *a priori* du sens de la rencontre conduit à un travail cognitif important pour « définir la situation » pour expliciter les attentes de chaque partenaire. Illustrant ce flou dans la définition de la situation, les mots abondent dans la bouche des personnes enquêtées pour désigner une personne avec qui on sort : petit copain, « pêcho », « plan-cul », amoureux, sexfriend, fuckfriend, ou juste un prénom. Sortir avec quelqu'un est moins une pratique qu'une question : qu'est-ce que je fais avec lui ? Qu'est-ce que je suis prêt à faire avec cette personne ? A quoi dois-je m'engager pour la suite ? Jean-Claude Kaufmann (2002) a montré combien le « premier matin » était ainsi d'abord un moment de doute, d'incertitude car le sens de la situation (avoir couché ensemble) n'est pas fixé par la pratique. Embrasser ou coucher avec quelqu'un a perdu sa fonction de barrière symbolique pour nombre de jeunes. Quel sens donner à ce qui s'est passé cette nuit ? Un moment de fun ? Une « grosse bêtise » ? Le début d'une histoire ? Comment le partenaire considère-t-il, lui aussi, ce qui s'est passé ? Est-ce que les deux définitions concordent ? Les deux partenaires doivent se mettre d'accord pour savoir si quelque chose a commencé entre eux et si oui quoi. On est passé subrepticement du problème du « choix du conjoint » à celui du choix du registre relationnel¹⁷.

¹⁷ La question des critères de choix du partenaire se diffracte elle aussi. En fonction du registre de la rencontre, les critères ne sont pas forcément les mêmes : le choix du premier partenaire sexuel et celui du premier conjoint avec lequel on cohabite relèvent de facteurs différents (Bozon, Rault, 2012).

Plusieurs façons de définir la situation, plusieurs cadres d'interprétation (Goffman, 1991), coexistent aujourd'hui pour penser ce qui s'est passé et ses suites et s'articulent aux trois logiques précédemment mises au jour : soit la rencontre ne débouche sur rien (c'était un « plan-cul », une relation sexuelle éphémère) ; soit elle donne lieu à une relation orientée vers l'amusement (un « plan-cul suivi ») ; soit elle est le début d'une relation qui vise l'installation conjugale et l'obtention de statuts familiaux ; soit enfin elle ouvre sur une relation orientée vers la connaissance mutuelle des deux partenaires¹⁸. Entrer en relation intime avec une autre personne comporte donc une dimension réflexive particulièrement importante aujourd'hui. C'est ce travail cognitif qui est au cœur de ce chapitre.

Trois éléments principaux permettent d'évaluer le type de relation engagé. Le degré de connaissance de son partenaire permet d'anticiper qu'une « rencontre » sera une démarche plus ou moins sérieuse car encadrée, contrôlée par les amis, les proches. Le déroulement de la rencontre (en tant que telle) peut être lui-même plus ou moins orienté sur la sexualité ou sur le « sérieux ». Enfin la rencontre fait l'objet d'une mise au point entre les deux partenaires qui explicitent verbalement leurs attentes et négocient le sens de ce qui s'est passé et de ce qui doit ou non se poursuivre. Chaque élément de ce processus d'entrée en relation est soumis à un travail de décodage permanent et complexe. Tel élément (le lien préexistant entre les partenaires, le lieu de la rencontre) oriente ainsi l'interprétation dans un sens qui peut être contredit ensuite par le déroulement de la rencontre ou par l'explicitation finale. L'entrée en relation relève donc d'une transaction progressive et conditionnelle. Elle doit aboutir à l'établissement d'un contrat, où se trouve fixé le registre sur la base duquel va se développer la relation.

1 Séduire un inconnu ou quelqu'un de connu ?

Les modes de rencontres des partenaires en France ont considérablement évolué depuis un demi-siècle sur un point qui n'est pas toujours mis en avant : une montée de l'anonymat entre les partenaires. Ce qui est bien connu, c'est que les rencontres amoureuses ou sexuelles sont aujourd'hui pilotées par les individus eux-mêmes plutôt qu'organisées par leurs parents. Au XIX^{ème} siècle, du nom de la famille et de la réputation personnelle dépendait la crédibilité de la cour effectuée auprès d'une jeune femme. Avec le déclin de l'encadrement des unions par les parents, les jeunes adultes ont privilégié de plus en plus des rencontres qui se faisaient dans l'espace public, puis dans des contextes plus anonymes et encore moins contrôlés, comme les discothèques, non contrôlés par les parents (Lagrange, 1999). Michel Bozon et François Héran (2006) ont bien montré ainsi le recul des rencontres dans les soirées familiales, ou des rencontres dans le voisinage, et l'élargissement de l'aire de recrutement des conjoints et donc l'anonymat accru des partenaires.

¹⁸ Nous suivons en cela Hugues Lagrange (1999) et surtout Isabelle Clair (2008) qui proposent une analyse des relations intimes en fonction de plusieurs répertoires d'action.

En recherchant un plus grand anonymat dans les rencontres, les jeunes adultes gagnent en autonomie par rapport à leurs parents, mais aussi par rapport à leurs amis. Au fil des années et au fil de l'expérience conjugale acquise, ils vont choisir des partenaires plus souvent éloignés de leur sphère amicale. Dans le cadre de notre enquête sur les couples non-cohabitants chez les jeunes adultes¹⁹, la part des conjoints²⁰ inconnus avant l'entrée en relation avec le partenaire actuel passe de 27% pour les jeunes de moins de 21 ans, 34% pour les jeunes âgés de 21 ou 22 ans, à 39% pour les jeunes de plus de 22 ans. L'autonomie accrue des jeunes par rapport à leurs parents et par rapport à leurs amis, gagnée par le passage du lycée à l'enseignement supérieur, se traduit par des rencontres plus anonymes que les adolescents qui avaient plus tendance à choisir parmi les partenaires au sein du même établissement. Les études sur les adolescents et leurs amours montrent l'influence très forte des groupes de pairs dans le choix des partenaires à la fois comme marché et comme instance de contrôle (Maillochon, 2003 ; Clair, 2008). Avec un corpus d'adultes entrés en université, qui disposent d'une liberté de mouvement plus importante, l'aire de recrutement des partenaires s'élargit en même temps que l'anonymat. Le monde des pairs du lycée se déstructure en partie avec les études, devient plus lointain, peut moins contrôler le destin et les fréquentations de ses membres, le monde des amis choisis devient plus fort. Tel est le schéma de la transition amicale décrit par Séverine dans le chapitre précédent.

Rencontrer un inconnu (secrètement) c'est se donner la liberté d'orienter la relation comme on le souhaite et souvent dans le sens de la logique de l'amusement. Rencontrer une personne connue, c'est réduire cette capacité à piloter la relation dans la mesure où les amis et les liens noués antérieurement avec le partenaire limitent les marges de manœuvre de chacun. Mais rencontrer un ami permet cependant à chaque partenaire de disposer d'informations sur l'autre et d'être en capacité de mieux prévoir comment le partenaire va réagir, ce qu'il attend et souhaite partager.

Or, il y a une correspondance entre les lieux de rencontre et le degré de connaissance des partenaires. Certains « lieux » ou « dispositifs » permettent de rencontrer facilement et secrètement des inconnus. Ils sont généralement associés à la logique de l'amusement (a). D'autres lieux ou contextes sociaux comme le milieu professionnel, scolaire, universitaire, le

¹⁹ Enquête réalisée en 2011 dans le cadre des cours de méthodes d'investigations quantitatives du M1 de Master Sociologie d'enquête, par Christophe Giraud et Olivier Martin. 949 individus de 17 à 26 ans se déclarant en couple mais ne cohabitant pas avec leur conjoint ont répondu à l'enquête. L'enquête a bénéficié du soutien de plusieurs collègues qui ont relayé le questionnaire parmi leurs étudiants : Céline Bessière (Université Paris-Dauphine), Emmanuelle Maunaye (Université de Rennes 2), Sandra Gaviria (Université du Havre), Marielle Poussou-Plesse (Université de Dijon).

²⁰ Les conjoints non-cohabitants constituent un sous-ensemble des partenaires rencontrés. Ce sont ceux avec lesquels la relation s'est stabilisée.

milieu amical (celui des « soirées » entre amis) réduisent quant à eux les possibilités d'orienter une relation existante vers une logique de l'amusement et semblent imposer une obligation de sérieux (b).

a) Rencontrer un inconnu dans les lieux de l'amusement

Certains lieux sont codés subjectivement comme propices à une sexualité libérée et à une grande liberté relationnelle : ce sont des sites de rencontre comme Meetic, les discothèques ou les soirées (étudiantes), les vacances²¹, des lieux où il est facile de rencontrer de façon relativement discrète des inconnus dans un contexte propice à l'amusement²².

Les lieux discrets de l'amusement : les sites de rencontre

Internet avec des sites comme Meetic est devenu un lieu central des rencontres aujourd'hui. Mais de quelles rencontres ? En dépit des campagnes de publicité actuelles sur la capacité du site à générer des couples qui durent et qui font des enfants, Meetic est plutôt codé, par les jeunes adultes de notre corpus, comme un moyen efficace pour les « plans-cul », c'est-à-dire des rencontres orientées vers l'amusement. Plusieurs de nos enquêtés, filles comme garçons, l'utilisent dans ce sens. Maxime en est un utilisateur régulier : *« En fait Meetic, je le considère entre guillemets comme le meilleur site pour une raison toute simple, pour une raison pratique c'est que c'est celui où y a le plus grand nombre d'inscrits. Tout simplement donc c'est celui où y'a le plus de choix. J'dirais qu'il y a un nombre de Parisiens hallucinant sur ce site, donc l'avantage il est uniquement là en fait... Comment je l'ai rencontrée sur Meetic ? Probablement de la même façon que je procède d'habitude à savoir que sous Meetic, j'ai une technique toute bête, qui marche très bien, c'est que je vais à la pêche (rire), je lance un très grand filet, tout simplement donc en fait une option te propose de voir tous les membres qui sont connectés donc tu vois j'active cette commande, et en fait bah j'me prends pas la tête j'envoie un copier coller du même message « bonjour, moi c'est Max », un truc*

²¹ Ce sont des lieux « ouverts » pour reprendre la typologie des lieux de rencontre de Bozon et Héran (2006). En 2000, certains d'entre eux ont beaucoup perdu de leur influence sur les cinquante années qui ont précédé : les bals, le voisinage, et les fêtes publiques (Bozon, Rault, 2012). Ils apparaissent très peu dans le corpus.

²² Ces contextes de rencontre ne reprennent pas tout à fait l'opposition proposée par Bozon et Héran (2006) entre des lieux publics (bals) et des lieux réservés (discothèque), ou les lieux privés (soirées entre amis). Ce qui nous intéresse ici c'est surtout la façon dont le fait de sortir ensemble précède la création de liens personnels ou à l'inverse si des liens personnels précèdent le fait de sortir ensemble. Les liens personnels étant l'objet d'une sélection sociale (soit par le voisinage, l'école, le travail...), il est normal que cette configuration des rencontres amoureuses se rapproche des « lieux semi-ouverts », voire des « lieux fermés ». A l'inverse, ne pas connaître son partenaire semble plus propre aux « lieux ouverts ». Le terme de « lieux » ne vaut qu'à titre métaphorique. On s'intéresse ici davantage au type de liens qui existe entre les individus. On reprend en cela la perspective défendue par Hugues Lagrange dans son travail sur les amours des adolescents (1999, chap. 4).

complètement impersonnel euh à tous les profils que je vois en fait, qui sont connectés, donc des fois je peux en envoyer quinze d'un coup, puis j'attends, j'attends de voir si y a des hameçons qui bougent, si ça mord, (rire), en général sur quinze « bonsoir, moi c'est Max », y'a toujours au moins une ou deux filles qui répondent au bout d'un moment » (Maxime, E1). Sa démarche est simple, claire et conforme aux usages défendus par nombre d'utilisateurs (Kaufmann, 2011) : être efficace pour entrer en contact avec quelqu'un (quel qu'il soit) et lui proposer de se voir. Sur le mode, courant, de la pratique physique ou sportive (Marquet, 2010), Maxime pêche ses partenaires avec des filets attrape-tout. L'important pour lui est de trouver quelqu'un et de consommer.

L'usage des sites de rencontre sur le mode de l'amusement est aussi le fait des filles. Lilia a longtemps fréquenté le site de rencontre de Caramail, Miss Cara, pour « trouver un mec » pour quelques jours. Mathis a commencé à draguer Lilia mais celle-ci était alors en couple avec Théo. Ils ont échangé leurs adresses MSN. Lorsque l'histoire avec Théo s'arrête, Lilia change son statut : *« Et puis un jour j'avais mis comme pseudo sur Internet [Sur MSN] « Besoin d'amour » ou « Besoin de câlin » j'sais plus trop. Et il m'a fait : « Ah bah moi aussi ça tombe bien ! ». Et puis à ce moment-là j'ai appelé ma copine Delphine, j'lui fais : « Franchement ça fait trois ans que t'es dessus, et tu fais rien, est-ce que j'peux me servir quoi ? » (Rires). En gros : « J'peux y aller ou pas ? ». Tu sais, j'pensais pas du tout que ça allait être un truc sérieux, enfin j'avais pas du tout envie de ça, tu vois. J'avais quel âge ? J'avais dix-huit ans, j'avais pas du tout envie d'un mec, mais j'me suis dit : « Je vais quand même aller le voir » » (Lilia, E1). Lilia rencontre physiquement Mathis et sort avec lui. Dans les rayons du supermarché virtuel de l'amour, elle s'est « servie » en choisissant un produit qui lui semblait disponible car non-consommé par sa copine. L'anonymat est moins fort dans ce cas, les deux copines chassant ensemble sur le même site. Aucune des deux ne connaissait cependant Mathis personnellement.*

Les lieux moins discrets de l'amusement : boîtes, soirées, vacances

Les boîtes, les soirées, les vacances constituent des espaces, physiques cette fois, marqués par l'amusement. Ce sont des espaces ouverts, où des inconnus peuvent se rencontrer. Les rencontres sont parfois moins « secrètes » que celles qui peuvent avoir lieu sur les sites de rencontre, si la discothèque choisie accueille chaque week-end les personnes d'une même zone géographique²³. Lise raconte comment lors d'une de ses sorties en discothèque, elle a rencontré Malick son copain actuel : *« En fait c'était y'a un mois et demi environ, j'étais avec des copines au restaurant, et à la base on était censées sortir après. J'avais rencard avec un garçon, et nous sommes allées donc à ce fameux rencard. Et il se trouve que j'étais avec une*

²³ Lors d'une discussion informelle, une amie a évoqué son choix de jeune adulte de sortir dans des discothèques éloignées de sa zone de résidence. Résidant dans le Nord de la France, elle sortait en boîte en Belgique afin de ne rencontrer personne de connu.

copine à moi qui est très jolie, et ce garçon a jeté son dévolu sur mon amie ! » (Lise). Le « rencard avec un garçon » avait une connotation ouvertement de « drague » mais sans assurance cependant de sortir ensemble à la fin. La copine qui accompagne Lise à son rencard peut servir d'alibi (pour se sortir d'une situation déplaisante) ou de témoin de la force de séduction de Lise. La réussite inattendue de la copine « dégoûte » Lise. Celle-ci se code comme « jolie » et le choix du garçon lui fait perdre la face par rapport à sa copine. La drague loisir a des enjeux personnels mais aussi sociaux. Les rencontres permettent d'assurer sa position sur un marché amoureux-sexuel. Bien décidée à ne pas rester sur un échec, elle balaie du regard la salle pour observer les garçons présents. C'est Malick qu'elle choisit de bousculer physiquement. Ce premier contact rugueux et tendu leur permet toutefois de commencer à discuter puis finalement de sortir ensemble. Séduire Malick sonne pour Lise comme une revanche par rapport à sa copine, mais n'est pas le début d'une histoire destinée à durer. En s'amusant, Lise se *réassure*²⁴, renforce l'estime physique qu'elle a d'elle-même.

Les soirées qui réunissent beaucoup de personnes sur la base d'une appartenance commune (soirées étudiantes) sont également propices aux rencontres pour s'amuser. L'anonymat y est moindre puisqu'on peut y croiser des camarades de promotion et que les amis peuvent davantage encadrer les rencontres. L'amusement dans les soirées est de règle et l'alcool en est le compagnon indispensable, le signe de la mise entre parenthèses des relations sociales courantes. Mais « sortir ensemble » ne signifie pas forcément souhaiter se revoir comme on l'a vu dans la rencontre entre Laurent et Lana (cf. chapitre précédent). Dans la logique de l'amusement, c'est l'envie du moment qui prime, sans considération pour le lendemain.

Les vacances sont particulièrement propices aux rencontres éphémères ou à durée déterminée. Elles sont des parenthèses par rapport à la vie professionnelle, à la vie intime ou personnelle qui se referment avec le retour à la maison. Elise raconte son aventure cachée avec Guillaume, un Français rencontré lors d'une croisière faite avec ses parents l'année de son bac. Le retour à la vie normale signe la fin de la relation alors même que Guillaume aurait souhaité continuer. Les choses étaient claires dans la tête d'Elise : « *Je savais que ça allait pas durer, que c'était juste un copain de vacances* » (Elise, E1). « Copain de vacances », « pêcho » lors d'une soirée ou en discothèque, autant de termes qui désignent des relations placées sous le signe de l'amusement, logique autorisée, induite par ces lieux ou contextes de rencontres anonymes et discrètes, par ces dispositifs qui établissent clairement ce qui peut se passer, ce à quoi on peut s'attendre.

b) Rencontrer quelqu'un de connu : l'obligation de sérieux

Rencontrer sexuellement ou amoureuxment quelqu'un peut s'inscrire à l'inverse dans le cadre de relations déjà existantes. Les deux partenaires se connaissent déjà soit en tant que

²⁴ Pour reprendre l'expression d'Isabelle Clair (2008).

collègues, soit en tant qu'amis ce qui permet de réduire les incertitudes sur les réactions de chaque partenaire, mais peut aussi constituer aussi une limite : il n'est pas forcément aisé de transformer une relation déjà établie. Vouloir en changer le sens peut ruiner la relation en question. Les amis, les camarades d'études ou les collègues de travail peuvent peser sur la définition de ce qui s'est passé et sur la réputation des deux partenaires. Un profil particulier peut alors devenir particulièrement propice à une rencontre sans trop de pression : les amis d'amis.

Les camarades d'études, les collègues de travail et les amis

Essayer de sortir avec un camarade de fac ou un collègue de travail c'est construire une relation qui déborde le lien statutaire qui s'était noué. Si les premiers contacts plus personnels se font au travail ou à la fac, ils se poursuivent assez rapidement en dehors, loin du regard des autres camarades ou collègues. Plusieurs outils sont devenus centraux : le portable et la messagerie instantanée.

Demander le numéro de portable d'une personne devient un signe d'intérêt, celui d'un intérêt exclusif, et le moyen de contacter la personne hors des horaires de travail ou en dehors des moments où l'on se voit entre copains. C'est surtout s'assurer qu'il sera possible de contacter la personne sans intermédiaire et de se revoir sans le groupe d'amis ou les collègues²⁵. La messagerie instantanée est devenue un outil particulièrement propice également au développement d'une relation exclusive entre les deux partenaires. Elle est un moyen de communiquer de façon privée, mais aussi un lieu, un espace virtuel pour les rencontres. Il peut alors se développer une sociabilité officielle devant les collègues ou les camarades de fac basée sur les rôles statutaires et une sociabilité plus privée sur internet en dehors du travail. Véronique voit ainsi Denis, son collègue, lui demander son adresse MSN : « *Voilà on a commencé à échanger nos adresses MSN et on a davantage parlé sur MSN* » (Véronique, E1).

Si internet favorise les rencontres anonymes, il est aussi un moyen pour prolonger sur un mode privé des relations publiques dans le monde réel. Echanger sur MSN en dehors du travail montre l'envie d'avoir un lien privé, exclusif, continu, en dehors de toute obligation sociale.

Dans tous les cas, il faut un espace ou une occasion particulière pour briser la glace des rôles sociaux et pouvoir se présenter sous un jour personnel (quand les deux partenaires sont initialement collègues) ou encore plus personnel (quand les deux partenaires sont initialement amis). Transformer une relation amicale ou de collègue en histoire amoureuse ou sexuelle est cependant risqué dans la mesure où il faudra supporter le regard de la personne avec qui on a voulu sortir, doublé éventuellement des racontars et moqueries d'amis ou de collègues. Il

²⁵ Sur les usages du portable dans les rencontres et surtout dans les débuts d'une histoire entre deux partenaires, voir Clair, 2008.

n'est pas rare qu'une aventure crée du désordre dans ces groupes d'amis ou de collègues qui doivent parfois prendre parti pour l'un ou pour l'autre des partenaires quand l'un estime avoir été maltraité par l'autre. C'est ainsi qu'Aline reçut l'appui des amis après que Vivien l'eut trompée à plusieurs reprises. Elle fut soutenue dans la séparation puis dans sa nouvelle relation. La pression des amis est parfois très forte aussi sur la relation qui commence : Séverine connaît Marc-Antoine depuis son enfance car il est le meilleur ami et colocataire de son frère aîné au moment de ses études. Séverine et Marc-Antoine sortent ensemble et rendent publique leur relation. Les amis de Marc-Antoine et du frère de Séverine vont se livrer à un jeu d'influence sur celui-ci : « *Ses copains comment ils ont réagi, et bien c'était : « Ouh là, attention, tu sors avec Séverine, la petite sœur de Romain, t'as pas intérêt à faire de la merde ! Là, c'est un engagement ! » C'est, limite, si vous n'allez pas devoir vous marier, et tout. Lui, il réagit un peu mal vis-à-vis de ça. Il dit : « Oh, oh, on se calme là ! » » (Séverine, E1). Vouloir sortir avec une personne connue n'est donc pas forcément facile, quand les partenaires veulent conserver un certain contrôle sur la relation.*

Les amis d'amis

Il est difficile et coûteux de modifier radicalement une relation existante, surtout quand les individus sont déjà proches. Un cas assez courant cependant semble favoriser les rencontres : choisir des personnes qui ne sont pas totalement anonymes et pas vraiment connues. Les « amis d'amis » ont cette caractéristique. Par effet d'une transitivité de l'amitié, il est facile d'entrer en contact avec ces personnes, connues par un ami de commun. Il est possible également de connaître déjà des informations sur le passé de la personne, la façon dont il s'est déjà comporté avec un précédent partenaire avant même de le connaître directement. Mais la transitivité de l'amitié n'entraîne aucune obligation à revoir la personne. Ces liens sont particulièrement propices aux rencontres car, à la différence des relations amicales, ils autorisent un retrait assez simple si ce qui commence n'est pas satisfaisant. Les amis, dont le caractère est si central à cet âge, sont aussi vecteurs de rencontre en donnant accès à des personnes connues, mais pas trop. Le contexte des « copains d'études » est à cet égard intéressant. Dans les premières années de l'Université, les cours en amphithéâtre puis en petits groupes autorisent les jeunes à se connaître un peu. Des groupes d'amis peuvent se former dans ce cadre, mais beaucoup sont des copains pas très proches, des connaissances avec lesquels il est possible de commencer quelque chose sans engagement. Tiphaine découvre Bruno dans l'univers de l'école de commerce dans laquelle ils étudiaient tous les deux (elle commençait sa première année, lui sa deuxième). Anna sort avec Grégory, un camarade de promotion avec qui elle avait déjà travaillé en groupe. Dans une soirée étudiante, Laurent rencontre Lana, camarade de promotion qu'il connaissait seulement de vue. L'univers étudiant tranche par rapport à l'univers du lycée ou l'univers des cités qui prennent souvent les traits d'un « village », c'est-à-dire d'un espace où l'interconnaissance domine (Lagrange, 1999 ; Clair, 2008). L'université peut constituer pour certains le même choc que la transition

du village à la grande ville où il devient possible d'évoluer dans un relatif anonymat (Beaud, 2003).

2 Le déroulement des rencontres : l'urgence du sexe ou le chemin long de la découverte

Les circonstances de la rencontre, le lien déjà existant, constituent des indications importantes sur ce que l'on peut attendre et faire espérer à l'autre partenaire, mais elles ne sont pas pour autant décisives. Le déroulement de la rencontre est, de ce point de vue, plus déterminant encore pour définir ce qui se passe entre les partenaires. Deux formes de déroulement des rencontres peuvent être distinguées : celle où le partenaire est réduit à sa dimension esthétique ou sexuelle, ce qui laisse augurer une rencontre pour s'amuser ; celle où l'individu est construit davantage comme une personne, non réduite à une seule de ses dimensions, ce qui invite à situer alors la rencontre sur un autre plan que l'amusement. Dans le premier cas, les rencontres se déroulent de façon assez rapide, dans le second cas, les rencontres se font sur des périodes longues²⁶. C'est le chemin long de la découverte du partenaire. Caractère connu ou pas du partenaire et caractère long ou court du déroulement permettent alors de dresser une typologie des rencontres :

	Partenaire inconnu	Partenaire connu
Déroulement court	Plan-cul	Dérapiage
Déroulement long	Rencontrer quelqu'un	Transformation de la relation

a) Des « plans-cul » entre inconnus

Certains jeunes rencontrent leur (futur) partenaire dans une logique d'amusement assumée et sans perspective de faire couple. Ils jouent à fond cette logique du plaisir, qui est en cohérence avec les lieux qu'ils ont choisis pour « trouver quelqu'un ». Maxime est passé par Meetic pour rencontrer Florence. Dès le départ les choses sont claires, il s'agit de prendre du bon temps car Maxime, à ce moment précis, est déjà en couple depuis plusieurs années : *« Je l'ai prévenue que j'avais déjà quelqu'un, etc., donc au début elle a été très hésitante et tout. Et puis finalement, bon j'ai sous-entendu l'idée que si elle me voyait, ce serait que pour du sexe et pour rien d'autre en fait. Et puis il s'est avéré qu'elle a succombé à mon charme d'une façon ou d'une autre. Et peut-être, à ce moment-là, elle avait personne d'autre de mieux sous la main, puis finalement elle a proposé qu'on se voie. On s'est vus chez moi. Bon on a couché ensemble tout de suite. Ça s'est très très bien passé. Et puis finalement on est toujours restés en contact depuis »* (Maxime, E1). Se rencontrer sur la base d'un contrat clair (seulement du

²⁶ Bergström (2012) citant la thèse de Sharman Levinson insiste sur le caractère central de ce critère du temps passé lors de la rencontre pour l'interprétation du sens de celles-ci.

sexe) va constituer le point d'entrée pour la suite de la relation puisqu'ils restent en contact, Maxime continuant sa relation officielle non-cohabitante par ailleurs.

b) Les dérapages entre amis

S'amuser sexuellement entre amis est un jeu dangereux car il peut remettre en cause des relations instituées depuis longtemps. Plusieurs circonstances permettent d'éviter de prendre trop de risques : ne pas être amis depuis trop longtemps ; pouvoir montrer que coucher ensemble n'était pas un acte délibéré.

Lilia et Léo se rencontrent l'été dans un camping sur la côte Atlantique. Chacun est avec son groupe de copains qui sympathisent. Les premiers contacts prennent le tour d'une relation amicale sans dimension de séduction. Un déclic va avoir lieu plus tard et va emmener la relation vers autre chose. Au retour des vacances quand Lilia et sa cousine invitent Léo et son frère pour une soirée chez elles (après une première soirée chez le frère de Léo) : *« On était tous les quatre. On a fait une soirée, tu sais : on a mangé, on a picolé, on a dansé, 'fin t'sais soirée habituelle quoi. Et dans cette soirée j'voyais Léo qui draguait un p'tit peu ma cousine tu vois. Non mais vite fait. Et moi ça me faisait rien, tu vois, parce que j'm'en foutais de Léo quoi. (...) Vers quatre heures du matin, on décide de monter. Donc Yannick monte dans ma chambre, et Léo, ma cousine et moi, on se met sur le lit de mon frère, on discute, machin, et tout. Et ma cousine, à un moment, elle s'en va. J'sais pas pourquoi. Et Léo, il m'avait toujours promis un massage. Il m'avait dit : « Ouais, tu verras, mon massage, c'est le meilleur du monde ». Et donc là, on avait un p'tit coup dans l'aile mais vite fait tu vois. J'lui fais : « Vas-y, fais-moi un massage ». Donc il a commencé à me faire un massage, il s'est dit : « Tiens pourquoi pas essayer quelque chose... ». Donc il a commencé à me faire des bisous dans le cou, machin... (...) Donc Léo me fait des bisous, machin, il voit que j'le repousse pas donc il continue, donc on couche ensemble. Le premier jour, tu vois, 'fin le premier jour, super quoi. [Elle semble un peu honteuse] On couche ensemble, donc j'pense qu'au début c'était vraiment qu'un plan-cul. C'était merveilleux. Là j'me suis dit : « Tu découvres la vie ! » Donc merveilleux et tout avec lui. » (Lilia, E1). Pris dans cette atmosphère de fête, les amis récents, au statut encore instable, transforment la relation officielle pour un soir. Deux logiques ici se croisent dans le récit de Lilia : d'abord le jugement qu'elle fait de sa conduite, *a posteriori*, au moment de l'entretien, alors qu'elle sait qu'elle a par la suite été en couple avec Léo. Coucher le premier soir, n'est pas selon elle une attitude appropriée pour que dure une relation car cela met la sexualité au centre plutôt que la personne. La seconde logique est celle du présent : Lilia couche avec Léo sans avoir anticipé clairement cette situation. Léo ne constituait pas un partenaire potentiel pour le couple et avait plutôt été codé initialement comme copain plutôt que comme partenaire sexuel. Coucher avec Léo est donc un moment de plaisir partagé sans futur explicite pour elle, tout autant qu'un moment de réassurance par rapport à sa cousine, une expérience éphémère que la fête et l'alcool autorisent.*

S'amuser en soirée avec des amis de plus longue date et boire beaucoup peut autoriser à dépasser les bornes fixées par les rôles amicaux. L'alcool et la fête ne donnent pas plus de force, ne lèvent pas plus d'inhibitions personnelles. Ils dessinent des contextes qui excusent par avance des comportements qui pourraient paraître inappropriés dans la vie courante : « *j'étais bourré* » devient une excuse rituelle pour expliquer à l'ami avec qui on est sorti (ou avec qui on a couché) qu'on n'était pas vraiment conscient, consentant ou que l'on ne voulait pas vraiment ce qui s'est passé, que cela n'avait pas vraiment d'importance et ne devrait pas avoir de conséquence sur la relation. Comme la danse, analysée par Bozon et Héran (2006), l'alcool et la fête définissent un contexte qui autorise le rapprochement rituel des personnes et des corps et donne une capacité de retrait au moment où il faut dire explicitement ce qui s'est passé.

c) Rencontrer quelqu'un sur internet

Sur internet, comment faire pour « rencontrer quelqu'un » et que cette rencontre ne se fasse pas selon une logique d'amusement ? Le « sexe-loisir » (Kaufmann, 2011) dans sa forme la plus pure ne suppose l'échange que d'un petit nombre d'informations (le prénom, le numéro de téléphone, et un lieu de rendez-vous). Les relations qui se veulent plus durables vont donc se démarquer du « sexe-loisir » en évitant des rencontres physiques trop rapides et en privilégiant la discussion, l'échange entre des personnes qui ont de multiples dimensions. Montrer le plaisir à être ensemble et échanger sans motif permet de différencier les plans-cul des autres rencontres. La durée qui sépare le premier contact électronique et la rencontre physique ainsi que la quantité d'informations échangées entre les deux correspondants deviennent des critères centraux du répertoire dans lequel se place la relation (Bergström, 2012). Gaëlle étudiante de 24 ans fait la rencontre de Yohann via Meetic. Celui-ci sait balayer les stéréotypes de certaines jeunes femmes à l'égard de ce genre de rencontres : « *J'avais des a priori là-dessus, en me disant c'est forcément que des connards ou c'est orienté vraiment sur le point de vue sexuel et tout, alors que, alors que pas du tout quoi. Il m'a pas traduit ça direct, non, non c'était amical et en même temps dans l'optique de charmer l'autre s'il y avait possibilité et envie quoi* » (Gaëlle, E1). Discussion et séduction opèrent en même temps car il ne s'agit pas non plus de n'être qu'ami.

France rencontre aussi Théo sur internet et échange tous les soirs avec lui. Théo montre ainsi une grande disponibilité pour les contacts avec France. Les échanges se font assez vite sur un mode personnel. Les deux correspondants « apprennent à se connaître » en se parlant à distance pendant un mois.

Je l'ai rencontré sur internet, en fait ça faisait des mois, peut-être un an que j'étais pas allée sur des chats, et là je venais de me séparer de Fred, ça faisait peut-être un mois un truc comme ça, et je m'ennuyais plus ou moins et voilà je me suis dit : « Tiens je vais aller chatter sur internet » mais c'était pas dans le but « Je vais me

trouver un mec » c'était vraiment histoire d'aller parler et donc j'ai parlé avec lui, et je venais d'avoir MSN donc je lui ai donné mon adresse, donc on a parlé comme ça, de tout et de rien, je lui ai raconté mon histoire que je venais de me séparer de mon mec tout ça et c'était vraiment pas dans le but de se rencontrer, c'était comme ça, tu rencontres quelqu'un sur internet, tu partages et point barre. Et donc après on parlait tous les soirs, on se donnait pas rendez-vous, mais il était là, et j'étais là et voilà.

Et vous parliez de quoi ?

De tout, de la journée, de nos projets individuels, c'était en mars donc les grandes vacances approchaient voilà : « qu'est-ce que tu fais ? » tout ça, des trucs cons, on a appris à se connaître plus ou moins comme ça... (France, E1)

Pour Caroline et Jamie, la rencontre s'est faite aussi sur internet et dans la durée (plusieurs semaines à correspondre). Les possibilités de rencontre s'affichaient lointaines car Caroline partait en vacances d'été loin de Paris quand la correspondance avec Jamie a commencé. Les échanges furent plus discontinus que précédemment mais toujours suivis. *« Je l'ai rencontré sur internet, sur Meetic, c'était pendant les grandes vacances, on a dû parler ensemble un mois, mais tout ça irrégulier parce que je partais puis je revenais à Paris deux jours, puis des fois il n'était pas là non plus »* (Caroline, E1).

A la différence de France qui parle de ses précédentes histoires de cœur, l'humour et le second degré dominant les échanges entre Caroline et Jamie : *« On parlait de quoi sur internet ? Que des conneries, que des conneries ! Vraiment c'était l'art et la manière d'avoir de la répartie sur les conneries, rien du tout de sérieux, c'était pas les questions : « Qu'est-ce que tu attends ? Qu'est-ce que tu recherches dans la vie ? ». C'était pas du tout ça. C'était vraiment des débilités profondes. Rien de constructif. Mais après c'est ça qui était marrant. C'était rigolo. Mais moi, tu vois, les trucs comme ça genre Meetic, j'étais pas fana, donc j'ai arrêté. Et là, je sais pas pourquoi, ça m'a repris et je suis tombée sur lui et vraiment on a vachement rigolé. Et c'est ça qui a fait que j'ai eu envie de le voir. Je me suis dit : « Tiens il est sympa, il est marrant ». »* (Caroline, E1). Peu d'informations circulent sur ce que font et ce que sont socialement les deux correspondants, mais Caroline se fait un portrait plutôt positif de Jamie à partir de son sens du jeu. Des points communs se dessinent qui sont essentiellement des qualités personnelles : un sens de la répartie, l'humour, des compétences interactionnelles et personnelles qui ne sont pas d'abord des caractéristiques de milieu social, même s'ils en dérivent évidemment pour partie.

Dans les deux cas, les échanges sur internet durent sans qu'aucune rencontre ne soit prévue. France échange pendant un mois tous les soirs et Caroline attend la fin de l'été. C'est alors qu'une rencontre physique est proposée. Dans la même logique que précédemment, les rencontres physiques ne doivent pas non plus se résumer à une rencontre sexuelle. France est invitée à déjeuner dans la chambre d'étudiant de Théo, puis ils sortent au cinéma. Une seconde sortie, au théâtre cette fois, est programmée la semaine suivante. France est très

hésitante sur le fait de commencer quelque chose avec Théo : « *En revenant en métro de la soirée, on avait été au théâtre en fait et dans le métro j'étais indécise, parce que voilà je savais que je lui plaisais, et voilà tout se passait bien. « Est-ce que je l'embrasse ? Est-ce qu'il m'embrasse ? » Et puis moi je me suis dit : « Je rentre chez moi et on verra ».* Donc je lui fais la bise et c'est lui qui m'a dit : « *Ben alors ? Je mérite pas un bisou ? »* Donc c'est lui qui a lâché le truc. Mais moi j'aurais pas fait ça de demander un bisou ! Mais ça m'a grave étonnée, parce que voilà je m'y attendais pas non plus. Mais je lui ai pas dit non » (France, E1).

Du côté de Caroline, la rencontre physique vise à se connaître en face à face. Le sexe n'est pas non plus au cœur de la rencontre même si le fait de se retrouver chez Jamie rendait les choses possibles : « *On s'est vu à Odéon, on a bu un café en fin d'après, après on est allé chez lui, mais en toute sympathie. Il s'est rien passé du tout cette fois-ci, ni la fois d'après, parce que j'étais complètement bloquée. Je trouvais pas ça naturel en fait. Tu commences pas à parler comme ça à quelqu'un sur internet et après tu le vois, enfin je trouve que ça fausse tout en fait* » (Caroline, E1). Cette rencontre longue, très centrée soit sur l'histoire de l'individu soit sur la « *déconnade* », constitue un contre-modèle aux rencontres sur internet de type « *plan-cul* ». Elles s'en séparent de façon claire et volontaire. Il s'agit de se distinguer des rencontres d'un soir pour pouvoir commencer autre chose. De ce genre de rencontres par internet puis dans le monde physique, il ne s'agit pas nécessairement de faire du chiffre ou de maximiser les critères comme le prétend Illouz (2012) mais plutôt d'avoir une appréhension de la personne de façon qualitative. Dans une certaine mesure, il est possible de ressentir une certaine « *magie de la rencontre* », qui reprend certaines caractéristiques du coup de foudre romantique (Marquet, 2010).

Un certain « *émerveillement* » peut en effet être parfois évoqué dans le cadre de ces rencontres. Les sites de rencontre sont souvent analysés comme des usines à phantasmes (Lardellier, 2010, Illouz, 2012). Les partenaires qui ne se voient pas directement vont imaginer des qualités exceptionnelles au partenaire. C'est supposer que les rencontres réelles sont dénuées de phantasmes, qu'elles sont plus réelles. La magie dont nous parlons est l'impression ressentie lors de la rencontre sur internet, comme lors de la rencontre réelle qui se fait par la suite. Des conditions sont nécessaires pour éprouver cette forme de magie :

- d'abord l'interaction rompt avec les cadres sociaux de la vie courante : elle peut avoir une durée inhabituelle et primer sur les besoins physiologiques (dormir) et sur les autres engagements diurnes (rater une journée de travail).
- le sentiment du caractère peu commun de la personne ou de la relation entretenue avec la personne. Ce qui frappe Caroline, c'est la coïncidence de leurs pensées (le fait qu'il devine ce qu'elle va dire), ce qui l'incite à penser que Jamie a une manière de fonctionner proche de la sienne, qu'il y a des correspondances fortes entre eux. L'individu est alors qualifié comme

quelqu'un de « particulier », qui « a quelque chose », quelqu'un de singulier et rare dans un univers électronique de choix infini.

Le premier rendez-vous entre Caroline et Jamie associe les deux conditions : « *En fait c'est au début, je sortais pas encore avec lui, je l'ai vu deux fois sans sortir avec lui, et j'étais allée chez lui, mais on n'avait rien fait à part discuter et on s'était raconté des conneries jusqu'à neuf heures du matin, à vraiment pas voir le temps passer. Tu vois, à chaque fois tu regardes la montre, t'as l'impression qu'il s'est passé cinq minutes, et ça fait une heure en fait. Et à chaque fois que j'allais dire quelque chose, il disait trois secondes avant moi ce que j'allais dire et là je me disais : « c'est pas possible je suis tombée sur quelqu'un qui pense exactement comme moi, à la même seconde ». Et là je lui disais, je trouvais ça, enfin c'est vrai que il t'arrive de temps en temps que quelqu'un dise ce que t'allais dire mais pas... en une soirée ça t'arrive pas cinq-six fois de suite. Donc là je me disais : « Lui il a quelque chose ». » (Caroline, E1). Caroline et Jamie retrouvent le chemin des rencontres dans la vie réelle où le temps et les obligations sociales sont moins importants que la relation avec l'autre. Ils se montrent mutuellement qu'ils ne souhaitent pas se quitter et sont prompts à se revoir, juste pour se revoir. La magie a opéré dans la rencontre par internet puis en face à face.*

d) Séduire des personnes connues

Entre amis et entre collègues, les enquêtés insistent très fortement sur l'importance de la discussion au moment de la période de la séduction. « Parler de tout et n'importe quoi », c'est ne pas limiter la relation à celle qui se noue entre collègues, c'est montrer surtout qu'on a plaisir à être avec l'autre sans intérêt particulier. « *On parlait de tout et n'importe quoi, moi j'arrêtais pas de le casser, lui arrêtais pas de me casser, mais vraiment pour n'importe quoi, gentiment, c'était une sorte de jeu, on se cassait comme ça, jamais rien de méchant mais c'était juste pour rigoler* » (Véronique, E1). Jouer à « se casser », c'est montrer qu'on apprécie d'être avec l'autre tout en affirmant le contraire. Bref, c'est aimer être en interaction avec l'autre.

Cette conversation peut se développer à distance. Par MSN, le partenaire peut se dévoiler plus facilement qu'au travail. Le regard des collègues enferme Denis dans un personnage de clown qu'il s'est peu à peu construit. Internet devient un espace neutre où il peut donner une image de lui différente, plus personnelle, moins officielle que celle du travail : « *Plus je parlais avec lui sur MSN et plus je le connaissais voilà quoi* » (Véronique, E1). Même sur le mode du jeu, les échanges sur MSN permettent de mieux connaître Denis et surtout de casser cette image qu'il donne de lui au travail. « *Qu'est-ce qui m'a plu... ? Ben apprendre à le connaître en dehors du taff, parce qu'il était totalement l'opposé, enfin pas totalement mais un petit peu quand même. Le mec qui a une allure rentre dedans, qui mâche pas ses mots, je m'en foutiste alors que quand il est avec moi, il est plus tendre (...)* » (Véronique, E1).

Pour casser la relation de « collègue » et l'amener vers une relation amoureuse, il faut encore que s'opère un second décalage : faire comprendre que jouer à deux n'est pas qu'un jeu amical : « *Il a commencé sur MSN genre à faire des sous-entendus, à faire des compliments* » (Véronique, E1). Mais les intentions de Denis ne sont pas prises au sérieux par Véronique qui préfère y voir un nouveau jeu : « *Ça me faisait plaisir... Enfin au début je le cassais tout le temps je lui disais : « Arrête de dire n'importe quoi » parce que quand il me disait ça, je pensais qu'il voulait qu'une seule chose, c'était coucher avec moi tu vois. Et puis j'arrêtais pas de le casser par rapport à ça. Et des fois il se vexait. Mais après, plus ça allait et plus je voyais que ça le vexait vraiment, et qu'il était sincère et donc ça me faisait d'autant plus plaisir...* » (Véronique, E1). Mesurer la sincérité de la démarche du partenaire, tel est l'enjeu du processus. Les deux partenaires jouent ensemble mais aucun ne veut se voir « joué » par l'autre. Véronique ne veut pas être dupe des avances de Denis qui, comme nombre de jeunes hommes, est suspecté d'emblée de séduire pour s'amuser.

La rencontre physique, en dehors de l'univers du travail, constitue, comme dans le cas des rencontres par internet, un test décisif pour la suite de la relation. Denis invite ainsi discrètement Véronique à sortir un soir après le travail. Ils font le trajet à deux voitures car Véronique souhaite pouvoir partir quand elle le veut si jamais ça ne se passe pas bien. Une nouvelle fois, deux éléments sont centraux dans cette interaction de séduction : la conversation, élément central de l'interaction, la durée inhabituelle de l'interaction. « *C'est lui qui a tout le temps parlé. Il était stressé (rires). Il a tout le temps parlé. Il disait n'importe quoi. Surtout sur les voitures, parce qu'il est à fond dedans, dans les réparations de voitures et tout. Donc moi, ça m'intéressait pas trop, mais bon je l'écoutais tu vois. Donc il me fait : « Oh ben tu parles pas trop ». Ben je lui dis : « Qu'est-ce que tu veux que je parle de ça ? Les voitures j'y connais rien ». Et donc on est restés quoi... deux heures à l'Acroclub (...). Et donc après on est sorti à deux heures du matin, parce que ça fermait et ensuite on est allés aux voitures. J'allais monter pour partir et il a commencé à parler, parler... Et donc comme il faisait froid, il est monté dans ma voiture et on est resté jusqu'à cinq heures dans ma voiture (rires). Et donc on a parlé (...)* » (Véronique, E1). Rester ensemble à parler, jusqu'à une heure déraisonnable du point de vue des engagements sociaux de chacun. Rester encore ensemble alors que la fermeture du local et l'heure tardive autorisent à se quitter sans que cela soit vexant, c'est donner les signes à l'autre que la relation est importante que l'on souhaite aller plus loin. « *C'est genre vers trois heures ou un peu plus tard qu'il a commencé à m'embrasser et tout. Et en fait il m'a expliqué, enfin bien plus tard, il m'a dit : « J'étais content parce que tu restais, tu voulais pas partir, mais en même temps j'osais pas parce que tu prenais pas l'initiative ». Et « Ben ouais mais moi je prends pas l'initiative » » (Véronique, E1). Si certaines filles sont libérées sexuellement, d'autres sont plus classiques. Véronique n'est pas dans une logique d'amusement sexuel. Issue d'une famille de classe moyenne, elle*

n'a pas connu que peu de garçons avant Denis. Véronique attend que Denis fasse le premier pas en l'embrassant, signe définitif du passage de l'état de collègue à autre chose.

e) Séduire un ami d'ami

Avec un ami d'ami, la séduction est d'autant plus facilitée qu'elle peut se présenter et être interprétée à tout moment comme un rapprochement amical. Sophie croise pour la première fois Michel sur la conversation MSN que Marthe, meilleure amie de Sophie, avait ouverte sur son ordinateur lors d'une soirée de fête entre amis chez elle. Sophie échange alors avec Michel lors de cette soirée et prend soin de noter son adresse MSN. Elle poursuit les échanges sur internet avec lui pendant deux semaines. Le sérieux des échanges étonne Sophie : *« De quoi on parlait ? De tout, vraiment, j'ai jamais parlé à quelqu'un comme ça, on parlait trop sérieusement alors qu'on se connaissait pas, enfin je l'avais jamais vu, enfin apparemment lui il m'avait déjà vue dans le lycée mais moi je l'avais vraiment jamais vu... »* (Sophie, E1). Sophie lui propose d'approfondir la relation en se rencontrant physiquement : *« Vu que ça accrochait bien, et que je devais partir avec des copines et des copains la semaine d'après et qu'il restait une place et un billet, je lui ai proposé de venir avec nous. Mais c'est vrai qu'on le connaissait pas du tout, à part Marthe mais vraiment vite fait, donc je lui ai proposé de venir avec nous en vacances alors qu'il connaissait pas grand monde. Et il a bien voulu. Donc voilà, on est partis pendant une semaine ensemble à Royan »* (Sophie, E1). Les vacances fonctionnent comme une « bulle » où Sophie et Michel se retrouvent en coprésence constante. Ce qui marque cette semaine c'est la façon de décrire la relation : « on était bien ». Peu de sentiments forts sont affichés, mais plutôt l'affirmation d'un plaisir concret lié à l'interaction, en dehors de toute projection dans des scénarios amoureux (Sophie n'envisageait pas du tout une histoire avec Michel, celui-ci en revanche avait des arrière-pensées depuis la rencontre sur MSN). La fin des vacances fait prendre conscience à Sophie que Michel lui apporte ce plaisir. C'est lors de la soirée suivante chez Marthe que Sophie sort avec Michel. Le temps passé à parler ensemble avant les vacances puis pendant les vacances, sur un mode amical, conduit Sophie à préciser les sentiments qu'elle a pour Michel et comprendre que la relation ne peut être codée comme seulement amicale. Il reste aux deux partenaires à expliciter chacun leurs attentes et à se mettre d'accord sur la relation à venir.

3 Les « contrats de relation »

Entrer en relation avec quelqu'un dans un contexte et avec un déroulement particulier donne des indications sur le sens de ce qui se passe et sur les attentes de chacun. Mais ces indices ne sont pas toujours sûrs et peuvent exprimer des attentes parfois incompatibles. Chaque partenaire peut aussi ne pas avoir d'attentes très claires. Pour gérer l'incertitude, les partenaires vont alors négocier la poursuite de la relation et sa nature sur la base d'un « contrat de relation ». Un contrat de relation est un accord temporaire qui définit ce qui se passe entre les partenaires, le répertoire normatif dominant dans lequel leurs échanges

s'inscrivent. Il fait l'objet d'un processus d'évaluation permanent, peut être renégocié, ou rompu dès que l'une des deux personnes ne le trouve plus satisfaisant ou que l'un des deux n'en réalise pas les clauses explicites ou implicites. Le terme de contrat ne signifie pas que les deux partenaires soient complètement d'accord : l'un des deux peut souhaiter avoir une autre relation que celle en cours mais dans l'état des négociations entre partenaires, la seule façon de continuer à se voir est d'accepter ce qui peut l'être. Le contrat de relation est un « accord temporaire » et peut évoluer par la suite : il est révisable et réversible. Un accord est donc souvent valable pour le court terme et pas pour un horizon lointain. L'accord peut être précaire, temporaire, parfois trompeur²⁷, mais il existe *a minima*. Il est le résultat d'une négociation quand il y a désaccord dans les attentes et doit faire l'objet de réévaluations régulières. Le terme de contrat n'a pas ici le sens juridique d'accord dont les clauses et les contreparties pour chacun sont précisées, explicitées. Un contrat est un accord sur un certain nombre de principes à respecter dans la relation, plus que sur des clauses précises²⁸. En ce sens il est étroitement lié aux trois logiques décrites dans le chapitre précédent.

Trois types de « contrat de relation » peuvent être distingués correspondant aux trois grands registres normatifs : les relations légères orientées vers l'amusement, les relations sérieuses orientées vers la construction des statuts familiaux, les relations sérieuse-légères, orientées vers le développement d'une relation personnelle sentimentale.

a) Les relations « légères » : continuer à « se voir » pour s'amuser

Les deux partenaires peuvent s'accorder sur le codage de la situation et sur la prolongation de la relation sur cette même base : un bon moment partagé mais avec une portée limitée pour les deux individus. Les partenaires s'accordent alors pour se revoir, sans régularité et sans engagement. La logique de l'amusement est centrale et explicite dans ce type de contrat de relation. Les sentiments y sont officiellement absents. Les jeunes adultes désignent eux-mêmes ce type d'échanges de « relations légères ». Plusieurs enquêtés, filles comme garçons²⁹, ont commencé quelque chose sur cette base ou ont connu une période de ce type.

²⁷ De façon plus ou moins explicite, un accord fixe les termes de la relation mais il peut se prêter à tout type d'incompréhension ou de manipulation, l'un des deux partenaires acceptant l'accord pour mieux tromper l'autre (Clair, 2008).

²⁸ De ce point de vue, les partenaires sont tenus de respecter l'esprit plus que la lettre du contrat. Ils doivent donc faire un effort d'interprétation particulier pour évaluer si le contrat est bien respecté.

²⁹ Aux Etats-Unis, ce type de relation appelé « hooking up » se développe également sur les campus américains, notamment chez les jeunes femmes. Certaines étudiantes privilégient aujourd'hui leur travail universitaire sur la construction de leur vie affective, et choisissent d'entrer dans des relations sans investissement émotionnel (cf. Taylor, Kate, « Sex on campus. She can play that game too », *New York Times*, 12 July 2013, <http://www.nytimes.com/2013/07/14/fashion/sex-on-campus>). Certains étudiants de classes préparatoires, soumis à l'injonction au travail, peuvent également privilégier les « relations légères » (Darmon, 2013).

Lilia et Léo après leur première nuit passée ensemble, essaient de définir la situation : « *Le matin tu te réveilles, t'ouvres les yeux, tu te dis : « Wahou, merde, qu'est-ce que t'as fait ? ». Tu te dis que comme tous les mecs il va s'en aller, il va te dire : « Merci, c'était bien, au revoir ». Et là, en fait, non. Léo, il se réveille, il me fait un câlin. Un câlin, un bisou. « Ca va, t'as bien dormi ? ». J'me disais : « c'est bizarre ». Parce que, à l'origine, y'avait rien entre nous, fin il était rien censé se passer tu vois. Après bon il est rentré chez lui, on a discuté, j'lui ai dit que moi j'voulais pas du tout de relation³⁰. Il m'a dit que ça tombait bien, que lui non plus. J'fais : « Bon bah tant mieux » ! Puis après on n'en a plus reparlé quoi. Pendant trois-quatre jours, on s'est plus reparlé. Après, dans la semaine, on s'est reparlé, j'crois, le jeudi ou le vendredi sur Internet, jusqu'à quatre heures du matin, vachement sympa quoi. On a discuté et tout, puis on a dit : « Pourquoi pas se revoir ? ». Et là on s'est revus le samedi d'après, et heu... bah on a recouché ensemble. C'était bien. On voulait toujours pas de trucs sérieux » (Lilia, E1). Définie au départ comme une aventure d'un soir, leur relation se poursuit sur la même base acceptée par les deux partenaires : « se revoir » pour coucher ensemble si c'est toujours agréable à l'un et à l'autre, sans aucun engagement sur la fréquence, qui est négociée, « au coup par coup » pourrait-on dire.*

Les « relations légères » peuvent aussi résulter de configurations où les attentes des deux partenaires sont différentes. Maxime, déjà en couple, ne veut pas casser avec sa copine du moment. Il ne propose donc qu'une relation basée sur le sexe à France qu'il a rencontrée par internet. Celle-ci refuse cette seule perspective. Chacun reste sur ses positions. Les rencontres peuvent néanmoins avoir lieu, négociées au coup par coup sur une base minimale : « *Je l'avais très vite prévenue que j'avais déjà quelqu'un, donc au début ça l'avait tout de suite refroidie, comme beaucoup de femmes. Et puis, finalement, je sais pas, peut-être un désœuvrement ou qu'elle n'avait pas beaucoup d'hommes intéressants à ce moment-là, elle a quand même eu le désir de me voir. On s'est rencontrés, euh... bon ça a tout de suite tourné sexe. Voilà on s'est vu en tout trois-quatre fois quand j'étais avec Mel³¹... Ce qui est très amusant, c'est qu'à chaque fois Florence changeait d'avis : « Non non mais c'est la dernière fois qu'on se voit. Je veux pas d'une relation basée que là-dessus. C'est pas possible, patati patata » Moi je lui disais : « Bah écoute, comme tu veux ». Et finalement on se rappelait et on se revoyait quand même » (Maxime, E1). Se voir pour un moment de sexe ne signifie pas pour Florence accepter la définition de Maxime d'une relation « plan-cul ». Bien au contraire, elle reste sur sa position. Elle conditionne une nouvelle rencontre à un changement de position de Maxime que celui-ci n'accorde pas. Mais le rapport de force qui existe entre les deux partenaires est en faveur de Maxime : celui-ci a quelqu'un à qui il tient alors que*

³⁰ Lilia venait d'être quittée par Mathis avec qui elle avait eu une relation amoureuse non-cohabitante de trois ans.

³¹ Il l'a quittée au moment de l'entretien.

Florence n'a personne (il imagine même qu'elle le voit faute de mieux). Agréable mais accessoire pour lui, seule relation intime pour elle, lui apportant une certaine forme de valorisation personnelle, la relation n'a pas les mêmes enjeux pour chacun. A la différence de Lilia et Léo qui ont établi une relation sur la base d'un accord mutuel sur les principes, l'histoire de Maxime et Florence est marquée par un désaccord profond et une volonté de chacun d'imposer sa définition à la relation. Quand aucun accord n'est acquis, il faut négocier à chaque fois le fait de se revoir et le registre de la rencontre. La relation est constamment remise en question alors que l'accord stable permet d'avoir à négocier les rencontres, mais pas le registre.

b) Les relations « sérieuses » : « être en couple »

Les deux partenaires peuvent également placer la rencontre sous le signe de la construction des statuts familiaux et d'une relation de long terme. Certes, il n'est pas question de cohabiter tout de suite, mais les modalités de la rencontre et les discussions laissent augurer une relation que tout éloigne des relations légères et qui vise explicitement à constituer un couple « installé ». Ces contrats cherchent à se distinguer fortement des relations légères : la sexualité génitale (quand elle existe) n'est pas la dimension dominante, les sentiments sont forts et exprimés ouvertement, et même si l'incertitude est importante au début de la relation, les projets d'installation et d'officialisation sont rapidement évoqués. Les partenaires ne s'installent pas dès qu'ils sortent ensemble, préférant attendre la fin des études de chacun, mais les perspectives d'installation constituent un horizon fort au quotidien. Ces contrats, rares dans notre corpus, touchent un sous-ensemble d'individus pour lesquels la religion joue un rôle important dans la vie.

c) Les relations sérieuse-légères : « sortir ensemble/être ensemble »

Troisième forme de contrat, les relations légères-sérieuses, s'opposent aux relations légères en ce qu'elles comportent une dimension d'engagement minimal (continuer à être ensemble de façon suivie) comme aux relations sérieuses car l'installation et l'institutionnalisation de la relation est une perspective très lointaine sinon absente. Ce contrat est marqué par la logique des relations personnelles : il s'agit d'apprendre à se connaître sans trop de contraintes réciproques. Les relations sérieuses-légères sont celles qui sont les plus représentées dans notre corpus.

Le contrat peut être conclu sur la base d'attentes partagées par les deux partenaires. Aline et Axel souhaitent commencer une histoire sérieuse ensemble mais ne pensent pas vraiment à s'installer. Ils veulent prendre leur temps. Aline estime que tous les deux de ce point de vue sont « *sur la même longueur d'onde* ».

« Sortir ensemble » peut aussi émerger d'une situation globale de désaccord ou de désajustement dans les attentes : dans ce cas, continuer à se voir de façon régulière pour se

connaître est un contrat de départ qui peut permettre de faire évoluer la relation et d'harmoniser les attentes. La différence d'âge et de situation sociale entre les partenaires peut créer des décalages importants dans les attentes : l'un, déjà en emploi, insiste plutôt sur une logique de l'installation et l'autre, encore étudiant, tire la relation vers la logique de l'amusement ou de la relation personnelle. Caroline, étudiante, veut une relation sérieuse avec Jamie, plus âgé qu'elle et déjà en emploi, mais pas une relation trop enfermante pour elle, trop installée. Elle sent en revanche que Jamie aimerait une relation plus stable, plus installée, où il pourrait enfin « se poser » avec quelqu'un. « Sortir ensemble » semble être le plus petit dénominateur commun entre les deux partenaires. Le contrat fixé s'aligne sur les attentes les moins élevées, celles qui laissent le plus de liberté pour chacun. C'est Caroline qui gagne.

Les différences peuvent également venir de rapports au couple différents pour des raisons religieuses ou culturelles par exemple. L'un peut considérer les relations comme devant se fonder sur l'institution du mariage. Le cas de Lise et Malick semble cumuler ces deux facteurs. Pour Malick qui travaille dans un bar familial, la relation, selon les dires de Lise, semble être vécue sur le mode de la relation sérieuse (installée) : « *Lui dès le départ il était là : « Ouais, j'veux que tu viennes habiter avec moi, j'veux connaître ta famille, j'veux connaître tes copines, etc. »* (Lise). Lise, étudiante, prend peur devant ce type de proposition. Elle sort d'une relation très dure avec un garçon et ne veut pas de nouvelle relation trop contraignante. Pour elle, à ce moment de son parcours sentimental et à ce moment de la relation, il n'est pas question de « s'installer » avec Malick avec qui elle considère en premier lieu avoir eu une aventure éphémère. Elle lui « laisse une chance » cependant et accepte de « sortir » avec lui. Chacun fait un pas vers l'autre : elle accepte une relation suivie, lui accepte de ne plus demander qu'elle s'installe avec lui.

France constate lors de la première rencontre en face-à-face qu'elle n'est pas amoureuse de Théo. L'histoire avec son ex est encore trop présente dans son esprit ne lui donne que peu de disponibilité pour penser à une nouvelle relation. Pourtant avec les conseils de sa copine Emilie, elle décide de donner une chance à cette histoire : « *J'ai senti qu'il y avait un truc, qu'il fallait pas que je le lâche parce que je sentais qu'il pouvait y avoir quelque chose. C'était super bizarre, parce que j'étais pas bien dans mes baskets, j'étais triste, limite désespérée (...) Donc au début avec Théo j'étais pas dans le délire »* (France, E1). Les sentiments vis-à-vis de Théo sont hétérogènes au tout début, mais l'intime conviction d'une correspondance entre France et Théo, qui se situerait entre le « je ne sais quoi » et le « presque rien » la conduit à continuer la relation.

S'accorder sur un contrat sérieux-léger est finalement une solution médiane entre s'amuser (ce que certaines personnes refusent) et s'engager sérieusement pour s'installer. Il permet de commencer une relation tranquillement, en prenant le temps de se connaître davantage. La négociation qui a lieu dans les cas précédents montre combien des attentes très différentes

peuvent trouver un compromis de départ qui permettra de faire évoluer la relation. Contrairement à une vision stéréotypée des relations entre hommes et femmes, les rapports de force ne sont pas systématiquement en faveur des premiers. Le résultat de la négociation s'aligne parfois sur la position de la personne qui veut le moins de contraintes, d'obligations, d'engagements, mais le plus souvent c'est la position médiane qui est choisie, celle qui donne une chance à chaque partenaire de voir évoluer la relation dans un sens ou dans un autre. Les hommes ne gagnent pas toujours car leurs attentes sont assez hétérogènes. Certains souhaitent des relations fondées sur l'amusement (ce que certaines filles refusent), d'autres désirent à un moment donné de leur trajectoire biographique s'installer. Mais les jeunes femmes qui ont eu une expérience conjugale qui s'est mal finie souhaitent prendre le temps de s'assurer que la relation fonctionne correctement avant de s'installer. Le poids de la trajectoire sexuelle et amoureuse est important dans la négociation. L'avis des amis pèse également fortement dans la négociation.

d) Le soutien des amis

La transition d'une histoire à une autre n'est jamais simple, mais elle peut être facilitée par les amis. Sans aller jusqu'à prendre un rôle actif dans les relations, les amis peuvent accompagner la fin d'une relation et favoriser l'émergence d'une nouvelle histoire (Clair, 2008, Singly, 2011). Julia, à 22 ans, est une étudiante franco-brésilienne en France. Au Brésil, avant de partir pour la France, elle est tombée amoureuse de Felipe, jeune Chilien qui participe à une compétition sportive. Alors qu'ils n'ont échangé que des regards et quelques mots, Julia et Felipe restent en contact par mail. Julia après son bac quitte le Brésil pour faire ses études en France. Felipe la rejoint lors de cette première année pour des vacances en France. Ils se déclarent mutuellement leurs sentiments. Après quelques semaines de passion intense, Felipe repart au Chili où il travaille. Julia poursuit ses études en France. Alors qu'ils communiquent par MSN, elle apprend que Felipe a une petite amie chilienne dont il ne peut se séparer. Julia est désespérée. Ses copines lui conseillent alors de rencontrer quelqu'un pour oublier Felipe : *« Une de mes copines, Jessica qui est au Brésil, à Belem, me dit qu'il faut que je rencontre quelqu'un qui habite dans la même ville que moi. Elle me dit de m'inscrire sur Meetic, mais à l'époque je n'aimais pas les Français (...) Jessica, elle, elle a rencontré son copain sur Meetic ! Son copain est anglais »* (Julia, E1). Julia fait alors une première sélection sur Meetic, pas très emballée : *« Donc finalement, je m'inscris sur Meetic mais pas convaincue, Jessica m'a forcée. Je me suis baladée sur le site, ils étaient moches, mais j'ai envoyé quelques messages... Il y avait que des cons ou des vieux ! Une fois, je vois un type avec les yeux bleus, pas trop mal, et il me donne son MSN ! Ça c'était en avril. Après, on a commencé à parler sur MSN et c'était génial. On se faisait des blagues. On ne voulait pas se rencontrer au début, mais c'était juste pour parler. On s'entendait bien parce qu'on aimait tous les deux le rock, le hard rock ! Je trouvais ça génial que, pour une fois, un Français aime la même musique que moi. On voulait se voir une semaine avant que je parte à Majorque, mais il est*

parti en Guadeloupe. Donc, on s'est dit qu'on se verrait après mon retour de Majorque, en octobre. Pendant que j'étais à Majorque, je prenais de ses nouvelles, lui des miennes... Dès que je suis revenue d'Espagne, j'avais dans la tête l'idée qu'il fallait que je vois Jacques. Le jour où j'ai eu ça en tête, il m'a appelée pour me dire qu'il voulait qu'on se rencontre. On s'est vu le cinq octobre. Et, comme il adore les églises, on est allé à la cathédrale Saint-Eustache, près du Forum des Halles. Il voulait me la montrer. Tout le monde savait que je le voyais, et j'avais mon portable si c'était un fou ! » (Julia, E1). Les amies sont constamment présentes mais pas entremetteuses dans la mesure où elles ne connaissent pas directement le Jacques de Meetic, mais elles conseillent à Julia de faire des rencontres par elle-même. Internet a permis d'autonomiser la recherche de partenaires. La relation qui commence avec Jacques est alors un peu distante. Julia n'a pas encore la tête à une autre grande histoire, mais elle lui laisse sa chance, cherchant à le découvrir. Jacques recherche en revanche quelqu'un de sérieux car il a envie de s'installer : ils s'accordent donc sur un registre sérieux-léger.

De la même façon, France sort d'une relation avec Fred qui s'est mal terminée. France était très accrochée à Fred qui parlait de partir s'installer en Amérique latine. France était prête à le suivre et à arrêter ses études en BTS. Finalement Fred décide de rompre avec France pour pouvoir voyager (ce qu'il ne fera finalement pas), ce qui la trouble très fortement. Surprise par cette rupture, elle met du temps à se « déconjugaliser » (Singly, 2011). Sacha est la confidente de France pendant cette période de rupture avec Fred. Elle lui raconte tout et même les personnes qu'elle rencontre sur internet : *« A ce moment-là on était vachement en contact, parce que je venais de me séparer de mon ex, et qu'elle était là, limite tous les soirs elle était sur MSN pour qu'on en parle. Donc forcément dès le début elle a su que je parlais avec un gars sur internet, quel jour j'allais le rencontrer, et le soir même je l'ai tenue au courant pour lui dire comment je vivais le truc »* (France, E1). France découvre Théo et sort finalement avec lui mais elle est mal à l'aise dans les premiers temps de la relation car elle pense encore à Fred. Elle ne souhaite pas que Théo s'attache et préférerait donc rompre tout de suite. A nouveau le rôle de Sacha est décisif : *« En fait mon gros blocage de l'époque c'était que j'étais encore amoureuse de mon mec, et limite je culpabilisais d'essayer de reconstruire avec un mec alors que dans ma tête j'étais pas dispo, et donc en fait elle, elle m'avait donné deux stratégies soit je restais avec Théo et voilà, je finissais par oublier Fred, ou soit je me mettais avec Théo et ça pouvait pas me faire de mal, on n'était pas non plus mariés, ça faisait deux semaines qu'on se connaissait, y'avait pas d'engagement, y'avait rien et on aurait vu comment ça évoluait par la suite. Et je crois qu'à ce moment-là j'avais carrément du mal à voir clair, j'étais complètement dépassée et elle, c'était ma voix intérieure qui me disait « c'est comme ça, c'est comme ça », elle avait le recul nécessaire, et me connaissait suffisamment pour m'aider à savoir comment avancer et voilà »* (France, E1). De la même façon que Gaëlle, France choisit donc une relation qu'elle imagine comme une « transition », qui lui permettrait de passer de Fred à quelqu'un d'autre. Les amis proches de France et

Juliette jouent un rôle central dans cette entrée en couple dans la mesure où ils suscitent et stabilisent une relation naissante sur un registre ici « sérieux-léger », celui d'une relation où on découvre le partenaire. France n'est pas persuadée du bien-fondé du conseil de Sacha mais choisit tout de même de « laisser sa chance » à Théo.

Le rôle des amis est central également pour la poursuite de relations qui ont commencé dans des univers de fêtes : au retour de ses vacances en Espagne, Véra raconte à sa meilleure copine la relation qu'elle a eue avec Samir de onze ans son aîné. Rencontré en boîte, ce jeune homme qui lui promet une relation très conjugale l'a séduite : *« Quand on est parti en boîte en ville en Espagne on a vachement discuté et on voyait la vie pareil : il voulait prendre un appartement seul, moi aussi ; il voulait des enfants rapidement, moi aussi ; on voulait profiter de la vie... sortir, passer des bons moments... Donc je me suis dit que ça pouvait être un pote de tous les jours. Et c'est ensuite lui qui m'a dit : « Si tu fais un pas vers moi, j'en fais quinze vers toi ». Et donc je me suis dit qu'il voulait peut-être pas que de l'amitié. Et le lendemain, pendant la journée, j'ai réfléchi, et je me suis rendue compte qu'il me manquait vachement. Et c'est là que je me suis dit : « C'est pas normal. Un ami, ça te manque pas autant ». Et c'est le soir même qu'on est sorti ensemble, on est parti dans sa chambre, et voilà »* (Véra, E1). Samir devient le premier partenaire sexuel de Véra. Le retour à la vie courante (celle des études en BTS) remplit Véra de doutes car le contexte de vacances, la magie ressentie pendant la rencontre, s'estompent. Désormais, ce sont les questions sur la différence d'âge, sur la poursuite d'une relation née dans un contexte de fête qui se posent à elle. Ses amies vont alors lui conseiller de revoir Samir pour qu'elle puisse prendre conscience de ce qu'elle veut faire avec lui : *« Je l'ai dit à Laurie et à Deborah. Je lui ai dit le matin même, en lui envoyant un texto. Je me sentais mal, du fait de notre différence d'âge : onze ans. Et puis j'ai toujours eu l'habitude de la prévenir de tout. J'avais besoin de le dire à quelqu'un en fait. Et quand je suis arrivée en France, je l'ai appelée et on en a parlé. Elle m'a rassurée, elle m'a dit qu'il fallait que je le revoie sur Paris, pour voir comment ça serait, et puis voilà »* (Véra, E1). Relation vécue sur le mode de l'amusement en Espagne, elle demande à être redéfinie une fois en France : *« On s'est revu et c'était bizarre. On savait pas vraiment quoi faire. On savait pas si on était encore ensemble. On savait pas trop, donc on a passé la journée ensemble, et ça s'est passé, bien passé. Donc voilà, depuis on est ensemble. Mais c'était différent de quand on était en Espagne. A la base, quand tu pars en vacances, tu profites, tu te dis que c'est un amour de vacances. Et là, quand tu le revois, tu te dis que c'est pas pareil : « est-ce que ça va durer ? » et tout quoi. Jusque là ça va »* (Véra, E1). Les conseils des copines permettent à Véra de se rassurer et de faire évoluer le registre de la relation, de l'amusement et à un registre plus conjugal (mais sans cohabitation). Leur rôle est finalement peu prescriptif. Elle favorise la décision de Véra en la rassurant et en lui rappelant les critères centraux pour se décider : ressentir de façon authentique des sentiments à l'égard de Samir. La rencontre

parisienne est de ce point de vue, comme mes rencontres après une rencontre sur internet, un moment clé de la décision et de la reformulation du contrat relationnel.

4 Négocier le contrat de relation : le poids de la biographie amoureuse des partenaires et de l'aide des amis

Comment s'accorder entre partenaires sur la question de savoir si on doit revoir un partenaire et, si oui, pour faire quoi ? Il se joue dans les rencontres un rapport de force entre les deux partenaires dont la poursuite et le sens de la relation sont l'enjeu. Chacun est porteur d'attentes qui peuvent ne pas coïncider. On a vu dans le premier chapitre combien l'appropriation des différentes logiques était socialement clivée : les jeunes étudiantes de milieu populaire étaient moins enclines que les autres à suivre une logique de l'amusement et essayaient plutôt de suivre une logique du sérieux. La logique statutaire était fortement liée à l'âge mais aussi à un rapport proche à la religion. Les rencontres sont donc en partie la confrontation de deux séries de dispositions. La proximité sociale ne favorise cependant pas toujours une meilleure négociation des contrats. Les garçons sont plus souvent dans une logique de l'amusement que les jeunes femmes. Il est donc parfois plus intéressant pour les jeunes femmes qui veulent une relation sérieuse de choisir un homme un peu plus mûr, plus prompt à se poser. Un jeune homme adulte qui veut s'installer pourra choisir une jeune femme d'un autre milieu social, qui, par ses valeurs, souhaite une relation sérieuse. Les rencontres dans le même milieu social mettent souvent en relation des personnes qui ont des attentes différentes non par leurs dispositions mais par leur biographie amoureuse. Les effets de cette seconde dimension qui pèse sur les attentes et le résultat des négociations est moins connu et est l'objet de la fin de ce chapitre.

Le poids de la trajectoire amoureuse

La trajectoire amoureuse détermine fortement l'attitude des jeunes adultes à l'égard d'un nouveau partenaire. La trajectoire peut être relativement stable (le jeune adulte a eu un partenaire stable pendant plusieurs années avec lequel il vient de se séparer) ou bien accidentée (le jeune adulte a eu plusieurs partenaires, mais pas forcément de relation stable)³². Le nouveau partenaire est alors pris dans des cycles amoureux très différents. Dans le premier cas, la personne qui se retrouve seule souhaite prendre le temps de « respirer », de ne pas enchaîner avec de nouvelles obligations conjugales. Dans le second cas, la relation peut commencer de façon prudente, les relations précédentes n'ayant pas apporté stabilité et assurance.

Certaines personnes qui sortent d'une relation conjugale longue aspirent à s'amuser et à ne pas s'engager de nouveaux dans des obligations trop fortes. C'est le cas de Sandra qui a mis fin à une relation cohabitante de huit ans avec Laurent. A 27 ans, toujours étudiante et en

³² On retrouve une opposition proposée par Laurent Toulemon (2008).

emploi pour finir ses études, Sandra fait la connaissance lors de ces études d'un jeune homme algérien, Karim, qui lui envoie des messages très attentionnés. Après la séparation, Sandra se tourne vers Karim et sort avec lui : « *On s'est embrassé là. La relation était claire* » (Sandra, E1). Sandra et Karim commencent donc quelque chose. Karim souhaite une relation sérieuse (qui mène plus ou moins rapidement à l'installation). Sandra souhaite prendre son temps suite à sa séparation et surtout respirer : « *Là je profite, je sors, je vais en boîte, je vais voir les copines, je, je me prends des cuites monumentales, je me fais gronder après mais c'est pas grave. Karim me remet à l'ordre après : « Oh t'as vu, t'as été malade, c'est bien fait pour toi, t'avais qu'à pas boire ! ». « Ecoute, tu vas pas m'enquiquiner quand tu picoles je ne te dis rien, donc fous moi la paix ». En gros c'est ça. J'en profite aussi un peu moi pour souffler, pour m'amuser un peu avant d'être, je dis pas... Je suis en couple, je le sais, je fais pas de conneries, etc., J'ai besoin de m'aérer, de voir du monde, de sortir, d'aller en boîte* » (Sandra, E1). Après huit années d'une relation assez fusionnelle, Sandra a besoin de prendre du temps pour elle et souhaite s'amuser un peu. La relation avec Karim est venue à un moment qu'elle n'avait pas prévu. Pour elle, pas question de reprendre une vie de couple installée. Ils ont chacun un logement et vivent dans deux villes différentes. Le contrat n'est pas orienté vers l'amusement sexuel (Karim est son partenaire, elle n'en cherche pas d'autres), mais il n'est pas non plus sérieux (elle ne veut pas cohabiter avec Karim dans un futur trop proche), il est donc une promesse de continuer à se voir, pour mieux se connaître, sans perspective proche ou concrète d'installation. Sandra est en couple mais sans être trop être en couple : elle a une vie personnelle qu'elle veut préserver. Karim s'adapte à ces exigences, d'autant plus on va le voir qu'il a besoin également de sa liberté par rapport à sa partenaire.

Gaëlle, 24 ans, étudiante, sort également d'une relation longue avec Clément. Après cinq années ensemble, elle apprend que celui-ci la trompe depuis plusieurs années avec d'autres filles. Gaëlle rompt, écœurée de l'attitude de Clément et des amis qui lui ont caché la vérité pendant plusieurs années. La période qui suit est alors caractérisée par le refus de s'engager. Gaëlle n'est pas dans une perspective d'amusement sexuel. D'éducation populaire-moyenne, sortir avec quelqu'un ou coucher avec quelqu'un n'est pas un acte banal : « *C'était pas vraiment la perspective « je sors avec n'importe qui, je fais mes affaires à gauche à droite » c'était pas ça, parce que je suis pas comme ça. Quand quelqu'un me plaît ou quand je sors avec quelqu'un, tout de suite je suis bien. En fait, dès que je traverse le pas enfin dès que je franchis le pas d'embrasser quelqu'un ou d'être avec quelqu'un c'est que pour moi il peut y avoir pleins de choses...* » (Gaëlle, E3). Sortir avec quelqu'un doit correspondre à des sentiments et ouvrir sur un futur. Après Clément, Gaëlle sort donc avec une personne qui lui plaît, mais avec qui elle ne veut pas s'engager sur le long terme. Cette histoire est pour elle un contrat à durée déterminée de quelques mois car elle doit partir au Canada à la rentrée universitaire. Elle se refuse à des aventures sexuelles sans lendemain, et préfère choisir un *autrui de transition* (Singly, 2011) pour l'accompagner quelques temps. Dès qu'elle apprend

qu'elle reste finalement à Paris, que la relation peut alors prendre une nouvelle dimension, elle rompt avec le jeune homme, préférant ne pas aller plus loin. Elle préfère rompre pour ne pas trop s'attacher.

Elle reste par la suite dans la même optique de ne pas refaire couple : *« J'ai rompu avec mon ex au mois de mai et depuis, tu vois, je me suis dit que je ne vais pas essayer de chercher quelqu'un ou de retrouver quelque chose ou de me faire chier avec ça. Donc j'ai eu plusieurs relations qui n'ont finalement pas été exceptionnelles, et j'ai une amie qui m'avait proposée d'aller sur Meetic voir un peu ce qui se passait. Je m'y suis inscrite et en l'espace de trois-quatre jours j'ai été amenée à discuter avec Yohann »* (Gaëlle, E1). Gaëlle est échaudée des relations avec les garçons (supposés trompeurs comme son ex et les copains de son ex qui ne lui ont rien dit). Les premiers contacts avec Yohann sont pourtant inattendus pour elle. L'interaction se prolonge de façon inhabituelle : *« Non c'était deux-trois fois dans la semaine, on se demandait comment ça allait et ce qu'on faisait. Bon on se cherchait un petit peu quand même parce que le but de Meetic c'est quand même de rencontrer quelqu'un et même si nous on n'était pas dans cette optique-là vraiment à fond « je me trouve quelqu'un », « love machin », enfin tu vois ? Bon voilà c'était quand même implicitement dans ce but là : on se draguait quand même, mais c'était vraiment pas intensif, ça c'est sur le long terme, enfin le long terme deux semaines et demi c'est pas long mais quand même doucement c'était gentil, c'était gentil quoi »* (Gaëlle, E1). Gaëlle refuse d'être en mode « love » (se mettre en couple), mais elle est séduite par les attentions de Yohann et décide, intriguée mais sans conviction, de le rencontrer : *« Surtout je suis un peu déçue par les hommes et du coup j'y allais vraiment sans grande conviction ; en me disant que je vais passer un bon moment peut-être. Ou peut-être pas »* (Gaëlle, E1). Malgré son envie de ne pas retomber dans une relation, Gaëlle éprouve une certaine magie lors de leur première rencontre : *« On a décidé de se rencontrer pour voir si on s'aimait bien en vrai quoi aussi. Et on s'est vu deux semaines, trois semaines après le premier contact, sur internet, pour aller boire un verre pas loin de chez moi et puis au final on est restés cinq heures à boire tous les deux, à discuter. (...) Donc on s'est vus et tout de suite ça a été discussion, on a parlé de politique, on a parlé de son taff, de mes études, de tout de rien. On a descendu deux bouteilles de vin, enfin tu vois en l'espace de quatre heures et demi... et tout naturellement c'était pas compliqué de parler avec lui, de l'écouter, d'échanger, ouais non c'était tout simple »* (Gaëlle, E1). Gaëlle entre à reculons dans une nouvelle histoire. A la différence d'autres enquêtées qui alternent une relation longue ratée avec une période d'amusement longue (cas de Caroline), Gaëlle comme d'autres jeunes filles de classe populaire n'entre pas dans une logique d'amusement mais dans une série de petites périodes relationnelles où elle est « accompagnée » par une personne. Elle commence cette relation avec Yohann en voulant le découvrir mais sans trop se projeter dans la relation. Ses choix intimes post-séparation articulent ses dispositions peu ouvertes à l'amusement et son expérience personnelle de jeune femme trahie par son compagnon et qui doute désormais des

relations avec les hommes. Après la trahison, Gaëlle ne remet pas en cause ses dispositions à l'égard du plaisir, mais elle devient plus méfiante et souhaite ne plus s'investir aussi complètement qu'elle l'avait fait dans une relation. Elle reste sur la même logique relationnelle mais estime que les relations à deux sont d'abord des expériences de court terme.

D'autres jeunes femmes à la trajectoire amoureuse marquée par la logique de l'amusement comme par l'échec à faire couple, peuvent commencer une première histoire tout doucement. Isabelle, jeune femme de 22 ans, a arrêté ses études et travaille désormais en tant que serveuse. Issue d'un milieu socialement plus élevé que celui de Gaëlle, Isabelle assume une sexualité libérée et précoce : *« Le premier gars sur lequel j'ai flashé avait six ans de plus que moi ; j'avais 14 ans, il en avait 20. Il avait à l'époque plus ou moins une petite copine depuis longtemps, avec qui il était en rupture continue. On a commencé à flirter quand on se voyait, moi j'étais accro à lui un petit peu, lui pas du tout. Il m'aimait bien mais bon voilà. Et ensuite j'ai envie de dire c'est ce gars-là qui m'a dépucelée, à 15 ans. Après lui pour le coup, il est tombé amoureux de moi. Moi à ce moment j'étais plus ou moins refroidie puisque c'est un chassé-croisé qui a duré plus de trois-quatre ans. Cette histoire, non officielle, m'avait désintéressée de lui tout simplement. Il m'a marquée puisque c'était le premier gars on va dire. Et après lui il y a plus eu. Enfin je ne suis pas vraiment sortie avec des gars. Entre lui et Simon, il y a eu que des aventures : des gars avec qui j'ai couché deux-trois fois »* (Isabelle, E1). Simon est sa deuxième relation stable mais elle se termine également de façon peu satisfaisante : *« Ça s'était mal fini avec Simon, il avait été imbuvable donc bon ça m'avait un petit peu dégoutée. J'étais revenue à mes vieilles habitudes, je m'envoyais en l'air »* (Isabelle, E1). Au moment de rencontrer Frédéric, Isabelle est très éloignée d'un modèle de conjugalité stable et surtout réciproque : *« Je n'avais pas beaucoup d'espoir avant de le rencontrer. Je veux dire au niveau des relations et tout ça. On va dire que j'étais hésitante et vierge de toute relation sentimentale, évoluer dans une relation amoureuse saine n'avait jamais été mon cas »* (Isabelle, E1). Ce passé de sexualité très libérée et d'expérience sentimentales asymétriques, conduit Isabelle à s'ancrer dans un registre : l'amusement. Lors d'une soirée avec ses amis connus depuis son adolescence (qu'elle nomme sa « bande », elle est proche en cela de Séverine), elle fait la rencontre de Frédéric, 25 ans, un collègue d'un de ses meilleurs amis. Frédéric lui demande son mobile à la fin de la soirée. Isabelle n'a pas de flash pour Frédéric : *« Si tu veux, quand il m'a envoyé un message, j'attendais qu'il m'envoie un message, clairement. Je n'étais pas tous les jours à vérifier mon portable attention, pas du tout. Parce qu'il a fait ça en plus au bout d'une semaine, donc peut-être que deux jours après la première rencontre, je me suis dit : « Bon vas-y peut-être qu'il va m'appeler ou quoi j'en sais rien ». Ce n'est pas que ça avait passé mais bon, je m'en foutais plus ou moins de ce que ça allait donner. Enfin, comme il n'y avait pas eu de putain de gros flash, coup de foudre, voilà « ce mec-là, je le veux », c'était... Je l'ai trouvé mignon, très sympathique mais voilà. Je me suis pas dit : « vas-y c'est lui je fonce ». Franchement vraiment pas quoi. Je me suis même*

dit, c'est lui qui a plus ou moins intérêt à me contacter, parce que moi je le ferai pas, clairement » (Isabelle, E1). Isabelle n'est pas très intéressée par Frédéric. Pourtant elle accepte le rendez-vous qu'il lui donne dans le cœur de Paris. Frédéric ne cherche pas à draguer Isabelle, mais essaie d'instaurer une relation amicale : « Franchement c'était super sympa, on s'est marré, on s'est bien entendu. Encore une fois pas de blanc, pas de silence gêné. Mais pas de jeu de séduction, de « je te prends la main » ou pas du tout, enfin voilà quoi... » (Isabelle, E1). Ils passent une seconde journée ensemble. L'apparente indifférence et le côté amical de la rencontre piquent Isabelle, habituée à des relations qui s'orientent plus rapidement vers la sexualité : « Moi j'ai discuté avec plein de gens différents que je ne connaissais pas. Ce n'est pas qu'on s'est pas calculé mais moi j'ai essayé un peu de le calculer et lui de me calculer, mais il y avait un petit côté gêné je pense. Et puis encore une fois, comme il n'y avait pas eu vraiment de flirt très clair, personne ne savait s'il fallait attaquer. Quelque part moi j'en avais envie, et lui bon, je ne le savais pas vraiment à ce moment-là, mais il avait envie aussi. Ensuite on est rentrés de cette soirée, et là je lui ai envoyé un message vers deux heures du mat' où je lui ai dit que j'ai passé une bonne journée mais que genre en gros ça n'avait pas vraiment pris la tournure que j'espérais » (Isabelle, E1). Isabelle fait le premier pas. Frédéric accepte de venir chez elle. La rencontre restera à nouveau très amicale, même au moment où il s'assoit sur le canapé d'Isabelle en caleçon et commence à parler un pétard à la main : « Je ne sais pas mais au bout d'un moment je lui dis : « Tu attends quoi là ? ». Et si tu veux j'attendais qu'il réagisse par une attaque physique après ça. En gros il est parti dans un espèce de délire genre il a compris : « T'attends quoi dans la vie ? T'attends quoi de la relation amoureuse ? ». Donc il est parti dans un délire innommable. Mais quand je dis innommable, c'est que ça aurait pu faire tout capoter, clairement (...). Au bout d'un moment je lui dis : « Tu sais, ce n'était pas la peine de venir chez moi pour me dire ça ». (Rires). « Tu me le dis au téléphone ou à la limite tu m'offres un café sur Paname ». Je veux bien qu'il ait des scrupules mais bon il ne s'est jamais rien passé, je m'en fous. Là il commence à dire : « Non c'est toi que j'aime bien ». Il dit ça, et là il se repose sur le canap' ! Et il mate un South Park. Je commence à me marrer, je lui fais : « T'es sérieux là ? Donc si tu m'aimes bien, il se passe quoi là ? ». Il me fait : « Ben je ne sais pas, je crois que normalement je t'embrasserais ». Alors je lui dis : « Bah oui, tu m'embrasses ! ». On s'est embrassé » (Isabelle, E1). Isabelle est plus libérée et plus expérimentée sexuellement que Frédéric. Elle joue un rôle moteur dans cette interaction que les acteurs peinent à définir. Au moment de s'endormir, elle est encore moteur dans la relation : « J'éteins les lumières, j'arrive dans la chambre et je fais « heu ». Et là il me fait « quoi ? ». Je lui dis : « J'étais en train de me dire que c'était peut-être pas la peine que je mette un pyjama »... Ce n'était vraiment pas pour l'allumer ou faire genre. Il me l'a pas trop dit sur le coup mais il a halluciné, il s'est dit : « putain je suis tombé sur une nana de ouf ! » Tu sais, genre il devait être trop content. Puis il s'est passé ce qui s'est passé. On a couché ensemble deux fois, et ce

qui était cool surtout c'est qu'après qu'on ait couché ensemble, on a parlé pendant genre trois bonnes heures » (Isabelle, E1).

Après l'amour, la nuit peut être le moment de l'explicitation des attentes et de la mise au point sur ce qui s'est passé et sur la suite : *« Moi je lui ai dit que, tout de suite le premier soir, je lui ai dit que je n'avais jamais dit « je t'aime » à un garçon et que j'étais absolument pas habituée à avoir des longues histoires, que je ne voulais ni m'engager avec lui ni le jeter le lendemain, que j'en savais rien, mais que pour l'instant, tout allait bien et que voilà, je n'envisageais pas le truc juste pour me le taper et que j'allais le revoir, que je l'aimais bien, qu'on s'entendait bien et que voilà quoi, il embrassait bien, tout allait bien, et que tout était ok. Donc je me suis pas dit que c'est l'homme de ma vie » (Isabelle, E1).* Frédéric est plus expérimenté qu'Isabelle sur la vie conjugale (il a eu deux expériences longues avant Isabelle), qui est le registre principal pour lui dans ses relations intimes. Isabelle explicite ses attentes et essaie de les rendre compréhensibles en évoquant son passé relationnel : elle n'est pas avec Frédéric dans une logique d'amusement, elle l'apprécie personnellement et souhaite donc continuer à le revoir sur cette base sérieuse et légère à la fois, avec l'idée de le découvrir davantage. Ils partent tous les deux sur ce contrat relationnel.

Conclusion

Trois types de contrats relationnels se dessinent. Chacun est aligné sur une des logiques auxquelles les jeunes sont confrontés : la logique de l'amusement, du plaisir, est au cœur des relations légères ; la logique des statuts et de l'installation conjugale est au cœur des relations sérieuses ; la logique de la relation personnelle et de l'authenticité des sentiments est au cœur des relations sérieuses-légères.

Nous allons voir tour à tour comment ces relations se développent. Quatre grands chemins se dessinent : le premier est le chemin du non-engagement, celui des relations pour s'amuser, qui peut évoluer par renégociation vers les autres contrats relationnels (chapitre 3). Le deuxième est le chemin de l'engagement statutaire où l'horizon plus ou moins lointain est celui du mariage ou de l'installation rapide ensemble (chapitre 4). Deux autres chemins s'appuient sur le primat des sentiments et de la connaissance mutuelle des partenaires : une voie rapide où les sentiments sont marqués par une intensité et une évidence pour les deux partenaires (chapitre 5) ; un chemin plus lent, le plus emprunté par les personnes interrogées qui consiste à travailler à la production et à la certification progressive de sentiments authentiques (chapitres 6, 7).

Les chemins présentés ici ne caractérisent pas les personnes que nous avons écoutées pendant l'enquête. Ils constituent une séquence dans un parcours personnel. En fonction de leur éducation familiale, les personnes enquêtées vont choisir certains chemins et en rejeter d'autres (Nadia très religieuse choisit le chemin des statuts). Mais en fonction de la biographie amoureuse et personnelle, il est possible de passer d'un chemin à un autre et de

faire alterner moments d'amusement et moments de construction de relation. Une même relation entre deux partenaires peut même être renégociée et passer d'un registre relationnel à un autre. C'est donc à des itinéraires relationnels très souples que nous allons nous intéresser. Nous allons distinguer, pour chacun, les différentes étapes ou croisements et nous allons essayer de les inscrire dans l'ensemble de la vie personnelle des individus interrogés en insistant tout particulièrement sur le rôle des amis dans la construction de ces chemins relationnels.

Chapitre 3 : « Se voir » : un chemin transitoire de l'amusement

Le contrat relationnel orienté vers l'amusement consiste en un accord où les deux partenaires partagent officiellement du sexe, du bon temps, sans obligation et sans sentiment et sans perspectives futures définies. Il ne dure que pour autant qu'il leur apporte une satisfaction mutuelle et est en cela proche de la « relation pure » définie par Anthony Giddens (2004). A la différence des autres types de contrat, il n'y a pas d'obligation d'exclusivité sexuelle³³. Ce type de contrat relationnel est relativement précaire, comme on va le voir, car il ne s'appuie officiellement que sur de la sexualité partagée et pas sur des sentiments liés à la personne ou même sur les habitudes domestiques ou les statuts. On l'a vu, les individus qualifient cette forme de relation de « légère » par opposition au « sérieux » des relations engagées. En tant que tel, ce type de contrat ne constitue pas un horizon relationnel de long terme pour l'individu. Il est concurrencé par les deux autres logiques, statutaire (l'envie de s'installer) et personnelle (l'envie d'avoir une relation stable) qui sont plus attractives à long terme pour l'individu. Mais surtout, ce type de contrat est fondamentalement instable en lui-même, limité dans sa durée, car la continuité de la relation conduit à s'attacher sentimentalement au partenaire. Or, la venue de sentiments amène à modifier le contrat relationnel, soit en le rompant soit en le faisant évoluer vers autre chose. Ce type de contrat est donc souvent un épisode court, un moment de transition dans la trajectoire amoureuse et sexuelle de l'individu qui doit déboucher nécessairement sur autre chose.

En choisissant dans notre corpus des personnes qui sortaient ensemble depuis plus d'un mois mais moins de six mois, il était peu probable de rencontrer ce type de contrat, car sortir avec quelqu'un sous-entend le partage d'autres dimensions de l'existence que la seule sexualité et surtout désigne une obligation minimale, celle d'une exclusivité sexuelle et sentimentale. Cependant, alors même que les consignes quant à la constitution du corpus ont été respectées, des cas de contrats orientés vers l'amusement ont été rencontrés. Certains enquêtés ont raconté dans leur trajectoire amoureuse et sexuelle des expériences ou périodes marquées par ce type de contrat relationnel. Certains ont également raconté comment leur relation a pu commencer sur une base d'amusement avant de devenir une relation plus « sérieuse ». D'autres au contraire ont vu une relation *a priori* « sérieuse » se transformer en relation « légère ». Les cas de contrats orientés vers l'amusement posent donc la question de la labilité des types d'accords passés entre partenaires et des conditions de leur transformation. Jusqu'où des relations fondées sur la logique de l'amusement peuvent-elles exister et perdurer et dans quelle mesure peuvent-elles évoluer vers d'autres types d'accords ? Qu'apportent à l'individu ces séquences relationnelles sans obligation ni sentiment ? Le « plan-cul régulier » et

³³ Il est possible d'avoir plusieurs relations en parallèle et plusieurs relations de nature différente : Maxime a une relation de couple stable avec Mel et des aventures plus ou moins suivies avec des jeunes femmes rencontrées sur internet.

l'« amitié améliorée » sont deux versions de ce contrat de relation, ils correspondent à une certaine organisation de la vie personnelle des partenaires clivée, où les amis sont très importants, et nous analyserons à la fin du chapitre les capacités d'évolution de ces contrats.

1 Diverses formules de contrats orientés vers l'amusement

Les « plans-cul réguliers » : alliance de la liberté et de la sécurité sexuelle

Un « plan-cul régulier » est une relation centrée sur la sexualité sans obligation d'exclusivité sexuelle et officiellement avec une absence de sentiment à l'égard du partenaire. L'absence d'obligation à se revoir peut conduire à renégocier à chaque fois une nouvelle rencontre. La relation est centrée sur la sexualité. L'absence de répertoires variés partagés favorise une certaine indifférence à l'égard de l'avenir de la relation avec le partenaire. Lilia, jeune femme de 22 ans, qui occupe son premier emploi, en évoquant ses histoires avec les garçons parle de son plan-cul régulier, son voisin Eric, qu'elle a connu un été et avec qui elle est sortie « vite fait » et qu'elle revoit chaque fois qu'elle se retrouve seule : *« On n'est jamais allés au cinéma, on n'est jamais allés au resto, on n'est jamais sortis dans des soirées ensemble, on se voit que tous les deux quoi. Pas forcément pour coucher ensemble, pour discuter puis pour coucher ensemble quand il faut quoi »* (Lilia, E1). Pour cette jeune femme, un plan-cul présente un avantage certain. Il permet de ne pas s'embarrasser de sentiment amoureux et de se concentrer sur les sensations sexuelles : *« Donc Eric ouais, c'était vraiment mon meilleur coup, vu que c'était purement sexuel. C'est pas comme avec un mec que t'aimes. Tu sais, quand t'aimes, tu vas peut-être plus respecter la personne. La personne va aussi plus te respecter. Donc il va moins oser te faire de choses. Enfin j'sais pas, Eric était pas en train de me fouetter non plus ! J'sais pas, c'est plus sauvage, je sais pas comment expliquer. Mais avec Eric, j'kiffais quoi. A chaque fois que je le voyais, j'étais obligée de coucher avec lui. Tout le temps. C'était... Je le trouvais super craquant et j'trouvais qu'il avait un charme de ouf. J'étais vraiment à fond. Et puis il est plus vieux que moi. Il a vingt-six ans, donc c'est le grand, tu sais, machin. Donc tu kiffes bien, il a de l'expérience, machin et tout. Mais voilà. Avec lui, c'est purement sexuel quoi »* (Lilia, E1). Le sexe sans sentiment peut ainsi offrir des perspectives palpitantes du point de vue des sensations. Ce contrat relationnel, sans obligation de se revoir, sans obligation d'être fidèle, peut fonctionner sur une courte période, peut être mis en sommeil pendant les périodes de relation conjugale, puis peut être réactivé par la suite quand la personne se retrouve seule. C'est une relation qui se termine avec des points de suspension et jamais de point final. Eric est une porte en permanence ouverte aux désirs sexuels de Lilia, mais pas à une relation stable. Eric fait office d'intermédiaire entre deux relations : *« Quand j'ai quitté Mathis, une semaine après j'couchais avec Eric. Alors que j'étais folle amoureuse de Mathis mais j'ai couché avec Eric parce que j'avais besoin d'autre chose au niveau sexuel. (...) Une semaine avant de sortir avec Léo, je voyais Eric. Donc avec Eric on couche ensemble à chaque fois. C'est notre truc »* (Lilia, E1). Au moment de la mise

en couple avec Mathis ou avec Léo, Lilia s'interdit de voir Eric. La relation avec Eric fonctionne comme un sas entre deux relations, un moment de respiration, de détente après une période d'engagement conjugal (Lilia et Mathis avait le projet d'acheter une maison avant que celui-ci ne la quitte).

Le « plan-cul suivi » est donc une manifestation de la liberté sexuelle contemporaine, une manifestation de ces expériences que les jeunes peuvent réaliser pour « s'amuser », mais il montre également que cette liberté sexuelle peut se combiner avec une certaine continuité des relations, indicateur d'une recherche de sécurité, au sein de relations sexuelles sans engagement. Avec Eric, Lilia est assurée d'avoir une relation sexuelle satisfaisante et qui correspond à ce qu'elle aime (c'est-à-dire un peu inventive). Elle est également sûre d'avoir un minimum de discussion puisqu'ils se connaissent déjà depuis plusieurs années, même si ce n'est pas la dimension principale de leur relation. La logique de l'amusement peut s'articuler avec certaines habitudes sexuelles et relationnelles : Lilia n'attend pas de découvrir de nouvelles personnes, de cumuler les expériences, mais souhaite seulement une interaction sexuelle réussie (ce que ses relations conjugales ne lui apportent pas forcément) et valorisante pour elle. Pour que la sexualité soit satisfaisante, les partenaires ont besoin d'une certaine « zone de sécurité » estime Michel Bozon³⁴. La régularité du plan-cul, du partenaire, assure cette sécurité³⁵, cette impression subjective que tout se passera bien, que l'autre sait ce qu'il peut faire et peut attendre de son partenaire, jusqu'où il peut oser.

L'« amitié améliorée », alliance de la liberté et des sentiments limités

Une autre forme de « relation légère » peut renvoyer à ce que Lilia et Léo ont appelé « amitié améliorée », c'est-à-dire une relation dans laquelle les partenaires partagent des sentiments amicaux, du temps ensemble sans obligation de se voir régulièrement, et évidemment aussi de la sexualité sans obligation d'exclusivité. « *On se voit quand on en a envie* » est la règle sur laquelle ils s'accordent explicitement. D'autres termes médiatiques comme « fuckfriend » ou « sexfriend » sont souvent utilisés pour désigner ce type de relation. Une des conditions pour cette « amitié améliorée » est qu'il existe déjà une relation sentimentale ou amicale entre les deux partenaires. Ceux-ci se retrouvent sur un terrain sexuel mais limitent leur engagement sentimental : l'amitié ne doit pas se transformer en amour ou en lien conjugal. Le plan-cul régulier en revanche ne suppose pas de connaissance ou de sentiment amical préalables

³⁴ Communication à la première séance du séminaire du RT33 « Famille, vie privée, vie publique » de l'Association Française de Sociologie, « Les plaisirs de la sexualité conjugale », février 2014.

³⁵ Lilia critique en revanche sa copine de BTS, Florence, qui n'a pas le souci de la continuité en matière de relations sexuelles : « *Flo, c'était la fille assez..., elle vagabondait avec les mecs. Elle faisait un peu n'importe quoi. Elle couchait avec un mec à chaque fois qu'elle allait en boîte. Des différents tu vois. Et là, elle s'est casée, cet été* » (Lilia, E1). La continuité ou la régularité assure une certaine forme de sécurité, valeur importante pour une fille libérée comme Lilia.

puisqu'il cherche à établir officiellement une relation sans sentiment, même si celui-ci peut se développer au fil du temps.

L'histoire de Lilia et Léo permet de comprendre le fonctionnement de ce type de relation : Lilia et Léo ont rompu après seulement quelques semaines en couple. Léo occupe un emploi dans une usine en tant qu'intérimaire. L'usine doit fermer. Il a arrêté trop tôt, selon lui, ses études (il a seulement un bac professionnel) ce qui lui donne peu de chances de promotion sociale. Il évoque un projet commun avec plusieurs amis de partir au Canada dans quelques mois pour recommencer des études. Jusqu'à son départ, il souhaite retrouver sa vie de célibataire. Une semaine après leur rupture, Lilia lui envoie une lettre où elle décrit ses sentiments. Elle est amoureuse de Léo. Celui-ci décide de la revoir et lui propose une « amitié améliorée » : « *J'ai dit : « Franchement Léo, il faut mettre les choses au clair, on est bien ensemble, pourquoi on se met pas vraiment ensemble ? ». Et lui, il m'a proposé une relation non-officielle qu'on a appelée « une relation amicale améliorée »... Pour ne pas dire un « plan-cul ». Et donc, depuis mercredi, donc ça c'était mercredi dernier, depuis mercredi, ça fait une semaine, on est ensemble mais pas officiellement. On s'est revus ce week-end. Ça s'est super bien passé : resto, ciné, bowling. Tout se passe bien, mais genre, on ne le dit à personne quoi. De son côté tout le monde croit qu'il est célibataire et moi, à part mes amies vraiment proches, comme ma cousine, tout le monde croit que j'suis célibataire quoi. Mais ça se passe bien quoi. On est bien. Dans notre tête, on n'est pas fermés quoi » (Lilia, E2). Le rapport de force est favorable à Léo puisqu'il ne veut revoir Lilia de façon suivie qu'à la condition de conserver une grande autonomie en matière de vie privée, une liberté sexuelle et relationnelle. Mais ce contrat n'équivaut pas pour Lilia à un plan-cul sans sentiment : « *En fait quand la décision a été prise, c'était le seul truc que je pouvais avoir de lui. Moi, tout ce qu'il pouvait me donner... Bon à part un plan-cul vraiment net. Ça ne m'aurait pas plu. Bon lui, c'est un mec, ça l'aurait pas dérangé, mais par rapport à moi, il sait ce que j'ressens, il l'aurait pas fait, tu vois » (Lilia, E2). Lilia qui ne repousse pas par principe la logique de l'amusement (on l'a vu avec Eric) ne veut pas voir réduite sa relation avec Léo à un plan-cul. Lilia accepte donc le contrat d'« amitié améliorée » faute de mieux. Même s'il est clair qu'elle souhaiterait davantage, elle n'est pas prête pour autant à ne plus voir Léo du tout.**

Pourquoi Léo ne propose-t-il pas à Lilia de se remettre en couple avec lui ? Le récit de Lilia pointe l'importance d'un élément : le décalage entre la situation professionnelle des deux partenaires et du même coup le décalage dans le calendrier personnel de chacun. Lilia, déjà indépendante professionnellement, avait déjà dans sa précédente histoire le projet d'acheter une maison et de faire des enfants alors que Léo est professionnellement précaire et souhaite reprendre ses études au Canada : « *Dans ma tête j'ai pas envie d'être en couple donc je préfère qu'on vive ça, ce qu'on est en train de vivre, mais qu'on dise pas qu'on est en couple. Mais il en est conscient quand même que c'est un couple qu'on est, mais il veut pas se le dire dans sa tête en fait, il a un blocage dans sa tête au niveau du couple. Vu qu'il me dit qu'il est*

pas bien calé professionnellement, il me dit : « Toi t'as ta situation, t'as des projets, tu veux un appartement, machin, mais moi je suis pas du tout dans cette optique. Je suis bien chez mes parents, j'ai pas de travail, je suis intérimaire, la boîte elle ferme en janvier, je vais bientôt plus avoir de travail » (Lilia, E2). Léo ne peut assumer les implications de la notion de couple à ce moment de la vie de Lilia : contribuer à un logement indépendant, faire des enfants... Léo est dans une période de son existence où il doit encore construire ses statuts personnels (un diplôme, un emploi), une période de jeunesse qui se prolonge alors que Lilia est déjà prête à entrer dans des statuts familiaux adultes. Mais plutôt que de rompre, il propose un contrat relationnel minimal qu'elle accepte.

L'idiome rituel des « amitiés améliorées »

« L'amitié améliorée » suppose un « idiome rituel » (Goffman, 1974) adéquat : les partenaires affichent un refus des termes et symboles conjugaux pour privilégier ceux de l'amitié. Il doit devenir difficile de coder subjectivement la relation comme « conjugale ». Ainsi quand Léo retrouve Lilia, ils se font la bise comme des amis. A la différence d'un plan-cul régulier, les partenaires expriment des sentiments l'un pour l'autre (d'autant plus qu'ils ont une petite période de couple et que Lilia a été explicite sur ses sentiments dans sa lettre) mais ceux-ci sont systématiquement euphémisés : *« D'ailleurs samedi, je lui ai dit que je l'aimais. Je lui ai dit : « Je t'aime » en fait. Mais c'est pas non plus le « Je t'aime » de l'engagement, machin. C'est « Je t'aime », voilà, c'est affectif, c'est voilà, c'est passionnel, c'est un « je t'aime... ». Je lui ai dit : « Je tiens trop à toi, j'adore être avec toi ». Pour moi c'est mon âme-sœur donc voilà tu vois. Mais lui il m'a dit : « Je t'adore trop », mais le mot : « Je t'aime », il sort pas de sa bouche quoi. Mais bon, moi c'est pas non plus le « Je t'aime » que j'aurais pu dire à Mathis avec qui je suis restée pendant trois ans quoi. C'est pas du tout le même »* (Lilia, E2). Léo contrôle l'expression de ses sentiments pour ne pas tomber dans le registre d'une relation amoureuse (associée à la notion de couple), alors que Lilia reste plus ambiguë : si elle donne à son « je t'aime » une valeur euphémisée, elle montre clairement à son partenaire qu'elle reste prête à faire évoluer leur relation dans un registre conjugal. Autre forme d'euphémisation de la relation, Léo est réticent à partir dix jours en vacances dans les Antilles en février seul avec Lilia au motif que cela fait trop « couple ». Lilia et Léo habitent loin d'un de l'autre. Ils s'appellent en revanche tous les soirs, ce qui est un signe fort pour leur relation. Cependant, tous les soirs, Léo montre un certain détachement au téléphone : *« Quand on se voit, quand on est ensemble physiquement, on est bien, machin et tout, mais par contre, quand moi j'suis chez moi et que lui il est chez lui, il fait un peu le mec indifférent (...). Mais il fait quand même le mec indifférent, au téléphone, c'est : « Bon vas-y, j'te laisse ». Il fait genre quoi en fait. Et ça m'énerve »* (Lilia, E2).

Certains signes de cette relation libre sont cependant ambigus. Lilia les utilise alors pour questionner le contrat officiel : *« Pour lui, en fait, il veut pas être un couple. Mais quand tu*

regardes, t'as envie de voir la personne, il me désire, c'est un truc de ouf. Il me le dit : « J'te trouve trop belle, j'te désire trop », machin. Il me dit : « J'adore être avec toi, j't'aime bien ». Il a envie de me voir souvent. Donc on a décidé de se voir une fois par semaine ou une fois toutes les deux semaines, ça dépend de nos disponibilités. Et là en fait, dimanche il m'a déjà dit qu'il voulait que je revienne dans la semaine, plus le week-end, et tout. En gros, il veut me voir tout le temps, tu vois. Donc j'lui ai dit : « Est-ce que t'es conscient au moins que ce qu'on est en train de vivre c'est une relation de couple même si tu le dis à personne ? » » (Lilia, E2). La règle officielle de rester libre et de se voir quand on le souhaite, sans obligation, se heurte aux demandes de rencontres répétées de Léo. Cette fréquence permet à Lilia de contester l'étiquette officielle « amitié améliorée ». De la même manière, la règle de non-exclusivité sexuelle est battue en brèche par des remarques de Léo qui exprime une certaine jalousie : « On avait dit qu'on pouvait quand même voir des gens comme ça, à droite à gauche. Donc c'était ça la différence en fait. En temps normal, je serais pas allée avec un de mes ex au cinéma. Et en fait, il s'avère que lui ça le fait chier que j'aille voir d'autres mecs. Même si c'est pour juste aller au cinéma ou juste aller au resto, ça le fait chier. Donc en fait y'a rien qui nous différencie d'un couple. Juste que, lui, il le dit pas à ses potes, il dit qu'il me voit mais que l'on se voit juste comme ça quoi. Donc en fait y'a quasiment rien qui nous différencie d'un couple. Mais dans sa tête lui, il préfère se dire qu'on n'est pas un couple, il se sent mieux ! Mais en fait on est totalement un couple ! On se voit, on s'appelle, machin, bisous, restos, cinés... » (Lilia, E2). Si le contrat officiel est celui de l'amitié améliorée, Lilia ne manque pas de remarquer les tensions et les signes contradictoires qui lui permettent de contester ce contrat et d'essayer de le faire évoluer.

2 Les contrats orientés vers l'amusement dans la trajectoire amoureuse ou sexuelle

Pour bien comprendre le sens des contrats orientés vers l'amusement, il faut les resituer dans la trajectoire amoureuse ou sexuelle des individus. Certaines séparations mettent à mal l'image de soi. L'absence de désir en fin de relation, l'échec à continuer à attirer une personne sur le long terme peut conduire à douter de soi-même et de ses capacités. La relation légère autorise une forme de lien positif où l'individu se construit comme attractif, plaisant, pour autrui. Le plan-cul régulier peut donc donner une image positive de soi, réassurée à chaque rencontre. « Je suis quelqu'un, on n'a pas l'impression, mais j'ai pas du tout confiance en moi en fait, et deux semaines avant... Une semaine ou deux avant de sortir avec Léo [période où elle était seule, séparée de Mathis avec qui elle était depuis trois ans], j'ai eu une déprime. J'ai appelé des gens, des gens, c'est Doro et ma cousine... en pleurant, en leur disant : « Je me trouve pas belle, je me trouve vraiment moche. » Tu vois, je me regardais dans le miroir, je voyais pas ma tête, je voyais un monstre quoi. Enfin c'était horrible, je me trouvais vraiment grosse, moche, toute déformée, y'a rien que je trouvais bien chez moi. Maintenant

j'arrive à trouver mes jambes bien, et mon dos, attention quoi ! [Sous entendu : C'est un exploit qu'elle aime certaines parties de son corps.] Mais je trouvais vraiment rien de bien chez moi, et j'ai vraiment eu une déprime où je faisais que de pleurer, pleurer, pleurer. J'étais pas bien. Ça a duré une semaine, et là j'ai rencontré Léo et j'en ai même plus reparlé quoi. J'avais complètement oublié, j'y ai repensé quand Léo m'a quittée (Lilia, E1). Eva Illouz (2012) propose la notion de « capital érotique » qui serait au cœur des rencontres sexuelles. Les femmes comme les hommes sont sensibles à l'image érotique ou esthétique et affermissent celle-ci par des rencontres sexuelles plus ou moins suivies. Cette recherche de valorisation n'exclue pas la demande d'une certaine sécurité manifeste dans la relation entre Lilia et Eric ou Léo.

Les séparations conduisent à un second constat fréquent chez les jeunes adultes. Ils ne veulent plus jamais souffrir. Nombre de jeunes adultes ayant connu une histoire amoureuse longue et douloureuse déclarent alors ne pas vouloir s'attacher à quelqu'un, pour éviter d'avoir à souffrir plus tard. Le contrat « plan-cul régulier » peut ainsi constituer une alternative, un contre-modèle aux relations sérieuses, un type de relation « sans douleur », parce qu'il n'y a pas d'attachement et donc pas de déchirement quand il cesse. Il peut relever d'une volonté de conserver le contrôle de ses émotions, ses sentiments, de ne plus souffrir en cas de séparation. Il est un temps considéré comme nécessaire pour pouvoir terminer une histoire éprouvante et pouvoir recommencer une nouvelle histoire.

Lina vit au lycée une première histoire d'amour avec Chris (relation qui sera analysée au chapitre 5). Elle quitte ses parents pour s'installer avec lui en région parisienne où il poursuit ses études. Lorsque la relation se termine après plusieurs épisodes de violences à son encontre, Lina retrouve une vie centrée sur ses copines qu'elle avait un temps délaissées.

Mes copines je les ai rappelées, je leur ai dit que je l'avais quitté, et elles m'ont complètement pardonné, et elles ont compris en fait.

Donc tu les voyais plus pendant le temps où tu étais avec Chris ?

Plus du tout...

Là je suppose que...

Maintenant c'est hors de question que je ne voie plus mes copines ! Mais j'ai peur de refaire la même erreur, j'ai peur de retrouver une relation malsaine, j'ai peur...

Ouais, ça me fait vraiment peur (Lina, E1)

La peur d'entrer dans une nouvelle relation « malsaine » pousse Lina à vivre une succession de relations courtes, limitées à la sexualité, et à recentrer sa vie personnelle sur ses copines. Caroline est également sur la même dynamique après sa rupture avec Fabrice.

Certains jeunes adultes (les filles notamment) rejettent la logique de l'amusement sexuel comme on l'a vu dans le premier chapitre et ne s'engagent pas dans des relations de « plan-cul ». Mais ils peuvent rester dans une logique de l'amusement sans sexualité génitale. Le

« sexe-loisir » (Kaufmann, 2011) n'est pas une attitude généralisée. Mais il reste cependant un modèle dans les esprits.

Certains jeunes peu ouverts à cette logique du sexe-loisir peuvent cependant l'essayer à titre d'expérience. Tiphaine (que l'on découvrira dans les prochains chapitres) a terminé une grande histoire d'amour avec Bruno entre dans une phase d'amusement. Pour elle, pas question de reprendre une nouvelle histoire sérieuse : « *Je suis un peu dans la même situation qu'il y a deux ans, c'est-à-dire que les relations que je peux avoir, je les prends pas au sérieux. C'est vrai que cette histoire avec Bruno m'a marquée et reste dans mon esprit. Je suis carrément plus blasée de la vie, je suis carrément plus prévenue aussi, à savoir qu'une relation sérieuse, c'est pas ce que je veux* » (Tiphaine, E3). Les histoires qu'elle vit sont de courte durée, sans sentiment. Tiphaine tente l'expérience d'une relation « plan-cul » : « *Après le Nouvel An, je voulais plus voir Bruno et j'étais en bad. Perte de confiance totale. C'est vrai que c'était pas facile parce que je me sentais super seule (...). [Lors d'une soirée] j'avais bu, donc forcément ça allait, ça casse le romantisme et donc j'ai commencé à parler avec un mec, de voyages... on a parlé de trucs trop bien, ça aurait pu marcher je pense. (...) Je suis partie dans le délire plan-cul, parce que j'avais pas le temps à cause de mes concours. Mais bon il s'est avéré que quand on se voyait j'avais trop de mal à être à l'aise avec lui. Il me fallait du temps avant d'être à l'aise, et finalement niveau sexuel c'était pas si bien que ça. Et en plus de toute façon il commençait vraiment à me traiter comme un plan-cul, alors que bon OK, l'idée venait de moi, mais j'avais pas présenté ça comme ça, et bref j'ai pas supporté, et je l'ai squizzé* » (Tiphaine, E3). Etre traitée comme un plan-cul est associé ici à un traitement sans égard, sans attention aux nécessités du partenaire pour que la relation sexuelle soit satisfaisante. Tiphaine après sa rupture avec Bruno a besoin de temps pour se sentir à l'aise sexuellement avec un nouveau partenaire. Celui-ci semble sans égard pour ses difficultés. Il n'essaie pas de recréer cette « zone de sécurité » dont Tiphaine a besoin. Les plans-cul réguliers ou les amitiés améliorées semblent mieux à même d'apporter ce respect de la personne qui est attendu aussi dans la sexualité par les femmes. Si certaines jeunes femmes se sont ouvertes à une sexualité libérée et assument comme Tiphaine des contrats sans engagement, elles ne veulent pas être traitée sans égard, ou comme des bouts de chair. Elles veulent être respectées dans l'échange sexuel qui a lieu (Kaufmann, 2011).

Un plan-cul régulier peut permettre à l'individu de regagner une certaine estime de lui-même, de sa valeur érotique, de son envie de plaire après des expériences amoureuses qui peuvent l'avoir blessé. Il peut être aussi le choix plus durable d'un mode de vie sans engagement pour que les blessures anciennes ne se rouvrent pas. Le détachement entre sexualité et amour est ici positif car il permet à l'individu de se sentir valorisé sans obligation de faire couple. Mais il suppose cependant un respect mutuel et une attention à l'autre, ce qu'une relation légère suivie permet de mieux apporter qu'une relation d'un soir.

3 L'organisation de la vie personnelle et le rôle des amis

L'organisation de la vie privée avec ce type de relation est fortement clivée : d'un côté les amis, la famille, le monde officiel, de l'autre la relation d'amitié améliorée ou de plan-cul qui reste plus ou moins cachée, en tout cas indépendante du monde officiel. Ce sont les amis qui sont les référents centraux pour l'individu, les « plans-cul réguliers » étant officiellement destinés à ne pas durer. Les deux mondes sont relativement cloisonnés, mais des informations peuvent cependant circuler. Hormis Dorothée, sa cousine, qui était présente lors des vacances où Lilia a rencontré Léo, les copines proches de Lilia ne le connaissent pas. Et inversement, elle connaît les copains qui étaient avec Léo lors des vacances, mais ne les fréquente jamais car ils ne se voient toujours que tous les deux. Lilia sort de son côté avec ses amis et Léo avec les siens. Elle passe la période de Noël, avec ses copines et ses parents, pendant que Léo skie avec ses amis. L'essentiel de la semaine pour Lilia est donc occupé par ses amis, par sa famille (elle vit toujours chez ses parents) et par son travail dans une agence bancaire. L'expérience d'amitié améliorée n'est qu'annexe dans la vie quotidienne, même si Lilia espère que la situation évoluera. Mais elle est tiraillée : elle ne veut pas se montrer trop dépendante de Léo et essaie alors de montrer les bons côtés de sa relation. *« En fait moi je me suis rendu compte qu'on était bien comme ça. Donc limite, là, si il me disait : « Ouais j'aimerais bien qu'on se remette ensemble officiellement », je lui dirais : « Non ». Enfin je pense. Là je dis ça comme ça, tu vois, mais là dans ma tête je pense que j'ai pas envie. Je pense que j'ai envie qu'on reste comme ça. On est bien, tu sais, j'me sens moins obligée de l'appeler tout le temps. Je me sens moins obligée de lui demander : « T'étais où ce soir ? Y'avait des meufs ? ». Comme j'aurais pu être quand on était en couple. C'était : « T'étais où ? Y'avait qui ? T'as discuté avec qui ? ». Des trucs de chieuse quoi, alors que là je me sens moins obligée de lui demander tout ça. Donc je me sens bien, on se voit, on a envie de se voir, on est bien quoi »* (Lilia, E2). L'amitié améliorée doit produire en principe une grande indépendance émotionnelle. L'obligation d'exclusivité sexuelle génère finalement des doutes plus qu'elle ne rassure. Lilia valorise donc une organisation de sa vie privée sans torture, sans poids excessif du partenaire sur son quotidien. Avec cette déclaration, elle se valorise à ses yeux comme à ceux de l'enquêtrice en se montrant indépendante sentimentalement de Léo. Mais au moment où il lui fera la proposition de reformer un couple, elle n'hésitera pas à lui dire oui.

Le soutien des proches

Les relations de « plan-cul suivis » sont parfois commentées aux amis. Le dévoilement est d'autant plus facile que le partenaire est déjà connu par les copines. La relation doit restée officiellement cachée mais Lilia commente son histoire avec Léo avec ses copines les plus proches. Celles-ci la coachent dans ses tentatives de renouer avec Léo après la première séparation, ou la protègent en prévenant Lilia des dangers ou des risques d'un contrat

« d'amitié améliorée ». Les remarques adressées à Lilia révèlent les normes de son entourage amical. Etre en « plan-cul » est jugé négativement par les copines. Ce n'est pas la sexualité libérée qui est rejetée : tant que les deux partenaires sont sur la même longueur d'onde, une sexualité libérée ne pose pas de problème. La difficulté principale de ce type de relation c'est l'absence d'égalité. Ce qui est condamnable, c'est d'être traité comme un « plan-cul » alors qu'on considère et traite le partenaire comme une personne. Ce qui est donc refusé par l'entourage, c'est d'accepter une relation inégale, c'est de se faire abuser par le partenaire, d'être, comme Lilia l'exprime elle-même, « prise pour une conne ».

Présentons d'abord l'univers relationnel de Lilia : il y a ses parents et plus particulièrement sa mère avec qui elle échange beaucoup sur sa vie personnelle et qui a été très malheureuse de sa rupture avec Mathis avec qui Lilia sortait depuis trois ans. Elle a mal accepté la nouvelle relation avec Léo puis la rupture rapide. Elle n'est pas au courant du contrat d'amitié améliorée. Lilia lui en parle le moins possible car elle estime que sa mère a du mal à comprendre qu'elle ait remplacé Mathis si vite par un autre. Il y a également la cousine de Lilia du même âge, Carole, qui vit une rupture très difficile avec son propre petit ami. Carole prévient Lilia des risques de la nouvelle relation avec Léo qui lui serait défavorable : « *Donc elle me dit : « Je suis trop contente pour toi ». Mais au début elle était... Quand je lui ai dit : « Je revois Léo », elle me fait : « De toute façon il va te prendre pour son plan-cul, y'a que ça qui l'intéresse, j'ai l'impression que toi aussi t'es avec lui que pour le cul », machin et tout. Donc voilà... Je sais pas si elle est très contente pour moi en fait. Ouais... Elle me le dit. Parce que la dernière fois j'lui ai dit : « Ouais c'est pas sympa ce que tu me dis ». Je fais : « Tu vois que je suis heureuse, tu pourrais être heureuse pour moi ». Et elle me dit : « Ouais, j'sais pas, j'suis trop contente pour toi mais j'espère qu'il est pas en train de se foutre de ta gueule ». » (Lilia, E2). Ne pas être trompée par un garçon, ne pas être soi-même complice de cette mascarade et assumer un discours conjugal alors qu'on ne partage rien que du sexe, tels sont les écueils sur lesquels insiste Carole, au risque de paraître peu engageante sur le renouveau de la relation.*

Alissa, collègue de Lilia est la confidente à qui elle raconte toute l'histoire avec Léo. Plus âgée, elle joue un rôle de coach pour Lilia : « *C'est ma petite confidente du travail. Dès qu'on arrive le matin elle me raconte tout son week-end et j'lui raconte tout mon week-end. On s'raconte nos trucs. Pour Léo elle connaît toute l'histoire. Elle est un peu plus vieille, elle a 26 ans. Elle a vécu une longue relation avec son ex pendant sept ans et là maintenant elle est avec un mec depuis un an et demi. Ils ont emménagé, ils vont avoir un bébé, machin et tout. Donc tu sais, elle a vachement d'expérience. Donc genre quand je lui parlais de Léo, elle a trop su m'aider en fait. Tout ce qu'elle m'a dit : « Ouais Léo il doit réagir comme ça, comme ça... » et tout, bah en fait, ça s'est avéré que c'était vrai. Quand je parle avec Léo il me dit tout ce qu'elle m'a dit en fait. Elle a de l'expérience donc on peut... C'est marrant de discuter avec elle quoi, on dirait une vieille. Chaque fois qu'on discute, elle me fait la morale, elle me*

dit : « Mais attends, t'es trop conne, pourquoi t'as réagi comme ça avec Léo, il fallait pas! », machin. Rires. » (Lilia, E2). Le contenu des discussions entre les deux copines est fortement imprégné des aventures de Lilia. Alissa connaît Léo de vue car il était déjà venu chercher Lilia à l'agence. Au moment du second entretien, Lilia et Léo renouent en tant qu'« amis améliorés » après une première séparation. Alissa et Dorothée (une autre de ses plus proches amies) conseillent à Lilia de ne pas trop montrer qu'elle est accrochée à Léo. Elles cherchent une nouvelle fois à préserver Lilia d'une relation trop inégale et en même temps à ne pas faire peur à Léo au moment où il renoue avec elle. *« Elle me donne des conseils, elle me dit comment réagir : « Ne lui parle pas d'une relation officielle tout de suite, ne l'appelle pas pour « ci », attends qu'il t'appelle ». Des trucs normal quoi, comme une amie peut dire à sa pote quoi. Ouais, ça m'aide. Je suis quelqu'un qui a besoin d'être encadré tu vois. Si y'avait pas par exemple Alissa, Doro pour me dire : « Non l'appelle pas, arrête tes conneries », machin, moi j'serais tout le temps en train de l'appeler. Même quand j'attendais la réponse pour sa lettre, y'a deux semaines, j'avais trop envie de l'appeler. Et Doro elle m'a dit : « Oh l'appelle pas, c'est pas bien », machin et tout. Et du coup il m'a appelée le lendemain donc tant mieux »* (Lilia, E2). Doro, Alissa se déclarent contentes du retournement de situation mais mettent en garde contre un état de fait qui durerait. Pour elles, ce type de relation ne vaut que comme prélude à une remise en couple plus durable, c'est-à-dire plus conforme à un idéal conjugal : *« De continuer, mais comme tout le monde me dit, pas éternellement quoi. Faut pas que ça dure. Pas plusieurs mois comme ça quoi. Après ça pourra plus durer, après faut se faire une raison quoi »* (Lilia, E2). La relation conjugale reste, dans les discussions, l'horizon normatif central et ce type de contrat n'a qu'une dimension transitoire. La position des copines est ici importante : Dorothée, Alissa ou Carole sont dans une phase biographique où elles souhaitent s'ancrer dans une relation conjugale stable. C'est ce modèle qu'elles défendent pour Lilia, condamnant à terme son expérience avec Léo si celle-ci devait se prolonger.

Les réseaux amicaux ne partagent cependant pas les mêmes attentes car les amis sont parfois dans la même dynamique que la personne en « plan-cul ». Les copines peuvent partager et soutenir également ces valeurs liées à la fête et au plaisir dans les relations intimes. Les discussions entre Lina, et ses deux copines Bonnie et Mathilde, portent régulièrement sur les copains qu'elles ont eus et qu'elles s'échangent entre elles. Pour les copines de Lina, il y a peu de restrictions à cette circulation des garçons.

[on parle des garçons] De façon très vulgaire, en plus on est... On se retrouve toujours dans des situations très malsaines... Donc Mathilde est sortie avec Théo, y'a plusieurs années. Moi je me suis retrouvée à avoir failli coucher avec Théo, sachant que Mathilde est une de mes amies très proches. Mais Théo a été interdit de coucher avec moi par un pote à lui parce que j'avais déjà couché avec ce pote-là (rire) !

D'accord, donc dans tous les cas il y avait le véto d'un côté et toi, c'était ta copine donc véto de l'autre ?

Bah Mathilde elle s'en foutait, elle me disait : « Oui vas-y » ! (rire) Elle me disait : « Oui vas-y, ça fait longtemps qu'il a pas tiré sa crampe » ! (rire) (Lina, E1)

Le fait de croiser loyauté amicale et relations sexuelles avec des ex n'est pas forcément bien vu par Lina.

Bonnie elle, son plan-cul il est sorti avec Mathilde avant... Donc ouais, c'est toujours hyper malsain, c'est toujours hyper compliqué (rire)...

D'accord. Donc du coup vous avez les mêmes cercles de fréquentations...

Ouais quasiment. Mais là avec Mathilde on va chercher un peu de viande ailleurs parce que ça commençait à sentir la consanguinité dans ce truc-là ! (Lina, E1)

Lina possède aussi un monde personnel clivé à sa manière : il y a les garçons avec qui on couche et les autres. D'un côté la force de l'amitié sans sexe de l'autre celle des plaisirs du sexe sans amitié. « *C'est vrai, j'avais envie de m'amuser. Les hommes avec qui j'étais c'était plus mes amis proches, mes amis-hommes proches... Sinon les autres garçons c'était juste... des bites sur pattes on va dire (rire)* » (Lina, E1). Cette réduction des individus à leur dimension sexuelle est une des caractéristiques qui est la plus contestée par la logique de l'amour qui voit les individus comme des personnes et qui suppose une certaine forme de respect.

La recomposition des proches

Les proches peuvent suivre et soutenir une personne dans ses expériences d'amusement parce que celles-ci ouvrent sur un autre chemin : Lilia se dit « amoureuse » de Léo est essayée de modifier le contrat relationnel. Mais elles ne sont pas prêtes pour autant dans ce milieu-là à accepter une relation sans aucune perspective conjugale, une relation dont la sexualité ne serait que l'horizon. Les copines de Lilia suspectent que Léo ne soit qu'un plan-cul et que les sentiments affichés par Lilia ne soient pas si sincères que cela. Lilia ne semble pas avoir parlé d'Eric son plan-cul régulier. Cet horizon dédié au plaisir paraît condamnable pour les copines de Lilia (autant que Lilia condamne l'attitude de sa copine Flo). Dans le milieu amical de Lilia, le plan-cul est accepté dans la mesure où il débouche sur autre chose, s'il est un moment de transition (vers autre chose).

Lorsque la période d'amusement se prolonge, l'opposition des amis peut être plus nette et créer de véritables clivages dans les réseaux amicaux. Certains amis ont suivi d'autres voies scolaires, ont fait des choix différents en matière de vie privée qui les conduisent à rejeter un logique de l'amusement. Caroline étudiante de 24 ans, en fait l'amère expérience avec sa meilleure copine de collège, Laurence, avec qui la distance sociale s'est creusée de plus en plus. Laurence a choisi une filière courte (un BEP), est en couple depuis plusieurs années, et attend son premier enfant. Caroline commence des études supérieures, a lâché Fabrice et vit

une période d'amusement. Lors d'une soirée de nouvel an qui réunit les anciens amis, Caroline entend alors des critiques ouvertes de Laurence sur son comportement intime et celui de son autre copine, Katia : « *De toute façon, on vous choisira pas comme marraines, parce que vous êtes trop... vous avez une vie trop dissolue (...) C'est ce qu'elle m'a dit après, que maintenant qu'elle avait un bébé, et que nous (Katia et moi, non), on n'était plus vraiment sur un même pied d'égalité. Et qu'on n'était « plus fréquentables ». C'est ce qui est ressorti de tout ça. Moi j'ai jamais compris pourquoi y'avait un... on a toujours été comme ça. Et c'est maintenant qu'elle a un enfant que... elle nous trouve plus fréquentables* » (Caroline, E3). Laurence est à une autre étape de son existence, celle de construction des statuts familiaux qu'elle a anticipé par le choix d'études courtes alors que Caroline vit sa vie d'étudiante sans attaches familiales. Caroline se tourne alors vers de nouvelles amies : Emilie, copine de l'université, rencontrée deux ans auparavant, devient sa confidente. « *Donc je me confiais beaucoup moins à mes anciennes, mes copines plus... que je connaissais depuis longtemps et beaucoup plus à elle que je connaissais beaucoup moins au final* » (Caroline, E3). Pour Caroline qui vit alors une longue période de célibat, Emilie est une personne neuve qui ne connaît pas son passé. Surtout à la différence de sa copine Laetitia, déjà bien installée dans la vie, Emilie poursuit ses études et comprend mieux la situation et les choix personnels de Caroline.

Le regard des amis pèse lourd dans les choix de vie privée des jeunes adultes. S'ils vivent la même étape de leur vie adulte, ils comprennent et appuient plus facilement les choix personnels. S'ils commencent une autre étape de leur biographie, la compréhension peut être plus difficile à obtenir. Lorsque les individus avancent en âge, les jeunes femmes se retrouvent alors dans un cercle amical où les normes et le mode de vie conjugal installé est devenu dominant et s'impose alors à elles. La jeune femme libérée devient la femme seule (Kaufmann, 1999). Hormis dans le cas de Lina, pour qui une sexualité ouverte est au cœur de l'amitié partagée avec ses copines, les amis favorisent les relations stables et la réduction des périodes d'amusement. Les contrats de type plan-cul réguliers, suivis ou améliorés ne se poursuivent que parce qu'ils sont cachés ou parce qu'ils offrent une perspective de déboucher sur un autre type de relation.

4 La labilité des contrats orientés vers l'amusement

Les relations orientées vers l'amusement, les relations légères ne constituent pas un modèle positif de vie à deux. Contrat partiellement bricolé en fonction des priorités différentes de chacun, horizon partagé temporairement à un moment donné de son histoire personnelle, ces relations sont marquées par une durée limitée et une grande labilité. Le contrat peut changer et être renégocié à tout moment tant on sait qu'il peut paraître étonnant et insatisfaisant pour soi et pour les autres.

Des allers et retours dans les définitions de la relation

Un contrat de relation légère peut ainsi devenir plus « sérieux ». La labilité des contrats est très nette dans le cas de Lilia et de Léo. Retraçons rapidement leur histoire depuis le début. Après une relation sérieuse (ils sortent ensemble, ils sont ensemble) commencée courant août et qui s'est terminée début novembre, la relation reprend début décembre sous la forme d'une « amitié améliorée ». Un mois plus tard, en janvier, après la période des fêtes de Noël, après le long travail de sape de Lilia sur le sens de leur relation, celle-ci entend Léo lui proposer de recommencer une histoire de couple : « *Et là on discute et tout et il m'avoue qu'il veut se remettre avec moi sérieusement. Moi : HEUREUSE ! Limite j'avais les larmes aux yeux, tu vois. Il me dit : « Ouais, j'veux me remettre avec toi », machin et tout. Il me dit : « Ouais, je suis désolé, j'étais trop bloqué, j'avais un blocage par rapport à toi et tout au niveau de mes sentiments, et maintenant c'est bon, je sais que je veux être avec toi, on est trop bien ensemble ».* » (Lilia, E3). L'acceptation transitoire de l'amitié améliorée a porté ses fruits : le couple se reforme. S'ensuit une semaine ponctuée par des tensions très fortes provoquées par Lilia : « *Donc on s'est engueulés pour ça et après on n'a fait que de s'engueuler. Mais pour des trucs cons hein. Des trucs, même tu n'as pas besoin de t'engueuler pour ça. C'est genre : il devait m'appeler à 21 heures, il m'appelle à 21h15, je lui tape une crise. Mais ridicule. Même moi, même moi quand je lui tapais ma crise, je me disais : « Mais t'es con Lilia, t'as lutté pour qu'il se remette avec toi et tu lui tapes une crise pour de la merde ! »* » (Lilia, E3). Pour Lilia, le couple loin de donner l'assurance d'un avenir serein rime avec une incertitude quant à la fidélité de son partenaire et par conséquent avec un fort contrôle de celui-ci. Onze jours plus tard, Léo décide de mettre fin à la relation : « *Et en fait on a parlé pendant une heure et en fin de compte il m'a dit : « Ouais je veux plus être avec toi, c'est pas possible, je t'adore mais on s'entend vraiment pas quoi ». C'était pas faux, tu vois. On faisait que de s'engueuler pour de la merde. Je lui prenais la tête et tout. Alors que j'avais lutté quand même pendant un mois et demi pour l'avoir. C'était mon seul souhait quoi. Donc heu, la grosse gogole. Et du coup bah on s'est séparés le 21. Le 21, je lui ai dit : « Par contre, stop, t'auras plus de mes nouvelles, c'est fini ». Donc lui il était grave triste, limite il chialait au téléphone, enfin il chialait pas mais j'entendais qu'il était trop mal. Limite il avait les larmes aux yeux »* (Lilia, E3).

Lilia perd de vue Léo jusqu'à la mi-février, moment où elle lui envoie un SMS d'anniversaire. Celui-ci lui passe un coup de téléphone et ils décident de se revoir le week-end suivant pour une sortie à Eurodisney. Le soir même, ils couchent à nouveau ensemble. La relation repart alors sur des bases sexuelles et amicales. La seconde tentative de faire couple s'est soldée par un échec, amenant Léo à s'accrocher désormais encore plus à son idée de partir à l'étranger. La relation qui se noue à ce moment reprend des caractéristiques du contrat d'amitié améliorée même si la chose ne semble pas avoir été tout à fait explicitée par les deux partenaires. « *Et aujourd'hui, comment je nommerais cette relation ? Bah franchement j'sais*

pas. C'est même plus une relation amicale améliorée, c'est plus rien, je sais même pas ce que c'est tu vois. Lui il veut être plus que ami avec moi mais il veut pas se mettre avec moi. Franchement c'est le vide » (Lilia, E3). Lilia est amère, consciente qu'elle a laissé passer sa chance. La relation qui se dessine ne pourra plus déboucher sur une remise en couple alors même que la jeune femme le souhaite. Elle se poursuit pendant encore un mois (moment où l'entretien a lieu), centrée sur la sexualité. Lilia est honteuse de cette évolution. Elle ne dit pas à Alissa qu'elle a renoué avec Léo préférant en parler à sa copine Dorothée et à sa cousine Carole. Celles-ci ont des avis plus négatifs qu'avant sur la relation : *« Donc Doro, elle juge pas, mais bon elle me donne son avis, elle me dit qu'à un moment faut dire « Stop ». Que soit on se met ensemble, soit on se voit plus. C'est la question que tout le monde se pose : « Comment faire ? ». (...) Carole pareil, elle connaît tout. Mais Carole par contre, elle juge plus. En fait ça dépend... Là, elle me disait : « Léo, il te prend pour un trou, c'est trop abuser ». Après c'est pas totalement faux. Qu'est-ce que tu veux répondre... ? Donc elle juge plus quand même. Mais là hier j'lui ai raconté, elle me dit : « T'as vraiment trop de chance d'avoir gardé des liens aussi forts avec lui... ». »* (Lilia, E3). Carole est partagée : envieuse du désir que Lilia provoque chez Léo (ce qui est une réussite du point de vue du capital érotique), elle est négative sur une relation sans autre perspective que la sexualité. Considérée par les copines de façon plus nette qu'avant comme humiliante pour Lilia, réduite par Léo à sa dimension physique, sans perspective de transformation, la relation est condamnée par les copines, mais Lilia ne se résout pas à faire le pas et rompre.

Ce qui frappe dans cette histoire, c'est une certaine labilité de la définition d'une relation qui se poursuit malgré quelques interruptions en raison de l'attachement et de l'attirance qui existe entre les deux partenaires. Une brève relation de Lilia avec un jeune de son quartier n'effacera pas le souvenir de Léo avec qui elle renoue dès qu'il l'invite à passer une nouvelle journée à Eurodisney. Lilia et Léo semblent coincés entre plusieurs impératifs en tension : construire quelque chose de durable se heurte aux projets personnels de formation à l'étranger de Léo que Lilia appuie officiellement (même si elle garde pour elle des doutes) ; les sentiments ressentis ont du mal à s'articuler aux obligations de la relation de couple telle qu'ils la définissent. Sur cette dernière tension, Lilia estime qu'elle rend la vie impossible à Léo et qu'ils s'aiment mais « ne s'entendent pas » au quotidien.

« Quitter » son plan cul

Les « plans-cul réguliers » peuvent aussi se terminer net quand naît une autre histoire avec une nouvelle personne. Ainsi Lina, jeune étudiante de 21 ans, en dernière année de BTS, avait un « plan-cul régulier » au moment de l'entretien avec Arnaud un collègue de BTS. Mais cette relation commençait à lui poser problème : *« Avec mon plan-cul, ça n'allait plus très bien parce que moi j'aimais pas... j'avais la sensation de m'attacher. Donc j'étais en train, petit à petit, de ralentir les moments où on pouvait se voir dans l'intimité »* (Lina, E1). La

rencontre avec Yann permet à Lina de « rompre » avec son plan-cul du moment, ne pouvant continuer à assumer des relations parallèles : *« J'avais un plan-cul très régulier qui était ce Arnaud. Lui, à partir du moment où j'ai embrassé ce Yann euh... j'ai décidé d'arrêter avec lui parce que c'était pas... enfin, moi je trouvais pas... je pouvais pas concevoir de continuer avec lui parce que c'était destructeur pour moi, en fait, comme relation... »* (Lina, E1). Elle passe alors sur un autre mode de relation avec Arnaud : *« Donc je préférerais tout arrêter et euh... Et bah, il ne l'a pas forcément bien pris parce que un homme, ça a toujours un peu de fierté euh... Mais après, notre relation, enfin, en tant que collègues, elle est toujours... Enfin, elle est très bien. Parce que c'était ça le problème aussi : quitter un plan-cul qui est son collègue, c'est toujours un petit peu problématique »* (Lina, E1). Lina réorganise ses relations et le contrat qui la lie en fonction de ses engagements : certains sont légers ; d'autres à un moment donné peuvent devenir plus sérieux, mais le cadre relationnel dans lequel elle évolue est clair (un seul contrat à la fois). Lina peut d'autant mieux développer des relations de type « plan-cul » qu'elle est issue d'une famille qu'elle qualifie elle-même d'hippie, en rébellion par rapport à nombre de normes de la société contemporaine. La sexualité est un thème qui est discuté très librement au sein de sa famille.

Conserver un « plan-cul » c'est donc aussi pouvoir maîtriser les sentiments générés par le contact prolongé avec une personne. Lina n'a justement pas envie d'être dépendante de ses sentiments et préfère alors rompre et s'engager dans une autre voie avec quelqu'un de neuf mais qui a des sentiments pour elle. Pourquoi faut-il se montrer peu dépendant sentimentalement du partenaire ? Parce que cela conduit alors à déséquilibrer la situation et être amené à souffrir quand celle-ci cesse. C'est se mettre dans une situation de déséquilibre sentimental et de potentielle souffrance. Or, Lina ne souhaite plus être sous la coupe d'un quelconque partenaire, situation dont elle a fait l'expérience douloureuse lors d'une précédente relation. Elle refuse de se sentir dépendante et rompt, donc, avec Arnaud dont les sentiments n'avaient pas changé, et choisit un nouveau partenaire sur la base d'un contrat très différent.

Conclusion : Etre valorisé, sans souffrir, ni être dupe en attendant mieux

Avoir un « plan-cul » régulier permet également de s'amuser, d'acquérir des expériences multiples qui font partie de ce qu'un individu peut être en droit de vivre pendant sa jeunesse. Pourquoi limiter ainsi son investissement dans une relation ? La perspective du départ à l'étranger de Léo peut être vue comme une occasion de souffrance pour Lilia. Ne pas s'engager est donc une forme de protection mutuelle car on sait que le lien ne peut se poursuivre avec la distance. Dans une certaine mesure, les situations estudiantines et professionnelles assez diversifiées et assez précaires des jeunes peuvent les conduire à essayer de bricoler des contrats relationnels essayant de trouver un équilibre entre les attentes et les situations de chaque partenaire. Une très grande implication dans les études peut aussi limiter

l'engagement dans une relation personnelle et à bricoler des contrats transitoires (Bogle, 2008). Les échecs de la vie amoureuse peuvent également amener les jeunes adultes à ne pas vouloir s'engager, une nouvelle fois pour ne pas souffrir et à chercher cependant à se rassurer dans leur capacité à séduire physiquement.

Mais force est de constater que ces contrats légers ne constituent pas un idéal de vie personnelle. Dans l'état actuel des normes et des modèles de vie privée, ce type de contrat est une position d'attente, une respiration entre deux séquences plus conjugales, une première façon d'entrer en relation dans l'espoir que celle-ci évolue. Elle n'est pas envisagée comme une solution stable pour un individu. Les amis, référents centraux, peuvent favoriser ce type d'expériences qui rehausse l'image de l'individu. Ils expriment ainsi leur respect des deux partenaires. Mais ils ne l'acceptent qu'à titre de réparation de fortune du moi. Ils tentent par la suite de limiter la durée et l'influence de ces situations en orientant l'individu vers des modèles intimes plus conjugaux. Ce type de contrat est donc toujours transitoire et ne vaut que parce qu'il prépare ce qui doit lui succéder.

Chapitre 4 : « Se fréquenter » : le chemin des statuts

Un deuxième type de contrat instaure une relation suivie centrée sur la construction de statuts familiaux : se marier ou avoir des enfants sont des thèmes particulièrement présents dès le début de la relation et conditionnent son bon déroulement. Ces mêmes thèmes peuvent être aussi un horizon pour les autres types de contrat, mais ils sont vus comme une possibilité lointaine, conditionnée par la réussite d'étapes préalables. Dans ce contrat orienté vers les statuts en revanche, la perspective du mariage ou des enfants conditionne l'ensemble de la relation. Dans les années cinquante en France, couple rimait avec mariage et entrée dans la parentalité. Tout individu avait l'obligation de se marier afin de pouvoir vivre pleinement une relation à deux. Aujourd'hui le mariage n'est qu'un contrat parmi d'autres sur lequel peuvent s'entendre les jeunes adultes. Certains contextes familiaux, culturels et surtout religieux socialisent les enfants de façon suffisamment efficace et les contrôlent de façon assez étroite pour que ces derniers suivent ce modèle. Cependant les jeunes adultes effectuant des études ont des marges de liberté et sont soumis à des logiques normatives concurrentes (amusement, amour) qui affaiblissent le primat de l'institution.

1 Les principes du contrat

Certains jeunes adultes s'accordent pour entrer dans une relation conditionnée par la perspective du mariage. Parce que les jeunes adultes font souvent encore leurs études, cette perspective n'est pas forcément très actuelle, mais elle est pourtant le vrai point de départ de la relation, celui qui lui donne tout son sens. La relation avant le mariage est marquée par l'attente et doit permettre de confirmer le choix de chacun de s'engager. Le mariage est censé ensuite être le symbole de la transformation de chaque partenaire en le faisant devenir pleinement adulte. Les individus vivent donc au futur pour cette nouvelle identité.

Le contexte familial et culturel ancre certains jeunes dans cette perspective. L'histoire de deux enquêtés issus de l'immigration maghrébine (Nadia), et de l'immigration de l'Afrique de l'ouest (Mouad)³⁶, tous deux très liés à leur famille en France, permettra de mieux caractériser ce type de contrat. Au moment du premier entretien, chacun commence une histoire avec une personne de même origine culturelle et de même confession. Le mariage a, dans ce contexte, une dimension légale mais aussi religieuse. Il est une affaire particulièrement contrôlée par les familles et pas seulement une affaire d'individus. Mais, précisons-le tout de suite, si le poids des familles est important, Nadia comme Mouad disposent de marges de manœuvre pour commencer quelque chose par eux-mêmes avec leur partenaire respectif. On est loin de cas de mariages arrangés qui peuvent exister aussi dans cet univers culturel et religieux. Précisons également la portée de nos analyses : il ne s'agit pas avec ces deux cas de cibler une

³⁶ Pour une analyse détaillée des différentes manières de faire couple pour des individus issus de l'immigration, voir le travail de Beate Collet et Emmanuelle Santelli (2012).

communauté ethnique ou religieuse particulière. Ce sont les deux cas que nous avons dans un corpus qui aurait pu également comporter des jeunes adultes d'autres confessions religieuses. Le contrat orienté vers les statuts peut concerner nombre de jeunes pratiquants, d'appartenances confessionnelles les plus diverses, pour qui le mariage est une valeur forte.

Quels sont les principes du contrat passé entre les deux partenaires dans ces relations statutaires ?

-La relation est conditionnée par sa future institutionnalisation (sans cette perspective, elle s'arrête). Le partenaire n'est rien tant qu'il n'est pas marié ou fiancé.

-Les contacts avec le partenaire doivent permettre de s'assurer de ses bonnes intentions.

-L'intimité partagée est limitée. La sexualité génitale, une des dimensions de cette intimité, ne peut avoir lieu officiellement qu'après le mariage.

a) Vivre au futur

Les partenaires ont une claire conscience que « la vraie vie de couple », ce sera après. Nadia et Hassan sont ensemble depuis trois semaines. Ils discutent de mariage, de religion, des attentes des parents. Avant la présentation aux parents, qui sera le point de départ du projet de mariage, la relation reste cachée et ne peut donner lieu à un quelconque projet : « *On a parlé de mariage. Il m'a dit : « Ouais, ton père, il veut un mec comment ? » (...). Sinon non pas de projet. Si, une fois, il m'a envoyé un message il m'a dit : « J'espère qu'on vivra sous le même toit ensemble ». J'étais contente, parce que un mec qui sort avec une meuf pour un truc sérieux, après, c'est bien »* (Nadia, E1). Cette perspective de l'institutionnalisation de la relation distingue les jeunes hommes que Nadia côtoie : selon elle, la plupart souhaite s'amuser, coucher avec des filles ; certains, plus rares, comme Hassan, souhaitent une relation sérieuse, c'est-à-dire envisagent de façon explicite la perspective du mariage. Le mariage n'est pas qu'une affaire personnelle mais bien collective puisqu'Hassan sait qu'il va devoir correspondre au profil recherché par les parents de Nadia.

Le mariage est cependant une perspective lointaine. Parce que les études sont devenues un élément-clé de la promotion sociale, les jeunes adultes de ce type ont bien intégré les nouvelles étapes de leur vie privée : on ne se marie qu'une fois les études finies, qu'une fois bien engagé dans la profession car il est important de travailler. Cependant une partie de l'entourage de Nadia plaide pour une entrée précoce dans la vie maritale : « *Je connais des personnes qui me disent à 22 ans il faut que je sois fiancée mais moi je pense pas comme ça. J'ai que 21 ans et je ne pense pas à ça. Je verrais au fil du temps »* (Nadia, E1). Pour elle et ses parents, famille de milieu ouvrier, les études et l'activité professionnelle constituent des priorités : « *Mes parents, ils veulent pas que je dépende exclusivement de mon mari. Mon père, il veut que je gagne ma vie à moi »*. Son destin matrimonial, Nadia le décidera plus tard. Ses parents ne la définissent pas, à ce moment de sa biographie, par la dimension matrimoniale.

Le récit de Nadia laisse deviner une certaine forme d'autonomie que lui laissent ses parents : « [Mon père] m'a dit : « Ramène un Tunisien ». Mais ma mère elle m'a dit : « Marie-toi avec qui tu veux ». Mon père est Tunisien et ma mère est Algérienne » (Nadia, E1).

La sexualité et la sensualité après le mariage

Toutefois, malgré cette relative autonomie, les normes relatives à la disposition du corps sont strictes et Nadia a bien intériorisé ce que ses parents et sa culture attendent d'elle : la sexualité génitale n'est autorisée que dans le cadre du mariage. Nadia est donc vierge au moment de l'entretien et ne compte pas plus coucher avec Hassan qu'avec ses deux précédents flirts. Elle n'est pas hostile cependant à un peu de sensualité. Ils s'embrassent trois jours après leur première rencontre. Nadia en revanche rejette les caresses corporelles et « recule direct » Hassan quand celui-ci essaie d'élargir les répertoires de la sensualité. Nadia assume pleinement son appartenance à l'univers culturel musulman dans lequel elle a grandi, et que partagent ses copines de l'Université, mais elle l'adapte au monde étudiant dans lequel elle évolue aussi : les baisers sont autorisés, s'ils ne sont pas trop langoureux.

L'absence de sexualité génitale est vue positivement par Nadia : elle permet de discriminer concrètement les « mecs biens », ceux qui recherchent une relation durable, de ceux qui ne sont que dans une logique de l'amusement avec les filles. La grande question est de savoir quelle est la nature du partenaire avec laquelle elle sort. En dépit de ses déclarations, Hassan cherche-t-il vraiment une relation aboutissant au mariage ? Tiendra-t-il son engagement ? Derrière ses belles déclarations, ne cherche-t-il pas plutôt une aventure sexuelle éphémère ? La question qui se pose est donc celle de la vraie nature de la personne. Pour Nadia, le fait qu'Hassan reste avec elle alors même qu'il n'y a aucune chance de rapport sexuel génital est la meilleure preuve qu'il tient à elle, et désire une histoire sérieuse. « Au début, au bout du cinquième jour, il a essayé. Ça m'a un peu déçue. C'était un peu pressé et en plus je lui ai dit que j'étais vierge. Mais comme il ne connaît pas la personne, il veut quand même essayer de le faire. Je lui ai dit : « Non c'est mort ». Au début déjà, quand je lui ai dit que j'étais vierge. Il ne m'a pas cru. Il m'a dit : « Non c'est pas possible, on dirait pas !! » Pourquoi ? Je sais pas. Mais après il m'a crue en me connaissant mieux. Mais ça ne l'a pas gêné que je sois vierge parce que si ça l'avait gêné, il serait parti » (Nadia, E1). Connaître la personne, c'est savoir ce qu'elle est prête à faire. Le verbe ne suffit pas pour connaître ses valeurs, il faut aussi tester la détermination à préserver ce qui doit l'être. Pour Nadia, comme pour nombre de jeunes femmes musulmanes, le refus d'une sexualité génitale, la conservation de la virginité jusqu'au mariage vise à préserver leur réputation, leur estime d'elle-même, mesurée à l'aune des étiquettes de « fille bien » ou de « fille sérieuse » (Lagrange, 1999 ; Clair, 2008).

Nadia est tout de même un peu décontenancée par Hassan qui a essayé à plusieurs reprises d'avoir une relation sexuelle avec elle. Elle met cela sur le compte d'une « nature masculine » et du désir qu'elle peut lui inspirer. Les jeunes hommes ne sont pas soumis aux mêmes

contraintes de « l'ordre du genre » puisqu'ils sont tenus au contraire de montrer leur hétérosexualité (Clair, 2008). Mais si Hassan doit se montrer « masculin », il doit aussi être respectueux vis-à-vis de Nadia. La sexualité est le symbole de l'objectif final de la relation présente. Il est absent des pratiques mais au cœur des discussions et des espérances. Pour éviter toute tentation, Nadia refuse donc par la suite de voir Hassan dans des lieux où une intimité corporelle pourrait se former (pas de cinéma et surtout pas le domicile d'Hassan).

b) Se fréquenter pour être sûr du partenaire

La question posée par ce type de relation est donc celle de la volonté des partenaires d'aller jusqu'au bout et de respecter l'engagement matrimonial. Le présent de la relation vise donc à établir la nature morale du partenaire (son sérieux). Celle-ci était assurée antérieurement par la connaissance personnelle des familles des deux amoureux. Le nom et la valeur morale de la famille précédaient le soupirant masculin. Mais aujourd'hui en région parisienne, dans le milieu étudiant, le contrôle de la sociabilité des jeunes adultes et la connaissance des familles de leurs amis est lacunaire. Ce sont les stéréotypes qui vont souvent suppléer au manque de connaissances personnelles sur le partenaire.

La première dimension qui paraît donner un gage de sécurité est que le partenaire ait la même culture ou la même confession que soi. Cela assure un cadre minimal de compréhension, de partage de présupposés sur ce que doit être une relation à deux. Mouad a ainsi commencé une relation depuis quatre mois avec Fatiha, originaire du même pays d'Afrique de l'Ouest que lui. Etre du même pays et de la même culture assure, pour Mohamed, une forme de compréhension mutuelle. Nadia de son côté avec Hassan a choisi un garçon qui vient du même pays que son père. Mais l'origine ne suffit pas et les attentes à l'égard du partenaire ne renvoient pas seulement à une culture d'origine, à une tradition, mais sont aussi fortement influencées par la façon de faire couple des autres jeunes adultes.

Comment Nadia considère-t-elle la relation et ce qu'elle attend Hassan ? *« Je pense qu'on est en couple parce que je l'aime et il m'aime. On se dit toujours « je t'aime ». Surtout lui, c'était rapide. Au bout d'une semaine, je crois, il me l'a dit (rires). Il m'envoie tout le temps des messages en arabe : « n'habek » (je t'aime). Tout le temps. Et moi aussi »* (Nadia, E1). Pour faire couple il faut partager les mêmes sentiments, il faut s'aimer. Nadia critique les convenances qui obligent à être en couple sans sentiment : *« Je trouve ça bête de se mettre avec quelqu'un juste pour être en couple. Je pense qu'on est en couple parce que je l'aime et il m'aime »* (Nadia, E1). Le couple, pour elle, se fonde sur les sentiments durables et partagés : *« Un couple c'est quand t'es avec une personne, t'es bien avec, y'a pas besoin de se présenter aux parents. Tu penses que ce sera sérieux et pas seulement pour être avec quelqu'un »* (Nadia, E1). Mais pour être pleinement un couple, il faut passer cependant par une étape indispensable : la présentation aux parents à qui Nadia reconnaît un droit de véto sur la relation. Jusqu'à présent Nadia n'a jamais présenté de petit copain à ses parents,

estimant que ses sentiments n'étaient pas assez forts pour ses partenaires et surtout que le moment de se lancer dans un projet matrimonial n'était pas venu. Avec Hassan, Nadia se projette cependant différemment : « *Si il reste en France et que ça se passe bien je le présenterai à mes parents. Mais bon si il part au bled, on resterait quand même avec lui, même si on se verra moins et je le présenterais aussi à mes parents parce que je suis vraiment attachée à lui, même si on se verra moins souvent je pense quand même que je le présenterai à mes parents* » (Nadia, E1). Au bout de trois semaines ensemble, sûre de ses sentiments à l'égard d'Hassan, Nadia dit envisager de passer à l'étape suivante : celle de la présentation aux parents. Il ne s'agit pas là d'un projet concret, car il faut que tout continue à bien se passer, aucune date n'est fixée, mais en explorant ces scénarii avec l'enquêtrice, Nadia lui montre qu'elle est sincère dans son engagement, qu'elle ne joue pas avec Hassan. Au cœur de la démarche de « fréquentation », il y a l'exigence d'être sincère, authentique dans ses sentiments.

Comment en revanche s'assurer que les sentiments soient réciproques ? C'est la relation au quotidien qui doit en apporter la certitude. La phase pré-présentation à la famille doit servir à tester les motivations et la volonté du jeune homme. C'est là que le bât blesse : rien ni personne ne peut assurer qu'Hassan soit sincère. Et ses déclarations rassurantes ne suffisent pas : « *La seule chose qui le retient en France c'est moi. J'étais contente. J'espère que c'est sincère en tout cas* » (Nadia, E1). Il faut donc s'en remettre aux stéréotypes : pour Nadia, Hassan est un « blédard », un type qui vient du pays, du milieu rural. Ayant vécu son enfance en Tunisie, il est venu en France quatre années auparavant pour y faire ses études. Eduqué par ses grands-parents, il pourrait être vu comme porteur de la culture du bled. Cette étiquette est ambiguë. Elle a une forte charge négative : rustre, peu cultivé, assez direct sur la sexualité, peu respectueux des femmes, telles sont les principales caractéristiques associées aux « blédards » dont Nadia *a priori* ne voulait pas entendre parler. Mais les blédards ont également un rapport à la religion qui semble plus proche de ce que Nadia attend d'un partenaire.

A son grand étonnement, Nadia ne retrouve pas chez Hassan les traits culturels du bled : « *En plus on dirait pas qu'il a grandi au bled. On est sur la même longueur d'onde. Il a juste l'accent un peu mais ça me dérange pas parce qu'il est intelligent. C'est le principal : intellectuellement on s'entend bien. C'est grâce à ça. Parce que avant je me disais : « jamais je me mettrais avec un blédard ». En plus il est beau, il est parfait. En plus il m'a dit que, quand il était en Tunisie, il était à fond dans les échecs. Il voulait faire une carrière dans les échecs. Son père, il a dit non. Après il voulait devenir footballeur. Il a été pris au club africain et son père, il lui a dit : « Non tu feras tes études ». Il est super intelligent* » (Nadia, E1). Nadia trouve en Hassan, en plus de son esthétique corporelle, une affinité culturelle à laquelle elle ne s'attendait pas. Le rapport à l'autre est aussi une bonne surprise pour elle : « *Il est trop attentionné alors que les Arabes c'est pas trop leur truc (...) En général, on se*

promène, on prend un café, et plusieurs fois il m'a ramenée à ma gare. On prend le métro, on prend le RER pendant 25 minutes. Malgré ça, toutes les fois où on était ensemble, il m'a raccompagnée. Donc il est vraiment attentionné. » (Nadia, E1). Cette attention régulière est particulièrement valorisée par Nadia qui a le sentiment d'avoir trouvé quelqu'un qui est enfin là pour elle.

Pourtant, certains traits, comme son rapport à la virginité des filles, ne cadrent pas avec le personnage romantique incarné par Hassan et rappellent une origine blédarde : *« Il s'en fout carrément. Il m'a dit : « Si ça se trouve une meuf, elle a été fiancée, elle a fait avant le mariage et après ça s'est fini, c'est pas pour autant que c'est une fille pas bien, donc qu'elle soit vierge ou pas vierge, ça n'a aucune importance, ça veut pas dire que la fille soit bien ou pas bien ». D'ailleurs c'est bizarre pour un blédard !! »* (Nadia, E1). Cette remarque jette la suspicion sur les intentions d'Hassan qui ne valorise pas comme il le devrait le choix de Nadia de conserver sa virginité jusqu'au mariage. Il inciterait volontiers par là Nadia à ne pas tenir sa promesse. Les moments à deux sont ceux où Nadia peut essayer de faire des tests sur ses sentiments : *« Une fois je voulais le tester il avait une chaîne en or. Je lui ai dit : « Tu me la donnes ? » Et il me l'a donnée tout de suite (rires). En plus le truc c'est qu'il y a une grosse histoire. Tu sais, il y a pas de fermoir sur la chaîne. C'est juste un bout de fer qui attache les deux parties. Et il a tiré. Il l'a arrachée de son cou et il me l'a donnée. En plus il s'est fait mal. Après il m'en a reparlé. Il m'a dit « Même si on se sépare, tu la gardes ». Donc c'était un petit test, et il me l'a donnée »* (Nadia, E1).

L'avis des copines et des copains

Il existe une autre façon de connaître le partenaire : demander à ses copines et se renseigner sur les copains qui le connaissent. D'après leur prénom, les copines les plus proches de Nadia semblent toutes partager la même culture maghrébine qu'elle. Hassan leur a été présenté. Leur opinion est plutôt négative : *« J'l'ai présenté à Sanah et Sonia. Et elles m'ont dit : « Evite de trop lui donner ta confiance parce que c'est le genre de personnes qui fait tout pour que la fille soit amoureuse de lui et il lui demande de coucher avant le mariage. Il a l'air trop d'un mec bizarre c'est un canard ». Elles ont pensé ça toutes les deux en même temps »* (Nadia, E1). Le caractère attentionné d'Hassan leur paraît suspect pour un blédard. Elles estiment qu'il essaie de séduire Nadia et d'endormir sa vigilance pour mieux coucher avec elle. Nadia fait la part des choses et évalue ce qui lui semble l'essentiel : les qualités morales d'Hassan. *« Je le connais de plus en plus, je me dis : « Non il est pas comme ça ». Parce qu'il m'a dit : « Ouais, je suis déjà sorti avec des vierges et moi je le ferai pas avec toi ». Il m'a juré qu'il le ferait pas avec une vierge avant le mariage. Il boit, il fume, mais il est quand même religieux. Parce que chez les musulmans, c'est pas bien de dépuceler une fille. C'est un manque de respect »* (Nadia, E1). Nadia veut y croire malgré deux précédentes tentatives d'Hassan d'avoir un moment intime avec elle.

Une des amies d'Hassan est plus rassurante que les copines qui l'ont croisé quelques minutes : « *Elle connaît super bien Hassan et elle a dit : « Non, Hassan c'est pas ce genre de mec, c'est un mec super bien. Son physique peut-être il pourrait faire penser à ça, mais non, c'est quelqu'un de bien ».* Elle l'a bien défendu et ça m'a fait plaisir. Au début j'étais un peu réticente, je me suis dit : « *Si ça se trouve c'est vraiment un mec comme ça et je perds mon temps avec lui* ». » (Nadia, E1). Un « mec comme ça », un mec qui trompe les filles et veut seulement coucher avec elles sans être sérieux, tel est le danger. Nadia veut quelqu'un qui s'engage vraiment, sincèrement.

Mouad a également des doutes à l'égard de sa partenaire, Fatiha dont il a du mal à évaluer la valeur morale. La solution trouvée par Mouad est aussi de mobiliser son meilleur ami, Mohamed pour qu'il lui donne son avis :

Je l'ai appelé [Mohamed], je lui ai dit : « je vais monter avec quelqu'un, je vais te présenter quelqu'un », et je l'ai présentée.

Et c'était au bout de combien de temps ?

Peut-être un mois après... Comme ça il me rassure dans mes choix.

Et il t'a dit quoi ?

Il m'a dit : « ça va ». Tu sais, que ce soit lui ou moi, on sent tout de suite les choses.

Lui des fois quand ça le touche personnellement il sent pas le mal et moi des fois je sens le mal pour lui, je le mets en garde sur des choses, c'est clair. Et lui il me met en garde sur des choses. Parce que, des fois, on a des œillères, on regarde pas à côté, on regarde toujours tout droit, on est obnubilé par la personne. (Mouad, E1)

Voir le mal, ne pas se laisser tromper par une personne et la séduction qu'elle dégage, voir la vraie nature morale de la personne, tel est le travail de l'ami dans ce monde où rien n'est garanti et où il faut décider quand même. L'ami conseille et aide à décider³⁷. Evidemment les critères qui permettent de juger de la moralité des filles et des garçons sont dans cet univers culturel très clivés : Hassan a déjà couché avec des filles, tout comme Mouad, alors que Nadia non... (et on ne sait pas vraiment pour Fatiha), mais la logique de la relation est la même : s'assurer de la moralité (chacun dans son genre) du partenaire et faire intervenir ses amis pour cela.

c) L'intimité restreinte

Une troisième caractéristique de ce genre de relation est l'intimité restreinte partagée entre partenaires. Nadia doit rentrer à une certaine heure négociée avec ses parents et ne peut sortir le soir qu'exceptionnellement et donnant de fortes garanties. Le temps avec Hassan est donc

³⁷ « *Mohamed il me donne souvent de bons conseils, quand je suis pas sur le bon chemin, c'est une personne qui peut me dire « merde », qui peut me dire : « fais ci, fais ça ».* C'est pas une personne qui va me mettre sur un mauvais chemin parce que mon bien c'est son bien, et son bien c'est mon bien, c'est une amitié qui est au-delà de l'amitié et qui est plus fraternelle qu'amicale » (Mouad, E1).

contraint. Au moment du premier entretien, ils se voient deux après-midis dans la semaine. Nadia évite toute occasion d'intimité physique, notamment le cinéma où Hassan « ne sait pas se tenir ». Les baisers échangés doivent être, on s'en souvient, plus affectifs que sensuels. Mais l'intimité, ce sont aussi les informations que l'on partage. Selon Nadia, Hassan parle très facilement et ils discutent ensemble de tout. Certains points peuvent faire exception : Hassan ne veut pas parler de ses ex à Nadia. L'intimité partagée, c'est enfin le poids d'un partenaire sur l'autre, son influence dans ses décisions. Selon Hassan, dont la carte de séjour a expiré au moment de l'entretien, Nadia est l'unique raison pour laquelle il reste encore en France. Son influence sur lui semble donc importante. Mais sur d'autres dimensions, celle-ci paraît beaucoup plus limitée. Elle souhaiterait qu'il reprenne ses études mais Hassan n'est pas du même avis : « *La dernière fois, j'ai dit : « C'est quand que t'arrêtes de travailler et que tu reprends tes études ? ».* Là, il m'a mis un coup de pression. Il m'a dit « *T'occupes pas de ça* ». *Et j'ai eu trop peur après* » (Nadia, E2).

Lors du second entretien, trois mois après le premier, Nadia et Hassan avaient connu une séparation de quelques semaines et s'étaient remis ensemble. En dépit de cette séparation, l'intimité s'était approfondie fortement entre eux. Hassan se dévoilait davantage et orientait sa vie plus clairement en fonction des attentes de Nadia : « *Il a dit : « J vais arrêter de faire n'importe quoi ».* Et là il a dit : « *J vais reprendre mes études au mois de septembre* ». *Parce que quand j'l'ai connu, il voulait rien faire. Juste profiter. S'amuser. Rien faire. La France quoi* » (Nadia, E2). Or, Nadia rejette précisément cette logique de l'amusement. Elle voudrait un homme plus sérieux moralement. Sous le regard de Nadia, Hassan se transforme peu à peu dans ce sens : « *Déjà il a arrêté ses petites tentatives de « j'te prends par ci ou par là ».* *Il a changé du tout au tout. Maintenant que je sais qu'il me respecte. Il a augmenté au niveau de son grade de blédard (rires).* *En plus, y'a pas longtemps, il m'a dit qu'il a repris la prière, alors qu'avant il buvait, il fumait, il sortait avec des meufs, juste pour coucher avec elles, mais là il a changé du tout au tout, il est devenu vraiment sérieux. Moi ça me fait plaisir, j'voulais un mec comme ça, bien, sérieux* » (Nadia, E2). Avec la séparation, l'intimité se renforce surtout du côté d'Hassan qui se dévoile davantage. Il explique qu'il avait pensé initialement que Nadia, comme toutes les étudiantes, était une « *traînée* » (reproduisant en cela le codage masculin des filles, émancipées intellectuellement, qui ne sont plus seulement définies par l'appartenance à une Cité, à une communauté locale, cf. Lagrange, 1999, chap. 7). Aujourd'hui, pour lui, Nadia est une « *fille de bonne famille, une fille bien* » qu'il respecte. Surtout il se met en danger : il raconte qu'il n'a plus de papiers en raison de l'arrêt de ses études et qu'il a dormi sous les ponts parisiens après son expulsion de la Cité Universitaire. Nadia interprète ces confidences comme un signe de sincérité d'Hassan. Cela lui fait peur maintenant : pour elle, Hassan a envie de « *se poser* ». Elle voit avec inquiétude s'approcher le moment de la demande en mariage : « *La dernière fois justement il me dit : « J vais t'offrir la bague dans pas longtemps* ». *J'ai dit : « Pas maintenant* ». *Il m'a dit : « Demain* ». *Et*

j'étais trop en stress. J'ai dit quoi ? « Demain ? t'es malade ou quoi ? » (rires) (Nadia, E2). Car si Nadia veut se marier, elle doit et veut d'abord terminer ses études. Pour elle, une demande en mariage comme celle-ci arriverait trop tôt : « Ben, ça me fait un peu peur, parce qu'il veut que je sois sa femme plus tard. Et moi si j'me marie, ça sera pas maintenant, mais plus tard, quand j'aurai fini mes études dans trois ou quatre ans pas avant. Lui, il a 25 ans, je sais pas, quand il veut se marier. Mais moi, ça sera pas maintenant. J'lui ai pas demandé parce que j'ai pas trop envie de parler mariage avec lui » (Nadia, E2). Alors que les évocations du mariage étaient positives en début de relation, les discussions plus concrètes mettent désormais mal à l'aise. Nadia se met à penser qu'il veut se marier juste pour avoir des papiers. L'intimité qui s'approfondit n'apporte pas de certitude complète à Nadia sur la sincérité d'Hassan : « Sincèrement je sais pas [s'il est sincère]. Je pourrai pas le deviner toute seule. J'le saurai après le mariage. Si il me lâche, ça sera à cause des papiers » (Nadia, E2).

Le rejet de l'intimité avec le partenaire

Certains enquêtés ont une vision beaucoup plus restrictive de l'intimité pré-conjugale. Pour eux, les relations avec le partenaire pose d'abord la question de la place dans un univers familial plus vaste. Or, pour qu'une intimité se développe entre les deux partenaires, il faut que la place qu'on lui concède soit suffisamment importante, que la relation soit significative. A 27 ans, fils d'une famille originaire du Mali, étudiant en master d'éco-gestion, Mouad a commencé une relation depuis quatre mois avec Fatiha. Cette relation doit prendre sa place dans un univers plus large où la famille et les amis de Mouad sont centraux. Elle est marquée, au moment de l'entretien, par sa grande fragilité : « Les filles, ça a jamais été ma priorité. C'est pas que je pense à ma personne, c'est que c'est une personne qui a une place dans ma vie, mais j'ai plein d'intérêts dans ma vie : ma famille, la religion... Tu peux être déçu de vouloir mettre trop quelqu'un en avant. Le jour où c'est fini tout s'écroule autour de toi. Y'en a qui vivent pour la personne avec qui ils sont, ils négligent tout ce qu'il y a à côté, les amis, la famille... Chaque personne il faut la mettre à sa place. Chaque personne a sa place dans ta vie. Y'a des personnes à qui tu dois accorder plus d'importance, l'importance que chaque personne mérite. Pour moi la famille ou les amis le jour où c'est fini avec ta copine, ta famille elle restera toujours, moi je me dis tant que c'est pas la mère de mes enfants, tant que c'est pas ma femme, elle a de l'importance, mais voilà... ça peut s'arrêter demain. Il faut se protéger contre les mauvaises surprises » (Mouad, E2). Mouad rejette l'attitude des personnes qui remettent en cause leurs relations amicales pour une histoire amoureuse. Avant le mariage, la place de Fatiha paraît bien minorée par rapport aux autres personnes du monde de Mouad. Sa parole y est singulièrement dévaluée. Quand on interroge cet homme sur ce que Fatiha peut penser de son meilleur ami Mohamed, il déclare : « Elle a rien à penser sur lui. Et même si elle pensait, j'en tiendrais pas compte, parce que moi je le connais, et ce qu'elle peut penser pour l'instant je m'en fous parce qu'elle est pas suffisamment importante dans ma

vie » (Mouad, E1). Il y a une opposition entre l'univers relationnel de Mouad et la relation avec Fatiha : le premier est caractérisé par la certitude, la sécurité, celle de connaître les individus, de pouvoir compter sur eux ; la seconde est synonyme d'incertitude, de rupture possible, de déception et de douleur possible.

Mouad privilégie ainsi plutôt une intimité masculine dans la relation qu'il entretient avec son ami Mohamed. L'essentiel de son temps libre du week-end précédant l'entretien a été passé avec cet ami. La relation est nourrie par une compréhension mutuelle : « *Y'a des gens qui vont me comprendre, d'autres qui vont pas me comprendre, Mohamed il me comprend parce qu'on a grandi ensemble. Par exemple, je vais faire un rire, il sait tout de suite ce que je vais faire, il sait que je vais me moquer de quelqu'un* » (Mouad, E1). Mouad considère enfin que son ami sait ce qui est bien pour lui et réciproquement. Mohamed lui apporte un grand sentiment de sécurité. Par opposition, la partenaire constitue une source de souffrance et de déception possible. Les relations anciennes entre les deux amis ont pourtant connu des moments de creux : « *Bien sûr que ça a évolué, y'a un moment où on se fréquentait pas du tout, en fait Mohamed et moi on se fréquentait tout le temps, jusqu'à ce que sa copine elle m'appelle : « La femme de Mohamed » (rires). Mais ça la dérange pas. Tu vois par exemple j'ai pris mon abonnement téléphonique et Mohamed il est dans les numéros que je peux appeler tout le temps. Pourquoi ? Parce que c'est quelqu'un si j'ai des problèmes, il sera là, c'est quelque chose de super important, une oreille tendue c'est une bouffée d'oxygène* » (Mouad, E2). L'accusation d'être « la femme de Mohamed » est faite pour choquer dans une culture où l'homosexualité est condamnée, mais elle traduit avec humour l'ambiguïté de ce lien amical qui s'appuie sur une proximité qui entre en concurrence avec l'intimité conjugale.

L'intimité avec Fatiha est bien réduite dans la mesure où Mouad est volontairement peu expressif en matière de sentiments : « *Moi, il me faut un an pour dire à quelqu'un que je l'aime. Et y'en a ils comprennent pas. La plupart du temps tu retranscris ce que tes parents ont fait devant toi. Y'en a ils sont extravertis, et moi je montre pas devant tout le monde que j'aime la personne, moi c'est qu'en intimité, et y'en a ils comprennent pas, ils ont besoin de sentir que l'autre les aime, sentir que cette personne est proche d'elle, et montrer ça aux gens. Ma copine me comprend car on vient du même milieu* » (Mouad, E2). Les témoignages d'affection sont donc minimaux. Mouad justifie même son attitude par une origine culturelle qui serait marquée par la discrétion, la pudeur des sentiments : « *Et tu vois ma copine, elle est musulmane et on se comprend sur ça. Tu vois comme je te disais tout à l'heure : une personne qui vient du même milieu que toi comprend certaines choses. Déjà par rapport au niveau de l'affectif, par exemple moi mes parents je les ai jamais vus s'embrasser, je les ai jamais vus se tenir la main. Nous on est pudique et par rapport à ça, moi elle le sait que c'est pour ça que je suis comme ça, moi je suis quelqu'un... je prône un truc c'est : tout dans la chambre, rien devant les autres. Moi je trouve que l'amour c'est quelque chose que tu dois partager avec qu'une personne, les gens ils ont pas besoin de savoir ce que tu fais. Si moi je dois*

partager un truc c'est avec cette personne, c'est pas avec les autres » (Mouad, E1). Le refus de la démonstration publique de l'affection, du lien qui unit les deux partenaires, va de pair avec la dénonciation des jeunes adultes qui montrent leurs sentiments et ce que Mouad considère comme un manque de pudeur, voire une hypocrisie. Revendiqué sur un mode culturel du « nous, on est comme ça », cette attitude est fortement liée à la volonté de ne pas se montrer trop dépendant du partenaire. Elle est aussi une règle qu'il impose à sa partenaire. Ce n'est donc pas une règle spécifiquement masculine qui est énoncée ici. Le témoignage des sentiments est réduit à la sexualité. Pour sa partenaire cependant, le compte n'y est pas, car elle réclame davantage de témoignages d'amour :

Elle t'a reproché, elle, que tu lui dises pas « je t'aime » ?

Qu'elle me le reproche ou pas je m'en fous. Moi je sais ce que je pense. Ouais elle me l'a reproché, elle m'a dit que maintenant j'étais moins attentionné qu'avant, j'étais moins doux, j'étais plus agressif. (Mouad, E1)

La démonstration privée des sentiments est donc également un problème. Car Mouad ne dit pas qu'il « aime » : *« J'attends toujours avant de dire « je t'aime », du moins je le dis pratiquement jamais, on me le reproche (rires), moi je dis les gestes ça vaut mieux qu'une parole. Les gens ils ont tout plein de paroles, mais la chose primordiale c'est les gestes »* (Mouad, E1). L'intimité verbale, les preuves d'amour par la parole, sont sans intérêt pour Mouad qui préfère les preuves physiques. Comme on l'a vu avec Nadia, il n'est pas question de trop partager d'intimité corporelle car celle-ci est conditionnée par le mariage. Mouad l'exprime à demi-mots dans sa réponse au reproche de Fatiha :

Je lui ai renvoyé la question :

« - et toi tu penses que t'es douce ? »

- non

- donc ça va dans les deux sens ». Il faut être subtil (rires). (Mouad, E1)

Pas de douceur dans la chambre, avant le mariage, pas de douceur des sentiments non plus.

Une autre dimension de l'intimité est le partage des relations amicales. Or Mouad est plutôt distant avec les amis de Fatiha :

En fait y'a une amie à elle qui tient une boutique de chaussures vers République et elle me l'a présentée, tranquillement, on a parlé, mais on n'est pas sorti ensemble, boire un verre ou quoi que ce soit. Et une autre amie, je suis partie chez elle, elle nous a invités à boire un verre chez elle, c'est tout sinon moi j'ai pas trop de relations avec son milieu.

Pourquoi ?

Je sais pas, peut-être que je la connais pas assez pas pour fréquenter ses amis, une fois qu'on sera bien ensemble je pourrai rencontrer ses amis.

C'est de l'indépendance ?

Non c'est pas de l'indépendance, c'est que des fois les amis ça peut semer la zizanie

dans un couple, parce que les amis, des fois, ils sont de très très mauvais conseils ;
les amis je m'en méfie. (Mouad, E1)

A l'inverse, il cloisonne également sa relation avec Fatiha et sa relation avec Mohamed : « *Après quand on sera ensemble au bout de un an et demi, deux ans, pourquoi pas qu'on se fasse des bouffes avec Mohamed, pourquoi pas aller en vacances avec Mohamed* » (Mouad, E2). Comme nombre de jeunes hommes, Mouad privilégie une sociabilité masculine dans lesquels les filles peuvent s'insérer, mais l'inverse n'est pas vrai, les garçons n'entrant pas dans les réseaux amicaux féminins (Maillochon, Mogoutov, 1997). L'insertion de Fatiha, au bout de sept mois de fréquentation, se fait de façon lente et devrait progresser au fur et à mesure que la relation deviendra plus forte et plus conjugale.

Mouad et Hassan semblent aux antipodes l'un de l'autre. Mouad rejette l'intimité et l'affection dans la relation à deux. Hassan les cultive en se confiant à Nadia. Même s'ils sont issus d'une même culture musulmane, leur rapport au partenaire est très différent, Mouad privilégiant ses copains masculins, alors qu'Hassan est tourné presque exclusivement vers Nadia après leur courte séparation. Mais la différence la plus importante est peut-être qu'ils ne sont pas dans la même position l'un et l'autre dans les rapports de force qui existent dans la relation. Mouad est libre, tandis qu'Hassan semble dépendant de Nadia et d'un éventuel mariage pour rester en France.

2 Les écueils de ce type de relation

La logique des statuts et de l'institution entre en tension avec la logique de l'amusement et celle des sentiments.

La tension entre la logique de l'amusement et la logique des statuts

Entrer dans une relation sérieuse, dont l'horizon est le mariage, et le faire de façon sincère n'est pas sans poser problème pour des jeunes qui se construisent dans un contexte sociétal où la sexualité libérée est possible et même valorisée. Une première tension apparaît entre cette logique de l'amusement qui valorise notamment le capital érotique des jeunes hommes et la logique de l'engagement matrimonial qui est un adieu à l'amusement, et pourtant nécessaire pour entrer dans l'âge adulte et dans la parentalité légitime.

Mouad au moment du premier entretien est tiraillé entre ces deux logiques. A 27 ans, il se sent déjà âgé et souhaite pouvoir entrer dans une phase adulte marquée par des rôles parentaux institués. Mais il ne se sent pas encore tout à fait prêt : « *Ah non, non pas tout de suite tu sais je me dis aussi des fois que j'ai pas assez vécu, parce que je suis pas sortie avec beaucoup de filles, contrairement à ce qu'on croit, parce que y'en a, ils ont l'impression que j'ai eu beaucoup, beaucoup de copines... Non, j'attends de voir. Tu vois, j'ai discuté de mariage avec elle, ou des trucs comme ça, elle m'a dit : « Je suis en première année d'école de commerce, j'attends au minimum quatre ans, après on vit ensemble, on se marie » Et je lui*

ai dit : « T'as vu mon âge ? ». » (Mouad, E2). Dépité de devoir être dépendant du calendrier étudiant de Fatiha pour faire projet, Mouad proteste pour la forme, prétextant son âge et son propre agenda pour faire famille, mais il n'est pas prêt comme il le dit à se marier et se demande même s'il doit vraiment se restreindre à cette relation exclusive avec elle. Partagé entre les injonctions de sa culture, de sa religion et sans doute de sa famille à faire couple en se mariant, et celles de la culture estudiantine de l'amusement, Mouad se dit aussi qu'il n'a pas assez vécu sa jeunesse, pas assez vécu en tant qu'individu. Partagé entre ces deux systèmes normatifs, il décrit des moments de vague à l'âme où il se remet fortement en question : « Tu sais, j'aime bien séduire, mais c'est pas pour autant que je vais fréquenter une personne... Tu sais moi j'ai que des sœurs pratiquement, j'ai juste un frère, et le fait d'être entouré que par des filles, je sais comment parler aux femmes, je sais ce que les femmes elles attendent, je sais comment satisfaire une femme, et des fois quand tu sors avec la personne après tu te relâches. Pourquoi ? Parce que des fois, t'as pas envie de continuer à faire des efforts » (Mouad, E1).

A certaines périodes, il a même choisi de disparaître sans donner de nouvelles à Fatiha :

Ça se passe normal, y'a des hauts et des bas. Mais c'est normal, un homme, il est jamais satisfait, il peut avoir la plus belle femme à côté de lui et voilà quoi, et regarder ailleurs, mais c'est pas pour autant que j'ai été voir ailleurs.

C'est quoi les hauts, c'est quoi les bas ?

Je sais pas, tu sais quand tu vois pas une personne pendant longtemps, tu cogites, en fait je sais pas... des hauts, des bas, franchement je peux pas te dire. Y'a des moments où t'as envie de voir la personne tout le temps, et y'a des moments où t'as pas envie de la voir. Par exemple, j'ai été dans une période, où j'ai été un mois sans la voir.

Et pourquoi ?

Parce que j'avais pas envie de la voir, j'avais envie de rien faire, j'avais envie de rester chez moi, voir personne, même mes amis, je voulais voir personne, rester chez moi. Mais par contre je l'ai souvent au téléphone, je l'appelle tous les jours, je l'ai peut-être deux ou trois fois dans la journée au téléphone, y'a quand même ce contact mais ça fait peur, je me demande comment ça arrive. (Mouad, E1)

Même à certains moments il semble mettre à distance la religion si importante pour lui : *« C'est comme pour la religion : y'a des moments où je suis à fond dedans, et y'a des moments où je suis pas à fond dedans. Des fois, tu as des projets et des fois, tu remets tes projets en question » (Mouad, E1).*

Pour ce qui est des filles engagées dans une relation statutaire, les choses se présentent de façon très différente car l'accès à la sexualité génitale est conditionné par le mariage. Nadia estime elle-même qu'elle n'a pas envie du tout de faire l'amour avec Hassan. L'interdit intériorisé est trop fort pour penser à le transgresser. Mais cette tension entre une logique

sérieuse et une logique de l'amusement, Nadia la ressent pour Hassan quand elle se demande s'il est bien sincère avec elle.

La tension entre la logique amoureuse et la logique des statuts

La relation est soumise à une autre forme de tension, celle entre la logique statutaire qui suppose de trouver quelqu'un disposant des critères et des statuts nécessaires pour faire un bon mari, accepté par la famille et la logique amoureuse qui s'accroche à des individus parfois qui ne correspondent pas tout à fait au profil attendu. Si la logique statutaire était si forte alors il suffirait effectivement à Nadia de trouver un individu quelconque paré des bonnes caractéristiques (bon musulman, sérieux, moralement fort, même origine culturelle). Or, Hassan qui répond à ces critères, n'est pas présentable en tant que tel aux parents. Nadia se dit amoureuse de lui (c'est comme cela qu'elle code ses sentiments, mais elle finit par estimer qu'Hassan est un « *clochard* » qui ne veut se marier avec elle que par intérêt). Il y a bien une question de statut : Hassan est sérieux, mais pour de mauvaises raisons, quand ce que recherche la jeune Nadia c'est d'abord un conjoint sincère et amoureux.

Mouad d'une certaine manière connaît aussi ce problème, car il se demande s'il aime vraiment Fatiha. Esthétiquement, il n'est pas séduit par elle : il attendait « *autre chose* » quand ils se sont vus pour la première fois et il estime que d'un point de vue vestimentaire, elle « *pourrait faire des efforts* ». Mais il a appris à la connaître d'un point de vue différent, celle de ses qualités morales. L'amour, les sentiments, perturbent donc le choix du partenaire stable et durable dont les caractéristiques sont claires pour les parents. Le conjoint doit disposer d'une certaine situation sociale, preuve de sa capacité morale à assumer ses rôles sociaux d'époux et de futur père : « *[Mon père] veut que je ramène quelqu'un de cultivé qui fait des études et qui a un travail. Et si je lui dis : « il travaille dans la restauration », il va me dire : « Non c'est mort, oublie ». Mes parents ils veulent quelqu'un qui a le même niveau intellectuel que moi et que ce soit pas moi qui le nourrisse, que ce soit pas lui qui dépende de moi* » (Nadia, E1). Les « blédards » constituent de ce point de vue une catégorie particulièrement indésirable. Leur réputation de personnes frustrées et calculatrices les précèdent et les histoires racontées en famille où l'un des deux partenaires abandonne l'autre juste après la cérémonie de mariage sont racontées à l'envi pour édifier les jeunes femmes en âge de se marier. Hassan doit aussi faire ses preuves professionnellement auprès des parents. La position sociale du prétendant devient un indicateur de son sérieux et de sa moralité. Les parents de Nadia n'ont pas envie que celle-ci « se fasse avoir » avec un jeune homme, coureur de « dot sociale ». Appartenir au même milieu social et au même milieu culturel constitue une assurance que Nadia ne soit pas la dupe de son mariage. Celle-ci essaie alors de faire le forcing auprès d'Hassan de passer à l'étape indispensable de la présentation : « *Ah oui d'ailleurs je le saoule avec ça, je lui dis : « Reprends tes études ». Et il l'a mal pris une fois. Il m'a dit : « Je sais pas pourquoi tout le monde me saoule avec ça. C'est mon problème si je*

veux arrêter, j'arrête ». Je lui ai dit : « Mais c'est dommage, t'es intelligent, reprends ta licence électronique ». C'est vrai, c'est bête parce que il est venu en France juste pour faire ses études et à la fin il arrête et il travaille dans la restauration » (Nadia, E1). Hassan prend conscience, après la première rupture causée par la question de ses papiers et de l'incertitude de sa permanence en France, que s'il veut se marier avec Nadia, il doit aussi passer par la case « études » et pas seulement par la case « sentiment » ou « sincérité ». Nadia serait davantage prête à accepter une union fondée sur l'amour mais le contrôle des parents l'oblige à rappeler Hassan aux obligations sociales qu'il doit accepter pour espérer se marier.

La logique de l'amour s'est diffusée au cœur de la logique statutaire comme le montre également la relation que Nadia entretient avec un homme plus âgé après qu'elle a mis fin à sa relation avec Hassan³⁸. Un mois avant ce troisième entretien, Nadia rencontre un homme de dix ans son aîné lors d'un salon professionnel. Elle a terminé ses études, cherche alors un stage et souhaite laisser des cartes de visite à des professionnels. Marwan, homme de 35 ans, d'origine algérienne, fait ainsi la connaissance de Nadia, il la rappelle et l'invite à boire un verre à plusieurs reprises. Le début de la relation se fait sur un plan professionnel. Nadia dans les échanges se sent éloignée du monde et des préoccupations de Marwan. « *On s'est revu plusieurs fois, on s'est fait des restos et ça s'est fait comme ça. Au début, c'était juste professionnel. Au début, je me suis dit un mec comme ça, c'est impossible, parce qu'il me parlait tout le temps de travail, et d'argent, il faut que je fasse ci il faut que je fasse ça. C'est un mec carriériste, un mec qui pense qu'à son travail, un mec comme ça, j'parle pas avec lui, moi il me cassait la tête de me parler de thunes et de travail tout le temps* » (Nadia, E3). Quoique souhaitant des échanges plus personnels et pas centrés sur les seules préoccupations professionnelles de son partenaire, Nadia, de nouveau sur Paris mais sans emploi après une période où elle travaille en province, renoue avec Marwan. Ils se « fréquentent », à nouveau sortent au restaurant dans Paris. Plus qu'avec Hassan, Nadia met des barrières à tout échange sensuel.

On peut pas vraiment dire qu'on est ensemble, parce que physiquement, il y a des barrières (rire).

C'est-à-dire des barrières

(rires) C'est-à-dire « bonjour, au revoir », la bise et c'est tout. Ça va pas plus loin.

Ah non, barrière invisible, c'est moi qui veux pas. Attends ! Jeux de mains jeux de vilain (rires). Comment dire ça ? Y'a pas de rapprochement physique, ni de lui, ni de moi.

³⁸ Une copine commune a expliqué à Nadia qu'Hassan continuait à boire de l'alcool et ne priait pas contrairement à ce qu'il lui avait dit. Nadia a rompu aussitôt, considérant non pas qu'il se comportait de façon immorale mais qu'il lui avait menti. Elle y a vu la preuve, non pas d'un comportement immoral (du point de vue des commandements religieux, ce qu'elle aurait accepté) mais d'un comportement malhonnête vis-à-vis d'elle, dans sa démarche amoureuse.

Et lui il a jamais essayé ?

Ah non, encore heureux ! (rires) Le maximum : la bise. Ça va pas plus loin. (Nadia, E3)

Cette distance affichée avec Marwan ne vise pas à vouloir paraître « sérieux » à ses yeux ou à jouer à la partenaire parfaite, vierge de toute sensualité. Elle exprime plutôt ses réticences à s'engager dans cette relation. L'avis de Nadia est en effet très partagé sur Marwan. Il possède tous les attributs qui pourraient faire de lui un bon conjoint car il répond à ses critères comme à ceux de ses parents : « *C'est un Algérien, ingénieur, très très sérieux, pratiquant, il ne boit pas. Même si à un moment donné il buvait, il me l'a dit, mais bon. En plus, il a une très bonne situation, il gagne 100 000 euros par an. J'ai calculé à peu près. En net, ça fait du 6 000-6 500 euros par mois* » (Nadia, E3). Les qualités morales de Marwan sont indéniables. Celui-ci de surcroît lui a avoué qu'il l'aimait et le lui montre : « *il est très gentil, il m'offre tout le temps des cadeaux* ». Le problème c'est que Nadia n'est pas sûre de ses sentiments pour lui : « *C'est pas que je l'aime pas, je l'aime beaucoup, mais pas autant que j'ai aimé les autres. C'est bien là mon problème, Hassan je l'ai beaucoup plus aimé que lui, c'est ça qui me bloque, je peux pas me marier avec un mec que j'aime pas autant que Hassan, c'est ça qui m'empêche d'avancer, c'est pas le même degré, alors que l'autre c'était un clochard. Il gagnait pas 6 000 euros par mois, il était pas attentionné (rires)* » (Nadia, E3). Les sentiments lui paraissent tièdes. La logique des statuts étant d'abord une logique fondée sur le futur, elle a du mal à s'imaginer avec lui : « *Si y'a pas d'amour, ça sert à rien. Il est très attentionné mais j'arrive pas à me voir avec lui* » (Nadia, E3). Nadia prétexte la différence d'âge (dix ans), le fait qu'il fasse beaucoup plus que son âge. Mais ce qui crée une vraie distance entre les deux prétendants, c'est surtout que Nadia et Marwan appartiennent à deux milieux sociaux très différents. Lui mange ses crevettes avec couteau et fourchette, aime les restaurants de luxe, fréquente des amis français. Elle, aime bien les petits « bouis-bouis », ses copines arabes et n'a pas le goût du luxe. Lui parle argent, elle aimait plaisanter avec Hassan. Elle sent que la relation l'engage dans un univers social différent, où elle devra être autre chose qu'elle-même, un univers dont elle n'aspire pas du tout à faire partie. « *Quand j'le vois en face de moi, et qu'il mange ses crevettes avec un couteau et une fourchette, je suis gênée, j'me dis : « Qu'est-ce que j'fous là ? Ils sont trop différents de moi. Les gens qui sont là sont blindés de thunes, ils jettent l'argent par les fenêtres ». Après les plats c'est super bon, y'a rien à dire, mais voilà je suis mal à l'aise. Une fois, je suis partie, tu sais l'hôtel là, dans Pretty Woman, je suis partie dans un truc comme ça, tu sais, on est partis boire un café. Mais moi j'ai pas l'habitude d'aller dans des trucs comme ça, au milieu des bourges. Je me sentais comme une intrus. J'étais gênée quand même (rires). Franchement, c'était joli, mais les gens, voilà quoi. Et même la manière dont ils t'accueillent les serveurs, heu « Oui, bonjour mademoiselle, que désirez vous ? » avec une voix hautaine (rires). Alors que dans les trucs où je vais, limite c'est toi qui dois aller chercher le serveur (rires)* » (Nadia, E3). Nadia recherche des statuts familiaux mais pas dans un milieu qui lui donnerait un statut social dont

elle ne rêve pas. Ce monde lui semble faux et méprisant. Elle préfère le monde de ses copines et des petits bars, où les serveurs ne vous font pas sentir une certaine distance sociale.

La perspective d'un beau mariage (elle a fait le calcul du salaire mensuel de Marwan, qui ne lui est pas indifférent) a des contreparties trop négatives pour Nadia : quitter son milieu et surtout être très dépendante de son époux qui voyage pendant de très longues périodes de l'année à l'étranger pour son travail. Avant même de s'engager, Nadia a déjà l'impression de ressentir l'ennui conjugal : *« Lui, il en rêverait. Il a parlé de moi à ses parents. Mais moi je sais pas, peut-être la différence d'âge, j'ai peur de regretter et me dire qu'on n'est pas sur la même longueur d'onde. (...) Et je vais m'ennuyer avec lui. En plus, il voyage tout le temps donc je serai toute seule. Les gens, quand ils se marient, ils sont sûrs de leur choix alors que moi, pas du tout. En plus, lui il envisage le mariage à fond, il m'a dit qu'il envisage de se fiancer au mois de septembre, et se marier au mois de mars. Mais moi, j'me vois pas avec lui, pourtant il a tout, il est gentil, il est respectueux, mais moi j'me vois pas avec lui »* (Nadia, E3). La logique de l'amour et de l'intimité partagée avec un partenaire, est devenue centrale même pour les jeunes femmes pour qui le couple n'existe quand dans un cadre institué. Si le couple suppose le mariage, les sentiments mutuels ressentis sont au fondement du choix du partenaire.

Conclusion

Au XIX^{ème} siècle, la moralité des deux partenaires se fréquentant, la capacité à tenir ses rôles et ses engagements, l'importance des statuts sociaux des deux prétendants permettaient le mariage qui était l'entrée dans rôles sexués différenciés, très régulés. L'intimité était peu présente dans les échanges très centrés sur la moralité et la capacité supposée à bien tenir ses engagements. L'individu s'oubliait en tant qu'être singulier (Illouz, 2012). Les contrats orientés vers les statuts peuvent faire penser encore à cette façon d'entrer en couple dans la mesure où on y retrouve l'obligation à se marier, le refus de toute sexualité génitale pré-maritale, un certain contrôle des parents, l'importance pour chaque partenaire de la moralité, de cette force à tenir ses promesses.

Les échanges sont cependant très différents dans la mesure où les jeunes femmes souhaitent écouter leurs sentiments personnels qui correspondent à un goût pour la personne en tant qu'individu singulier. Nadia a peur de s'ennuyer, Mouad a peur de ne pas aimer assez, toutes choses qui renvoient à une autre logique que celle des statuts. La valeur morale ne fait pas tout dans le choix d'un conjoint statutaire. Nadia n'est pas prête à aimer un bon musulman, parce qu'il est bon musulman ou parce qu'il remplit tous les critères sociaux ou moraux indispensables. Elle veut une personne qu'elle aime et qui partage avec elle une certaine intimité (au niveau de la vie quotidienne, comme au niveau de la compréhension). Cette attente semble plus féminine que masculine tant on voit que Mouad partage peu de choses avec Fatiha. Mais lui aussi exprime cependant l'injonction d'être amoureux de Fatiha pour

faire couple avec elle. La logique personnelle, qui renvoie à l'idée d'une certaine correspondance entre ce que sont les deux individus, et qui ne se réduit pas à une moralité partagée, est venue subvertir la logique des statuts, même parmi les franges de population pour qui le mariage est fondamental mais laisse, on l'a constaté, plus de place et plus d'initiative aux jeunes pour trouver eux-mêmes un partenaire qui leur convient.

Interlude : Le double chemin des sentiments

Nous avons analysé jusqu'ici deux types de relation qui mettaient d'une certaine manière l'amour de côté. Les relations orientées vers l'amusement insistent sur le primat de la sexualité et le refus d'une trop grande dépendance à l'égard du partenaire. Les relations orientées vers les statuts familiaux sont perturbées par l'amour, mais ce qui est central c'est d'abord la volonté partagée par les deux partenaires de s'inscrire dans un même ordre social.

Les deux types de contrat que nous allons travailler sur les trois chapitres suivants seront centrés sur la construction d'une relation personnelle entre deux individus marquée par le sentiment amoureux. Ils sont fondés sur le primat de l'amour, un amour devenu fragile. Comment s'assurer dès lors de ses propres sentiments et de ceux du partenaire ? Comment fonder une relation sur des sentiments qui peuvent paraître si peu sûrs. Deux attitudes très différentes se dégagent :

-certains savent en effet que les sentiments sont fragiles mais ils ont acquis l'évidence que leur histoire est particulière, unique. Ils se sont trouvés et sont sûrs de leurs sentiments (chapitre 5).

-d'autres (les plus nombreux) savent aussi que les sentiments sont fragiles, qu'il n'y a rien d'évident dans leur perception et ils choisissent de prendre le temps pour se connaître (chapitre 6) et être sûr de l'authenticité de ce que l'un et l'autre ressentent (chapitre 7).

Ces deux types de contrat fondés sur le primat de l'amour reflètent le dilemme associé à ce sentiment (Bellah, *et al.*, 1985, p. 93) : « *D'une certaine façon, l'amour est la quintessence de l'expression individuelle et de la liberté. En même temps, il offre l'intimité, la réciprocité (mutuality), et le partage. Dans la relation amoureuse idéale, ces deux aspects de l'amour sont parfaitement unis (l'amour est en même temps totalement libre et complètement partagé). De tels moments d'harmonie parfaite entre des individus libres sont rares cependant. Le partage et l'engagement dans une relation amoureuse peut sembler, pour certains, avaler l'individu, faire qu'elle (plus que lui) perde de vue ses propres intérêts, opinions, et désirs. Paradoxalement, depuis que l'amour est supposé être un choix spontané d'individus libres, celle qui s'est « perdue » ne peut réellement aimer, ou ne peut contribuer à une relation amoureuse réelle. Perdre le sens de soi peut aussi mener à être exploité ou abandonné par la personne qu'on aime* » (traduction personnelle). L'amour se divise en un sentiment dont le centre est l'engagement permanent, adossé à des obligations relationnelles fortes (modèle développé dans ce chapitre) et un sentiment centré sur l'individu singulier, exprimant et conservant sa liberté (modèle des deux chapitres suivants).

Cette certitude des sentiments semble caractéristique des premiers couples qui se forment dans la biographie amoureuse des jeunes adultes. Entrer dans une relation où les sentiments sont partagés, réciproques, est souvent vécu sur un mode conforme à l'imaginaire amoureux.

La première histoire est celle où les schémas, les scripts de l'imaginaire amoureux occidental sont les plus mobilisés. Après un premier échec en revanche, on pense davantage à soi, et on mobilise le modèle de l'amour romantique de façon différente. Pourtant, on le verra, le modèle du coup de foudre, même affaibli, est toujours présent dans les esprits des individus comme possibilité et comme risque pour une relation installée.

Chapitre 5 : Etre ensemble « dans une bulle » : le chemin rapide des sentiments

La certitude des sentiments, de l'amour constitue sans doute un des éléments les plus caractéristiques d'un modèle classique de l'amour, le « coup de foudre » ou l'amour-passion. Il y a une évidence des sentiments partagés qui s'impose aux deux personnes. C'est le type de relation qui ressemble à celle que décrit Denis Hippert (2012) au moment de l'amour naissant : il y a une forme de « déréalisation » dans cet amour qui fait perdre le sens des attributs possédés par le partenaire (on l'idéalise), et le sens de la banalité des interactions (on enchante la réalité), qui associe très fortement amour et sexe (on élargit les sensations) et qui conduit à nombre de renoncement par rapport à ce que l'on est ou croit être (on se déréalise soi-même). Chacune de ces caractéristiques conduit à l'impression de « vivre un rêve », d'entrer dans une nouvelle réalité. L'amour naissant est vécu comme une révolution personnelle, à travers la construction d'une nouvelle communauté (Alberoni, 1981).

Mais si l'évidence des sentiments ressentis renvoie à une image classique de l'imaginaire amoureux, la rhétorique du coup de foudre n'est cependant pas mobilisée directement par les individus car les sentiments ne sont pas vécus sur le mode de l'immédiateté. La révélation peut se faire progressivement. Plusieurs enquêtés utilisent l'expression « vivre dans une bulle » pour désigner cette impression de fusion propre à cette évidence des sentiments. Le contrat de départ semble clair car déjà écrit : c'est celui de la grande histoire romantique qui réunit deux individus singuliers qui se sont enfin trouvés et veulent être ensemble « dans une bulle ».

C'est le cas de Tiphaine, 21 ans, dont la famille de milieu cadre vit à Paris, est inscrite en première année d'éco-gestion à Paris après avoir fait un début de cursus en école de commerce à Nancy (une première école, puis l'année suivante une deuxième école). Elle est en couple depuis sept mois avec Bruno, 24 ans, qu'elle a connu dans la seconde école de commerce où elle s'était inscrite. Ils partagent la même résidence universitaire. Depuis deux mois, au moment du premier entretien, ils vivent ensemble de façon temporaire à Paris où Bruno effectue un stage dans le cadre de la scolarité de son école de commerce, Tiphaine ayant abandonné cette école pour s'inscrire à l'université. C'est également le cas de Sophie, 18 ans, qui vit dans le sud de la région parisienne qui vient d'abandonner une première année à la fac de droit et qui a une histoire depuis quatre mois avec Michel, 17 ans, en terminale. Ses deux parents sont d'un milieu de classe moyenne.

Trois caractéristiques définissent ces relations de « bulle » : le partenaire et la relation dans laquelle l'individu est engagé passe avant toutes les autres (1) ; des sentiments amoureux mutuels sont ressentis et exprimés de façon très claire (2) ; le moi de l'individu est fortement

transformé par la relation et le contact avec le partenaire (3). Ces relations peuvent très fusionnelles (même si, au moment de l'enquête, il n'y a pas toujours de cohabitation) et connaître également certains écueils (4).

1 La construction d'une intimité privilégiée

Ce type de relation entre les partenaires va développer une intimité forte et rapide par les deux partenaires qui va prendre le pas sur les autres relations. Une distanciation des amis proches peut alors être la conséquence de cette priorité donnée à la relation de couple.

« Etre dans notre bulle »

« Etre dans notre bulle » c'est afficher d'abord la prééminence de la relation entre les deux partenaires par rapport aux autres proches. C'est affirmer aussi l'existence d'un lien particulier qui réunit deux personnes tout en excluant les autres. Tiphaine raconte le voyage qu'elle a fait aux Pays-Bas avec Bruno et deux amis à eux. Tous les quatre étaient camarades en école de commerce mais les liens entre Tiphaine et Bruno avaient été plutôt distants jusqu'alors, Tiphaine se moquant ouvertement avec ses copines d'un Bruno qui n'avait pour personne de l'école le profil du séducteur. Dès le début du voyage, une complicité particulière et nouvelle s'est nouée entre elle et Bruno : *« On avait des trips en commun que les autres comprenaient pas et tout le long c'était comme ça, on était vraiment dans notre bulle, on se comprenait trop et les autres pas du tout, c'était vraiment bizarre, on s'amusait à embêter les autres... on s'en foutait en fait de ce qu'ils disaient quand on voulait rester dans un endroit, on y restait, ils étaient obligés de nous suivre et tout »* (Tiphaine, E1). Les autres amis étaient présents en permanence avec Tiphaine et Bruno mais « se faire un trip » est une manière d'être seuls dans un groupe, une manière de créer un moment privé en excluant les autres. Ce jeu à deux leur a montré combien ils tenaient l'un à l'autre, combien ce qu'ils partageaient était singulier, exceptionnel.

Le terme de « trip » est souvent utilisé dans les récits amoureux ou les récits d'amitié recueillis par l'enquête. Qu'est-ce qu'un trip (commun) ? Une histoire que l'on se raconte à deux, une sorte de pièce de théâtre que l'on joue entre soi. Cela suppose un code commun (des façons de parler, un vocabulaire spécifique, des termes d'adresse pour désigner les autres) et une histoire à raconter ou à jouer ensemble.

Au final, en dehors du fait qu'on était bien quand on était tous les deux, ce qui nous a rapproché c'est qu'on se tapait des trips ensemble et tu vois genre quand on est arrivés à Amsterdam je sais pas d'où c'est parti, on s'est dit que tous les deux on était les parasites (rires). Bon c'est un peu ridicule et on avait notre slogan, notre signe de main machin, on avait chacun notre nom de parasite et tout.

Mais parasites en référence à quoi ?

Ben parce que justement on parasitait les gens (rires) parce qu'on faisait des petits coups de merde et tout, quand y'avait une bouteille qui circulait on buvait tout, on

taxait les feux aux gens, c'était comme des bandits, mais de merde quoi (rires). Enfin on trippait quoi. Faut pas chercher et c'était notre trip commun. Mais bon voilà quoi pour les gens qui étaient à côté de nous, parce qu'il y avait Grand Chêne et Arnaud à côté de nous alors eux ils étaient carrément à l'extérieur du trip. Ils comprenaient que dalle. En fait on se foutait de leur gueule. Et comme ils comprenaient pas, à chaque fois on était là : « ouais parasites !! » (rires). Enfin bon c'est une sorte d'humour qu'on peut avoir (rires). Et donc après, tous les trips étaient par rapport à ça. On cataloguait chaque type de gens : par exemple y'avait les darks, genre Sophie après on l'a cataloguée dans les darks parce qu'on s'est rendu compte qu'elle était vraiment méchante, parce qu'elle avait vraiment un mauvais fond, on l'appelait la dark. Même devant elle (rires). Mais tu vois elle comprenait pas du tout. Et il y avait Ben aussi qui était un dark enfin bon. Avec Bruno on avait vraiment nos trips communs et les gens ils comprenaient que dalle, et ils n'essayaient même pas de comprendre. Ils comprenaient que c'était pas du tout leur truc. (Tiphaine, E1)

Les trips sont aussi souvent partagés entre amis (avant d'être en couple avec Bruno, Tiphaine « trippait » avec ses copines en se moquant des styles des jeunes hommes et femmes de la promo. Bruno était précisément leur « tête de turc » favorite). Ce n'est donc pas le propre d'une relation amoureuse. Tiphaine et Bruno jouent à un jeu, « ensemble contre le reste du monde », où ils affichent leur commune répugnance pour certains de leurs copains de promo qui dans leur école de commerce représentent le monde bourgeois. Le jeu prend un accent politique, mais il reste avant tout un jeu aux dépens des autres, un jeu qui a pour fonction de montrer une proximité et une exclusivité entre Tiphaine et Bruno contre leur entourage.

On avait un peu notre monde dans lequel on combattait contre les gens. On devait se faire notre place. Par exemple à une soirée qu'on avait fait avec Charlène et tout, on allait se faire un cap's contre Charlène et ceux de ma promo, donc le cap's tu sais le jeu avec les bières. Et nous on était là : « Les parasites, on va vous défoncer ! » (rires) C'était un peu nous contre le reste du monde, mais on aimait bien être dans cette situation avec des gens, et qu'ils sachent qu'on les combatte, alors à la fin évidemment on ressortait toujours vainqueur et tout. Et on était trop fiers de nous, et ça, ça a duré peut-être trois mois. Et d'ailleurs de ce groupe-là, de ma promo, ils nous ont zappés de leurs soirées après parce qu'on s'arrangeait pour jamais rien payer, on leur piquait leurs feux et ils en avaient marre et ils comprenaient pas que c'était pas méchant au final. Et donc ils nous invitaient plus, ils avaient l'impression qu'on les prenait pour des... cons quoi. Alors que pas du tout mais c'était notre trip parasites quoi, et ce trip-là nous a évincé de ce groupe en fait. (Tiphaine, E1)

La bulle est un jeu partagé, un ensemble de références communes, mais elle peut également se matérialiser. Tiphaine et Bruno au retour de leur voyage ne veulent pas se quitter. Tiphaine rejoint Bruno dans sa chambre et ils s'enferment tous les deux pendant une semaine. Elle explique qu'ils ont discuté sans fin dans cette chambre sans tenir compte de l'heure ni de leurs

obligations (ni scolaire, ni amicales, ni conjugales car Bruno était en couple à ce moment-là avec une copine de Tiphaine). La bulle devient une expérience de « magie sociale » dans la mesure où le jeu et l'interaction se poursuivent sans que les obligations sociales ne pèsent sur elle (comme on l'a vu dans le chapitre sur les rencontres). Tiphaine a vécu ce moment comme le fait d'être « dans un rêve » ou « sur un nuage ». Protégée par les cloisons de la chambre, l'interaction entre Tiphaine et Bruno se déploie et prime sur tous leurs autres engagements sociaux.

Compréhension réciproque et exclusive lors des trips, discussions approfondies et partage d'informations sur soi, continuité de l'interaction entre les deux partenaires privilégiée sur tout autre engagement, voici les caractéristiques qui définissent la construction d'une intimité partagée entre les deux partenaires.

Privilégier le partenaire par rapport aux amis

Le temps passé ensemble, sans les amis, est également un marqueur de cette recherche d'intimité partagée. Sophie et Michel n'ont pas développé de « bulle » physique aussi forte que dans l'exemple précédent, mais ils essaient de créer dès que possible cette intimité partagée. Ils vivent dans deux lieux du sud de la région parisienne assez éloignés et mal reliés en transports en commun, ils ont des études qui les séparent (elle à la fac sur Paris, lui à la fac à Orsay), ils n'ont donc que le week-end pour se voir. Dans ce contexte de rencontres limitées au week-end, Sophie explique qu'elle privilégie Michel à tout autre chose : *« J'aime bien les études et les études littéraires en particulier, mais je préfère Michel. Enfin, on va dire, que je préfère consacrer du temps à Michel que consacrer du temps à mes études. Même si je sais que c'est important. J'ai toujours peur qu'il y ait un truc, enfin que la vie s'arrête ou des choses comme ça, et du coup je préfère profiter de Michel plutôt que perdre mon temps d'un côté que ce soit dans les études (même si c'est important pour moi) ou dans les amis. Par exemple, je sais que aussi on a l'habitude de se voir le week-end parce qu'en semaine on n'a pas trop le temps et je sais que si quelqu'un m'appelait comme Marthe [la meilleure amie de Sophie] ou ses amis à lui, ben on préfère refuser, enfin on préfère se voir parce que pour moi c'est du temps de perdu d'aller voir quelqu'un d'autre quoi. On profite le plus »* (Sophie, E1). Les occasions de rencontre, contraintes par les obligations de chacun (en matière universitaire, de travail scolaire ou de petit boulot), sont alors pleinement consacrées à l'essentiel : la relation. Le reste n'est qu'accessoire, perte de temps. Le temps disponible sert donc aussi à exprimer et renforcer les sentiments amoureux de la relation et à renforcer une intimité partagée. Celle-ci est également manifeste au moment des vacances où Sophie choisit de décliner la proposition de Marthe, sa meilleure copine, de passer des vacances à deux, pour partir seule avec Michel : *« Marthe voulait partir avec moi en fait. Et moi j'avais plus envie de partir avec Michel, enfin avec Michel, tous les deux, on avait envie de partir tous les deux. Donc du coup ben j'ai dû lui dire : « Ecoute je préfère partir avec Michel » »* (Sophie, E3).

Cette priorité donnée au partenaire réduit la sociabilité amicale. Au moment du premier entretien, Sophie estime que Michel ne voit plus du tout ses amis et le lui reproche (elle est à ce moment moins demandeuse que lui d'une intimité). Mais pour Sophie, malgré ses préventions, au moment du troisième entretien, c'est aussi le désert amical : « *Avec Michel ça a évolué en bien. Et les amis ça a plutôt évolué en mal on va dire. Au départ, j'avais un peu peur de m'éloigner de mes amies et j'essayais de prendre des précautions. Mais c'est exactement ce que j'ai fait. Et malgré moi, je ne l'ai pas fait volontairement. Enfin je ne pense pas. Mais enfin, on va dire que, du coup, Michel c'est plus devenu mon meilleur ami et les autres, les autres amis, déjà à part Marthe, j'en ai pratiquement plus. Enfin j'ai plus de contacts. Et sinon mes autres amis, c'est les amis de Michel* » (Sophie, E3). Sophie n'a pas rompu avec ses copines et copains mais elle ne cherche plus à entretenir des relations dont les contacts s'espacent de plus en plus en raison d'orientations étudiantes différentes. Ne reste véritablement à Sophie que sa meilleure copine Marthe et les amis que Michel a pu garder car il fait ses études dans le cadre plus « scolaire » d'une classe préparatoire.

La priorité de la relation amoureuse sur les autres relations se manifeste également dans l'effacement de la confiance amicale. Une autre caractéristique propre à ces couples qui « forment une bulle » est que la communication passe d'abord par le couple et très peu par les amis. C'est notable au tout début de la relation de Tiphaine et de Bruno (avant la cohabitation parisienne).

Et le fait qu'avec Bruno ça a basculé au-delà de l'amitié, quand t'es rentrée d'Amsterdam, tu n'avais pas envie d'en parler ?

Non, parce que y'avait personne, et puis on s'est pas quittés de toute cette semaine, donc je pouvais pas le dire à quelqu'un, et puis c'était tellement un truc qui s'expliquait pas, enfin c'était vraiment un truc personnel. C'est ça vraiment qui change avec mes relations d'avant. Parce que mes relations d'avant, j'adorais en parler aux copines et tout, et raconter tout ça et demander : « Alors, à ton avis, je reste avec lui ? Qu'est-ce que je fais ? » Tout ça quoi. Et là c'était tellement un truc plus profond, plus personnel que j'avais même pas l'idée d'en parler en fait. Je me suis mise à en parler quelques mois après, mais c'est tout. Et puis même notre relation j'en ai vraiment parlé à personne pendant quelques mois, c'est pour ça aussi Sandra elle était là : « Mais raconte moi » et elle comprenait pas pourquoi je lui racontais pas, parce que d'habitude je le racontais, et moi j'étais là : « Ben non j'ai pas envie, y'a rien à raconter, ça s'explique pas » C'est un truc t'as même pas envie d'en parler... c'était tellement évident pour nous. (Tiphaine, E1)

Les deux partenaires ont construit un monde qui possède sa propre vérité, sa propre existence que personne d'extérieur n'a besoin de confirmer et ce monde reste d'autant mieux protégé que les copines n'ont pas leur mot à dire pour le contester. C'est précisément ce que réalise Tiphaine. Elle choisit par exemple de n'en parler que très tard à sa meilleure amie Sandra qui

ne supporte pas Bruno et va, elle le sait, s'opposer à cette histoire. Son silence initial protégeait l'intimité naissante de la relation avec Bruno.

Dans le cas d'une relation « où l'on ne se prend pas la tête » (cf. chapitre suivant), l'aide du confident est centrale pour construire la relation. Ici les amis, les confidents peuvent au contraire entraver la relation et son développement car ce qui compte plus que tout c'est le regard du partenaire. Concernant les confidences sur l'histoire d'amour, Tiphaine explique : « *Quand c'est à mes copines, je parle d'un truc à chacune parce que j'ai pas envie de tout dire à l'une, parce que j'ai pas besoin qu'on m'analyse la situation, c'est plus pour parler quoi* » (Tiphaine, E1). Personne d'autre qu'elle ne peut avoir un point de vue global sur la situation. En dehors du regard de Bruno, elle refuse toute autre intrusion sur ce qu'elle vit.

« Elle n'aurait pas compris »

L'entrée en couple de Tiphaine avec Bruno signe la fin de l'intimité partagée avec les copines. Pour elle, les copines « n'auraient pas compris ». Comprendre ce serait accepter le choix de Tiphaine. Or, celui-ci est doublement condamnable : d'abord parce qu'ils ont fait du mal à une copine commune avec qui Bruno sortait et a rompu ; ensuite parce que le comportement de Tiphaine peut sembler incohérent par rapport à ce qu'elle a pu dire ou faire avec ses copines et surtout à sa meilleure copine, Sandra : « *Pourquoi je lui en ai pas parlé ? J'avais peur d'être mal jugée parce que pour nous c'était super important de pas sortir avec les ex des copines. Et aussi parce que, Bruno, on l'avait quand même pas mal charrié. Pour elle, le mec avec qui on sortait, c'était pas du tout un mec comme Bruno... C'est vrai qu'on a tendance à écouter ses copines et elle aurait pas compris que je sortais avec Bruno. Elle se serait moquée de moi et tout. D'autant plus être amoureuse de Bruno c'était vraiment la honte quoi (rires) ! J'avais peur de son regard en fait. Et puis tu vois je sentais qu'elle me disait pas tout, je savais qu'elle me jugeait mal parce que je sortais avec lui... Ca a jamais été pareil après, je sais qu'on se regarde même plus dans les yeux avec Sandra depuis* » (Tiphaine, E1). Tiphaine a doublement trahi ses copines : en convoitant Bruno, le mec d'une copine et en n'étant pas logique par rapport à ce qu'elle disait de lui avec ses copines. Ce dernier aspect semble encore plus difficile à faire comprendre.

Les amies et surtout les confidentes exercent une forme de contrôle social sur la personne : elles sont chargées de préserver la cohérence des paroles et des actes, la cohérence biographique. Si les paroles et les moqueries échangées entre copines dans leur intimité partagée étaient authentiques alors Tiphaine n'aurait jamais dû choisir Bruno. En sortant avec lui, elle se montre incohérente par rapport à ce qu'elle a été. Elle s'interdit de pouvoir à nouveau partager les mêmes trips avec les copines. Cette absence de continuité génère une perte de confiance quant à sa sincérité. L'intimité est brisée.

La compréhension est un élément central des relations avec les amis. Comprendre le comportement est la condition de félicité des relations amicales. Pourquoi ? Parce que les

amis ont une fonction essentielle de contrôle mutuel de la biographie de chacun (Goffman, 1975). Or, les biographies doivent pouvoir avoir une certaine cohérence. Les amis enferment donc en partie, imposant toujours de pouvoir comprendre. Mais comprendre c'est aussi parfois, accepter les changements comme dans le cas de certaines confidentes. Qu'est-ce qui fait que dans certains cas il paraît difficile que les amis comprennent, c'est-à-dire acceptent telle ou telle action ? L'idée est que l'individu se doit d'être transparents devant ses amis : le double jeu suspecté trouble la sincérité des échanges. Tiphaine a partagé avec ses copines le fait qu'aucune ne pouvait pas sérieusement sortir avec Bruno. Leur relation la compromet davantage qu'à lui puisqu'elle se contredit complètement. Finalement, les annonces sur ce que l'on fait, ce que l'on veut, ce que l'on pense, sont des manières de se dévoiler face aux autres, qui nous définissent et nous enferment d'une certaine manière. Dire quelque chose aux amis engage à rester cohérent. Les amis sont donc des personnes qui permettent de se définir et de maintenir une définition de soi-même.

La concurrence des intimités

Ce n'est pourtant pas seulement quand la nouvelle relation semble constituer une trahison que les liens amicaux se distendent. Cette dynamique d'éloignement des confidents se manifeste aussi dans des situations où la relation est bien acceptée par les amis. Sophie et Marthe ont longtemps été meilleures amies et confidentes. Sophie a épaulé Marthe lorsqu'elle a perdu sa mère, à la fin du collège. Elles se sont suivies depuis. Mais cette logique de la confiance s'est tarie du côté de Sophie quand il s'est agi de parler de Michel. Très vite c'est Michel qui est devenu la personne vers qui Sophie se tourne pour tous les problèmes qu'elle peut rencontrer y compris dans son couple : *« C'est lui mon meilleur ami, on va dire. C'est mon meilleur ami et mon copain en fait. C'est deux personnes en une. Donc du coup, je n'en parle jamais à Marthe. Enfin je préfère lui en parler directement à lui que de passer par quelqu'un d'autre. Enfin, voilà, je sais que ça pourrait m'apporter un autre regard, des choses comme ça, mais... je préfère régler ça avec lui. Je sais que ça va... il est très compréhensif et que, on va régler ça. Je ne vois pas l'intérêt d'aller voir Marthe »* (Sophie, E3). A l'inverse Marthe continue à parler à Sophie de ses problèmes avec son propre copain, et Sophie considère alors que c'est la marque d'une mauvaise entente entre les deux : *« Ça me donne l'impression qu'ils sont pas tellement complices du coup »* (Sophie, E3). L'intimité partagée en couple et l'intimité partagée avec une confidente entrent en tension dans l'esprit de Sophie : l'une est la négation de l'autre. En parlant de ses problèmes à Marthe, Sophie aurait l'impression de trahir Michel. Si Marthe parle des problèmes de couple, c'est que l'intimité de son couple est trop déficiente.

Cette nouvelle intimité partagée avec le partenaire est souvent mal vécue par les personnes les plus proches. Le terme de jalousie par rapport au partenaire est souvent utilisé : *« Et elle m'a dit que pendant que j'étais avec Michel et qu'elle était seule, c'est vrai qu'elle avait éprouvé*

beaucoup de jalousie, qu'elle avait eu du mal à l'exprimer, qu'elle avait l'impression que je l'aimais plus. C'est que des fois elle m'appelait pour me dire : « Ah est-ce que tu m'aimes encore ? » (rires) Des choses comme ça. Mais... parce qu'on avait une relation quand même étrange » (Sophie, E3). La meilleure copine parle d'amour comme elle aurait pu le faire pour un partenaire et Sophie trouve elle-même que ce type de proximité avec une copine peut paraître « étrange ». Le rôle de la confidente est dangereux pour la nouvelle relation car il renvoie à une intimité ancienne, plus profonde, sur un ancien soi qui n'est plus celui que l'on cherche à privilégier, un soi qui peut paraître trop privé qui rappelle une bulle de référence qui n'est pas celle que l'on souhaite privilégier et qui exclut le nouveau partenaire. Voir la confidente et le nouveau partenaire ensemble c'est s'exposer à réduire l'intimité avec ce dernier alors qu'on cherche à la fortifier : *« C'est ma meilleure amie, donc j'aurais été un peu avec elle des fois mais bon... alors c'est pas que j'aurais à exclure Michel mais bon c'est sûr que des fois, comme on se connaît depuis longtemps, c'est souvent qu'on évoque des souvenirs, Michel il est pas dedans, donc je trouvais ça peut-être un peu délicat » (Sophie, E3).* Raviver le passé est une façon d'exclure un Michel qui n'en fait pas partie. Michel représente le monde d'aujourd'hui, celui sur lequel Sophie souhaite se construire, quitte à mettre de côté les proches témoins de son passé.

Le contrôle des amis sur la relation et la recomposition des réseaux après la rencontre

Le réseau de Tiphaine se recompose. Cette jeune femme propose une synthèse des transformations des réseaux d'amis : *« Et quand j'ai commencé à sortir avec lui, c'est bizarre parce que, voilà, dans le groupe de Sandra et tout, ça s'est mal passé, dans le groupe de ma promo Charlène et tout, ça s'est bien passé mais sans plus, et dans ses potes de Paris c'est mal passé aussi qu'on sorte ensemble parce que Bruno avait tendance à leur répéter qu'il me voyait un peu comme sa petite sœur, donc je me rappelle le premier mot qu'ils ont dit quand ils ont vu qu'on sortait ensemble c'était : « je trouve ça un peu incestueux » (rires) enfin bon ça fait plaisir quoi (rires), mais c'est vrai qu'ils étaient trop surpris quoi, ça a vraiment étonné tout le monde, personne pouvait imaginer qu'on pouvait sortir ensemble, enfin pour eux j'étais beaucoup plus superficielle que Bruno et voilà quoi, j'étais pas le genre de nanas avec qui sortait Bruno, tout simplement, donc ça a vraiment surpris tout le monde, donc là après ils ont été un peu plus froids quand on est sortis ensemble, ils comprenaient pas et tout machin... mais depuis ça va mieux, c'est reparti » (Tiphaine, E1).* Après être sortie avec Bruno, elle se tourne plutôt vers des copines « neutres », qui peuvent lui donner une image acceptable de la relation, et s'écarte des amis qui lui posent problème. Une des clés de la réaction des amis de Bruno est aussi sa « logique » par rapport à ce qu'il affichait avant. Passer de « petite sœur » à « petite copine » n'est pas évident. Mais surtout c'est le profil considéré comme assez « superficiel » de Tiphaine qui a du mal à « être compris » par les amis de Bruno, qui le codent comme plus intellectuel. Une nouvelle fois, ce qui conditionne la

réaction des amis c'est la lisibilité et la logique des comportements. Pourquoi ? Parce que les amis sont les garants d'une certaine forme de continuité de soi, continuité qui est une des dimensions de l'authenticité de soi et de soi dans son rapport aux autres. Etre logique, cohérent dans ce que l'on est, c'est assurer une certaine authenticité dans son rapport aux autres. Pour Tiphaine au contraire, Bruno lui a fait développer une autre partie d'elle-même qui était cachée par la Tiphaine « superficielle ».

Le choix d'un partenaire est toujours évalué par les amis selon la façon dont l'individu se définit et a été défini : ce choix est-il cohérent avec ce qu'est vraiment l'individu ? Si non, qui est-il alors ? Certains choix, de ce point de vue, sont incompréhensibles par rapport à l'histoire de la personne que les amis connaissent. Et cela vient troubler l'image qu'ils ont de cette personne. Car l'individu n'est pas détenteur de sa biographie (Goffman, 1975). Celle-ci appartient surtout à ses proches, à ses amis, notamment dans le cas des jeunes adultes. Ce sont eux qui visent alors à préserver et à faire respecter une certaine cohérence à cette biographie. Choisir un partenaire très différent de ce à quoi les autres s'attendaient, c'est montrer une forme de liberté par rapport à ce contrôle, c'est reprendre le contrôle sur soi, au risque de brouiller son image et ses relations avec ses proches. Mais ici le poids des proches pèse peu, désormais, par rapport au regard du partenaire.

2 Dire l'évidence des sentiments

La relation est marquée tout d'abord par une évidence, celle d'un lien singulier, exceptionnel, entre les deux partenaires. Les sentiments partagés sont riches, codés comme « amour ». Mais cette évidence doit être ouvertement exprimée et réaffirmée au partenaire. Les liens sont même surdéterminés : le partenaire fait office également de « meilleur ami », remplaçant en cela les anciens proches. Cette certitude des sentiments se manifeste par l'existence d'une « bulle » produite par les deux partenaires, preuve de leurs liens et sentiments réciproques qui doivent pourtant sans cesse se dire et se reconfirmer.

L'expression lyrique des sentiments

Etre dans une bulle et privilégier son partenaire manifeste le lien singulier qui existe entre les deux partenaires. Les sentiments coulent de source et s'expriment facilement entre les deux partenaires comme l'explique Tiphaine quand elle raconte son plus grand moment de joie avec Bruno : *« Ah ouais, moi c'est ce qui m'a marqué le plus, c'était génial quoi, ça faisait peut-être un mois qu'on sortait ensemble, donc en fait ça collait sûrement avec le moment où les autres l'ont appris et on avait décidé de se faire une soirée dans une boîte, au Gibus, avec Vince et Ben des potes à Bruno, donc en fait ça devait être une soirée normale à la base et avant on a rejoint Ben et Vince dans un bar, puis on a été dans la boîte, et donc on a descendu les escaliers, et en fait je me suis rendu compte que j'avais envie d'être qu'avec lui, je voyais que lui, c'est-à-dire... enfin c'est indescriptible de toute façon et donc y'avait lui et*

j'étais trop bien, j'avais envie de lui dire tout ce que j'avais sur le cœur et il a vu qu'il y avait un truc, on s'est assis tous les deux dans l'entrée de la boîte, à côté du vestiaire, donc on n'était même pas dedans, on s'est assis en tailleur l'un en face de l'autre, on était vraiment trop bien, alors qu'il y avait plein de gens qui passaient, on a commencé à se dire des trucs de ouf et c'est là, la première fois qu'on s'est dit : « je t'aime » et ça faisait peut-être quelques jours que j'avais envie de lui dire et là je l'ai regardé, et on était vraiment dans une bulle, et « ben je voulais te dire, je sais pas depuis combien de temps, mais je t'aime » (rires) et puis il m'a regardé et il m'a dit : « moi aussi ». Et enfin bref c'était l'un des plus beaux moments qu'on a vécu tous les deux. Mais c'est quand même bizarre, j'avais l'impression qu'on ressentait la même chose, au même moment et alors après on a passé toute la soirée à s'embrasser parce que c'était trop, c'était vraiment indescriptible, on a passé toute la soirée dans les yeux, on a à peine regardé les autres, on leur a à peine parlé, on était dans les yeux l'un de l'autre, et ça c'était une des plus belles soirées qu'on a passées » (Tiphaine, E1). La révélation réciproque des sentiments est parée d'une dimension magique dans le récit de Tiphaine, qui emprunte encore à la notion de bulle. Tous deux s'installent dans un endroit improbable pour se faire une déclaration mutuelle sans tenir compte des personnes qui passent. C'est à nouveau cette indépendance par rapport à ce qui les entoure qui crée la magie, une magie toute sociale de pouvoir créer une interaction intime à un endroit qui s'y prête peu puis pendant toute la soirée.

Sophie et Michel utilisent une forme lyrique dans l'expression de l'amour : « *J'ai confiance en lui, il me dit tellement qu'il m'aime, il m'offre pleins de cadeaux, il vient tout le temps me voir, il m'appelle tout le temps... C'est vraiment le gars... j'ai jamais vu quelqu'un comme ça, il est vraiment trop attaché, il me dit plein de trucs tout le temps, il fait trop d'efforts, j'ai jamais vu ça* » (Sophie, E1). Le rapport entre les deux partenaires est marqué par la transparence, les signes du lien qui n'ont pas besoin d'un travail interprétatif compliqué.

Sexualité et sentiments

La sexualité pose un problème pour ce type de relation : dans la mesure où elle renvoie au monde de l'amusement, elle doit être mise à distance pour ne pas jeter de doute sur la sincérité des sentiments affichés. Mais elle est indispensable dans la mesure où elle exprime également la force des sentiments éprouvés. Pour éviter que la relation ne ressemble, au départ, à une histoire d'un soir, la sexualité est souvent repoussée à plus tard. De même, les confidences aux amis sur la première fois avec le partenaire sont aussi savamment minimales : « *On a couché ensemble au bout de peut-être trois semaines après qu'on soit sortis ensemble. On a vraiment fait ça par étapes et donc non j'en ai pas parlé...* » (Tiphaine, E1). La sexualité est alors davantage vécue sur le mode de l'intimité partagée que sur celui de l'expérience dont on fait un trophée pour les copines. C'est pourquoi les confidences ne sont pas détaillées. De la même manière, Sophie ne dit que le strict minimum à sa confidente

Marthe de sa première rencontre sexuelle qui fut aussi sa toute première fois avec un garçon (et elle n'en dit pas beaucoup plus à l'enquêtrice) : « *J'avais plus envie de protéger Michel que d'en dire à Marthe* » (Sophie, E3). Le lien avec Michel s'impose comme ayant une existence propre qui réduit les solidarités entre copines.

Tiphaine tient à laisser la sexualité à sa place, c'est-à-dire à ne pas la placer au cœur de la relation. « *Donc nous, c'est pas vraiment basé sur ça quoi. Comme je te disais, c'est plus basé sur la confiance, mais il y a des couples vraiment qui sont basés sur le sexe mais nous c'est pas du tout ça. En fait sur quoi c'est basé et pourquoi ça tient ? Je pense que c'est parce que, déjà c'était super important qu'on soit potes avant parce que, enfin limite moi je recommanderais ça à tout le monde quoi, mais bon après c'est peut-être aussi pour ça qu'on n'est pas basés sur ce plan-là. C'est que j'étais pas forcément attirée par lui à la base. En fait c'est comme si tu sortais avec un de tes meilleurs potes. T'es tellement bien avec lui, t'as trop de points communs, tu tripes avec lui. Et ouais, tout ceux qui galèrent, « ouais ça marche pas avec les mecs machin », honnêtement s'ils sortent avec un de leurs meilleurs potes, ça peut que marcher quoi, parce que les potes, tu les sélectionnes mieux quelquefois que certains mecs parce que y'a des gens ils se retrouvent ensemble des fois un peu par hasard quoi, enfin juste parce qu'ils se plaisent, mais c'est quoi se plaire ? Enfin c'est totalement aléatoire quoi, donc nous vraiment c'est basé sur des trips communs, c'est-à-dire qu'on était vraiment meilleurs potes, la même manière de voir les choses et tout, et puis sur la confiance, parce que comme on détestait tous ceux qui étaient hypocrites, et on s'est toujours jurés pleins de trucs dans les yeux, que par exemple quand y'en a un qui aurait moins de sentiment pour l'autre on se le dirait, si y'avait un problème, genre des écarts, on se le dirait et tout ça quoi, on se respecte vachement chacun et voilà quoi on peut délirer pendant des heures... et voilà quoi* » (Tiphaine, E1). Etre ami, partager une intimité au préalable et l'approfondir sur d'autres plans comme la sexualité en devenant amants voilà ce qui est au cœur de la relation amoureuse de Tiphaine et Bruno. La sexualité est un nouveau domaine d'approfondissement de l'intimité mais la relation n'est pas basée comme pour les plans-cul réguliers sur le primat de la sexualité.

L'obligation à dire et redire ses sentiments

Exprimer en permanence les sentiments ressentis est un vrai « travail ». Certains enquêtés peuvent estimer que leur partenaire n'en fait pas assez, ou n'en fait plus autant qu'avant et le déplorent. Sophie, lors du troisième entretien, exprime ainsi son insatisfaction en constatant une certaine forme de routine quand elle se retrouve chez ses parents avec Michel. Celui-ci se satisfait volontiers des habitudes familiales en regardant un film avec ses beaux-parents alors qu'elle souhaiterait qu'il pense spontanément à faire une sortie avec elle. Alors même qu'ils ne vivent pas encore ensemble et se voient le week-end seulement, des routines peuvent affaiblir l'expression des sentiments pour Sophie : « *En général, les samedis soir, on les passe*

avec mes parents par exemple (rires). Donc du coup, je trouve qu'on s'encroute un peu on va dire. Enfin c'est vrai que j'aime bien des fois sortir un peu. Prendre l'air (...). Il a 18 ans, moi je vais avoir 20 ans. Ça fait... bon voilà je passe mes soirées avec mes parents ! » (Sophie, E3). Pour Sophie, passer une soirée devant la télévision avec ses parents c'est rester petite, c'est aussi passer un moment bien peu expressif. L'absence d'expressivité est une des dimensions de « l'encroutement ». Elle préférerait une sortie romantique où Michel lui montre qu'il souhaite être avec elle, rien qu'avec elle : *« C'est souvent qu'on se dit : « on va au restaurant » ou des choses comme ça, mais c'est vrai que c'est souvent moi qui le dis : « Viens on va au restaurant, on va là »... Lui moins. Donc j'aimerais bien que ce soit lui qui prenne l'initiative. Pas forcément qui me paye. Enfin je m'en fiche quoi. Juste qu'il me dise : « Ben tiens ce soir on sort, je t'emmène au restaurant » par exemple. Ou bon, ça, ça m'étonnerait : « on va aller faire du shopping » (rires) »* (Sophie, E3). L'essentiel est dans cette initiative qu'elle aimerait que Michel prenne. Ce souhait n'est pas une attente d'un comportement plus masculin de Michel mais il signifie le besoin de sentir que son partenaire a envie d'avoir un moment personnel avec elle, quelle que soit l'activité, plutôt que de rester avec les beaux-parents. Sophie est insatisfaite et constate paradoxalement qu'il est difficile de partager cette insatisfaction avec Michel. En effet, demander à l'autre de « prendre l'initiative » est une injonction paradoxale car elle fait perdre toute sa valeur à la réponse : son authenticité. De son côté, Sophie ne veut pas « prendre l'initiative » estimant qu'elle le fait trop souvent et souhaite une forme de réciprocité dans l'expression des sentiments.

3 Un nouveau moi : « j'ai développé mon côté comme Bruno »

« Vivre dans une bulle » est l'occasion d'une transformation de la personne. Un « nouveau moi » apparaît dans les récits, la sensation d'avoir changé. Ce changement peut se marquer par l'adoption d'un style différent (opposition sérieux/superficiel), d'une série d'attitudes en lien avec celles du partenaire (intérêt pour de nouveaux domaines), le développement d'une partie de soi peu utilisée (choix des études littéraires), ou encore l'abandon du vieux moi et de ses caractéristiques (moins de points communs avec les anciens amis).

Tiphaine présente ces transformations qui vont de pair avec à la mise à l'écart de son ancien réseau relationnel : *« En gros Sandra, Fred [un autre ex-ami de Tiphaine] c'est vraiment totalement différent et moi j'ai vraiment changé depuis que je traîne plus vraiment avec eux et maintenant je suis avec Bruno, et je suis beaucoup plus comme Bruno, j'ai développé mon côté comme Bruno, un côté beaucoup moins superficiel disons parce que c'est vrai qu'on était assez superficiels avec les autres et du coup j'ai vraiment plus de points communs avec les autres en fait, même si je me suis accrochée pour essayer de me remettre dans le même état d'esprit d'avant parce que ça me manque vachement en fait »* (Tiphaine, E1). Le développement de ce nouveau moi se construit contre l'ancien moi, celui partagé avec les amis : il est marqué par une rupture avec les copines et un arrêt des délires et des rôles plutôt

superficiels qui pouvaient être joués. Tiphaine choisit une nouvelle direction, de nouvelles attitudes aux antipodes de ce qu'elle montrait d'elle. Le nouveau moi aurait pu aussi s'ajouter à un ancien moi, sans s'opposer mais les circonstances (la trahison) poussent à s'ancrer plutôt dans ce moi totalement neuf et à rompre de façon plus radicale avec l'ancien.

Les conversations menées avec Bruno sont un vecteur central de la production de ce nouveau moi. Elles se font sur un registre très différent de celui des échanges entre Tiphaine et ses copines : *« C'est des trucs tout bêtes... Lui il est plus profond que les autres. On parle vachement de discussions sur la vie, machin, tout ça, tandis qu'avant c'était plus des discussions sur l'apparence. Ouais avec lui c'est plus abstrait (rires). Et puis même je me suis remise à lire depuis que je suis avec lui. Je commence à réfléchir vachement sur le sens de ma vie et tout. Alors qu'avant j'étais beaucoup plus spontanée. Enfin j'étais beaucoup plus insouciant avant... »* (Tiphaine, E1). La relation avec Bruno a transformé une Tiphaine, un peu « fofolle », en une Tiphaine presque « intellectuelle ». La force de la conversation entre les deux partenaires permet à l'un d'entre eux de se redécouvrir à lui-même. La bulle formée avec Bruno faite de plaisanteries et d'une vision assez critique de l'humanité, une attitude plus sombre sur la vie, devient une partie de ce nouveau moi que Tiphaine se découvre. Le partenaire joue le rôle d'un Pygmalion pour l'autre, conformément à un des types de rôle conjugal définis par François de Singly (1996).

D'une manière un peu moins radicale que Tiphaine, Sophie estime également avoir beaucoup appris de Michel. Elle développe ainsi un nouveau moi plus détendu : *« J'étais plus stressée avant, plus prise de tête pour un rien. Maintenant : « je-m'en-foutiste ». Je suis plus calme parce que lui il est vachement calme »* (Sophie, E2). De la même façon, Sophie voit Michel évoluer dans son comportement et ses attentes vis-à-vis de ses parents qui sont en train de divorcer : *« Et lui est devenu plus patient, comme moi, par rapport à ses parents qui viennent de se séparer. Il s'énerve vite et moi je lui dis d'être patient. Il se repose pas mal sur moi, je suis un soutien pour lui dans ses moments-là »* (Sophie, E2). Le divorce de ses parents confronte Michel à une situation nouvelle, insécurisante. Le conjoint fonctionne comme un « soutien » dans ces circonstances. L'incertitude sur l'attitude à adopter, le manque de maîtrise sur la suite des événements constituent une situation d'insécurité, de vulnérabilité face à laquelle le partenaire va proposer des solutions, suggérer des changements d'attitude pour faire face à la situation. De façon réciproque, Michel donne apparemment une assurance nouvelle à Sophie en la rendant moins dépendante de ses amis, de ses camarades, de ses parents : *« Avant j'étais pas sûre de moi, et puis maintenant je m'en fiche un peu de ce que pensent les autres, je sais qu'il y a Michel derrière »* (Sophie, E2). Devenir adulte c'est gagner en autonomie, en indépendance par rapport aux parents. Il n'y a pas que l'indépendance résidentielle ou économique qui compte. L'indépendance émotionnelle, affective, morale est particulièrement importante également et le partenaire peut aider à la construire. La plus grande indifférence à l'égard des amis (quels qu'ils soient), à ses parents,

conduit cependant à la plus grande dépendance vis-à-vis de son conjoint (« Je sais qu'il y a Michel derrière »). Si le conjoint stabilise le monde personnel de son partenaire en couple (Berger et Kellner, 2006), c'est qu'il permet de troquer une dépendance vis-à-vis de multiples avis, de personnes très différentes, contre un avis unique, et cohérent, le sien. Le partenaire apporte une « sécurité ontologique » différente de celle qui était assurée par les amis (présentée dans le chapitre 1) : il devient une source unique (supposée cohérente) qui assure et stabilise le monde personnel du partenaire³⁹. On passe d'une « sécurité ontologique » dispersée, diffuse, car venant d'autrui significatifs variés, à une « sécurité » unifiée, concentrée en une seule personne, un autrui significatif par excellence (Singly, 2006), qui valide et transforme une part importante de l'existence de l'individu, le « moi conjugal » (Singly, 1988), mais qui signe aussi une nouvelle dépendance et vulnérabilité potentielle de l'individu.

Le moi « figé »

Pour que le couple réussisse, certains pensent que, comme pour une photo, il ne faut pas trop bouger. Bouger, changer peut constituer un danger pour les sentiments et la relation car ils créent du désordre, une forme d'incertitude. Sophie, après une interruption d'un an, a repris ses études dans une autre discipline et une autre Université. Cette nouvelle expérience la déstabilise. Elle estime qu'elle doit prendre garde à ne pas trop changer, à ne pas trop s'investir dans de nouveaux domaines ou dans de nouvelles amitiés pour protéger son moi conjugal et sa relation avec Marc :

J'ai peur que d'avoir des amis ça me change en fait. (sourire) J'ai peur que je découvre des amis, qu'ils me plaisent beaucoup, et mais qui sont loin parce que personne n'habite à Massy. Et j'ai peur aussi, j'ai peur qu'ils me changent, enfin qu'ils changent mon caractère et du coup que je sois changée par rapport à Michel et qu'il m'aime moins. Ou alors que moi je l'aime moins parce que j'ai autre chose à côté. J'ai peur de changer. Et que du coup ça change ma relation avec Michel.

D'accord. Peur de changer. En même temps, dans quel sens les copines pourraient vous changer ?

Ben par exemple j'ai vu qu'avec Marthe, l'amitié ça pouvait être un sentiment fort aussi. Peut-être que j'ai peur de me trouver une amie comme Marthe par exemple. Ou c'est aussi fort. Que j'ai plus envie de la voir que Michel. Voilà je sais pas, de changer de caractère et que ça lui plaise pas. (Sophie, E3)

Sophie reprend des études en littérature, domaine qu'elle apprécie fortement. Mais par toute sorte de petites remarques au cours de l'entretien, elle met de la distance avec les nouvelles personnes qu'elle rencontre à l'Université : toutes passionnées par la littérature avec toujours

³⁹ La meilleure copine, la confidente avait déjà un peu cette fonction, c'est pourquoi partenaire et confidentes se perçoivent comme concurrents.

un livre en main, assez différentes selon elle dans cette université du cœur de Paris alors qu'elle vit dans la banlieue sud. Elle ne souhaite pas adopter ces attitudes qui font de la littérature une nouvelle passion et prend un rapport distant, utilitariste à la littérature. Elle aime la littérature, mais cela ne doit pas faire de l'ombre à sa vraie passion : Michel. De la même manière, elle n'essaie pas non plus de lier connaissance avec ces nouvelles camarades d'amphithéâtre. En dépit de cette réorientation, les retrouvailles de Sophie avec une ancienne partie d'elle-même (son goût pour la littérature) ne doit pas prendre trop de place, ni bouleverser le moi conjugal qu'elle s'est construit. Le moi « célibataire » de Sophie doit rester discret (Singly, Charrier, 1988)

Avoir peur que le partenaire change

Il y a la peur de changer soi-même et la peur que le partenaire change et remette en question la relation. De nouveaux réseaux relationnels peuvent également changer le partenaire, lui apporter un autre discours qui ne va pas dans le sens de la conversation conjugale. Sophie identifie très clairement ce risque avec les personnes que Bruno est obligé de côtoyer dans son école ou lors de son stage : « *Maintenant il est en stage, et j'ai peur qu'il devienne comme les connards d'école de commerce qu'on n'aime pas, parce que dans son stage y'a que des gens comme ça. Genre, il me raconte que le midi il va manger avec des gens comme ça, et qui se permettent de dire : « Ouais, de toute façon, dans les gens de la fac, y'a que des glandus et tout ». Donc bon, pour moi, c'est un état d'esprit général et après j'ai peur qu'il se fasse influencer, j'ai peur qu'il se fasse convertir à force de traîner avec des gens comme ça, parce que s'il change comme eux, moi je pourrais pas m'adapter par contre. Moi j'ai besoin qu'on évolue plus ou moins dans la même direction, parce que je pourrais pas rester avec un mec... qui... enfin sur des opinions aussi importantes quoi. Je pourrais pas être avec un mec qui pense de façon contraire à moi. Ça serait pas possible »* (Tiphaine, E1). Tiphaine identifie bien cette concurrence des proches qui conduit à relativiser l'expérience et les valeurs défendues dans leur couple. La conversation conjugale est un mécanisme central de construction d'un monde commun, mais les voix concurrentes sont dangereuses. Tiphaine aimerait également « figer » Bruno ou du moins qu'il évolue en même temps et dans le même sens qu'elle (passage de l'élitisme supposé des écoles de commerce à la démocratie de l'université). Ecarter les nouvelles relations, les déconsidérer aux yeux du partenaire, peut donc devenir un enjeu.

4 Les écueils de la relation « bulle »

Ces relations de type « bulle » sont marquées par une très forte centration sur le conjoint et une marginalisation des amis. Elles peuvent poser problème lorsque l'un des deux se révèle moins dépendant du partenaire et qu'il exploite la dépendance de l'autre à son profit. Les relations de type « bulle » n'excluent pas des rapports de force entre partenaires.

Le manque de soutien

« Etre dans notre bulle » signifiait ne pas se soucier des réactions des autres ; se sentir finalement assez auto-suffisants, un soutien mutuel l'un pour l'autre, se sentir suffisamment forts pour tout affronter ensemble. Un premier écueil de ce type de relation émerge lorsque le soutien obtenu n'est pas aussi important que ce qui était souhaité. Le conjoint ne fait pas le travail espéré de stabilisation du monde commun et l'individu peut se retrouver isolé. C'est ce que vit Tiphaine après avoir déménagé à Paris, à un moment où elle cohabite avec Bruno, mais où celui-ci est très absent en raison du stage qu'il doit faire en région parisienne. Tiphaine se retrouve seule : *« Ah ben moi je les vois plus [mes amies]. On n'a même pas gardé contact. Puis on se croise plus, quoi, donc voilà. Dans les premiers mois on a perdu vachement de potes mais on n'en avait rien à foutre, on était tellement dans notre bulle et tout, ça nous touche même pas quoi. Ils veulent plus nous voir, ils veulent plus nous voir quoi. Et c'est marrant parce que c'est après, quand y'a eu ce clash du stage, surtout pour moi, parce que lui il est occupé toute la journée, et que t'es toute seule, parce que voilà j'ai plus mes potes à aller voir tout le temps et tout, et c'est là que tu réalises : « Ah ben merde, j'ai un peu déconné » (rires) Peut-être que c'était bien beau notre truc, mais ça pouvait pas durer indéfiniment puis ben maintenant tous les gens qui sont là-bas [la ville de l'école de commerce], ils en ont marre quoi parce que je les ai traités comme de la merde. Et donc ben là, tu tombes de haut. Surtout quand ton copain commence à rencontrer des gens de son stage que t'aimes pas... »* (Tiphaine, E1). La bulle éclate quand Bruno commence à vivre son stage pour lui-même en étant très absent. Tiphaine découvre qu'elle est devenue très, trop dépendante de Bruno, de sa présence, depuis qu'elle a perdu ses amis proches.

Quand Bruno est présent, le soutien attendu n'est pas non plus au rendez-vous. Il rentre stressé le soir et prête peu d'attention à Tiphaine. La figure de la chute réapparaît dans le récit de Tiphaine. La force des rythmes du quotidien prend le pas sur la magie de la relation et la conduit à « descendre de son nuage » : *« Je trouve que dans les tout premiers mois ça s'est vraiment bien passé, c'était vraiment génial, et en ce moment on a plus tendance à redescendre sur terre parce que Bruno il est en stage. Nous, ce qui était génial, c'est qu'on planait, mais vraiment on n'avait aucune conscience de la réalité, quoi que ce soit. Et à partir du moment où il a dû commencer son stage, se lever tous les matins à huit heures, donc là tu prends vraiment conscience de la réalité : tu le vois pas souvent, il est stressé quand il rentre, il est vraiment terre à terre, et ça casse tout. Il m'a un peu obligée à redescendre de mon état. Alors que, tu vois, c'est cool quoi, je suis à la fac, je suis pas non plus trop stressée quoi. Et des fois, à cause de lui, de me remettre dans la réalité, et en fait au final, dans la réalité, on n'est pas si heureux que ça. Mais y'a des couples qui tiennent très très bien dans la réalité. Justement, qui tiennent mieux dans la réalité que quand ils sont en vacances ou... Et nous on n'est pas si bien accordés que ça dans la réalité. Généralement on n'est pas bien, et on s'engueule et tout. Donc après les mois qui sont là, là c'est plus badant »* (Tiphaine, E1). Le

stage a cassé la bulle d'irréalité et de délire entre eux : Tiphaine doit faire face aux horaires, à la mauvaise humeur, à l'absence de sorties le soir, à un quotidien assez routinier et à la pression si elle décide de sortir. Si elle apprécie en partie sa routine, elle se déclare cependant déçue de cette expérience de cohabitation où Bruno semble moins attentif à elle : « *En fait au début, je pense que ça s'est fait naturellement. C'est juste depuis qu'il est en stage que je suis obligée de m'adapter à son rythme de vie d'abord. Parce que moi j'aurais envie de sortir le soir et tout. Et lui il peut pas. Donc ça, c'est super chiant. Et m'adapter aussi à ses humeurs, parce que quand tu rentres du boulot, t'es pas forcément de bonne humeur. Donc voilà, je m'adapte depuis son stage. C'est son stage qui nous a coupé notre ressemblance à tout. Et c'est vraiment lui qui a mis un terme, genre, au début où tout était bien. Et donc à partir de là, j'ai dû faire des concessions parce qu'on devenait un peu différents du moins dans notre rythme de vie. Mais je sais qu'après son stage, il remontera (rires). Enfin on a tendance à dire que quand on est en altitude, c'est qu'on est bien, on se prend pas la tête et quand on est plus confrontés à la réalité, on se dit que ça remontera après* » (Tiphaine, E1). Le moi conjugal a besoin d'être entretenu par les contacts, la présence et la conversation quotidienne. Tiphaine souhaite retrouver cet état d'apesanteur où son partenaire était toujours là pour elle et elle toute entière à Bruno. Elle fait le dos rond, attendant des jours meilleurs, coincée de ne pouvoir s'épanouir ni dans son moi conjugal ni dans un moi célibataire.

L'individu écrasé

La construction d'un monde commun n'implique pas l'absence de rapport de force et de domination. La façon de voir la vie, le monde d'un des deux partenaires peut prévaloir. L'un des deux peut avoir acquis un ascendant sur l'autre partenaire et lui imposer sa manière de voir. Bruno impose que Tiphaine soit présente le soir quand il rentre. A l'inverse, Tiphaine ne parvient pas à imposer à Bruno qu'il se dépêche de rentrer à la fin de son stage. Bruno prend plus de liberté par rapport à l'obligation de présence du soir qu'il impose à Tiphaine : « *Je fais pas mal d'efforts pour être dispo pour lui et lui il en fait beaucoup moins. Il a ses trucs et tout. Et j'ai l'impression qu'il revient à la maison quand il a fini ses trucs. Donc là, il est en stage, et le soir quand il rentre, il aime bien que je sois là, parce qu'on peut pas se voir de la journée et donc moi limite quand je vais voir une copine le soir, parce que j'ai pas forcément l'occasion de la voir dans la journée, il me fera un peu culpabiliser, parce qu'il est pas là de la journée. Il rentre tard et quand il rentre et que je suis pas là et tout machin... Enfin c'est de l'égoïsme pur quoi. Parce que je suis sûre que dans le cas inverse, il ferait pareil, il sortirait le soir avec ses potes. En fait, actuellement, je suis beaucoup plus faible mentalement... Il a tendance à m'imposer ses trucs quoi, c'est-à-dire que quand j'irais voir une copine le soir, je profiterais pas parce que je culpabiliserais, parce que je me dirais : « Ouais il va être vénère et tout » tandis que lui dans le cas inverse, il en a rien à foutre (rires) » (Tiphaine, E1). Tiphaine a le sentiment d'une dissymétrie dans le contrôle du monde conjugal. Cette impression est confirmée lors du deuxième entretien après que Tiphaine a quitté Bruno. Celle-*

ci révèle alors une attitude systématique de la part de celui-ci de dévaloriser l'attitude de sa partenaire : *« C'était un mec qui était vraiment tout le temps déprimé, j'avais pas le droit d'être joyeuse. Et ça, justement, c'est une amie qui m'a permis de me rendre compte de ça, Laurence, elle m'a dit : « Mais attends à chaque fois que tu l'as au téléphone, il est déprimé, et c'est hallucinant j'ai jamais vu quelqu'un qui est déprimé tout le temps, tous les jours comme ça. En plus quand tu lui parles, tu peux être torchée ou ce que tu veux tu vas prendre une toute petite voix pour lui parler (alors qu'à la base toi ça va toi) pour te mettre au même niveau que lui ! » Et donc moi je lui dis : « Mais c'est normal si je lui montre que je suis joyeuse, déjà j'ai pas envie de lui faire du mal, et en plus il va s'énerver, il va me dire « ouais c'est bien tu t'éclates bien ? » Il va me faire culpabiliser donc faut que je me mette au même niveau que lui ». »* (Tiphaine, E2). Bruno rappelle à Tiphaine sa solidarité de partenaire : ne pas être trop joyeuse quand on est séparés géographiquement avec lui devient un mot d'ordre. Il refuse à celle-ci le droit de s'amuser et de prendre du plaisir quand il n'est pas là (le stage fini, il est reparti dans son école de commerce, Tiphaine restant sur Paris). Tiphaine doit d'abord l'aider à se valoriser. Et la valorisation de Bruno se fait aux dépens de Tiphaine : *« Après on se tirait carrément vers le bas parce que quand il m'arrivait des trucs bien il était pas content, quand il lui arrivait des trucs bien j'étais pas forcément contente, quand on était tous les deux on faisait rien, on arrivait pas à se motiver, moi mon estime de moi il me l'a faite chuter mais en flèche quoi, je me tapais des reproches toute la journée, « t'es irresponsable... » c'est vrai qu'après une rupture généralement tu perds toute l'estime que t'as de toi, moi j'ai l'impression que ça va être le contraire parce que comme j'ai pas quelqu'un qui me rabâche à longueur de journée que je suis nulle, ça va aller mieux »* (Tiphaine, E2). La conversation conjugale peut conduire à construire un monde où l'un se retrouve valorisé contre l'autre. Une parole est légitime et l'autre est systématiquement invalidée. L'individu est écrasé par le discours du partenaire qui se valorise dans l'asymétrie de la relation, par la soumission obtenue. Dans le premier entretien, Tiphaine assumait qu'elle avait des crises de jalousie de type paranoïaque. Bruno avait des aventures selon elle, ce qu'il avait démenti fortement. Dans le deuxième entretien, Tiphaine confirme l'infidélité de Bruno. Le monde qu'elle s'était construit où elle s'était assumée comme un peu paranoïaque s'écroule. Elle comprend que Bruno la « tirait vers le bas » : *« Il était pas naturel, je le reconnaissais pas. Et pendant des soirées, ça lui est déjà arrivé de pas me parler parce qu'il y avait des nanas. Et quand je lui demandais pourquoi il était comme ça, il me disait « mais t'es parano » alors qu'il allait voir des nanas en cachette... Il me mentait dans les yeux quoi. Il me mentait et j'avais tellement confiance en lui, qu'il avait raison et que c'était moi qui allais pas, alors que c'était évident que c'était lui qui avait un problème, et il arrivait à me faire croire que c'était moi. Donc ça c'est « tirer vers le bas ». J'étais persuadée que j'avais un problème, c'était vraiment un amour destructeur. Donc tirer vers le bas c'est dans tous les sens du terme : socialement (dans la réalité), psychologiquement (dans l'estime de moi),*

psychiatriquement (il me faisait croire que j'étais parano) ! » (Tiphaine, E2). La conversation conjugale peut avoir un rôle destructeur pour le moi qui conduit l'un des deux partenaires à penser l'autre comme anormal ou malade. Une réalité officielle s'établit dans le couple, l'un des partenaires contribuant à faire perdre à l'autre ses repères. L'isolement relationnel dont a souffert Tiphaine au moment de la cohabitation avec Bruno a contribué à renforcer cette version faussée de la réalité.

Antonia a également connu une première relation qu'elle qualifie de passionnelle avec Rémi, et qui a contribué à l'étouffer personnellement. Rémi est présenté comme une personne ayant de fortes convictions politiques, et de même que Bruno (et Chris qu'on va découvrir), a des positions personnelles très fortes sur la vie et la société. Quand Antonia le revoit après la séparation, elle constate qu'il a peu changé : *« Il avait pas changé d'un poil, et tous les côtés qui pouvaient m'énerver chez lui éventuellement, le côté « ouais je suis un rebelle parce que je kiffe Bové » et qui est pas capable d'accepter le point de vue de, enfin qui se prend pour un grand rebelle, quelqu'un d'hyper différent, et ouvert d'esprit et... alors qu'il est pas capable d'accepter un point de vue différent parce que c'est pas « Le point de vue cool qu'il faut avoir ». Alors je trouve ça débile, c'est de la fausse ouverture d'esprit. Il avait exacerbé tous ses côtés à la con d'espèce de bab' à deux balles »* (Antonia, E1). Dans le cours de la relation, Antonia se sent peu écoutée, niée dans ses opinions. Alors qu'elle espérait une certaine forme de complicité intellectuelle, Rémi accepte mal la discussion ou la critique : *« Il était assez spécial. Enfin il m'a quand même dans notre relation souvent fait du chantage à « je me scarifie ». C'était assez lourd à porter. Il refaisait beaucoup l'histoire dans sa tête aussi. Je pouvais dire un p'tit mot anodin sans m'en rendre compte et deux semaines après il explose en disant : « Ouais, t'as dit ça, mais ça va pas ! » Enfin il explosait et moi je comprenais pas. Enfin j'étais toujours en train de faire attention à ce que je disais, c'était assez insoutenable »* (Antonia, E1). De son côté, Rémi se sent prisonnier de sa relation : elle l'empêche de boire (trop), elle l'empêche de planter du cannabis... Pour Rémi, Antonia représente trop de contraintes. Pour Antonia, la relation avec Rémi lui impose de se surveiller en permanence sur ce qu'elle lui dit. Lors des retrouvailles après la séparation, elle lui déclare : *« J'étais très amoureuse de toi, je vais pas le nier, tu restes la personne que j'ai le plus aimé jusque-là, mais c'est fini. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée parce que t'étais aussi un poids pour moi, enfin tu m'empêchais de vivre et je passais mon temps à faire attention à toi »* (Antonia, E1). A la fin de l'histoire, Antonia se sent soulagée, elle retrouve une certaine forme de liberté qu'elle n'avait plus connue depuis longtemps, elle retrouve ce qu'elle pense qu'elle était et qu'elle s'était contrainte à taire. Se séparer lui permet de se retrouver (Singly, 2011). Elle dresse le bilan de cette première expérience et met son aveuglement sur le compte de son inexpérience, mais aussi de son envie de voir cette première relation réussir : *« Je pense que je ré-aimerai jamais personne comme ça, vu que je pense qu'il faut une certaine naïveté aussi pour aimer à ce point aveuglément, mais je regrette pas du tout que ça soit fini,*

parce que c'était vraiment totalement bouffant, enfin c'était une horreur (...) Ça s'est fini avec Rémi pendant ma première année de prépa, ce qui m'a aussi permis de me réouvrir sur le monde en quelque sorte, enfin de ressortir beaucoup, de retisser des liens plus profonds avec les gens, enfin voilà » (Antonia, E1).

Maxime a également vécu sa première relation longue (deux ans et demi) avec une jeune femme sur le mode d'une relation amoureuse forte (qu'il raconte dans l'entretien avec un certain recul). La relation est marquée par une forte demande de soutien de la part de sa partenaire : *« C'était une fille qui était en pleine dépression à cause du divorce de ses parents qu'elle vivait extrêmement mal... Moi du coup dans la mesure où c'était ma première petite amie et qu'évidemment bah je manquais d'expérience, et que j'étais attaché à elle, j'ai accepté un peu naïvement de jouer le rôle entre guillemets du psy et du confident. (...) La demoiselle avait un forfait illimité millenium (rires) le soir, donc c'était signifiant que dès neuf heures et demi, j'avais le droit à un petit coup de fil, euh... qui s'éternisait jusque 3 h du matin, qui me racontait sa vie, ses problèmes... bah voilà ça c'était quelqu'un qui avait aucun problème pour s'épancher sur... sa souffrance personnelle, pendant des heures, et qui était capable de pleurer au téléphone pendant une heure d'affilée non stop ça lui posait aucun problème, elle appréciait (rire) le fait que j'aie un grand sens de l'écoute » (Maxime, E1).* Maxime joue son rôle de conjoint en partageant une intimité forte, en effectuant un travail de soutien qu'il juge *a posteriori* dévorant. Mais à l'époque Maxime estime avoir *« joué ce rôle-là à fond »*. La relation qui s'ensuit devient assez inégale entre les deux partenaires : *« Ça m'a permis en contrepartie d'avoir un certain ascendant sur elle, qui pouvait être agréable par moment effectivement, mais après ça s'est retourné contre moi à la fin à savoir que le jour où finalement elle est sortie de sa dépression, euh bah déjà elle n'avait plus besoin de moi en fait. C'est-à-dire que le problème c'est qu'elle avait été habituée à me voir justement... à ne pas me voir en fait comme son égal mais plutôt comme quelqu'un qui avait énormément d'ascendant sur elle et je pense que ça lui a fait du mal un peu sur la fin et du coup finalement elle m'a quitté du jour au lendemain en fait pour un autre violoniste sans que j'ai le temps de comprendre ce qui m'arrive et ça a été très très très violent... Parce que le problème en fait, c'est que quand on s'occupe de quelqu'un, quand on a la sensation d'être responsable de cette personne, on s'attache énormément en fait, comme un peu pour un enfant ou un animal, je sais pas... Euh du coup quand cette personne s'en va bah quelque part y'a un vide mais énorme en fait parce qu'on a investi tellement d'énergie là dedans et... bah pour être simple, j'ai mis je pense au moins un an et demi à m'en remettre de cette histoire, ça a été très dur » (Maxime, E1).* Maxime domine dans la relation et maîtrise sa « chose ». Sa partenaire n'est plus tout à fait une égale pour lui, et il la traite comme sa création, dont il est responsable. Mais il devient dépendant de cette relation. Elle lui est nécessaire car c'est ainsi qu'il peut se sentir supérieur et valorisé. Le départ de sa partenaire fait s'effondrer l'image que Maxime s'était construit de lui-même.

Le rôle du conjoint peut être analysé dans certaines relations conjugales sous la figure de Pygmalion (Singly, 1996). Pygmalion est un personnage qui transforme son partenaire. Cette transformation peut être positive pour le moi ou l'écraser comme dans le cas de Tiphaine. Le monde commun, validé par l'autrui significatif par excellence, peut devenir un univers dans lequel l'exploitation d'un partenaire par l'autre est construit comme une réalité acceptable. Mais Pygmalion est aussi une figure reconnue par sa créature. « Une dépendance identitaire caractérise donc Pygmalion qui recherche cette reconnaissance personnelle » (Singly, 1996, p. 73). Maxime est dans la position d'un créateur quitté par sa créature et qui se retrouve sans la reconnaissance et la valorisation personnelle qu'elle lui apportait.

Un petit monde d'amour qui dérape

Le petit monde commun peut conduire à des situations plus négatives encore que celle de Tiphaine pour l'un des deux partenaires : la dévaluation d'un des deux partenaires et sa situation de dépendance dans la relation peut conduire à des situations de violence conjugale. C'est le cas de Lina qui connaît sa première grande histoire d'amour avec Chris à quinze ans. Pour elle, c'est la révélation : « *Je vois ce mec : complètement extraverti... Il avait des espèces de couettes dans les cheveux, son grand sweat Ben Harper, son baggy... Bah, à faire craquer une gamine de quinze ans quoi (rire) ! Pseudo hippie en plus, j'avais deux athébas dans les cheveux en plus... sur la tête euh... c'est bon... Je mettais des pantalons en lin et je parlais de paix dans le monde, c'était... (rire). Comme quand on a quinze ans quoi ! Et euh... Donc je le vois, je flashe sur lui ! Je le trouvais trop beau et très maigre ! Très maigre et blond : donc parfait ! Euh... masturbation intellectuelle à fond : parfait ! (rire) Et on se retrouve à se rapprocher, et quelques mois après j'arrive enfin à sortir avec lui » (Lina, E1). Ils restent ensemble malgré quelques écarts sexuels de Chris pendant tout le lycée. Mais les sentiments de Lina sont trop forts pour rompre la relation : « *On a commencé à s'engueuler... De plus en plus. Sauf que moi, j'étais vraiment folle amoureuse, c'était un truc de fou ! J'aurais pu tout faire, tout donner... C'était malsain au possible ! Et lui il m'a trompée avec une fille, et ça m'a rendue encore plus accro en fait... Parce que j'avais peur de le perdre encore plus... » (Lina, E1). Après le bac, Chris obtient une école en région parisienne. Contre l'avis de ses parents, Lina décide de le suivre et ils s'installent ensemble. La situation de Lina est depuis le début d'une plus grande dépendance sentimentale vis-à-vis de son partenaire. Les pardons répétés des écarts de Chris la conduisent à accepter une position minorée dans le couple. C'est elle qui a peur qu'il parte ou soit insatisfait d'elle.**

Cette infériorité va se marquer physiquement : « *Un soir, on était avec des copains dans notre appart, on rigolait, et moi j'ai parlé un peu plus fort pour leur dire : « Faut vous calmer, y'a les voisins, faut arrêter maintenant de déconner. » Et là, je me suis pris une tarte, devant tous mes copains... Enfin, tous nos potes, c'était des potes en commun... Et il a fait : « T'as pas à crier comme ça »... » (Lina, E1). Ce premier geste marque une césure dans la relation et jette*

le doute dans l'esprit de Lina, même si elle reste encore avec Chris. Puis les humiliations recommencent : « Ça s'est arrêté, il m'a promis qu'il ne recommencerait pas et euh... En effet, il a mis du temps à recommencer mais euh... Après son truc c'était de m'humilier sexuellement, donc pff... c'était pareil, c'était tellement malsain... » (Lina, E1). Lina vit pourtant accrochée à son rêve, un rêve qui n'habite plus son partenaire depuis longtemps. Les sentiments qui exprimaient une évidence quant à l'intimité partagée, quant aux sentiments partagés fonctionnent sur du vide, le couple ne partageant alors plus grand chose que des souvenirs et le rêve d'une grande première histoire.

Conclusion

Face à la fragilité de l'amour, certains ont réussi à s'assurer d'une intimité toute spéciale avec un partenaire particulier. L'évidence de l'amour, de l'exceptionnalité de la relation conduit les amoureux à renforcer cette intimité en écartant les amis, les confidents dont ils n'ont plus besoin, ou dont l'intimité entre en concurrence avec la nouvelle relation. Tout heureux de leur nouveau bonheur, ils n'ont, comme on dit, besoin que d'amour et d'eau fraîche. Les amoureux peuvent être seuls au monde car ils ont fait place nette. Cela leur permet de favoriser l'émergence d'un monde commun partagé, d'une bulle dans laquelle ils se sentent protégés et qui peut développer un « nouveau moi ».

Ce type est surtout propre aux premières grandes expériences amoureuses. Ces expériences de vie dans une bulle sont celles de notre plus jeune enquêtée (Sophie), d'enquêtés lors de leur première expérience (Lina, Maxime, Daniel) ainsi que d'une enquêtée qui estime qu'elle n'avait jamais connu d'histoire longue, ne croyait pas en l'amour et doutait un jour de rencontrer quelqu'un avec qui elle partagerait une grande histoire (Tiphaine). Cette figure du couple bulle semble d'une certaine manière une figure imposée dans la carrière amoureuse des individus. C'est une première grande histoire qui doit être vécue à un moment tant l'imaginaire amoureux est fort. Pour les individus, elles ont le sens d'un « acte d'institution » (Bourdieu, 1982), c'est-à-dire d'une expérience qui les font entrer dans un nouveau monde et qui sépare ceux qui ont vécu cette expérience et ceux qui ne l'ont pas vécue. Pour Sophie, comme pour Lina, cette première relation les fait aussi entrer dans la sexualité génitale. Ce passage d'une existence intime adolescente à une expérience sexuelle et relationnelle « adulte » les conduit à s'attacher très fortement à la relation, à faire la durer même quand celle-ci est devenue une « relation-zombie » où leur moi conjugal sert de paillason à l'autre partenaire et où les sentiments sont fortement asymétriques.

Ces relations ont des écueils très sérieux pour les individus dans la mesure où leur investissement dans ce type de relation renforce une situation de dépendance vis-à-vis du partenaire. L'individu aimé, pensé comme seul soutien face au reste du monde, peut se transformer également en une personne qui utilise cette relation à son profit pour dominer le partenaire plus dépendant sentimentalement. Ce premier type de relation sentimentale qui met

le couple au-dessus de l'individu, et au-dessus des intérêts personnels de chacun, fait souvent place quand elle se termine, à un second type de contrat sentimental que nous allons découvrir.

Chapitre 6 : « Sortir ensemble sans se prendre la tête ». Le chemin long des sentiments

Ce type de contrat au commencement d'une histoire se marque par une certaine forme de prudence, la volonté de prendre son temps, de ne rien promettre sur le futur de la relation, de ne pas trop modifier son rythme de vie, en résumé pour reprendre les termes des enquêtés eux-mêmes, par la volonté de « ne pas se prendre la tête » (1). Ne pas se prendre la tête est contrebalancé par la volonté cependant de poursuivre la relation et la promesse de continuer l'expérience, d'aller jusqu'à son terme. Que signifie continuer l'expérience ? Essentiellement voir si celui avec qui on sort nous correspond, ce qui suppose avant tout d'approfondir la connaissance de celui-ci, d'apprendre à le connaître (2). Et pour que cette connaissance se développe, il faut que chacun investisse dans la relation. Cette tension entre « ne pas se prendre la tête » et l'obligation de « s'investir » pour mieux connaître l'autre est au cœur du fonctionnement et des tensions de ces couples (3). Il s'agit donc d'un type de contrat dans lequel il y a une forte dimension d'expérience et qui, pour autant, n'est pas caractéristique d'une phase précoce dans la trajectoire amoureuse. Les premières expériences amoureuses étaient plutôt caractéristiques du contrat précédent (être dans une bulle). Ne pas se prendre la tête est au contraire un contrat que l'on passe à un moment où l'on est déjà expérimenté sentimentalement ou l'on a déjà éprouvé un échec ou une séparation dans sa vie. C'est devenu la façon principale de commencer une relation pour celles et ceux qui recommencent une nouvelle histoire.

Précisons également que « sortir ensemble sans se prendre la tête » signifie que les deux partenaires ne se codent pas forcément comme « en couple ». La première nuit ou le premier baiser ne signent plus symboliquement l'entrée en couple. Il faut d'abord établir le contrat de départ de la relation. En effet, « être en couple » est une expression « forte » pour les partenaires, qui suppose des obligations mutuelles. Sortir ensemble signifie que quelque chose commence et amènera peut-être la certitude qui n'existe pas au départ (à la différence du type précédent) que les deux partenaires partagent l'envie d'être en couple. Sortir ensemble est un processus dans lequel se construisent, se cristallisent les sentiments amoureux qui sont la condition pour que les deux partenaires puissent se projeter dans le futur et se penser comme en couple. Le vrai point de clivage de ce processus, qui annonce l'entrée dans une relation codée comme « couple » est la déclaration mutuelle des sentiments amoureux. Cette cristallisation des sentiments et leur dévoilement seront abordés au chapitre sept.

1) Etre sérieux sans se « prendre la tête »

« Ne pas se prendre la tête » signifie ne rien attendre de particulier de la relation, ne pas la projeter dans le futur, ne pas attendre qu'elle soit conforme aux canons de l'amour conjugal (amoureux pour la vie). C'est l'envie de passer de bons moments ensemble, maintenant. C'est

une première étape dont on peut dire qu'elle a pour fonction d'éprouver l'autre, d'essayer l'autre, de voir si la relation fonctionne bien, si on peut espérer plus. Aline, étudiante à l'IUFM, en couple depuis trois mois avec Axel, s'exprime ainsi : « *C'est-à-dire qu'on est dans le même état d'esprit, on n'a pas envie de se prendre la tête, enfin c'est du sérieux, on y croit, mais on n'a pas envie de s'investir, de tirer des plans sur la comète et voilà, envie de s'amuser, de faire la fête, passer des bons moments ensemble* » (Aline, E1, 22 ans, IUFM). L'absence d'engagement pour le futur n'est pas un jeu, c'est bien un mode normal de fonctionnement, c'est le contrat que les deux petits amis ont passé l'un à l'égard de l'autre. Etre avec, sans rien attendre, c'est simplement affirmer sa volonté de continuer à être ensemble, et de voir comment cela évolue. Ça n'est pas non plus le refus complet d'une relation de couple plus statutaire. Il s'agit plutôt de se donner le temps de voir comment la relation pourra évoluer. L'avenir de la relation n'est pas clair mais il reste fondamentalement ouvert.

Véronique, étudiante, en couple avec Denis, un collègue de travail, depuis trois mois est sur la même position : « *Moi je suis dans l'esprit qu'il faut vivre au jour le jour, parce que de toute façon moi dans ma tête les promesses ça sert à rien, ça te fait juste souffrir après, parce que t'y repenses et voilà...* » (Véronique, E1, 21 ans). Sortir ensemble au jour le jour et percevoir ce que l'on ressent mutuellement en situation, c'est bien un rapport pragmatique à la relation que Véronique développe ici, très éloigné des idéaux de l'amour conjugal ou romantique qui engage chaque partenaire pour la vie.

Ces relations « sans prise de tête » se caractérisent par quatre propriétés : d'abord une exclusivité sexuelle et sentimentale ; ensuite un refus de discussion sur le futur de la relation et sur les sentiments ; d'autre part sortir ensemble ne doit pas peser sur les autres dimensions de l'existence des individus ; enfin sortir ensemble est un horizon ouvert mais incertain qui peut, dans le meilleur des cas, déboucher sur une relation avec des sentiments forts partagés.

Une dimension du sérieux : l'exclusivité sexuelle et sentimentale

« Se voir » et « sortir ensemble » se distinguent sur un double aspect : la question de l'exclusivité sexuelle et sentimentale. Le sexe n'est pas la dimension centrale dans les relations sérieuses-légères, mais l'exclusivité sexuelle quoique plus ou moins verbalisée, est une clause centrale du contrat. « Sortir ensemble » signifie refuser de s'amuser avec d'autres personnes : « *C'est de la jalousie, et forcément la peur qu'il se dise je serais mieux avec elle qu'avec France. Mais je suis claire avec lui là-dessus, je lui fais savoir très clairement que j'aime pas ce genre de trucs, de toute façon si jamais il fait un truc de travers c'est « au revoir » direct* » (France, E1, 21 ans, en emploi). Le contrat peut être rompu en cas de non-respect d'une des deux parties des termes de l'accord. « *Trahison, c'est terminé. Attends ! Mais trahison c'est terminé mais bien sûr !!! Ouais moi j'veux bien qu'il ait des copines et tout ça, et comme je t'ai dit moi au contraire ça m'permet de... enfin moi c'est ce genre de*

relation-là à laquelle j'aspire, mais on a quand même une certaine liberté tout ça, maintenant si y a trahison, si y a coucherie, mais moi c'est mort quoi » (Lise, 23 ans, étudiante en L3).

« Sortir ensemble » suppose que soit remplie une seconde clause souvent assimilée à tort avec la première : il faut « être disponible dans sa tête » pour pouvoir s'attacher. L'exclusivité sentimentale est une condition centrale mais plus implicite de l'entrée dans une relation sérieuse-légère. Elle renvoie à une logique de la sincérité, de l'authenticité dans les sentiments. Il faut pouvoir être prêt à ressentir des sentiments forts pour le partenaire et pour cela ne pas penser à un autre. Pour commencer quelque chose avec quelqu'un il faut avoir terminé quelque chose avec le précédent. Cette condition est plus difficile à objectiver car elle repose sur les dires de chacun. Les individus peuvent cacher leurs sentiments pour un ex ou même ne pas être très au clair avec les sentiments qu'ils éprouvent quand la haine pour un ex peut cacher encore une forte part d'amour. France a commencé une histoire avec Théo après une rencontre par internet, mais elle n'a pas été très honnête avec lui au début ce qu'elle vit mal : « *En fait mon gros blocage de l'époque c'était que j'étais encore amoureuse de mon mec, et limite je culpabilisais d'essayer de reconstruire avec un mec alors que dans ma tête j'étais pas dispo* ». « Etre disponible dans sa tête » c'est ne pas penser à son partenaire précédent, ne plus avoir de sentiments amoureux à son égard. France se retrouve en défaut par rapport à un des éléments centraux du couple contemporain : l'exclusivité sentimentale. Ce problème la conduit à remettre en cause le fait de sortir avec Théo : « *Je me disais je peux pas rester avec lui, parce que lui il va s'attacher et moi j'y arrive pas* »⁴⁰. Le passé amoureux peut être un obstacle s'il est encore trop présent. Comme dans le film *Un homme, une femme* de Claude Lelouch, le passé trop présent des deux protagonistes les empêche de construire une nouvelle relation ensemble. Il faut s'assurer que l'histoire précédente est bien terminée et que les braises de la relation sont bien éteintes.

Pourtant France ne met pas fin à sa relation : elle a essayé d'explicitement à Théo ce qu'elle avait vécu tout en restant floue sur l'essentiel. Elle a essayé de compenser son manque d'explicitation par une abondance de récits et de questions sur ce qu'elle avait vécu, mettant ainsi Théo au courant de son passé. « *Au début de notre relation je lui ai parlé de Fred, j'ai été honnête, il sait pas tout, il sait pas que j'étais le cul entre deux chaises, mais il savait dès le début que je sortais d'un truc pas super drôle, que j'avais été hyper amoureuse, que c'était un truc qui avait vachement compté, il le savait et il m'a écoutée, je lui en ai parlé, parlé, parlé, je lui en ai pas mal parlé quoi, et il m'a écoutée, et je lui disais... on a discuté là-*

⁴⁰ On comprend ici que ce qui compte c'est moins le problème de l'infidélité sexuelle que celui de l'attachement, des sentiments qu'on ressent et qu'on doit construire vis-à-vis de l'autre. Dans les couples, on peut pardonner un écart si on se rend compte qu'il n'y avait pas de sentiment et qu'il n'y a rien avec l'autre personne. Ici dire qu'on est partagé dans ses sentiments et qu'il n'y a pas d'exclusivité sentimentale c'est ne pas respecter un interdit puissant.

dessus : « *Qu'est-ce que t'en penses que mon ex ait décidé de partir à l'autre bout du monde ?* » « *Qu'est-ce que t'en penses qu'en fait il soit pas parti ?* » On en a parlé, parce qu'il sait que j'ai besoin d'en parler » (France, E1). A l'inverse, France n'a pas souhaité trop poser de questions à Théo sur ses précédentes expériences dans les premières semaines de leur relation : « *C'est clair qu'au début, j'avais pas envie de connaître son histoire, si tu commences à lui parler de ses ex alors qu'il est toujours dans le trip voilà mais après quand tu prends un peu la confiance, ouais c'est comme tout t'as envie de connaître ses premiers flirts, la première fois, qu'il a couché avec une nana...* » (France, E1). Le principe est donc celui de l'exclusivité sentimentale mais personne n'a trop intérêt à aller voir si des sentiments restent encore vifs.

Continuer ensemble sans rien se promettre

Être ensemble, sortir ensemble ne signifie pas faire couple ou vouloir s'installer. Le modèle du couple conjugalisé, installé est même fortement critiqué dans ce type de relation. S'il n'est pas forcément rejeté, il paraît pour le moins lointain, soumis à de multiples conditions. A la différence des relations sérieuses, l'installation ne vient pas de façon automatique. La relation reste légère : peu d'engagements réciproques, pas de quotidien domestique à gérer, pas de promesse sur le long terme de faire couple. La légèreté n'exclut pas cependant cette perspective d'une installation future, mais cet horizon, pour les étudiants, reste lointain et la route périlleuse. « *Les promesses, ça sert à rien* » expliquait Véronique en souhaitant vivre sa relation au jour le jour. La relation est vécue au présent, sans promesse pour le futur. L'exclusivité sexuelle et sentimentale ne valent pas pour la vie, mais pour le présent. Rien ne sert de jurer un amour et une fidélité pour toute la vie.

La seule promesse *a minima* faite de façon plutôt implicite est de vouloir « continuer » ensemble. Continuer quoi ? Continuer désigne surtout le processus central qui est au cœur de la construction de la relation : se connaître mutuellement. La connaissance du partenaire en tant qu'individu est en effet centrale pour que des sentiments authentiques se cristallisent. A la différence des relations sérieuses, les sentiments éprouvés sont encore bruts et fondés sur une connaissance souvent lacunaire du partenaire. L'obligation de construire des sentiments authentiques suppose donc du temps passé ensemble et une certaine durée de la relation. Véronique exprime sa vision idéale du couple en se référant à cette idée de connaissance mutuelle : « *Connaître la vie de la personne, de l'aider, de s'aider mutuellement, d'être là de partager pleins de trucs, que ce soit des bons ou des mauvais moments, de te dire que quand t'as vécu un truc cette personne elle était là, de penser toujours à cette personne à n'importe quel moment* » (Véronique, E1).

Cette promesse implicite est aussi une question : un des leitmotivs dans les entretiens porte sur le fait de savoir si on veut continuer avec cette personne, si cela a du sens, si c'est cette

envie est partagée. Vouloir « continuer » est une des conditions minimales indispensables pour que la relation puisse durer et elle s'appuie sur des sentiments authentiquement ressentis.

La force de l'envie de continuer ensemble est contrebalancée par celle de l'incertitude vis-à-vis du futur. Personne ne sait vraiment si l'histoire se poursuivra longtemps, si le partenaire ne va pas se lasser, ou préférer une autre personne, s'il est bien sincère dans son envie de continuer. Au regard de l'incertitude du partenaire, il y a d'abord l'incertitude sur soi, son envie de continuer, ses sentiments vis-à-vis de l'autre, ce qui fait de l'histoire qui commence une relation doublement incertaine, ou si l'on préfère une relation dans laquelle l'incertitude est la seule certitude partagée. Certaines personnes sont plus sûres de leur sentiments que de ceux du partenaire : c'est le cas d'Aline qui a tendance comme elle le dit à « s'emballer assez vite ». Mais elle a des doutes sur les sentiments d'Axel. D'autres au contraire reçoivent des signes clairs du partenaire. Malick souhaite que Lise vienne vivre chez lui. Après une première réaction de peur, Lise se dit qu'elle ne sait pas très bien ce qu'elle ressent pour Malick et surtout se demande tout de même si les sentiments de Malick sont durables. L'incertitude est partout. Le pragmatisme devient alors la règle : continuer pour voir si ça tient, si l'envie d'être avec l'autre demeure et si les sentiments sont là.

En début d'histoire, les enquêtés expriment leur difficulté à coder la relation, à qualifier leurs sentiments. L'autre « plaît » évidemment. On se « sent bien » avec lui. Ce critère pouvait suffire, il y a un siècle, pour se marier. Comme l'exprime Martine Segalen pour les unions en milieu rural dans la première moitié du XX^{ème} siècle « *les conjoints se trouvent, plutôt qu'ils ne se choisissent* » (1972, p. 123). Mais, aujourd'hui il n'est pas suffisant. Une grande révolution se niche au cœur des sentiments : « aimer bien », ce n'est pas assez, il faut aimer véritablement, intimement, profondément pour que l'histoire prenne une autre dimension. Et ces sentiments profonds, ont pour condition une connaissance intime du partenaire. Il y a un siècle, une certaine certitude sur la nature du partenaire pouvait être apportée car il était d'abord connu comme le représentant d'une famille et de ses valeurs morales (être travailleur, honnête, noble... selon les milieux). Aujourd'hui, le partenaire est le plus souvent un inconnu. Même si on connaît sa famille, ce qui va compter pour la suite de la relation c'est d'abord cette connaissance intime de l'individu en tant que personne.

Cette incertitude de départ ne trouble pas les deux partenaires qui connaissent les contraintes de l'entrée en couple. Comme le dit Aline, « on y croit ». Car l'incertitude est contrebalancée par les bons moments légers passés en présence de l'autre, qui sont autant d'indices que l'autre va nous plaire, nous correspondre. Continuer à fréquenter son partenaire, c'est poursuivre sa découverte et permettre aux sentiments de se cristalliser. Mais pour cela, il faut que chacun « s'investisse dans la relation ».

Continuer avec son partenaire mais ne rien promettre sur le long terme sont des objectifs qui entrent en tension : si l'on ne peut pas parler du long terme, alors comment montrer l'envie

que l'on a de continuer, comment montrer la sincérité de son engagement ? Il y a là un difficile équilibre à trouver dans la relation pour pouvoir montrer son plaisir d'être avec l'autre, plaisir qui puisse ouvrir sur une relation de long terme.

Une relation qui respecte la vie personnelle de l'individu

Autre caractéristique des relations « sans prise de tête » : l'histoire débutante doit respecter l'individu et sa vie personnelle. Les études, l'activité professionnelle sont des domaines qui ne doivent pas être perturbés par la nouvelle histoire qui commence. La relation doit même pouvoir constituer un appui pour les statuts sociaux en construction. Cette dimension est nouvelle pour les femmes qui, dans les relations conjugales, pouvaient faire passer leurs intérêts personnels (études, carrière) après l'intérêt conjugal (Singly, 1987b ; Battagliola, 1988). Aline et Axel sont étudiants dans deux villes différentes (Paris et Lyon). Malgré le début de leur relation, il est évident pour eux que chacun va poursuivre ses études dans sa ville. Ils se voient donc le week-end à tour de rôle dans la ville de l'autre. A un moment donné Axel évoque la possibilité de partir étudier un an en Angleterre. Aline est déçue mais constate qu'elle n'a, dans cette première phase de la relation, ni les moyens de lui demander de renoncer à son projet, ni la légitimité pour le faire : « *Ben pas encore, j'ose pas, je peux pas me permettre ça fait pas assez longtemps qu'on est ensemble pour lui dire « pars pas l'année prochaine parce que voilà ».* » (Aline, E1). Même si officiellement, il s'agit de ne pas « se prendre la tête » sur le futur, la perspective concrète d'un départ perturbe pourtant Aline. Elle ne peut pas infléchir le choix d'Axel, elle se conforme au contrat officiel (pas de question, pas de demandes sur le futur de chacun) mais ses doutes personnels sont cependant profonds.

La sociabilité amicale est un deuxième domaine de la vie personnelle qui ne doit pas être trop perturbé par une relation de ce type en ses débuts. A l'opposé d'une relation construite sur le mode de la « bulle », les jeunes adultes choisissent de ne pas sacrifier les amis à l'histoire qui commence. Cela fait partie du respect dû à la personne et à ses choix personnels, mais cela est dû également au sentiment que la relation à deux est fondamentalement fragile. Véronique essaie ainsi, en ce début de relation, de préserver un grand domaine personnel, loin de l'emprise de Denis.

Est-ce qu'il y a des choses que t'as pas envie de partager avec Denis ?

Ah ouais, plein (rires) non... du genre, j'ai besoin de choses qui m'appartiennent à moi, et qu'il peut pas toucher, genre des passions, enfin non parce que j'ai pas vraiment de passions, mais que je puisse rencontrer d'autres gens, que je m'enferme pas dans son univers à lui, je veux pas être enfermée dans un univers où on soit que tous les deux, je veux avoir mon univers à moi aussi, j'ai peur en fait de me construire un univers dans lequel il soit dedans, et qu'imaginer on casse et que tout cet univers s'écroule, parce qu'il était un pilier, si on casse je veux pouvoir me ressourcer dans les autres univers que je m'étais construits moi et que ça permette d'aller mieux... et puis même quoi, de rencontrer d'autres gens, de pas rester

cantonnée à lui quoi... (Véronique, E1)

Conserver ses propres amis est aussi une règle pour Aline : *« J'ai eu une expérience avec un mec pendant deux ans et il m'avait fait couper contact avec tous mes amis, et quand c'était fini je me suis rendu compte que les amis c'était bien plus important, et on s'est dit avec Axel, que les amis passaient d'abord disons, enfin moi je lui ai dit que je l'empêcherais jamais de passer des soirées avec Karl, Cali, des soirées entre mecs quoi parce que c'est vraiment très important, et comme lui m'a dit qu'il m'empêcherait pas de passer des soirées avec mes amis »* (Aline, E1). L'autonomie dans la sociabilité est une règle acceptée par tous les deux. Cette importance de l'amitié pour chacun des deux partenaires est fondée sur une expérience commune et récente. Axel a été lâché par son ex et s'est retrouvé très malheureux, épaulé par ses potes. Aline a connu également une histoire proche. *« C'est comme moi la première fois que ça s'est fini avec mon ex, avec qui ça faisait deux ans que j'étais, sur le coup c'est vrai que je me suis vraiment retrouvée seule de chez seule, parce que j'avais coupé contact avec la plupart des gens et du coup j'étais vraiment toute seule, ils étaient pas là... si toi quand tu vas pas bien et qu'ils font l'effort de venir, et même si ça les fait chier parce que c'est pas forcément super de voir quelqu'un quand il va pas bien et qu'ils sont là, c'est super fort comme sentiment je trouve. Ils sont là pour toi, et faut que tu sois là pour eux »* (Aline, E1). Entretenir les liens, rester loyal vis-à-vis de ses amis devient une exigence qu'Aline s'impose désormais car elle voit pour elle-même les dangers d'une transformation radicale de sa vie personnelle par la nouvelle relation amoureuse.

Cependant, respecter l'individu et ses choix personnels en ne laissant pas trop la relation à deux peser sur son existence personnelle entre en tension avec l'objectif de le connaître : trop de respect, pas assez de partage entre les deux partenaires peut confiner les échanges à la sexualité. Certains peuvent alors avoir le sentiment que leur relation n'est en réalité qu'un plan-cul puisqu'ils ne partagent finalement pas grand chose d'autre.

L'égalité et la réciprocité dans la relation

Un dernier aspect de ces relations est la demande de réciprocité et d'égalité entre partenaire. Cette demande de réciprocité n'est pas spécifique aux relations sérieuses-légères. Elles constituent tout l'arrière-plan des relations intimes, personnelles des jeunes. Cette dimension était déjà sous-jacente dans les précédentes caractéristiques : le respect de la personne, de l'envie de continuer ensemble sont des injonctions qui valent pour les filles comme pour les garçons. En matière d'exclusivité sexuelle ou sentimentale, une exigence d'égalité est aussi revendiquée. Lise refuse par exemple que Malick ait des aventures sexuelles de son côté (ce dont elle le soupçonne). Pour Lise, baser une relation sur l'amusement n'est pas un problème (Malick au départ n'était pour elle qu'une aventure d'un soir), mais il faut que l'un et l'autre respectent le contrat une fois qu'il a été passé. *« Si il a envie qu'on soit un couple libertin qu'il me le dise à la base, mais maintenant qu'il demande pas le beurre et l'argent du beurre,*

c'est-à-dire le fait de m'avoir moi fidèle, et le fait d'aller coucher avec des filles, ça c'est pas normal. Soit on se fixe sur un truc ensemble, on se dit : « bon écoute, j'ai pas envie de me poser, t'as pas envie de te poser donc voilà on s'voit des fois on couche ensemble, quand on est ensemble c'est comme si on sortait ensemble, mais sinon, moi effectivement j'peux voir d'autres personnes, et toi tu peux voir d'autres personnes ». Faut que ce soit fixé ça tu vois, c'est pas le beurre, l'argent du beurre, enfin moi j'ai pas envie qu'on me roule dans la farine. En plus j'suis pas une petite nénette sans cervelle quoi, donc faut que ce soit équilibré des deux côtés quoi. C'est pas lui il va niquer des meufs et moi j'vais rien faire. Enfin en même temps vu que je l'apprécie j'pense pas que c'est ce genre de relation-là dont j'ai envie avec lui, peut-être que si il m'avait dit ça au début, j'me serais mis dans une optique et on aurait pu faire un truc comme ça, mais au jour d'aujourd'hui on a quand même fait un petit bout de chemin ensemble, et moi j'pense avoir des sentiments pour lui et donc je pense qu'au jour d'aujourd'hui j'pourrai pas lui pardonner » (Lise). Le contrat, c'est donc l'ensemble des droits dont on dispose (en matière de sociabilité) mais aussi de devoirs à l'égard de l'autre : ici ne pas tromper l'autre, ne pas faire d'accroc au contrat, être fidèle à la parole donnée. Lise affirme un principe fort : le type de contrat conjugal suppose une symétrie des partenaires. Elle refuse par principe tout contrat où les termes de l'échange seraient inégaux ou trompeurs (garder pour soi « l'argent du beurre », « se faire rouler dans la farine »). Là encore ce que chacun cherche à préserver, à protéger, c'est l'individu.

2) Apprendre à connaître l'autre

Au cœur de la relation naissante se joue l'approfondissement d'une connaissance mutuelle entre partenaires⁴¹. La connaissance du partenaire est indispensable pour que les sentiments assez mal définis des débuts se raffinent, se cristallisent et puisse être codés de façon claire. Car à la différence du contrat précédent (être dans une bulle), les sentiments pour le partenaire ne sont pas frappés d'évidence, et la connaissance de celui-ci n'est pas spontanée. Connaître le partenaire est indispensable également pour assurer un minimum de confiance dans la relation. Les engagements sont fragiles et personne n'est à l'abri d'une manipulation. Il faut savoir si le partenaire avec lequel on sort est digne de confiance. Et si les sentiments qu'il va exprimer à un moment donné de la relation sont fiables. Quand l'institution manque pour fonder la relation, quand les sentiments ne sont pas évidents, ce qui va donc compter, c'est le temps, la durée de la relation, de la socialisation à l'autre qui nous donne une assurance sur la façon dont il faut coder la relation.

⁴¹ Toutes les histoires ne partent pas de ce point de vue du même niveau : les anciens amis devenus partenaires sont plus proches que deux inconnus qui se sont rencontrés sur internet mais la connaissance acquise est toujours très lacunaire. De plus, notre corpus présente plutôt des cas de personnes qui ne se connaissaient pas ou assez mal (les amis d'amis) ou sous un certain angle (les collègues). On s'intéressera surtout aux personnes qui n'ont pas de liens amicaux antérieurs.

Cette socialisation à l'autre, cette connaissance du partenaire peut réussir à deux conditions : chacun dans la relation doit se dévoiler un peu, montrer ses territoires personnels (ce qui va à l'encontre de l'autonomie de chacun) ; chacun doit se montrer intéressé par l'autre. Dans une telle relation, il faut que chacun choisisse librement de « s'investir » : partager des ressources personnelles et concentrer son attention sur ce que fait l'autre (a) ; communiquer de façon spontanée pour créer une intimité commune (b). Certains déphasages entre le rythme de dévoilement et l'envie de connaître l'autre, l'autonomie que chacun souhaite préserver peuvent entraîner des tensions dans ces histoires naissantes (c).

a) S'investir dans la relation

« S'investir » dans une relation est un terme fréquemment utilisé dans les entretiens. Les individus utilisent ce terme que ses connotations économique (investir des capitaux pour obtenir certains bénéfices), et psychologique (investir des affects sur un objet, une personne particulière) permettent d'utiliser dans de nombreux contextes. Ici nous utilisons ce terme en y associant deux dimensions :

-l'intérêt que l'un porte à l'autre dans la relation c'est d'une certaine manière concentrer son attention intellectuelle, son temps mental sur ce que l'autre fait, sent, pense.

-les territoires personnels partagés avec l'autre. Investir c'est ici dévoiler des informations, des personnes, des lieux à son partenaire... Lui apporter des informations sur soi.

S'investir dans la relation, c'est donc d'abord ouvrir à l'autre d'autres manières de faire, de penser de sentir et être attentif en retour à ces choses chez lui. C'est montrer qu'on veut apprendre des choses personnelles à son sujet, que l'on est dans un processus de connaissance du partenaire. Mais on n'investit pas sur de la matière morte. Investir suppose donc une certaine forme de réciprocité pour que cela fonctionne bien.

Le temps partagé avec le partenaire

Le temps partagé avec le partenaire, décidé librement, est le signe le plus évident de la volonté de partager des choses, le signe d'une bonne appréciation mutuelle des partenaires, le signe de l'existence mais aussi de la valeur de la relation pour chacun, un signe du lien (Goffman, 1973). Comme le lien n'existe pas en tant que tel il faut en donner des symboles clairs. Il faut figurer le couple. Passer du temps ensemble est aussi une condition indispensable de la connaissance du partenaire, pour le voir agir et se comporter en privé comme en public en sa compagnie.

Le temps passé ensemble est un problème important car il est directement emprunté sur le temps consacré aux autres activités de chaque partenaire. En même temps, il est un témoignage de l'envie de continuer, de l'envie de voir l'autre. Il est donc important de voir l'autre mais peut-être pas trop souvent non plus pour ne pas faire penser au partenaire que la

relation est déséquilibrée et que l'un est plus demandeur, plus « accroc » que l'autre. Les demandes de contact doivent donc s'articuler avec l'exigence d'égalité entre partenaire, avec l'absence de promesse ou d'ambiguïté pour la suite et surtout avec le respect des activités personnelles de chacun.

Dans un univers étudiant où les jeunes adultes étudient et souvent travaillent en même temps, le temps passé avec le partenaire est fortement contraint par les études et le travail : il y a des impondérables dans la semaine qui empêchent tout rendez-vous et contraignent les dates et les lieux de rencontres. Séverine sait que Marc-Antoine a ses entraînements de hand deux fois dans la semaine et est fatigué ensuite. Il n'y a généralement pas de rendez-vous à ces moments-là. Lise qui sort depuis trois mois avec Malick, a ses cours dans la semaine en journée et ne se déplace pas pour retrouver Malick dans son bar le soir en semaine. Malick se couche tard en raison de ses horaires de travail et se lève tard, donc ils ne peuvent se retrouver qu'au bar le soir en week-end deux soirs par semaine ou un peu avant l'ouverture de celui-ci en fin d'après-midi dans le Marais près du bar. Ils n'ont jamais passé une soirée ensemble en dehors du bar. En raison des contraintes de chacun certaines habitudes peuvent s'installer : Lise vient au bar de Malick tous les soirs du week-end et vit une « vie de célibataire » selon ses propres dires le reste de la semaine puisqu'elle ne le voit pas et ne peut l'appeler dans le bar. Le système le plus courant est une organisation assez souple où deux exigences sont formulées : il est important de se voir, il ne faut pas trop d'obligation. On s'adapte donc en fonction des obligations personnelles variables chaque semaine.

Ca dépend de ce qu'on a à faire en fait. Si moi j'ai une soirée de prévue, je ne le verrais pas. Ou alors si lui me propose une soirée qui m'intéresse je viendrais. Ça dépend de ce qu'on fait, de si on peut se voir... On ne se prend pas la tête en fait, il n'y a pas de...

D'accord, il n'y a aucune obligation.

Voilà, c'est quand on peut. On se débrouille pour trouver des moments. Par exemple la semaine dernière, enfin, cette semaine, il avait a priori pas beaucoup de moment où on pouvait se voir. Il m'a donc dit : « Bah tant pis, tu passes après mon entraînement, je serais crevé, mais au moins on se verra un petit peu ». (Séverine, E1, 22 ans, en études, depuis 2 mois et demi avec Marc-Antoine)

L'organisation souple ne définit pas de règles trop fixes pour les contacts, conduit à ne pas limiter ses propres engagements personnels, mais essaie de favoriser les arrangements toujours négociés au quotidien pour se voir et montrer qu'on a envie de se voir⁴². Ce type de contrat suppose une participation spontanée, volontaire, d'individus libres à la relation.

⁴² La négociation ne signifie pas égalité entre partenaires. Certains font preuve de plus de souplesse que d'autres. Les efforts de l'un des deux pour se rendre disponible pour l'autre peuvent être analysés sur le modèle du partage des tâches domestiques. Disposer d'un emploi à temps ou en horaires décalés ou être dans une formation qui demande beaucoup d'efforts favorise l'individu dans la négociation par rapport à un étudiant d'une filière

Cette négociation semaine après semaine des moments où l'on peut se retrouver est un travail régulier pour ces histoires débutantes. L'équilibre est difficile à trouver dans la mesure où il ne faut pas empiéter trop sur les activités du partenaire, ne pas trop être demandeur de rencontres pour ne pas qu'il croît qu'on est très fortement accroché mais il faut lui montrer tout de même qu'on tient à lui, qu'on a envie de le voir. Trop demander à voir le partenaire peut être interprété par lui comme une façon pour nous de montrer que l'on veut « s'installer conjugalement », que l'on souhaite une « relation sérieuse ». Ne pas demander assez de voir l'autre peut signifier une certaine indifférence et être le signe d'une relation légère. Se voir est donc une question d'équilibre entre deux exigences : rester léger et montrer qu'on apprécie l'autre. Gaëlle, étudiante de 24 ans en L3, qui sort depuis deux semaines et demie avec Johann jeune en emploi de 27 ans rencontré sur internet exprime toute la difficulté de cet équilibre : « *Si on se voit souvent ? Non. Pour moi c'est en même temps pas assez souvent et peut-être un peu trop souvent. Enfin c'est bizarre. C'est qu'on est sortis ensemble un dimanche soir et on ne s'est pas revus après, avant le... merde, c'était le lendemain et après on s'est revus le jeudi, après on s'est revus le week-end. Et donc après là ça m'a fait un peu flipper, je ne voulais pas trop le voir et je voulais quand même prendre mon temps et puis en même temps garder, tu vois, mon autonomie, parce que je n'ai pas envie d'être avec quelqu'un vraiment, enfin tu vois ? Je ne me considère pas vraiment en couple même si je suis avec lui, mais je ne me considère pas en couple, donc au début on s'est pas mal vus et après bon j'ai ralenti* » (Gaëlle, E1, 24 ans, en études, depuis 2 semaines et demi avec Johann). « Etre avec quelqu'un » c'est affirmer le sérieux de la relation qui engage à une exclusivité sexuelle, sentimentale et à une relation suivie. « Etre en couple » en revanche ajoute un niveau d'obligations réciproques pour se retrouver. Plusieurs enquêtés affichent le même refus de l'obligation : « *Voilà, par exemple cette semaine on sait pas trop si on va se voir ou pas. Et moi j'aime bien laisser ce flou aussi, parce que ça me tient en haleine en fait... de garder ce côté un peu* » « *Est-ce qu'on va se voir ? Est-ce qu'on va pas se voir ?* ». *Le quotidien, j'ai très peur qu'il revienne... bah justement ce quotidien-là. Moi j'ai pas trop encore envie de... de le voir* » (Lina, E1, 21 ans, en études, depuis 3 mois avec Yann). Opposée à l'obligation de se voir régulièrement, Lina et Gaëlle prônent la légèreté de l'envie de se voir. Les rencontres sont plus libres, mais c'est surtout l'envie de se voir et la spontanéité qui doit primer sur l'habitude. Se voir doit rester une fête, un signe du plaisir de se retrouver. Pour cela, Gaëlle ne choisit pas n'importe quels moments : « *Lui il a beaucoup de taff, moi aussi, et en même temps tu vois je ne trouve pas que ce soit très très nécessaire de se voir de trop. Je vois pas, j'ai pas envie de gâcher les choses et j'ai envie de profiter et de le voir que quand on a le temps et l'envie et le besoin, enfin tu vois c'est aussi simple que ça. Pour se dire quoi en l'espace d'une heure ? Pour moi ça ne sert à rien* » (Gaëlle, E1). En se

peu sélective. Pauline, étudiante en sociologie, explique faire plus d'efforts pour se rendre disponible que Pierre-Axel qui commence à travailler.

réservant des plages de temps assez longues, Gaëlle privilégie les échanges dans la relation et les activités à l'extérieur plutôt que les rencontres à la sauvette où la sexualité serait mise en avant. Elle privilégie ainsi la qualité des rencontres (longues, avec possibilité de réaliser des activités) à la quantité (se voir dès que possible).

La fréquence des rencontres est étroitement liée à un second problème : que fait-on quand on se retrouve à deux ? De ce point de vue, un clivage important se fait jour entre les relations où l'on s'autorise à partager le week-end et celles où seules des soirées sont partagées. Partager une journée ou un week-end ensemble, c'est aussi s'autoriser à suivre le partenaire dans la durée et à réaliser une activité. Gaëlle depuis deux semaines et demi avec Johann au moment du premier entretien s'autorise un dimanche complet avec celui-ci au salon du vin. Véronique qui sort avec Denis depuis trois mois ou Sandra avec Karim depuis quatre mois n'ont pas connu de journée complète avec leur partenaire. Seulement des soirées. Sur les six derniers jours précédents le premier entretien, Véronique a passé seulement deux soirées avec ses copines, deux avec Denis dont une seule nuit et deux toute seule. Elle appréhende la perspective de vacances qu'elle a gagnées à son travail et qu'elle va passer avec Denis, car ils n'ont encore passé aucune journée complète ensemble tous les deux. Cela limite fortement le style des relations qui se développent : pour les premiers, être avec quelqu'un prend une part limitée de l'existence personnelle ; pour les seconds, être avec quelqu'un occupe une place plus importante dans la vie personnelle. Cela correspond évidemment aussi au type d'activités réalisées lorsque les partenaires se retrouvent.

Les accords en matière de régularité des rencontres sont variés mais ils sont tous acceptables à une condition que l'on pourrait nommer la « condition de félicité » des relations naissantes : la nécessité de comprendre le partenaire et ses nécessités ou envies en matière d'emploi du temps. La volonté de garder un certain contrôle sur son emploi du temps, sur ses engagements peut se faire dans une certaine transparence vis-à-vis du partenaire. Quand le partenaire n'est pas transparent et ne donne pas d'explications sur son emploi du temps, son indisponibilité pour voir l'autre, peuvent alors naître des doutes sur l'envie de se retrouver, sur l'attachement ou sur l'indifférence.

Les activités à deux : l'intimité sexuelle

Ce type de contrat affiche le primat des sentiments dans la relation. Il se sépare tout autant des contrats légers que des contrats statutaires. Le sexe n'est une dimension importante de la relation que parce qu'il exprime des sentiments. Comme dans le type précédent, coucher le premier soir est une attitude assez rare. Il n'y a pas de code sexuel qu'il faudrait suivre, ou de condamnation morale à la clé, il s'agit surtout d'affirmer le primat des sentiments et de se distinguer d'un répertoire d'amusement. Certaines filles qui n'ont pas de difficulté à avoir des aventures sans lendemain, peuvent ainsi à l'occasion d'une rencontre sérieuse choisir de reporter la première nuit.

Certaines filles, libérées sexuellement ou bien avancées dans leur trajectoire amoureuse ou sexuelle comme Isabelle (chapitre 2) ou Lina n'hésitent cependant pas à avoir une relation sans savoir précisément sur quel répertoire la relation se joue. La sexualité est devenue chose banale pour elle, signe d'un intérêt qui reste à préciser *a posteriori*. Antonia, 23 ans, étudiante à Science Po après une classe préparatoire, a une relation sexuelle avec Henri après un très longue période séduction. Pour elle, les choses ne sont pas claires cependant après quelques mois de séduction et une nuit ensemble : *« J'ai attendu de l'avoir embrassé, mais même après, même après l'avoir embrassé, la première nuit passée avec quelqu'un je savais pas encore si on était ensemble, ou si c'était juste une nuit passée ensemble, on peut pas savoir »* (Antonia, E1).

Juliette n'est pas très libérée sexuellement et n'a pas vécu de période d'amusement sexuel. Pour elle (comme pour Gaëlle, cf chapitre 2), avoir une relation sexuelle a une dimension symbolique, expressive par rapport à ce qu'est la relation. Après s'être mise en couple avec Alexandre, être sortie ensemble après une longue période de séduction, après de nombreuses nuits dans le même lit à dormir et à parler, Juliette attend encore une bonne semaine avant d'avoir une première relation sexuelle avec Alexandre. Gaëlle attend également presque trois semaines avant d'avoir une première relation sexuelle avec Yohann.

Après être entré dans une sexualité génitale dans la relation, la sexualité devient une pratique partagée importante pour le couple. Se revoir dans ces cas prévoit bien souvent implicitement une rencontre sexuelle. Pour les personnes les plus libérées sexuellement, la sexualité est une des activités principales :

Comment est-ce que vous organisez votre temps quand vous êtes ensemble ?

Qu'est-ce que vous faites ? De quoi est-ce que vous discutez ?

Bah ce qu'un jeune couple fait. (rire) On reste à l'horizontale, à fumer des cigarettes, développer sur le monde et à faire l'amour. (Lina, E1)

Lina est très engagée dans ses études. Son école d'architecture lui impose des projets à réaliser en temps limité. Ces urgences étudiantes rythment son quotidien qu'elle essaie d'articuler avec la nouvelle relation avec Yann. Celui-ci travaille cinquante heures par semaine sur les chantiers, le week-end est donc surtout consacré à récupérer. Les rencontres se font surtout autour de la sexualité et des plaisirs : un ciné, une sortie en boîte, beaucoup de discussions, un week-end à deux.

Certaines relations sont centrées sur la sexualité car peu d'autres choses sont partagées : *« Ça fait pas longtemps qu'on est ensemble etc., enfin on a le temps de pouvoir partager des trucs. Bon là c'est vrai que j'ai eu un peu, je lui ai un peu fait la gueule, il y a pas très longtemps, en lui disant « ouais, on se voit jamais, on se voit que le soir, toi t'es crevé, moi je suis crevée enfin, on n'a rien partagé ensemble », tout ça. C'est pour ça j'aimerais bien au moins partager une journée avec toi une fois de temps en temps quoi. Donc là c'est pour ça, Disney*

c'est moi qui l'ai organisé » (Sandra, E1). Karim ne s'embarrasse pas forcément de beaucoup de questions sur le quotidien de Sandra. L'essentiel est de passer du bon temps à deux : « Bah comme on se voit pas beaucoup non plus bah voilà, quand on est ensemble on parle pas forcément des copains des copines etc. « je suis là, je suis là pour profiter de toi » machin. Le reste on s'en fout un peu, donc c'est sa politique (rires) » (Sandra, E1).

Mais pour d'autres personnes moins libérées, la sexualité pose problème car elle peut être une pratique qui bride la découverte du partenaire et de soi. Se voir le soir pour faire l'amour, c'est limiter la relation à une dimension qui n'est pas la principale et qui peut parfois faire penser que l'on se trouve dans une relation de type « plan-cul » qui ne dit pas son nom. Gaëlle est ainsi particulièrement attentive à donner rendez-vous à Yohann à l'extérieur du domicile pour privilégier d'autres moments que les relations sexuelles. Gaëlle veut être traitée comme une personne et pas comme un « plan-cul ». De ce point de vue, certaines attitudes de Yohann la blesse : *« Donc il est venu manger et après on a fait l'amour. Il était facilement 11h00 et quelques. Et il me dit : « il faut que je rentre je suis fatigué, demain j'ai le boulot à 6h00 et tout ». Donc il est quand même parti en l'espace de vingt minutes juste après. Et ça m'a un peu perturbée. Passer du stade où on a fait l'amour, il y a rien, il s'en va en l'espace de vingt minutes, un quart d'heure ça a été déstabilisant et je lui en ai un petit peu voulu sur le moment » (Gaëlle, E1). Même après une journée où ils se sont retrouvés ensemble, ne pas passer la nuit ensemble après une relation sexuelle fait que Gaëlle se sent traitée comme un « plan-cul ». Plus que la sexualité, ce que les jeunes femmes et les jeunes hommes veulent partager c'est l'affection et l'intimité parlée qui ne devrait pas être séparées de la relation sexuelle.*

Les activités à deux : « faire découvrir »

Faire découvrir des choses (et les faire aimer à l'autre) c'est exposer ce que l'on aime, ce que l'on est et obliger l'autre à afficher son sentiment par rapport à telle ou telle activité. Processus de connaissance de l'autre et d'ouverture à d'autres normes, d'autres relations. L'une des activités favorites des débuts de ces histoires est de montrer ce que l'on sait faire, ce que l'on aime et que l'autre ne connaît pas. Pour des personnes éloignées socialement, faire découvrir ce que l'on aime est une façon de se rapprocher. Aube qui commence une relation avec Pierre, professeur de sport dans le lycée où elle travaille, constate dans un bilan quatre mois après la rencontre, qu'elle a « découvert » pour ainsi dire le sport avec lui : *« Bah on fait vachement plus de choses ensemble parce qu'au départ, à la base on est des personnes assez différentes, et ce qui a été super intéressant en fait avec Pierre c'est qu'on a réussi à faire des choses ensemble, il m'a apporté vachement. C'est marrant parce que moi j'suis pas très sportive et on a fait beaucoup de sport, on a fait de l'escalade une fois, on a fait du squash, on s'est baladé dans la forêt, des activités comme ça... On est partis en week-end une fois à Etretat, là c'était sympa aussi, on est allés dans une maison d'hôte heu... ça c'était plus mon*

petit côté à moi ça, c'est plus moi qui l'ai entraîné là-dedans en fait, le côté un peu routard, se balader, prendre la bagnole, voilà ça, lui, il connaissait pas trop, c'est plus moi qui lui ai fait découvrir, c'était sympa. (...) Et heu, voilà comme type d'activités, après voilà tout ce qui est cinéma tout ça, on sort assez ensemble, on se fait des petits trucs tous les deux, on n'est pas tout le temps à la maison à rien faire quoi » (Aube, E2, 22 ans, en emploi). Connaître de nouvelles activités, de nouveaux horizons peut donner ainsi l'impression d'un enrichissement personnel. Avec le partenaire, on a appris à aimer des choses, à faire des choses que l'on n'aurait pas faites sinon. Le processus, on le voit, peut être facilement symétrique : Aube fait également découvrir des choses qu'elle aime à Pierre.

Faire découvrir est cependant plein d'enjeux personnels et sociaux importants : se sentir dévalorisé par son partenaire dans ses goûts, dans sa personne. Faire découvrir c'est se découvrir, s'exposer aux jugements sociaux. La composition sociale des couples est ici importante dans l'insécurité ressentie au moment où l'on « se découvre » l'un l'autre. « *On a écouté un peu de musique, je lui ai fait écouter un truc qu'il a bien aimé, ça m'a fait plaisir ça aussi parce que je me dis qu'il est critique sur la musique et j'avais peur qu'on n'ait pas les mêmes goûts. Et en fait y'a un truc qu'il a bien aimé, ça m'a fait plaisir on l'a écouté ensemble, on a discuté...* » (Aube, E1). L'enjeu de cette découverte de l'autre c'est ici de conserver la face bien sûr devant son partenaire, mais aussi de trouver un accord, une forme d'harmonie entre ce que l'un et l'autre aiment. Ce sont les « points communs », sorte de zone partagée par les deux partenaires. Car il n'est pas question pour autant pour l'un et l'autre des deux partenaires d'abandonner ses goûts, devant un regard plus expert, une forme d'autorité face à l'autre. Les deux partenaires n'ont pas envie de changer. Aube n'est pas prête à renoncer à sa musique, pas plus que Maxime ne souhaite transiger sur une chose qui le définit fortement : le cinéma.

Moi j'suis très cinéma, ma copine c'est important qu'elle aime bien le cinéma aussi parce que moi j'y vais régulièrement donc une fille qui n'aime pas ça, ça aurait été très très emmerdant. Et puis j'aime bien voir sa réaction, comment elle se tient face à un film déjà, y'a des filles elles sont pas du tout concentrées, elles regardent leur portable ou j'sais pas quoi, elles font des commentaires débiles ou... ou... moi au contraire je supporte pas qu'on fasse le moindre bruit le moindre truc tellement j'suis à fond dedans, donc je m'étais dit, je m'étais posé la question de savoir comment elle est quand on est au cinéma avec elle... Non mais sérieusement, ça a l'air con mais pour moi c'est vachement important parce que la fille, dans la mesure où c'est un loisir que j'adore partager avec une... ma petite amie, il faut que ça se passe bien quoi, mais j'te dis y'a des gens ils sont pas faits pour aller au ciné quoi. Elle, ça va, ça se passe très bien, on a à peu près les mêmes goûts, euuuuh on a vu quoi... on est allés voir le film sur Mesrine, avec Vincent Cassel, qui est très très très bien d'ailleurs, et on va aller voir la suite quand elle sortira et euh... non bah écoute ça s'est très très bien passé elle a aimé le film comme moi et j'sais pas

y'avait une bonne ambiance quoi. Quand je rigolais à certaines scènes elle rigolait avec moi... non mais tu vois ça a l'air con mais des fois tu peux vraiment te sentir en disharmonie quand tu es avec quelqu'un en fait, tu vas pas rigoler au même moment où quand toi tu vas rigoler ça va gêner l'autre ou au contraire... je sais pas moi tu vas pas... tu vas pas avoir l'air aussi intéressé que la personne ou vice versa... enfin je sais pas, j'trouve ça assez intéressant en fait. Euh... ce ce ce moment là il... il montre beaucoup de choses en fait. Euh... soit au niveau de la disharmonie ou au contraire au niveau de l'harmonie qu'il peut y avoir entre vous, la façon de voir les choses, ça peut être très intéressant des fois. (Maxime, E1)

Faire des choses à deux, peut devenir un test de la compatibilité entre les deux partenaires. Même si le contrat est de ne pas parler du futur, tout ce qui est vécu est interprété par rapport à la vie future. La situation présente est un bout d'essai pour un tournage futur où les deux partenaires partageront des moments d'une même intensité ou complicité.

Etre avec un nouveau partenaire peut être aussi l'occasion de renouer avec une activité ancienne. Le partenaire peut se faire ainsi « moniteur » pour des activités qui supposent un apprentissage de long terme. *« Ben si elle en avait fait il y a très, très, très longtemps sauf qu'elle avait arrêté car après une dure chute dont elle se souvient encore elle avait pris peur et avait arrêté, j'ai accepté d'en faire avec elle, bien sûr en espérant qu'elle y arrivera sans problème et qu'elle finisse qui sait par être rolleuse à Cora un jour, dès qu'elle le maîtrisera, et depuis ben quelques semaines elle a voulu s'y mettre en me demandant que je sois son prof »* (Daniel, E1). Daniel se fait moniteur et soigner les peurs d'Aurélie. Il lui insuffle donc une certaine forme de confiance en elle, en ses capacités, ce qu'elle avait cru perdu après sa chute. Faire découvrir c'est aussi parfois permettre au partenaire de se re-découvrir à lui-même.

Etre ensemble peut être aussi une occasion de découvrir des nouvelles choses à deux. Les week-ends touristiques, les voyages font partie de l'expérience des jeunes, ils se font souvent entre amis. Ils sont aussi une expérience vécue en couple. Cette fois-ci il n'est pas forcément question de faire découvrir, mais plutôt de découvrir à deux une région, une ville, de passer un bon moment ensemble. L'un des deux partenaires peut être cependant davantage initiateur, soit qu'il connaisse déjà telle ou telle sortie, soit qu'il ait une envie particulière de découvrir un lieu, un site. Les sorties et les voyages à deux prennent figure de test sur la vie quotidienne à deux. Ils permettent de tester le niveau d'accord entre les deux partenaires. *« Après on a eu Londres, on est partis tous les deux en week-end à Londres, on était sur la même longueur d'ondes, on voulait faire les mêmes choses, visiter, on n'est pas restés comme des loques. On a passé trois jours que tous les deux et vraiment c'était bien »* (Aline, E2). La coprésence prolongée lors des voyages peut créer aussi une forme de bulle ou une certaine forme de magie dans la relation.

Partager les liens

Les liens sont aussi un des territoires personnels qui peut être partagé entre les deux partenaires. A quel moment présente-t-on son petit copain à ses amis ? A quel moment parle-t-on du petit copain à ses amis ? Certains sont au courant assez tôt de l'existence du petit copain car ils ont suivi les débuts de l'histoire à titre de confident ou de témoin. Les amis d'Aline ont vu débiter l'histoire avec Axel au cours d'une soirée qu'ils avaient organisée. Emilie la confidente de Caroline a suivi l'histoire qui a commencé sur internet avec Jamie. De même pour France dont la meilleure copine lui avait conseillé de continuer sa relation avec Théo.

La présentation physique aux amis (qui ne se pose que pour les relations entre personnes qui ne se connaissent pas) est une question autrement plus délicate car elle présente un double danger. C'est « faire découvrir » ses amis à son partenaire et risquer d'avoir un jugement négatifs ou peu enthousiaste sur des copains ou amis proches auxquels on tient. A l'inverse c'est « faire découvrir » son partenaire aux amis, montrer qui nous plaît et c'est aussi un risque d'un jugement négatif sur le partenaire, et sur le choix que l'on a fait du partenaire, sur son manque de discernement. Le risque est d'autant plus grand que le milieu social du partenaire est éloigné de notre propre milieu social et de celui de nos amis puisque des catégories sociales servent à coder concrètement les partenaires.

Mais surtout montrer son petit copain ou sa petite copine c'est montrer aux amis qu'on commence quelque chose avec quelqu'un et qu'il y a un enjeu personnel : réussir à rester ensemble. Montrer son partenaire c'est d'abord montrer une tentative pour construire une relation durable. C'est s'exposer l'échec avec les amis pour témoin de celui-ci. Officialiser la relation devant les amis, c'est donc s'exposer à l'échec. Pour toutes ces raisons, la présentation aux amis peut être très tardive par rapport au début de la relation.

Lise qui considérait au départ Malick comme une aventure courte n'a pas choisi de le montrer à ses copines. Pour elle, la peur que cela ne dure pas, de même que le jugement désapprouvateur des copines sur Malick l'empêchent de passer à l'acte. Daniel attend un mois que son envie de rester avec Aurélie soit bien confirmée avant d'en parler aux copains et collègues qu'il partage avec Aurélie. Véronique ne souhaite pas partager ses copines avec Denis. France non plus. Un certain nombre de filles semblent réticentes et séparent leur réseau amical personnel de la relation qui naît. Mais ces mêmes filles évoquent verbalement par ailleurs l'aventure qui se joue :

Alors et la rencontre entre Sacha [confidente de France] et Théo ?

Elle l'a rencontré y'a pas si longtemps que ça, elle l'a rencontré quand on a emménagé à Bastille en fait donc y'a même pas 1 mois et demi de ça...

Pourquoi avoir attendu 6 mois ?

A ce moment on n'habitait pas encore ensemble, c'était mon copain, mais j'avais

pas... si tu veux le fait de dire « tu veux rencontrer mon copain ? » ça faisait pas... genre je vais me la péter, genre phénomène de foire, c'était pas mon truc, j'avais mon copain d'un côté et ma copine de l'autre, je pouvais très bien avoir deux relations différentes mais après c'est elle qui m'avait dit qu'il faudrait qu'elle le rencontre donc voilà elle est venue à la maison et voilà.

Et il t'en a dit quoi de ça ?

Ben rien, je lui ai pas demandé ce qu'il en avait pensé, et je lui ai pas demandé à elle, ce qu'elle en avait pensé parce que limite si c'était négatif je tenais pas à le savoir (France, E1, 21 ans, en emploi, depuis 7 mois avec Théo)

Par rapport à ce comportement, les garçons (racontés par les filles) font plus facilement partager leur réseau amical : Théo présente ses copains à France ; Denis présente également ses deux meilleurs potes, Kad et Larry à Véronique et n'hésite pas non plus à inviter systématiquement Véronique quand il y a une soirée resto avec Kad et sa copine.

Ces quelques remarques présentent peut-être un éclairage différent sur les relations qui se développent après l'entrée en couple. Maillloch (2003) a montré à partir d'un échantillon de filles plus jeunes que l'entrée en couple de celles-ci se marquait par une recomposition des réseaux amicaux et un recentrement vers les réseaux des garçons. Pour les jeunes adultes, le phénomène est toujours vrai puisque les soirées entre amis se passent plutôt avec les amis des garçons et pas tellement avec les amis du côté de la fille. Mais c'est en partie dû à ce choix des filles de ne pas présenter aussi facilement que les garçons leurs réseaux personnels. Probablement parce qu'ils n'ont pas la même fonction : les réseaux féminins fonctionnent beaucoup comme en témoignent les exemples comme des réseaux où la confiance est importante, fonction que la présence (permanente) du petit ami ne peut que contribuer à perturber. France explicite en partie cette dimension importante de son réseau amical :

Moi je pense que c'est hyper important de garder du temps pour soi et sa copine, parce que c'est pas pareil, parce qu'on se dit pas les mêmes choses, qu'on aille au ciné à 2 ou 3 c'est différent...

Pourquoi ?

Parce qu'il y a moi, y'a lui, y'a elle, je suis « entre les deux » entre guillemets, quand y'a qu'elle je me consacre à elle, on parle toutes les deux, on parle de moi, on parle d'elle, on parle de moi et de Théo, des trucs qu'il sait pas forcément ou qu'il sait peut-être mais dont j'ai besoin de parler avec une tierce personne. (France, E1)

Faire connaître des amis à son partenaire ne se fait pas souvent sous la forme d'une présentation officielle, formelle. La chose est plus courante dans le cadre de la sociabilité festive et amicale habituelle. Les jeunes sortent ensemble, en discothèque et certains choisissent à un moment donné d'y associer leur copine ou copain du moment. Là encore les garçons proposent assez facilement à leur partenaire de les venir avec eux pour une soirée.

Quels amis de Théo t'as rencontrés ?

J'ai rencontré sa bande de potes collège/lycée. Il me les a présentés peut-être deux

trois semaines après qu'on soit sortis ensemble parce qu'il y avait une soirée étudiante dans l'école d'une de ses copines et il m'a proposé de venir. Donc je suis venue et une bonne partie de ses potes étaient là. Une vrai bande. Et ça fait quelques années qu'ils sont vraiment soudés. Et donc j'en ai rencontrés quelques-uns à ce moment-là. (France, E1)

Chloë a rencontré de même des amis de Lionel lors de leur soirée poker :

Et qu'est-ce que vous faites avec vos amis ?

Ce qu'on fait avec nos amis ? Des soirées poker, enfin c'est surtout avec ses amis, pas avec mes amis, moi je connais bien ses amis par contre lui, il connaît pas mes amis, il les a jamais vus.

Et comment ça s'est passé la rencontre avec les amis ?

En fait heu, il m'a prise un peu de court. Il m'a appris à jouer au poker, ouais une semaine après qu'on soit sorti ensemble, et il m'a appris, ça devait être le samedi. Et en fait le dimanche après-midi, il m'a téléphoné pour savoir si je voulais faire une soirée poker avec ses copains, et donc, comme j'étais toute contente d'aller le voir, j'ai dit oui et puis j'ai débarqué et j'ai connu tous ses copains voilà comme ça. (Chloë, 22 ans, fin d'étude, 1 mois avec Lionel)

Lionel fait ainsi découvrir en même temps à Chloë son goût pour le jeu et ses amis qui gravitent autour de cette activité.

Aube découvre les copains de Pierre en week-end : « *On est partis aussi en week-end à Center Parc avec des amis à lui que je connaissais pas, donc c'était sympa aussi parce qu'il m'a fait découvrir un peu son monde, on était que avec des Polonais, c'était une organisation qui me ressemble pas du tout, du coup c'était assez enrichissant au niveau de la découverte de la personne parce c'est pas du tout ma manière de vivre donc j'ai vu un peu comment lui il était avec ses potes, c'était sympa* » (Aube, E1).

b) Se raconter

Le moyen central pour faire connaître et faire comprendre ce que l'on attend de la relation naissante est la conversation. Comme il est difficile de faire rencontrer partenaire et amis ou parents en début de relation, la conversation est le moyen de faire connaître notre monde sans pour autant l'ouvrir complètement. Les débuts de relation sont donc caractérisés par des échanges verbaux très importants. Ils sont centrés sur la découverte de la personne plutôt que sur la relation que l'on est en train de vivre. Le but est ouvertement de connaître le partenaire. La conversation va permettre ainsi de mieux prévoir dans la relation et de produire des sentiments à l'égard du partenaire. Deux normes ici sont sous-jacentes : on n'interroge pas directement son partenaire sur sa vie mais il doit être parler de lui-même des choses importantes pour lui ; il faut montrer de l'intérêt pour ce que raconte son partenaire.

Les conditions pour se raconter

Comme le temps ou les activités passées ensemble les informations constituent des éléments personnels dont le partage est un signe d'engagement dans la relation. Les partenaires partagent des informations privées qu'ils ne partagent pas forcément avec d'autres personnes. Pour autant ils ne partagent pas tout de leur vie antérieure et pas tout de suite après la rencontre. Comme pour les activités et le temps passé, il faut montrer une certaine envie de partager des choses ensemble et en même temps il faut préserver ses intérêts personnels. Deux conditions permettent un dévoilement des choses les plus personnelles :

-se sentir en confiance avec le partenaire

-sentir qu'il peut comprendre (et surtout qu'il peut aider : cas de France qui raconte dès le début sa précédente et douloureuse relation à Théo, mais pas qu'elle est encore amoureuse).

Se sentir « en confiance » avec le partenaire signifie être sûr qu'il ne va pas utiliser ces informations contre soi, qu'il ne va pas les dévoiler sur la place publique. Ce sentiment est délicat à approcher : il ne dépend pas de la durée de la relation avec quelqu'un, mais plutôt de l'attitude générale du partenaire par rapport aux confidences déjà faites. Le fait que le partenaire connaisse ou pas nos amis (et peut éventuellement leur répéter) est aussi une dimension importante. *« J'ai pas trop envie d'en parler mais en fait, au niveau de ma famille j'ai un peu une famille assez complexe tout ça, donc sans rentrer dans les détails j'vais dire que j'ai une famille assez complexe où il s'est passé vraiment beaucoup de choses, et moi je lui ai fait part de quelques épisodes de ça parce que je me sens vraiment en confiance avec lui, j'ai l'impression qu'il peut me comprendre, sauf que je l'ai pas fait avec d'autres garçons que j'connais depuis un an ou deux par exemple, y'a d'autres garçons avec qui je m'entends très bien et je leur ai jamais parlé de ça, alors que Malick bah déjà j'lui ai dit la relation... j'lui ai parlé au niveau de ma famille, j'lui ai dit vraiment la vérité sur ma relation, parce que mon ancienne relation elle s'est vraiment très très très mal terminée et... mais vraiment très très mal quoi, et j'lui ai fait part aussi de tout ça, alors que j'en ai pas fait part à d'autres garçons que j'peux côtoyer comme ça heu, même si ça fait longtemps que j'les connais... donc ouais j'me sens quand même en confiance avec lui et lui aussi j'pense. Il me dit des choses quand même que j'pense il dit pas à toutes les filles quoi. Et moi aussi, enfin je sais que pour ma part je le dis pas à tous les garçons. Parce que c'est limite... ça pourrait être des armes en fait ce que je lui ai dit, mais j'lui ai dit quand même »* (Lise). La relation se marque par des confidences exclusives, des informations dont d'autres personnes proches ne disposent pas. Des informations sensibles qui pourraient être utilisées contre Lise et que celle-ci confie à Malick. Les éléments centraux des récits des débuts sont le passé familial et le passé amoureux : Lise apporte quelques éléments sur sa famille, mais c'est surtout sa précédente expérience qui est importante. Une relation dans laquelle il y a eu violence à son encontre et décision de justice contre son ex-partenaire. Cette expérience très dure pour Lise

est cependant évoquée car elle permet de faire comprendre à Malick la difficulté que Lise éprouve à s'engager dans une relation sérieuse. L'histoire amoureuse donne du sens aux décisions du moment. A nouveau, l'exigence de compréhension des choix du partenaire, « la condition de félicité » se révèle centrale en ces débuts de relation.

Les récits des histoires amoureuses précédentes apportent un éclairage sur les doutes ou les peurs de chacun par rapport à la relation. Sandra explique que Karim est traumatisé par les tromperies de ses précédentes copines : « *L'avantage c'est qu'on parle vraiment de tout donc euh, il est resté trois ans et demi avec son ex, son ex euh, bah il est parti en Algérie euh, alors je sais pas si c'est la même année ou si c'est une année différente enfin, je sais qu'elle lui a fait le coup une fois, il est rentré elle était enceinte euh, fallait qu'elle aille se faire avorter. Je sais que Karim l'a très mal pris* » (Sandra, E1). Si Karim se dévoile sur ce plan, il reste relativement discret sur de nombreux aspects de sa vie quotidienne. Sandra estime qu'elle ne cherche pas à l'interroger, pour ne pas le gêner.

Se lâcher

Se sentir en confiance et sentir que le partenaire peut comprendre permet de « se lâcher » dans les échanges dans la conversation, c'est-à-dire de dire de partager des choses intimes. Le fait d'être ami d'ami permet d'entrer plus facilement dans une conversation où l'on se lâche car on sait déjà que le partenaire sera bienveillant. Aline fait le bilan de sa première semaine à distance avec Axel (il habite en province et elle sur Paris) :

Ben il s'est trouvé qu'il a eu une facture de téléphone de 230 euros (rires) et moi j'ai eu 100 euros à peu près. Rien que quand il est rentré le lundi soir chez lui on s'est appelé au moins une heure. Et puis au moins dix messages par jour, puis appels qui durent en moyenne deux heures. Donc vraiment c'est parti intensément. Tous les deux on avait besoin de s'appeler.

Vous parliez de quoi ?

Ah ben de tout. On ne se connaissait pas du tout... Puis c'est vrai qu'on s'est beaucoup libéré dès le début. On a parlé de sujets assez intimes, aussi bien la vie personnelle... Lui il avait des histoires avec sa grand-mère qui allait pas bien à ce moment-là. Donc des choses ouais personnelles. On s'est tout de suite lâché. On a eu confiance tout de suite l'un dans l'autre. Y'a d'autres mecs que je connais pas beaucoup et avec qui je raconte pas des choses, enfin j'ai plus de mal, mais là sachant que c'était un des meilleurs amis de mes meilleurs amis, j'ai eu tout de suite confiance en lui. (Aline, E1)

La conversation trop vite intime peut devenir gênante, impudique pour un des partenaires. Elle empiète sur les territoires personnels de celui qui écoute et qui peut être gêné d'avoir des récits trop intimes (Goffman, 1973). Comme pour le temps passé ensemble, il faut savoir trouver le bon équilibre. Il faut que les deux partenaires s'engagent librement dans des

échanges qui sont ajustés au bon degré d'attention ou d'intérêt du partenaire. Une solution peut être comme Aline et Axel un équilibre assez maximaliste où personne ne retient pas ses confidences. Cette logorrhée verbale donne une dimension magique à ces premiers moments de la relation.

Tout dévoiler ?

Chacun n'a pas forcément intérêt à tout dévoiler de lui. En dévoilant son passé, le partenaire montre de quoi il a été capable, en tant que personne, en tant que partenaire. Ces récits servent au partenaire à inférer de quoi il sera capable alors dans la nouvelle relation. Chacun peut donc avoir intérêt à présenter le visage de la personne qu'il souhaiterait être dans la relation naissante. Lise essaye ainsi de se composer une image de « Sainte » vis-à-vis de Malick : *« Y'a pleins de choses dont je lui ai pas encore parlé. Donc en fait tous mes trucs d'avant en fait, le nombre de mecs que j'ai pu avoir heu, toute ma vie en fait avec les mecs heu... En fait j'me fais passer pour une sainte (rires). En fait j'me fais passer pour une sainte parce que avec les mecs j'ai compris que si on commençait à leur dire qui on était vraiment... parce qu'en fait à la finale on est comme eux, j'veux dire moi voilà j'ai eu des relations plan cul avec des mecs, d'autres relations machin, et à la finale je considère qu'on a la même chose à l'intérieur de nous, on a la même chose à l'intérieur de nos têtes, même si y en a beaucoup qui vont dire « les hormones masculines » machin tout ça... bon, peut-être qu'ils ont un peu plus souvent envie que nous, mais moi j pense qu'on est pareil et donc c'est vrai que j'ai eu pleins de trucs un peu farfelus tout ça, que je me garde bien de lui dire, parce que je sais très bien que au moindre faux pas il va m'assassiner avec. Voilà ce que je dis c'est que je vais pas donner les armes au bourreau pour m'assassiner. Donc tout ce côté-là de ma vie, tout ce que je peux faire avec mes copines, ouais toutes les discussions un peu salasses que j'peux avoir avec mes copines j'vais pas lui en parler. Et pis ouais les trucs de ma vie, on va dire quand je m'amuse tout ça, voilà je vais pas lui en parler. Et pis j pense que lui aussi a une certaine image de moi... bah du fait que quand j'suis avec lui je bronche pas en fait parce que lui il veut pas, donc tout ça ça fait de moi une sainte en fait. Et c'est très bien, voilà »* (Lise). La relation avec Malick est l'occasion pour Lise de reconstruire une nouvelle biographie, qui effacerait les périodes d'amusement qui ont suivi la relation longue qui s'est finie douloureusement.

Caroline, elle, a joué la sincérité et a tout raconté à Jamie mais comprend que c'est à son détriment : *« Si je lui ai raconté tout ça, donc justement c'est peut-être pour ça qu'il avait un peu de mal quand j'allais voir des copains tout seul, parce que je lui ai raconté que je suis restée 3 ans avec quelqu'un, que finalement à la fin je l'ai trompé pendant 5 mois, qu'après pendant un an, je faisais un peu n'importe quoi, enfin pas n'importe quoi, mais que c'était pas... ça donnait pas une très bonne image, donc je lui ai raconté tout ça, donc c'est normal qu'il ait un peu les chocottes quand je suis toute seule avec un mec... »* (Caroline, E1). En

l'absence d'éléments clairs sur la nature de la relation, les récits du passé amoureux offrent des scénarios possibles d'évolution de la relation et surtout des repères pour essayer de savoir de quoi le partenaire est capable. Raconter son passé à l'autre contribue à la compréhension de la situation vécue, au rapport à la stabilité amoureuse, à l'amusement et donne aussi des repères pour anticiper ce qui peut arriver, ce qu'il peut attendre ou pas de son partenaire.

3) Le processus de connaissance contrarié

La dynamique des relations sérieuses-légères est structurellement sujette à tension. Il faut conserver son autonomie tout en essayant de s'investir, il faut se montrer intéressé, ouvert sans être intrusif, il faut y croire, mais pas trop fort. Les deux partenaires bien souvent ne s'investissent pas au même rythme. L'un des deux peut montrer plus de réticences et par là donner les signes qui font douter son partenaire. S'il faut bien s'investir et s'intéresser, personne ne sait vraiment à quel rythme il faut le faire. Dans le vocabulaire des enquêtés, les partenaires ne sont pas « sur la même longueur d'onde ». Tout écart est perçu comme un manque d'engagement ou une volonté de brûler les étapes. Il y a des relations qui sont trop centrées sur le plaisir pour l'un des deux partenaires et pas assez sur la découverte, il y a des relations qu'un partenaire oriente trop vers une logique de l'installation, de l'institution. Voici les tensions les plus courantes.

Tensions sur le niveau d'investissement

Un premier écueil vient de ce que l'un des deux partenaires peut souhaiter moins s'investir que l'autre. L'un des deux partenaires souhaite maîtriser la situation, décider des conditions dans lesquelles les rencontres se font, et limiter celles-ci à un domaine relativement réduit, sans rendre de compte au partenaire. L'envie de s'investir est marquée par l'asymétrie et l'absence de transparence. « Etre ensemble » devient une réalité incertaine qui contribue à troubler la façon dont les partenaires codent la situation.

C'est le cas de la relation entre Sandra et Karim. Tous les deux se sont rencontrés lors d'un entretien. Elle était enquêtrice sociologue et lui répondait à son enquête sur les jeunes travailleurs hébergés en foyer. Ils sortent ensemble avant les vacances d'été juste après que Sandra a cassé avec son partenaire précédent. Sandra entend que Karim, plus âgé qu'elle, recherche une relation sérieuse. L'été, celui-ci part seul en vacances en Algérie (où il est né) pour des vacances prévues de longue date. Le premier entretien de notre enquête a lieu après le retour d'Algérie, à trois mois de leur rencontre. Sandra est particulièrement heureuse de l'attention que Karim lui porte quand ils sont ensemble tous les deux. Mais plusieurs problèmes font l'objet de tension : ils se voient peu. Sandra est très prise par ses études et le travail qui sert à payer son logement. Karim travaille dans la construction cinquante heures par semaine. Ils se voient peu en raison de ces obligations. Ce qui semble le plus insupportable à Sandra c'est que Karim disparaît sans donner de nouvelles : « *Je me suis*

engueulée avec lui parce qu'au mois de septembre j'avais des vacances, quand il est revenu d'Algérie j'avais des vacances. Donc j'avais posé mes vacances. On avait dit bon, on fera un week-end à Deauville. Euh, il m'a pas donné de nouvelles etc. et puis j'avais l'impression qu'il était pas pressé de me revoir, qu'il s'en foutait un peu » (Sandra, E1). Même après avoir renoué contact avec Sandra, Karim joue aux absents certains week-ends. Au moment de l'entretien, ils n'ont pas passé une seule journée complète ensemble. Et Sandra ne sait pas vraiment quand il est libre pour la voir où quand il ne l'est pas. Pour Sandra, qui après sa longue relation précédente, souhaite respirer, être avec Karim lui permet de sortir en boîte, de vivre une vie indépendante, mais il faut un minimum d'investissement pour se sentir avec quelqu'un. Le week-end, Karim prend ses libertés : *« Les sorties, on a essayé d'en faire petit à petit mais il faudrait qu'il soit dispo donc euh, c'est plus compliqué n'est-ce pas. Parce après il me dit : « Ouais tu veux pas me voir le week-end ! » mais en fait c'est lui qui n'est jamais là le week-end donc euh, ça pose un peu problème. (...) Il est avec ses potes. Je sais pas ce qu'il fait mais bon. Avec ses potes. (...) Il voit ses potes, bah il va en boîte. Alors il m'appelle en me disant, « Chérie ? » « Oui qu'est-ce qu'il y a ? ». « Oui c'est juste pour te dire je suis désolé mais c'était pas prévu mais on est en boîte ». »* (Sandra, E1). Dans le même temps, il reproche à Sandra de ne pas être libre pour lui le week-end. La relation tourne au rapport de force : lui essayant de préserver des moments personnels et souhaitant qu'elle soit disponible pour lui. *« Il sait pas où je suis ce que je fais, etc. Donc là, ce qui le fait chier c'est ça, de pas savoir où tu es, avec qui, et qu'est-ce que tu fais, à quelle heure tu rentres »* (Sandra, E1). Pourtant, Sandra, même si elle souhaite respirer, exprime son envie de partager avec Karim des activités qu'il apprécie : *« Je sais qu'il aime bien ses jeux vidéos alors ça, c'est son truc. On joue à la wii ahah, c'est rigolo. Je l'ai battu en plus. Il est très jeu vidéo, très sorties mais je sais pas exactement ce qu'il fait en fait. Je, si il a fait de la, du moto cross enfin, il s'amuse comme il peut, il fait du kart. Enfin des trucs de mec quoi. J'aimais, enfin je dis à chaque fois « mais pourquoi tu m'emmènes pas avec toi » j'ai dit, « moi moto cross je fais ». J'ai dit : « Alors là tu me fous sur un moto cross je vais te dire, ah, tu vas rigoler ». »* (Sandra, E1). Mais Karim ne lui a rien proposé de concret pour sortir avec lui, préférant manifestement conserver un moment tranquille avec ses copains.

Si l'on n'a pas le témoignage de Karim, on imagine comme d'autres membres des classes populaires que la valeur de l'indépendance dans la relation est forte et qu'il s'agit de ne pas montrer qu'on est trop dépendant de son partenaire dès le début de la relation. Mouad affiche également clairement une forme d'indépendance par rapport à ses partenaires féminines : *« J'ai pas besoin de tout le temps avoir une personne auprès de moi, je suis quelqu'un de... on va pas dire solitaire, mais je suis quelqu'un qui a pas tout le temps besoin d'avoir une femme près de moi pour vivre. En fait ce qu'il se passe c'est que pendant une période je vais la fréquenter tous les jours, et pendant une autre période je vais la voir une fois toutes les semaines »* (Mouad, E1). Dans le rapport de force qui peut se jouer sur l'investissement, il

s'agit pour chaque partenaire de ne pas trop « donner la confiance » à l'autre comme l'exprime Mouad ou Nadia, c'est-à-dire ne pas montrer que l'on éprouve des sentiments trop forts dès le début, des sentiments qui ne seraient pas symétriques.

Face à l'attitude de Karim, Sandra joue sur la réciprocité et feint l'indifférence face à ce que celui-ci peut faire de ses week-ends : « *Maintenant on va dire que là, la semaine dernière je l'ai pas vu. Si je t'ai vu je t'ai vu enfin je te vois je te vois, je te vois pas tant pis. Euh, je réagis comme lui en fait. Mais voilà. Je pense que c'est plus en lui montrant que finalement au final je m'en fous et que, qu'il vive sa vie qu'il va se rendre compte qu'il fait des conneries plutôt qu'en lui gueulant dessus* » (Sandra, E1). Sandra prend Karim à son propre jeu en lui montrant qu'elle ne va pas donner plus d'explication s'il ne symétrise pas les infos : « *Ah oui des choses qu'il fait de son côté, non, je suis pas au courant de tout. A l'inverse moi par contre il faut que je rende des comptes sur ce que je fais. Alors ça c'est un truc, entre autre qu'on a vu hier et je lui ai dit, « c'est donnant donnant, si tu veux savoir où je suis parce que là je viens de donner* ». Il m'a fait la réflexion l'autre jour : « *ouais je sais jamais quand est-ce que tu travailles* », etc. alors là je lui ai photocopié mon emploi du temps et je lui ai mis en gros (rires) alors ce soir-là je suis de sortie. Ce soir là je suis pas là je suis de sortie. Et là il m'a regardé, je suis de sortie, mais où ? avec qui ? Pourquoi ? qu'est-ce qui se passe ? » (Sandra, E1). A l'issue du premier entretien, elle explique même qu'elle a décidé de partir seule à Strasbourg avec des copines pour la Noël et dans sa famille sans en discuter avec Karim. La crise couve entre les deux partenaires. Le processus de connaissance est à l'arrêt.

Le déphasage dans les investissements est un problème récurrent en début de couple et largement anticipé par les partenaires qui veulent aussi laisser le temps à l'autre de s'investir. C'est le cas de Nadège qui a longtemps attendu que son nouveau partenaire lui présente ses amis, sa famille, et soit plus disponible le soir par internet ou téléphone. Dans les premiers mois de leur histoire, elle lui reproche de ne pas assez penser à elle, de ne pas l'appeler le soir ou de ne pas la prévenir de ce qu'il fait, ou de ne pas répondre aux SMS à son goût. Elle met cela sur le compte de son faible goût affiché pour la technique et le téléphone mobile. A la veille du second entretien, en rallumant le vieux téléphone portable que son partenaire croyait cassé suite à une chute dans la piscine, elle se rend compte en lisant les messages qui s'affichent qu'Eric était encore avec son ex au moment où ils commençaient à sortir ensemble. Eric est finalement resté trois mois de plus avec son ex tout en étant avec Nadège... Le faible investissement d'un des partenaires peut être compréhensible mais il peut aussi masquer les accrocs au contrat officiel (la norme d'exclusivité sentimentale et sexuelle), mais l'explication donnée par Eric jusqu'à présent pouvait satisfaire Nadège.

Si un certain machisme joue, l'attitude distante dans la relation est loin d'être toujours le fait des jeunes hommes. Jamie a essayé systématiquement de s'adapter sur le rythme de Caroline qui essayait au contraire de conserver une grande part de liberté dans son emploi du temps.

Voyant que Caroline ne modifie pas ses habitudes et décline toujours ses propositions, Jamie contre-attaque : *« Si, si au départ quand il avait pas trop compris que je me bookais tout le temps il me proposait souvent de venir avec lui et ses copains, au resto, au ciné et moi au départ c'est pas que je voulais pas forcément mais vraiment je me bookais tout le temps et donc je lui disais « je vais pas pouvoir ce soir je vois un pote », et donc au final lui il se rendait disponible pour moi tout le temps et donc il s'adaptait sur moi c'était genre « mercredi soir je peux » donc bon lui « mercredi alors » et à force ça l'a soûlé et du coup, là, il s'est mis à faire comme moi. Donc du coup ça a failli clasher pour ça. Il s'est mis à plus du tout s'occuper de savoir si j'étais occupée ou pas et donc « je vais sortir avec machin j'y vais et tant pis si on se voit pas », il a adopté la même technique et du coup ça nous a vachement écarté enfin tu te rends vite compte que ça mène à rien, et que soit ça continue et que ça change soit ça s'arrête là parce que ça sert à rien. Il m'a proposé vachement de fois de voir ses potes mais je faisais pas forcément attention, parce que voilà je faisais d'autre chose et à force il me proposait plus, enfin pas plus, mais moins parce qu'il disait que je voulais pas m'investir, donc que je voulais pas voir ses copains et du coup il me proposait plus trop » (Caroline, E1). Caroline limite son investissement dans la relation et par là même freine l'investissement de Jamie. Puisque Caroline renâcle à accepter, Jamie s'aligne sur la position de Caroline et choisit de ne plus faire d'effort, de s'investir autant qu'elle. C'est une période de forte tension qui commence entre les deux partenaires et qui pose la question de la poursuite de la relation.*

Jamie est obligé de rappeler certaines obligations du partenaire l'un à l'égard de l'autre quand on sort ensemble. Ce rappel à l'ordre est salutaire pour Caroline : *« C'est un peu les montagnes russes, si tu m'avais demandé ça y'a deux jours je t'aurais dit que ça allait pas du tout et que je pensais que ça allait se finir et là... parce que disons qu'il y a deux jours, c'est presque lui qui m'aurait jetée dans le sens où comme je m'occupais tout le temps, il s'est mis à faire pareil et en faisant pareil il s'est rendu compte que finalement ça le dérangeait pas de pas me voir, de voir ses copains tout le temps et au final en discutant il m'a dit : « Tu t'es occupée au début, j'ai l'impression que tu faisais aucun effort, que t'en avais rien à faire, donc je me suis mis à faire pareil et du coup, maintenant j'attends plus que tu sois disponible, donc je fais ce que je veux quand je veux ». Et qu'il avait l'impression qu'on allait droit dans le mur, parce que c'est pas être un couple de faire ça et du coup qu'il avait quand même envie de me voir, et que moi aussi donc on allait essayer de voir un peu plus ce que ça pouvait faire (...) » (Caroline, E1). Les deux partenaires renégocient les conditions en matière d'investissement personnel qui permette à la relation d'avoir du sens et d'être satisfaisante pour tous les deux. Sortir ensemble est donc un contrat relativement souple mais très conditionnel : si la relation telle qu'elle se fait ne convient pas à l'un des partenaires celui-ci peut choisir d'en rester là. Arrêter la relation c'est entrer dans une forme de rapport de force pour conduire le partenaire à accepter de s'investir à un niveau supérieur.*

Le bon dosage dans l'investissement de chacun est donc un problème central pour ces débuts d'histoire à deux. Il n'y a pas de bonne méthode, pas de scénario idéal à suivre⁴³. Certains, des jeunes hommes souvent, jouent une carte très « conjugale » en proposant rapidement au partenaire de rencontrer les amis, de vivre avec l'autre quand d'autres veulent prendre plus de temps. Les sentiments ne sont pas assez explicites de chaque côté pour s'investir plus.

Tensions sur le niveau d'intérêt pour le partenaire

Le processus d'approfondissement de la connaissance mutuelle peut rester bloqué par le manque d'intérêt d'un des partenaires pour la découverte de l'autre. Là encore il peut y avoir asymétrie entre les attentes de chaque partenaire à faire ensemble des activités qui permettent de se découvrir mutuellement. C'est le cas de Véronique et Denis qui sera principalement évoqué ici. Véronique lors du premier entretien fait le bilan de sa relation de trois mois avec Denis. Elle constate que le processus de connaissance mutuelle a du mal à s'enclencher :

Si tu me demandes « à quoi se résume ta relation ? » je te réponds : « on a été au resto, on a été chez lui, et voilà ». Donc faudrait qu'on fasse plus de choses ensemble, mais j'ai peur de faire plus de choses ensemble parce que là je me rends compte qu'on n'a rien en commun... (Véronique, E1)

On n'a pas fait assez de choses en commun pour savoir si on aime des choses en commun (Véronique, E1)

En fait, on peut se voir que le soir, et on se voit jamais à l'extérieur voilà quoi... et on parle pas vraiment. (Véronique, E1)

S'intéresser à l'autre c'est enfin montrer une certaine qualité d'écoute : c'est se mettre en position de « comprendre » l'autre, ce qui désigne chez les enquêtés un partage, une empathie profonde des attentes de soi et du partenaire. Même pendant les moments où les partenaires se retrouvent, l'écoute n'est pas forcément la qualité première dans la relation. Véronique évoque sa conversation du matin avec Denis au sujet de son mémoire de Master : « *Il m'a dit : « Tu m'as enchaîné [tu m'as répondu un peu brutalement car il avait d'abord répondu de façon agressive], il est midi et déjà tu me poses des questions sur ton mémoire », « Quoi il est midi, ma vie elle t'intéresse pas ? ». Mais ça m'a vexée parce que, sous-entendu, moi je peux pas lui parler de ma vie, parce que ça l'intéresse pas, alors que lui il me parle de sa vie, et que moi je l'écoute tu vois... C'est normal. Enfin je sais pas... y'a des trucs comme ça... »* (Véronique, E1). Parler du mémoire de Véronique semble vécu par Denis sur le mode de

⁴³ Il dépend aussi en partie de l'expérience des partenaires. Isabelle qui commence sa première histoire stable avec un jeune homme ne voit pas de problème à annuler un rendez-vous prévu avec son partenaire pour partir en soirée avec ses amis les plus proches. Frédéric doit recadrer les choses : chacun est libre de se voir, mais il est important que chacun tienne les rendez-vous qui ont été prévus. Le partenaire ne doit pas servir de bouche-trou dans l'emploi du temps de l'autre, car ce n'est pas alors un signe d'investissement dans la relation. Isabelle s'aligne alors sur cette règle dont elle découvre l'importance.

l'exploitation, du travail pénible, alors que Véronique souhaite plutôt partager ce qu'elle fait avec son partenaire. C'est pour elle l'exemple concret d'un problème plus général dans sa relation avec Denis. Tous les deux discutent assez peu. Véronique ne sent pas « écoutée » : « *Quand lui il parle, je l'écoute, je lui pose des questions et quand c'est moi qui parle, il me pose pas de questions, j'ai l'impression qu'il m'écoute pas, ou alors il me coupe la parole... ça veut dire quoi ça... ?* » (Véronique, E1). Poser des questions, des questions de relance comme en entretien, c'est montrer son intérêt, son implication, son envie d'aller au-delà du récit qui est spontanément fait, c'est même parfois se mettre en position de détecter et de résoudre des problèmes. Véronique essaie de construire une intimité avec son partenaire, mais celui-ci semble se désintéresser de cette dimension.

Si « être avec son partenaire » est une condition nécessaire pour « être à son écoute », ça n'est en rien une condition suffisante. Si Denis montre qu'il aime être avec Véronique en l'appelant il montre involontairement combien il ne se soumet pas à l'obligation d'être attentif à elle : « *Quand il est à l'essence [un des postes de son travail] il me téléphone toujours, parce qu'il est tout seul là-bas, il est à la caisse de l'essence quoi, y'a la radio et le téléphone là-bas et donc il m'appelle à chaque fois, mais des fois on n'a rien à se dire, et quand je lui parle il m'écoute pas, y'a des blancs donc je lui demande s'il est là, il me dit : « oui, oui », et moi : « t'écoutes ou quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? », « Oh excuse moi bébé je t'ai pas entendue » « Ouais, ouais »... tu vois, ça, ça m'énerve... c'est pour ça que je te dis, complicité voilà, quoi, puis l'écoute réciproque* » (Véronique, E1). Denis recherche une présence affective avec Véronique alors que celle-ci recherche une oreille attentive, une personne avec qui partager son quotidien, ses questions et des doutes. Les deux partenaires semblent avoir une définition différente de l'intimité à partager.

Tensions sur la rapidité d'évolution de la relation

Un autre déphasage peut exister dans la rapidité avec laquelle la relation doit évoluer : certains partenaires souhaiteraient s'installer assez rapidement, sans attendre de se connaître bien, en brûlant donc d'une certaine manière les étapes. Contrairement à une image répandue, les jeunes hommes ne sont pas nécessairement ceux qui résistent aux demandes de sécurité et d'institution des jeunes femmes. Malick par exemple propose très rapidement à Lise de venir vivre chez lui. Lise dans un premier temps souhaite plutôt une relation sexuelle suivie. Elle tempère donc les envies d'installation de Malick. Elle n'ouvre pas ses territoires (elle habite chez sa mère) et en reste à une relation plutôt anonyme : « *Il n'a pas été chez moi en fait, il m'a demandé à plusieurs reprises de venir chez moi, et vu que moi à la base, lui il m'a demandé ça vachement tôt en fait c'est ça qui est assez surprenant, c'est que lui dès le départ il était là : « Ouais, j'veux que tu viennes habiter avec moi, j'veux connaître ta famille, j'veux connaître tes copines, etc... ».* Et moi en fait le fait qu'il me dise ça, ça me faisait vachement peur, donc moi j'suis allée chez lui et lui en plus il habite pas avec ses parents » (Lise).

Vouloir connaître les amis, la famille, c'est montrer un intérêt très net pour l'autre mais c'est aussi empiéter sur ses prérogatives. Celui qui contrôle ses territoires personnels doit décider librement de les ouvrir à l'autre. Et cette ouverture doit se faire progressivement parce que sortir avec quelqu'un n'autorise en rien à connaître tous les territoires personnels de l'autre. C'est aussi rentrer dans la vie de l'autre et officialiser d'une certaine manière la relation. C'est à nouveau mettre la pression et faire peur.

Véronique a commencé avec Denis une relation qu'elle souhaite vivre au jour le jour. Denis affiche en revanche le souhait d'aller plus vite : *« Là ce matin il m'a dit : « je veux vivre avec toi », (...), ça fait 3 mois qu'on se connaît... voilà quoi. (...) Ça m'énerve, ça m'énerve... ça sert à rien de dire ça, qu'il le pense ou qu'il le pense pas quoi. Déjà je le crois pas. Et au bout de trois mois ça sert à rien de dire ça, c'est ridicule »* (Véronique, E1). Après trois mois et pas une journée complète passée ensemble, Véronique estime qu'il est très prématuré de penser à s'installer ensemble. Elle angoisse déjà de se retrouver trois jours complet avec lui lors de leur prochain voyage à Istanbul.

Le rythme d'investissement dans la relation dépend donc fortement de ce qu'on a vécu depuis le début, du temps et des choses déjà faites. Denis brûle les étapes car il veut vivre avec Véronique (et évoque des enfants possibles) alors qu'elle estime qu'elle ne le connaît pas et qu'il ne la connaît pas. Pour Véronique, l'installation comme les enfants reposent sur une connaissance personnelle du partenaire et des sentiments forts. Aller trop vite fait peur, est interprété comme une certaine immaturité. Vouloir cohabiter rapidement c'est montrer qu'on a des sentiments mais ces sentiments du point de vue de Véronique ne s'appuient sur rien de tangible puisqu'ils ne se connaissent pas tous les deux.

L'investissement dans la relation dépend également des expériences amoureuses antérieures et de la place de cette histoire dans la biographie sentimentale de chacun. Les deux partenaires ne sont pas nécessairement dans la même situation par rapport aux études, à la situation professionnelle, ils ne sont pas non plus dans la même phase de leur biographie sentimentale. Caroline a rencontré Jamie sur internet sur Meetic. Nouveau contact après un an sans mec, elle n'est pas dans une démarche de construction d'une relation de longue durée. Jamie, au contraire, souhaite une relation super-sérieuse et, dans un premier temps, n'a pas cherché à précipiter sexuellement les choses avec elle malgré le premier contact sur Meetic. Jamie veut une relation stable : *« ... et puis il a 27 ans, il a envie de se poser, il cherche une relation super sérieuse enfin voilà il veut pas d'un petit truc comme ça, enfin c'est pas que moi je veuille un truc léger mais comme je suis encore étudiante, c'est pas... enfin je projette pas du tout d'avoir des enfants maintenant, ça sera pas avant mes 30 ans au moins, et lui il est plus à... je pense que s'il peut en avoir bientôt ça le dérangerait pas au contraire, enfin pas forcément avec moi mais dans ses envies quoi, c'est pas mal dur à gérer »* (Caroline, E1). En évoquant sa relation avec Jamie au moment de l'entretien, Caroline oppose un « petit truc »,

un « truc léger » à une « relation super-sérieuse ». Caroline essaie de développer la troisième voie des relations sérieuses-légères.

Les jeunes hommes résistent également à une évolution trop rapide de la relation. Aline estime depuis le début de son histoire avec Axel qu'ils sont sur la même longueur d'onde. Aline est à Paris et Axel à Lyon. Ils se retrouvent le week-end à tour de rôle dans chaque ville. Aline propose très vite à Axel de venir dormir chez elle quand il est à Paris, c'est-à-dire chez sa mère : *« Donc Axel devait venir le week-end prochain et dormir chez Karl, en fait à chaque fois qu'il venait sur Paris il allait dormir chez Karl ou Cali. Et donc maintenant il s'est posé le problème qu'il y avait moi en plus, donc maintenant il va falloir qu'il partage son temps quand il vient sur Paris. Enfin on va passer des soirées ensemble puisque'on est un groupe d'amis, mais bon lui a besoin de passer des moments avec ses copains mecs et ça je vais le laisser faire bien sûr, mais après on voudra forcément passer des moments tous les deux, mais ça, ça va être dur, de gérer son temps, donc va falloir qu'il voie ça. Et donc en fait je lui ai proposé de venir dormir chez moi quand il viendrait et il m'a dit... « Oh là là ». Ça m'a vexé, il m'a dit qu'il était pas prêt à venir tout de suite chez moi parce que moi j'habite encore chez mes parents, et ça représente beaucoup. Même moi j'ai hésité au début, je me suis dit : « non il va aller chez Karl ». Et puis en fait je me suis dit ben si ça serait peut-être bien. Pour moi, c'était une preuve d'investissement et donc voilà. Et après je lui ai dit tout ça, que ça m'avait vexé, que pour moi c'était un investissement et il m'a dit : « Plus tard, mais pas pour l'instant », voilà. Donc là, voilà, je sais pas comment ça va se passer, il va aller chez Karl, on n'aura pas de moment d'intimité [lors des premiers week-end, Karl qui n'est pas là, leur avait prêté son appartement] » (Aline, E1). Aline comprend la position d'Axel. Connaître ses parents, officialise d'une certaine manière la relation. Or, Axel ne veut pas aller trop vite : *« Au final je comprends, le fait qu'il vienne ça l'investit vraiment dans la relation et ça fait pas longtemps donc je comprends c'est un peu tôt »* (Aline, E1). Aline essaie cependant assez rapidement de lui faire découvrir son petit monde comme lors de son premier week-end à Lyon :*

Non, ben le premier week-end où je suis descendue chez lui j'ai ramené plein de photos, en fait je venais juste de faire développer trois cents photos, je lui ai tout ramené, donc je lui montré sur photos, mais c'est tout.

Et il était content, il avait l'air intéressé ?

Ben ça l'a un peu soulé, parce que trois cents c'est un bon paquet aussi (rires) mais moi j'étais contente de lui montrer les têtes de tout le monde, quand il a vu le gros paquet, il avait pas trop envie, mais je l'ai forcé un peu (rires). (Aline, E1)

Axel de son côté, explique Aline, essaie de mettre un peu de distance dans la relation : *« A un moment je parlais de mes ex, je sais plus ce que je racontais, et a priori il était un peu jaloux et il me fait : « Ouais toi t'es en train de dormir sur l'oreiller de mon ex ». Donc bon des petites choses comme ça qu'il envoie un peu méchamment, mais comme il dit c'est pas pour*

me blesser ou quoi, c'est juste pour garder un minimum de distance et que je m'enflamme pas trop. Il a pas envie que ça parte trop fort non plus. Quoique là, il a changé de forfait de téléphone pour moi ou des choses comme ça donc bon, mais il essaye de garder une certaine distance quand même » (Aline, E1). En retour, pour ne se montrer trop dépendante, elle essaie de ne pas montrer trop d'empressement à s'investir : *« Ça pourrait que bien se passer que je connaisse ses amis, parce que je m'entends vraiment très bien avec ses trois meilleurs copains, donc bon ses autres amis ils doivent forcément leur ressembler... mais bon voir ses amis ça représente peut-être trop pour le moment, j'ai pas envie tout de suite. Il m'a demandé en février de l'accompagner au mariage d'une de ses amies, mais j'ai dit non... enfin tu vois nous montrer à tout le monde... voilà quoi... »* (Aline, E1). De même pour les vacances qu'Aline aurait peut-être préféré plus intimes : *« Hier on a commencé à parler des grandes vacances, je lui ai parlé du Maroc parce que ça me dirait bien, et il m'a dit : « Ouais on a qu'à, y aller avec Karl, Cali et Marielle » et c'est moi qui l'ai refroidi en lui disant qu'il fallait attendre, que c'était dans longtemps les grandes vacances »* (Aline, E1). Les deux partenaires soufflent le chaud et le froid en essayant d'ajuster au mieux l'envie de s'investir, d'aller plus loin dans la découverte de l'autre et dans l'officialisation de la relation. Sans aller trop loin. Voir que l'autre refuse de s'ouvrir peut être interprété comme un désintérêt et peut constituer une blessure pour le moi. Aline essaie donc ne pas se montrer trop systématiquement investie dans la relation et attend qu'Axel fasse aussi les premiers pas. Mais Axel qui souhaite devenir reporter de guerre, et souhaite partir à l'étranger l'année suivante, semble justement limiter le rapprochement avec Aline en n'officialisant pas trop sa relation et en ne faisant pas le premier pas. La construction de ses statuts personnels semble prioritaire sur la relation.

Les jeunes hommes ne sont pas d'emblée hostiles à une évolution rapide de la relation. Jamie et Malick veulent se poser, Denis veut s'installer (même s'il est encore en études), mais ces jeunes hommes oublient parfois une phase importante qui est celle de la construction d'une intimité commune, préalable indispensable pour que des sentiments authentiques puissent se cristalliser.

Conclusion

« Sortir ensemble sans se prendre la tête » est un contrat relationnel qui organise une relation où les deux partenaires doivent se découvrir, de créer une intimité commune pour que les sentiments puissent se cristalliser. Ce type de contrat n'est pas « cynique » ou « utilitariste » : il vise à la création de sentiments authentiques ressentis à l'égard d'une personne. Il suppose juste que les sentiments s'appuient sur une connaissance de cette personne pour pouvoir être authentiques.

Ce processus de connaissance se fait de façon progressive. Il doit exprimer l'envie d'individus libres de s'engager. Il doit être égalitaire, orienté vers la connaissance du partenaire. Il n'est

pas exempt de rapports de pouvoir mais le fait que les deux partenaires soient assez peu engagés l'un vis-à-vis de l'autre et que les sentiments sont peu fixés, fait de ce contrat quelque chose de très réversible, conditionnel et malléable. Il peut être suspendu unilatéralement à tout moment en cas d'insatisfaction. Le rythme du processus de connaissance propre à chaque histoire est variable. Il n'y a pas de schéma préétabli, clair qu'il n'y aurait qu'à suivre. Beaucoup de configurations sont acceptables à la condition que chaque partenaire comprenne le point de vue de l'autre, ce qui est la « condition de félicité » dans ce type de relation. « Sortir ensemble » suppose donc un important travail d'explicitation de soi.

Les contrats « sans prise de tête » ne sont donc pas dénués de tensions et d'interrogations vécues *in petto*. Car il s'agit à chaque moment d'interpréter l'envie que l'autre montre de continuer la relation, de chercher à connaître son partenaire, de s'intéresser à lui, et de se dévoiler. Des dissymétries dans les attentes se font déjà jour entre partenaires : certains jeunes hommes semblent moins ouverts que les jeunes femmes à la construction d'une intimité commune qu'Anthony Giddens identifie comme le processus de réorientation de la biographie par la découverte d'un partenaire. Certains garçons montrent qu'ils ambitionnent de ne pas trop vite transformer leur petit monde au contact de leur partenaire, en continuant à vivre et penser en séparé. Mais il est difficile de faire des généralités sur les différences entre les hommes et les femmes, certains garçons ayant tout à fait adopté cette perspective, nouvelle pour eux selon Giddens (2004). Ce processus de connaissance du partenaire doit permettre de construire des sentiments authentiques, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

Chapitre 7 : Sortir ensemble II : la cristallisation des sentiments

Dans un univers où l'amour est fragile, les couples qui commencent à sortir ensemble choisissent une démarche longue où les sentiments sont générés par la connaissance progressive des deux partenaires. Sortir ensemble sans rien se promettre est un dispositif qui permet de révéler et cristalliser des sentiments amoureux « authentiques », c'est-à-dire qui renvoient à une connaissance intime, détaillée, sur la durée, du partenaire. La connaissance est au cœur de la sécurité ressentie dans la relation et de la confiance accordée : le partenaire nous connaît personnellement et nous apprécie, nous le connaissons personnellement et savons qu'il est sincère, qu'il nous apprécie réellement et que ce n'est pas un faux semblant.

Les sentiments ressentis sont certes subjectifs, produits par une résonance singulière d'un individu sur un autre, mais ils sont aussi éminemment sociaux : les termes qui servent à coder telle ou telle personne sont des catégories sociales liées à une époque, liée aux logiques détaillées dans le chapitre un. L'amour est une façon de coder de façon très synthétique les sentiments très hétéroclites que l'on éprouve pour l'autre. L'amour est une construction sociale, une catégorie qui permet d'organiser ses sentiments, un cadre qui permet de leur donner du sens ou de les percevoir. Comment cette catégorie en vient-elle à être utilisée pour qualifier telle ou telle relation ?

Les sentiments (dont l'amour) surtout sont centraux car ils posent la question de la durée, de la permanence. Trouver quelqu'un « sexy » ou « kiffer » quelqu'un est une question de moment. L'amour suppose dans l'esprit des enquêtés une certaine permanence : on est amoureux de la personne et l'on ne change pas de sentiment du jour au lendemain. L'amour n'est pas aujourd'hui si « liquide » qu'on l'a affirmé (Bauman, 2004) : chez les jeunes adultes, parler d'amour engage. Comme dans la chanson *Sache que je...* de Jean-Jacques Goldman, « Il y a des ombres dans « je t'aime »/Pas que de l'amour, pas que ça/Des traces de temps qui traînent/Il y a du contrat dans ces mots-là »⁴⁴. L'amour suppose une forme d'engagement sur la durée (même si ce n'est pas pour la vie). Fixer ainsi ses sentiments, sur la durée, sur une personne, est une condition pour se penser en couple. C'est lui assurer une forme de sécurité ontologique qui est le ciment de l'engagement conjugal.

Après avoir traité du processus de connaissance mutuelle, forme de socialisation individuelle, nous nous penchons maintenant sur les sentiments perçus par les partenaires dans ce type d'histoire et surtout sur leur expression. Nous allons montrer combien les sentiments ressentis au tout début de l'histoire sont hétérogènes et ont besoin d'être clarifiés, purifiés, qu'ils ont du

⁴⁴ Les créations culturelles de tous ordres irriguent l'imaginaire contemporain de l'amour. Les chansons nous semblent un bon révélateur de ces nouveaux modèles de relation et de sentiments qui sont proposés aux jeunes adultes.

mal à être exprimés au partenaire. Les sentiments doivent être objectivés par des indices concrets puis révélés de façon explicite au bon moment au partenaire.

1 Dire sans dire

« Sortir ensemble sans se prendre la tête » vise à se faire connaître, il est donc possible de parler de tout en couple, sauf... de ses sentiments et du futur de la relation. « Sortir ensemble », c'est choisir une autre voie que la relation sérieuse-installée : refuser l'évidence des sentiments de l'amour conjugal, rejeter d'endosser le rôle de personnages romantiques, bannir ce qu'Isabelle Clair (2008) appelle le registre du « lyrisme ». Il faut alors « dire sans dire » pour faire comprendre la nature des sentiments ressentis.

Ne pas parler de ses sentiments

Au début de la relation, une règle implicite s'impose : on ne dit pas qu'on « s'aime », même si c'est quelque chose que l'on ressent, on ne parle pas du futur. On dit plus prosaïquement qu'on est « bien ensemble », au présent. Antonia, étudiante en fin d'étude à Science Po sort depuis deux mois avec Henri, galeriste, au chômage au moment de l'entretien. Elle fait le bilan de ses échanges avec son petit copain :

On se rappelle le soir et on reste une heure au téléphone. En fait on parle beaucoup, mais en même temps, on est deux personnes qui parlent beaucoup. C'est assez hallucinant, moi je trouve, à ce niveau-là, c'est assez bizarre comment, dès le début, (...) on se dit plein de choses. Evidemment pas sur nos sentiments ou quoi que ce soit, mais on se raconte facilement nos vies. Enfin moi j'ai rarement raconté aussi facilement mes journées à quelqu'un. (Antonia, E1, 23 ans, depuis 2 mois avec Henri)

La seule chose qu'on est capable de dire souvent c'est « j'ai envie de te voir » et « j'ai envie de toi ». (Antonia, E1)

Comme Antonia, Aline refuse d'exprimer ses sentiments pour Axel avec qui elle sort depuis trois mois :

A tes amis tu leur dis que t'es amoureuse (d'Axel) ! Mais tu lui as dit à Axel ?

Non, non moi j'ai trop tendance à m'enflammer au début, et donc je tire des conclusions de mes expériences passées, j'essaye de tempérer, je lui ai juste dit que j'étais bien avec lui. Pour moi-même si j'ai envie de lui dire « je t'aime » je m'empêche de lui dire parce que j'ai pas envie de refaire les mêmes erreurs qu'avant, peur de lui faire peur, et puis voilà. Mais c'est vrai qu'avec mes amis je leur dis vraiment ce que je ressens, de toute façon ils me connaissent, ils savent comment je suis. (Aline, E1, 22 ans, sort depuis 3 mois avec Axel)

Pourquoi cette communication sur les sentiments est-elle si compliquée avec le petit ami ? Parce déclarer qu'on est « amoureux » c'est montrer une dépendance durable à l'égard de son partenaire et demander à celui-ci un engagement du même type. Bref, c'est « mettre la

pression » (demander à choisir, à s'engager, à se décider, à promettre). L'enjeu est tout autre bien évidemment pour les amis.

Ne pas parler du futur

Etre ensemble sans rien se promettre est un des principes de l'accord initial des couples qui ne se prennent pas la tête. Cela conduit à ne pas parler du futur de la relation. Il y a là un interdit : *« J'arrive pas à vraiment savoir comment il envisage les choses, et c'est pas un sujet à aborder facilement, tu peux pas demander à quelqu'un avec qui t'es depuis deux mois : « alors au fait, t'en as rien à foutre de ma gueule ou pas ? ». Après il va croire que je suis une tarée qui veut se marier... »* (Antonia, E1). Vouloir dévoiler trop vite ses sentiments laisserait supposer une démarche intéressée de la part du demandeur, le besoin de se caser, d'acquérir un statut (se marier, avoir un enfant). La logique est tout autre : il faut prendre le temps de se connaître et les sentiments viendront avec cette connaissance et permettront alors de parler du futur. En attendant « on ne se prend pas la tête », c'est-à-dire qu'on vit la relation au présent sans poser officiellement de questions sur la suite. Mais dans le silence des crânes, la prise de tête est maximale. Antonia vit une relation qu'elle voudrait importante... *« C'est vrai que même si ça fait que deux mois, c'est bizarre, mais j'aime bien savoir où je vais par moments. Et avec lui c'est hyper... En fait tout est tellement paradoxal : autant il y a des mecs où tu sais directement que tu vas pas... tu vas nulle part, mais au moins tu t'amuses, autant tu en as d'autres, tu sens que c'est quelque chose »* (Antonia, E1)... mais elle vit mal l'incertitude : *« Là, le fait que j'ai ni le moyen d'interpréter ses sentiments, ni aucun..., aucune parole réconfortante sur ce que je peux être pour lui, et ni l'impression de compter dans sa vie, du coup, c'est assez perturbant »* (Antonia, E1).

Comment alors faire comprendre ses sentiments à son partenaire ?

Histoires sans paroles

Le refus du lyrisme dans l'expression et des personnages littéraires d'amoureux éperdus est général dans notre corpus de partenaires « qui ne se prennent pas la tête ». Ce refus d'être conforme à une modalité de l'expression du romantisme peut être vu comme un refus de l'amour-passion : celui que l'on associe souvent à une attitude masculine de recherche de prestige à travers la conquête féminine. L'amour n'est plus vécu selon Illouz (2012, p. 261) sur le mode de l'enchantement. L'amour se serait « rationalisé », contribuant à une diminution de « l'intensité émotionnelle de l'amour ». Illouz, suivant en cela des intuitions wébériennes, voit dans l'évolution globale de la société qui tend vers la rationalisation des relations humaines, la source centrale de cet amour « désenchanté ».

En réalité, c'est plutôt parce que cette expression lyrique de l'amour a déjà été éprouvée et qu'elle a conduit à l'échec, qu'elle est fortement décrédibilisée, usée, pour les jeunes hommes comme les jeunes femmes. La recherche de l'amour est cependant bien réelle pour tous, mais

le sentiment amoureux se veut moins « naïf » (une des critiques que les enquêtés se font souvent suite à un échec), moins immédiat. Daniel fait le point sur ses sentiments au moment du premier entretien : *« Pour résumer ce qu'on vit en un mot ça serait « bonheur ». Si je pouvais revenir dans le passé et revivre un moment que j'ai apprécié ça serait le jour où je l'ai rencontrée. Je m'attache de plus en plus à elle, et j'espère si tout continue à bien se passer finir par tomber amoureux d'elle afin qu'on puisse faire entrer à 100% l'autre personne dans notre vraie vie avec la famille et nos amis respectifs »* (Daniel, E1, 25 ans, en emploi, avec Aurélie depuis trois mois).

L'amour reste un objectif central de la relation, mais l'expression de cet amour n'utilise pas la voie du lyrisme des sentiments. La façon de faire partager à l'autre ses sentiments ressemble souvent à une « histoire sans parole »⁴⁵ comme l'explique Gaëlle qui se remémore ses premiers mois de couple : *« Quand on pensait à l'autre on s'envoyait des texto mais blancs où il y avait rien dessus. (...) Parce qu'en fait « je pense à toi », bon, c'est nul quoi ! Donc on envoie un texto blanc donc ça veut dire juste « je pense à toi ». Mais sans rien dire »* (Gaëlle, E3, 24 ans, en études, avec Yohann depuis deux semaines). Gaëlle et son copain rejettent ouvertement le registre lyrique qu'elle a pu utiliser à un moment donné de son histoire : *« On était un peu dans le refoulement de ces sentiments, de ce romantisme... Ouais on refoulait un petit peu ça. On voulait surtout pas y arriver quoi en fait. Je pense qu'on en avait peur et puis on essayait de pas rentrer là-dedans quoi. C'est pour ça que moi aussi, à un moment donné, je lui ai envoyé un message blanc parce que je voulais surtout pas nous mettre des mots doux, des trucs comme ça. J'ai dit : « Ah non non non ! C'est pas possible, je retombe pas là-dedans, dans ces sentiments-là, amoureux et tout », donc... Et je lui envoie un message blanc. Et après c'est resté et voilà quoi »* (Gaëlle, E3).

Ce refus du lyrisme, des personnages d'amoureux préconstruits, se retrouve également dans les termes d'adresse utilisés. Au début de la relation, les partenaires évitent souvent des termes qui sont connotés à une relation conjugale installée. Maxime analyse les usages en vigueur avec sa toute nouvelle relation : *« Comment elle m'appelle elle ? Pas trop de surnom pour le moment c'est pas trop son truc j'ai l'impression... j crois qu'elle est encore sur ses gardes avec moi. Elle a pas trop envie de faire de plans sur la comète, elle prend son temps et... voilà elle veut pas donner l'impression que tout est acquis tout est joué en fait, pour l'instant. Du coup elle fait en sorte d'éviter les tics de couples justement, les petits surnoms mignons machins, elle en a pas trop donné je crois. Elle a dû m'appeler « mon beau » ou « chouchou » comme ça pour déconner mais c'est pas un surnom officiel »* (Maxime, E1).

⁴⁵ Précisons tout de suite que les deux amants discutent sur des sujets très variés, ce qui contribue à une meilleure connaissance de chacun des partenaires. La conversation est au cœur du couple. Mais en ce début de relation, l'histoire est « sans parole » parce qu'il n'y a que peu de mots posés sur l'histoire en tant que telle, sur son futur et sur les sentiments de chacun à l'égard du partenaire.

Les « histoires sans paroles » signent le refus de l'expression mélodramatique des sentiments, mais pas du romantisme⁴⁶. Le lyrisme est rejeté comme une attitude fautive, une attitude empruntée. La chanson de Christophe Maë, *On s'attache* (2007) illustre bien le renversement qui a eu lieu entre l'amour et le fait de sortir ensemble : « J'ai pas le style/Pourtant pas hostile/Mais c'est pas pour moi le costard uniforme/J'ai pas l'intégral/Du gendre idéal/J'aurai toujours l'impression qu'on m'espionne/Pourtant pas contre l'amour/J'attends pas plutôt mon tour/ Mais c'est pas pour autant qu'il faut/ Qu'on s'attache et qu'on s'empoisonne/Avec une flèche qui nous illusionne/Faut pas qu'on s'attache/Et qu'on s'emprisonne/Mais rien n'empêche/Que l'on s'abandonne ». Se sentir amoureux quand on sort ensemble est vu comme une obligation, une injonction qui est rejetée car elle n'est pas la déclaration d'une personne libre. Maë revendique pour lui la quête d'amour mais qui se marque d'abord par l'abandon dans la relation et par l'expérience personnelle de sentiments qui pourront être codés comme amour. Il critique un script « ancien » : l'amour est la condition de l'abandon dans la relation, de la qualité de ce qui est vécu en couple. La flèche de Cupidon est un mensonge, une injonction qui enferme les individus. Il propose d'inverser le schéma : c'est l'abandon sincère dans la relation qui doit produire ou pas l'amour. C'est précisément le caractère incertain du résultat qui en donne la valeur, l'authenticité. L'amour naît de l'expérience partagée et ne la précède pas.

Les jeunes adultes souhaitent une expression réaliste, authentique, de leurs sentiments. Ils refusent de « réciter » des « scripts amoureux » tous prêts (Bozon, 1999). Ils défendent une attitude où il ne s'agit d'être « vrai » sans se faire de film, sans mélo, sans pathos, un amour pragmatique, sans autre scénario que celui qu'on s'invente. S'envoyer des textos vides comme Gaëlle et Yohann n'est-il pas le summum du romantisme pragmatique, un romantisme non lyrique ? Jean-Jacques Goldmann exprime le même romantisme dans la réponse à une partenaire imaginaire qui lui demande de mettre des mots sur sa relation : « *Sache que je...* ». Les expressions ternes sans pathos échangées entre partenaires dans lesquelles Illouz voit une expression d'un vaste processus de discipline des sentiments, de rationalisation des relations, nous paraît un modèle très imparfait pour comprendre les pratiques et les échanges intimes des jeunes adultes français.

Dire avec les gestes

Ne rien se promettre pour la suite invite donc à ne pas dévoiler ses sentiments, ne pas aller trop vite. Pour Jean-Jacques Goldmann, les mots sont « trompeurs », « *les mots ne servent à*

⁴⁶ Par romantisme, ou amour romantique nous entendons en suivant Anthony Giddens, un ensemble de sentiments qui se tournent vers la figure d'autrui (en tant que personne) et l'idéalise et qui esquissent une trajectoire de vie à venir (dont le partenaire fait partie) (2004, p. 62). Une attitude romantique considère le partenaire en tant que personne (et non pas seulement comme objet d'un désir érotico-sexuel) et inscrit la possibilité d'une intimité commune et d'un destin personnel qui se réoriente en fonction du partenaire.

rien ». Il y a cependant d'autres manières de faire comprendre ses sentiments. Les marques d'attention, les gestes tendres, l'envie de se voir (et la fréquence des rencontres décidées librement par les partenaires comme on l'a vu dans le chapitre précédent) sont des façons d'indiquer qu'on pense à l'autre, qu'on a des sentiments pour lui, sans pour autant être trop explicite, ni lyrique : « *Qu'est-ce que je ressens pour lui aujourd'hui... ? Alors au jour d'aujourd'hui je pense que je suis un petit peu amoureuse (rires)... Je pense que je suis un petit peu amoureuse et je dois avouer que ça m'fait un petit peu peur... parce que bah je sais pas si il ressent la même chose que moi, enfin moi je lui ai pas dit explicitement que j'étais amoureuse donc... lui non plus. Et il est vachement dans la démonstration tout ça... enfin moi aussi je suis très démonstrative mais bon... on n'a pas vraiment passé ce cap de se dire : « je t'aime » et tout et tout » (Lise).*

Malgré les signes explicites d'une bonne relation, la nature des sentiments reste incertaine. Dire ses sentiments profonds reste un cap, une étape importante à franchir, car il n'est pas tout à fait sûr qu'il y ait réciprocité dans les sentiments : « *J'arrive pas à le cerner. En fait on parle jamais de nous mais vraiment jamais, et ce que je te disais, j'arrive pas à le cerner parce que il est très tendre. Ouais, c'est vrai, il est vraiment très tendre, et en même temps il y a une certaine distance mais c'est..., je sais, c'est aussi je pense dans son caractère, c'est quelqu'un d'assez réservé à la base, donc euh par exemple voilà, il va me faire pleins de câlins quand je serais là, oui il me prend dans ses bras et tout ça, mais par contre c'est « bonjour Antonia » « comment vas tu ? » Tout d'un coup il va te parler d'une chose avec beaucoup de distance. Jamais de mots doux, ou jamais de..., enfin c'est assez difficile de savoir ce qu'il pense. Et comme j'oserais pas lui demander, je préfère pas m'aventurer sur l'interprétation de ses sentiments » (Antonia, E1). Le refus du lyrisme peut confiner au mutisme. Le langage des bras, rassurant n'est pas équivalent à un mot doux, car celui-ci permet de préciser le terme d'adresse et de mieux comprendre à quel titre on est présent dans la relation.*

Le double langage : « Délirer », « blaguer » en couple

Le futur de la relation peut cependant être évoqué d'une manière tout à fait originale : les partenaires « se font des délires ». On lance ainsi une idée sur un mode peu sérieux. On peut évoquer pour rire des scénarii futurs, ce qui permet de voir comment l'autre réagit et peut favoriser une meilleure connaissance des attentes. Les délires peuvent aussi déboucher sur des conversations plus sérieuses : alors qu'Aline « délire », Axel évoque devant Aline un projet bien réel mais sans elle (sans doute préparé de longue date), ce qui ne manque pas de la troubler : « *Ah si un truc dont je lui ai parlé c'est quand on était chez Marielle, on parlait des vacances, et en fait on a commencé à délirer sur les vacances, et donc il me disait qu'avec la fille avec laquelle il est arrivé à la soirée, donc il m'a raconté que c'était une très bonne amie*

à lui, il m'a raconté qu'il allait partir trois semaines au Canada l'été prochain avec elle » (Aline, E1).

Quelle est la fonction des discussions de ce type ? On se projette avec humour dans l'avenir, on se projette pour jouer dans d'autres rôles. On s'imagine dans d'autres situations pour voir comment le partenaire peut réagir.

Est-ce que vous avez des projets ensemble ?

Des projets... disons qu'en en parlant on avait envie de se faire un week-end genre à Deauville ou par là, mais bon on en parle et puis on passe à autre chose, et on a tendance à oublier et donc ça se fait pas donc pour l'instant... ah si on avait parlé de partir au ski ensemble, enfin c'est rien de concret ça se trouve ça se fera pas du tout, donc voilà c'est tout... sinon, on parle pas du tout d'emménagement.

Vous en avez jamais parlé ?

Non, ou alors vraiment pour rigoler, parce que quand je dors chez lui, il me fait mais pour rigoler, parce que j'oublie une boucle d'oreille ou un truc comme ça et il me dit « tu serais prié de ramener ta boucle d'oreille tout de suite » enfin c'est pour rire, donc... mais vu qu'on rigole un peu trop, on parle pas de choses sérieuses enfin voilà. (Caroline, E1)

Parfois l'humour peut être grinçant, exprimant une réelle insatisfaction. Antonia et Henri évoque par délire leurs sentiments : « Il m'a fait une remarque, il m'a dit : « Je suis cœur de pierre », remarque que j'ai d'ailleurs pas énormément appréciée. Enfin je trouve ça pas très drôle donc j'ai répondu : « Oui moi je suis cœur d'artichaut » et il m'a répondu : « Ca va donner quoi ? » et je lui ai fait : « Ca va donner un cocu qui en a rien à foutre », donc c'est vrai un cœur de pierre et d'artichaut qu'est-ce que ça donne... ? (rires) Et après il me fait : « Non, mais je rigole » et je lui fais : « Non mais c'est pas vrai je suis pas un cœur d'artichaut ». Il me fait : « Oui je sais, mais c'est pas vrai, j'ai pas un cœur de pierre. Enfin je dis ça... » et je lui fais : « Je sais, bon on n'a qu'à dire que t'es une pierre friable », je sais plus où je voulais en arriver..., puis après et tout il me dit : « Non, j'en ai pas rien à foutre et tout » je fais : « j'espère bien » et il me redit : « Et toi l'artichaut ? » je lui dis : « Non mais moi non plus j'en ai pas rien à foutre » et il m'a répondu : « Je sais bien ». Bah j'ai trouvé ça hyper prétentieux, et ça m'a vachement vexé, j'ai rien dit parce que je me suis dit : « Arrête c'est une conversation débile sur les artichauts et les pierres ». On a conclu : « Tu es une pierre molle et je suis une pierre précieuse » (rires). J'étais une pierre précieuse et que je brillais de mille feux et qu'il l'avait pas encore remarqué » (Antonia, E1). « Délirer » est donc un véritable jeu conjugal qui a une importance considérable dans les couples « qui ne se prennent pas la tête » et qui s'oppose à « parler de choses sérieuses ». Si quelque chose ne plaît pas au partenaire, tout peut être ainsi mis sur le plan de l'humour.

Les petits surnoms donnés au partenaire vont souvent également dans le sens d'un rejet du modèle conjugal ou romantique. Après une longue période où Caroline n'avait pas de terme

d'adresse pour nommer Jamie (« *j'arrivais même pas à l'appeler par son prénom. Je l'appelais plus* »), avec l'approfondissement de la relation, elle trouve enfin « ma petite sœur », ce qu'elle associe à une marque de provocation et d'humour sur son côté efféminé. Caroline aime piquer au vif son partenaire. A l'inverse, Jamie l'appelle « Pux », transformation de « puce » (terme souvent utilisé) : « *transformé comme ça, c'est moins romantique, c'est plus humoristique* » (Caroline, E3).

Proches des délires, les blagues sont aussi une façon de voir comment l'autre réagit et donc de dévoiler ses sentiments, ses attentes : quelques mois après le premier entretien, il est possible de faire de l'humour sur des thèmes sensibles sans passer pour une « tarée » : « *Parfois je lui fait la blague : « Si on faisait un bébé ? Je veux un bébé ! » Mais maintenant il sait que c'est une blague donc ça marche pas* » (Antonia, E2).

Ces délires ou blagues permettent de révéler des souhaits, des projets plus ou moins sérieux qu'on a envie de réaliser dans le futur :

Et vous restez chacun sur vos idées ?

Ben moi j'essaye de faire des efforts, mais c'est des grandes différences et ça arrive pas à s'entremêler les deux. Lui il veut pas se marier, il veut pas de gamins avant 10 ans, il est grave indépendant, il veut voyager, l'année prochaine il veut partir en Angleterre... moi ça me vient tout de suite à l'esprit de lui parler de ce que je vais faire avant de le faire. Je prévois beaucoup et apparemment je lui fous la pression. Lui il vit au jour le jour. Mais pour moi c'est important de prévoir, parce qu'on va arriver aux vacances et on va pas se voir. Et moi je me vois bien mariée dans 3 ans avec des gamins, ma petite maison. Complètement opposé. Et lui c'est reporter de guerre qu'il veut faire ! Moi instit ! Et quand je lui ai dit que j'aimerais bien faire un Erasmus en Afrique, au lieu de me dire « non pars pas » il me dit « ah ben j'ai pleins de plan je pourrais te filer des adresses. » (Aline, E2)

Aline passe sur un autre plan que celui du délire et se trouve déjà dans un autre tempo par rapport à la relation : prévoir c'est justement ce qui est rejeté dans un premier temps dans ce couple. Axel vit sa relation avec Aline au jour le jour mais celle-ci apprend qu'il prévoit à plus long terme pour ses études. Plusieurs temporalités se côtoient chez Axel et ont du mal à être articulées car celui-ci insiste plus sur ses études que sur son histoire de couple.

Une autre façon de parler sans dire vraiment dire des choses sérieuses est de parler en état d'ivresse. Henri fait ainsi un sketch à Antonia dans le métro après une soirée arrosée : « *Ah il m'a fait un coup l'autre jour dans le métro, mais il était bourré, il était un peu pété, je sais plus pourquoi un jour on rentrait, et tout d'un coup il crie hyper fort dans le métro « Si on faisait un bébé ? » et il me regarde, déjà tout le monde s'est retourné, et il me regarde et il me dit : « nan, nan, nan, mais en fait je suis pas prêt, je suis pas prêt, je veux pas, enfin si on en a un je le reconnaîtrai, je l'assumerai mais je suis pas prêt hein ! »* » (Antonia, E2). Parler quand on est ivre permet de plaisanter et d'explicitier aussi ce que l'on pense tout en ayant une

possibilité de rétractation. L'ivresse comme au moment des rencontres offre une porte de sortie acceptable pour les deux partenaires.

Les « réflexions »

S'il est difficile pour chaque partenaire de dire « je t'aime » et de savoir s'il est lui-même aimé, il est également compliqué de dire « je ne t'aime pas », ou faire comprendre qu'on n'a pas aimé telle attitude. Il est possible de manifester sa désapprobation par des allusions, des vanes, des piques, bref, par un discours elliptique et très second degré sur l'action et qui peut toujours être pris sur le mode de l'humour. Malgré une règle officielle d'acceptation des choix du compagnon, le petit ami peut émettre des réserves sur certains choix qui se feront sur le mode atténué des piques ou des petites réflexions que l'autre n'est pas nécessairement tenu de relever : « *Si jamais vraiment y'a des personnes que j'aime pas de son côté je lui dirais, mais d'un côté j'ai pas à... je lui ferais peut-être des petites réflexions d'un côté ou quoi, mais je pourrais jamais l'empêcher d'aller les voir et je pense que lui c'est pareil* » (Aline, E1). Aline marque sa désapprobation mais utilise un mode mineur tout en respectant le choix de son compagnon. Elle fait œuvre conjugale tout en restant cependant peu explicite, le conjoint pouvant choisir de ne pas entendre ou ne pas prendre au sérieux la pique (et ne pas provoquer une discussion).

Devenir « insupportable »

Les remarques négatives, incessantes sur le partenaire, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, sont une manière de montrer ses sentiments sans les dire globalement. Mais le caractère systématique doit faire comprendre à l'autre qu'on ne l'aime. Antonia évoquant une précédente relation explique comme elle est devenue « insupportable », critiquant et se moquant en permanence de son partenaire : « *Il y a un moment où j'ai commencé à voir que ses défauts. Mais c'était horrible ! Et du coup je le trouvais bête, il employait mal les mots. Enfin j'étais déjà un peu, pas intello mais bon voilà quoi, ça donnait l'air. Et il employait des grands mots pour se la péter et alors qu'il les employait mal, et du haut de mes 17 ans je disais : « Non, c'est pas..., mais non ! » Et puis du coup il avait du mal à supporter que la petite gamine ouvre le bec. Enfin je suis devenue insupportable, mais c'était à un point... J'étais de bonne humeur, je le voyais arriver, j'étais plus de bonne humeur, j'avais envie de vomir en le voyant quoi. Je me suis vraiment comportée comme une connasse. Enfin j'aurais dû le quitter en fait avant de me comporter longtemps comme ça* » (Antonia, E1). Antonia trouve que son ex-copain n'est pas à son niveau. Elève de classe préparatoire à ce moment, elle assume pleinement ce jugement de classe en devenant odieuse, en le rabaissant. Devenir insupportable est une autre manière de dire sans dire que la relation ne va plus, que les sentiments ressentis sont très loin de l'amour, que l'on veut se séparer.

Au final, les partenaires qui « ne se prennent pas la tête » développent un discours très elliptique mais qui fait office de conversation conjugale. Ce qui domine toutefois, c'est la difficulté à saisir le discours ou les allusions du partenaire qui peut être finalement assez peu explicite dans ce qu'il souhaite faire passer sur l'avenir du couple.

2 L'objectivation des sentiments

Comment savoir si on « aime » quelqu'un ? Comment savoir si celui-ci ressent également de l'amour ? Les sentiments doivent être objectivés. Comment faire quand il n'y a ni déclaration claire, ni processus ritualisé, ni rite (fiançailles) pour donner un peu de réalité aux sentiments ? Nous allons montrer qu'une part de l'objectivation se fait par le biais des paroles échangées aux amis et par l'envie que montre le partenaire de partager des choses.

a) Des sentiments hétérogènes

La rencontre et le début de la relation avec le partenaire produit des sentiments et des impressions assez hétérogènes. Le portrait fait par les jeunes adultes est souvent très positif, mais pourtant, au début de la relation, les compliments peuvent côtoyer des remarques plus négatives⁴⁷. Le portrait ne correspond rarement avec la figure romantique du prince charmant : « *Moi j'ai eu un peu la trouille, les premiers mois j'ai voulu partir en fait. Marc est très... enfin il a beaucoup de principes, et heu notamment le tabac et plein de choses comme ça, où il m'a mise au taquet dès le départ, en me disant que bon bah voilà quoi... enfin il avait plein de principes à la con, et en plus moi il me paraissait très sérieux, enfin je veux dire il était pas aussi délirant qu'il est maintenant et je me suis dit que je pouvais pas rester avec un mec aussi sérieux que ça, et au final je l'ai découvert, et au final il s'est lâché. Mais il s'est lâché vachement tard en fait (blanc) donc au départ je me suis dit, il est trop sérieux, il a trop de principes ça va me saouler mais en fait non* » (Méline). Le sérieux de Marc dans les relations est corrélé avec une certaine forme de rigueur sur des points du quotidien qui paraissent absurde à Méline. Le bon et le positif se mêlent dans ce portrait. De même, le portrait dressé par Véronique est loin d'être élogieux : « *Au début il ne me plaisait pas. C'était un copain, et je me voyais pas sortir avec lui... En fait c'était le bouffon de service. (rires) Parce que Denis, c'est une grande gueule, il parle à tout le monde, il arrête*

⁴⁷ « Contrairement à ce qu'une vision de l'amour reconstruite après coup par les enquêtés peut laisser penser. Non seulement le couple peut se confondre avec le sentiment amoureux, mais l'amour est souvent construit comme un sentiment fondé sur une certaine « déréalisation » : on idéalise le partenaire c'est-à-dire qu'on donne à celui-ci des attributs plus riches que ceux qu'il porte en réalité » (Hippert, 2012). En réalité, le travail « critique » commence très tôt et si la vision du partenaire n'est que partielle en raison des situations partagées limitées, elles ne sont pas pour autant exemptes de critiques négatives et de constatations déçues bien concrètes.

pas de casser tout le monde, il est jamais sérieux... Ouais au taff, il fait chier tout le monde » (Véronique, E1).

France qui connaît un rapprochement rapide avec Théo estime également au premier entretien qu'elle ne l'aurait pas remarqué si elle l'avait croisé dans la rue en raison de son physique. Bref, les portraits sont contrastés en début de relation et le sens critique aiguisé. Dire que l'on est « amoureux » c'est alors procéder à un travail d'affinement des sensations. Les sentiments se purifient peu à peu, triant ce qui est important de ce qui ne l'est pas, pour parvenir à un codage cohérent.

Un codage pragmatique

Se sentir « amoureux » n'est pas un codage que l'on produit spontanément. Il prend du temps. Il est difficile de faire entrer des sentiments et impressions variées sous une telle étiquette unique. Antonia associe état de « manque », envie de la présence du partenaire et de marques de tendresse comme des signes concrets de l'amour.

Et tu ressens quoi pour lui ? Tu le sais ?

Euh je pense que je suis amoureuse de lui mais en même temps je ne suis pas... J'ai pas de gros problèmes avec les notions d'amour (...). Etant donné que j'ai tout le temps envie de le voir quasiment et que je suis déçue quand je ne le vois pas, en général (même s'il peut m'énervé), que je pense à lui, quand il est pas là je fonde, enfin c'est... Ou j'ai envie de le voir, ou j'ai envie de le prendre dans mes bras, enfin... donc je pense que ça suffit pour dire que je suis amoureuse de lui, enfin c'est comme ça que je définis, du moment que quelqu'un me manque, que j'ai envie de lui faire des bisous. (Antonia, E1)

Comment mieux ressentir ce sentiment que lorsque la personne est précisément absente que les deux individus ne vivent pas encore ensemble et ne se voient que quelques fois dans la semaine ? Il s'oppose au sentiment d'indifférence ressenti à l'égard de la présence/absence du partenaire ou même du dégoût qu'il peut inspirer quand il est présent.

Les perceptions ne sont pas toutes positives. Antonia reconnaît que parfois Henri l'énerve. Être amoureux est un jugement « synthétique », global, qui filtre les éléments les plus divers. Il n'élimine cependant pas des jugements analytiques nettement moins positifs. Il y a des sentiments parasites qui brouillent toujours un peu l'étiquetage unifié des sentiments. Certains comme Antonia ont un codage facile de l'amour (ils n'ont pas de problème avec le terme), mais d'autres en revanche sont plus réticents. France a connu une expérience difficile avec son ex qui l'a quitté en prétextant un voyage qu'il n'a finalement pas fait. Elle se révèle toujours sensible à son ex quand elle rencontre Théo sur internet. Voici comment elle décrit l'évolution de ses sentiments au bout de trois mois avec lui : *« De mon côté c'est parti très très doucement au niveau des sentiments, et lui dès le début il était à fond, y'avait un décalage, et le fait que je sois en retrait, il s'est peut-être dit... « fuis moi je te suis, et suis moi*

je te fuis » c'est ça, avec le temps je me suis attachée, mais pendant les tous premiers mois j'avais l'impression qu'il était vraiment attaché et moi sur mes gardes, méfiante » (France, E1).

Les jeunes hommes expriment la même réticence à se coder « amoureux ». Comme France, Laurent a vécu une séparation douloureuse avec son ex quand il rencontre Lana : *« Après, mes sentiments pour elle, ils sont nés. Ils sont arrivés. C'est-à-dire qu'au début j'étais pas convaincu. Je me suis dit : « Bon on va voir ce que ça donne », et c'est vrai que, bah très vite on a eu besoin d'être toujours ensemble. Je sais pas mais depuis qu'on est ensemble y'a peut-être eu une vingtaine de nuits où on n'a pas dormi ensemble parce qu'elle était en vacances deux fois à deux moments différents. Ca a joué aussi le fait qu'on soit très proches. Moi j'avais envie de la voir. Elle, elle avait envie de me voir. On avait envie de se retrouver vite. C'était comme un besoin. En août, j'ai dû garder la maison de mon oncle et ma tante qui sont partis en Italie, et donc on a vécu tous les deux ensemble dans cette maison, donc on avait déjà eu un peu cette expérience de vie de couple, parce qu'on était déjà 24 sur 24 ensemble. Ouais donc là on était attachés. Moi j'étais attaché. Mais sans l'aimer quand même au début. Je sais pas j'ai dû me dire que j'aimais Lana au bout de... quatre mois. (...) Et aujourd'hui j'aime Lana. C'est dommage qu'elle entende pas parce que des fois elle me croit pas » (Laurent, 22 ans, en fin d'étude, en couple avec Lana depuis près d'un an). Laurent justifie ses sentiments par une connaissance personnelle de Lana : *« J'aime Lana parce que, je sais pas, elle me fait marrer. Des fois j'aime trop sa bouille. Elle est pas con. Elle est hyper ouverte à pleins de trucs, à la musique, à l'art, tout ça elle est pas fermée quoi. Elle est pas bloquée tous les quatre soirs à regarder « Plus belle la vie », voilà quoi. Quoi d'autre, elle est super jolie, même si elle est pas d'accord, et heu, sexuellement ça se passe très bien » (Laurent).**

Dans d'autres cas le codage est très net et parfois très rapide : ce sont les situations où les sentiments sont surtout négatifs. Tiphaine après sa rupture avec Bruno, raconte sa nouvelle rencontre : *« Je l'ai rencontré en Europe de l'est, il dormait dans la même auberge de jeunesse que nous, on s'est pécho là-bas pour la dernière soirée. En fait on a commencé à parler tous les deux, quand je lui ai dit que j'étais encore sous le choc post-rupture et en fait on a commencé à parler de ça, donc c'est un peu grâce à Bruno que je l'ai rencontré ! Puis lui aussi a pas mal morflé donc bon je me sentais proche de lui. Bref donc après je suis rentrée en France, et on s'est vus en France. La première semaine c'était trop bien, la nouveauté. En plus il était trop con, je pouvais en faire ce que je voulais. Pour le moral c'est trop bien, en fait j'en avais vraiment rien à foutre » (Tiphaine, E3). Le codage des sentiments est clair ce qui réduit l'incertitude et les doutes sur les suites de la relation : « rien à foutre » du partenaire du moment. Les filles ne sont pas rares à considérer les garçons de cette manière : une relation « comme ça », sans sentiment.*

Mettre les mots sur l'histoire en en parlant à ses amis

Parler de sa relation à ses copines est aussi une occasion de faire un bilan réflexif sur la relation qui s'est engagée. Parler aux copines oblige à trouver les catégories qui permettent de comprendre la relation, de donner sens. Ce sont des catégories partagées, attendues par les copines. Faire partager aux copines oblige à typifier la relation dont le codage pouvait rester relativement flou. Lise raconte comment son regard sur la relation s'est transformé par la seule force des mots : « *En fait ça a officialisé le truc dans ma tête et donc du coup j pense que ça a transformé mes sentiments encore plus, parce que en fait lui il est toujours pareil, du début jusqu'à aujourd'hui il est toujours pareil, mais avant que je le dise à mes copines, j'avais pas l'impression d'être amoureuse ou de ressentir des vrais sentiments quoi, j'avais l'impression d'avoir un nouveau petit copain et de flirter quoi, et le fait que j'officialise le truc à mes copines et ben c'est une façon d'officialiser moi en fait, et vu que j'extériorise le truc, ouais, ça y est, je me dis : « Ça y est, j'ai un mec ». Alors qu'avant que je leur dise effectivement j'avais pas l'impression d'avoir un mec, alors que ça faisait déjà bien trois semaines que j'étais avec lui, mais avant de le dire je concevais pas du tout... Ouais ça a comme donné un petit coup d'éclat au truc quoi » (Lise). Parler, rendre public cette histoire et la qualifier, conduit à cristalliser ses sentiments et fixer le sens de la relation. L'obligation à faire un bilan, à verbaliser, devant les amis conduit ainsi à mieux fixer ses propres sentiments et les faire entrer dans des cadres sociaux définis.*

b) Interpréter les sentiments du partenaire

Il est difficile de parler directement de ses sentiments en couple. « Dire sans dire », par les caresses, n'est jamais très explicite et ne vaut que pour le présent. Mais les sentiments sont-ils durables ? Qu'est-ce que l'autre ressent exactement pour soi ? Et comment envisage-t-il le futur de l'histoire ? Un des moyens pour le savoir, est de voir le discours tenu par le partenaire à ses amis au sujet de la relation.

Etre présenté(e) aux amis

Etre présenté(e) aux amis du partenaire est une première objectivation de l'importance que le partenaire accorde à l'histoire qui est en train de commencer et surtout du fait qu'il donne un certain futur à la relation (Le Gall, Pélissier, 2001). Commencer à nouer des liens personnels avec les amis, ouvre un horizon, par le présupposé plus ou moins clair que l'on sera amené à se revoir, que telle personne mérite d'être connue.

Qu'est-ce que ça représente de connaître les amis de Théo ?

Pour moi une espèce de preuve. Pas qu'il est fier d'être avec moi, mais qu'il est heureux et content d'être avec moi, qu'il est bien donc qu'il m'intègre à sa vie sociale d'avant. C'est que je fais partie intégrante de sa vie. (France, E1)

Tu présentes pas non plus n'importe qui à tes potes, donc forcément ça fait plaisir, et ça s'est bien passé. C'est des gens qui sont pas prises de têtes et qui m'ont accueilli

« bien ». J'étais la copine de leur copain, et j'étais aussi la première qu'il leur présentait et donc je pense qu'ils savaient aussi quelque part que j'étais pas n'importe qui... (France, E1)

Rencontrer les amis est donc pour France, une preuve de la qualité de la relation et de la place qu'elle occupe dans l'existence de Théo : ni accessoire, ni aléatoire, ni occasionnelle. Rencontrer les amis constitue un élément de la sécurisation de la relation.

Le monde personnel du partenaire tel qu'il s'est construit donne également des informations sur la place que l'on occupe, le titre auquel on est présent. Théo a des amis qui sont en couple et qui peuvent sortir au restaurant ou se retrouver en couple. France prend alors la figure de la copine officielle de Théo, au même titre que les autres copines « stables » de ses amis. C'est la même chose pour Véronique que Denis présente à ses copains les plus importants comme Kad qui est marié et qui a déjà un enfant. Les sorties « de couple » donnent à Véronique l'image d'une relation qui s'installe (ce que désire Denis). Lors du premier contact avec Kad, Denis poursuit dans cette représentation en présentant Véronique comme « sa petite femme » ce que Véronique ne supporte pas. Elle rejette en effet toute idée de « relation installée », estimant qu'ils doivent d'abord apprendre à se connaître pour que quelque chose de fort puisse exister entre eux. A chaque moment de l'approfondissement de la relation des décalages dans les attentes peuvent ainsi se faire jour. On montre ses sentiments mais les sentiments révèlent aussi à une définition particulière de la relation.

Se sentir valorisée par les amis

Ce moment de la présentation aux amis, de l'officialisation est un cap délicat à franchir tant les amis représentent le monde personnel du partenaire, celui qui stabilise l'existence du partenaire. Ce moment peut être vécu comme une épreuve. *« J'appréhendais, parce que je les connaissais pas, que c'est ses copains, que ça faisait pas longtemps qu'on était ensemble, c'est l'inconnu »* (France, E1). Il s'agit de faire bonne impression, de ne pas décevoir, d'obtenir la validation par les amis du choix du partenaire. L'épreuve de la présentation est donc une phase importante de jugement de soi et de comparaison avec les ex du partenaire qui met souvent mal à l'aise : *« Quand je suis avec eux j'suis un peu la petite chouchoute, ils me font sans cesse des compliments et tout, donc vraiment j'ai l'impression d'être bien. Et puis eux aussi ils me montrent bien que les filles que pouvait côtoyer Malick avant c'était pas des supers lumières, donc moi ça me valorise donc ça me fait du bien en fait. Et voilà j'ai vraiment de bonnes relations avec son entourage »* (Lise). Cette place nouvelle construite par les amis de Malick lui donne l'impression d'être « adoptée ». La bonne intégration au sein du cercle d'amis confirme ainsi que l'on fait partie du monde du partenaire, qu'on y a acquis une place qui donne une forme de certitude sur la relation et son futur.

L'intégration au groupe peut même conduire à des formes de solidarité spécifiques : comme Lise est sa copine officielle, Malick est contrôlé par ses amis. Lise a su trouver dans le groupe

des amis de Malick des « alliées » : *« Y'a des filles que j'ai rencontrées qui sont super proches de Malick mais j'ai pas d'a priori par rapport à elles quoi, parce que elles connaissent bien Malick, elles le connaissent depuis longtemps, et puis voilà en même temps ça me fait du bien de connaître des filles parce que vu que dans ce milieu-là, y'a quand même que des garçons et tout ça, bah ça fait du bien de se trouver une espèce d'alliée. En même temps c'est cool parce que comme je suis leur alliée, elles vont plus ou moins surveiller Malick, et si jamais il va trop loin dans ses trucs, même si je suis pas là, je pense qu'il y aura des petites réflexions qui seront calées à droite à gauche, donc, ça, ça me fait plaisir et ça me rassure vachement en fait »* (Lise). Trouver des alliées, c'est rencontrer des filles qui ne sont pas dans la concurrence, qui agissent de façon loyale vis-à-vis de Lise, par une forme de solidarité amicale féminine. Pourquoi ces filles se présentent-elles comme des alliées ? Leur proximité ancienne semble pour Lise une garantie que la relation de ces copines est sans ambiguïté avec Malick, et qu'au quotidien, elles ne se présentent pas comme des « chasseuses ».

Se sentir ensemble parmi les amis

Si Lise se sent la compagne officielle dont Malick prend soin quand elle est présente avec lui dans le bar, être avec les amis est parfois une expérience qui n'apporte que peu de confirmation de son statut. Certains jeunes hommes, bien dans leur genre, refusent d'être catalogués par leurs amis comme des « canards » quand ils sont en public avec leur partenaire. Se montrer attentif, proche, aux petits soins pour elle, serait un signe dévirilisant pour eux. Etre avec les amis peut donc conduire à ne pas prêter plus d'attention à son partenaire qu'aux autres amis présents.

En fait à la base, c'était un peu un anti-canard !

Un anti-canard ?

Ouais tu sais un canard, quand on chambre un mec parce qu'il est toujours au petit soin avec sa nana, c'est un canard tu vois ! Donc lui, il est un peu, enfin que ce soit devant ses potes ou non. Avant il était un peu comme ça, en mode: « C'est bon, je ne vais pas me mettre à tes pieds et te faire des déclarations comme ça tout le temps. Je ne vais pas t'envoyer des textos en te disant que je t'adore... » Tu vois, c'est ça que j'appelle un anti-canard. Tu vois, il chambre toujours ses potes en mode « coin, coin, coin... ». Et moi je lui avais dit : « Tu vois, ce n'est pas un défaut d'être un canard ». Bon il y a ceux qui le sont trop : « Tu veux que j'aille te chercher ? Tu veux que je fasse ci, tu veux que je fasse ça ? » Mais ce n'est pas un défaut de prendre soin de sa copine, d'être là pour elle etc. Enfin pas trop non plus, car sinon je ne le supporterais pas non plus. Mais bon tu vois... Avant devant ses potes, il ne faisait pas son mec totalement distant de moi, genre j'en ai rien à foutre, mais il n'était pas très câlin non plus. Bon je ne supporte pas non plus que l'on soit trop collé à moi non plus, mais tu vois il y a un juste milieu. (Séverine, E3)

Répondre aux attentes de son genre est une dimension importante pour Marc-Antoine, logique qu'il cultive avec ses amis. Séverine est heureuse d'avoir un vrai mec, et refuserait un partenaire trop peu viril (aux petits soins). Mais l'indifférence affichée en public entre en conflit avec la demande d'intimité et de signes qui confirment le lien qui les unit. Séverine est donc alors obligée d'expliquer que la logique du soin et de l'attention peut s'articuler avec l'ordre du genre. Le genre sépare les sexes mais la relation qui les unit doit être symbolisée clairement pour que les partenaires aient le sentiment d'être ensemble.

Les deux partenaires inventent alors des signes « privés », un petit code personnel qui permette à Séverine de se sentir ensemble avec Marc-Antoine quand il est avec ses amis : « *Maintenant, même devant ses potes, il est un peu plus câlin. Il est un peu plus tactile. Mais en même temps pas tant que ça. Je ne sais même pas si ses potes voient la différence en fait. Mais moi je la vois* » (Séverine, E3). Ce langage codé permet aux deux partenaires de se sentir ensemble sans que les amis perçoivent la subversion par rapport au code officiel assez masculin qui est de rigueur dans le groupe.

Mener sa petite enquête

Une des solutions pour objectiver les sentiments du partenaire peut consister à mener sa petite enquête. Être présenté aux copains de son partenaire est positif mais n'est jamais décisif. Il y a toujours une mise en scène qui vise à rassurer sur ce que l'on représente. Que peut bien dire de nous à ses copains notre partenaire quand nous ne sommes pas présents ? Lorsque l'on a un doute fort sur la relation ou sur le comportement du partenaire, on peut s'autoriser parfois à violer la vie privée de celui-ci pour vérifier. Pour avoir des réponses à ses questions, Caroline choisit de réaliser un test en expérimentant les réactions de son compagnon : « *En gros je t'ai dit que je l'avais rencontré sur Meetic. Ben y'a un moment, on s'entendait plus trop et j'avais des doutes qu'il continue à parler à des nanas. Donc j'ai fait un truc pas très catholique. En fait je me suis fait passer pour une autre et je lui ai envoyé des mails et il a répondu et j'en ai renvoyé. Et là il a dit qu'il était célibataire depuis un mois, qu'il cherchait une nana pour une relation durable et tout et tout. Bref, quand j'ai lu ça, j'ai pas pu continuer, donc je lui ai dit et je voulais plus entendre parler de lui* » (Caroline, E2). Deuxième façon d'obtenir des informations : fouiller tout simplement dans les affaires personnelles, chercher des indices. Sachant que le conjoint a lui aussi des confidents, des amis à qui il parle, savoir en quels termes on parle de soi peut être un bon indicateur. Caroline a pardonné à Jamie son attitude pendant le test sur Meetic : « *Et puis trois mois après, c'est-à-dire il y a un mois, ben pareil j'ai mis mon nez là où il fallait pas, c'est-à-dire sur ses conversations MSN et j'ai cliqué au hasard sur une conversation, et là comme par hasard je suis tombée sur une conversation avec son ex où il disait qu'il m'avait trompée avec une nana méga bonne avec qui il était sorti avant moi* » (Caroline, E2). Trouver des preuves, objectiver la relation par les indices tangibles, par les déclarations que l'autre peut faire à ses amis ou en

public, même si cela se fait au détriment de la vie privée du conjoint et de l'accord implicite qu'on ne fouille pas dans ses affaires personnelles peut faire partie des moyens d'objectiver les sentiments. Mais cela se fait lorsque les doutes sont sérieux à l'égard du partenaire.

3 Révéler ses sentiments : la fondation du couple

La révélation des sentiments est un moment très important dans l'histoire qui commence. Moment tardif préparé par le double langage du dire sans dire et par le processus de connaissance et de découverte mutuelle, les deux partenaires jouent enfin cartes sur table et explicitent ce qu'ils ressentent. C'est un moment de vérité, d'authenticité, point de départ d'une nouvelle étape de la relation, celle du couple ou d'une étape de crise et de perturbations fortes dans la relation. Ces révélations sont très variables dans leur forme et leur contenu.

a) Les conditions pour dévoiler des sentiments

Ne pas dire « je t'aime » à son partenaire, telle est la règle que ces jeunes adultes se sont données au début leur histoire. Dire « je t'aime » est une affirmation lourde de sens. Galvaudée, usée, elle renvoie à une expression lyrique des sentiments qui est fortement décrédibilisée comme on l'a vu. Nombre d'enquêtés expliquent qu'ils ne disent pas ou peu souvent « je t'aime » à leur partenaire. L'expression est dangereuse car elle suppose en effet une certaine profondeur temporelle. « Aimer », c'est faire un pari sur le futur : c'est montrer une certaine forme de dépendance à l'autre et une dépendance durable. Dit en termes moins négatifs : c'est montrer la volonté d'orienter sa vie personnelle en fonction de l'autre. Dire « je t'aime » est un moment « sérieux » qui tranche par rapport à la légèreté des débuts de la relation. Il peut s'exprimer dans des voies romantiques ou pas. Dans tous les cas, il est un point d'inflexion dans l'histoire.

La révélation des sentiments suppose des conditions particulières :

- Chaque partenaire doit disposer d'une connaissance suffisante de l'autre.
- Les signes d'appréciation mutuelle doivent être suffisamment importants
- Les sentiments doivent avoir atteint un certain niveau d'évidence et d'intensité pour tous les deux.

Une certaine forme d'harmonie, d'entente entre les deux partenaires doit ainsi préparer une révélation mutuelle de sentiments devenus trop évidents pour rester tus. Ce scénario idéal qui n'est pas sans rappeler celui de certains films. Mais dans la réalité, il est difficile de savoir quel est le bon moment pour dévoiler ses sentiments. Les faux pas sont fréquents. Certains font une révélation à contretemps. D'autres essaient de forcer la chance. Certains contextes sont plus propices à un tel moment.

Les voyages

Les voyages, ou week-end, permettent aux deux partenaires de partager un temps où ils sont obligés de cohabiter et de se coordonner. C'est une sorte de vie commune sans le poids des habitudes qui est expérimenté à deux. Ces déplacements sont parfois les premiers moments où les deux partenaires partagent une journée entière (c'est le cas pour Véronique qui effectue avec Denis un voyage en Turquie). Le voyage peut constituer un moment propice où l'on peut constater par devers soi combien on s'entend bien ensemble et où on peut le partager. Pour Caroline et Jamie, le processus de rapprochement s'est fait difficilement car Caroline refusait par avance les rendez-vous avec Jamie et ses copains. Tous deux ont connu au moment du premier entretien une forte crise qui remettait en cause la suite de la relation. Au moment du second entretien (trois mois après) après un voyage au ski, le climat de la relation s'est complètement transformé : « *Et puis on est partis ensemble au ski une semaine avec trois copines à moi et ça, ça nous a vachement rapprochés. C'est en rentrant du ski qu'on s'est mis à se voir tous les soirs. On supportait plus d'être séparés* » (Caroline, E2). Un séjour passé ensemble permet de se rapprocher. Physiquement tout d'abord mais aussi symboliquement, avec un quotidien partagé du matin au soir. Le retour à Paris est marqué par une forme d'évidence partagée : une volonté de ne plus vivre séparés. Les choses sont « venues naturellement » comme l'explique Caroline, qui reconstruit dans son discours la magie d'une correspondance spirituelle entre deux individus, inscrivant son histoire dans un schéma romantique.

Le temps de voyage parce qu'il est un moment où les sentiments peuvent se cristalliser constitue un enjeu qui peut entraîner des déceptions tout aussi fortes. Aline entretient avec Axel une relation à distance. Elle fait ses études à Paris et lui à Lyon. Ils se voient le week-end dans l'une ou l'autre ville. Aline estime qu'elle est très accrochée ; elle a proposé à plusieurs reprises à Axel de s'investir davantage dans la relation. Elle a essayé de lui présenter ses copines, proposition qu'il a déclinée. Entre les deux entretiens, Aline et Axel font un voyage à Londres. Aline raconte avec dépit comment Axel a saboté avec constance la possibilité d'un dévoilement mutuel : « *On a passé trois jours que tous les deux et vraiment c'était bien, sauf le dernier jour où il a commencé à m'énerver un peu parce que son humour. Voilà, il est lourd. Ses blagues, tout le temps, tout le temps en train de charrier. J'en avais marre, donc j'ai tiré la gueule* » (Aline, E2). Le dernier jour était sans doute le moment de tirer des conclusions de cette expérience de vie à deux, un moment où le dévoilement sur ce que l'un et l'autre ont ressenti des deux précédents jours peut être autorisé. Après deux premiers jours sans nuage, Axel persiste à rester sur le même registre d'humour décalé et moqueur vis-à-vis d'Aline. Il ne lui a adressé aucun signe tangible que leur relation s'est renforcée. Pire : au moment où pendant le transit à Paris, Aline lui propose de lui présenter sa mère, Axel refuse en prétextant qu'il n'allait pas avoir le temps entre les deux trains, mais il se débrouille pour aller retrouver ses copains. Pour Aline, c'est l'affront de trop. L'expérience

du séjour à deux peut être un bon révélateur de l'entente, de la bonne compréhension entre les deux partenaires, comme révéler le manque d'envie d'approfondir la relation et la connaissance mutuelle.

Au lit : une révélation ambiguë

Les rapports sexuels peuvent également constituer un moment où se dévoilent les sentiments. Mais cette révélation est cependant ambiguë dans la mesure où elle peut affirmer une satisfaction sexuelle plus qu'une reconnaissance de l'individu dans son ensemble. Méline évoque l'intensité de la première nuit passée avec Marc et raconte la révélation des sentiments en deux étapes qu'elle a vécues :

Et qu'as-tu ressenti lors de votre première nuit ensemble ?

On s'est senti vachement bien et puis, je sais pas, ça faisait trois semaines un mois qu'on était ensemble, et puis on avait bien appris à se connaître, et puis en fait on s'est dit qu'on s'aimait. Voilà on se l'est dit la première fois sans le penser autant que maintenant. C'était pas un vrai « je t'aime » dans le sens où on s'est dit qu'« on était amoureux » l'un de l'autre, mais c'était pas heu, aussi intense que ça l'est devenu après. Mais en tout cas on commençait à avoir des sentiments. Et voilà donc je crois que c'est la plus belle chose qui puisse se passer quoi, enfin première nuit... voilà on est tombé amoureux à ce moment-là je pense. (Méline, 21 ans, en études, avec Marc depuis un an)

Malgré l'intensité de la découverte des deux corps, Méline considère que ses révélations se faisaient plutôt sous le coup d'émotions assez mélangées ; elle fait la différence entre « être amoureux » qui signifie avoir des sentiments pour la personne et un « je t'aime » en bonne due forme. Elle repousse le vrai « je t'aime » à un moment postérieur : « *Bah en fait c'était peu de temps après, mais ce qui est bizarre, c'est qu'on se l'est dit par texto avant de se le dire en face. Enfin au début il me le faisait comprendre et après c'est devenu naturel. C'est sorti tout seul. On ne se posait même pas la question, quand on se l'est dit, ça sortait vraiment du cœur voilà quoi* » (Méline).

Provoquer une crise

Quand les conditions ne sont pas réunies, il y a encore une solution : précipiter les choses pour que les sentiments s'éclaircissent. Pour cela, il est parfois utile de provoquer une « crise » dans la relation. Avant son séjour au ski avec Jamie, Caroline ne se sent pas capable d'être en couple stable avec quelqu'un car elle a peur d'échouer à nouveau. Elle préfère donc ne pas avancer trop vite. Lassé par les refus successifs de Caroline, Jamie annonce qu'il décide d'organiser sa vie de façon indépendante de celle de Caroline. Il prévoit donc ses soirées sans elle, décidé à ne plus attendre qu'elle se libère. Caroline doit gérer la crise qui couve et tente de savoir où en sont les sentiments de Jamie à son égard. Elle tente une figure de style dangereuse à réussir : le cleuisme. « *Je lui demandais s'il voulait plus me voir et il*

disait : « je sais pas ». En fait je pensais pas que ça allait me mettre autant un coup, parce que c'est souvent dans ces moments-là que tu te rends compte si tu tiens ou pas à quelqu'un et si c'est important ou pas. Et quand il m'a dit ça, ça m'a vraiment, vraiment fait chier » (Caroline, E1). Avancer quelque chose pour être contredit par le partenaire, pour que celui-ci explicite ses sentiments est toujours délicat dans les moments de crise où les réponses ne sont pas forcément à prendre au premier degré. Jamie exprime son trouble cherchant à faire réagir sa partenaire. Caroline se rend compte alors de ce qu'elle est en train de perdre et de ses sentiments pour Jamie. La crise et les explications qui doivent y être apportées contribuent alors à faire murir des sentiments qui étaient au départ flous chez elle.

Séverine n'hésite pas non plus à mettre les choses au point au moment du troisième entretien, soit à huit mois du début de leur relation. Elle utilise pour prétexte un petit incident qui devient pour elle le symbole du désintérêt de Marc-Antoine à son égard. Celui-ci avait prévu un soir de la semaine de voir une ancienne copine. Celle-ci ne donnant pas de nouvelles, il appelle Séverine pour lui proposer de se voir cette soirée. Finalement la veille, l'ancienne copine donne des nouvelles et dit qu'elle viendra. Marc-Antoine annule alors la soirée avec Séverine. Cette dernière est dépitée. Pour elle, elle ne représente qu'une personne qui peut facilement être mobilisée pour boucher un trou sur un agenda. Mais elle n'est pas une relation prioritaire pour Marc-Antoine. Séverine provoque alors une crise : *« Je lui ai clairement dit que si lui ne me disait pas qu'il tenait clairement à moi, je réagissais forcément comme ça, à ne pas lui faire confiance. Je lui ai dit que moi j'avais eu des trucs, des autres histoires avant qui ont fait que ma confiance avait pris un gros coup, et que si lui ne me montrait pas un minimum qu'il tenait à moi et qu'il en avait rien à foutre des autres, s'il ne me montrait pas que j'avais une place un peu particulière, et bah... tu vois dans son emploi du temps, si il ne me réservait pas du temps où il me voyait moi... enfin, je n'avais pas envie qu'il me voit que quand il avait rien d'autre à faire »* (Séverine, E3). Cette mise au point fait écho à une précédente dispute sur le même thème de la démonstration des sentiments : *« Lui me disait : « Quoi ? Mais tu crois quoi ? Tu crois que j'en ai rien à foutre de toi ? Enfin je ne comprend pas, etc. » Moi, je lui ai répondu : « Franchement, tu ne montres rien et donc, du coup, moi je vais forcément être méfiante et donc irritable, et dès que tu vas faire un truc, je vais le prendre mal »* (Séverine, E3). Marc-Antoine estime prendre en compte les plaintes de Séverine. Celle-ci dresse le bilan de cette phase de tension et « d'explications » : *« Il est beaucoup plus adorable et mignon avec moi, il me montre plus qu'il tient à moi. Maintenant c'est lui qui me fait des phases de jalousie... il a des attentions, ça se voit qu'il tient de plus en plus à moi, et donc moi du coup je me lâche. Si tu veux, ça va de pair. Plus il me montre qu'il tient à moi, et plus je vais être à l'aise et du coup débrider un peu la chose. Et du coup c'est cool. (Rire). (...) En gros depuis un mois ça va de mieux en mieux, c'est moi, je m'attache de plus en plus, je suis en train de tomber amoureuse, je me laisse un peu plus aller, c'est génial ! »* (Séverine, E3). La modification dans l'expression des sentiments qui

atténuée en partie la démonstration de virilité de Marc-Antoine aide Séverine à coder ses sentiments dans le sens de l'amour.

Faire un break

« Faire un break », se séparer temporairement, peut aussi être considéré comme une façon d'obliger le partenaire à faire murir ses sentiments. Après avoir résolu la précédente crise par le haut, Caroline surprend des messages ambigus que Jamie adresse à son ex. Elle rompt immédiatement la relation : *« Bref quand j'ai lu ça, j'ai pas pu continuer donc je lui ai dit et je voulais plus entendre parler de lui. Mais il m'a dit tellement de belles choses il avait l'air tellement accroché et sincère et moi j'étais déjà super attachée à lui que je suis revenue... »* (Caroline, E2). Cette rupture a permis à Jamie d'exprimer les sentiments qu'ils ressentaient vraiment pour Caroline. Ce que Caroline retient, ce n'est pas l'accroc dans le contrat qu'était prêt à commettre Jamie mais plutôt la sincérité des sentiments, qui ont pu se révéler par cette crise.

Second accroc : après la découverte de la conversation MSN entre Jamie et son ex, c'est à nouveau le choix de partir qui s'impose pour Caroline. Jamie une nouvelle fois doit éclaircir la situation et ses sentiments à l'égard de Caroline : *« Alors pareil j'ai pas été voir plus loin le reste j'ai explosé et je me suis barrée ! Là dans ma tête c'était fini parce que je me disais qu'il me mentait et que peut-être qu'il avait fait dix fois pire et je l'aurais jamais su. Enfin il a tout fait pour me retenir en me disant qu'il m'aimait à la folie et bla bla bla il m'a couru après dans la rue, appelé dix milliards de fois, mais je voulais rien entendre. Il m'a juré que c'était faux, qu'il avait dit ça à son ex pour se donner une image de bad boy parce qu'elle le prenait pour un saint faible. Après avoir beaucoup parlé et vu oh combien j'étais amoureuse de lui, je me suis dit que j'allais lui faire confiance là-dessus et qu'on allait continuer pour voir. Enfin c'était super tumultueux, et depuis ça va, c'est génial »* (Caroline, E2). Les échanges à ce stade de la relation se font plutôt sur un registre lyrique de l'amour. La séparation sert ici de « révélateur » aussi en un sens photographique : elle permet de mieux prendre conscience des sentiments que l'on éprouve et qui ne sont perçus clairement que dans ces moments forts : si Jamie a du mal à prouver sa bonne foi, Caroline continue à ressentir au cœur de la tourmente sentimentale des sentiments forts et romantiques pour celui-ci.

Les actes passés comptent moins dans l'esprit de Caroline que la volonté de s'engager pour la suite. La crise, la séparation a permis de mieux ressentir la nature de ses sentiments. Choisir de se séparer, comme les autres outils, peut être un moyen très fort pour « précipiter », c'est-à-dire fixer et révéler les sentiments toujours fluctuants que l'on éprouve l'un pour l'autre. L'histoire connaît alors une accélération passant du contrat « de ne pas se prendre la tête » à une relation amoureuse et conjugale, puisqu'après cet épisode, Caroline passe toutes ses soirées chez Jamie.

Véra connaît aussi une brève séparation avec Samir sept mois après leur rencontre. La séparation provoque une prise de conscience chez elle : « *Avant on voulait vivre ensemble mais on n'était pas sûrs de nos sentiments. Enfin moi perso, maintenant je sais que c'est lui (...) Le fait d'avoir imaginé notre vie l'un sans l'autre pendant une semaine, ça nous paraissait impossible donc on s'est rendu à l'évidence que nos sentiments étaient forts et sincères* » (Véra, E2). Véra renoue avec Samir et commence ce qu'elle estime alors être une nouvelle relation, plus vraie selon elle, car fondée sur des sentiments forts et partagés.

b) L'art et la manière

La façon de dévoiler ses sentiments révèle souvent aussi une certaine distance au registre lyrique du romantisme. La difficulté à dire « je t'aime » après des expériences antérieures douloureuses est forte et les façons d'échapper à cette expression illustrent cet effort de trouver une parole qui fait sens pour la relation à deux, une parole originale exprimant l'amour.

Dire son amour sans dire « je t'aime »

Certains choisissent d'exprimer leur sentiment de façon personnalisée, par petites touches, mais sans aller jusqu'à une déclaration solennelle, sans trop de pathos. Denis a envoyé « sa vraie déclaration » par SMS. Henri choisit le même mode mais avec un message personnalisé. Antonia qui connaît Henri comme une personne particulièrement timide est prête à accepter cette quasi-déclaration : « *J'ai pris des résolutions de bonne année, de nouvelle année. J'ai décidé d'arrêter de vouloir entendre ce que je voulais entendre. Parfois on se focalise, on veut absolument entendre quelques mots du genre « je t'aime ». Puis je me suis dit que ça servait à rien de se faire du mal à vouloir absolument que l'autre dise ce qu'on a envie d'entendre, et au lieu d'être dans ce contexte-là et d'interpréter enfin on a... il me dit souvent à sa manière : genre il m'envoie des petits messages mignons. L'autre jour on se voyait pas et j'ai reçu un message : « A pour Antonia, A pour amour... » Enfin il y avait tout mon prénom avec des petites lettres c'était mignon. Il m'envoie des petits cœurs, enfin je me dis que ça me suffit* » (Antonia, E2). Les sentiments amoureux exprimés de façon détournée, d'une façon peu lyrique, cachent une forme stylisée, décalée de romantisme.

D'autres choisissent d'exprimer leur amour par une proposition qui engage plus que l'expression « je t'aime ». Gaëlle sort avec Yohann depuis plus d'un an. Ils s'entendent bien mais celui-ci n'extériorise pas souvent ses sentiments. Gaëlle le qualifie « d'ours » dans l'intimité. Gaëlle a déjà dévoilé ses sentiments en juillet, presque six mois après leur rencontre, mais Yohann, déjà marié puis divorcé, n'avait pas répondu. Six mois plus tard, il se rattrape et crée la surprise :

J'avais pris des vacances au niveau du boulot et puis c'était les vacances scolaires donc j'avais pris du temps pour moi et du temps pour aller voir mes parents. Il m'avait pas vue pendant longtemps, donc, je sais pas, ça a peut-être dû lui faire

quelque chose. Il m'a vue donc et il m'a dit : « Viens, on fait un enfant quoi. J'ai envie de faire un enfant ».

Vous avez dit quoi quand il vous a dit ça ?

En fait j'ai pris ça pour un « je t'aime » moi je pense à ce moment. Là je me suis dit : « Bon ben c'est bon, il a des sentiments pour moi et je peux me calmer. Je peux enfin me dire que c'est bon ça va aller ». (Gaëlle, E3)

Proposer de faire un enfant est reçu comme une déclaration d'amour. Yohann, meurtri par sa précédente relation, a du mal à exprimer ce qu'il ressent vis-à-vis de Gaëlle et propose une objectivation concrète de ses sentiments pour elle.

Dire que c'est fini

Dans certains cas, le processus de connaissance montre vite qu'il n'y a pas de points communs, pas de sentiments à l'égard du partenaire. Il s'agit alors de dire que l'on ne ressent rien pour l'autre. Certaines personnes peuvent le faire sans ménagement. Tiphaine après être sortie quelques semaines avec un jeune homme rencontré en vacances joue le silence radio : *« Bon au bon d'un moment, je me suis rendue compte qu'il était vraiment trop tebê. En fait, j'ai été à Bordeaux trois jours, et il a pas aimé que j'y aille sans lui en parler vraiment, donc, en réplique à ça, il s'est aussi cassé en week-end. Et bref, quand il est rentré, il m'a envoyé un texto : « Tu fais quoi ce soir ? », et je lui ai jamais répondu. Et au bout d'un mois à peu près il m'a envoyé des textos pathétiques du genre : « On s'est loupé tous les deux ». Bref, je pense qu'il voulait se remettre avec moi, mais moi, non, y'avait pas moyen »* (Tiphaine, E3). Tiphaine offre l'humiliation en guise de viatique à la fin de cette relation : le silence alors que le contrat est de partager, de se connaître. Dans les relations où le sentiment n'est pas au rendez-vous, où le dégoût au contraire peut au contraire apparaître au fil des rencontres, l'important est de garder le dessus : il faut ne pas souffrir soi et tant pis pour les sentiments du partenaire. Le caractère récent de la relation explique aussi le peu d'explication donné.

c) Les faux pas

Quand les conditions ne sont pas réunies (connaissance mutuelle, appréciation mutuelle, intensité des sentiments), les révélations font figure de « faux pas » dans la mesure où l'un des deux partenaires révèle son état d'esprit trop tôt. Cela peut mettre alors la pression à l'autre partenaire, lui faire peur. Les aveux tardifs peuvent alors devenir une politesse, une forme de rattrapage peu naturel. L'évidence des sentiments, la magie d'une révélation réciproque est alors gâchée. Cela fait alors courir un risque important à la relation.

La révélation involontaire

Lors des rapports sexuels justement, la perte de contrôle peut favoriser ces faux pas. C'est justement le cas de Gaëlle :

C'est quand le premier je t'aime ?

Ah alors c'était une catastrophe ! C'était l'été où je suis allée chez ses parents. [un peu plus de six mois après leur rencontre] Ouais, et alors là c'est sorti tout seul. Quand on était chez lui, on commençait à avoir une relation sexuelle et c'est sorti tout seul de ma part. Enfin tout seul. J'en sais rien. Peut-être que j'ai voulu le dire. J'en sais rien mais c'est sorti. Et puis il a rien répondu. Donc je me suis sentie super mal. (Gaëlle, E3)

Gaëlle essaie d'effacer alors ensuite de ne pas recommencer ce faux pas et de ne pas montrer que les sentiments sont asymétriques : « *J'ai pas réitéré après. (...) Je me suis pris le vent, je me suis dit : « Je recommence pas, c'est pas possible ».* » (Gaëlle, E3).

Le coup de poker

Aline, de son côté, craque. Lassée d'attendre un moment propice pour parler sérieusement avec Axel, déçue qu'il ne veuille pas connaître ses amies ou sa mère alors qu'elle le lui a proposé à plusieurs reprises, elle trouve qu'Axel met trop de temps à s'investir. Contrairement à ses propres principes, elle décide de dévoiler ce qu'elle ressent pour Axel, de façon à créer une prise de conscience. Mais cela ne se passe comme elle l'attendait : « *Je lui ai dit : « Je t'aime ». Il m'a pas répondu ce connard, donc... Bon, il me l'a dit un mois après, avant de partir aux USA... »* (Aline, E2).

Dévoiler ses sentiments, c'est un peu comme au poker demander au partenaire de montrer ses cartes. Aline comprend qu'elle a perdu la face et une partie de ses espoirs avec ce coup risqué. Elle a surtout réussi à bien mettre en évidence le décalage dans les sentiments et sa plus grande dépendance à l'égard de la relation. Elle veut maintenant réduire ce lien qui l'attache à Axel : « *Donc bon par rapport à ce que je voulais au début, ne rien lâcher et tout, ben j'ai craqué et je lui ai dit. Mais maintenant je me force à être moins attachée, plus indépendante, mais le naturel reprend le dessus »* (Aline, E2). Aline essaie de sortir davantage avec des amis et de vivre une vie plus indépendante d'Axel (dont elle est toujours géographiquement distante). Le processus de connaissance et le rapprochement connaissent un arrêt brutal avec cette série de situations où les efforts d'Aline n'ont rien donné, où Axel s'est surtout montré soucieux de ne pas approfondir la relation. Aline veut être plus indépendante même si elle estime elle-même qu'elle n'y arrive pas toujours car les sentiments une fois dévoilés prennent une nouvelle réalité, ils collent au soi et semblent plus réels et plus forts une fois objectivés.

La révélation ratée

La révélation des sentiments peut être aussi un moment d'une confrontation car la signification du mot « aimer » ne coïncident pas forcément entre les deux partenaires. Elle est alors le révélateur des modèles implicites qui structurent les attentes de chaque partenaire. Jusqu'à présent les filles sont souvent celles qui subissaient le silence des partenaires masculins, peu enclins à s'extérioriser. Cette fois-ci, c'est la situation inverse et l'on comprend ce qui ne va pas : pour Véronique, l'amour doit être fondé sur la connaissance

personnelle et cette connaissance se matérialise dans la bonne entente, une certaine complicité entre les deux partenaires. Pour Denis, en revanche, l'amour semble reposer davantage sur l'idée d'un flash, d'une évidence qui ne s'explique pas : « *Il me l'a dit [Je t'aime] mais bon soit je lui dis : « Arrête, vas-y ! » donc ça l'énerve, soit je lui dis : « Ben vas-y, ça fait plaisir ». Mais j'avoue que je sais pas si je l'aime ou pas... Pour moi c'est important quand tu dis ça. Et pour lui je sais pas si c'est important ou pas. Tu vois, il arrête pas de me dire : « Je suis trop bien avec toi, j'ai envie que ça dure », mais tu vois moi je le crois pas parce que justement y'a pas de complicité. On recherche pas la même chose : lui il recherche juste de l'affection et moi je recherche de la complicité... On n'a pas les mêmes critères de bonnes relations. Ca me fait plaisir quand il me dit des trucs gentils, mais je suis pas en kiffe, tu vois... Lui ce qu'il veut c'est une personne qui soit là, c'est de la tendresse. Mais tu vois si c'est vrai ce qu'il dit comme quoi il est amoureux de moi, c'est vrai que des fois tu peux pas dire pourquoi t'aimes une personne... C'est peut-être pour ça que je me dis que je suis pas amoureuse, j'essaye toujours de me trouver des raisons sur pourquoi je devrais l'aimer, alors que lui il me dit : « J'ai pas de raisons, je t'aime point final » et comme moi je ressens pas ça comme ça, et bien je le crois pas » (Véronique, E1). Denis semble encore croire à l'amour dans une version assez spontanée (ainsi qu'au mariage comme Véronique l'explique plus loin, Denis est davantage dans une histoire qui vise rapidement à l'installation, qui insiste d'abord sur l'acquisition de statuts familiaux). Véronique, en revanche, en raison de ses expériences passées est assez désabusée. Elle ne croit pas au mariage (mais au couple), ne veut pas d'une famille trop tôt. Véronique évolue dans un univers où l'amour met du temps à se construire, où il s'appuie sur une connaissance personnelle profonde de l'autre. Pour Denis l'amour est plus direct, plus romantique, plus sensuel aussi. Deux conceptions de l'amour et du couple s'opposent ici. L'amour dans son expression lyrique semble mort pour Véronique qui prône un amour à expression pragmatique. Ce sont précisément les témoignages romantiques qu'elle supporte difficilement tant elle estime qu'ils sont forcés, joués comme au théâtre, peu sincères car bâtis sur une faible connaissance de l'autre. Véronique rejette un amour qui ne serait pas fondé sur la connaissance et la reconnaissance mutuelle : « *Donc des fois, je lui demande : « Mais pourquoi t'es attirée par moi ? » Et c'est toujours : « T'es trop belle, t'es trop belle ». C'est toujours par rapport au physique. Et moi, c'est le truc qui me bloque : « Quoi, tu sors avec moi pour ma gueule ? » Et il me fait : « Mais non, mais je vais pas te dire, t'es trop intelligente, t'es trop marrante et tout ». Lui il me dit : « Ben ça te fait plaisir que je te dise que t'es trop belle, non ? » Ben ouais, mais moi je l'interprète pas de la même manière et c'est ça qui me bloque parce que je me dis qu'il est pas sorti avec moi pour ce que je suis, tu vois. Mais moi, je suis pas sortie avec lui pour son physique à la base » (Véronique, E1). L'amour doit être justifié par la connaissance de l'autre en tant qu'individu et pas par la seule attraction physique. Sincérité de l'attraction physique pour Denis, authenticité du goût pour la personne dans son ensemble pour Véronique, ce clivage trouble Véronique qui a du mal à**

croire alors dans le futur de la relation avec Denis. Car réduire sa partenaire à la dimension physique est perçu comme une expression de mépris pour la personne.

d) Se sentir en couple/avoir un mec

Jean-Claude Kaufmann (1992) avait proposé de faire coïncider couple et intégration conjugale. Le couple commencerait bien après la cohabitation. Avant les jeunes adultes seraient des « quasi-couples », ensemble, à deux, mais pas encore structurés comme un collectif. Quand commence le collectif ? Kaufmann insiste sur une organisation domestique collective plutôt que parallèle. Le collectif commence pourtant bien avant : il réside dans ce codage et ces sentiments partagés, réciproques. Certes c'est un collectif encore fragile : il est essentiellement déclaratif. Mais il constitue un moment-clé qui ouvre les deux partenaires vers une autre étape, celle d'un « nous ». Le vocabulaire évolue fortement puisqu'on passe d'une relation désignée par « sortir ensemble » à « avoir un mec ». L'amour offre une première étape d'appropriation du partenaire. Il devient ainsi une propriété dont on peut jouir et avec qui un jeu d'obligation mutuelle peut commencer.

Le passage d'une étape de la relation à une autre s'appuie sur le discours. La façon de nommer la relation change. La première étape que l'on vient de décrire insiste essentiellement sur l'action, de l'activité. « Se mettre avec quelqu'un », « sortir avec quelqu'un, un mec, une meuf », désignent des actions, des activités personnelles : « *Soit je me mettais avec Tom et ça pouvait pas me faire de mal, on n'était pas non plus mariés, ça faisait deux semaines qu'on se connaissait, y'avait pas d'engagement, y'avait rien et on aurait vu comment ça évoluait par la suite* » (France, E1). Sortir avec quelqu'un peut ne pas durer. Il n'y a pas d'engagement. Si les sentiments ne viennent pas, il n'y a même aucun contenu à la relation, explique France. Une commune attirance mais même pas le début de quelque chose. Les connotations peuvent être différentes et insister sur un état : « être avec ». « *Je disais voilà je suis avec un mec* » (France, E1). « Etre avec un mec » est une expression proche de « se mettre avec quelqu'un » car elle conserve ce caractère indéfini pour l'individu désigné. C'est une situation qui n'est pas forcément plus durable, qui peut paraître transitoire.

Mais lors de la seconde période où l'on ressent des sentiments très forts pour l'autre et où l'on s'investit dans la relation, le vocabulaire change et passe dans le registre de « l'avoir ». Etre en couple, être dans une relation stable et qui se projette dans le futur c'est montrer qu'on peut « disposer » d'une certaine manière de quelqu'un. « Avoir un mec », « mon mec⁴⁸ », « ma meuf » sont utilisés. Un possessif au singulier pour caractériser l'unicité du partenaire.

J'étais encore amoureuse de mon mec (France, E1)

Ca m'avait toujours semblé important et limite indispensable que mon copain soit

⁴⁸ « Mon petit ami » ou petit « copain » n'est jamais utilisé. Etre avec un « petit ami » est assimilé à un flirt d'adolescent donc à une relation codée comme peu sérieuse.

dans le même délire, que je puisse partager ça avec lui (France, E1)

Des termes d'appropriation existent également comme « mes copines » mais ce qui distingue le petit ami ici c'est l'unicité. Ce qui fait le cœur de la relation conjugale par rapport à l'amitié, c'est l'unicité du possessif. C'est plutôt cette désignation qui renvoie à l'idée de couple au sens fort. Mais ce singulier ne signifie pas unicité sur l'ensemble de la vie. Aucune des personnes du corpus à ce stade de la relation n'expriment d'expression « c'est le mec de ma vie » pour désigner le partenaire. Se déclarer mutuellement « je t'aime » ouvre vers un futur indéfini : la relation n'est pas envisagée « pour la vie », mais la durée n'est pas non plus limitée d'emblée. L'important c'est que les deux partenaires puissent projeter leur relation dans le futur.

Conclusion

Beaucoup de choses peu valorisantes ont été écrites sur les relations qui se développent entre les jeunes adultes et leur absence d'engagement, leur absence de grands sentiments. Il faut voir pourtant dans les échanges très second degré, parfois peu flamboyants, l'expression d'une autre forme de romantisme : un romantisme pragmatique, où chacun au fil d'un processus qui prend du temps, va s'assurer de ses sentiments et des sentiments du partenaire. L'amour est au cœur de ce contrat « sans prise de tête ». Il privilégie des formes d'expression de l'amour non-lyriques mais pas non-romantiques. On retrouve ici une distinction proposée par Ann Swidler entre deux modèles culturels de l'amour aux Etats-Unis : un amour mythique qui renvoie à l'image de la passion, du romantisme et qui est mobilisé quand les individus pensent au mariage ; un amour « prosaïque-réaliste » qui s'est construit avec le développement du divorce dans la société américaine plutôt mobilisé pour les relations en cours. Les jeunes semblent développer cet amour prosaïque, « ambigu, à durée déterminée, incertain et fragile » (2001, p. 129).

Dans cette population de jeunes adultes en étude, et ayant déjà vécu une histoire importante qui a échoué, ce qui domine c'est une attitude pragmatique : ils veulent découvrir par eux-mêmes un partenaire et ils repoussent à plus tard le moment où la déclaration d'amour devient possible. Les jeunes adultes veulent se connaître et devenir des individus appréciés pour ce qu'ils sont. Ce processus de connaissance mutuelle et de purification des sentiments est long, conditionnel et incertain, mais il assure une certaine sécurité ontologique de soi lorsque celui-ci ne se réduit plus au nom de sa famille ou à une condition sociale. La socialisation à l'individu se fait lentement, par frottement (Singly, 2000b).

Comment une relation « libre » sans engagement, une relation personnelle et sexuelle suivie mais sérieuse, se transforme-t-elle en relation de couple ? Il faut pour cela que les sentiments très hétérogènes que chacun ressent à l'égard de son partenaire se « cristallisent », c'est-à-dire qu'un cadre d'interprétation, une étiquette « amour » viennent caractériser l'expérience vécue et éliminer ou mettre au second plan les sentiments parasites qui ne cadrent pas. On passe

d'une phase de la relation désignée par des expressions comme « sortir avec un mec, un meuf » à une autre phase où l'expression idoine est « avoir son mec, sa meuf ». Ce codage s'impose en partie par l'investissement et la connaissance réciproque qui s'approfondit, par le temps qui passe et rassure sur la relation, mais aussi et surtout par le regard des amis de l'un et de l'autre : l'officialisation d'un côté ou de l'autre de l'histoire oblige chacun à enfin définir la relation qui se développe. Des stratégies utilisées par les partenaires permettent également de provoquer l'explicitation des sentiments que l'on éprouve à l'égard de l'autre et partant de dévoiler la nature de la relation. Finalement les sentiments ne se cristallisent et la définition de la relation ne se définit que lorsqu'on est obligé d'une façon ou d'une autre de les expliciter à quelqu'un, « d'objectiver » par la parole ses sentiments subjectifs (Berger, Kellner, 2006).

Chapitre 8 : Faire couple et être ami au quotidien

L'affermissement des certitudes sur le partenaire va permettre de projeter la relation vers d'autres étapes : la première est celle d'une période où les deux partenaires se sentent en couple et essaient de gérer cette nouvelle identité au quotidien. Une seconde étape dans la relation est celle de l'emménagement ou de l'installation ensemble où les deux conjoints devront gérer d'autres répertoires à deux (cf. chapitre 9). La déclaration mutuelle des sentiments n'entraîne pas immédiatement l'emménagement qui peut tarder plusieurs mois, voire plusieurs années dans la mesure où les jeunes adultes attendent d'être indépendants économiquement pour s'installer ensemble. Chacun respecte les souhaits du partenaire à se réaliser personnellement et socialement et à ne pas abandonner des études, des espoirs d'emploi, voire son réseau relationnel pour rejoindre l'autre dans un logement (Levin, 2004, pp. 232-233). Vivre dans deux logements séparés n'est cependant pas un choix de vie de long terme, il est une adaptation aux circonstances, il participe du processus continu de découverte du partenaire (Duncan, *et al.*, 2013, pp. 14-15). En ce sens, la non-cohabitation est à la fois un moment de la vie de couple et une condition à la vie conjugale cohabitante postérieure (Charrier, Déroff, 2005).

Dévoiler ses sentiments ouvre une nouvelle étape de la relation caractérisée par la progressive conjugualisation de la relation dans un contexte de non-cohabitation : les deux partenaires vont approfondir l'intimité qu'ils ont commencé à construire. Cette intimité est en concurrence avec l'intimité déjà ancienne développée avec les amis. Nous allons donc voir comment s'articulent ces différentes intimités, comment chacun articule conjoint et amis au quotidien. A la différence du début de la relation où les partenaires s'accordent sur un contrat assez explicite, la vie non-cohabitante semble moins codifiée. Plusieurs façons de faire couple semblent s'opposer, conceptions qui se marquent alors par des tensions parfois vives entre conjoints. Deux manières d'être en couple s'opposent : les conjoints « nous-d'abord » qui privilégient une ouverture aux amis où l'individu se met en scène en tant que conjoint ; les conjoints « toi et moi » où les deux partenaires essaient d'articuler la recherche d'une intimité conjugale et personnelle⁴⁹.

1 Les partenaires « nous d'abord »

La première façon de faire couple est caractérisée par la prééminence de la relation conjugale sur les autres relations. Les partenaires se définissent d'abord par ce « nous » conjugal et peu par leur ancienne identité de célibataire. Le couple a transformé chaque partenaire qui vit une nouvelle identité qui est celle qu'il présente à ses amis. Cela va conduire à réorganiser fortement les réseaux amicaux et à officialiser rapidement la relation.

⁴⁹ Du côté des couples-bulles comme Sophie et Michel, comme nous l'avons vu, un autre contrat se met en place avec une relation très conjugualisée qui exclut les amis.

a) Le moi conjugal comme « vrai moi »

L'entrée en couple crée un « nouveau moi », un « moi avec » le conjoint (Singly, 1988), un « moi » qui existe en contexte conjugal et qui n'est pas le « moi » de la vie en solo. Le conjoint a en effet un rôle de création d'une nouvelle identité (Singly, 1996). Il peut se comporter comme un Pygmalion pour l'autre et construire ou révéler des ressources (supposées) cachées, rendre possible des choses qui ne l'étaient pas pour l'individu.

Caroline est dans cette perspective de révélation à elle-même. Elle s'autorise à distinguer le vrai moi du faux moi : « *En fait, je crois qu'il a révélé des choses qui étaient en moi. Il a révélé la vraie personne que je suis* » (Caroline, E2). La biographie sentimentale de Caroline est très peu linéaire : elle connaît une première « grande histoire » avec Fabien qu'elle connaît au début de ses études. Dans sa toute première relation, Fabrice part au Canada pour faire ses études pendant que Caroline reste pour continuer les siennes en France. Au retour en France, il s'installe dans l'appartement de Caroline. Pendant cette séparation géographique, Caroline redécouvre alors la liberté sans son compagnon, les soirées avec ses amis. Elle se rend compte qu'elle ne veut pas s'installer tout de suite, et surtout pas avec Fabrice. Au retour de son partenaire, alors que celui-ci vient juste d'emménager chez elle, elle choisit de rompre. S'ensuit une période d'amusement d'un an : elle sort avec des garçons, parfois plusieurs en même temps. Elle estime à un moment donné qu'elle donne une mauvaise image d'elle-même. Elle arrête tout et pendant un an vit en solo, sans aventure. Au bout de cette année, Caroline se sent incapable de nouer une relation longue avec un homme et « *ne croit plus en l'amour* ».

Jamie intervient à ce moment-là. Après un début d'histoire mouvementé que l'on a déjà décrit, Caroline commence à se construire comme une jeune femme qui peut vivre une histoire de couple : « *Toute seule, j'aurais continué comme avant en m'enfonçant peu à peu. Je croyais plus en l'amour. J'avais plus aucune confiance en moi. Je m'aimais pas. Là, je m'aime pas forcément énormément mais ça compte plus beaucoup. Je sais que lui m'aime et ça me suffit, ça me fait me sentir bien et j'ai absolument plus besoin de sentir que je peux plaire à d'autres mecs. Seul son avis et son regard compte...* » (Caroline, E2). Savoir qu'elle est capable d'attirer quelqu'un sur le long terme et par sa personnalité plutôt que par son apparence extérieure, voilà ce que Jamie a su transmettre à Caroline qui code ses peurs, son attitude passée par rapport aux hommes comme un faux moi. Son vrai moi se trouve aujourd'hui dans la relation avec Jamie, en tant que conjointe sur le long terme. « *Toutes les choses qui me faisaient peur : peur de l'engagement, des relations sérieuses, peur de moi-même, j'étais incapable de rester avec un mec avant, ça durait une semaine voire un mois, c'était jamais sérieux... Et quand ça pouvait le devenir je fuyais. Je me sentais incapable* » (Caroline, E2). Jamie a réussi à la persuader que choisir de rester avec lui c'était être elle-même, et que le précédent « moi » de Caroline la perdait où elle se dégradait : « *J'avais peur, je me sentais incapable d'avoir une relation sérieuse, et puis je sais pas comment mais cette peur est partie et j'ai pu être moi-même, et les sentiments sont venus naturellement à partir du moment où*

j'ai arrêté de fuir » (Caroline, E2). Ce clivage entre un faux et vrai moi lui permet de faire peau neuve auprès de ses amis : Caroline était marquée par une mauvaise image comme elle l'estime elle-même, qui s'est traduite par des remarques très dures (Laetitia, son amie d'enfance, accuse Caroline et une autre amie d'avoir une vie trop dissolue et leur interdit le statut de marraine pour son nouveau-né). Jamie lui permet d'échapper au stigmatisme de la fille facile, pour endosser un vêtement plus confortable, celui de la jeune femme amoureuse et fidèle, ce qu'elle vit comme une promotion personnelle vis-à-vis de ses amis (comme pour la famille). Pour elle, c'est une renaissance.

L'intimité approfondie

Avec les sentiments partagés, l'intimité s'approfondit : Caroline a des soucis esthétiques qu'elle garde que pour elle-même depuis le début de la relation. Elle ne « s'aime pas physiquement » explique-t-elle, se trouvant un peu trop ronde par endroits. Cela la conduit à refuser de se montrer dénudée sur la plage, ou de mettre des jupes l'été. Ce dégoût profond pour certaines parties de son corps est un secret bien gardé (aucune de ses copines n'est au courant) et Jamie lui-même ne semble s'être aperçu de rien, Caroline, maîtresse du visible, ayant toujours pris soin de se montrer sous son meilleur jour, y compris la nuit. Au moment du troisième entretien, elle évoque pour la première fois avec l'enquêteur ce problème personnel, car il a eu des répercussions importantes sur son couple. Son secret, ancien, est lourd à porter. Elle ne l'a révélé jusqu'à présent qu'à sa mère. Mais dans la relation avec Jamie, il a été à l'origine de nombreuses disputes, celui-ci ne comprenant pas l'attitude de Caroline quant à son physique. Celle-ci, sentant le besoin de s'expliquer, lui a enfin parlé de son secret trois mois avant l'entretien : « *Ca fait deux ou trois mois qu'on parle sans problème et qu'on dit : « Ah regarde... » Maintenant je fais l'inverse. Avant je voulais pas qu'on me regarde, qu'on me parle de mes petits complexes, (?), maintenant lui c'est un peu la seule personne qui peut... Enfin, je lui ai dit : « Regarde comme c'est pas joli ça ! ». J'attends sa réaction derrière (sourire). Maintenant je lui montre et je lui dis, et j'hésite plus à lui dire. Il me répète toujours la même chose : « Mais oh là là, tu en fais des montagnes... il n'y a rien... » » (Caroline, E3). Caroline fait de Jamie un témoin de ses problèmes. Il devient la personne centrale qui peut reconnaître ses soucis. Celui-ci cependant ne va pas dans le sens de Caroline et minimise l'importance de son problème. Celle-ci ne se sent pas rassurée : « *Ça me console pas, parce que c'est quelqu'un qui est très proche de moi, donc pour moi il a pas un point de vue objectif. Disons que ça m'a fait du bien de lui montrer ce que j'aimais pas chez moi... Ça fait toujours bien un exercice de complexes. Les montrer c'est la meilleure thérapie. Mais de le faire, ça m'a fait du bien. Mais en même temps, ça m'aide pas à me sentir mieux, moi. Disons que son avis, c'est pas qu'il ne compte pas, c'est que, pour moi, il n'est pas objectif. C'est pas l'avis d'un inconnu que je croiserais et qui... qui pourrait avoir une vision plus objective* » (Caroline, E3). Se confier au partenaire, rassure, permet de partager les doutes, mais pas vraiment de les éteindre. Le fait de minimiser ce problème*

semble au contraire à d'autres moments la preuve que Jamie ne comprend pas vraiment Caroline, c'est-à-dire qu'il ne partage pas le même monde, les mêmes présupposés et qu'il ne peut se mettre à sa place. En tant que conjoint, Jamie peut avoir intérêt à atténuer les doutes de Caroline alors qu'il y a un vrai problème qu'il faudrait traiter. Même « conjugalisés », les doutes de Caroline restent personnels. Si le partenaire peut constituer un « autrui significatif », il ne l'est pas dans tous les domaines. Et ce problème ancien, profond pour Caroline, n'est pas réglé par le regard de son compagnon. En parler a permis cependant à Caroline de mieux faire comprendre son point de vue, de mieux faire entendre ses problèmes et de permettre à Jamie de comprendre un peu mieux ses difficultés avec la nudité, la plage et les vacances.

L'intimité s'approfondit avec la conversation conjugale. Les deux partenaires n'hésitent pas à exprimer leurs sentiments mutuels, même si Caroline conserve une trace de son moi anté-conjugal. Il faut rassurer en permanence, réaffirmer ses sentiments mais la conversion à une certaine expression lyrique de ceux-ci n'est pas totalement assumée : « *Si j'arrive davantage à lui dire, ce que je ressens ? Oui, beaucoup plus, mais j'ai toujours quelques réticences pour certaines choses. Disons que je lui ferais pas une déclaration d'amour hyper sérieuse. Faudra toujours que je mette une pointe d'humour. J'ai encore quelques restes, je continue mais à un moindre degré à essayer de me protéger. Il sait très bien ce que je ressens. Même si je le crie pas sur tous les toits ça se voit* » (Caroline, E2). Difficile d'assumer un discours sur « l'amour toujours » quand on sait l'amour fragile, quand on a vécu personnellement cette histoire d'une relation installée qui est devenue insupportable à Caroline du jour au lendemain.

L'intimité se marque enfin par le besoin d'être en permanence avec le partenaire. Caroline retrace le chemin qu'elle a parcouru dans sa vision du couple et des amis : « *Quand j'étais célibataire ou avec quelqu'un, mais pas sérieux, j'avais du mal à comprendre mes amis qui étaient en couple et qui étaient plus jamais dispo, qui pouvaient plus rien faire sans leur double. Je trouvais ça un peu too much. Et maintenant je comprends que quand on aime quelqu'un, on trouve qu'on le voit jamais assez, on a tout le temps envie d'être avec lui, que les sorties, on les fait en couple. Faut vivre la situation pour comprendre les gens qui pensent à deux et non plus à un* » (Caroline, E2). Alors que Caroline privilégiait ses amis à Jamie au début de la relation, c'est le principe inverse qu'elle énonce après leur séjour au ski : « *Si j'éprouve le besoin d'être avec les autres ? Oui quand même. Ce n'est pas que je les aime moins, c'est que comme j'ai besoin en permanence d'être avec Jamie et bien forcément mes priorités sont changées* » (Caroline, E2). Changer ses priorités exige non de renoncer à ses amitiés, mais de privilégier la relation avec Jamie au quotidien. Au moment du second entretien (dix mois après leur rencontre), ils ont toujours deux appartements où ils travaillent en journée (Caroline est toujours étudiante) et se retrouvent chez cet homme deux ou trois soirs par semaine pour passer la soirée et la nuit ensemble. Caroline commence à présenter Jamie à ses amis, ce qu'elle s'était refusée à faire depuis le début de la relation. A la

différence des couples-bulles, Caroline et Jamie ne s'enferment pas dans un quotidien ou une routine. Tous les deux continuent à sortir le soir et à voir leurs amis, mais ils le font ensemble. Dans les soirées avec les amis, Caroline présente donc d'abord sa nouvelle identité conjugale : « *Quand on m'invite à une soirée, j'imagine pas y aller sans lui* » (Caroline, E2). Elle ne délaisse plus d'ailleurs son conjoint pendant ces soirées (comme elle le faisait avant) mais reste avec lui, le protège. Elle veut faire couple en public.

Enfin le « moi conjugal » amène Caroline à officialiser rapidement la relation vis-à-vis de ses parents. Même si la date n'est pas précisée, elle se situe après le premier entretien : « *Tout le monde, ma famille surtout, me disent que je me suis épanouie. D'ailleurs, il a vu ma mère, ma sœur, mon beau-père, mes deux grands-mères et mon père* » (Caroline, E2). Elle officialise la relation rapidement et le regard de ces autrui pour valider cette nouvelle identité, la coder comme un changement positif.

Garder ses « vrais amis »

Le mouvement du faux moi (fêtard et libéré sexuellement) de Caroline à son vrai moi (conjugal) amène une autre distinction : celle entre les « faux amis » (de fête, de séduction) et ses « vrais amis » qui la reconnaissent et l'apprécient sur d'autres bases que la séduction. Désormais elle évite aussi les lieux où l'on rencontre ces « faux amis », les soirées « drague » : « *Je ne suis plus intéressée par les soirées où c'est un petit peu des plans pour rencontrer des mecs. Je n'aime plus les choses futiles, j'étais quand même pas mal instable avant* » (Caroline, E2). Ce choix éloigne par là-même ces « faux amis » : « *Si ça va m'éloigner de mes copains qui eux sont toujours dans ces délires-là ? Disons que j'ai plus beaucoup de copains dans ces trips-là. Le tri s'est fait naturellement. Les gens et les mecs que je fréquentais avant, quand j'étais célibataire, je me suis rendue compte que c'était des relations futiles basées sur la séduction. Et maintenant je les vois plus* » (Caroline, E2). Les « relations futiles » s'opposent désormais aux « relations sérieuses » comme celles vécues avec Jamie, où Caroline est prise comme une personne à part entière et non pas comme une proie sexuelle. L'entrée en couple de Caroline qui se marque par le « nous d'abord » conduit à une sélection des amis. Ceux qui partageait une logique de l'amusement sont écartés au profit de ceux qui valident la nouvelle identité conjugale de Caroline : « *Après dans les gens que je vois maintenant, le tri s'est fait tout naturellement, avant j'avais besoin de savoir que je plaisais, mais maintenant ça m'apporte rien au contraire, j'essaye de pas avoir ce genre de relations donc je ne vois plus que mes vrais amis et Jamie est presque tout le temps là quand je les vois* » (Caroline, E2). Caroline impose à ses relations la nouvelle définition qu'elle se donne d'elle-même. Elle est en couple avec Jamie qui assure et valorise l'image qu'elle a d'elle-même.

L'entrée en couple constitue une « épreuve de vérité » pour les amis puisqu'elle révèle la vraie nature des relations. Les « faux amis » sortent de la vie de Caroline car ils n'invitent

plus, ne donnent plus de nouvelles, montrant la fausseté de leurs sentiments à son égard : « *Je fais plus la part des choses, je privilégie ma vie de couple mais ça n'empêche que les gens qui comptent pour moi je continue à les voir avec lui. Mais c'est sûr qu'on se voit moins, mais ceux qui ne sont pas des vrais amis c'est sûr qu'ils sont naturellement sortis de ma vie, pas forcément par ma volonté mais quand tu es maquée vraiment les gens qui t'entourent ne restent pas forcément. Mais c'est un bon tri je pense* » (Caroline, E2).

Si les amis de l'amusement s'éloignent d'eux-mêmes, parce que Caroline ne veut plus partager le trip de séduction avec eux, les amis qui avaient une fonction de confident sont aussi touchés par l'entrée en couple de Caroline. Celle-ci, qui ne s'autorise plus à sortir seule, se coupe de son réseau de confident :

Comme je les [les copains et copines proches] vois souvent avec lui [Jamie] je fais plus énormément de confiance. A part à Marie et Séverine [deux copines de fac] que je vois tous les jours la journée.

Ca te manque de pas pouvoir leur parler comme avant ?

Non, je garde beaucoup de choses pour moi. Quand on est heureuse en général on raconte plus trop de choses. Donc non, ça me manque pas. Avant j'en racontais trop, maintenant je dis ce qu'il faut et je garde les choses pour nous. (Caroline, E2)

La réduction des confidences, de la place privilégiée de certaines copines est étroitement liée à la nouvelle définition conjugale de Caroline. Les récits de soi sont réservés à Jamie.

Etre en couple sans s'ennuyer

Cependant même si ces partenaires « nous d'abord » ressemblent par leur caractère « fusionnel » au couple de Tiphaine et de Bruno, leur sociabilité est bien réelle, ils ne vivent pas dans une bulle : « *Oui y'a eu quelques soirées dont mon anniversaire, ou des soirées de ma fac où y'avait un peu tout le monde. Mais sinon c'est plutôt en plus petit comité : avec Emilie et son copain, Hélène son copain et Laurent. En général, c'est des petits groupes de 4 ou 5* » (Caroline, E2). Une partie des sorties est donc constituée de soirées assez intimes entre amis en couple, où des discussions sont possible, mais une autre partie des sorties renvoie à des événements étudiants marqués par l'amusement, la fête. Jamie est sorti avec Caroline aux soirées étudiantes de sa fac et a fréquenté des personnes moins proches. Si Caroline s'éloigne des copains qui la draguaient, elle refuse d'avoir une vie conjugale trop rangée et souhaite continuer à « s'amuser » avec Jamie. Cela les conduit à s'éloigner des amis de Jamie dont le style de vie est qualifié par Caroline de trop « plan-plan » :

Ils sortent tôt, et ils n'ont pas forcément les mêmes délires... Non moi j'ai rien contre les voir, je lui dis souvent : « quand est-ce qu'on les voit ? » mais à chaque fois ça se goupille mal ou ils sont pas là, où on est déjà occupé. Et puis, plus le temps passe moins ça devient naturel.

Puis la plupart ils sont super établis et plus âgés non ? Il me semble que tu m'avais

dit ça...

Pas forcément plus âgés, ses amis les plus proches c'est un mec de 22 ans, un de 21 et un couple où la nana a 28 et son mec 22 ! Mais ils font presque que des cinés à 20h, ils sont un peu « plan-plan », ils boivent pas d'alcool... donc pas trop les mêmes sorties que nous. C'est pour ça qu'on voit davantage les miens, qu'il commence à pas mal connaître. (Caroline, E2)

Les partenaires « nous d'abord » ne sont donc pas forcément des partenaires « plan-plan » ou « bulle » car ils s'inscrivent dans une sociabilité jeune. Si Caroline développe un nouveau moi d'abord conjugal, elle ne veut pas à 22 ans endosser un « moi de vieux », un « moi plan-plan ». Il n'est pas question pour elle de rompre avec ses camarades d'études qui sont importants au quotidien. Si elle refuse les trips « drague » avec ceux-ci, elle veut associer Jamie aux trips « fêtes ». Le couple s'oriente plutôt vers une sociabilité riche, jeune (avec des sorties tardives, parfois pour danser), alcoolisées, mais toujours conjugales.

b) La validation conjugale et l'égoïsme du conjoint

Si les amis et la famille valident la nouvelle identité de Caroline, la personne qui devient la plus centrale pour elle c'est Jamie. Conformément à la théorie de Berger et Kellner (2006), le conjoint devient un « autrui significatif par excellence » c'est-à-dire une personne « qui par les conversations quotidiennes valide ou invalide la totalité de la vie de son partenaire » (Singly, 2006, p. 339). Le travail conjugal de validation porte, pour nous, sur plusieurs dimensions complémentaires : l'expression des sentiments (être amoureux de l'autre), la reconnaissance de ce qu'aime le partenaire (le partage d'expérience, l'intimité partagée) et le soutien au partenaire (dans les cas de problème). Du côté de Caroline, l'intimité s'approfondit avec Jamie puisqu'elle lui dévoile ses problèmes physiques. Jamie devient le référent central, celui qui partage les secrets de Caroline et dont elle attend le soutien. Les tensions sont cependant fortes entre eux : face à l'attente chez Caroline d'une relation dans laquelle la dimension conjugale est centrale, le conjoint peut être accusé d'égoïsme. Car Jamie ne semble pas un partenaire « nous d'abord » et développe un autre rapport à la relation.

« Il ne me comprend pas »

Les manquements du conjoint face à l'impératif conjugal sont légion quand celui-ci semble éloigné d'une telle définition. Le premier reproche adressé à Caroline à Jamie est qu'il n'accepte pas ses problèmes physiques. Alors que Caroline avait accepté des vacances ensemble en bord de mer. A l'approche de l'été, celle-ci semble remettre en question le choix commun.

Ah ça c'est sûr oui ! Mais d'ailleurs il s'énerve un petit peu pour ça. « Attends tu étais d'accord il y a deux semaines, maintenant tu dis qu'on ne va plus partir, qu'est-ce que ça veut dire ? » Et moi je lui rappelle que j'ai des soucis. J'ai des problèmes. Et que plus la date approche, plus ça va pas.

Comment est-ce qu'il l'entend ça ?

Et ça, il dit, il dit que... il dit qu'il va falloir que je règle ça, qu'il n'y a pas de problème, que c'est moi qui me fais des idées, enfin il me répète toujours la même chose hein. (Caroline, E3)

Par rapport au projet de vacances, Caroline joue plutôt une partition personnelle. Mais en même temps, elle réclame d'être reconnue comme une personne ayant un problème et des attentes particulières. Pour elle, Jamie fait preuve d'incompréhension car il ne considère pas ses problèmes comme sérieux ou réels. En défendant à tout prix les vacances à la mer, Jamie fait preuve d'un certain égoïsme vis-à-vis de Caroline car lui tient à une chose qui fait peur à la jeune femme.

Pas de spontanéité dans le soutien

Une autre dimension de l'égoïsme est manifeste dans l'attitude qui consiste à attendre que le conjoint demande l'aide de son partenaire. Caroline aimerait une solidarité spontanée de Jamie face à ses problèmes, souhaiterait qu'il montre une complicité forte avec elle, et qu'il se présente en premier lieu comme conjoint :

Parce qu'il y a un problème qui était un peu délicat à gérer tout seul. En même temps [d'ordre gynécologique qui nécessite une opération]. J'aime bien gérer ce genre de problèmes tout seul. Enfin j'arrive pas trop à en parler...

Pourquoi ?

Je lui en ai parlé, je lui ai dit à lui mais euh... je pense que j'attendais qu'il vienne avec moi... Enfin qu'il devine de lui-même qu'il fallait venir avec moi aux rendez-vous médicaux, qu'il voulait m'accompagner, qu'il voulait bien... Chose qu'il n'a pas faite du tout. Il m'accompagnait pas du tout. Je gérais toute seule. Je voulais pas non plus... Parce que lui, il me disait : « Je viens si tu veux ». « Si tu as besoin de moi, je viendrais ». Mais quand il me disait ça, moi je me disais : « Non, non, j'ai pas besoin de toi, c'est bon ». J'aurais aimé qu'il me dise, de lui-même, qu'il venait avec moi, qu'il était là. (Caroline, E3)

Caroline ne souhaite pas que son conjoint réponde à ses besoins, ce qui souligne son manque de d'autonomie, sa faiblesse, sa difficulté à affronter seule cette épreuve. Caroline veut être respectée comme femme indépendant et ne demande rien, n'a besoin de personne. Mais elle ne souhaite pas pour autant être seule. Le partenaire ne doit pas être présent par devoir, par charité ou pour aider l'autre, il doit être présent parce qu'il est conjoint et veut vivre l'expérience à deux. Caroline souhaiterait que son partenaire décide librement et nécessité de l'accompagner pour faire couple, pour être avec elle et partager ce moment, pour renforcer par envie personnelle leur intimité. Caroline aimerait que Jamie se sente de lui-même plus conjoint au sens du partage de l'intimité que du devoir de solidarité. Le partenaire nous d'abord n'est pas habité par la montée des obligations mutuelles, le rappel des devoirs, mais souhaite un approfondissement librement accepté de l'intimité conjugale. Obtenir une

participation libre de son partenaire à l'intimité c'est s'interdire de la demander directement car alors celui-ci ne fait qu'obéir et n'affiche pas ce faisant un désir libre d'approfondissement de l'intimité.

Un deuxième problème lié au premier se fait jour : pendant l'été, Caroline apprend qu'elle est enceinte. Tous les deux sont d'accord, ce n'est pas le moment pour avoir un bébé. Une nouvelle fois Jamie se montre conjoint au sens de la solidarité conjugale :

Mais j'ai pas eu de problème à gérer ça. Mais bon je... c'était quand même une sacré galère d'aller se faire avorter donc. Moi j'y allais toute seule. Je voyais tous les couples ensemble ... Et en même temps, j'étais la responsable j'avais envie d'y aller toute seule (?) et euh... je ne demandais rien, je voulais pas spécialement qu'il vienne mais (?) qu'il me dit : « je viens, je viens pas ». C'est un peu paradoxal, mais c'est un peu entre ce qu'on voulait faire où moi toute seule, j'avais un problème tout seul mais j'attendais pas un acte de sa part, mais un geste, une envie, quelque chose. Une envie, une attitude...

Alors qu'en fait il attendait que ça se passe.

Oui. Il me disait des choses comme « si tu veux que je sois là, je viendrais », enfin moi ça m'apportait rien, enfin c'était...

Il était disponible.

A la fois, il était disponible mais il fallait le chercher par la main et moi je... je sais que c'est pas une réaction de quelqu'un qui a envie de s'engager dans la... qui ait envie de s'impliquer dans le, dans le, dans la, dans le problème. Il a envie, il y va et il me dit : « Bon je suis là à telle heure. A telle heure tu as rendez-vous, je te rejoins ». Bon il me dit pas : « Bon ben t'as besoin de moi ? » Jamais hein...

(Caroline, E3)

Caroline n'attend pas de la solidarité conjugale de Jamie. Elle souhaite qu'il montre spontanément son envie d'être à ses côtés, de la soutenir, qu'il soit d'abord conjoint au sens de l'intimité partagée et qu'il montre par là des sentiments authentiques.

Si on se place du point de vue de Jamie, la non-demande d'aide de Caroline peut être interprétée comme la volonté de conserver de vivre ce moment seul, comme un moment privé. Jamie respecte ce faisant une autre exigence pour lui de la relation : la possibilité d'avoir des moments de vie privée dans la relation. Ce faisant il s'écarte de la définition du partenaire « nous d'abord ». Le malentendu peut être total entre les deux partenaires et difficile à éclaircir. La logique « nous d'abord », plus portée par Caroline est exigeante en ce sens qu'elle suppose que le partenaire se comporte spontanément comme conjoint, que l'authenticité des sentiments transparaît dans ses comportements et dans ses choix. Sa mère à la différence de Jamie s'impose d'abord comme mère : « *Enfin, c'est ça qui est assez bizarre chez moi, c'est que je veux faire toute seule, mais en même temps ma mère m'a proposé et ça me suffisait qu'elle me propose de venir. C'est bon de savoir que je peux compter sur*

certaines personnes » (Caroline, E3). Quelques semaines après, Caroline doit subir une nouvelle opération. Cette fois, elle demande explicitement à Jamie de l'accompagner pour une visite : « *Je lui ai dit : « Est-ce que tu peux m'accompagner tel jour ? C'est important ». Et finalement j'ai appelé le matin pour qu'il vienne m'accompagner, et pour qu'il me raccompagne et il m'a jamais répondu. Il m'a dit qu'il dormait. Enfin bon, ça me montrait qu'il était pas très, très impliqué. Enfin avec mes affaires. Puisque la seule fois où j'avais demandé quelque chose, il est pas venu* » (Caroline, E3). Caroline est blessée de l'indifférence de Jamie, de son manque d'envie spontané de l'accompagner et de son manque de soutien quand elle lui demande explicitement. Caroline se rend compte que Jamie a un rapport différent au couple, qu'elle identifie par le terme d'égoïsme. La relation traverse une grave crise dans laquelle Caroline se demande très sérieusement si elle ne va pas quitter Jamie.

2 Les partenaires « toi et moi »

D'autres partenaires prennent une orientation différente puisqu'ils essaient de concilier une vie conjugale forte avec une vie amicale personnelle. Les individus expriment cette exigence d'une double intimité : intimité conjugale et intimité personnelle (Singly, 2003b). Il ne s'agit pas d'une vie conjugale au rabais, mais plutôt d'une vie conjugale qui prend une place limitée dans la vie de la personne.

« J'ai pas envie que ma vie, elle se résume à lui »

Certains enquêtés énoncent des principes qui leur semblent devoir être respectés au moment de l'approfondissement des relations. Le premier est que l'entrée en couple n'est pas le début d'une transformation radicale de soi. Etre en couple est un domaine parmi d'autres d'une existence qui a commencé sans le partenaire et qui risque de se terminer aussi sans lui⁵⁰. La vie conjugale, pour importante qu'elle soit, inaugure quelque chose de nouveau dans un ensemble plus vaste qui doit rester stable et sous le contrôle de l'individu. Le nouveau moi conjugal ne transforme pas radicalement l'existence de l'individu qui continue à se construire de façon relativement indépendante.

Revenons à Véronique. Après le voyage à Istanbul cette femme s'est fortement rapprochée de Denis : ils se comprennent beaucoup mieux, estime-t-elle. Elle ressent des sentiments moins

⁵⁰ Ce sentiment de fragilité de la relation et d'incertitude par rapport au futur conjugal est d'autant plus fort que l'individu a une expérience conjugale importante. L'enquête sur les jeunes couples non-cohabitants (2011-2012) permet de mesurer la façon dont les jeunes adultes (18-25 ans) envisagent l'avenir de leur relation : 36% des jeunes qui déclarent n'avoir pas été en couple précédemment, contre 31% de ceux qui déclarent en avoir déjà eu une ou deux et 22% de ceux qui en ont eu trois ou plus estiment être sûrs d'être avec leur partenaire actuel dans un an. Une régression logistique intégrant le sexe, l'âge, la durée de la relation, l'âge au premier rapport sexuel, le fait de connaître le partenaire avant d'être en couple confirme l'influence du nombre d'expériences conjugales sur le sentiment de fragilité de la relation.

contrastés et plus positifs qu'avant pour lui. Elle souhaite approfondir la relation mais pas de n'importe quelle façon : « *On a notre univers bien distinct, bien séparé et ça il faut garder je pense mais ça serait bien aussi d'avoir un vrai monde commun ensemble* » (Véronique, E2). Conserver une forte autonomie doit s'articuler avec le développement de la relation de couple pour Véronique. Alors que pour Caroline, être avec Jamie conditionne la poursuite des relations amicales, Véronique souhaite plutôt l'inverse : rester amie est une condition nécessaire pour continuer à faire couple. Dans le cas de Caroline, le nouveau moi conjugal prend le dessus sur les autres dimensions de la vie de la personne, dans le cas de Véronique être partenaire est un aspect parmi d'autres de sa vie, pas la dimension dominante ni la plus centrale. Elle ne souhaite pas « résumer sa vie » à son couple, exprimant par là l'idée que l'individu n'est pas seulement, ni d'abord, défini par sa relation de couple.

C'est toujours un aspect de ma vie avec toujours la peur que cet aspect devienne trop important, parce que j'ai pas envie que ma vie elle se résume à lui. C'est trop facile de tomber dans l'excès comme ça, et moi j'arrive pas à me poser de limite.

Denis est indispensable ?

Là tout de suite je dirais non parce que j'ai pas envie que ce soit comme ça, mais en même temps c'est vrai que ouais, si j'ai pas de nouvelles ou quoi, je me sens mal.

(Véronique, E2)

Véronique souhaite maintenir les deux exigences : une intimité personnelle, en protégeant sa vie privée amicale de l'envie de Denis d'une plus grande fusion et en refusant l'idée d'une trop grande dépendance affective ; une intimité conjugale avec la volonté et la reconnaissance d'un lien affectif fort.

Véronique essaie également de défendre cette ligne auprès de Denis et surtout essaie de se défendre contre une influence trop forte de celui-ci sur elle. A la question, « sa vie à lui se résume à toi ? », elle répond : « *Pas trop, parce qu'il y a quand même d'autres choses à côté, ses potes, la fac, le taff. Non et j'aimerais pas, parce qu'il serait pas bien, comme moi je serais pas bien* » (Véronique, E2). Au moment du troisième entretien, un an après le second, Véronique qui vit toujours chez ses parents, continue à prôner une segmentation entre les amis et son couple et essaie de mettre ce principe en application :

Quand on n'est pas ensemble, j'ai l'impression d'être célibataire, c'est comme ça, c'est dans ma tête et c'est pour ça que là surtout cette semaine, on ne s'est pas beaucoup vus car on a chacun des trucs de prévu de nos côtés, et ça aussi depuis qu'on est ensemble, on laisse de plus en plus des choses extérieures prendre le dessus, dans le sens où lui voit plus ses copains et moi plus mes copines, alors qu'avant on essayait d'adopter le même emploi du temps alors que là on est plus libre.

Et comment t'expliques cette évolution, c'est volontaire ?

De son côté je ne sais pas trop, mais moi j'ai vraiment besoin de voir autre chose.

De respirer un petit peu, et puis je me dis que c'est pas bon parce qu'au début t'es amoureuse, t'as envie de passer plus de temps avec lui, mais au final si j'ai rien à côté, moi je suis pas heureuse. C'est pour ça je préfère plus me laisser de temps par rapport à ça, donc là si on se voit pas de la semaine c'est pas grave, même si j'ai l'impression d'être célibataire. (Véronique, E3)

La relation conjugale peut s'accorder avec une vie « célibataire », un besoin de ne pas être réduite à sa vie à deux.

Un monde commun équilibré

L'intimité conjugale comprend une première dimension : la place plus ou moins grande dans l'existence privée de chacun ; elle connaît une seconde dimension : elle est plus ou moins influencée par un des deux individus, plus ou moins équilibrée. Les partenaires « toi et moi » concèdent une place plus importante à leur vie privée que les partenaires « nous d'abord ». La seconde dimension est aussi un sujet d'inquiétude très fort : Véronique estime qu'il est difficile de construire une intimité équilibrée avec son compagnon. L'un des conjoints peut influencer l'autre par ce qu'il dit, ce qu'il veut et l'autre peut se perdre là-dedans : « *Si on reste trop dans l'univers l'un de l'autre c'est pas bon. Y'a des moments où j'aime bien et j'ai pas envie qu'il parte, et y'a des moments où quand il me communique son mal-être, ça va pas* » (Véronique, E2). La question pour Véronique est celui de la transformation de ce qu'elle est par la relation et de la dépendance au partenaire qui s'ensuit. Elle a besoin d'intimité avec Denis, mais ne veut pas que celle-ci influe trop sur son état d'esprit. Elle ne veut pas développer son « côté comme Denis » pour reprendre l'expression d'une autre personne enquêtée, c'est-à-dire qu'elle souhaiterait une intimité plus équilibrée, moins centrée sur les problèmes de Denis et qui ferait une meilleure place à ses propres problèmes, ses propres envies. Elle ne souhaite une meilleure reconnaissance de ce qu'elle est et refuse une transformation de soi par trop d'intimité avec Denis. Etre ensemble ne doit pas signifier adopter la conduite et le point de vue de l'autre. Le moi doit exister et être reconnu dans le face à face avec le partenaire : « *Etre soi-même avec les autres c'est le plus difficile. Imagine t'as plus personne autour de toi, si tu t'es trop appuyé sur les autres, t'es plus rien, je dis pas qu'on peut vivre sans les autres, mais faut pas fonder toute sa vie sur les autres* » (Véronique, E2). Le risque est de devenir trop comme son partenaire et oublier ce que l'on est, se rendre dépendant du partenaire. Or, celui-ci n'apporte pas de certitude absolue à l'individu. L'amour et les relations en général sont fragiles. Les séparations n'amènent alors que des souffrances.

Ne pas être dépendant du partenaire, maintenir un équilibre dans la relation est assuré alors par la préservation d'intimités parallèles avec les amis où espace où l'individu peut conserver ce qu'il est depuis longtemps, où l'individu est sûr de ne pas se perdre. Faire que l'intimité conjugale n'englobe pas trop l'existence individuelle assure une relation équilibrée entre les partenaires. Les deux dimensions de l'intimité conjugale sont étroitement connectées. La

situation de résidence séparée est de ce point de vue satisfaisante pour Véronique car celle-ci peut mieux contrôler les moments où ils se retrouvent.

Une identité élargie

Véronique, au fil des entretiens, apprend à connaître Denis. Elle se socialise à lui. Petit à petit, elle reconnaît qu'elle se modifie, elle-même, à son contact :

Parce qu'au début de la relation, j'avais pas confiance en lui, pas confiance en moi, pas confiance en nous. On n'était pas à l'aise. Mais maintenant ça va mieux, on est nous de plus en plus. Si ça se termine demain, Denis ça sera le premier qui m'aura aimé pour ce que je suis. Et en apprenant à être moi, j'ai vu qu'il m'aimait toujours et même de plus en plus et donc ça, ça fait plaisir.

Il t'a appris à être toi ?

Il m'a appris à me connaître, et à me faire accepter. A travers lui j'ai réussi à plus me connaître (mais y'a pas que lui) : dans le couple, rapport d'intimité que je connaissais pas, regard de moi que je connaissais pas. (Véronique, E2)

Denis est la première grande histoire d'amour de Véronique, son second partenaire sexuel, celui qui lui a fait découvrir positivement ce monde de la sexualité, de la sensualité. Véronique découvre de nouvelles facettes d'elle-même plus qu'elle ne se transforme elle-même en un double de Denis. Son moi « en couple » est aussi un nouveau sujet d'étonnement et de découverte pour elle qui n'avait eu selon ses dires que des aventures courtes avec des garçons. Il s'ajoute finalement aux autres parties de son « moi » plus qu'il ne constitue une transformation de son intimité. Le moi conjugal est additif chez Véronique, il n'annule pas un moi antérieur qui serait un faux moi. Alors qu'avec son partenaire, Caroline se découvrirait à elle-même⁵¹, Véronique élargit son identité.

Les deux moi et les amies

Pour définir son rapport à la vie conjugale ou amoureuse, Véronique est particulièrement attentive aux exemples fournis par ses proches, ses amies. Deux d'entre elles, présentent des modèles très contrastés : Rosalie et Patricia. Rosalie, copine d'enfance très proche, fait figure de contre-modèle pour Véronique, car elle a fait passer son couple avant ses amis. *« Elle (Rosalie) était jeune, elle a pas réussi à mettre la limite, exclusive. Elle a zappé tout le monde. Quand je sortais de la fac, je voulais la voir et elle, elle voyait son gars, et je l'ai super mal pris. Maintenant elle est tellement dépendante de lui, elle a tellement reposé sa vie sur lui que voilà, elle se retrouve toute seule. Même à la fac elle n'ose pas y aller toute seule, parce que dès les premiers jours de fac il était là, et elle y va qu'avec lui. Après si ça se trouve j'aurais rencontré Denis trois ans plus tôt peut-être que j'aurais été comme elle »* (Véronique, E2).

⁵¹ Du point de vue des conséquences sur le « moi » de l'entrée en couple, Caroline est assez proche de ce qu'ont pu vivre Tiphaine ou Sophie dont l'histoire a été présentée dans le chapitre sur les relations « bulles ».

Patricia en revanche est le modèle d'une bonne conception du couple qui permet de ne pas s'oublier soi-même : « *Patricia j'avais pas gardé des contacts réguliers, on s'appelle plus, on se voit plus, en ce moment. Et c'est vrai que j'aime sa conception du couple. Elle et son copain j'aime bien. (...) J'apprécie chez elle sa conception du couple, ça fait deux ans, elle voit ses copines, il voit ses copains, et si c'est pas le cas, elle a l'impression de passer à côté de quelque chose, et ça j'aime bien parce que la manière dont elle gère son couple j'aime bien. Elle est restée elle* » (Véronique, E2).

Pour Véronique, « être » soi-même, c'est d'abord « rester » soi-même, c'est-à-dire être fidèle, constante à ses amitiés, à ses engagements (de travail ou d'études), ne pas tout remettre en cause avec la nouvelle relation amoureuse. Oublier ses amis c'est se renier soi et c'est aussi montrer combien ils avaient peu de poids, combien ces relations étaient de peu de valeur au regard de la relation avec un nouveau compagnon. Véronique tente de « faire la part des choses » en valorisant les relations amicales anciennes et la relation conjugale, en essayant de se réinventer tout en restant elle-même. Elle développe alors un moi (nouveau) avec Denis, différent du moi (ancien) avec les amis. Si elle reste fidèle à elle-même en continuant à être copine comme avant, elle ne s'interdit pas la nouveauté avec Denis. Mais les deux images de soi, ne coïncident pas forcément : il y a une « Véronique avec Denis » et une « Véronique avec les copines » qui ne coïncident pas au moment de l'entretien, ce qui la conduit à cloisonner ses relations. A une question sur l'opportunité d'une rencontre ses proches copines et Denis, elle répond : « *Pour l'instant non. J'ai pas assez confiance en moi pour présenter tout le monde en même temps. Il a vu un nouvel aspect de moi avec ma famille⁵², autre aspect de moi avec mes amis. J'ai pas encore assez confiance dans les deux sens, et avec Denis et avec Patricia pour les faire se rencontrer pour qu'ils découvrent chacun un autre aspect de moi. Donc sortir avec des gens qu'on connaît tous les deux. Patricia, c'est mon univers et voilà. Lui pareil avec ses potes. MégaMarket [leur lieu de travail à tous les deux], ça peut être des copains en commun, y'a pas de soucis, au contraire. Après présenter des amis de l'autre, je trouve ça un peu délicat. En commun, ça serait mieux* » (Véronique, E2). Véronique limite donc les rencontres avec ses copines avec lesquelles elle se sent « elle-même » (en tant que copine), mais rêve de développer des amitiés communes avec Denis, c'est-à-dire de voir des gens qui les connaissent tous les deux (en tant que couple). Elle n'a pas ouvert tout grand à Denis les différents domaines de son existence, comme si Denis pouvait menacer ces domaines, son autonomie, son identité, comme si son identité avec Denis et son identité avec les copines coïncidaient mal.

Dans le cas de Caroline, le nouveau moi est né avec le conjoint (il efface l'ancien qui doit être oublié : celui de la Caroline libérée sexuellement) ; pour Véronique, il y a un moi ancien et un

⁵² Denis en effet a souhaité rencontrer ses parents lors du week-end de son anniversaire, ce qu'elle a accepté sans enthousiasme.

moi nouveau qui essaient de cohabiter. L'entrée en couple de Véronique avec Denis ne constitue pas une rupture pour l'image que Véronique a d'elle-même. Ayant eu un précédent copain avec qui cela ne s'était plutôt mal terminé selon ses dires, le début de la relation avec Denis ne bouleverse pas toute sa construction identitaire. C'est une partie supplémentaire de sa vie qu'elle essaie de développer en parallèle avec la vie avec ses copines.

France entre en couple et cohabite rapidement avec Théo (au bout de six mois ensemble) : elle partage une existence conjugale marquée par des répertoires à gérer assez particuliers : le linge, les tâches domestiques (cf. chapitre suivant). Avec sa copine Sacha qui a suivi toute l'histoire, elle préserve une intimité amicale forte, dans laquelle elle peut parler de son couple :

Ils ne connaissent pas la même facette en fait. Théo, il me connaît au jour le jour, il me connaît dans la vie à deux quoi, dans... Ouais, en même temps je suis pas la même quand je suis avec lui ou quand je suis avec elle donc... Il me connaît moins en tant que copine. Et Sacha, elle me connaît en tant que copine... Ouais, je pense que je suis pas tout à fait la même personne. Je suis un peu schizophrène mais (rires), mais je pense qu'ils connaissent... ouais c'est pas exactement la même personne. Enfin, oui c'est moi mais c'est deux facettes différentes. C'est le même caractère, mais... ouais je pense que c'est différent. J'imagine que s'ils parlaient de moi, ils auraient pas la même opinion quoi.

Qu'est-ce que vous montrez de plus à... de différent à... Sacha que vous montrez moins à Théo et inversement ?

A Sacha, ce serait plus le côté, pas méchant mais... Si, je peux dire des choses méchantes de Théo, enfin quand je suis énervée... Oui, je peux lui dire à elle que j'ai regardé sur internet le prix des studios, les loyers⁵³. Et c'est à elle que je peux dire aussi que j'ai du mal à m'imaginer moi dans cinquante ans avec lui. Pour moi, le couple c'est difficilement pour toute la vie quoi. Et c'est pas à lui que je vais dire ça. Enfin, il le sait que je vois les choses comme ça, mais voilà, je vais pas m'éterniser sur ce sujet-là (sourire). Ça va casser pas mal l'ambiance. Voilà. Et puis lui, je sais pas quel côté je montre le plus... Peut-être je montre mon côté un peu plus tolérante. Ouais.

Vous vous sentez plus naturelle face à Sacha ? Face à Théo ?

En fait, ça va dépendre des sujets. Mais je me sens naturelle avec les deux. Enfin, j'ai pas de gêne de... Non, pour moi, je suis pareille avec les deux, enfin je suis moi-même avec les deux. Mais c'est pas la même moi-même quoi (sourire). (France, E3)

France a au moins deux « moi » dans sa vie personnelle : le « moi » quotidien marqué par partage inégal des tâches domestiques (on le verra dans le chapitre suivant), l'échange des nouvelles sur le travail, sur l'actualité au jour le jour, et puis le « moi » qui prend un peu de

⁵³ Elle a pensé pendant un temps quitter le logement commun et prendre un appartement à elle.

distance avec la copine et qui voit à plus long terme qui prend en compte l'existence dans sa globalité, faisant le pont entre un avant Théo et un après-Théo qui est envisagé sur le long terme et parfois concrètement avec la recherche de location d'appartement. Ces deux « moi » coexistent, aussi authentiques l'un que l'autre.

La profondeur biographique n'est pas du côté de l'intimité conjugale, qui pour France n'est qu'un moment transitoire de sa vie. Les échanges avec ses copines fortifient le passé de l'individu : *« Déjà qu'on vient du même collège, du même lycée, de la même ville, après la musique, le ciné, c'est des points communs bateau... je pense aussi l'humour, on rigole beaucoup, ça peut être se taquiner, ça peut aussi être le fait de se remémorer des « dossiers » d'il y a des années, et délirer dessus. Puis l'ouverture d'esprit, on peut discuter de choses et d'autres, on peut avoir la même opinion et voilà entendre l'autre et vice et versa, c'est de l'écoute, de la compréhension, ça crée une dose de disponibilité »* (France, E1). Raviver le passé et préparer l'avenir, le rôle des copines s'avère central et constitue un trait unificateur de la biographie de l'individu.

Ne pas couper les ponts avec les amies

L'amitié suppose une certaine continuité relationnelle, une spirale d'échanges, de rencontres, de contacts. L'amitié peut fonctionner cependant par éclipse (on peut s'isoler un certain temps) mais pas au point de remettre en cause l'attachement et le sens de la relation. C'est ce que France reproche à ses copines qui n'ont pas su gérer la première entrée en couple et leurs relations amicales. Les copines ont montré une certaine forme d'égoïsme en quittant les liens anciens, en quittant le petit groupe des copines avec lesquelles elles ont vécu pendant des années. C'est s'exclure de la société amicale pour faire cavalier seul. Revenir vers ses amis, une fois qu'on a quitté le copain, c'est à nouveau faire preuve en quelque sorte d'un intérêt égoïste : ne pas se retrouver seul. France est très conscience de ces risques depuis le lycée : *« Au lycée oui, les filles dès qu'elles avaient un mec elles t'oubliaient, dès qu'elles avaient un copain elles oublieraient que t'étais sur la terre. J'ai plus d'exemples au lycée, même Emeline. C'est le début, c'est tout beau tout magique et au lieu de passer du temps avec ses copines elles préfèrent le passer avec son copain, ce que l'on peut comprendre au bout de quelques jours, mais au bout d'un moment faut rester les pieds sur terre, faut pas oublier les gens qui sont à côté de toi depuis dix ans, c'est bien de vivre ça mais faut pas non plus abuser. Moi j'ai été moins qu'Odile et Julie, c'est certain, moi je l'ai « subi » donc j'étais pleinement consciente que c'est pas parce que t'as un mec, et que ça se passe bien avec lui, qu'il faut oublier les gens autour. Le jour où ça ne se passe pas bien avec ce mec là, le jour où t'es plus avec, ben t'es toute seule. Donc moi j'ai essayé de ne pas oublier mes copines, je pense pas que ce soit de ma faute si je suis plus copines avec Emeline et Odile, c'est sûrement de ma faute mais pas uniquement. On s'est perdues de vue... c'est pas venu dès le début où j'ai été avec Théo, c'était avant aussi »* (France, E2). France quand elle rencontre Théo se trouve

dans une configuration proche de celle de Véronique au moment de la rencontre avec Denis. Elle vient d'être quittée par Fred, son premier copain, avec qui elle a eu une relation longue. La nouvelle relation qui commence est marquée par le sentiment de fragilité⁵⁴ mais aussi par le sentiment d'avoir déjà été en couple stable, d'avoir acquis une certaine assurance de soi, et puis par le sentiment que les amis sont importants pour se relever. Le passé conjugal et l'expérience acquise au contact des copines favorisent le sentiment que la relation de couple peut être une période très transitoire et qu'une existence est bien plus large.

France comme Véronique déconsidère les copines qui laissent tomber leurs amies pour un mec et estime qu'elle a d'un côté sa vie avec ses copines (qui l'aident concrètement dans sa relation avec Théo) et sa vie avec Théo. Elle aussi segmente fortement les deux sphères ou univers de sa vie quotidienne. La segmentation n'est pas un « refus de s'engager » dans la relation conjugale car France au moment du premier entretien, six mois après le début de la relation, est déjà installée chez Théo !

Elle énonce très clairement la norme qu'elle compte suivre à l'égard des amies qui est celle de la segmentation : *« L'essentiel je pense c'est pas forcément de se voir toutes les semaines, mais au moins tous les mois à mon avis et d'être dispo, quand tu vois ta copine, tu parles de toi forcément, t'as des trucs à dire, des trucs à raconter, mais faut savoir aussi ce que ta copine a à dire, c'est un échange, je pense qu'il faut savoir garder du temps dans sa vie pour ça, même si j'habite avec mon copain, que j'ai un boulot, que j'ai ma famille à aller voir, faut quand même arriver à garder du temps pour ses copines »* (France, E1). France énonce une condition importante de l'amitié en contexte conjugal : pouvoir garder du temps rien que les copines. Elle segmente et spécialise ainsi son temps privilégié et sans conjoint pour chaque type d'interlocuteur : boulot, famille, amis. Et un temps qui ne soit pas celui de l'urgence, mais celui gratuit de l'envie de se retrouver.

Le tri des copines

Malgré la volonté de poursuivre les relations, comme les partenaires « nous d'abord », un certain tri peut se faire chez les partenaires « toi et moi » avec l'entrée en couple : si les relations amicales doivent être préservées comme un territoire autonome par rapport au couple, il faut encore que les copines acceptent également le nouveau statut conjugal de leur amie. Or, certaines ont du mal à prendre en compte et accepter des changements rapides qui les éloignent. Au premier entretien, un mois après l'emménagement avec Théo, France fait ce constat avec sa copine d'enfance Emeline.

C'est qu'elle a du mal à voir l'évolution qu'il y a de mon côté donc le fait que je me

⁵⁴ *« J'ai confiance à 99,99% malgré tout je suis lucide sur le fait que t'as beau être bien avec la personne, tu peux très bien rencontrer comme ça, quelqu'un qui te plaît, dans le métro n'importe où et voilà comme ça t'envoies tout balader et ça je sais que ça peut m'arriver, comme ça peut arriver à d'autres »* (Fanny, E1).

sois installée avec Théo, qu'elle soit toujours chez ses parents, qu'elle fasse des études alors que moi je travaille j'en sais rien...

Et pour toi elle est toujours proche ?

Non carrément pas parce que je lui ai proposé plusieurs fois de venir chez moi. Même si elle avait voulu, j'aurais fait en sorte que Théo soit pas là si c'est ça qui la bloquait, et je lui ai proposé et à chaque fois elle a fait comme si elle s'en souvenait pas... donc, pour moi, ça s'arrête là. (France, E1)

Les amies doivent reconnaître la nouvelle identité conjugale de France et ne pas passer à côté de ces changements de statut, même si un décalage de situation peut s'instaurer entre elles. Elles doivent prendre en compte ce changement biographique même si la copine vient les voir surtout en tant que copine et pas en tant que conjointe (comme le ferait par contre Caroline). Le désintérêt affiché par Emeline semble sceller la fin de leur amitié.

La dynamique des relations amicales de confiance semble se brouiller avec l'éloignement relationnel et le manque de contact. C'est le cas avec une seconde copine, Agathe, rencontrée en quatrième, dont elle était inséparable à l'époque.

Pareil qu'on se voit pas, et que chacune de notre côté on a fait notre chemin, on a rencontré d'autres gens, on s'est attaché à d'autres gens et on n'a pas gardé contact.

Et des fois y'a pas des trucs qui t'arrivent et dont t'aimerais bien en parler à elle, ou à Emeline à des gens qui sont plus forcément là mais qui te comprendrais mieux ?

Agathe non, et Emeline non... rien en particulier. Je me dis : « Tiens, sur ça, je sais qu'elle pourrait m'aider là, qu'elle saurait y répondre ». Non, mais c'est clair que j'aurais bien aimé partager le fait d'habiter avec Théo des trucs comme ça, le fait que j'ai un CDI au boulot, que je change de poste, des trucs qui paraissent importants. Et ça me paraissait important qu'une amie de je ne sais pas combien d'années partage ça. (France, E1)

« Faire son chemin », « faire sa vie », c'est choisir d'acquérir des statuts, vivre des événements marquants. Les amis sont vus comme pouvant accompagner ces changements en s'informant tout simplement, en comprenant les choix réalisés au moment de l'entrée dans un statut, en effectuant un travail de suivi réciproque et bienveillant. Agathe et Emeline ont visiblement choisi de faire leur vie de leur côté, sans France pour compagne de route.

Préserver les deux intimités

Si certaines amies s'éloignent car elles ne suivent pas les événements importants de la vie de leur copine, d'autres restent proches comme Sacha, rencontrée en sixième, qui a suivi la séparation de France avec son ex, Fred, puis la découverte par internet de Théo ainsi que le début de leur histoire. Sacha y a participé activement en conseillant en privé France. Au moment de l'emménagement commun, France choisit de présenter Théo à Sacha :

Elle l'a rencontré y'a pas si longtemps que ça, elle l'a rencontré quand on a

emménagé à Bastille en fait donc y'a même pas 1 mois et demi de ça...

Pourquoi avoir attendu 6 mois ?

A ce moment on n'habitait pas encore ensemble, c'était mon copain, mais j'avais pas... si tu veux le fait de dire « tu veux rencontrer mon copain ? » ça faisait genre je vais me la péter, genre phénomène de foire, c'était pas mon truc, j'avais mon copain d'un côté et ma copine de l'autre, je pouvais très bien avoir deux relations différentes mais après c'est elle qui m'avait dit qu'il faudrait qu'elle le rencontre donc voilà elle est venue à la maison et voilà. (France, E1)

Pour France, la relation amicale développée avec Sacha était indépendante de sa relation de couple avec Théo. Un récit suffisait pour le travail de conseil qu'elle effectuait. Et la situation aurait pu continuer si celle-ci n'avait pas elle-même pris l'initiative de demander à rencontrer Théo. Pour France, segmenter les relations renvoie à la volonté de conserver un certain contrôle dans ce qui est échangé, sur le style et le contenu des relations, de conserver deux intimités séparées.

Le contrôle du cadre des rencontres est important pour France comme en témoigne son réseau assez éclaté de copines (comme Véronique d'ailleurs) et à la différence de Théo dont le réseau prend davantage la forme d'un groupe. Etre en couple pour France ne signifie pas tout partager :

(...) c'est pas parce que je suis avec mon copain, qu'on habite ensemble, qu'on doit se voir que tous les trois. Et moi je pense que c'est hyper important de garder du temps pour soi et sa copine. Parce que c'est pas pareil. Parce qu'on se dit pas les mêmes choses. Qu'on aille au ciné à deux ou trois, c'est différent...

Pourquoi ?

Parce qu'il y a moi, y'a lui, y'a elle. Je suis « entre les deux » entre guillemets. Quand y'a qu'elle, je me consacre à elle, on parle toutes les deux, on parle de moi, on parle d'elle, on parle de moi et de Théo, des trucs qu'il sait pas forcément ou qu'il sait peut-être mais dont j'ai besoin de parler avec une tierce personne. (France, E1)

Segmenter les relations c'est pouvoir mieux contrôler les rencontres, leur contenu et les informations qui circulent, de mieux orienter celles-ci dans une perspective d'aide. Les rencontres avec Sacha prennent donc ainsi encore une forte dimension d'aide à la personne (réciproque) dont Théo est exclu car au cœur du problème ou gênant pour les problèmes traités si c'est Sacha qui évoque des problèmes personnels. C'est précisément ce qui s'est passé au moment de l'emménagement avec Théo où les conseils de Sacha ont été précieux : *« Le moment où on a emménagé ensemble... je doutais je sais pas pourquoi, j'ai eu un gros... j'ai remis notre relation en question, je me suis pris la tête pas à cause de choses que lui aurait faites, mais voilà : « est-ce que je l'aime vraiment ? » des trucs tout bêtes, et ça je lui en ai jamais parlé et j'ai pas envie de lui parler et je pense que c'est normal dans tous les*

couples d'avoir ce genre de trucs, je pense que lui aussi de son côté il a dû douter mais je sais que si je lui en parle et qu'il me dit : « à tel moment j'ai commencé à douter » je vais me prendre la tête et je vais repartir dans des moments de doute, pour moi c'est un truc perso, enfin perso, je le partage avec Sacha, mais qui est inutile de partager avec son copain, peut-être parce que tu parles de tes doutes, et en même temps ça va faire douter l'autre et voilà t'as plus aucune conviction » (France, E1). Sacha est un soutien central dans les moments critiques dans la trajectoire biographique de France. Faut-il commencer quelque chose avec Théo alors qu'on sort juste d'une histoire avec son ex ? Faut-il emménager si vite et s'engager davantage avec Théo ? L'amie maîtrise la cohérence de la biographie de la copine et peut aider, conseiller ou soutenir celle-ci lorsqu'elle s'engage ou sort d'une aventure amoureuse qui est une partie, un moment de sa vie. Le conjoint en revanche à ce moment de l'aventure ne dispose pas du point de vue global sur la biographie de France. Plus tard dans la relation, Sacha conserve ce même rôle centrale de confidente généraliste : « Je crois que c'est la seule et unique à qui je dis... tout, je crois. Euh... et vraiment quand il y a un problème, dans n'importe quel domaine, c'est... c'est elle que je vais appeler ou à qui je vais envoyer un mail en lui racontant tout ce qui ne va pas quoi. Parce que c'est... en fait c'est celle qui m'aide par rapport au travail, m'aide par rapport à Théo, et euh... ouais, du coup, c'est elle » (France, E3). Elle a donc un autre récit biographique en marge de Théo. Un récit d'ailleurs peut-être plus complet : « Oui, la plupart du temps, c'est des choses banales, on se demande des nouvelles, on se raconte notre vie et puis voilà. Et puis quand ça va pas, on se raconte ce qui va pas » (France, E3). Et France est toujours sur la même ligne de segmentation des relations : « En ce moment on se voit toutes seules. Ouais. Ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vus avec Théo en fait. Parce que... je sais pas, je, je sens pas en fait les... On a déjà fait des dîners tous les trois et je sais pas, je... je trouve que c'est bizarre comme ambiance. Enfin je suis pas à l'aise et en même temps c'est compréhensible puisque je lui raconte plein de choses sur Théo et euh... Et ouais, non j'aime pas trop qu'on se voit tous les trois en fait » (France, E3). Si ses amies sont importantes, France n'est pas prête à accepter n'importe quelles remarques de celles-ci. Pour elle, c'est encore une question d'équilibre entre deux intimités et la demande d'un respect de ses choix personnels : « Mon copain c'est mon copain que les autres le trouvent pas beau ou quoi, je m'en fiche, c'est le mien. (...) Si mes copines apprécieraient pas Théo c'est pas pour autant que je le quitterais, et pareil vice et versa » (France, E2).

Véronique est dans la même situation : ses copines sont plutôt des personnes isolées alors que son partenaire, Denis, a un groupe d'amis (et une personne seule), mais elle ne cohabite pas avec Denis. Avec le temps et l'approfondissement de la relation, Véronique s'est beaucoup rapprochée des amis de Denis. Elle se sent de plus en plus « intégrée » au groupe et est devenue une amie à part entière. Mais si elle se rapproche des amis de Denis, la réciprocité n'est pas vraie. Véronique continue à cloisonner : d'abord pour éviter d'avoir un jugement

négalif sur telle ou telle personne et puis parce que la fonction essentielle de son réseau amical éparé est la confiance réciproque. Dans ce jeu, Denis est un élément étranger et perturbateur : *« C'est vrai que c'est difficile, j'ai peur du jugement soit de Denis, soit de l'une de mes copines, et même si maintenant ça va beaucoup mieux, et vu qu'il y a du temps qui s'est écoulé, maintenant il a plus l'habitude, avant il me demandait souvent de voir mes copines, il pensait que j'avais honte de lui, mais je lui disais que c'était pas un groupe d'amis comme lui il a, moi c'est des copines que je vois séparément, c'est pas pareil. Et j'ai toujours eu peur que dans un moment y'aurait des choses avec mes copines qu'on puisse pas dire parce qu'il était là, enfin tu vois, j'ai toujours eu peur de ça. Puis bon maintenant comme il a l'habitude il me demande pas plus que ça »* (Véronique, E3). Véronique choisit donc de segmenter les relations ce qui évite une trop grande intrusion d'une partie de sa vie sur l'autre, de mieux contrôler son image passée et son image présente. Garder le contrôle reste toujours le leitmotiv pour elle.

3 La conversation conjugale et le rôle de conjoint

Au fur et à mesure de la progression de la relation, un mécanisme très puissant, la conversation conjugale, se met en place entre les deux partenaires. Celle-ci se développe dans les deux types de rapport au couple qui viennent d'être présentés et continuera à se développer avec la vie cohabitante. Berger et Kellner (2006) ont donné à la conversation un statut théorique très important : elle est ce mécanisme qui permet d'objectiver les schèmes mentaux des individus, elle objective leur monde intérieur et permet de valider, de consolider celui-ci. La conversation a donc un rôle de consolidation mais aussi de construction d'un monde commun entre les deux partenaires. Les deux auteurs ont cependant sous-estimé la dimension critique voire négative de la conversation dans laquelle un des partenaires peut chercher à prendre le dessus sur l'autre. Selon le rapport au couple, la conversation conjugale peut enfin être contestée par la conversation avec les amis proches.

a) La conversation intense

Etre ensemble (et plus encore vivre ensemble) favorise le suivi au quotidien de ce qui arrive au partenaire. C'est la conversation intense, un récit détaillé de ce qui est arrivé dans la journée. Ce récit quotidien peut sembler banal et inintéressant. Il est pourtant central car il est une composante centrale de l'intimité conjugale. Parler à son conjoint de son travail c'est supposer qu'il peut comprendre ce qui se passe dans une dimension non-conjugale de notre vie. C'est supposer également qu'il peut aider à résoudre des problèmes ou interpréter ce qui se passe mieux que certains collègues ou amis parce qu'il est extérieur à la situation. C'est supposer enfin que celui-ci est intéressé par ce qui s'est déroulé. Bref, c'est donner à voir l'individu dans ses différentes dimensions, conjugaliser l'expérience professionnelle. Ainsi France rentre le soir à la maison avec ses problèmes, ses doutes de boulot que les collègues n'ont pas résolus, parce que la situation professionnelle qu'elle vit est construite comme cela.

France fait entrer dans l'intimité conjugale son monde professionnel (même si elle n'apporte pas en tant que tel de travail à la maison).

Mais pour vous c'est important de lui en parler ?

Ouais, parce que quand je rentre... Je peux en parler avec mes collègues parce que c'est pareil, on est toutes dans le même bateau, on a le même responsable et on ressent les choses pareil. Mais quand on rentre chez soi le soir, enfin moi j'ai besoin de parler. Si vraiment ça va pas, j'ai besoin de dire à quelqu'un qui en plus est extérieur à l'entreprise quoi. Puis en plus lui il est... je me suis toujours habituée à lui parler quand ça allait pas. Surtout au travail quoi. Comme quoi c'était important.

En même temps, c'est vrai que si on a déjà parlé du travail toute la journée, en parler le soir ?

Oui c'est vrai... Mais quand j'étais chez la société X avant, c'est vrai que le soir, je lui racontais. Mais j'étais capable de lui raconter une discussion téléphonique dans les moindres détails. (France, E3)

Pour cette femme, le rôle du conjoint est d'écouter et d'aider à résoudre les problèmes. Théo ne se comporte pas particulièrement comme un conjoint Pygmalion. Résoudre les problèmes de France c'est rechercher l'épanouissement de sa compagne (dans un univers qui lui est personnel), c'est montrer un intérêt pour les domaines non-conjugaux de l'existence de France, montrer un intérêt la totalité de la personne.

France ne veut cependant pas que sa vie professionnelle domine les échanges conjugaux ou deviennent trop pesante à Théo : « *Et en fait je me suis rendue compte que mes collègues faisaient pareil et leurs copains connaissaient les collègues, les noms des clientes presque, les procédures. Et je me suis dit que c'était un peu trop. Lui, ça l'a jamais gêné. Enfin il m'a jamais dit que ça le gênait en tout cas. Mais je me suis dit que c'était un peu trop. Et puis c'est vrai que le soir, le dîner, la discussion c'était le travail encore. Et là, chez la société Y, je parlais moins dans les détails et juste les faits en fait. Et euh, et ça suffisait à lui expliquer la situation. Mais, en même temps, c'était beaucoup moins souvent. C'était pas tous les soirs la même. J'en parlais moins souvent. Parce que ça allait mal moins souvent en fait. C'était vraiment par période. Mais c'était toujours la même chose, toujours les mêmes problèmes, donc au final...* » (France, E3). Les échanges entre partenaires ne doivent pas pour les enquêtés se limiter aux récits de travail. Mais le rôle de soutien, d'accompagnateur du conjoint est important. En tant que personne importante, ce dernier aussi le confie des problèmes de son partenaire au même titre que les collègues, d'autres amis ou la famille (France a parlé des problèmes de son travail à toutes ces personnes).

Soutenir une conversation intense suppose de connaître les circonstances des situations pour mieux saisir la réalité des craintes, peurs ou insatisfactions du partenaire :

D'accord mais du coup il ne vous interroge pas plus que ça ensuite sur le travail ?

Si, si si. Enfin oui si, après il essaie de comprendre ce qui s'est passé, etc. Si, si, il

essaie de comprendre et de savoir si c'est moi qui... enfin, pas de savoir si je mens ou si c'est moi qui délire mais euh... essayer de comprendre pourquoi ça va pas, et ce que je pourrai faire pour que ça aille mieux, etc.

D'accord. « Pour savoir si je mens ou si je délire », c'est ça ?

Oui j'allais dire qu'il me posait des questions pour savoir ce qui s'était passé. Pas pour vérifier si c'était moi qui, qui prenait tout mal, ou quelque chose comme ça. Mais juste pour savoir ce qui se passait et euh... et pourquoi ça allait pas. De comprendre tout simplement. (France, E3)

La conversation intense vise à établir une certaine vérité des faits, des perceptions, et à permettre éventuellement de nuancer des perceptions du locuteur.

Le coaching conjugal

La conversation intense a souvent pour but une aide concrète au conjoint qui raconte. Cette aide peut prendre la forme d'un coaching pour le partenaire : *« C'est fatigant aussi dans le sens où par exemple quand j'ai dû négocier pour le nouveau poste, lui il voulait toujours que je demande plus en salaire. Et il me dit, limite, « faut que tu dises ça. Et que tu fasses ça ». Et c'est vrai que des fois c'est pénible quand on dit, bon moi ça me va, moi je veux pas aller plus loin et que l'autre est derrière en train de dire « non non ! » Mais enfin voilà après j'essaie de mettre des... des tops. Et il comprend après. C'est juste qu'il voudrait pouvoir que ce soit mieux devant moi. Oui après il est pas, il se laisse non plus trop dedans. Si j'en parle pas, c'est pas lui qui va relancer le sujet. Si moi je me plains du travail il va me dire : « Ben justement, pourquoi tu profites pas du temps que t'as pour chercher ailleurs ? », etc. »* (France, E3). Quel rôle joue le conjoint pour son partenaire ? Dans la théorie de Berger et Kellner, le conjoint a un rôle de transformation de l'individu. Cette transformation peut être radicale comme on l'a vu pour Tiphaine ou pour Caroline, car elle modifie profondément le moi de la personne, lui révélant des ressources cachées, elle peut aussi être plus légère, contribuant à aider l'individu à accomplir mieux ce qu'il est déjà. Le modèle du Pygmalion peut être dédoublé car deux modalités de transformation ou de construction des individus peuvent être en effet repérés : l'individu peut être révélé et « s'accomplir » avec le conjoint qui lui révèle ce qu'il est vraiment, il peut aussi « se dépasser », repousser les limites de ce qu'il est déjà (comme dans le domaine du sport, cf. Queval, 2004). Cette seconde modalité de construction de l'individu est une transformation moins radicale de soi, car elle marque une certaine forme de continuité par rapport au développement passé. Théo transforme-t-il vraiment France ? Le regard de Théo est important pour la vie professionnelle de France, il cherche à l'aider concrètement plutôt qu'à la transformer. Il cherche notamment à ce que France se vende mieux professionnellement :

Donc oui, il vous a vraiment poussé à démissionner.

Oh lui oui ! Oui, oui. Ah oui oui oui, il m'a vraiment motivé parce qu'à chaque fois je disais que j'allais renoncer un jour et puis bon finalement on dit ça on le fait

jamais et euh... et vraiment il m'a boosté pour que, pour que je le fasse.

Qu'est-ce qui vous retenait ?

Euh... la flemme (sourire) ! La flemme, parce que c'est long de postuler, d'aller aux entretiens, c'est pas très agréable de devoir se vendre. Ouais. Enfin moi j'aime pas avant. Sur le coup ça va, mais avant c'est toujours une angoisse. Et donc, oui, peut-être que comme j'ai l'impression, je me dis que j'ai autre chose de mieux tout le temps. Et puis voilà c'est tout, il suffit de mettre un pied dedans et puis ça va tout seul quoi.

Une fois que c'est enclenché. Oui. Et lui il était vraiment pour...

Ah oui ! Oh lui il est toujours en train de me pousser pour que j'aille plus loin.

Ouais. (France, E3)

Le partenaire construit une France non pas dans l'accomplissement de ce qu'elle est au plus profond d'elle-même mais plutôt dans une sorte de dépassement d'elle-même de ses limites ou de ses blocages. Le conjoint « boosteur » est donc une version moins violente, moins aliénante du conjoint Pygmalion, puisqu'il essaie d'entraîner, de pousser le partenaire dans la ligne dans laquelle celui-ci s'est lui-même engagé.

Encourager le conjoint sans le forcer

Dans l'entretien 1 ou 2, France expliquait qu'elle tentait de motiver davantage Théo dans ses études, de lui donner envie. On n'est pas non plus dans la révélation de soi, et à peine dans le dépassement puisqu'il y a un refus d'intervenir de façon trop forte. Finalement l'investissement dans les études est vécu comme une chose privée (sauf les doutes sur la réussite et le soutien moral que France doit lui apporter avant les examens). Il y a même une attitude en recul dans l'entretien 3 car elle s'autorise à intervenir de moins en moins. Elle accepte mieux aussi qu'il ne se livre pas vraiment à elle, qu'il garde privé son domaine scolaire ou de travail : *« J'essaie, j'essaie de le motiver mais en fait, on a déjà eu la discussion, cette discussion-là, c'est que plus je vais lui dire : « Tu devrais... » ou « ce serait bien que tu travailles aujourd'hui » ou je sais pas quoi, lui ça le, ça le bloque, ça l'énerve en fait. C'est pas par rapport à moi mais, voilà, c'est juste quand il a envie, quand il sent qu'il doit travailler, il travaille, et puis en dehors de ça, il faut le laisser faire ce qu'il a envie de faire. Donc je sais que lui ça lui servirait pas en fait. Que je le pousse comme ça. Au contraire, ça le... je sais pas comment dire mais ça le bloquerait plus qu'autre chose. Ça lui mettrait une pression en plus en fait »* (France, E3). Attendre quelque chose de Théo (une quantité de travail, une attitude sérieuse, des résultats), essayer de l'encourager à se dépasser, lui paraît démotivant. Théo refuse une certaine forme de surveillance. Ce qui inquiète France c'est de devoir endosser un rôle de « seconde maman » :

Vous lui faites remarquer ?

Plus maintenant ! Avant je lui faisais remarquer que il... enfin la deuxième, troisième année, je sais plus, c'était vraiment serré, et j'avais dit, ben tu vois, pour

l'année prochaine, tu sauras qu'il faudra que tu travailles au jour... régulièrement tu vois, tous les soirs. Ou une heure de temps en temps, ce serait bien. Et lui toujours de bonne volonté quand c'est les vacances, mais quand il s'agit de reprendre les cours et de reprendre une nouvelle année, ben c'est un peu tard. Et il révise toujours oui, la veille pour le lendemain.

Et est-ce que ça a été un motif de tensions... ?

Non pas vraiment parce que, après, je me détache pas mal de ça. Euh... Moi je pars du principe qu'il est adulte, il sait ce qu'il fait et s'il veut pas bosser je suis pas sa mère et j'ai pas envie d'être derrière lui à dire : « T'as révisé ? T'as fait tes devoirs ? » Enfin voilà, non. C'est vraiment, il gère son truc. Après s'il se plante, il se plante, mais...

Peut-être qu'il le vivrait mal aussi.

Oui aussi. Ben de toute façon, sa mère une autre fois elle me l'a dit : « tu lui dis de travailler de temps en temps ? » Mais, non, c'est... non, ça passera pas.

Oui c'est compliqué.

Oui, oui, non. Et puis je suis pas là pour ça quoi. Parce qu'il a eu sa mère sur le dos suffisamment longtemps à lui dire : « Travaille, travaille, travaille », et il travaillait pas donc ... Voilà j'ai pas envie de rentrer dans ce rôle-là. (France, E3)

Pousser, encourager oui, mais pas forcer, pas transformer, pas agresser le conjoint. France ne veut pas transformer Théo, et ne croit pas d'ailleurs que cela soit possible. L'aide du conjoint est donc parfois limitée, voire repoussée par le partenaire qui peut y trouver une contrainte trop forte sur sa propre existence.

Le conjoint anti-coach

La conversation n'est parfois pas satisfaisante pour l'un des deux partenaires : lorsque Véronique termine ses études, celle-ci s'engage très fortement dans la rédaction de son mémoire. Le sujet la passionne, c'est le dernier effort avant l'entrée dans la vie professionnelle et l'installation avec Denis. Véronique passe nombre de soirées à travailler. Elle se sent peu soutenue par Denis dans son M2. Celui-ci ne s'y intéresse pas du tout à son grand dam et souhaite juste qu'elle commence sa vie active. Il ne se comprennent pas : pour elle, le M2 représente un engagement personnel très important et y consacre une grande partie de son temps libre ; pour Denis, avoir un diplôme est un objectif concret qui doit permettre d'obtenir un travail, pas de gâcher des soirées à deux. Véronique s'ancre dans une définition intellectuelle d'elle-même alors que Denis déconsidère cet aspect chez elle. Pour lui peu importe que Véronique réussisse son mémoire avec mention. Il n'accepte la définition d'intellectuelle qu'elle se donne d'elle-même. Véronique trouve qu'elle s'éloigne de Denis alors qu'elle aurait besoin de se sentir épaulée, soutenue dans son projet et dans cette image d'elle-même qu'elle construit à ce moment-là. Elle est alors attirée par une autre personne qui semble intéressée par elle, par ce qu'elle fait. La conversation conjugale s'est effritée à un

moment crucial où l'engagement personnel de Véronique devait être suivi et validé par le conjoint. Comme parfois pour les expériences de rédaction longues comme la thèse, les couples peuvent être sujets à de fortes turbulences si l'un des deux conjoints n'entend pas l'appel de son partenaire à la prise en compte à la validation de son monde personnel.

b) La conversation négative : rabaisser le conjoint

Une autre des modalités de la conversation conjugale est l'attitude qui consiste à rabaisser son partenaire de façon à prendre une position dominante dans l'échange. On se souvient de ce dialogue où une question posée par Véronique a conduit à la réplique de Théo : « elle est conne ta question » ! Les jugements laconiques et les insultes peuvent être fréquents dans les échanges verbaux. Trouver l'autre « conne », c'est évidemment se mettre en position de juge, se situer au-dessus de son partenaire : « *Deauville par exemple, pour son anniversaire, on est partis le vendredi et le samedi et on s'est embrouillés sur la route. Il avait son GPS et il savait pas s'en servir, et il voulait pas lire la carte que j'avais imprimée, donc je lui ai dit : « passes-la moi » alors que j'étais en train de conduire, et ça, ça l'a énervé, comme quoi c'était n'importe quoi que je voulais lire en train de conduire, et il m'a dit que j'étais vraiment trop conne* » (Véronique, E3). Trouver un fait, une pratique qui permette de déstabiliser le conjoint sur sa responsabilité, sur son raisonnement, sur le sens de ce qu'il fait peut constituer un outil précieux dans les conversations. De même que ne pas reconnaître ses propres travers. Véronique nous raconte la suite de l'échange : « *Donc ça s'est pas du tout passé, parce que Monsieur voulait toujours avoir raison. D'autant plus que lui boit et conduit parfois après, c'est aussi dangereux ! Donc voilà il s'est pas excusé, parce que de toute façon il veut toujours avoir raison. Il a trop de fierté. Il s'excuse plusieurs mois après parfois. Ce que ça veut dire, c'est que dans notre relation c'est toujours moi qui ai tort* » (Véronique, E3). Véronique a le sentiment d'être toujours en accusation, toujours critiquée sur ce qu'elle fait. Ce qui aboutit à une typification ouverte de la part de Denis « trop conne ». L'insulte ou la critique récurrente construit l'autre comme en faute, en défaut. Le « moi conjugal » de Véronique construit par son partenaire n'est donc pas particulièrement positif. Cette construction négative de Véronique la rend malheureuse.

Cette jeune femme a le sentiment de se faire manipuler par Denis qui lors d'autres moments peut utiliser des arguments contre elle. Il la rabaisse volontairement pour avoir raison ou l'emporter dans les échanges : « *Surtout qu'il y a des fois où je suis malheureuse avec lui, il se sert de mes faiblesses pour prendre le dessus lors des embrouilles et ça je supporte pas. Il est très fort là-dessus, et pour te faire culpabiliser aussi. Donc moi je me dis : « est-ce que je suis prête à vivre avec un mec qui à chaque fois va me faire culpabiliser, va me descendre pour remonter son ego », parce que Denis c'est ça. Donc voilà en ce moment je me pose beaucoup de questions* » (Véronique, E3). Se servir de l'autre pour se valoriser socialement, pour paraître le mec, le chef dans le couple, voilà une situation qui ne plaît pas à une

Véronique éprise d'égalité et des normes d'épanouissement à travers la vie de couple et de famille. Le moi conjugal en revanche de Denis doit être assez positif puisqu'il se sert d'elle pour se valoriser. Cette attitude est répandue dans les deux types de couple que l'on a présenté : Jamie accuse Caroline d'être « irresponsable ». Le monde commun qui est construit dans la conversation peut donc présenter des positions inégales d'un conjoint par rapport à l'autre.

« Se faire bouffer »

L'inégalité dans l'échange verbal peut conduire à oublier qui l'on est et ce que l'on veut de la relation. Véronique a peur de « se faire bouffer » par Denis : *« Moi j'ai beaucoup de mal à m'adapter à Denis parce que je suis dans une période où j'essaye de me construire moi-même et j'ai pas envie de me faire bouffer par lui, parce que je me fais assez bouffer à la maison par ma mère donc j'ai pas envie de me faire en plus bouffer par Denis. Et par rapport à ça on s'engueule souvent, parce que lui a l'impression de se faire bouffer par moi parce que je lui parle mal ou quoi. Et des fois, c'est moi. Parce que je m'écrase et que j'ai l'impression dans ces moments-là de m'adapter totalement à lui et de perdre ma personnalité »* (Véronique, E3). Véronique ne veut pas se perdre dans l'autre, lui céder en permanence et s'oublier elle. « S'écraser » au cours d'un échange avec Denis, c'est taire ce que l'on souhaite, c'est ne pas défendre ses pensées. Si ça devient systématique, l'un des deux conjoints peut effectivement « se faire bouffer » par l'autre, ce qui est une des modalités de la domination dans le couple.

c) La contestation de la conversation conjugale

Les copines permettent de contester ce que la conversation conjugale et l'intimité partagée ont pu créer. Le décalage entre la perception d'un membre du couple et celle d'un confidente permet de « prendre conscience » que la situation conjugale avec ses habitudes, avec ses routines, n'est pas acceptable. Validée par la conversation conjugale, le quotidien du couple est vécu comme normal, acceptable par les deux acteurs, mais peut être perçu comme inacceptable par un observateur extérieur. La conversation amicale brise la normalité de ce monde commun : *« Si d'ailleurs, elle... c'est la première, c'est d'ailleurs la seule je crois, qui m'ait dit que des fois il me parlait mal. Qu'il me parlait mal. Et du coup elle avait vu que je réagissais pas et que je me laissais faire et là oui, elle, pour le coup, elle m'a vraiment critiqué en me disant : « Mais c'est pas normal, tu devrais... tu devrais râler, tu devrais lui dire que c'est pas... voilà, sympa » quoi. Oui, oui, on se permet tous les deux de se critiquer l'un l'autre, enfin c'est pour nous faire avancer c'est pas... C'est pas des jugements de valeur en fait, c'est vraiment... pour l'histoire des cadeaux, je lui ai pas, je lui ai pas dit, « c'est pas normal », je lui ai expliqué ma vision des choses, mon éducation qui fait que du coup je vois comme ça, son éducation qui elle fait que elle attend ça de son copain et euh... Voilà ! Juste deux constatations, deux situations différentes, mais... et finalement c'était pas si grave que ça »* (France, E3). La copine rappelle le respect d'une norme centrale : le respect de l'individu

dans le couple. Théo s'autorise à donner des ordres ici alors que c'est France qui fait concrètement les choses : *« Oui, il y avait plusieurs fois où, oui, je faisais quelque chose et il critiquait et... je faisais à manger et par exemple, ça m'est arrivé de faire à manger quand elle venait, et qu'il me dit : « non tu devrais faire comme ci, comme ça, servir comme ça, oh c'est pas assez cuit, et... ». Moi je l'ai fait... bon voilà. J'entendais et puis tant pis, c'est comme ça, ça me gêne pas et... Et c'est là où elle m'avait dit « Oui quand même, enfin ça se fait pas ! » »* (France, E3).

Le regard décalé de la copine permet ainsi de développer une réflexivité critique par rapport au quotidien vécu en couple : *« Donc euh, j'ai intériorisé ça et c'est vrai que à plusieurs reprises, je me suis dit : « Ah tiens c'est vrai ! » Et c'est elle qui me l'a fait remarquer, en me disant : « Tiens l'autre fois quand on s'est vus, il a dit ci, il a dit ça ». Et moi j'avais pas fait attention, et c'est vrai que quand on se le fait raconter... « Ah, quand même » ! »* (France, E3). Une vie personnelle construite sur le mode de la double intimité assure donc un équilibre pour l'individu : il est dans le couple mais possède des garde-fous puissants (les amis-confidents) qui empêchent que la conversation conjugale ne deviennent trop négative et qu'un conjoint puisse se valoriser socialement aux dépens de l'autre. Dans les récits qui nous ont été faits, l'isolement conjugal des couples « bulles » a conduit à chaque fois à des expériences très négatives (violence conjugale avec Lina). Le retour à une vie en solo, entouré par les amies a permis de retrouver un discours particulièrement critique et de développer un autre rapport au couple.

Conclusion et synthèse des chapitres 5, 6, 7, 8.

Cette partie nous a permis de présenter le processus de construction des relations de couple les plus courantes dans notre corpus, qui s'appuient sur les sentiments amoureux. Les sentiments peuvent apparaître dans leur évidente clarté : la relation vécue, en dépit de la fragilité de l'amour, est pensée comme exceptionnelle. Les partenaires choisissent de limiter leurs engagements amicaux et de centrer leur vie personnelle sur la relation. Ils vivent « dans une bulle ». Le plus souvent cependant, les sentiments ne sont pas évidents. La relation commence sans promesse pour le futur, « sans prise de tête ». Les sentiments se cristallisent au terme d'un long processus de connaissance du partenaire, de construction d'une intimité commune. Petit à petit, l'intimité partagée s'approfondit, la conversation entre partenaires se densifie.

La relation qui se construit n'a pas alors les mêmes effets sur les individus : certains peuvent être transformés fortement par la relation (les partenaires « nous d'abord »). D'autres ajoutent cette relation à une existence déjà constituée par ailleurs (les partenaires « toi et moi »). Il est frappant de constater combien les premières expériences de couple parce qu'elles donnent à l'individu un nouveau statut envié (être enfin « en couple » avec quelqu'un, avoir une première expérience sexuelle, sont des normes sociales puissantes) favorisent un modèle de

relation conjugale où le moi est transformé. Ce nouveau moi tant désiré conduit à le privilégier sur les autres moi plus anciens (statutairement dévalués). Après avoir connu une première expérience sexuelle, on quitte le statut de « puceau » ou de « vierge », on entre dans une autre phase de son existence. La première entrée en couple stable ou la première histoire longue, où une première grande histoire, peut être aussi vécue comme un moment fort de son existence. La deuxième expérience de couple peut être très forte, mais elle constitue une expérience de couple de plus et non pas quelque chose qui est vécu sur un mode initiatique. Le passé amoureux, la socialisation amoureuse (avec l'apprentissage de l'incertitude, de la fragilité des liens conjugaux comme amicaux) conduit les individus à donner un poids moins important à ce statut dans leur identité. Il y a une certaine magie sociale dans le premier accès à un statut spécifique, une magie qui fait que les premières expériences conjugales sont vécues souvent sur le mode de la révélation alors que les expériences suivantes sont plus souvent vécues sur un mode plus critique, plus réflexif. Les types de relations sentimentales s'ordonnent donc de la façon suivante : les couples bulles correspondent souvent aux premières histoires conjugales alors que les couples qui ne se prennent pas la tête sont plus fréquentes dans notre corpus parce qu'elles sont précisément le propre des secondes ou troisièmes expériences d'histoires amoureuses.

Ce dernier résultat tiré des cas que nous venons d'analyser peut être confirmé grâce à notre enquête sur les jeunes adultes en couple non-cohabitant. Quatre questions permettaient d'approcher l'intimité amicale des jeunes en couple : la première porte sur le nombre d'appels passés sur les dernières 24 heures à un ami ; la seconde, sur la durée de l'appel le plus long passé à un ami ; la troisième, sur nombre de SMS envoyés à un ami ; la dernière, sur le nombre de soirées passées avec des amis sur les sept derniers jours. Ces quatre variables ont été croisées avec le nombre d'expériences conjugales antérieures à l'expérience actuelle.

Les quatre tableaux suivants montrent des liaisons concordantes : plus l'expérience conjugale a été importante et plus la sociabilité amicale l'est aussi.

Tableau 1 : Nombre d'appels à un ami sur les dernières 24 heures selon l'expérience conjugale

	Moins de 1	de 1 à moins de 2	2 et plus	Total
0	72,0	19,6	8,4	100,0
1 ou 2	59,6	28,5	11,9	100,0
3 et plus	54,2	23,8	22,0	100,0
Total	58,8	25,5	15,7	100,0

Test du Khi2 : $\text{Khi}2=24,3$ ddl=4 $p=0,001$.

Tableau 2 : Temps passé (en minutes) lors de l'appel le plus long à son ami le plus proche sur les dernières 24 heures selon l'expérience conjugale

	Moins de 1	de 1 à moins de 15	15 et plus	Total
0	72,1	13,5	14,4	100,0
1 ou 2	58,7	21,4	19,9	100,0
3 et plus	51,4	26,4	22,2	100,0
Total	57,3	22,5	20,2	100,0

Test du Khi2 : Khi2=15,2 ddl=4 p=0,005

Tableau 3 : Nombre de SMS ou MMS envoyés l'ami le plus proche sur les dernières 24 heures selon l'expérience conjugale

	Moins de 1	de 1 à moins de 4	4 et plus	Total
0	34,6	40,4	25,0	100,0
1 /2	27,1	36,3	36,6	100,0
3 et plus	28,3	27,5	44,1	100,0
Total	28,5	33,1	38,4	100,0

Test du Khi2 : Khi2=16,4 ddl=4 p=0,003

Tableau 4 : Nombre de soirées passées avec des amis sur les sept derniers jours selon l'expérience conjugale

	Moins de 2	de 2 à moins de 3	3 et plus	Total
0	57,0	24,3	18,7	100,0
1 /2	46,6	22,4	31,0	100,0
3 et plus	37,7	22,1	40,2	100,0
Total	44,1	22,5	33,4	100,0

Test du Khi2 : Khi2=20,9 ddl=4 p=0,001

Source pour ces trois tableaux : Enquête sur les jeunes couples non-cohabitants, M1 de Sociologique d'enquête, Université Paris Descartes-CERLIS, 2011-2012.

Champ : Individus âgés de 18 à 25 ans, en couple ne vivant pas avec leur conjoint.

La vie personnelle des jeunes en couple non-cohabitant comporte une dimension amicale d'autant plus importante que l'expérience conjugale a déjà été importante.

Chapitre 9. La construction d'un « nous conjugal »

Vivre avec son conjoint sous le même toit, c'est, pour les individus comme pour les spécialistes, entrer dans une conjugalité adulte. Vivre dans deux logements différents n'est pas un horizon social positif pour la grande majorité des individus. La cohabitation est l'accomplissement de ce que la relation portait comme promesse. Vivre ensemble constitue donc une réussite pour le couple en formation, l'entrée dans un statut adulte pour chaque conjoint et la perspective plus assurée d'acquérir d'autres avoirs (une reconnaissance de la relation sous la forme d'un pacs, d'un mariage, l'entrée dans la parentalité). C'est aussi la mise en place très concrète d'habitudes de vie domestique, d'une organisation plus ou moins collective qui va renforcer le lien par d'autres biais que la conversation, que les sentiments. Vivre ensemble constitue une première objectivation de la relation, sa matérialisation concrète, et la construction matérielle d'un monde commun au couple, d'un « nous conjugal ». Si le « moi conjugal » est cette partie de l'identité personnelle qui est touchée par la conversation conjugale, un moi retravaillé par le regard du conjoint, le « nous conjugal » est constitué d'éléments collectifs qui sont des acquis supplémentaires supposément partagés par les deux conjoints. Etre en couple produit des avoirs nouveaux. Ce sont eux qui symbolisent l'appartenance au couple. Le premier des avoirs, ce sont les sentiments réciproques échangés entre partenaires. Nous allons analyser trois dimensions de ce « nous conjugal » : la dimension matérielle du logement (et du travail domestique qui lui est associé) ; la dimension interpersonnelle de l'intimité (en tant qu'espace de discussion et d'activités partagées) et la dimension temporelle qui fait que le « nous » se vit comme projet et comme mémoire.

La construction matérielle du « nous » à travers la cohabitation peut constituer aussi le premier grand test de la relation tant le partage du quotidien peut être vécue douloureusement et faire tanguer le bateau conjugal. Comme le note Jean-Claude Kaufmann (1992), la coprésence conjugale est d'abord vécue sur le modèle du choc, non pas amoureux, mais domestique. Le partage du quotidien fait se creuser des clivages genrés déjà sensibles dans l'expression des sentiments. Les hommes sont plutôt peu investis dans le « nous conjugal » et ce sont des femmes qui le font tourner. La notion « d'intimité » définie par Giddens, qui s'appuie sur une certaine égalité entre homme et femme, peut être critiquée dans la mesure où elle sous-estime le soin matériel aux membres de la famille, plutôt assuré par les femmes (Jamieson, Wajcman, 2010). Cette tension entre les manières incorporées ou les schèmes mentaux de chacun est aussi largement sous-estimée par Berger et Kellner (2006) dans leur théorie du mariage. La conversation est censée permettre l'harmonisation de deux mondes personnels et la construction d'un seul monde commun. Les deux auteurs supposent que chacun a son mot à dire dans la conversation conjugale, que chacun souhaite écouter l'autre et discuter, ce qui n'est pas toujours le cas. L'entrée en cohabitation est une étape où les différences entre les sexes sont plus visibles, transforment la vision que les partenaires ont

l'un de l'autre et peut conduire à des crises importantes dans le couple, car il met en péril le caractère conjugal du « nous » en construction. Pourtant nous allons montrer que les jeunes femmes de notre corpus, pétries d'un idéal d'égalité dans le couple, disposent aujourd'hui de ressources pour lutter contre une répartition trop inégale des rôles et un certain « séparatisme » masculin. Certains jeunes femmes comme les hommes préservent aujourd'hui dans le vie conjugale cohabitante une vie privée personnelle. Elles tentent également d'éviter une répartition figée des rôles dans la construction du « nous conjugal » en mettant en œuvre des contrats négociables qui valent sur le court et moyen terme.

1 S'installer ensemble

Les normes en matière de vie résidentielle sont aujourd'hui plus variées qu'il y a cinquante ans. L'acceptation de vivre dans deux logements séparés est plus grande dans la population (Beaujouan *et al.*, 2009). Cependant le modèle dominant dans les esprits, surtout chez les jeunes, reste la vie commune. Pour les sociologues de la jeunesse le choix de s'installer avec un petit ami constitue une étape centrale dans le passage à la vie adulte, l'accession à une vie de couple stable par opposition aux expériences amoureuses précédentes (Galland, 1997), préalable à l'acquisition d'autres statuts (pacs, mariage, parentalité). Il est vécu par les jeunes souvent avec angoisse, comme une nouvelle étape dans la relation, un pari sur l'avenir.

Cohabiter

L'expression « Couples non-cohabitants » est trompeuse car les couples dont on vient de parler cohabitent de fait partiellement (cf. aussi Toulemon, 2011). On l'a vu plus haut, Caroline à partir d'un certain moment de la relation passe tous les soirs chez Jamie symbolisant ainsi ce « nous conjugal ». Véronique passe deux soirs par semaine chez Denis, montrant ainsi l'équilibre entre un « nous » et un « moi ». Au minimum « passer la nuit » est un signe positif de la relation qui ne se confond pas alors à une relation éphémère. Cohabiter c'est montrer l'envie de partager ensemble plus qu'un rapport sexuel ou qu'une activité commune, l'envie de ne pas se quitter, d'être avec l'autre, juste parce que c'est lui, c'est une première manifestation d'un « nous » qui existe dans la durée. Tous les couples non cohabitants de notre enquête cohabitent donc de façon partielle quelques soirs par semaine. Dans la cohabitation partielle les sentiments sont parfois articulés à des raisons pratiques : Juliette fait un petit boulot dans le quartier où habite Alexandre. Elle dort ainsi toute la semaine chez Alexandre et attend tous les soirs qu'il rentre du travail en ayant préparé quelque chose pour le dîner. La relation est au beau fixe.

La cohabitation partielle devient plus fréquente à mesure que la relation s'approfondit. Elle s'organise également de façon progressive, avec une présence matérielle fixe du conjoint dans l'appartement de son conjoint : « *Avant il avait un studio. Je venais souvent dormir chez lui le week-end. Et puis après c'est venu un soir dans la semaine, deux soirs dans la semaine,*

surtout que j'avais mon taff tout à côté. Et après ça s'est inversé. C'était moi qui venais toute la semaine chez lui, et après il venait chez moi le week-end, chez ma mère. Donc voilà on était souvent chez lui. Et puis au bout d'un moment il m'a dit : « T'as qu'à ramener deux-trois fringues de rechange, ça t'évitera de toujours transporter ça dans ton sac, quand tu vas bosser ». » (France, E1).

S'installer ensemble

« Cohabiter », même tous les jours, avec son partenaire n'est pas « s'installer » avec lui ou « emménager » ensemble. Pour France, s'installer chez Théo, c'est pouvoir « amener des affaires à elle » et pas seulement dormir ensemble. C'est pouvoir se sentir chez soi. Emménager ensemble est vu comme une étape supplémentaire dans la relation. Si cohabiter est la preuve et le prolongement naturel de la relation amoureuse qui fonctionne et qui s'approfondit peu à peu, l'installation ensemble en est l'aboutissement, le signe de la réussite et l'objectivation d'une relation qui se conjugalise. Pour Laurent, s'installer ensemble c'est accéder à une conjugalité adulte : *« Au niveau de mon couple, c'est bien, c'est vachement plus adulte. Ça fait plus couple qui s'installe en fait. C'est vrai que s'installer avec quelqu'un et démarrer une vie de couple comme ça, c'est pas non plus anodin quoi »* (Laurent).

L'installation est étroitement conditionnée, dans l'esprit des individus, par l'entrée dans la vie professionnelle et l'indépendance financière (ce que les statistiques corroborent, cf. Galland, 2003). Après avoir cohabité pendant longtemps, et décroché son premier CDI, Juliette demande à Alexandre s'il veut s'installer avec elle dans un nouveau logement (un peu plus grand). La condition étudiante favorise le plus souvent le maintien d'une vie non-cohabitante : Sophie envisage explicitement de s'installer avec Michel dans quatre ans, après la fin de leurs études. L'accès à l'indépendance professionnelle peut être le fait d'un des deux : Laurent au bout d'un peu moins d'un an de relation s'installe dans un logement indépendant avec Lana au moment où celle-ci sort de son école de formation (pendant que lui redouble sa dernière année). Séverine, en études de sociologie, n'envisage pas de se mettre avec Marc-Antoine avant qu'il n'ait trouvé un CDI. Dès le premier entretien, Véronique raconte que Denis lui a dit son souhait de vivre avec elle, mais il ne lui propose concrètement de s'installer avec lui qu'à partir du moment où il obtient un CDI. Même si Denis a un petit logement indépendant, il refuse de « s'installer » avec elle et ne cohabitent que quelques soirs par semaine. Pour Denis, un conjoint, surtout masculin, doit avoir les moyens d'accueillir sa famille. S'installer c'est pouvoir assumer économiquement une famille et ne pas dépendre (trop) de son conjoint : *« Moi ce que je voulais avant tout, c'est habiter ensemble, mais c'est repoussé de plus en plus. Bon, ce que je comprends carrément, parce que Denis va avoir un CDD. L'année dernière il m'avait dit : « T'inquiètes, février 2008 on sera ensemble ! ». Et moi, bon, par rapport au climat familial que j'ai, j'aimerais bien partir le plus vite possible. Et là, on a parlé, y'a pas longtemps, et il m'a dit que ça serait repoussé, parce que lui il va avoir un*

CDD et qu'il ne s'installera pas tant qu'il n'aura pas de CDI » (Véronique, E3). Mais l'indépendance d'un des deux ne suffit pas nécessairement à s'installer : le second partenaire, surtout si c'est un homme, doit pouvoir apporter quelque chose pour que l'installation ait du sens. A 24 ans, en stage de titularisation dans la fonction publique, Noëlle aimerait pouvoir s'installer avec Mathias mais celui-ci est sans travail fixe. A 22 ans, Véra est déjà indépendante financièrement grâce à son premier emploi et continue à vivre avec sa mère. Elle souhaite depuis le début de la relation avec Samir prendre un logement indépendant avec lui, mais celui-ci, à 33 ans, sans emploi ne peut assumer financièrement de partir de chez ses parents. Le manque d'intérêt de Samir pour rechercher un emploi est un des motifs qui pousse Véra à faire un break avec lui. S'installer ensemble suppose que chacun participe et contribue une part du financement du « nid conjugal » en construction. S'installer ensemble ne peut consister en l'hébergement d'un conjoint aux frais de l'autre car le domicile doit pouvoir être considéré comme un avoir commun.

Le sens d'une installation à deux est surtout étroitement lié à l'âge social des jeunes adultes : pour certains, elle constitue la première expérience de vie sous le même toit et la première expérience de décohabitation du domicile parental. Pour d'autres, comme Aline, c'est déjà la deuxième ou troisième. Pour certains, il est temps de connaître cette expérience ou d'accéder à ce statut de jeune qui a décohabité, signe d'un pas vers l'âge adulte. France vit sa première expérience d'installation. A 21 ans, elle est en emploi dans une agence de voyage et a une relation depuis sept mois avec Théo rencontré sur internet. Après avoir cohabité tous les soirs chez lui, expérience qui s'est très bien passée, elle voit Théo lui proposer, à l'occasion d'un changement de logement, de s'installer avec lui : *« Il a eu l'opportunité d'aller à Bastille dans un studio plus grand, et puis un soir on regardait une émission sur justement l'immobilier. Y'avait un couple pareil qui habitait dans un petit studio et ils allaient acheter un loft, ou je sais pas quoi, un truc à retaper. Et donc on a commencé à parler de ça, de l'emménagement ensemble et de comment on voyait ça, comment ça pourrait être, qu'est-ce qui serait dur, qu'est-ce qui serait sympa, et en gros il m'a dit : « Si tu veux, à Bastille, tu viens habiter avec moi ».* Et donc moi j'ai dit oui, j'ai pas dit non, et donc voilà quand il a emménagé à Bastille j'ai ramené tous les week-end un peu plus d'affaires à moi, jusqu'à ce qu'il y ait plus d'affaires à moi ici, que chez ma mère » (France, E1). France accepte, estimant qu'il était temps d'avoir cette expérience de vie à deux : *« Ça faisait longtemps aussi que j'étais plus chez lui que chez mes parents, et je savais qu'on pouvait habiter ensemble parce que ça se passait bien, et que j'avais envie de tenter, voir si ça marche ou pas, au moins j'aurai pas perdu mon temps à attendre d'avoir trente ans et puis voilà »* (France, E1). Décohabiter de chez ses parents a du sens quand on a acquis une indépendance financière. France ne veut pas perdre de temps quitte à brûler un peu les étapes de la construction du sentiment. Pour Laurent aussi, la fin des études marque le moment de l'envol du domicile familial alors même que les parents ne font pas peser de contraintes fortes sur eux : *« Bon, on*

était tout le temps chez moi. Des fois chez elle, mais souvent chez moi. Et elle, elle a été diplômée, et quand t'es diplômé t'as envie de partir de chez toi, et moi aussi j'avais envie de partir de chez moi. Moi, si je suis encore chez moi, enfin si j'étais encore chez moi, c'est parce que je refaisais mon année donc heu... C'est vrai qu'après mes études j'avais prévu de tout de suite partir. Pas que mes parents étaient désagréables au point que je veuille fuir le foyer mais heu, enfin voilà pour moi il était temps de passer à ma vie quoi » (Laurent). La fin des études marque le moment de quitter le nid familial, et d'acquérir des statuts personnels. S'installer ensemble est une condition pour « faire sa vie ». Juliette aussi souhaite quitter le domicile de ses parents. La relation avec Alexandre lui en donne l'occasion mais elle ne s'installe avec Alexandre qu'à la condition d'avoir un revenu à elle, pour être à égalité avec Alexandre. Une fois en emploi, elle lui fait une véritable « déclaration d'installation » : « Alexandre lui, il avait son chez lui, mais du coup j'allais chez lui. Puis après, lui il venait aussi à la maison, je l'ai vite présenté aux parents, il s'entend très très bien avec les parents. Oui, ça c'est génial donc y'a pas du tout de soucis. Mais après, moi je me suis dit : « Bon, je vais trouver un boulot, donc j'aimerais bien aussi partir ». Donc je lui ai demandé s'il voulait... Je lui ai dit : « Voilà, est-ce que tu veux emménager avec moi ? », Il m'a dit oui » (Juliette, E2).

Mais l'installation est aussi étroitement liée aux sentiments et à la qualité de la relation entre les deux conjoints. Au moment de déménager, France hésite à prendre ce qu'elle estime comme un tournant important de sa vie personnelle : « Le moment où on a emménagé ensemble... je doutais je sais pas pourquoi, j'ai eu un gros... j'ai remis notre relation en question. Je me suis pris la tête. Pas à cause de choses que lui aurait faites, mais voilà : « Est-ce que je l'aime vraiment ? », des trucs tout bêtes. Et ça, je lui en ai jamais parlé et j'ai pas envie de lui parler. Et je pense que c'est normal dans tous les couples d'avoir ce genre de trucs. Je pense que lui aussi de son côté, il a dû douter mais je sais que si je lui en parle et qu'il me dit : « à tel moment, j'ai commencé à douter », je vais me prendre la tête et je vais repartir dans des moments de doute. Pour moi c'est un truc perso. Enfin perso, je le partage avec Sacha, mais qui est inutile de partager avec son copain. Peut-être parce que tu parles de tes doutes, et en même temps ça va faire douter l'autre et voilà t'as plus aucune conviction » (France, E1). Les doutes sur la relation déjà présents au début de leur histoire sont réactivés à ce moment de choix important pour France. Choisir de s'installer avec Théo doit exprimer le rapport à Théo et non pas sur la seule envie de décohabiter. La proposition de son partenaire a donc l'effet d'un test, d'une interrogation sur la nature de ses sentiments.

Pour ceux qui ont déjà un logement à eux (comme Caroline et Jamie), l'installation à deux paraît moins nécessaire. Au moment du second entretien en avril 2006, Caroline passait la moitié des soirs de la semaine au domicile parisien de Jamie. Puis en septembre 2006, elle est presque tous les soirs chez lui, mais garde cependant son logement dans le sud de la région parisienne. Ce n'est qu'au bout d'une année supplémentaire qu'elle choisit de s'installer. La

cohabitation partielle dans le logement de l'un ou de l'autre, permet à la fois de montrer l'intérêt pour l'autre tout en préservant une part d'autonomie. Caroline se souvient de sa précédente expérience où elle n'avait pu supporter plus d'une journée la présence de son copain venu s'installer chez elle. Les relations sont orageuses entre les deux partenaires suite à l'avortement de Caroline et à son opération chirurgicale, mais elle fait un geste d'apaisement à l'égard de Jamie qui l'a déçue, une réassurance de l'envie de continuer la relation à deux : *« Ça fait très longtemps qu'il m'avait demandé de venir mais moi j'ai dit non. Enfin... Quand tout allait bien il m'avait déjà demandé de venir et puis ça s'est reconfirmé après. Et puis au bout d'un moment comme j'étais tous les soirs chez lui, ça n'avait aucun intérêt que je garde mon appartement. Même pour moi c'était difficile de quitter mon appartement, mais c'était d'un point de vue financier, c'était totalement débile et voilà. Donc je me suis dit : « Bon allons-y, c'est prévu comme ça. Ça va peut-être mieux se passer si on habite ensemble » »* (Caroline, E3). S'installer est un pari, une projection de soi vers le futur et dans le sens d'un approfondissement de la relation.

2 Vivre ensemble : la construction quotidienne d'un « nous conjugal »

L'emménagement permet l'objectivation, la construction concrète, matérielle d'un « nous conjugal » (Singly, 2011). Il se matérialise également par une organisation conjugale (qui suppose la gestion de nouveaux répertoires domestiques, cf. Kaufmann, 1992) et par une intimité conjugale. La première dimension peut menacer la seconde.

a) L'élargissement des répertoires : de l'intimité au partage des tâches

Jusqu'à présent, les répertoires conjugaux étaient limités à la coordination des rencontres et la gestion des amis, l'expression des sentiments, la conversation, bref à la construction d'une intimité commune... Des normes s'y imposent : une authenticité dans les sentiments et une égalité dans les efforts pour se voir, dans la gestion des amis. Avec la cohabitation ou l'installation, de nouveaux répertoires conjugaux apparaissent : l'espace et le travail domestique deviennent de nouveaux motifs de discussion et de réglage dans le couple. La demande d'égalité continue à être forte et l'implication dans le travail domestique révèle la personne et ses sentiments pour son conjoint. Avant que des routines ne s'installent, le conjoint va être à nouveau jugé, typifié, son image peut en être profondément modifiée. L'entrée dans l'organisation domestique est souvent vécue comme une nouvelle épreuve dans le couple.

Le répertoire domestique

Certains de ces nouveaux répertoires ont été déjà expérimentés pendant les phases de cohabitation partielle. Juliette a déjà pris ses marques en matière de cuisine avec Alexandre puisqu'elle préparait le repas le soir quand elle venait chez lui avant qu'ils ne s'installent ensemble. Mais le ménage ou le linge étaient pris en charge par Alexandre et pas conjugalisé.

Avec la cohabitation, le partenaire est vu sous un nouveau jour, celui de la propreté et du rangement au quotidien. Et les surprises en la matière sont parfois importantes : « *Pour lui c'est rien. C'est pas grave. S'il ne fait pas le ménage pendant trois semaines, c'est pas grave. Alors que moi, si, c'est grave. Parce que moi je l'ai fait et que voilà. J'ai besoin qu'il y ait vraiment une parité entre nous deux là-dessus* » (France, E3). L'entrée en ménage est le moment d'une confrontation de deux ensembles de schèmes qui portent sur le propre et le rangé (Kaufmann, 1997). Cette confrontation produit un sentiment d'étrangeté par rapport à un conjoint qu'on croyait connaître. Ce qu'affirme France, c'est la volonté de dépasser cette différence et de construire une parité dans l'engagement ménager, le désir d'un monde commun, construit sur l'idéal d'égalité entre les deux partenaires.

Pour certains domaines, les schèmes masculins paraissent en quelque sorte désactivés. Théo joue à « l'élève coupable » (Kaufmann, 1992). Etre en couple, pour lui, c'est pouvoir « se reposer », au double sens de « ne rien faire » et de « s'appuyer » sur quelqu'un d'autre : « *Y'a eu des surprises dans la vie à deux en fait. Parce que quand je l'ai connu, il habitait déjà tout seul. Donc il se gérait tout seul. Il savait faire tourner une machine à laver, il savait faire la vaisselle (sourire), le ménage, etc. Et bizarrement, il sait plus comment on fait (rires) ! Ils oublient. C'est bizarre. Ouais, je crois que je suis encore surprise par rapport à ça* » (France, E3). Comme pour les sentiments amoureux, les nouveaux répertoires domestiques sont régis officiellement par une certaine norme d'égalité ou de réciprocité ainsi que par un refus très net des rôles sexués (Kaufmann, 1992) : il est exclu que la conjointe reste à faire la cuisine parce qu'elle est femme⁵⁵. Etre conjointe pour la cuisine suppose un investissement comparable du partenaire masculin soit dans la cuisine (égalité), soit dans un autre domaine (réciprocité). Une norme d'autant plus présente à l'esprit que les deux conjoints sont indépendants et à égalité sur le plan matériel : « *C'était aussi chez moi officiellement, que je payais l'appart du loyer. Voilà. Pour moi, fallait... que ce soit égal entre nous deux en fait. Même dans les tâches ménagères. C'est bon quoi* » (France, E3).

L'implication dans le « nous conjugal »

Le partage des tâches domestiques ne renvoie pas seulement à un problème d'ajustement de deux façons de voir l'ordre domestique mais aussi à la façon dont chacun s'investit dans le « nous conjugal ». Pour les partenaires « nous d'abord », l'emménagement marque la concrétisation de ce « nous conjugal », un espace qui est d'abord collectif, qui objective la relation conjugale, la première pierre de ce monde commun conjugal en construction. S'occuper du foyer, c'est montrer son souci pour le couple. L'engagement personnel dans le

⁵⁵ C'est l'attitude la plus courante que nous rencontrons dans les entretiens de ceux qui se sont installés ensemble (type 2 et 3). Certains jeunes du type 1 (relations orientées vers les statuts) exprimaient cependant des attentes assez différentes : Amine expliquait ainsi à Norah qu'il souhaitait se marier avec elle et « qu'elle lui prépare de bons petits plats rebeu ».

foyer est alors important et les attentes à l'égard du conjoint le sont tout autant. En matière de cuisine, Caroline essaie de préparer des plats élaborés quand elle est avec Jamie. Elle le fait spontanément car c'est pour elle une expression de son envie de créer une relation à deux qui « sorte de l'ordinaire ». Jamie ne semble pas sur la même ligne : *« Et hier je lui ai demandé de faire cuire un rôti. Et il m'a dit : « J'y suis obligé parce que de toute façon, si je le fais pas, tu vas gueuler ». Moi, c'est pas le genre de réponse que je veux. Enfin, je me dis : il devrait prendre l'initiative de le faire, se rendre compte que voilà ! C'est pour faire plaisir, c'est... Et pas de dire ben : « Si je le fais pas, tu vas gueuler ». Enfin je trouve ça ridicule de dire ça. En gros, si je lui avais pas dit : « Fais-le », il l'aurait pas fait. Et le fait que je lui dise : « Tu veux bien le faire », il se sent complètement obligé. Et en gros s'il le fait pas, il pense que je vais mal le prendre »* (Caroline, E3). Caroline aimerait que Jamie soit spontanément sur un partenaire « nous d'abord » quand ils sont tous les deux à la maison, et le rappel de cette dimension conjugal devrait être vécu non pas comme un rappel à l'ordre, à une obligation, mais comme quelque chose que l'on a envie de faire par soi-même, sans effort. « Faire plaisir » à l'autre devrait être évident pour chacun. Jamie se montre malheureusement plus centré sur ses propres préoccupations, il est, au mieux, un partenaire « toi et moi » : *« Avant ça, il était sur le canapé en train de pianoter sur son ordinateur. Il l'aurait jamais fait tout seul. Il attend. Dans ma tête, il attend patiemment que je le fasse toute seule parce qu'il sait que je vais le faire. Il sait pertinemment que je vais le faire et c'est ce que je fais depuis un petit moment. Je le fais toute seule sans qu'il me demande. Enfin je parle pas de faire des pâtes. Ça il le fait, faire des pâtes. Mais faire plus que des pâtes. Donc il faisait rien. Et donc je lui ai demandé et il m'a pas dit : « Oui oui, j'y vais », il m'a dit : « Oui j'y vais parce que sinon tu vas gueuler ». Et tout de suite ça devient négatif »* (Caroline, E3). Caroline demande de la réciprocité dans l'investissement conjugal. Elle souhaiterait que lui aussi rêve d'une relation qui « sorte de l'ordinaire ». Ce rappel à la dimension conjugale n'est pas apprécié par Jamie qui montre ostensiblement qu'il ne le fait ni spontanément, ni avec plaisir. C'est l'échec pour Caroline qui constate amèrement le décalage entre leurs envies de faire couple et la représentation négative que Jamie a d'elle.

Les comportements domestiques comme les démonstrations sentimentales conditionnent la typification continue des conjoints. Pour Caroline, Jamie est assez « égoïste ». Il pense d'abord à lui avant de penser conjugalement. Il y a une naturalisation des attitudes en matière domestique : *« Ça dénote le caractère de quelqu'un. Ceux qui prennent pas l'initiative de faire quoi que ce soit, point de vue ben cuisine, pour m'aider quand je suis un peu embarrassée, à faire plein de choses, ça dénote pour moi l'égoïsme. Point barre »* (Caroline, E3). Le schème de l'égoïsme conjugal apparaît très tôt dans les histoires de couple mais se renforce singulièrement avec « l'entrée en ménage » qui clive considérablement les investissements masculins et féminins. Accomplissement d'un parcours long pour les jeunes femmes, l'installation signifie pour certaines le moment où l'on va faire couple

matériellement, ancrer le couple dans la matérialité, devenir un couple au sens fort. Comme beaucoup d'hommes, Jamie laisse alors Caroline produire concrètement et symboliquement le « nous conjugal » (Singly, 2011).

Un rapport au domestique hétérogène

Tout comme ses camarades féminines, Caroline refuse que le rôti soit par définition féminin. Si elle accepte de s'occuper de la cuisine, c'est par goût. Elle ne goûte en revanche absolument pas au ménage qu'elle laisse volontiers à son compagnon, ce qui est l'objet de tension entre eux. Le ménage exprime alors moins le « nous conjugal » pour elle que le rôti. Cette attitude montre combien le rapport au propre et au rangé d'un individu est assez hétérogène et conduit à des rapports complexes au sein du couple. Elle essaie cependant de montrer sa bonne volonté ménagère : « *Je fais pas le ménage. (...) Le problème aussi c'est qu'on voit pas chacun ce que l'autre fait, les efforts que l'autre fait, les choses que l'autre fait. Donc hier, je lui ai dit : « Moi j'ai fait ça, j'ai fait ça, j'ai fait ça ». Enfin c'est pas super. Mais bon... « Tu vois j'ai pas rien fait comme ménage, j'ai fait quelques petits trucs. Je te le dis pour que tu le vois »* (Caroline, E3). Alors que la spontanéité est invoquée pour la cuisine, Caroline essaie de justifier son manque d'investissement dans le ménage par un autre principe, l'équité : « *Mais lui il travaille de chez lui. Il travaille sur internet. Quand il travaille, il est tout le temps chez lui. Donc honnêtement je lui dis : « bon écoute, moi je rentre à 18 heures, tu es beaucoup plus chez toi, donc tu as plus le temps que moi pour faire le ménage, tu salis plus que moi (rires). Voilà c'est bête mais... (rires). Oui, c'est très bête. C'est de la mauvaise foi. J'ai beaucoup de mal à faire le ménage »* (Caroline, E3). Caroline souhaite articuler la norme d'égalité dans le couple et la volonté d'être prise en compte dans ses goûts et des dégoûts. L'égalité stricte n'est pas donc pas souvent une réalité. Une forme de réciprocité globale s'installe dans les couples avec des domaines pris en charge plutôt par l'un, d'autres plutôt par l'autre, et certains plus partagés en fonction des goûts, dégoûts et exigences de chacun.

Les contrats domestiques

L'instauration d'une division des tâches au sein du ménage se fait progressivement et par ajustements successifs : des expériences variées sont tentées. Caroline tente de s'organiser en comptant sur l'investissement spontané de son partenaire, sur son envie de faire plaisir à l'autre, signe de l'importance du « nous conjugal ».

Les partenaires « toi et moi » chez qui le « nous conjugal » prend une place moins forte, essaient de négocier de façon plus explicite l'investissement domestique. Le principe central n'est pas la spontanéité mais plutôt l'équilibre, la réciprocité. Certains couples fonctionnent sur le mode du contrat. Les deux conjoints s'accordent pour partager des tâches bien définies, sur le mode de l'égalité ou de la réciprocité, selon les domaines : au début ce contrat est passé

à titre d'expérience. Laurent exprime ce type de transaction qui s'est établi entre lui et Lana au moment de l'installation : *« On a passé des... pas des accords mais, on va dire que par exemple elle elle aime pas faire la vaisselle donc j'me retrouve à faire le plus souvent la vaisselle, et moi y'a un truc, le linge, c'est pas sorcier je sais, mais je sais pas, ça me fait angoisser ou je sais pas mais, du coup je fais pas le linge, enfin je le fais des fois, mais bon... »* (Laurent). Il y a une forme de pragmatisme conjugal chez les jeunes hommes et surtout les jeunes femmes en matière d'organisation du travail domestique. France évoque un bout d'essai très bref en matière d'organisation de la cuisine : *« On fait pas la cuisine l'un et l'autre. On mange n'importe quoi, donc (rires) là dessus on s'entend. Si, au début, quand on a emménagé à Antony, moi j'ai fait un peu la cuisine en fait. On s'était dit : « Voilà, on essaye ça. Je fais la cuisine ». Lui il s'occupait de la vaisselle. Et puis finalement, il s'est rendu compte que faire la vaisselle tous les soirs, c'était pas fun... Et du coup, je faisais la cuisine et lui faisait pas la vaisselle (sourire). Donc ben on a arrêté au bout de quelques semaines. Salut ! Lui il remplissait pas la part du contrat. Ah oui, je me suis dit : « Ben tant pis on mange des pâtes. Tant pis ». Moi ça me gêne pas en fait, c'était surtout lui qui avait envie de mieux manger, parce qu'il avait pris du poids »* (France, E3). L'expérience se solde par le constat d'un décalage dans l'investissement conjugal et d'un manquement au contrat domestique passé entre eux, ce que France considère comme inadmissible. Chez les partenaires « toi et moi », l'obligation de construire un « nous conjugal », un espace symbolique est certes important mais il peut être à géométrie variable. L'obligation de « faire couple » est moins forte chez France que chez Caroline. L'ajustement des répertoires conjugaux se fait donc par le bas, c'est-à-dire en refusant une organisation collective et en s'alignant sur les exigences les plus faibles. L'exigence d'égalité paraît plus forte que la construction d'un « nous conjugal » alimentaire. Celui-ci sera exprimé dans un autre domaine que la cuisine et la vaisselle.

Pour le ménage, chez France et Théo, la norme d'égalité s'exprime dans le partage des pièces de l'appartement donc chacun a la responsabilité. Mais une nouvelle fois, l'inégalité concrète s'installe et à mesure que le contrat passé avec le partenaire n'est pas respecté : *« En général ce qu'on fait c'est qu'on se partage en fait. Il fait la salle de bain, je fais le reste, etc. Et puis ben c'est toujours la même chose, quand effectivement moi j'ai fait une heure de ménage et que lui il est toujours devant l'ordinateur et que il dit : « Ouais, je le ferai demain ». Et puis demain ça revient deux semaines plus tard. Donc oui, là il m'a un peu bloqué, je sais pas quoi faire, à part laisser la maison devenir de plus en plus sale. Et c'est ce que j'ai fait d'ailleurs dernièrement, c'est que... ben je l'ai pas fait. J'attendrai que lui le fasse pour que je le fasse. Et du coup, ce week-end, ouais c'était hier, où on est rentrés, il me dit : « J'en ai marre, j'en peux plus, j'en peux plus de vivre ici, c'est trop sale et tout. Il faut que je fasse le ménage ». Là, du coup, il s'est mis à faire le ménage, à récurer comme un fou, et je me suis dit : « au moins, c'est bien » ! »* (France, E3). Le contrat peut admettre un certain flou sur la façon dont

il doit être exécuté. En raison de manquements répétés, France ajuste son investissement domestique par le bas : sur les normes de propreté de Théo. Des mises au point sont parfois aussi nécessaires pour juger du respect du contrat : *« Ah mais ça on en parle, ça on en parle. Ouais. Mais ça part vite dans... « Oui mais toi tu as fait ça, oui mais moi j'ai fait ça, oui mais regarde t'as pas fait ça ! » On compte les points quoi. Et ça tourne en rond, enfin ça sert vraiment à rien. Je lui ai dit (?) enfin il savait vraiment que ça me pesait et... plusieurs fois : « oui je vais faire des efforts... ! » « Oui, je comprends... ». Il comprend pas vraiment pourquoi est-ce que ça peut me peser autant, mais... Il comprend l'enjeu, enfin entre guillemets. Donc plusieurs fois il a dit qu'il faisait des efforts. Il fait des efforts pendant quelques semaines et puis après... le naturel revient... »* (France, E3).

France renonce donc à ce contrat et à la définition de normes communes (les siennes) en matière de propreté. Le combat n'en vaut pas la peine : comme nombre d'autres jeunes couples, le respect d'un certain équilibre est plus important que le combat pour imposer sa vision ménagère (Glaude, Singly, 1986). Pragmatique, elle s'aligne donc sur les normes minimales de propreté, celles de Théo. Dans d'autres domaines, elle assume même un certain séparatisme ménager : *« Il y a aussi les lessives. Le fait de me rendre compte que tous les week-end c'est moi qui fais, qui lance je sais pas combien de machines... et une fois que je lui ai fait remarquer, il m'a dit : « Mais de toute façon, tu laves mes fringues trop souvent, j'en ai plein donc c'est pas grave si tu laves pas toutes les semaines ». Moi je l'ai pris comme un reproche et du coup : « Bon ok, dans ce cas, tu te débrouilles ». Donc du coup moi je fais ma lessive, et lui il se met un tas de linge sale (rire)... à atteindre le plafond voilà... et il se débrouille. Et le matin quand il se lève, et qu'il n'a pas de caleçon propre et ben il se débrouille quoi ! »* (France, E3). Les répertoires se mettent en place en fonction des schèmes mentaux de manières dont les individus sont porteurs. Ils ont une certaine évidence : quand il y a du linge sale, on le lave. Ils s'appuient aussi sur des normes conjugales : France d'elle-même a pris en charge son linge et celui de Théo. France a imposé sa définition sans essayer ici de négocier un contrat. Elle a agi sur la base d'un « nous conjugal » spontané, mais le manque d'égalité lui paraît un problème. La remarque de Théo montre qu'il n'y a pas d'accord sur le rythme des lavages. Théo n'apprécie donc pas le zèle conjugal de France. Sans accord, sans reconnaissance personnelle, France opte donc pour une organisation du linge séparée, décision qu'elle impose à son compagnon. L'individualisation des tâches domestiques peut être la solution quand les visions du propre sont trop éloignées (Kaufmann, 1992), mais aussi quand le conjoint ne reconnaît pas les efforts conjugaux de son partenaire, voire les déprécie. Cette organisation séparée pour le linge permet à France de ne pas se construire dans le ressentiment par rapport à Théo : le « nous conjugal » a besoin d'être reconnu et valorisé par le conjoint. Cette nouvelle situation perturbe parfois Théo mais la position de France est inattaquable du point de vue de l'égalité des rôles, qui reste la norme officielle : *« Il m'a fait une ou deux réflexions, comme quoi ? « Hein, t'as lavé quoi ? T'as*

pas lavé de fringues à moi ? » « Non ». Enfin après voilà je lui explique et... Et il dit rien, parce que du coup il..., je pense qu'il se rend compte que, que c'est normal » (France, E3).

Derrière ces contrats ce qui transparait c'est la volonté de construire un « nous conjugal » de façon concrète, à travers une organisation souple et négociée, fondée sur l'égalité. Les hommes semblent définir de façon moins étendue que les femmes le domaine du « nous conjugal ». Mais celles-ci entre elles ne sont pas toutes sur la même ligne domestique et certaines peuvent avoir une vision très réduite de ce qui doit être conjugal et partagé. Passer un contrat entre partenaire permet au moins d'objectiver par la discussion et la négociation les frontières de ce « nous conjugal ». Les contrats ne sont cependant pas une condition suffisante d'égalité des attentes dans la mesure où les jeunes hommes peuvent souvent esquiver leur part du contrat en en négociant les modalités de réalisation.

b) La gestion des anciens répertoires : à la recherche de l'intimité cohabitante

L'intimité, la seconde dimension du « nous conjugal », est également mise à rude épreuve au moment de la cohabitation.

Gérer les moments communs

Emménager ensemble doit correspondre à un approfondissement de la relation, pas uniquement par à un élargissement des domaines mis en commun mais par une coexistence, une coprésence, et une intimité plus importantes. Le mariage, pour Berger et Kellner (2006), a un effet de socialisation central sur les individus parce la coprésence quotidienne des deux partenaires rend la conversation conjugale hégémonique par rapport aux autres conversations concurrentes.

Certains récits de vie cohabitante montrent à la différence de la théorie de Berger et Kellner une difficulté à préserver des moments à deux, une intimité partagée : *« Parfois j'ai l'impression d'être célibataire à cause de mes horaires. Quand je rentre du boulot, il a déjà mangé. Limite au bout d'une heure, il a envie de dormir. Moi la soirée ne fait que commencer. Donc je mange toute seule, je regarde la télé, il dort. Le lendemain, je dors quand il part. Y'a des moments où y'a des passages à vide. Je me dis que c'est normal, je sais qu'il fait des efforts. Quand je rentre du boulot il est disponible deux secondes aussi... Je me prends pas la tête avec ça. Il suffit d'attendre le week-end, pour se retrouver. C'est peut-être pas plus mal aussi, plutôt que d'être que fusionnel » (France, E2).* Mais, même le week-end parfois, n'apporte pas l'intimité espérée : *« Y'a des week-end on se croise aussi, je fais mes trucs [son groupe de musique, des visites chez sa mère], et lui pareil. Il est sur le PC, moi sur la télé. Chacun pense qu'il s'occupe, mais c'est relou » (France, E2).* A certains moments, France a l'impression qu'elle et Théo ont deux vies parallèles et une vie commune trop réduite. La conversation intense des deux partenaires non-cohabitants peut se transformer avec les contraintes de chacun en une conversation très résumée : *« Quand je suis rentrée, il*

dormait. Et ce matin il s'est levé avant moi, on s'est parlé vite fait, mais on n'a pas développé, il devait partir » (France, E1). Un travail de mise au point des moments seuls et des moments avec le partenaire est souvent mis en place : les deux partenaires font des compromis : « J'ai déjà mis des holas parce que des fois c'est un peu beaucoup. On fait chacun de notre côté des concessions par rapport à ça. Il joue un peu moins que ce dont il aurait envie. Quand il a envie de passer une soirée en réseau avec ses potes, je vais pas non plus m'opposer à ça. Je fais avec. Il a le droit d'avoir ses trucs perso qui lui font plaisir. Par rapport au tricot, à un moment j'en faisais à chaque fois que je rentrais du taff, et il boudait parce que j'étais pas assez dispo. Mais après il a fini par en profiter pour s'occuper avec ses jeux vidéo. Donc en fait, on finit par s'accorder » (France, E1).

Vivre ensemble suppose de devoir au minimum reconnaître la présence du conjoint, de parler avec lui et de ne pas s'enfermer dans des jeux en solo, ou avec ses copains. Il ne doit pas non feindre de s'intéresser ou faire mine d'écouter. Juliette soupçonne d'écouter ses problèmes ou ses soucis par devoir, mais sans vraiment s'impliquer : « Oui mais après lui, il me dit que c'est bien qu'on en parle, qu'il est d'accord etc. mais après c'est : « Bon allez c'est bon, c'est fini ». Mais après, du coup, j'ai pas l'impression que... Mais il le dit lui aussi, parfois que ça rentre et ça ressort. Mais c'est qu'il se dit « Juliette le problème c'est qu'elle veut parler de tout, tout le temps ». J'ai peut-être un problème chez moi, du coup, il se dit : « Bon bah je vais l'écouter parce que c'est important, j'vais lui faire « oui, oui », puis après ça va la calmer ». Je pense que c'est ça » (Juliette, E2). Ecouter sans écouter est une manière d'être là sans être là pour son conjoint, de gérer l'intimité conjugale sans trop de travail.

Une façon de « se retrouver » après des semaines où l'on « se croise », c'est-à-dire d'avoir des moments à deux, centrés sur le couple, consiste pour France à voyager. Travaillant dans une agence de voyages, elle est celle qui organise les sorties à deux. Mais c'est aussi un motif d'insatisfaction pour elle, car Théo se laisse porter et n'organise rien en matière de sortie pour affermir le « nous conjugal ». Un autre moment privilégié pour préserver l'intimité conjugale est la sortie au restaurant :

Mercredi soir on a été au resto, j'étais fatiguée en fait, mais lui ça lui disait, en fait à chaque fois qu'on va au resto on parle, on parle, on parle, bizarrement quand on mange à la maison on parle pas forcément, et au resto c'est vraiment l'occasion de parler.

Et vous avez parlé de quoi ?

Du boulot, de ses partiels, essentiellement les trucs de la journée, mais on n'aurait pas autant développé si on avait été chez nous, parce que ici y'a le PC, la télé y'a pleins de trucs à faire, et voilà on parle mais on n'a pas que ça à faire, contrairement au resto. (France, E1)

Les partenaires « toi et moi », que sont tous deux France et Théo, s'autorisent donc un certain séparatisme le soir à la maison : à chacun son activité mais il leur faut aussi des moments

ensemble pour se sentir à nouveau vraiment « nous ». Le partage d'un domicile et des tâches domestiques suppose certes une organisation mais celle-ci ne suffit pas à construire le « nous conjugal ». La seconde dimension de ce nous, l'intimité partagée doit être réactivée régulièrement. Sinon le silence des habitudes conjugales peut être vécu comme une prison (Singly, 2011).

Intimité conjugale et vie privée des hommes au domicile

Véronique s'installe avec Denis après quatre années de vie non-cohabitante. Pour elle, c'est le « choc domestique », la découverte d'un autre aspect de Denis : « *Parce que je suis un peu peut-être comme ma mère, maniaque, et Denis est... il se laisse vivre. Donc ça fait des étincelles. Pour prendre nos marques, ça a été compliqué* » (Véronique, E4). Véronique estime avoir pris le contrôle du ménage dans le logement et impose ses propres règles à Denis. Celui-ci « fait attention » à ne pas mettre trop de désordre, sans être pour autant très actif dans le rangement ou le nettoyage de l'appartement. Il essaie plus de ne pas trop salir. Véronique en revanche ne s'occupe pas de la cuisine, ce qu'elle n'apprécie pas du tout. Ils se font donc des plateaux-repas et picorent devant la télé.

Ce qui étonne le plus Véronique, c'est le déphasage entre le rythme de vie de Denis et le sien : « *Denis il a un rythme qui est différent du mien parce que... il se couche vers 3-4 heures du matin. Le week-end il se lève vers 16h. Donc ça aussi, ça a été comment vivre ensemble sans être ensemble ?* » (Véronique, E4). Véronique connaissait déjà Denis le week-end mais prend conscience qu'il lui faudra vivre ainsi en permanence car l'emménagement ne change rien au rythme de son partenaire : « *Ça je le savais mais après de vivre 24h sur 24h comme ça, enfin, c'est une autre chose. Je savais qu'il était comme ça mais de vivre... un exemple, enfin... Je savais comment Denis était mais je ne pouvais pas concevoir par exemple qu'on ne dormirait jamais ensemble, enfin, qu'on ne s'endormirait jamais ensemble. Et c'est ce qui s'est passé. C'est ce qui se passe encore. C'est vraiment un rythme très différent* » (Véronique, E4). Pour Denis, à partir de 23h30, heure de coucher de Véronique, une seconde partie de soirée commence. C'est son moment « privé » où il peut jouer en ligne (poker et jeux vidéo...). Il refuse en revanche de jouer en ligne avec ses amis quand Véronique est réveillée, bien qu'elle lui ait dit qu'elle ne serait pas contre essayer de jouer avec lui, mais il estime qu'il préfère passer son temps avec elle. La soirée doit être un moment conjugal mais Véronique et Denis n'ont pas la même définition du conjugal. La veille de l'entretien, alors qu'elle était en vacances, Véronique prépare un apéritif dinatoire (elle n'aime pas faire la cuisine) pour faire plaisir à Denis : « *Je lui ai préparé l'apéro et je lui ai proposé d'aller prendre l'apéro dehors parce qu'on a une petite terrasse en fait. Et ça c'est typiquement le genre de choses que Denis n'aime pas. Et comme c'est sa soirée [elle s'occupe de lui et souhaite lui faire plaisir car il n'est pas en vacances], bon, ben, j'ai renoncé à mon apéro dehors pour pouvoir le prendre devant la télé. Voilà* » (Véronique, E4). Le tropisme télévisuel masculin montre sans doute

des définitions différentes de l'intimité et du conjugal. Pour Denis, être avec son partenaire, c'est déjà partager une intimité au sens d'une coprésence, et d'une même activité, d'une même expérience. La télévision permet ainsi d'être « ensemble » mais « libre » (Singly, 2000b). Pour Véronique, l'intimité repose davantage sur la conversation à deux, sur le récit de ses doutes, ses questions, réflexions, idées. C'est précisément ce que Denis résiste à partager depuis le début de leur relation. Il n'hésite d'ailleurs plus à dire très explicitement son peu de goût pour la conversation :

Je préfère complètement parler tous les deux plutôt que de regarder la télé. Ça ne m'apporte absolument rien la télé. Et Denis n'est pas du tout dans cette optique-là.

Des fois je suis frustrée.

D'accord. Ça vous lui en parlez ?

Ah oui il le sait.

Et alors ?

Ben, il dit que je veux toujours parler. Il dit que je veux toujours parler et que je suis chiante. « T'es chiante, tu veux toujours parler. T'es toujours en train de prendre la tête, d'intellectualiser ». (Véronique, E4)

« Intellectualiser » c'est vouloir trop poser de questions, remettre en cause. Et Denis en jeune homme pragmatique n'aime pas trop les questions, ni la conversation qui constitue un danger (Véronique y est plus aguerrie que lui, elle possède de meilleures armes intellectuelles) et qui peuvent le mettre en danger (on se souvient, dans le chapitre précédent, qu'il essayait d'avoir raison contre Véronique).

L'emménagement contribue donc dans ces couples « toi et moi » à élargir l'intimité conjugale (au sens d'une augmentation du nombre de domaines, de registres partagés) plus qu'elle ne semble l'approfondir (au sens d'une conversation qui deviendrait plus intense). Véronique, comme France, constate que son partenaire ne cherche pas s'investir davantage dans la conversation conjugale quotidienne et essaie plutôt de préserver des moments personnels (la nuit, en ligne avec leurs copains) dans ce nouveau contexte de coprésence continue. Grâce aux nouvelles technologies, les hommes peuvent continuer à développer en marge de la vie conjugale ou familiale une vie privée qu'ils ont historiquement toujours menée depuis le 19^{ème} siècle. Ces jeunes hommes sont « avec » leur conjointe au sens de la coprésence mais limitent l'intimité partagée (au sens de l'espace de discussion et de sens). Ils ne sortent plus autant qu'avant mais font venir les amis à la maison par le biais de l'internet. Ils continuent à construire des cloisons dans la vie commune (Singly, 2011).

Georg Simmel (1988) avait proposé deux figures du lien : le pont et la porte. Le pont semble être la figure typique de la relation conjugale non cohabitante car elle vise à réunir ce qui est séparé. Les récits recueillis en entretien sont donc centrés sur les liaisons, les rencontres, les coïncidences qui montrent les liens qui unissent les deux nouveaux partenaires. La porte, qui sépare ce qui est uni, semble être celle des couples cohabitants, tant les récits sont chargés des

frontières et des limitations dans l'intimité partagée qui pourrait naître de la coprésence au sein du logement. L'insistance sur les « portes » dans les récits des enquêtés ne doit pas nous faire oublier combien ce qui est partagé est profond. Le quotidien du travail, même raconté à la va-vite en rentrant à la maison, est un puissant élément de la conversation quotidienne (on l'a vu dans le chapitre précédent avec le thème de la « conversation intense »). Les conjoints deviennent de plus en plus centraux. Mais certaines femmes peuvent malgré cela s'apercevoir que leur conjoint, après avoir ouvert la porte du logement le soir, ont gardé la clé de la porte relationnelle, où se rendent compte que ce qui circule par la porte conjugale se fait toujours à sens unique.

Intimité conjugale et vie privée des femmes au domicile et ailleurs

Les jeunes femmes se plaignent d'un certain séparatisme masculin et souhaiteraient que leur partenaire soit plus présents dans la vie conjugale. Mais elles ne sont pas pour autant pour la fusion conjugale (tout faire ensemble). Les femmes « toi et moi », choisissent ainsi de développer une vie privée importante en marge de la relation conjugale. Elles aussi édifient des portes ou des cloisons dans leur univers privé. Véronique s'autorise des sorties avec ses copines certains week-ends. Si le rythme après l'emménagement est moins fréquent qu'avant, les sorties personnelles continuent en privé en marge de la vie à deux :

Emma, ben là, on va se faire un week-end. C'est des trucs entre filles. Alors, des fois, c'est marrant parce que quand on se fait des trucs entre filles, soit on sort, soit elle vient à la maison ou je vais chez elle. Et à chaque fois elle me dit : « Ben là, Larry [le copain d'Emma] n'est pas là, tu peux venir » ou moi : « Denis n'est pas là, tu peux venir ». On a nos moments où on se voit toutes les deux. Et on a nos moments où on se voit à quatre.

D'accord.

Les moments à quatre c'est beaucoup plus rare. Mais bon, la plupart du temps, enfin, on planifie. On planifie... On se dit : « Là on se voit à quatre. Là on se voit toutes les deux ». Et on se voit très souvent toutes les deux. Et là on va se faire un week-end parce que ça fait très longtemps qu'on ne s'est pas fait de week-end. On va se faire un week-end toutes les deux.

Vous allez où ?

En Champagne. Faire une dégustation de champagne.

Qu'est-ce qu'ils en disent les garçons ? Larry et Denis ?

Alors Larry, je ne sais pas parce que, lui, je n'ai aucun contact quand je ne vois pas Emma. Même s'il est très sympa. Le feeling passe bien. Denis, lui, ben, il est content. Oui il est content. Il s'en fout. Enfin, non, il ne s'en fout pas mais... enfin, ce n'est pas tout le temps que je pars en week-end, donc...

Il peut jouer aux jeux vidéo !

(Rires). Ben, peut-être que ça lui manque parce que lui il n'a pas de soirées... parce

que moi je n'ai pas énormément de copines. Surtout la semaine, je ne sors pas trop. Et lui il sort une fois, une fois dans la semaine, une ou deux fois voir son copain. Mais lui, donc, du coup... donc moi j'ai l'appartement pour moi toute seule et j'adore ça. Ces moments, ça fait du bien. Mais, lui, il n'a pas de moments comme ça et c'est vrai que peut-être à ce moment-là il pourra en profiter, oui, pour jouer aux jeux vidéo. (Véronique, E4)

La vie de couple autorise quelques soirées ou un week-ends où un des partenaires retrouve un copain ou une copine à lui. Une sortie privée d'un des partenaires n'est pas vécue comme négative par celui qui reste puisqu'il peut disposer d'un moment seul, moment que Véronique apprécie et que Denis semble apprécier aussi (il ne lui fait pas de reproche de se retrouver seul). Véronique alterne les soirées ou week-ends avec Emma, sa copine Jessica ou sa sœur Sophie. Un scénario possible présenté par Véronique est que la sortie de l'un puisse permettre à l'autre d'inviter à la maison un ami personnel. Elle explique que le conjoint de sa sœur aime partir au ski (ce qu'elle n'apprécie pas) : *« Il adore le ski et donc il se fait beaucoup de week-ends au ski... Entre janvier et mars il est parti trois ou quatre fois et donc, moi, du coup, je suis allée dormir chez ma sœur, ce qui a permis à Denis, lui, d'avoir une de ses soirées tranquille, tout seul, voilà. Donc moi j'ai mes soirées. Denis il a ses soirées avec Kad. Et on a... donc on a nos soirées en couple tous les deux et on a notre bande de copains où là on sort tous les deux »* (Véronique, E4). Différentes formes de sociabilité sont ainsi autorisées et les moments amicaux féminins, la vie privée féminine est d'autant plus licite qu'elle est la contrepartie d'une certaine manière de la vie privée que les conjoints masculins se donnent. Cette vie privée à l'extérieur des jeunes femmes longtemps assignées à la sphère domestique est sans doute une nouveauté importante (par rapport aux hommes). Même si les hommes (comme le conjoint de la sœur de Véronique), habitués depuis longtemps à une vie personnelle à l'extérieur du foyer, sont parfois plus prompts que les femmes à s'autoriser des moments personnels, les conditions féminines et masculines tendent à se symétriser (le week-end entre copines de Véronique étant une décision des copines).

La vie privée hors du couple peut aussi être une activité de loisir à soi. France a une activité musicale, elle joue dans un groupe. Musicienne depuis son enfance, cette activité la définit personnellement et une échappatoire par rapport à la vie conjugale et familiale : *« C'est quelque chose qui m'appartient, c'est ma passion, mon activité que je fais toute seule, sans Théo, ma bouffée d'oxygène qui me sort de ma routine. Pendant un bout de temps, entre ma grossesse et l'accouchement, on n'a pas vraiment répété, dans le groupe (il y en a deux qui sont stewards sur des vols longs courriers, donc c'est très dur d'arriver à se voir), et ça m'a beaucoup manqué. Là, on a eu des répétitions juste avant la fête de la musique, et j'ai eu l'impression de me retrouver. Ça fait vraiment du bien »* (France, E4). Cette jeune femme a conservé un moi personnel plus ancien fondé sur la musique (chose que Théo ne partage pas).

Elle préserve également une intimité propre avec ses amies personnelles. Au moment du quatrième entretien, à la naissance de son enfant, France continue à être en contact avec Sacha, la confidente de toujours, avec Stéphane, un ami commun avec Théo, puis les deux belles-sœurs de Théo qui se sont rapprochées d'elle avant la naissance. Le réseau amical se recompose : des amis anciens disparaissent, sauf quelques-uns dont les liens sont particulièrement intenses (Sacha, Jessica, sa sœur Stéphanie), d'autres amis personnels peuvent apparaître lors d'étapes ou de difficultés particulières (avant la naissance) et ainsi que des amis de couple (comme Stéphane). Le réseau amical se réduit avec l'entrée en couple comme nous l'indique la statistique mais les liens qui survivent sont particulièrement intenses et restent pour une part privée. La vie personnelle de France reste fondée sur son couple et ses amis (plus des pratiques personnelles comme la musique). Juliette, mariée à Alexandre deux ans après leur rencontre, fait aussi le bilan : les copines sont toujours très présentes mais les réseaux amicaux se mélangent. Elle préserve cependant même si c'est moins souvent des soirées avec ses propres copines : « *On fait aussi des soirées filles, des petits dîners etc. Mais il y a qu'avec elles [ses copines] que... Voilà moi je peux prendre le café vers 19h00 avec quelqu'un, et Alexandre n'est pas forcément là, mais après les vendredi soirs, les samedi soirs, on est souvent ensemble. Tout le week-end. Là je les ai invitées à dîner justement avant hier. Elles sont toutes venues dîner à la maison, on a fait un petit dîner entres filles* » (Juliette, E2). Même mariée, Juliette préserve une double intimité, amicale et amoureuse, même si le week-end Alexandre reste sa priorité. Toutes les jeunes femmes ne disposent cependant pas des ressources suffisantes pour imposer cet équilibre entre une vie privée personnelle et la vie conjugale et de bons accords dans la vie conjugale.

La désillusion féminine : la perte de l'intimité conjugale et l'enfermement dans les rôles

Certaines situations d'installation conjugale se caractérisent très rapidement par un isolement féminin. Celui-ci vient d'un désintérêt d'un des deux conjoints pour ce qui devrait être le couronnement de l'histoire conjugale : la vie sous le même toit. Mais une autre source d'inégalité est sensible lorsque les partenaires ne disposent pas des mêmes capitaux. La condition pour passer des contrats est surtout que les conjoints soient égaux entre eux et aient les mêmes armes pour négocier, qu'ils disposent des mêmes ressources (Glaude, Singly, 1986).

C'est le cas de Gaëlle qui s'installe avec Yohann un an et demi après l'avoir connu. Ils font en commun l'achat de certains meubles. Gaëlle, étudiante en master au moment de l'installation, a un petit boulot qui lui permet de financer ses études et les frais de l'appartement loué avec Yohann, technicien dans une entreprise de construction. Les débuts de la cohabitation sont très difficiles. Après avoir vécu longtemps séparément et avoir partagé des moments qui étaient réservés aux sorties, aux discussions et au sexe, le quotidien cohabitant de Gaëlle est

surtout marqué par le travail domestique et la fatigue de Yohann qui rentre le soir de ses chantiers. Celui-ci participe peu à la maison et semble moins attentif à elle. Le temps des SMS vides envoyés pour signifier que l'un pense à l'autre est révolu. Au moment du troisième entretien, trois ans après le début de leur histoire, Gaëlle est surtout confrontée à un quotidien à gérer : « *Les trois premières semaines de notre emménagement c'était super bien et après c'est parti en cacahouète en l'espace d'une semaine deux semaines. Je sais pas ce qui s'est passé mais j'ai flippé à chaque fois que je le voyais. J'avais l'impression que c'était pas le bon que je m'étais trompée. Quand il rentrait du boulot... Enfin j'avais le quotidien quoi. En fait, j'étais en train de vivre le quotidien avec lui et je me disais : « mais est-ce que ce quotidien me va quoi ? Est-ce que ça ça me correspond ? Ce quotidien me va ? Est-ce que ça me rend heureuse ? » J'avais vraiment pas l'impression que ça me rendait heureuse quoi. [...] Parce qu'il rentrait tard du boulot, c'était encore moi qui préparais à manger. C'était moi qui faisais les choses du foyer c'était... Parce qu'effectivement j'avais plus de temps que lui » (Gaëlle, E3). Gaëlle et Yohann s'installent très vite dans une répartition classique des rôles qu'elle n'avait pas anticipée. Classique ? Pas tout à fait car Gaëlle avec son petit boulot couvre la moitié des dépenses de l'appartement et le coût de ses études. Yohann n'est pas un conjoint « breadwinner ». Malgré son goût pour le travail manuel, la répartition du travail domestique est classique dans le sens où il délègue complètement les tâches ménagères à Gaëlle : « *De toutes façons la cuisine c'est pas son truc. Le ménage... C'est des trucs cons, mais non c'est pas son truc. Il va pas penser à le faire. Il est super concret dans les choses de son boulot mais alors dans la vie quotidienne c'est zéro quoi » (Gaëlle, E3). S'investissant dans sa vie professionnelle à l'extérieur, il se désengage du quotidien. Comme l'explique la théorie des ressources, le travail salarié (surtout à plein temps) des épouses favorise un désengagement de celles-ci par rapport à l'univers domestique (Blood et Wolfe, 1960).**

Mais l'inégalité vécue devient particulièrement difficile à supporter car l'intimité conjugale recule. Ils parlent moins, partagent moins leur quotidien. Artisan de métier, il n'hésite pas à critiquer les études que fait Gaëlle, les trouvant trop intellectuelles (elle est en sociologie). Ce qui n'avait pas semblé une différence importante au début de la relation finit par être ressenti négativement à un moment où Gaëlle termine ses études par un travail où elle doit investir beaucoup de temps et d'efforts. Comme pour Véronique dans le chapitre précédent qui terminait également un M2, Gaëlle sent que son conjoint ne s'intéresse pas à ce qui la mobilise et lui tient à cœur. Il semble pressé qu'elle en termine et qu'elle entre dans la vie professionnelle. Gaëlle se pose des questions justement sur son avenir : elle aimerait commencer une thèse. Ses parents l'en dissuadent, pressés eux aussi, qu'elle « s'installe » professionnellement. Yohann semble se désintéresser des questions de sa compagne et par là abandonner même son travail de maintien conjugal de maintien de l'intimité : « *Donc j'avais mon boulot à temps partiel et effectivement j'avais plus de temps pour m'occuper de tout ça mais en même temps voilà je le trouvais pas à l'écoute le soir en rentrant » (Gaëlle, E3).*

L'engagement de Gaëlle dans le « nous conjugal » qu'elle assume seule s'accompagne d'un manque d'intimité conjugale. Yohann profite à la maison de son travail domestique mais il ne la rétribue pas en échanges et moment de partage sur ses questions. A ce moment de leur relation, Gaëlle assume seule les problèmes domestiques et ses problèmes personnels. Elle ne se sent plus reconnue comme personne, plus valorisée par son conjoint. Le « nous conjugal » promis par la cohabitation lui apparaît comme un mensonge.

La relation se grippe. Se sentant invisible, peu soutenue par son conjoint, Gaëlle (comme Véronique) essaie de trouver une forme de reconnaissance ailleurs. Elle commence à sortir beaucoup le soir avec ses copains de la fac, et trompe Yohann avec un autre homme. Elle ne couche pas la première nuit avec le jeune homme rencontré en boîte, mais ils s'embrassent et discutent ensemble, ce qui lui fait du bien. Le couple traverse une grave crise. Quelques mois plus tard, une fois la situation stabilisée, Gaëlle constate que rien n'a changé :

On a accepté la routine. Ca allait un peu mieux. Je l'acceptais au quotidien, je l'acceptais je pense. Et puis depuis ben ça va. On a de temps en temps quelques clashes mais je pense que c'est normal parce qu'on est toujours dans l'attente... Enfin en tout cas moi j'ai une attente très très forte vis-à-vis de l'homme avec qui je partage ma vie et, très exigeante donc... Je suis exigeante avec lui mais je suis exigeante avec moi-même aussi donc c'est-à-dire qu'au quotidien je vais essayer d'être le mieux possible pour lui d'être attentive. Ça passe par des trucs qu'il aime bien à manger ou alors je sais pas moi lui proposer de faire un truc qu'il adore ou quand je vois qu'il est crevé. Ben voilà, je m'occupe des trucs techniques de la maison, enfin la logistique en gros quoi. Et, j'ai pas l'impression que lui soit autant investi. En même temps il le sait très bien hein, c'est un reproche que je lui fais régulièrement, mais je pense que c'est biologique quoi. Je suis une femme il est un homme, on fonctionne pas de la même façon. Lui il attend que je sois sa copine, son amante voilà que je sois de temps en temps la nana qui va lui préparer à manger, on va rigoler deux secondes, on va faire l'amour, on va se coucher, voilà. Et c'est un homme. Après moi j'ai d'autres attentes effectivement et y'a les mêmes que lui sauf que ben des fois, y'en a d'autres qui sont un peu plus, un peu plus profond que ça ou... Je sais pas, il est très bien, il est limite parfait, c'est... Je suis très heureuse avec lui. Il est très gentil, il est beau, il est rigolo mais je me sens pas rassurée.

(Gaëlle, E3)

Gaëlle exprime sa désillusion conjugale : elle rêve d'un partenaire qui soit là autant pour elle qu'elle est là pour lui. Son engagement domestique s'appuie sur l'envie de faire plaisir à son conjoint, de lui marquer ses sentiments, de montrer qu'elle le comprend, qu'elle le reconnaît. C'est précisément ce qu'elle ne retrouve pas chez Yohann : il est désinvesti de l'univers domestique et de surcroît ne pense pas à elle comme elle pense à lui. Après la première crise, Gaëlle, qui a choisi de ne pas continuer ses études et de chercher un travail, se trouve dans une situation compliquée : elle a un poste à temps partiel mais ne trouve pas de CDI. Les mois

se suivent et lui offrent peu de perspective (le taux de chômage est au plus haut depuis de nombreuses années). Sans reconnaissance professionnelle, elle semble accepter sa situation domestique du moment : plutôt que de se révolter, elle naturalise les attitudes de Yohann. C'est un « mec », avec des attentes de mec. La biologisation des différences conduit Gaëlle à baisser les bras et prendre conscience que, malgré ses récriminations vis-à-vis Yohann, peu de choses changeront. Elle pense avoir acquis une vision plus réaliste de la vie à deux. « *En fait c'est très bien comme relation. C'est une relation très très bien. Mais ça manque d'échanges, ça manque de peps, ça manque de folie, ça manque de vrais sentiments amoureux un peu qui passent au dessus de tout quoi enfin. Parce que moi je conçois ça comme ça. Donc après je sais que c'est pas la vie. La vie c'est le quotidien. C'est de le voir faire pipi la porte ouverte. C'est de faire à manger, c'est de faire le linge. Enfin je sais que la vie c'est comme ça aussi quoi* » (Gaëlle, E3). Elle fait le bilan : Yohann la désire, il veut construire sa vie avec elle, il est drôle, beau, mais sur le plan de l'intimité partagée, elle estime qu'elle n'a pas ce dont elle rêvait. Yohann exprime peu ses sentiments et cherche peu à la connaître : « *Et j'ai pas l'impression qu'humainement il ait envie de découvrir la nana qui vit à ses côtés de cette façon-là. C'est une personne unique, elle reviendra plus jamais sur terre, celle-là elle est unique. Je vis avec elle quoi donc elle a quand même un esprit, elle a quand même du passé, même du point de vue de ma maladie quand même, il s'intéresse très très peu parce qu'il a pas de tact là-dessus il est pas à l'aise. Donc, au point de vue de la psychologie, il est pas à l'aise. Et donc, du coup, c'est pas évident quoi, j'ai pas l'impression qu'il s'intéresse vraiment à moi à ce que je fais à ce que je veux faire à... J'ai l'impression qu'il y a un manque d'intérêt voilà de ma psychologie et de ma façon de voir la vie* » (Gaëlle, E3). L'intimité, partagée au début, s'est évanouie. Elle ne se sent pas soutenue par lui et seule dans la construction d'un monde domestique commun. Gaëlle en perte de confiance par rapport à elle-même, fait d'une certaine manière l'expérience de « l'ennui conjugal » défini par Isabelle Clair (2011), une situation où le quotidien genré remplace le rêve d'une situation d'intimité réciproque.

Le refus de l'intimité relationnelle par Yohann est manifeste. Chaque problème que Gaëlle se pose est considéré par lui comme une corvée : « *C'est des phases qui sont difficiles pour moi j'ai pas l'impression qu'il est vraiment à l'écoute et qu'il comprenne et qu'il m'épaule là-dedans. Et il sait que les après-midis sont longues pour moi donc parce que justement je ne fais rien. Je suis pas au boulot. Je sors mon chien, c'est tout quoi. Et que je sais que ben au niveau du marché du boulot, c'est pas énorme. Il sait que j'ai peur vis-à-vis de ça. Il me dit : « Ouais, mais ça va passer ça va passer ». Ouais, ça va passer, on est d'accord, de toutes façons, ça va passer, c'est pas un scoop hein ! Mais « viens, on discute »... Enfin je sais pas, tel ressenti que je peux avoir, mon état d'esprit quand il voit que je suis pas bien, il me dit : « Oh qu'est-ce qu'il y a encore ? » » (Gaëlle, E3). Gaëlle n'a que faire des paroles convenues de Yohann. Elle se rend compte qu'échanger est une épreuve pour lui. Gaëlle aimerait être*

écoutée, qu'il s'intéresse à elle, peut-être même sans avoir à donner de conseil. Le refus de la conversation conjugale, de l'intimité partagée est pour elle une marque de désintérêt, vécue douloureusement⁵⁶. Etre seule, ensemble : telle est la vérité du couple. « *Je l'aime enfin je veux dire je suis pas malheureuse mais c'est pas mon âme sœur quoi* » (Gaëlle, E3). Gaëlle souhaiterait qu'une vraie intimité l'unisse son conjoint, une intimité que ne compensent pas les sentiments qu'il a pour elle. Du côté amical, Gaëlle est aussi isolée car au moment de l'entretien plusieurs de ses bonnes copines et copains ont quitté Paris et ne sont plus disponibles pour la soutenir et la conseiller. Certains copains qui sont dans une perspective d'amusement ont été mis de côté également par Gaëlle après l'expérience d'infidélité.

3 Un « nous conjugal » par projet

Le « nous conjugal » réside dans des sentiments partagés, une même expérience sentimentale, et dans un espace commun (surtout tenu par les conjointes), dans une conversation commune. Il est nourri aussi, dernière dimension, de projets communs. Historiquement le couple (marié) était porteur d'un projet social de long terme et pluri-générationnel : conserver et augmenter si possible et transmettre le patrimoine transmis par les générations précédentes (Singly, 1993). L'enfant (légitime) était le symbole et le support de la transmission du patrimoine. Il était le projet conjugal et familial par excellence. L'emménagement ouvre tout un horizon de projets mais ceux-ci semblent singulièrement moins écrasants pour les partenaires que la mission historique de la famille. Comme le futur des relations reste incertain à long terme, les projets sont le plus souvent à court ou moyen terme. Le « nous conjugal » se construit par des projections dans un futur proche et plonge ses fondations dans un passé commun partagé fait des projets réussis. Il est cette impression que certains conjoints ont d'avoir partagé « quelque chose de fort » ensemble, d'avoir « vécu des moments forts à deux », il est la perception d'une durée vécue à deux.

a) Les projets

Pour avoir l'impression d'avoir vécu des choses fortes ensemble, les voyages paraissent très structurants pour le « nous conjugal ». Tiphaine et Bruno, au cœur de leur bulle conjugale, sont d'accord sur un point : ils ne veulent ni se marier, ni avoir d'enfant. Ils veulent surtout ne pas ressembler aux bourgeois des écoles de commerce qu'ils ont critiqué et refusent un certain modèle familial. Ils veulent voyager et découvrir le monde, rencontrer de nouvelles personnes. Ils partent d'ailleurs assez vite dans leur relation en Tchéquie. Le voyage devient une forme de mode de vie idéal, suffisamment décalé par rapport à un modèle de vie privé centré sur la famille et les enfants. Les voyages à deux commencent bien avant la cohabitation. Ils permettent aux partenaires de tester leur entente, de se connaître

⁵⁶ D'autant plus forte qu'elle fait l'effort de s'intéresser à son travail sur les chantiers et qu'il semble apprécier lui parler de son travail.

mutuellement. Avec la révélation des sentiments et plus encore l’emménagement ensemble, les voyages constituent un objectif qui va mobiliser les deux partenaires sur une certaine période.

D’autres projets construisent le « nous conjugal » : Lina et Joseph ont lancé une entreprise de service et souhaitent la faire fructifier. Ils ont formé ce projet professionnel commun pour pouvoir se rapprocher géographiquement et vivre ensemble au quotidien. Ils espèrent ainsi pouvoir louer une maison plus grande pour les enfants de Joseph et le projet à plus long terme est de quitter le lieu où ils vivent pour s’installer sur le Côte d’Azur. Juliette et Alexandre veulent acheter un appartement. Ils devront quitter Paris, trop cher, pour leurs revenus. Théo, jeune papa avec France, souhaiterait pouvoir acheter une maison avec un petit jardin (ils sont co-proprétaires d’une maison partagée), mais le projet personnel de France de changer de métier, retarde l’achat. France sans emploi pendant sa formation, réduit les chances d’obtenir un emprunt d’un montant suffisamment important. France essaie ainsi d’articuler projet personnel (sa reconversion) et projet de couple (acheter une maison plus grande).

Faire des projets, c’est pouvoir se raconter une histoire à deux, et se préparer des souvenirs. Le « nous conjugal » a une dimension discursive : il est un récit de « nous » qui se projette sur le futur, il construit par avance une mémoire commune.

b) L’enfant

L’enfant reste le grand projet partagé pour la grande majorité des couples installés. Etre parent reste un statut valorisé pour les hommes comme pour les femmes. De ce point de vue, la thèse de « l’amour liquide » se heurte à un sérieux écueil qui est l’intérêt masculin comme féminin à devenir parent, l’intérêt qui se recoupe avec l’idée de devenir pleinement adulte. Le couple ne s’appuie pas que sur des sentiments mais aussi sur des projets concrets d’acquisition de statuts ou d’identité. Les hommes sont en la matière souvent moteurs : Théo est celui qui parle le premier à France de l’idée de faire un enfant. Jamie aussi évoque très tôt dans l’histoire du couple ce projet ce qui gêne Caroline qui se demande s’il a envie d’un enfant tout court ou d’un enfant avec elle. Denis est le premier aussi à envisager ce projet, très tôt, trop tôt pour Véronique qui estime cela fou alors qu’ils ne vivent pas ensemble et se connaissent à peine. Yohann propose, on l’a vu, à Gaëlle de faire un enfant avant même qu’ils ne vivent ensemble. Denis veut être père « tôt ». Les jeunes hommes se présentent souvent avec un projet de relation sérieuse, avec une perspective à long terme. Les jeunes femmes en revanche vont souvent choisir de temporiser le temps de connaître le partenaire. Mais surtout les jeunes femmes comme les jeunes hommes veulent être certains que le projet parental est bien le prolongement de la relation conjugale : l’individu est choisi comme conjoint en raison de l’amour que lui porte son partenaire qui le reconnaît comme une personne singulière ; il veut être choisi comme père ou mère sur la même base. Faire un enfant c’est d’abord choisir la bonne personne plutôt qu’une personne quelconque. Dans l’esprit des femmes comme des

hommes (qui ne veulent pas plus être réduits à un rôle de géniteur), « faire un enfant » doit toujours être complété par un « avec toi ».

Le bébé contractuel

Le projet d'enfant peut être évoqué assez vite de façon plus ou moins sérieuse, mais comme pour beaucoup d'autres projets, il est contractualisé : certaines conditions doivent être remplies pour que le projet démarre réellement. Au moment du quatrième entretien, Véronique évoque un grand regret de Denis : « *Et là Denis, en 2013, son grand regret c'est d'être papa tard. Lui il aurait voulu des gosses très très jeune. Il en a toujours voulu et il m'attend. Ça fait des années qu'il m'attend. Et dans les gros conflits, c'est un gros reproche... c'est moi qui ne veux pas de bébé. A l'heure actuelle, on pourrait en avoir plein. Il pourrait être papa, jeune papa... Maintenant, ça va être un papa vieux (Denis a alors 28 ans)* » (Véronique, E4). Véronique ne rejette pas le projet de bébé, elle veut que certaines conditions soient remplies : avoir un logement à deux avec Denis, ce qui a pris plusieurs années, avoir comme lui une activité professionnelle stable (elle était étudiante comme lui au début de l'entretien), et puis ensuite avoir vécu un peu avec lui, avoir profité un peu de leur indépendance résidentielle et financière par rapport aux parents. Le projet de bébé suppose donc pour elle (et Denis semble entendre ses exigences), la réalisation préalable de plusieurs autres projets plus personnels et d'entrée dans d'autres statuts. Du côté de Denis, avoir un bébé ne semble être conditionné par rien d'autre que l'envie d'être parent ce qui a fait peur à Véronique. L'entourage proche de Denis joue sans doute aussi un rôle dans cette envie de paternité : son meilleur ami et mentor, Kad, au moment du premier entretien, est déjà marié et a un petit enfant. Dès le départ, Denis sort avec Véronique qu'il présente comme « sa petite femme » et semble habité par un modèle conjugal plutôt institué. Il souhaite se marier, faire des enfants rapidement, suivre un certain chemin conventionnel en souhaitant que Véronique lors du mariage prenne son nom (ce qu'elle se refuse à faire). Au fil des années, les amis proches de Denis deviennent également pères au grand dam de celui-ci.

Devenir mère est pour Véronique un objectif personnel mais il lui fait en même temps peur. Pour elle, le bébé est « contractuel » : certains éléments doivent être présents pour que le bébé passe de projet vague à réalisation effective. Après avoir posé ses conditions, elle sent la pression de Denis qui a le sentiment d'avoir rempli toutes les exigences : « *Moi j'ai un peu cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête parce que quand il dit : « Maintenant on a tout... on a l'appart... ». Enfin, pour moi, il manque quand même l'achat* » (Véronique, E4). Denis, fidèle à ce qui a été dit, fait le compte des conditions matérielles indispensables, mais toutes les conditions ne semblent pas toutes clairement énoncées : « *Dans le sens où on a un travail, où on a des payes raisonnables, on peut payer notre loyer. Je ne sais pas si dans « on a tout » il parle de notre relation d'ailleurs, enfin, s'il parle du fait, de l'harmonie de la relation* » (Véronique, E4). Elle souhaiterait que l'enfant soit aussi un projet qui exprime et

renforce l'intimité conjugale. De ce point de vue, elle a ses doutes : « *Denis il a tellement eu envie de bébé qu'au bout d'un moment je me pose la question : « T'as envie d'un bébé ou t'as envie d'un bébé avec moi ? » Ce n'est pas pareil. Ça fait tellement longtemps qu'il parle de bébé, il faut quand même se poser la question même si, bon... Je lui ai posé en plus cash la question »* (Véronique, E4). Le bébé, projet commun par définition dans l'esprit de Véronique, ne doit pas pouvoir être interprété comme une envie trop personnelle : il doit être l'expression de la bonne relation de couple, du choix de faire d'une personne qu'on aime un père ou une mère parce que c'est cette personne. D'autres doutes perturbent également Véronique : si le bébé est bien un projet commun qui exprime le « nous conjugal », il est aussi un piège qui risque de vider toute l'intimité conjugale. Elle a peur que le bébé que Denis devienne complètement parent et non plus conjoint et qu'il n'ait plus de temps pour des sorties à deux, des conversations à deux dont elle a besoin.

Les projets conjugaux doivent exprimer et renforcer les autres dimensions du « nous conjugal ». L'enfant est une obligation sociale pour les individus, mais il suppose une bonne entente et il est possible comme Véronique d'exprimer ce « nous conjugal » de façon différente, en « profitant » de la vie par des sorties. Juliette qui vient de se marier avec Alexandre est précisément dans ce projet avec son mari. Pour lui, le mariage semblait un préalable au statut de parent. Mais après une année à travailler sur le projet mariage, Juliette souhaiterait souffler et profiter des bons moments à deux au quotidien avant de se lancer dans un nouveau projet : « *Parce que on a envie d'enfants et qu'après moi je me suis dit que là, que là on venait de se marier que c'était une année beaucoup d'organisation fatigante stressante, et que du coup là on avait d'être, de profiter tous les deux, envie de profiter de nos amis, profiter de notre famille. Etre bien, pas avoir de trucs à penser. Moi en plus je voulais me dire, peut-être du coup j'allais changer de boulot. Donc être tranquille pour ça. Et puis voilà quoi, en plus on n'est pas, on est encore jeune. Voilà c'est pas comme si voilà j'avais 40 ans et qu'il fallait vraiment là, s'y mettre tout de suite quoi. Donc du coup on s'est dit voilà d'ici une petite année ça pourrait être cool. Parce qu'on sera peut-être plus serein à ce moment-là »* (Juliette, E2). Juliette souhaiterait également que le projet d'enfant s'articule avec le calendrier de ses autres amis personnels et amis du couple. Etre parent ne relève pas d'une compétition entre amis : « *Oui ça va vite. Après oui et non en fait aussi c'est que aucun de nos potes, personne n'a d'enfants. On n'a pas trop envie d'être les premiers. Pourquoi ? Bah parce que après moi j'aimerais bien qu'il y ait d'autres gens qui aient des enfants aussi. Parce que si on est les seuls à devoir, enfin vivre ça. Ça va être je pense difficile. Parce qu'on voit beaucoup nos potes et que du coup, on va être vraiment être en décalage par rapport à eux. Et je me dis que c'est peut-être plus sympa d'être un peu aux mêmes périodes en tout cas. Pour profiter, et puis après pour que nos enfants grandissent ensemble, qu'ils deviennent potes, enfin voilà quoi, dans le monde imaginaire de... de Juliette »* (Juliette, E2). Cette femme souhaite préserver l'intimité partagée avec ses copines et les amis du couple. Elle ne

souhaite pas s'enfermer dans un quotidien trop exclusif autour de l'enfant dont les amis serait exclus ou distants. L'exigence d'articulation des deux intimités (personnelle et conjugale) reste centrale. Denis aussi à sa manière était dans cette exigence en voulant faire comme son meilleur ami déjà marié et déjà père, mais Véronique n'était pas prête à devenir mère à ce moment de sa biographie. France exprime l'envie de devenir mère très tôt. Avoir un enfant avec Théo constitue un accomplissement conjugal en même temps qu'un accomplissement personnel (plutôt qu'amical). Elle avait fortement anticipé cette expérience et ce statut qui était pour elle central. Il devient même pour elle une des sources de sa réorientation professionnelle puisqu'après avoir travaillé dans des agences de voyage elle veut devenir puéricultrice. Gaëlle voit ses copines de Bourgogne déjà mères et se dit que c'est aussi le moment, à 27 ans, pour elle quand Yohann lui propose. La pression des proches est importante ainsi que l'envie de partager une même expérience et un même statut avec ses copines de Bourgogne. Ce qui est central pour Gaëlle, c'est que Yohann lui ait proposé ce projet alors même qu'il ne montre que peu de sentiments à son égard. Sa proposition constituait pour elle une marque des sentiments de Yohann pour elle.

Avec son nouveau conjoint, Lina anticipe effectivement d'être mère. Ils discutent ensemble des conditions nécessaires pour que cela arrive. Les termes du contrat sont alors explicités : *« Donc là c'est le moment où il m'a dit qu'il voulait faire sa vie avec moi et moi je lui ai dit : « Mais moi je suis d'accord pour ça mais j'ai des conditions quoi. Moi y'a un moment où je vais avoir envie d'un enfant... et jusque là, je pensais que d'avoir des enfants j'y penserais à 28-30 ans, je dis, mais avec toi... ». Lui, il m'a dit oui. Il m'a dit : « Moi c'est avant 40 ans si je refais un enfant⁵⁷ » donc voilà chacun a ses conditions »* (Lina, E2). D'autres clauses sont ajoutées également (avoir une certaine stabilité professionnelle et aisance financière) mais l'accord est scellé : *« Donc voilà c'était des choses comme ça et suite à... Donc suite à cette longue conversation on était d'accord et là à partir de là bah ça a été... On savait ce qu'on allait faire, donc on a continué... »* (Lina, E2).

Dans un monde où les obligations et les règles de ce qui doit être fait en couple sont moins claires, les partenaires établissent des accords sur la base de leurs exigences personnelles (plus ou moins conventionnelles). Les partenaires veulent faire leur vie ensemble, mais sous certaines conditions : Lina veut des enfants avec Joseph. Son partenaire, divorcé qui a déjà deux enfants d'une précédente union, n'est peut-être pas disposé à redevenir père. Il déclare qu'il est d'accord mais ne veut pas d'enfant après quarante ans. Les attentes sont claires. La relation de couple peut commencer avec des engagements mutuels. Faire un enfant n'est pas d'actualité mais se dessine comme un projet à réaliser dans les dix prochaines années. Passer un contrat, ce qui amène à expliciter ce que l'on attend l'un de l'autre et à négocier ce sur

⁵⁷ Son partenaire Joseph est divorcé et a deux enfants d'une précédente union.

quoi on est d'accord, est un puissant mode de gestion conjugale dans un univers d'incertitude, où les conduites ne sont plus autant régulées qu'avant.

Du délire, aux allusions

Au moment de la découverte du partenaire, la relation est marquée par les « délires », ces rêves que l'on fait tout haut à deux. Les délires permettent de parler sur un mode peu sérieux de quelque chose qui l'est vraiment, de parler des choses qui tiennent à cœur à la personne sur un mode léger et de pouvoir comprendre alors les réactions du partenaire. Les premiers échanges autour de la question de l'enfant montrent un Théo plutôt réceptif. Petit à petit au fil des échanges, les délires se font plus élaborés et s'ancrent dans un quotidien :

OK. Et bébé vous en parlez déjà à l'époque ? [c'est un retour sur le début de leur relation]

Ouais. J'ai dû en parler très tôt mais sans que ce soit sérieux. J'ai toujours eu envie d'avoir des enfants mais pas du tout...

C'est-à-dire, sans que ce soit sérieux ? Comment on parle de bébés sans que ce soit sérieux ? Qu'est-ce qu'on raconte ?

Oh ben des anecdotes. « Oh le jour où on aura des enfants ! » Et puis finalement : « Oh t'en veux ? T'en veux combien ? Quand ? » Et puis voilà. Et plus on en parle et plus ça devient sérieux. Plus on se dit : « Ah dans deux ans ! Dans un an ! » Et puis là, là où on est maintenant, c'est différent, on a plus de place, mais dans la ville précédente, oui, on s'était déjà dit : « Dis donc si on avait un enfant, il serait très petit, on le mettrait là ». Enfin, c'était absolument pas sérieux mais quand même. On arrivait à se projeter, à se dire ce qu'on pensait (rire). (France, E3)

Même sur un ton peu sérieux, l'important est de « projeter » le couple vers le futur. Théo finit ses études à ce moment. Il est préoccupé par son travail. France est indépendante. Ils emménagent tous les deux dans un nouveau logement plus grand dans le sud de la banlieue parisienne. Le projet de l'enfant semble conditionné à la fois à l'aménagement de la maison et la stabilité professionnelle de Théo.

Et donc la quatrième pièce, ça va être quoi ?

Normalement un bureau. En fait, on a déjà un bureau et une chambre et lui il voulait faire un pièce au sous-sol qui serait un bureau et du coup on se retrouve avec deux chambres. Donc pour le moment une chambre pour nous et une chambre... (sourire) pour un futur bébé (rire).

D'accord. OK. Vous en avez pas reparlé ?

Si. Si, si, on en a pas mal parlé. Euh, lui il sait très bien que... c'est quand il veut en gros. Moi vraiment j'attends que ça. Et mmh... Au départ, on pensait faire les travaux dans un an et il m'avait dit : « Ben, comme ça on fera les travaux et après on fera un bébé ». Et puis finalement les travaux c'est cet été, donc moi je lui ai dit : « Ah bon, tiens, on le fait cet été ! ». Et non, ouais, il va travailler en septembre, on

va pas non plus... Enfin il vaut mieux attendre quand même d'être vraiment posé.
Posé dans son travail. (France, E3)

Les conditions sont claires : Théo souhaiterait être en CDI pour mettre en route un bébé. Après plusieurs mois de travail, Théo obtient un CDI. Deux ans après, toutes les conditions sont réunies. Mais il faut encore passer à l'acte. France passe alors à la phase des allusions, des perches tendues à Théo pour lui rappeler le projet, pour qu'il se décide :

J'ai dû dire : « il faut que je rachète une plaquette de pilules », et il m'a dit : « pas la peine, ça sera ça d'économisé ! » Mais je ne sais pas si j'avais dit ça plusieurs mois d'affilée. Clairement je pense que ça lui pesait de me dire : « pas encore, reprends la pilule ». C'était une perche, clairement ! Mais j'étais surprise quand il m'a dit : « ne rachète pas ». « Mais tu es sûr ? » Depuis le temps que je lançais des perches !

Et avant il disait quoi ?

Bah, rien ! Rachète-la ! Avant il ne sautait pas sur l'occasion, au contraire. Il esquivait les discussions, les occasions, les perches tendues...

Et ça ne posait pas des problèmes particuliers ?

Non, parce qu'on pouvait quand même en parler ouvertement. Il savait très bien ma position, et moi la sienne. De temps en temps j'insistais un peu, mais j'avais des scrupules. Je savais très bien que c'est quelque chose de tellement important que ce n'est pas quelque chose qu'on négocie comme ça, en ayant l'autre à l'usure. (France, E4)

Passer à l'acte

Si un contrat est passé, quand toutes les conditions sont réunies, il n'est pas possible de le faire appliquer mécaniquement. Pour être parent, il faut en exprimer spontanément l'envie. France fait des allusions plus ou moins explicites rappelant son envie d'être mère et leur projet commun. Ces allusions, ces perches tendues de façon répétée permettent de faire vivre le projet commun et de laisser à Théo l'initiative de sa mise en route, au moment où il en aura une envie sincère, car France, de son côté, est prête :

Sur le moment, quand il m'a dit : « Allez, on y va », j'ai dit : « Tu es sûr ? Ce n'est pas parce que j'ai trop insisté ? » Mais *a priori* pas. Mais moi, j'avais peur d'avoir un peu forcé, trop insisté. Vu que ça a pris trois ans [pour concevoir l'enfant], maintenant je n'ai plus de doutes !

L'important c'était d'avoir un enfant...

Oui, mais qu'il en ait envie aussi ! Ce n'était pas un enfant toute seule. Je voulais que ce soit un projet de couple, que les deux aient la même... Même si ce n'est pas possible quantifier... S'il y en a un qui a plus envie que l'autre... mais je voulais qu'il y en ait vraiment envie ! C'est mieux, je pense ! (France, E4)

La logique contractuelle ou conditionnelle des projets conjugaux s'articule donc étroitement avec l'exigence d'authenticité des sentiments. La parole, la promesse est une logique

importante mais au moment de tenir l'engagement il s'agit d'être toujours sincère et de ne pas agir seulement par obligation.

c) Le mariage comme projet

Le mariage peut être un de ces projets qui construit ou stabilise le « nous conjugal ». Il le confirme d'autant plus fortement qu'il n'est pas vécu comme une obligation sociale mais comme un choix désormais personnel des partenaires eux-mêmes. Projet à court ou moyen terme, la préparation du mariage occupe pendant plusieurs mois le couple et associe les amis. Il est la réunion des intimités (conjugale, amicale, parentale) et par conséquent un symbole fort pour les individus. La fête fortement personnalisée (adossée à une cérémonie religieuse ou pas) permet de fêter un couple déjà bien installé et sa réussite (Segalen, 1997, Maillochon, 2008b).

Comme il n'est en rien obligatoire pour les couples, il doit être aussi négocié et contractualisé. Le mariage est un projet conjugal parmi d'autres pour les partenaires. Parmi les cinq couples de notre corpus parvenus à l'étape de l'installation dans un même logement, un seul s'est marié. Les autres ne prévoient pas concrètement de le faire. Certains ont rejeté ouvertement cette perspective. Le couple de France et Théo s'est pacé suite à la naissance de leur enfant. L'exemple du mariage sur lequel nous terminons ce chapitre n'est pas le projet le plus courant, ni le plus désirable.

Comme projet, le mariage dispose d'un scénario élaboré, en partie préconstruit, qui peut être depuis longtemps anticipé : *« C'est quelque chose de très personnel pour moi le mariage, et depuis que je suis petite fille pour moi c'est le rêve enfin voilà. C'est parce que je suis comme ça. Parce que moi depuis que je suis petite je rêve de cette robe de princesse, d'avoir mon prince charmant. Ils vécutent heureux, ils eurent beaucoup d'enfants quoi. Mais ça c'est parce que c'est voilà, c'est quelque chose qui fait très fleur bleue aussi. J'ai un monde imaginaire très bien rempli en fait là-dedans. Je suis très comédie musicale tout ça »* (Juliette, E2). Juliette, qui n'est pas baptisée, a fait sien ce scénario et ses figures imposées. Alexandre, son compagnon, catholique, donne une autre valeur au mariage qu'il souhaiterait religieux.

Les premiers échanges sur le sujet entre les deux partenaires sont sur le mode du second degré :

Oui parce qu'on voyait des potes qui se mariaient... Et, mais en fait on avait parlé du fait qu'on voulait se marier de manière globale, mais pas forcément l'un avec l'autre... Vous voyez ?

C'est-à-dire ?

C'est-à-dire que par exemple, on parlait du fait que... Ah bah moi, voilà c'est un truc, « je veux me marier, mais pas forcément avec toi ». Enfin, on le disait pas. Et Alexandre a dit : « Ah bah moi aussi », et moi : « Ah puis si on me demande j'aimerais bien avoir une bague » voilà. Mais sans se le dire trop. Et puis une fois on

a fait une petite allusion en se disant voilà qu'on se verrait bien... Mais une petite allusion quoi, rien de plus. Donc voilà, donc c'est pour ça que c'était pas...

D'accord, une petite allusion sans rien, sans rien après.

Oui oui, voilà, c'est ça. Alexandre qui m'avait dit : « Oui bah nous aussi on se mariera »... je sais pas quoi. Et donc là c'est vrai quand il avait dit ça, je me suis dit :

« Oh là là, c'est cool, on y pense »... (Juliette, E2)

Ces allusions impersonnelles permettent de faire comprendre le geste que Alexandre pourrait spontanément réaliser pour faire plaisir à Juliette. Sans parler sérieusement de mariage, les deux partenaires échangent quelques attentes sur la relation. Au tournant de septembre, un an après leur rencontre, Alexandre se jette à l'eau : « *Voilà. Donc il a attendu et en septembre il est allé acheter une petite bague... pas la vraie mais une bague pour le symbole. Et donc il m'a demandé en mariage à la maison, parce qu'il savait que j'allais réagir très bizarrement enfin... pas très bizarrement mais je suis assez émotive donc il s'est dit qu'il voulait pas me demander dans un lieu public pour que je puisse, voilà pleurer si j'avais envie de pleurer, enfin voilà, me sentir chez moi. Il avait prévu une bouteille de champagne, le petit dîner tout ça, c'était super. Donc du coup, il m'a demandé, il m'a dit qu'il m'aimait, et il m'a dit : « Est-ce que tu veux te marier ? ». Moi au début j'y ai pas cru, j'ai dit : « C'est une blague ? ». Il m'a dit : « Non, non ». Il a sorti la bague et voilà, et donc j'ai dit oui évidemment, j'ai pleuré ! » (Juliette, E2). Le projet est lancé concrètement et le couple va passer un an à le préparer. Préparation matérielle, amicale (avec les invitations) et spirituelle puisque Juliette accepte volontiers de se marier à l'église (une condition indispensable pour Alexandre). Juliette et Alexandre suivent alors une préparation au mariage qui est vécue péniblement par Juliette qui n'est pas catholique. Pour elle, la dimension religieuse fait partie du script, mais il ne s'agit pas de suivre une cérémonie toute réglée : elle veut une cérémonie qui lui ressemble aussi. « *Non mais ça me posait aucun problème. Bah je l'aime, si c'est important pour lui. Et puis en plus c'est beau les mariages à l'église. Enfin c'est ce que je me suis dit. Genre la belle robe blanche. Et puis on avait fait un truc très personnalisé déjà. De toute façon on n'a fait qu'une bénédiction. On n'a pas fait la messe, on a fait un truc perso, très personnalisé avec un prêtre qui savait que j'étais pas tout ça. On a pu lire un texte qui n'était pas religieux. On a pu mettre des musiques qui nous ressemblaient enfin, on a fait la célébration aussi à notre manière. Tout en restant aussi voilà religieuse » (Juliette, E2). Juliette souhaite personnaliser la cérémonie de façon à ce qu'elle leur ressemble et qu'elle soit conforme aux règles attendues par Alexandre.**

Pour Juliette le mariage constitue également une étape importante dans leur relation. Pour elle, le « nous conjugal » est stabilisé :

Je me dis, bon voilà, j'ai avancé. On a passé un cap tous les deux et voilà. On se l'est dit officiellement nous deux que voilà, c'était lui et moi, et je pense que c'est important, pour nous. Après je peux comprendre que des gens...

En même temps vous vous étiez déjà dit je t'aime à plusieurs reprises.

Oui mais après là c'est différent parce que quand on se marie on nous remet un livret de famille. Enfin c'est-à-dire que, aux yeux de la société, je suis Mme Martin donc je suis sa femme, donc ça veut dire que si il m'arrive déjà en plus je sais pas, quelque chose, ou lui, enfin on est protégés l'un avec l'autre. Donc c'est vraiment on forme un foyer quoi. On s'est dit qu'on s'aimait, oui effectivement, mais là on est, voilà. On peut plus partir comme ça si facilement je veux dire si... Et puis si on a des enfants ils seront protégés aussi, enfin voilà. C'est un cap parce que, voilà, envie de créer une famille aussi, enfin voilà. (Juliette, E2)

Le mariage est le préalable à d'autres projets : les enfants. Par la stabilité qu'il procure ici, il a une fonction d'assurance identitaire pour Juliette, la relation fondée sur les sentiments devient plus solide car d'autres liens contraignent les individus. Un cap est franchi dans la relation comme dans la vie d'adulte. Et Juliette peut se projeter vers d'autres futurs même si, comme elle le reconnaît, cela ne change rien au quotidien. Mais l'important est déjà fait : par la préparation Juliette et Alexandre se sont projeté ensemble dans le futur et ils ont ainsi écrit les pages de leur mémoire conjugale. Le projet suivant évoqué par Juliette est la conception d'un enfant mais tous les deux souhaitent profiter encore au moins un an de leur liberté après le mariage avant de se mobiliser à nouveau.

Chapitre 10 : Se séparer et enchaîner les séquences

A l'issue de l'enquête, à l'exception des quelques couples cités au chapitre précédent, la plupart des histoires quel qu'en soit le type que nous avons pu suivre⁵⁸ se sont terminées par une séparation. Comment les histoires se terminent-elles ? Comment s'articulent les séquences dans la biographie des individus ? Marquent-elles une continuité des registres relationnels ou au contraire des évolutions ? Comment une expérience qui n'a pas marché est-elle interprétée par l'individu ? Quelle réflexivité les individus montrent-ils sur leur expérience qui vient de se terminer ? Comment l'avancée en âge et la fin des études peut-elle jouer sur le choix du registre de la nouvelle relation ? La plupart des femmes sont encore jeunes biologiquement et pas nécessairement pressées encore par l'horloge biologique mais des décalages s'opèrent entre ceux et celles qui sont déjà « calés », en couple (cohabitants parfois) avec quelqu'un et ceux et celles qui sont à nouveau seule.

Comment se recompose la vie personnelle des jeunes après une séparation ? Cela dépend de la façon dont leur vie personnelle a été bouleversée par la relation qui s'est arrêtée et donc du stade et du type de la relation. Après une séparation les amis reviennent aux premières places du monde personnel. Les liens sont réactivés et les amis se présentent toujours plus comme des référents centraux pour l'individu.

1 Les séparations, fonction des contrats

La dimension contractuelle des relations nouées entre les deux partenaires est centrale pour la compréhension des séparations. On se sépare comme on a vécu, explique François de Singly (2011), c'est-à-dire sur la base des perspectives que portait en lui le contrat relationnel : être ensemble sans se prendre la tête dessine la perspective d'un rapprochement progressif, fondé sur des sentiments partagés, la découverte du partenaire, tout cela dans une démarche volontaire des deux partenaires. Chacun cependant peut ne pas vouloir aller au bout du processus qui est toujours conditionnel. Le risque que la relation s'arrête est inscrit dans le contrat lui-même. La séparation peut donc relever d'un désaccord sur le rythme du processus, l'un voulant avancer vers une conjugalisation, l'autre souhaitant limiter la vitesse de celui-ci. Les deux partenaires peuvent ne pas être sur la même longueur d'onde et constater le désaccord. Les deux partenaires ont essayé de se rapprocher mais constatent que cela ne peut aboutir. Plus la séparation intervient tôt et moins le moi personnel a été touché et transformé par la relation. Plus la séparation peut se faire facilement.

⁵⁸ Il y a un certain nombre de cas que nous n'avons pas pu suivre, l'enquête n'acceptant pas de continuer l'enquête, cf. annexe 2.

Dans le cas de contrat « bulle », en revanche, le moi conjugal est important et la séparation remet en cause plus d'éléments de l'identité, ce qui la rend plus difficile. Se séparer signifie alors non pas ne pas avoir de sentiment amoureux pour le partenaire mais ne plus en avoir ou l'aimer toujours mais ne pas le supporter au quotidien ou encore tromper le partenaire et montrer que la relation n'est pas partagée.

a) Les fautes dans les contrats-bulles et contrats statutaires

Le premier type de motif de séparation porte sur la rupture du contrat pour faute. L'un des deux partenaires a rompu les engagements qu'il avait lui-même acceptés. Tromper sexuellement son partenaire avec une autre personne est évidemment un motif suffisant pour rompre tous les contrats. Tiphaine apprend que Bruno l'a trompé à plusieurs reprises.

Un autre motif de rupture peut être aussi le mensonge à son partenaire. Hassan a menti à Nour en lui affirmant qu'il ne buvait plus et priait. Une amie de Nour raconte à celle-ci qu'il n'en est rien. Nour rompt immédiatement avec Hassan.

Toutes ces séparations remettent en cause une relation caractérisée par l'évidence des sentiments. Se séparer c'est alors signifier à son partenaire que la relation était fautive, car les sentiments éprouvés n'étaient pas sincères, qu'on se servait du partenaire pour des raisons peut avouables (une carte de séjour suppose Nour). C'est signifier aussi que les sentiments ne sont pas assez forts pour que le contrat soit respecté. C'est le cas de Tiphaine qui apprend que Bruno l'a trompée à plusieurs reprises et en revoyant son ex. Tiphaine sort meurtrie de cette expérience : elle a développé son côté comme Bruno, mais au final celui-ci va voir quelqu'un d'autre, a besoin de quelqu'un d'autre dans sa vie. Enfin le monde commun peut également s'écrouler quand Michel se transforme au contact de ses nouveaux copains de fac. Comme l'explique Sophie : « *Michel entamait lui aussi sa deuxième année de bio. Il a changé de fréquentations cette année-là. Il voyait de moins en moins ses amis de lycée et de plus en plus un garçon qui venait de Sceaux. Celui-ci était plus là pour s'amuser que pour étudier. Très vite, Michel a commencé à sortir, découcher et a eu ses premières expériences avec alcool et drogue. On se voyait de moins en moins et avions de moins en moins de centres d'intérêt en commun. Puis un jour j'ai appris qu'il avait découché et m'avait menti sur cela. Lorsque je l'ai interrogé, il a continué à nier puis est devenu totalement froid. A partir de ce moment, il n'a plus jamais répondu à mes appels. J'ai donc compris que nous étions séparés. J'ai appris quelques mois plus tard qu'il m'avait trompé durant les dernières semaines de notre relation, a priori pour tenter de nouvelles expériences* » (Sophie, E4). La logique de l'amusement et de l'expérience peut conduire certains partenaires à vouloir s'extraire d'une relation qui leur paraît trop enfermante. Le mythe de la perte de soi (Singly, 2011) peut conduire l'individu à chercher à se réinventer, se développer en dehors de la relation conjugale. C'est la voie que Michel semble avoir choisie. Sophie se retrouve seule avec un moi conjugal orienté vers un

Michel qui est parti. C'est la chute pour elle qui comprend que l'image qu'elle a construite ne satisfaisait plus Michel, limitait même son propre développement.

b) Les désaccords dans les contrats sans prise de tête.

Les couples qui ne se prennent pas la tête se séparent souvent sur le schéma du désaccord. Il y a deux versions de ce désaccord : les deux partenaires constatent qu'ils ne donnent pas les mêmes objectifs à la relation ; les deux partenaires peuvent constater que les sentiments ne viennent pas. Dans les deux cas, la séparation ne correspond pas à une blessure narcissique dans la mesure où un individu peut choisir à un certain moment de ne pas continuer une relation pour des raisons personnelles (et pas en raison du partenaire). Axel par exemple met des distances dans sa relation avec Aline. Il ne souhaite pas rencontrer sa mère, il ne souhaite pas rencontrer ses copines les plus proches, il préfère quand il est sur Paris la compagnie de ses propres copains. Axel ne dessine pas de futur à la relation : il évoque plutôt des projets personnels (son futur travail en tant que journaliste de guerre), son projet de poursuite d'étude en Angleterre dans lesquels Aline n'a pas de place. Celle-ci est blessée par le manque d'égards de son partenaire et lassée de son manque d'investissement dans la relation : « *Donc ça s'est fini car il n'était pas très présent, il faisait pas beaucoup d'efforts, on se voyait de moins en moins. Il était revenu vers moi une fois en revenant de Thaïlande. Il était directement revenu chez moi, donc là on s'est vus mais après, non, car moi j'étais en train de passer mes concours de professeur des écoles. Donc moi j'avais mon concours qui me prenait énormément de temps, et lui était en sciences po. Il avait pas le temps non plus pour moi. Et donc il m'a lâchée une semaine avant la fin de mes concours* » (Aline, E3). A l'issue de la relation, Aline est déçue et en colère. Axel est qualifié d'égoïste qui ne veut pas s'engager en couple. Ce refus ne constitue pas une blessure narcissique pour Aline. Son moi personnel n'est pas ou peu troublé par la séparation qu'elle avait elle-même anticipée. La rupture avec Axel, l'égoïste n'élimine pas tous les contacts. Celui-ci n'était pas prêt à s'engager, à ce moment de sa vie où il construisait ses statuts, mais il n'a rien contre Aline. Les échanges se poursuivent donc par mail et ils se revoient sur Paris quand il revient. Tous les contacts ne sont pas rompus à la différence des relations avec Michel.

De la même manière, Sandra et Karim se quittent après un peu plus de six mois ensemble parce que la relation ne lui semble plus satisfaisante : « *Euh, son père était venu donc je l'ai quasiment pas vu. Ensuite il a eu des petits soucis. Alors le problème c'est que Karim ne parlait pas. De ce qu'il se passait. Euh, il avait des soucis etc. donc je ne le voyais pas. Et là en fait sur les deux derniers mois où on était ensemble, sur les deux derniers mois je l'ai vu que deux heures. Euh, comme relation de couple c'était un peu. Enfin moi personnellement c'était pas ce que je recherchais et je lui ai dit. Donc euh, j'ai fini par craquer et lui dire que c'était pas ce que je voulais et, qu'il valait mieux qu'on se sépare. Euh, qu'est-ce qu'il s'est passé entre temps... ? Pas grand-chose puisque je ne le voyais pas. C'est euh... Je l'avais au*

téléphone de temps en temps. Alors si, parce qu'il a essayé de faire, parce qu'il y a un moment où j'ai craqué et je lui ai dit que, que le fait de le voir que quelques heures par semaine ça me suffisait pas et que moi j'avais besoin de l'avoir un peu avec moi, etc., donc il y a un moment il a essayé de faire des efforts et il m'appelait, etc., sachant qu'il n'avait plus de téléphone, qu'il n'avait pas internet » (Sandra, E2). Pour elle, Karim ne remplit pas sa part de contrat : « Donc il m'expliquait pas ce qu'il se passait, il m'expliquait pas où il en était. Euh, bah je pars du principe que quand on est en couple, euh, on est pas forcément obligé de se dire tout parce qu'il y forcément des choses qu'on garde secrètes et tout mais il y a un minimum. Je pars du principe que quand il y a, quand il y a une des deux personnes du couple qui a des emmerdes euh, bah on en parle. Ou on essaye de régler les problèmes à deux. Sinon ça sert à rien qu'on soit en couple. Si c'est que pour les bons moments, c'est pas la peine. Donc voilà, là on s'est séparé, ouais il y a un mois d'un accord, plus ou moins commun on va dire. Moi j'étais pour qu'on se sépare, lui pas vraiment » (Sandra, E2). Sandra veut construire une intimité avec son partenaire, ce que celui-ci refuse. Elle ne lui en veut pas, elle est sans haine, mais estime qu'il n'est pas prêt pour la vie de couple : « Mais après je peux rien lui reprocher, c'était un amour, etc. mais bon, il sait pas ce que c'est que de gérer une vie de couple, c'est ce que je lui ai dit, je lui ai dit, j'espère que la prochaine fille avec qui tu seras, tu répéteras pas les mêmes erreurs quoi. Tu seras un peu plus présent. Enfin moi, quand t'es en couple tu, tu, tu vois la personne. Enfin, tu as besoin de passer du temps avec elle » (Sandra, E2). Sandra se sent prête à « passer à autre chose » puisque l'expérience avec Karim n'a pas été concluante. Celui-ci lui a permis de vivre une transition par rapport à sa précédente expérience.

2 La reconfiguration de la vie personnelle : le renforcement de l'amitié

La recomposition de la vie personnelle après la séparation prend des formes différentes selon la façon dont le moi a été modifié lors l'entrée en couple. Pour les couples bulles et pour les partenaires « nous d'abord », la séparation signe l'effondrement du « moi conjugal ». Le risque d'effondrement personnel est important quand le moi conjugal a transformé aussi l'ensemble du moi ancien. Pour les couples qui ne se prennent pas la tête ou les partenaires « toi et moi », la perte du moi conjugal est compensée par le maintien d'un moi personnel qui a été préservé. Dans le premier cas, il faut se reconstruire, éventuellement en renouant avec ce que l'on était, dans le second cas, il faut continuer à être soi-même en tournant la page. L'individu dans les deux cas recentre sa vie personnelle sur lui-même (en tant qu'individu autonome, porteur de capitaux propres : il souhaite respirer, penser à lui) et s'il le peut sur les amis qui (re)-deviennent ou continuent d'être des autrui significatifs pour cette phase de transition.

a) Penser à soi [et progresser]

Après la séparation, l'individu essaie de se mobiliser d'abord sur lui-même. Il peut essayer de conforter, de consolider ce qui fait lui donner une valeur sociale propre : ses statuts personnels.

Quand il t'a quitté tu as été vers qui...

Sur le coup personne, parce que j'étais dans mon concours et que je ne voulais pas le foirer. Je me disais que j'avais raté ma vie amoureuse, et qu'il fallait pas que je rate celle professionnelle, donc j'ai tout mis dans le concours. (Aline, E3)

Quand la relation cesse, l'individu ne perd pas toute valeur, il peut continuer à disposer d'une identité sociale par ses statuts. Aline parlait déjà dans l'entretien précédent de son projet d'être institutrice, c'était déjà un projet qui la définissait et qu'Axel appuyait. Aline maintient la réalisation de ce projet qui la définit personnellement et socialement.

« Penser à soi » est aussi la réaction de Séverine lorsqu'elle est quittée par un précédent partenaire : « *Ouais, ça m'a apporté à la fois, de ne pas m'accrocher trop vite, et de faire attention à moi, et de m'occuper de moi d'abord* » (Séverine, E3). Elle ne veut plus que le couple soit un sacrifice pour elle, et souhaite se protéger davantage qu'elle ne l'a fait. Elle souhaite surtout prendre le temps et ne pas « s'accrocher trop vite à un nouveau partenaire », pour ne pas être dépendante de lui dans la relation.

Avoir des aventures

Penser à soi a donc également une dimension relationnelle : c'est voir des partenaires mais sans s'engager sans faire couple. La séparation ouvre souvent une période où l'individu a une période dans laquelle il enchaîne les rencontres éphémères, sans penser à faire couple, juste pour se valoriser et oublier le partenaire précédent.

[Pendant l'été] j'ai tout le temps travaillé en tant que caissière dans une piscine, donc j'ai eu une aventure avec un maître nageur (rires), entre autres.

Ça a duré combien de temps ?

Oh pas longtemps, c'était plus un flirt. Lui habitait avec sa femme et son enfant donc bon... (rires) (Aline, E3)

Aline privilégie les amours de vacances, relations à durée déterminée, qui aura d'autant moins de suite que la personne choisie est déjà engagée familialement par ailleurs.

Avant de quitter le logement conjugal, lors d'une soirée passée avec ses copines, Caroline fait la connaissance de Nader, un ami d'ami. Elle a une aventure avec lui qui la rassure. En couchant avec ce jeune homme, elle se rend compte qu'elle éprouve encore du désir sexuel et que tout se passe bien quand ce n'est pas avec Jamie. Ils se revoient à plusieurs reprises sur deux semaines, sans engagement : « *Ah oui mais c'était juste que sur le moment je pense que j'avais besoin de ça et que ça m'apportait de la légèreté à un moment où j'avais besoin de penser à autre chose quoi. Sans que ça soit mal intentionné de ma part et prémédité enfin je*

m'étais pas dit : « Je vais sortir avec lui pour me changer les idées ». Ça s'est fait comme ça. Mais c'était un truc léger et je savais pertinemment que, de toute façon, j'aurais pas pu faire autre chose avec lui » (Caroline, E4). Au moment de la séparation, cette jeune femme ne souhaite pas refaire couple, mais elle trouve valorisant d'être avec un jeune homme à qui elle plaît et qui lui redonne confiance physiquement et sexuellement. Quelques jours plus tard, le 31 décembre, lors de la soirée de réveillon, elle couche avec un autre jeune homme, Nonce : « Il y avait d'abord un dîner chez elle, et il y avait un ami à elle et son copain qui s'appelle Nonce, que j'avais déjà vu deux-trois fois avant... voilà. On est au dîner, tout se passe bien enfin voilà et après on va dans une soirée chez un autre ami à eux que je connaissais pas, où il y a plein de gens. Donc tout le monde a bien picolé, c'est minuit, tout le monde boit du champagne, tout le monde picole donc tout le monde est un peu alcoolisé et donc voilà que je me retrouve à sortir avec ce Nonce (rires) » (Caroline, E4). L'aventure participe de la « déconjugalisation » par rapport à la séparation. Caroline écoute en cela les copines qui ont organisé la rencontre : « Finalement ça s'est passé mais j'avais pas du tout ça en tête quoi. Peut-être que c'est aussi un besoin de changer d'idées parce qu'au final ça va très mal et c'est vraiment combler un mal en fait. Mais là c'était plus dans l'esprit de... c'était vraiment dans la conséquence du fait qu'elle avait insisté énormément parce qu'on ne l'aurait jamais fait de notre propre chef » (Caroline, E4). Caroline a l'impression d'un lien particulier avec Nonce qui est vécu « sans se prendre la tête » : « Et je pense que c'est ça qui m'a apporté, ça m'a... encore une fois après Nader, ça m'a permis de pas tomber dans une dépression, ça m'a changée. Enfin je sentais qu'il m'apportait en fait beaucoup et que j'avais envie de continuer comme ça avec lui quoi. Mais pas en me disant : « C'est égoïste, je prends ce qu'il me donne parce que ça me permet d'être bien ». J'avais l'impression d'être bien avec lui. Je passais de longues journées avec lui. Le soir on n'arrivait pas à se quitter enfin c'était des moments sympa et... avec lui. Ça n'aurait pas été le cas avec n'importe qui non plus (...) On vivait le moment présent sans jamais se projeter et moi je me projette jamais donc je pense que... enfin non on appréciait beaucoup passer du temps ensemble mais les débuts... je pense que enfin en tout cas moi je me vois pas parler de comment on voit les choses après quoi. On vit les choses comme elles viennent » (Caroline, E4). Caroline ne veut pas reformer couple mais elle commence une relation suivie dont les contours au départ sont encore flous. Seule l'envie de retrouver son partenaire, Nonce, semble évidente (ce qu'elle ne ressentait pas pour Nader). La jeune femme est heureuse de se sentir appréciée par quelqu'un qu'elle apprécie. Elle sent moins la solitude et le poids de l'échec de sa relation avec Jamie. Si elle ne se projette pas vers le futur, elle ouvre des possibles qu'elle ne soupçonnait pas par la redécouverte de sa sexualité de sa capacité à séduire et de la légèreté de la conversation après des années de tensions conjugales.

S'effondrer

Après la séparation brusque avec Michel, le moi conjugal qui avait pris toute la place dans la vie personnelle s'effondre : « *J'ai eu une grosse période à vide puis petit à petit ça s'est arrangé. Par période à vide j'entends le moral très bas. Pas de sortie, plus trop d'appétit, beaucoup de larmes, une petite déprime quoi* » (Sophie, E4). Sophie dans l'entretien précédent, qui a eu lieu quelques mois avant le changement brutal du comportement de Michel estimait qu'elle ne voulait pas faire de nouvelles rencontres, qu'elle souhaitait renforcer « son côté comme Michel » et ne pas changer. La séparation brise l'image d'elle qui avait été créée en lien avec Michel : ce moi conjugal qui n'est plus validé par Michel, même rejeté par Michel. La perte de l'autrui significatif central signe le début de sa dépression où elle a du mal à savoir quelle image présenter aux autres où elle s'isole.

b) L'amitié protectrice

Les amis deviennent pour les enquêtés qui se sont séparés les référents centraux, les personnages principaux vers lesquels s'oriente la vie personnelle. Pour certains il s'agit de retrouvailles compliquées car les amis avaient été négligés, pour d'autres, ces relations marquent la continuité d'une vie amicale qui a toujours été entretenue pendant la vie de couple, pour certains enfin les relations sont trop abîmées pour pouvoir renaître facilement.

Le retour vers les amis

Après avoir vécu dans une bulle il peut être compliqué de renouer avec les amis qui ont été ignorés, voire parfois snobés. Tiphaine avait fait le vide autour d'elle en se coupant de ses copines. Elle ne voyait plus que les amis de Bruno, présents sur Paris. Le moment de la rupture avec celui-ci est aussi un éloignement par rapport à ce réseau amical qui prend parti contre Tiphaine : « *Je les ai vus de moins en moins, fallait que je bosse, j'essayais de pas voir des gens tout le temps. Puis j'ai rompu avec eux vraiment à partir du jour de l'an donc Grand Chêne, Mano, stabilité femelle... Quand j'ai appris le grand truc sur Bruno, j'ai coupé les ponts parce que je me suis rendue compte qu'ils en avaient rien à foutre, je sais que c'est normal qu'ils soient plus proches de Bruno, mais bon ils auraient pu essayer de me soutenir aussi, ils auraient pu prendre un peu parti. Puis je me suis faite même dire que c'était ma faute si Bruno m'avait trompée, par Grand Chêne, sur MSN, comme quoi je devais pas le satisfaire sexuellement (...). Et donc voilà à partir de là je l'ai vraiment squizzé. Et vu que ces gens-là je les voyais relativement souvent, surtout Grand Chêne, ben par la suite j'avais moins d'activité sociale qu'avant* » (Tiphaine, E3). Le rapprochement des jeunes femmes du réseau amical masculin est aussi un risque pour elles en cas de rupture, ces amis restant souvent loyaux au partenaire (Maillochon, 2003). Tiphaine choisit de s'éloigner en voyant l'absence de soutien des copains qui répètent les explications données par Bruno sur la séparation sans même essayer de se défendre, montrant aussi le caractère « optionnel » de ces amis. Aline se recentre sur ses amies personnelles plus anciennes : « *l'année dernière, j'ai*

retrouvé une copine de lycée que j'avais pas vu depuis quatre ans, et donc c'est par une autre copine que je l'ai retrouvée. Et le fait de se retrouver à trois, c'est plus sympa, c'est devenu un peu les potes fixes que tu vois tout le temps » (Tiphaine, E3). Retrouver les copines d'avant Bruno, renouer avec son moi passé, celui d'avant Bruno, retrouver des copines qui n'ont pas connu le mépris de l'école de commerce, qui ont une image aimable de soi, tel est l'objectif pour continuer au quotidien. Avec ces copines, Tiphaine trouve la légèreté de sa période d'amusement d'avant Bruno. Les copines se soutiennent mutuellement dans leurs nouvelles histoires intimes : *« On vient se poser chez moi, on boit des bières, on a des discussions philosophiques, puis on parle de mecs! On se fait nos petites soirées pépères! Puis on sort de temps en temps, on a eu des périodes où on allait dans les bars »* (Tiphaine, E3). Elle renoue également avec les amies qui ont connu Bruno et qui n'étaient pas très positives sur la relation au début et dont elle s'était éloignée : *« Sabrina elle s'est mise directe de mon côté. Elle est comme moi elle prend grave partie, ce qu'on peut me faire à moi, elle le prend pour elle, un peu comme mes copines proches mais c'est moins évident car elles le connaissent pas, alors que Sophie ça fait grave du bien, elle l'insulte et tout, donc voilà »* (Tiphaine, E3). Sabrina renforce le choix de son amie de s'être séparée de Bruno, un discours qu'elle lui avait toujours tenu. Elle fait le choix de l'intimité avec Sabrina, une intimité anti-Bruno : *« Elle en fait j'ai toujours changé de rapport avec elle en fonction de comment j'étais avec Bruno, en gros : plus j'étais proche de Bruno plus j'étais éloignée d'elle et inversement. Donc je me dis que si je la vois plus, je serai complètement éloignée de Bruno »* (Tiphaine, E3).

Comme les copines de lycée de Tiphaine, Sabrina offre des retrouvailles avec sa légèreté d'avant Bruno, avec son moi d'avant : *« On a recommencé à bien se parler avec Sophie, on se remet direct dans l'ambiance d'avant, puis ça me remonte le moral d'avoir repris contact avec elle, car j'ai l'impression qu'elle prend les choses très légèrement et ça te fait grave dédramatiser »* (Tiphaine, E3).

Sophie avait également fait place nette avait privilégié la vie avec Michel aux relations avec ses amies. Lorsque Michel la quitte, celle-ci se retourne vers ses copines : *« En ce qui concerne mes amies, j'ai eu beaucoup de soutien de Marthe et j'ai retrouvé d'autres amies du lycée, comme Amandine et Sabrina. Elles étaient elles aussi célibataires, on s'est donc serré les coudes. Amandine, surtout, a été très présente, d'autant qu'elle connaissait bien Michel, ils étaient amis avant qu'il devienne mon copain »* (Sophie, E4). Renouer avec les copines c'est retisser les fils de son passé avec les copines qui ont suivi la mise en couple et qui peuvent comprendre ce qui s'est passé. Sophie va nouer de nouvelles relations également : le soi doit progresser, avancer et ne pas rester dans le passé. L'amitié tisser des ponts entre le passé et le futur : *« J'ai trouvé un job d'étudiante, ça m'a beaucoup aidée. J'ai travaillé comme caissière à Méga-Market, avec beaucoup d'autres étudiants. Je m'y suis fait des copains-copines, j'ai même eu un petit copain pendant un temps »* (Sophie, E4). Devoir faire une activité en contact avec le public, une activité structurée par des rôles assez standardisés,

tirent Sophie de son isolement et l'oblige à composer une nouvelle image d'elle-même, de supporter le regard et l'interaction face à d'autres personnes. Elle rencontre des gens nouveaux qui ne la connaissent pas personnellement. Toutes ces conditions lui permettent de se reconstruire un moi nouveau, différent de celui de Michel. La vie personnelle de Sophie se réoriente : elle est plus centrée sur les études qu'elle poursuit et sur les amis anciens et nouveaux qui la tirent progressivement de son isolement.

Les copains, toujours plus centraux pour la vie personnelle

La vie personnelle d'Aline se recentre sur les amis qu'elle n'a pas quittés pendant la période où elle sortait avec Axel. Les rencontres se font plus fréquentes et les projets, les activités acquièrent une dimension plus « amicale » :

[Cet été] je suis partie quatre jours en camping avec les copains, les X-friends, en camping du côté de Biarritz. (Aline, E3)

En général, vu que là en ce moment j'ai beaucoup de temps libre, y'a au moins deux soirs réservés aux X-friends.

Vous faites quoi ?

Toujours la même chose : soit on va boire un verre dans un bar, soit on squatte, ici dans mon appart ou dans une maison libre. Sinon mes copains de l'IUFM, donc Jean, on est une petite bande de cinq, donc on essaye de se voir aussi en dehors de l'IUFM (Aline, E3)

Aline resserre les liens avec son réseau ancien mais s'ouvre aux nouvelles personnes de son travail. Les X-friends gèrent son identité passée et les copains de l'IUFM son identité de jeune femme qui se projette vers le futur.

Tous les liens personnels ne sont cependant pas réactivés après la séparation. Aline reste toujours distante de ses parents : *« Moi je considère que les amis c'est bien plus important que la famille, ce qui peut paraître bizarre mais bon je m'entends pas très bien avec ma famille. Et je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai mon appartement. Du coup, ça se passe beaucoup mieux avec mes parents. En fait, je suis venue habiter ici en décembre, c'est l'appartement de mes parents, et je me sens beaucoup mieux dans ma peau, j'ai plus de comptes à rendre, et point de vue famille, j'essaye d'aller les voir une fois par semaine, vu que c'est à cinq minutes d'ici, mais bon on discute pas plus que ça. Ils savent rien de ma vie, et justement maintenant encore moins, je leur raconte rien »* (Aline, E3). Les parents ne sont pas des autres significatifs pertinents pour Aline dans la mesure où ils s'autorisent à juger ses actes sans forcément la soutenir.

De la même manière Tiphaine explique que pour sa vie intime, elle n'est pas proche de ses parents : *« Mes parents c'est pas mes potes, je leur ai dit que je sortais avec Bruno genre un jour avant qu'on emménage ensemble, je leur raconte rien sur les mecs, le strict minimum. Je leur avais dit quand j'avais cassé avec Bruno, mais on n'en a pas trop reparlé par la suite.*

J'y vais que le week-end les voir, c'est des relations cordiales mais sans plus. J'ai pas les mêmes attentes qu'eux dans la vie, ils sont très posés » (Tiphaine, E3). Ces deux jeunes femmes offrent une « conversation résumée » à leurs parents. Ils donnent les principaux jalons (début d'une histoire sérieuse, fin de celle-ci) mais ils ne partagent pas comme avec leurs amis de « conversation intense », c'est-à-dire d'intimité qui permet d'expliquer leurs doutes, leurs questions, et de chercher des solutions, avec des personnes qui partagent les mêmes attendus, les mêmes présupposés ou du moins qui peuvent les comprendre.

L'aide des copines et des copains

Les copines qui ont suivi l'histoire deviennent les référents principaux, indispensables pour interpréter les sentiments confus ressentis après la rupture. Après la séparation, et après quelques aventures qui lui ont permis de tester ses sentiments vis-à-vis d'Axel, Aline prend conscience du manque de celui-ci : *« Oui une fois le concours terminé, j'ai eu des petites aventures, mais je repensais à Axel, j'en parlais à Marielle, et elle m'a dit que c'était des coups de nostalgie mais que je ne l'aimais pas vraiment, et c'est vrai »* (Aline, E3). Le manque généralement interprété comme signe de l'amour (cf. chapitre 7) est ici codé avec l'aide de Marielle comme un sentiment d'une autre nature. Aline n'est pas « vraiment » amoureuse (même si elle en ressent les signes).

Les amis peuvent ainsi typifier *a posteriori* l'ex-compagnon ainsi que les chances de remise en couple : *« Il est très très égoïste. On s'est revus une fois quand je suis descendue à Lyon voir une amie et comme il habite à Lyon on s'est vus pour récupérer des affaires et je sais plus où je voulais en venir... qu'il était égoïste et que comme tous ses potes me disent, il n'est pas près à vivre avec une femme, donc il terminera seul »* (Aline, E3). La séparation révèle la vérité des êtres : les amis comme Marielle ou les X-friends aident à typifier de façon définitive la vraie nature de l'ex. L'aide des amis qui connaissent Axel et qui ont suivi la relation jusqu'à son terme est précieuse pour Aline, mais lorsque celle-ci est belle et bien finie, sans perspective de retour, Aline va recomposer son réseau de confidents.

Donner le change

Lorsqu'Aline a acquis la certitude qu'elle ne peut pas renouer avec Axel, elle doit alors montrer qu'elle peut reconstruire sa vie personnelle sans lui. L'enjeu est de ne pas s'effondrer, de ne pas montrer que l'ex lui manque, qu'elle en est encore sentimentalement dépendante. Revoir les copains doit permettre de montrer combien Aline vit bien un quotidien sans Axel. Les liens amicaux se spécialisent encore plus entre les amis à qui l'on se confie et ceux à qui on présente une face lisse de la personne qui assume la vie en solo :

En fait contrairement à avant, quand y'a quelque chose qui va pas, je vais pas en parler à tous les copains, je me débrouille toute seule ou bien j'en parle à une personne, mais je ne suis plus habituée à le dire à tout le monde.

Tu l'as trop fait avant ?

Oui, je me plaignais souvent, dès que j'avais quelque chose qui n'allait pas, tout le monde était au courant et c'est pas forcément bien, ça t'apporte pas grand-chose, ça aide pas, je préfère paraître joyeuse devant tout le monde et avoir le grand sourire qu'être déprimée. (Aline, E3)

Jean, collègue de l'IUFM, devient une personne référente pour Aline car il partage les mêmes préoccupations et les mêmes soucis de travail et puis il a partagé une aventure sexuelle avec Aline : « *Dans mon travail, avec mes stages dans des écoles très difficiles, j'ai vraiment eu des coups de déprime, et le seul qui était là pour me soutenir c'était Jean qui aussi est professeur des écoles et qui comprenait. C'était vraiment mon grand soutien, et c'est vrai que maintenant, quand je vais pas bien, j'ai besoin de voir Jean. C'est lui que j'ai envie d'appeler en premier. Je sais qu'il peut être là quand ça va pas* » (Aline, E3).

L'éloignement durable des amis

A partir de la longue relation avec Jamie, Caroline s'est en partie coupée de ses confidentes. Sa plus proche amie, Emilie est partie à l'étranger. Elle a renouvelé son stock d'amis avec les camarades de l'internat (médical), Elena, Sophie, Clémence, dont elle se retrouve proche et avec lesquelles elle sort au moment de la séparation. Ces amies vont favoriser les rencontres avec de jeunes hommes dans une logique de l'amusement et de consolation par rapport à la séparation. Si elle continue à avoir une sociabilité amicale, Caroline a tournée le dos cependant à une logique de la confiance amicale. Lors de l'entrée en couple elle assumait l'aide de copines comme Emilie qui lui disait quoi faire avec Jamie. Aujourd'hui elle assume davantage une logique sans autrui significatif de substitution : « *Non mais c'est vrai, ça c'est un truc que je fais jamais enfin je parle pas de moi* » (Caroline, E4). Son moi conjugal avec Jamie lui a fait perdre le goût des échanges avec Emilie : « *Je déteste le téléphone donc je ne l'appelle jamais, enfin je l'appelle quand c'est utile et je l'appelle jamais pour blablater quoi. Ça jamais, jamais. Donc non c'est si jamais je vois des gens dans des circonstances particulières que je vais éventuellement parler de moi mais ça arrive vraiment pas souvent hein* » (Caroline, E4). Caroline rejette même l'aide des copines qui la suivent et oublie l'aide apportée par Emilie au moment de l'entrée en couple avec Jamie : « *J'aime pas parler de moi et alors ça j'ai jamais su demander de l'aide genre... pour moi c'est plutôt une marque de faiblesse que de... mais je sais très bien que ça ne l'est pas mais c'est comme ça que je le vis et je ne le fais pas. Voilà* » (Caroline, E4). Ne pas paraître faible, telle peut être l'attitude générale adoptée par Caroline : ne pas s'effondrer et montrer qu'elle est dépendante sentimentalement de Jamie. Montrer qu'elle est suffisamment indépendante pour vivre sa vie. C'est reprendre le contrôle de sa vie que d'avoir des expériences rapides et de courte durée. Mais elle refuse de se confier à ce moment-là pour ne pas montrer combien elle reste très amoureuse de Jamie qu'elle revoit régulièrement.

La réflexivité sur l'expérience passée

La fin de la relation est l'occasion de réaliser un certain travail réflexif sur soi, à clarifier ses attentes vis-à-vis de la vie de couple, des partenaires, de ce que l'on est prêt à accepter pour une prochaine relation. La situation d'entretien permet aussi ce genre de dresser ce genre de bilan. Les individus peuvent mieux interpréter et revaloriser les différentes phases de leur trajectoire amoureuse. La séparation d'avec Bruno modifie profondément le regard de Tiphaine sur son passé :

J'avais pas eu d'histoires sérieuses avant, c'était soit des histoires qui duraient pas, soit des histoires qui duraient mais dont j'en avais rien à foutre.

Et t'en gardes quoi comme souvenir de cette période là?

Un assez bon souvenir, parce qu'au final sortir avec des mecs qu'on kiffe pas, ou qu'on kiffe pas longtemps, on en garde que du positif, j'ai presque pas morflé, y'a eu juste un peu d'attachement mais vu que ça durait pas longtemps on n'avait pas trop le temps, et c'est aussi un souvenir de je fais ce que je veux avec les mecs. Pour être honnête y'avait aussi des moments de bad : « pourquoi j'ai jamais eu de relations sérieuses » mais je me rendais pas compte que j'étais mieux célibataire.

Parce que maintenant que tu l'as eu ta relation sérieuse !! T'en penses quoi?

Ca m'a changé, je suis plus la même, je suis un peu dans la même situation qu'il y a deux ans, c'est-à-dire que les relations que je peux avoir je les prends pas au sérieux, c'est vrai que cette histoire avec Bruno m'a marquée et reste dans mon esprit, je suis carrément plus blasée de la vie, je suis carrément plus prévenue aussi, à savoir que c'est pas ce que je veux une relation sérieuse. Je vais plus avoir de moment de bad à me demander pourquoi j'ai pas de mec fixe, bien sûr y'a des moments où je me sens seule, normal comme toutes les filles qui n'ont pas de mecs pour les prendre dans leur bras, mais je vais pas me dire que je veux une histoire sérieuse, ça c'est clair et net, je me trouve carrément plus réaliste. C'est normal en même temps, j'ai mûri, ça veut pas dire dans le sens positif du terme, mais ça veut dire que j'ai évolué sur ce sujet.

Quand tu dis plus la même, c'est que tu idéalises beaucoup moins ?

Avant j'avais aussi l'impression d'être blasée, mais je le disais moins, puis pour moi c'était évident que j'allais avoir aussi des relations sérieuses, avec le temps un jour ou l'autre, et c'est vrai que quelque part j'idéalisais, c'était là et je savais que ça arriverait, que ça allait pas forcément être un truc génial mais que je pourrais m'investir un jour avec un mec. Par contre je m'imaginai pas vivre une histoire aussi forte, ça c'est clair, pas à ce moment-là en tout cas, moi j'imaginai plus ça « on reste ensemble pour rester ensemble » sans qu'il y ait quelque chose de très intense (Tiphaine, E3).

Un basculement du regard s'opère en raison d'une entrée dans une conjugalité plus adulte. Avant Bruno, le répertoire dominant des relations de Tiphaine est l'amusement. Mais celle-ci

est soumise aux pressions normatives de la logique personnelle : le fait ne pas avoir de relation qui dure avec un partenaire la fait douter d'elle-même de ce qu'elle représente auprès des hommes car elle n'est pas hostile au départ à une relation stable. S'amuser peut être vu comme un échec : c'est le signe de la difficulté à garder un partenaire. La relation avec Bruno de ce point de vue la fait entrer dans un autre monde : elle est capable de rester avec un partenaire et même d'avoir une grande histoire passionnée avec lui. La relation avec Bruno fonctionne comme « rite d'institution ». Au moment de l'entretien, Tiphaine retrouve un registre de relations légères, mais elle n'est plus la même. Avoir des aventures n'est plus un choix par défaut, mais un choix positif, une affirmation personnelle à ce moment de sa trajectoire, du rejet de registres relationnels plus sérieux. Elle met elle-même des barrières au sérieux des relations. Les moments de solitude qu'elle peut vivre ne renvoient plus à une interrogation sur elle-même, sur le champ de ses possibles relationnels, mais plutôt à la contingence des rencontres. Ce bilan réalisé par Tiphaine rejoint l'ambiance de légèreté qu'elle retrouve avec ses copines.

3 L'enchaînement des séquences

Après l'intermède de l'amusement les nouvelles séquences peuvent marquer un renouveau ou un retour en arrière : la rencontre avec un nouveau partenaire peut inaugurer une nouvelle histoire. Les partenaires cependant échaudés par la précédente rencontre mettent un certain nombre de barrières au développement de la relation. Certaines rencontres conduisent à des relations de transition qui permettent de supporter le choc de la séparation mais qui ne conduisent pas à un approfondissement des sentiments mutuels. Une autre trajectoire est celle du retour de l'ex. Les expériences avec des partenaires transitoires, le manque de la relation avec l'ex peut aviver les sentiments amoureux. Le moi conjugal ne disparaît pas d'un seul coup. Les deux partenaires peuvent alors renouer. La troisième voie est celle d'une nouvelle relation dont on analyse les conditions. Nous allons montrer que les barrières relationnelles qui sont posées comme des préalables à la rencontre, les conditions à la poursuite de la relation constituent des limites qui n'éteignent pas le sentiment amoureux mais aussi au contraire font système avec une certaine forme de romantisme. L'amour perdure malgré la fragilité des liens. Une nouvelle séquence peut commencer sur cette base.

a) Les autres de transition ?

La fin d'une histoire n'est pas la fin car il y a une certaine inertie des sentiments. Aline pense toujours à Axel et se met à sortir de façon suivie avec Sébastien qui a une histoire très proche d'elle. A partir d'un certain moment elle a acquis la certitude de ne pas être amoureux de celui-ci mais il lui fait du bien (et réciproquement pense-t-elle).

Donc Sébastien tu ne l'aimes pas ?

Sébastien c'est compliqué aussi.

Vous vous êtes mis comment ensemble ?

A peu près une semaine après que ce soit fini avec Jean. Enfin moi, j'ai besoin pour passer le cap. Juste après, on s'est revus, puis on est sortis ensemble, donc là ça fait trois mois. Mais ça se passe pas très très bien car le problème c'est que lui aussi fait passer ses potes en priorité, donc on se voit jamais. Il a eu une histoire très douloureuse qui s'est finie en août dernier, ça a duré quatre ans avec elle, et maintenant il fait aussi passer ses potes d'abord, et moi c'est la même chose.

Vous êtes un peu pareil ?

Voilà, c'est notre transition. On le sait très bien, je pense qu'on a plus une relation d'amis qu'une relation amoureuse. (Aline, E3)

Plus une relation d'ami, signifie une relation pour laquelle il n'y a pas d'exclusive ni de préférence de l'ami par rapport aux autres amis. Aline est une ami parmi d'autres avec laquelle il couche, une sexfriend. Le contrat est limité au lit et aux conversations, mais ils font peu de choses ensemble et ne partagent pas leurs amis et n'ont pas envie de voir progresser la relation dans le sens d'une plus grande intimité. Aline laisse cependant une chance à cette relation, à moins qu'elle ne laisse à Sébastien le temps de se stabiliser professionnellement avant de casser : *« Là j'attends car il vient de finir ses études et il cherche un travail, donc j'attends de voir, car il me dit qu'il aura du temps après, il me dit que ça se passera mieux donc pour l'instant j'attends vraiment qu'il ait un travail, voir comment sa nouvelle vie ça peut se passer »* (Aline, E3).

Celui-ci met des limites ou des barrières dans l'avancée de la relation. Il évite de s'investir et Aline fait de même : *« Ça fait trois mois que je lui demande, mais Monsieur n'a pas le temps, n'a pas l'argent, n'est pas prêt à partir en week-end, il veut même pas dormir ici, j'arrive pas à comprendre. Il habite encore chez ses parents, et je vais jamais chez lui, donc soit il me sort des excuses en me disant qu'il a quelque chose à faire le lendemain soit il dit qu'il préfère dormir chez lui, chose que je comprends mais bon voilà. Lui il pourrait avoir une double vie, ça m'étonnerait pas (rires)! »* (Aline, E3). Aline paraît amusée de la perspective d'une double vie de Sébastien car elle est au fond assez indifférente à la suite de la relation à laquelle elle voit peu de perspective.

Car outre l'investissement limité de Sébastien, elle constate des différences sociales qu'elle juge plus difficiles à accepter : *« Sébastien je le vois une fois dans la semaine et en général une fois le week-end, par exemple pour courir, comme aujourd'hui, on est partis courir ensemble, on se fait des petites activités comme ça. Mais disons qu'en ce moment il a un problème car il a toujours été habitué à avoir beaucoup d'argent, donc à faire des sorties chères, des restos à 150 euros, et vu qu'en ce moment il a pas de travail, il galère, et il aime pas. Alors que moi ça me dérange pas, on n'a pas la même vision de la vie »* (Aline, E3).

Pour elle, l'engagement vis-à-vis de Sébastien est également limité, elle le dit elle-même : elle sort avec lui mais ne forme pas couple.

Pourquoi tu restes avec lui alors ?

Parce que j'ai personne d'autre. Mais c'est vrai que je me considère plus comme célibataire qu'autre chose. (Aline, E3)

Aline préfère être mal accompagnée que seule, mais elle ne se sent pas engagée vis-à-vis de son partenaire actuel. Sébastien est une compagnie occasionnelle (il n'est pas très présent), une présence plus qu'un plan-cul (elle estime que ça ne se passe pas très bien de ce côté-là), elle stationne dans cette relation, prête à reprendre la route dès qu'elle le souhaitera. Après l'histoire douloureuse avec Axel avec lequel elle espérait d'installer, Aline se repose en choisissant une histoire où son moi est peu transformé par la relation : elle ne se sent pas en couple, elle n'aime pas ce qu'aime son partenaire, elle n'a pas de sentiments d'attachement fort à son égard. Cette situation si elle n'est pas durable ou un horizon satisfaisant lui suffit pour le moment. Son moi peut rester d'abord défini par elle-même et par ses autres amicaux, mais il reste prêt à se tourner vers d'autres partenaires qui pourraient se présenter.

Le cynisme

Les jeunes femmes peuvent se montrer aussi cyniques que les jeunes hommes vis-à-vis d'un partenaire et profiter d'une asymétrie dans les sentiments et d'une forme de dépendance du partenaire.

Je l'ai rencontré en Europe de l'est, il dormait dans la même auberge de jeunesse que nous, on s'est pécho là-bas pour la dernière soirée. En fait on a commencé à parler tous les deux, quand je lui ai dit que j'étais encore sous le choc post-rupture et en fait on a commencé à parler de ça, donc c'est un peu grâce à Bruno que je l'ai rencontré ! Puis lui aussi a pas mal morflé donc bon je me sentais proche de lui. Bref donc après je suis rentrée en France, et on s'est vus en France, la première semaine c'était trop bien, la nouveauté, en plus il était trop con, je pouvais en faire ce que je voulais, pour le moral c'est trop bien, en fait j'en avais vraiment rien à foutre.

C'est comme si ton estime elle remontait ?

C'est une question d'estime oui, mais c'est pas le plus important, c'est une question de ne plus morfler, juste de rigoler et de savoir que derrière tu vas pas morfler. Avec Bruno je me posais trop de questions, savoir comment ça allait se passer, je psychotais alors que là rien à foutre, si il me quittait j'en avais rien à foutre, ça fait trop du bien d'être avec un mec sans psychoter, mais bon au bout d'un moment je me suis rendue compte qu'il était vraiment trop tebé. En fait, j'ai été à Bordeaux trois jours, et il a pas aimé que j'y aille sans lui en parler vraiment, donc en réplique à ça il s'est aussi cassé en week-end, et bref quand il est rentré il m'a envoyé un texto : « Tu fais quoi ce soir ? » et je lui ai jamais répondu, et au bout d'un mois à peu près il m'a envoyé des textos pathétiques du genre : « On s'est loupé tous les deux » bref, je pense qu'il voulait se remettre avec moi mais moi non y'avait pas moyen (Tiphaine, E3)

Garder le contrôle dans la relation, imposer un rapport de force à son avantage, telles sont les situations qui valorisent Tiphaine après qu'elle a connu l'humiliation et le mépris avec Bruno.

Les jeunes hommes aussi adoptent cette attitude de contrat de couple pour oublier la personne qui vient de nous quitter. Maxime dresse un bilan assez cynique de la suite de sa première relation : « *Pour essayer d'm'en sortir je suis tout de suite sorti avec une autre fille, qui s'appelait Gwen, puis j'ai été avec elle pendant un an et demi mais... bon j'étais absolument pas amoureux d'elle c'était juste que bon voilà je supportais pas d'être seul, et que j'suis parti du principe que le meilleur moyen d'oublier, c'était d'avoir une autre relation longue... bon le problème euh c'est que évidemment bah... d'une histoire à l'autre tu disais que je comparais souvent mes petites amies bon là la comparaison était systématique et puis elle était jamais en faveur de la nouvelle c'est assez... c'est assez dur euh... bon c'était ce que j'appelais une relation de confort voilà quelqu'un qui était très amoureux de moi bon moi je ressentais rien pour elle mais j'avais l'assurance que jamais elle me quitterait, jamais elle me ferait de coup tordu. Donc voilà écoute... en un sens ça m'a fait du bien, ça m'a fait reprendre confiance en moi et bah le jour où je me sentais mieux bah je l'ai quittée voilà le parcours classique, bon là non plus elle n'a pas trop compris c'qui lui arrivait, elle a beaucoup souffert » (Maxime, E1).*

De la même manière plusieurs enquêtées après une rupture peuvent des relations peu impliquantes : le partenaire doit quitter la France pour des raisons professionnelles d'ici quelques mois (Chloë), on doit partir dans quelques mois à l'étranger (Gaëlle). Après six mois de déprime suite à la séparation d'avec Michel, Sophie rencontre sur son lieu de travail un jeune collègue : « *J'ai rencontré Jean à Méga-Market, il était caissier et ne savait pas trop quoi faire de sa vie. Il avait un an de plus que moi. Notre histoire a duré trois mois. C'était une transition, il n'y avait pas vraiment de sentiments. Nous sommes restés en bons termes. (...) il s'agissait d'une relation « exclusive », [avec une dimension claire de fidélité] rassurante et douillette. J'ai constamment besoin d'être rassurée. Nous nous sommes séparés d'un commun accord, faute de sentiment » (Sophie, E4). Si Sophie parle d'une relation de transition (et Maxime d'une relation de confort), il y a l'idée pour les jeunes adultes d'un passage de la certitude que la relation ne va pas se poursuivre, qu'elle est là pour redonner confiance quand l'image de soi a été abîmée. On recharge les batteries du moi, avec un regard positif, amoureux, ou simplement bienveillant sur l'autre. Il y a là une gamme de sentiments très variés qui peuvent entrer en ligne de compte. Mais la transition n'est certaine que lorsque la relation s'est terminée par une séparation. Au début, elle commence sur des bases qui sont indéfinies. France commence à entrer en couple de cette manière-là et se laisse séduire par Théo. Sophie assume qu'il y a transition parce que les sentiments ne sont pas venus dans le cours de la relation. De la même manière, Maxime évoque le sentiment que la comparaison n'était pas en faveur de sa copine du moment, mais il n'était pas fermé à la comparaison. De la même manière, Tiphaine est plutôt séduite au départ par son pécho de Pologne mais les*

sentiments se cristallisent contre celui-ci assez rapidement. L'histoire est plus ouverte qu'il n'y paraît dans ces récits.

b) L'histoire qui bégaie

Lorsque la séparation n'a pas donné lieu à de violence ou de rejet total (comme dans le cas de Sophie), l'ex peut devenir une personne avec qui on garde des contacts. L'absence du partenaire, mais aussi les histoires vécues avec d'autres personnes peuvent montrer combien l'ex était une personne importante, combien les sentiments ressentis sont forts et authentiques et combien les nouveaux sont ternes. Comme le montrent Luckmann et Berger (1964), la conscience peut se manifester par le manque (l'absence), mais aussi par la comparaison, la variété des expériences qui permettent de mieux distinguer. Les sentiments amoureux peuvent être analysés de cette manière. Certaines personnes qui se sont séparés peuvent se rendre à l'évidence : ils sont toujours amoureux de l'ex et souhaitent reprendre avec lui.

Des feux mal éteints

La sociabilité avec l'ex peut amener à des rencontres qui se font sur un autre registre. Axel quitte Aline au moment de ses concours. Celle-ci reçoit la nouvelle dans l'indifférence car elle est concentrée sur son travail et souhaitait également rompre. Les contacts ne sont pas rompus. Aline doit récupérer des affaires chez lui et Axel revoit des copains communs. Ils communiquent enfin sur MSN. L'absence d'Axel lui fait prendre conscience qu'elle a toujours des sentiments : « *Après j'y ai repensé, ça m'a pesé quelque temps, (...) c'est vrai que de temps en temps j'y repense encore* » (Aline, E3). Aline connaît une certaine « inertie » des sentiments. L'amour est sans doute plus pâteux que liquide tant les sentiments pour autrui mesurés par le manque, le vide, sont ressentis comme des signes de la force du lien à l'autre. L'absent occupe l'esprit. Aline essaie de renouer avec Axel mais sur des bases non sentimentales : « *On s'est revus en septembre, il est remonté sur Paris avec ses potes Karl et Cali, donc du coup on a eu une petite aventure (rires)* » (Aline, E3). Axel accepte de voir évoluer la relation vers l'amusement, mais il refuse l'idée de se remettre avec Aline. Celle-ci souhaiterait que la relation redémarre mais ils ne parviennent pas à un accord :

Tu crois que ça pourrait redémarrer ?

Moi j'ai essayé, mais *a priori* non. Il est très très égoïste. (Aline, E3)

Axel pense à sa carrière et ne veut pas s'engager dans une relation qui la bride semble-t-il. Les relations se poursuivent donc à distance, par internet. Aline et Axel continue à échanger et font le bilan à deux de leur expérience : « *On se parle sur internet et c'est vrai qu'on se dit que ça aurait pu marcher nous deux* » (Aline, E3). Aline est déçue car tous les deux s'apprécient mais les projets d'Axel n'autorisent pas une relation de couple.

Florence quitte également Maxime mais tous les deux continuent à se voir sur une autre base : « *Finalement on se revoit quand même, on couche ensemble. J'ai gardé tous les avantages*

sans les inconvénients donc finalement c'est pas plus mal » (Maxime, E2). Les feux de l'amour sont bien éteints du côté de Florence. Elle ne veut pas faire couple avec Maxime dont elle n'apprécie pas le côté dandy. Mais elle accepte de rester en contact avec lui sur la base d'une relation d'amusement, registre par lequel ils s'étaient connus.

L'éternel retour du même ?

Après la séparation, les relations entre les ex peuvent reprendre. Les feux mal éteints peuvent rallumer l'incendie. Les rebondissements d'histoire de couple sont nombreuses et montrent cette inertie des sentiments chez les individus. Après avoir été trompée à plusieurs reprises, après avoir affirmé combien Bruno la rabaisait lui faisait du mal, Tiphaine connaît une période d'amusement. Lors de celle-ci elle rencontre des jeunes hommes qu'elle estime peu intéressants. Elle en vient à la conviction qu'elle a raté quelque chose avec Bruno : *« Et en fait je m'étais mise à rekiffer Bruno parce que vu que j'avais eu un autre gars et que cet autre gars était débile, je repartais sur Bruno, je me suis mise dans la tête que c'était mon âme-sœur, enfin des conneries de filles, et du coup je l'avais vu sur MSN quand il était en Inde et je lui avais dit que je venais le chercher à l'aéroport, enfin j'étais trop à fond, et donc lui trop content, et au final je suis pas allée le chercher car son avion avait douze heures de retard, mais on s'est vus peut-être un jour ou deux après qu'il soit rentré et on s'est remis ensemble »* (Tiphaine, E3). Tiphaine se remet en couple avec lui. Elle retrouve rapidement la bulle protectrice qu'elle avait quitté : *« C'était comme s'il n'y avait jamais eu de rupture en fait, on s'était refoutu dans notre routine, c'était comme avant, on se sentait trop bien, on a repris les mêmes trips : les trips bouffes, les trips posés... on s'est fait un petit Noël ensemble je m'en rappelle, on s'était fait des petits cadeaux je m'en rappelle. C'était trop bizarre parce que j'ai l'impression qu'on n'avait jamais rompu, c'est redevenu tout de suite comme avant. On se voyait moins qu'au début, une fois tous les deux ou trois jours alors qu'avant on se voyait tous les jours, forcément on habitait ensemble (rires) ! »* (Tiphaine, E3). Mais le passé de Bruno le rattrape : quand Tiphaine rend publique sa nouvelle relation, ses copines lui racontent la façon dont il l'a trompé avant la première rupture. Bruno justifie cela en expliquant qu'il a des besoins « hormonaux ». Tiphaine est perdue et pense un temps lui proposer de former un couple libre pour qu'il puisse vivre pleinement selon ses besoins. Le soutien d'une proche copine aide Tiphaine à rompre définitivement la relation avec Bruno.

C'est aussi le cas de Maxime qui, après la séparation avec Florence, reçoit un appel de son ex, Mélanie : *« En fait c'est tout con. Juste elle m'a posé une question, si je connaissais une fille qui s'appelait Delphine, je sais pas quoi, qui soi-disant la harcelait sur son portable. Elle voulait savoir si c'était quelqu'un que je connaissais. Je lui ai dit : « Bah non ». Du coup après on s'est posé les questions bêtes : « comment tu vas et patata ». Ça faisait plus... presque deux mois qu'on n'avait pas eu de nouvelles, qu'on était séparés et qu'on se disait plus rien du tout, donc voilà c'était quand même sympa de se dire « quoi de neuf ». Et puis*

elle m'a raconté un peu sa vie, je lui ai raconté un peu la mienne. Bon tout avait l'air d'aller bien pour elle mais je sentais au ton qu'elle prenait qu'elle avait rencontré personne, et que personne ne m'avait remplacé, et je pense qu'elle a compris la même chose de mon côté, alors que notre dernière conversation avant la rupture ça avait été : « Non, je veux que tu sortes de ma vie je vais effacer ton numéro blablabla, oublie moi ! ». Là elle a vu, j pense, qu'elle avait plus affaire à un mur, comme ça de fermé. J'ai laissé la porte plutôt ouverte, donc voilà on a parlé pendant... presque deux heures. On n'arrivait pas à raccrocher. A la fin on parlait de trucs complètement débiles parce que voilà, on voulait pas raccrocher, bon finalement à la fin il a bien fallu raccrocher mais, sans se proposer de rendez-vous ni rien, on a... Bah non cette fille me manque, c'est toujours elle la fille que j'aime, et euh y'a aucune fille qui n'a réussi à la remplacer finalement, et c'est sûrement pas Florence, et euh... Et voilà pourquoi ne pas l'appeler sans forcément qu'on fasse quelque chose, juste pour prendre la température, comme ça, pour voir. Donc j'l'ai appelée, y'a pas très longtemps... et... et elle s'y attendait pas trop mais, apparemment elle était pas mécontente de la surprise donc j'lui ai juste laissé un message qui en fait disait « oui rappelle moi, j'aimerais bien prendre de tes nouvelles et tout ça » un truc neutre. Et finalement elle m'a rappelé un peu plus tard, elle était toute contente, et j'ai rien eu à faire, c'est elle-même qui a proposé un rendez-vous d'entrée de jeu euh... Un moment j'ai dit que j'avais besoin de m'acheter un costume : « Ah bah tiens on fera les boutiques ensemble on l'achètera ensemble et... » Enfin tu sais elle m'a harcelé d'idées pour qu'on se voit un maximum. Et donc on s'est vu, on a passé une journée ensemble à faire du shopping puis cinéma. Et chez elle, on s'est embrassés, et puis c'était reparti, et puis c'est reparti. C'est reparti! » (Maxime, E2). Les retrouvailles sont vécues sur le registre de la magie et de l'évidence pour Maxime. Les sentiments sont réactivés. Le couple se reforme.

Mais dans ce cas précis, un nouveau contrat est négocié entre les deux partenaires : « *On a mis une règle, on a vu que ce qui nous avait éloigné avant, c'était justement l'obsession qu'on avait tout les deux de pas être trompés, de ceci de cela, de vouloir tromper l'autre, donc on s'est dit que jusqu'à nouvel ordre, chacun fait ce qu'il veut mais, ce qu'il y a, c'est qu'on n'en parle pas. Voilà, je fais ce que je veux mais je ne parle pas de filles si j'en vois d'autres. Pareil pour elle et on ne se pose pas de questions non plus et voilà si on veut se voir on se voit, on se voit quand on peut se voir et qu'on veut se voir et on se voit, on partage le meilleur et rien d'autre et, de là, on verra comment ça se passe* » (Maxime, E2). Le bilan tiré de la relation amène à passer un contrat avec des clauses spécifiques. Maxime et Mélanie commence une nouvelle histoire en tant que couple ouvert (Chaumier, 1999).

Un contrat de ce type qui mêle sexualité, sentiment et liberté (sexuelle) permet à tous les deux de renouer, de re-tenter une expérience suivie qui peut s'orienter ensuite vers une relation d'un autre type. Au moment du troisième entretien deux mois après le précédent, Maxime est amer car il vient de quitter Mélanie : il raconte combien la liberté sexuelle concédée dans le

contrat était perturbante par rapport à la partie centrale du contrat : être en couple. « *Elle a passé un Noël pourri, euh... Donc elle est arrivée de très mauvaise humeur, finalement j'ai à peine pu... Je sais même pas si je l'ai vue en fait... Non je l'ai même pas vue. Elle a enchaîné... avec d'autres trucs puis voilà, moi, moins je la voyais, plus ça m'énervait parce qu'à la fin je me disais : « Mais... on s'est remis ensemble ou pas en fait quoi ? ».* Et... il a fallu attendre janvier pour que la situation redevienne normale, et en fait qu'elle largue son mec » (Maxime, E3). Maxime se rend compte qu'il n'a aucun moyen pour obtenir plus de régularité dans les rencontres et s'estime mal aimé par Mélanie. Le contrat qui aurait pu lui permettre de conjuguer les deux exigences pour lui de la liberté et de la stabilité relationnelle, le blesse, car il ne lui donne aucune assurance d'être privilégié par aux autres relations entretenues par sa partenaire. Maxime aime s'amuser et a entretenu de multiples aventures extra-conjugales mais il a une deuxième exigence, il souhaite avoir une relation qui le sécurise, une relation stable et régulière qui lui donne l'impression d'être aimé pour lui-même et façon privilégiée. Or, Mélanie lui montre qu'elle ne lui accorde pas de présence par rapport à ses autres partenaires. A la différence des relations de multipartenariat en milieu gay, il y a une difficulté particulière à définir des marques qui permettent d'assurer au conjoint stable une certaine forme d'exclusivité (Lerch, 2002). L'expérience va se solder par un échec : en tant que couple stable et exclusif, ou en tant que couple ouvert, la relation avec Mélanie n'a pas fonctionné.

Recommencer à zéro

Véronique a connu un collègue de son travail qui s'intéresse à elle et trompe Denis. Celui-ci rompt immédiatement avec elle. S'ensuit une longue période où elle est séparée de Denis mais pas encore avec son collègue. Elle parle à Denis très régulièrement au téléphone et est touchée par son émotion (celui-ci pleure à chaque appel) : « *Voilà. Et donc c'est... c'est... mon cœur était déchiré, quoi, je l'entendais pleurer ou quoi que ce soit. C'était vraiment quelque chose qui me rattachait. Je me rappelle encore quand... donc j'ai essayé... la rupture avec Denis dans les premiers temps. J'éteignais mon portable parce que donc moi je passais quand même mes examens. Et je rallumais mon portable et j'avais des messages de 15 minutes où il pleurait et c'était une torture, une torture, une torture. Ou une fois, je me rappelle, je suis rentrée, il m'attendait à la gare pendant des heures et des heures. Et il pleurait. Donc ça moi je ne pouvais pas. Enfin, vivre ça je ne pouvais pas. Ce n'était pas possible. Donc on s'est remis ensemble » (Véronique, E4). Au bout de deux mois, Véronique revient vers Denis et laisse tomber son collègue. Pour les deux partenaires, c'est un nouveau départ : « *Ben on s'est remis ensemble avec Denis. Mais vraiment là pour le coup on a tout recommencé à zéro... c'est-à-dire qu'on s'est donné rendez-vous... je me rappelle, j'avais... il m'avait offert un coffret, une sorte de Smartbox un truc comme ça, enfin, un coffret dégustation et j'avais choisi un bar classe, dégustation de champagne et on avait pris... Denis avait pris l'hôtel à côté. Donc on s'était fait vraiment une soirée hôtel, dégustation de**

champagne, hôtel. Et c'est là où on avait vraiment beaucoup parlé et on avait un peu reconstruit, essayé de reconstruire notre couple » (Véronique, E4). Véronique peut s'expliquer et mieux défendre ses attentes à l'égard de Denis : « *Si, si on avait mis... on a mis vraiment tous les compteurs à zéro et moi j'ai mis les points sur les i et qu'effectivement si j'avais aussi attirée, bon pas attirée, mais en tout cas s'il s'était passé ce qui s'est passé, il y a eu certes l'attraction mais ça avait été amplifié par l'impression d'être délaissée, de... que ce n'est pas ça pour moi un couple en fait à ce moment-là... pour moi ce n'est pas ça un couple, ce n'est pas ce que je veux d'un couple et d'ailleurs il a très bien compris puisqu'il a pu arriver dans ces cinq ans-là qu'en période de crise quand je lui dis que je ne me sens pas aimée ou... il se rappelle de ça, enfin, il a peur du coup parce qu'il a vraiment associé ça à ce qui s'est passé aussi* » (Véronique, E4). La relation redémarre et le couple va se même cohabiter (cf. Chapitre précédent). Après avoir douté de son amour, et vu combien les sentiments de Denis étaient sincères, Véronique se réengage avec lui, mais les problèmes de manque d'intimité, de manque d'intérêt ne sont pas totalement réglés par la remise à zéro de la relation.

c) Le romantisme bien tempéré : vers une nouvelle séquence

Les jeunes adultes après la séparation peuvent montrer une attitude assez hostile à toute nouvelle relation de couple. Ils se montrent désabusés des promesses de l'autre sexe, et s'affichent distants dans leurs nouvelles relations. Ils mettent des barrières à toute nouvelle relation comme on l'a vu avec les relations de transition. Ce sont les conditions d'un romantisme contemporain.

Aline, suite à la séparation, s'est construit un univers où les amis sont centraux et où de nombreuses barrières empêchent une nouvelle relation conjugale. Les relations sexuelles sont possibles mais il semble plus compliqué de donner priorité à une relation conjugale. Aline s'est construit une carapace amicale qui la rend moins accessible à l'amour :

Mon grand doute, c'est est-ce que je vais terminer seule ou pas, de ne pas fonder de famille ? J'ai peur d'être seule, de ne pas trouver d'homme.

Et pourquoi tu penses que ça pourrait se passer comme ça ?

Parce que je sais pas si on peut m'aimer... Avec Sébastien je me rends bien compte que si ça marche pas c'est parce que je fais passer les copains en priorité, et lui fait la même chose, maintenant c'est vrai que je suis rentrée dans la logique où je fais passer les potes d'abord et c'est pas forcément évident de créer une relation sérieuse avec un mec.

T'arrives pas à te dire que ta priorité pourrait être ton copain ?

Ça je l'ai fait beaucoup, avec Cyril, avec Axel, puis finalement j'en ai plus souffert qu'autre chose. Là, j'ai trouvé un certain équilibre. J'ai peur de souffrir vraiment, du coup je me suis créé une carapace, et le copain c'est pour quand j'ai du temps. J'ai drôlement changé. La dernière fois j'ai revu Anis, un de mes ex, et il me disait que

j'avais changé, qu'au point de vue des relations amoureuses j'avais plus rien à voir avec celle que j'étais avant. J'ai plus du tout envie de souffrir, et je me suis créé une carapace, et je me protège. (...) C'est vrai que je le vis plutôt bien, parce que ça va bien dans ma vie mais n'empêche que je trouve ça dommage parce qu'il n'y a plus tout le côté fusionnel, euphorique dans les relations amoureuses.

Et tu crois que tu pourrais retomber dans ce côté fusionnel ?

Oui complètement ! (rires) (Aline, E3)

L'individu se présente comme une personne dont il faut vaincre les barrières psychologiques qu'il s'est lui-même posées (Lavigne, 2004). Le partenaire est celui qui doit vaincre les résistances individuelles, les obstacles. L'individu retrouve ici une des dimensions de l'imaginaire romantique contemporain. L'amour doit vaincre des résistances qui ne sont plus externes (l'opposition de la famille) mais qui proviennent de contraintes internes, intimes, psychologiques, posées par les individus (Chalvon-Demersay, 1994 et 1996). L'individu doit vaincre les carapaces, les armures personnelles du partenaire, comme la chanteuse Zazie l'illustre dans la chanson *Si tu viens* (2013) :

Oui c'est un no man's land
Oui c'est un bout du monde
Il y a des pièges et des remparts
J'ai posé des bombes
Oui c'est à toi de jouer
Il te faudra chercher
Où sont les brèches dans le mur
Les larmes sous l'armure
Mais si tu viens toujours
Si tu viens toujours
Je laisse la lumière allumée
Laisse l'amour te guider

Dans ces conditions, l'entrée en relation est plus lente, plus progressive, plus incertaine aussi, mais elle est travaillée par cet idéal de l'amour, un amour vécu sur un autre mode que le lyrisme, un amour où il n'y a plus d'évidence des sentiments. Prendre son temps, faire tomber les obstacles petit à petit, ne pas se prendre la tête, sont des exigences qui font système. Les partenaires partagent souvent, au début de leur relation, leurs difficultés à faire couple, les histoires qui les ont fait souffrir antérieurement et leur exigence de ne pas se laisser prendre une nouvelle fois. Ils conditionnent leur entrée en couple à des sentiments authentiques, à une certaine confiance qui fera tomber leurs réticences. Ainsi, malgré ses préventions, ses résistances, Aline n'hésite pas à se dire prête à retomber amoureuse.

Conclusion générale

Ce qui caractérise aujourd'hui le mieux les relations intimes des jeunes adultes c'est sans doute la grande diversité des termes qu'ils utilisent pour les désigner. De nombreuses étiquettes, plus ou moins construites et relayées par les médias, viennent concurrencer celle classique de « couple » : amitiés améliorées, plan-cul, voir quelqu'un, avoir un mec, être ensemble, sortir ensemble, sexfriend, fuckfriend, partenariat... Toutes ces étiquettes dans leur diversité soulignent deux choses importantes : la multiplicité des registres relationnels qu'une rencontre peut amorcer ; la volonté des acteurs d'affaiblir le sens et la portée de la relation à deux, à un moment donné de son développement, le besoin de décrire une relation qui se présente comme plus souple que la relation conjugale.

Diversité des registres relationnels et euphémisation de la charge « conjugale » des relations

Aujourd'hui en effet, découvrir une personne sur un plan intime implique de comprendre si la rencontre se place sur un registre d'amusement (un plan-cul), un registre de construction statutaire (être en couple, fonder une famille, s'installer) ou un registre relationnel ou sentimental (sortir ensemble). Les deux partenaires doivent définir la situation en s'accordant sur le registre pertinent et mettre des mots sur la relation qui commence, quand il y a une relation. Le sens donné aux relations est évolutif et peut être renégocié au fil du temps.

Les étiquettes utilisées pour désigner la relation marquent, c'est un second résultat, une volonté fréquente de ne pas se dire « en couple ». La dénomination de « couple » s'est profondément transformée depuis une cinquantaine d'années. La notion de couple n'implique plus aujourd'hui de façon automatique le mariage, ni la cohabitation, ni un partage genré des rôles. Avec le recul de l'horizon du mariage, le couple cohabitant semble devenu « léger » (Kaufmann, 2003). C'est précisément d'ailleurs ce qu'on lui reproche : il ne constitue plus un cadre rigide pour les individus (Roussel, 1992). Le couple est pourtant codé par les jeunes adultes comme un mode de vie qui a des implications fortes sur les individus. Il implique une durée, une ouverture vers d'autres étapes qui viennent comme une « suite naturelle » : la cohabitation est une étape importante promise par la relation de couple, de même que la nécessité de partager un quotidien et éventuellement la venue d'enfant. Même moins institutionnalisé, le couple reste un modèle fort pour les relations intimes hétérosexuelles⁵⁹ : celui d'une relation exclusive avec un partenaire, celui d'un certain partage du quotidien à un moment donné de la relation, celui de la vie à deux, celui de sentiments amoureux qui sont

⁵⁹ Ce modèle s'impose également pour partie aux relations entre personnes de même sexe au moins à titre d'idéal relationnel (Courduriès, 2011).

perçus comme des obligations sociales. Etre « en couple » est une promesse à dimensions multiples.

C'est parce qu'il engage, sur le mode de la promesse, les deux partenaires que le couple est à la fois attractif et inquiétant. Etre en couple (et marié) s'opposait dans les années 1950 à être célibataire. Le couple était le moment d'un passage à l'âge adulte, à une certaine maturité personnelle. Ceux qui ne connaissaient pas cette expérience étaient les « immariables ». Aujourd'hui encore, connaître une première histoire de couple est important subjectivement et peut être vécu intensément car il montre que l'individu peut être choisi de façon stable par quelqu'un, qu'il n'est pas attractif que pour un soir. Mais lorsque cette première expérience se termine, les jeunes adultes peuvent assumer positivement une situation de célibat, assurés d'avoir déjà été choisis. Les relations avec les partenaires acquièrent de nouvelles significations. S'exprimer le besoin de se sentir ensemble sans les contraintes et les obligations du couple installé (ou destiné à s'installer). Les partenaires utilisent alors toutes sortes d'expressions pour atténuer le sens et la portée de leur relation. A tel point qu'une question récurrente est de savoir « où on en est » avec son partenaire. L'étiquette de « couple » devient un enjeu.

Après un premier échec sentimental, les jeunes adultes doivent négocier avec leur nouveau partenaire le registre sur lequel s'établit une nouvelle relation : ils peuvent souhaiter vivre une expérience orientée vers l'amusement, sans engagement d'exclusivité sexuelle (et sans dénomination conjugale), ils peuvent vivre une expérience orientée vers l'institution, le mariage (mais en le repoussant dans un futur plus ou moins proche et donc en repoussant aussi le terme de couple à plus tard), ils peuvent conclure, c'est le cas le plus courant, un contrat « sans prise de tête » sur la nature des sentiments ressentis et le futur de la relation.

Dans ce dernier registre qui est celui emprunté par la majeure partie des jeunes de notre corpus, les individus mettent des barrières, des distances par rapport au nouveau partenaire et souhaitent ne pas entrer dans un modèle conjugal qui leur paraît faux, forcé et lointain. Ils refusent en cela la dénomination de couple et tentent de trouver d'autres termes pour nommer la relation qui commence, d'autres termes d'adresse, d'autres façons d'exprimer les sentiments qui euphémisent systématiquement la dimension conjugale. Dans ce contrat-là, les partenaires visent à créer un contexte favorable à l'expression de sentiments authentiques, à des échanges volontaire, à l'envie de partager spontanée. Ce contexte peut ne pas suffire à faire tomber les barrières individuelles, mais cette aventure, même risquée, est belle : elle reconduit en effet un schéma romantique selon lequel l'amour, doit faire tomber les obstacles qui lui barrent la route. Les obstacles aujourd'hui ne sont plus ceux d'une famille qui mettrait son veto à une union mal assortie socialement, ils sont essentiellement psychologiques, subjectifs, ce sont les barrières, les conditions que chaque personne pose à une nouvelle union. L'amour doit venir à bout de ces barrières intimes (comme Caroline qui est surprise de

pouvoir à nouveau aimer). C'est à cette condition que la relation peut alors être redéfinie comme « conjugale » par les deux partenaires.

La recherche d'authenticité et de sécurité

Dans les années 1970, les jeunes couples avaient essayé de la même manière qu'aujourd'hui de trouver un mode de vie et des formes expressives qui permettaient d'échapper à l'alternative entre le célibat et le mariage. L'union libre s'est développée, jusqu'à apparaître comme la forme dominante de vie intime pendant la jeunesse. Les termes utilisés pour désigner la relation et ses membres étaient particulièrement variés et individualisés montrant que le couple est devenu « une affaire si privée qu'on la prive de nom » (Chalvon-Demersay, 1983, p. 16). Les jeunes se sont débarrassés des contraintes du mariage, devenu optionnel pour s'engager dans une conjugalité non instituée.

Aujourd'hui, c'est le terme de couple lui-même qui devient un modèle trop fort pour les jeunes adultes en début de relation. L'implication à plus ou moins long terme d'un modèle de vie cohabitante est considéré comme une obligation trop lourde, comme une entrave à la liberté personnelle mais aussi à l'expression de l'authenticité des sentiments à l'égard du partenaire. Parce que la situation sociale des jeunes est instable, parce que la logique de l'amusement dans la jeunesse fragilise les relations, les jeunes adultes recherchent à échapper à l'alternative entre célibat et couple stable ou installé : d'autres expressions culturelles de liaisons entre partenaires se développent qui valorisent la légèreté ainsi que la découverte du partenaire en tant qu'individu singulier, et repoussent à plus tard la perspective de faire couple. « Ne pas se prendre la tête » avec le couple mais avoir cependant ce modèle comme référence comme ligne de mire, tel est l'horizon des jeunes adultes aujourd'hui.

« Faire couple » est devenu une expression trop convenue avec des sentiments qui sont vus comme des obligations sociales que les jeunes veulent réinventer, bricoler pour mieux entrer en couple. La logique de l'authenticité s'est approfondie à un point tel qu'elle rejette l'entrée automatique dans des modèles relationnels trop construits. Ce qui est rejeté au début de la relation, c'est le couple romantique expressif et fusionnel. Se développent donc des relations qui se conjugalisent petit à petit mais qui n'enveloppent pas l'individu comme elles pouvaient le faire avant. Le refus des sentiments amoureux au début de la relation, le refus de la cohabitation, ne signifient pas un refus de la fidélité ou de l'envie de connaître l'autre. Les partenaires ne recherchent pas à créer un couple « ouvert ». Ce n'est pas une démarche égoïste mais une attitude prudente par laquelle chaque partenaire cherche à s'assurer de ses sentiments pour l'autre. La confiance et l'authenticité supposent du temps, un processus de connaissance mutuelle, des accords temporaires, et aussi que la démarche puisse échouer. Cette construction longue de la relation constitue la nouvelle manière d'entrer en couple aujourd'hui, un processus où le romantisme et l'amour sont bien présents même s'ils sont exprimés sur un ton différent plus prudent et moins passionné qu'avant. Comme l'exprime

très justement Léon Bernier dans son étude sur les jeunes Québécois (1996, p. 58) : « *L'utopie amoureuse est génératrice d'une attitude réaliste des jeunes adultes face à l'établissement conjugal proprement dit. C'est au nom de l'idéal amoureux autant que pour des motifs de préparation scolaire et professionnelle que peut être reporté le moment où les compagnons de vie amoureuse acceptent de se voir et de se considérer mutuellement comme conjoints* ».

La contractualisation des relations

Les partenaires doivent au début négocier le sens de la relation qui démarre, en fixer le contrat relationnel de départ. La notion de contrat est utile pour comprendre ces accords temporaires, révisables, qui font dépendre la relation d'un certain nombre de principes ou de clauses plus ou moins explicites. Elle est utile également pour décrire les conditions qui donnent sens à la relation : les individus doivent s'engager librement dans la relation et avoir librement choisi et négocié l'accord de départ. La notion de contrat ne suppose pas en revanche une égalité entre les parties. Elle n'exclut pas non plus les rapports de force entre partenaires ou même le mensonge et la duplicité. Mais le modèle de formation des couples est tout de même celui d'une adhésion libre fondée sur des sentiments authentiques. La notion de contrat permet de donner une certaine dynamique aux relations. Certaines clauses peuvent être révisées, les contrats peuvent être renégociés à certains moments de l'histoire. Ils constituent donc un outil souple pour la gestion de la relation. Enfin les contrats s'appuient sur des registres normatifs qui sont assez différents comme on l'a vu : registre de l'amusement, registre de l'institution, registre des sentiments. Si les règles conjugales s'effacent, elles ne créent pas du vide, mais plutôt une multiplicité de registres normatifs. La façon dont les individus s'engagent alors c'est par la négociation et le contrat. La contractualisation est sans doute un aspect central de ce qu'Anthony Giddens a nommé la démocratisation de la vie privée (2004).

Cette contractualisation des relations conjugales se manifeste également dans les arrangements ménagers au moment de la cohabitation. Dans un monde où le choix est devenu central, où les individus refusent d'endosser des rôles sexués une fois rentrés à la maison, ce qui frappe c'est moins l'anomie et le malaise qui touche les individus que la capacité à contractualiser les relations et les rôles en fonction d'un principe qui traverse toutes les relations : l'égalité ou la réciprocité. Les accords ne valent qu'à court terme et sont constamment réévalués. La division des rôles dans le couple fait donc l'objet d'un travail réflexif important avant de s'installer et de s'ancrer éventuellement dans des habitudes.

La logique de l'institution (celle des rôles sexués) est une logique du temps indéterminé. Les rôles sont prédéfinis et peu transformés et dessinent une inégalité qui a une profondeur temporelle, et même intergénérationnelle. La logique du contrat est au contraire une logique du temporaire. On s'engage dans des rôles conjugaux parfois inégaux mais pour une période de temps limitée, pour un contexte particulier (une expatriation, une naissance où les femmes acceptent d'en faire plus à la maison et d'abandonner leur travail) mais dont l'horizon

temporel est limité. De même le couple, en tant que contrat, a pour une partie des enquêtés une durée limitée. Avec le contrat, le partenaire n'est plus officiellement « l'homme de ma vie », mais il est un président élu et qui doit être réélu périodiquement.

Le couple avance à petit pas (Kaufmann, 2003), par contrats successifs passés entre partenaires. Même les projets faits à deux (projet d'enfant, projets d'achat) sont négociés et font l'objet d'accords soumis à la réalisation de clauses particulières, à la satisfaction d'un certain nombre d'attentes pour chaque partenaire.

Une vie personnelle multipolaire

La biographie amoureuse et sexuelle des jeunes adultes est constituée d'une suite de séquences de nature diverse, amoureuses, conjugales, d'amusement. A chacun, de choisir en fonction de sa trajectoire amoureuse et sexuelle, des valeurs dont il est porteur, le type de relation dans lequel il souhaite entrer. Chaque séquence qui commence est marquée par une forte incertitude sur son issue ainsi que par une conditionnalité très forte dans sa progression. Il faut que les deux partenaires soient satisfaits de la façon dont la relation s'établit et s'entendent ainsi pour la poursuivre ou pour la faire évoluer sur un autre registre.

A un moment et dans une société où « se placer » professionnellement et socialement est un objectif central pour les jeunes adultes (Van de Velde, 2008), les relations amoureuses deviennent incertaines. Cela ne diminue pas l'ambition d'avoir des sentiments authentiques mais cela en réduit la portée dans la vie de l'individu. Avec l'expérience d'histoires amoureuses qui se sont terminées, les jeunes adultes réorientent moins leur vie sur le couple, la vie conjugale mais essaient de préserver une vie personnelle multipolaire. A côté de la relation conjugale, la relation avec les amis, autrui significatifs qui suivent l'individu depuis l'enfance parfois conservent une grande importance. De la même manière pour les femmes, l'accès au diplôme et à une profession propre est devenu une exigence de la vie personnelle qui les définit de façon importante.

Le caractère multipolaire de la vie personnelle des jeunes femmes constitue un écart important par rapport au modèle du couple fusionnel des années 1950 où la femme avait un rôle essentiellement domestique⁶⁰. Si le couple est plus incertain dans son horizon temporel, il est aussi concurrencé par des sociabilités amicales qui semblent plus stables et qui valident parfois mieux et depuis plus longtemps certains aspects de l'individu. Les jeunes femmes

⁶⁰ Les femmes ont connu une vie personnelle centrée (et même enfermée) dans les années 1950 sur la vie familiale, elles ont connu avec les années 1960 et 1970 une vie personnelle « en deux » (Haicault, 1984), devant assumer les responsabilités d'une existence clivée entre la vie professionnelle et la vie familiale, elles ont aujourd'hui assumée mieux qu'avant une vie multipolaire où la vie familiale ne définit plus qu'un bout de l'identité de l'individu et est concurrencée par la vie professionnelle et par la vie amicale.

réclament aujourd'hui une double intimité, intimité conjugale et intimité amicale, personnelle, signe que le couple est moins central dans leur vie.

Parenthèse relationnelle ou nouvelles relations conjugales ?

Ces constats réalisés chez les jeunes adultes préfigurent-ils des modèles conjugaux à venir ou bien ne constituent-ils qu'une parenthèse propre à la période de la jeunesse ? Il est possible que tout rentre dans l'ordre immémorial des choses et que les contrats temporaires conclus entre partenaires en matière de division des rôles deviennent des habitudes ancrées qu'on ne songe même plus à renégocier. En dépit de la force des amitiés nouées, l'entrée en couple cohabitant semble marquer une nouvelle étape où les réseaux amicaux se recomposent et où de nouveaux amis, du couple, s'installent davantage dans la vie personnelle de chacun. Les amis personnels de chacun n'auront été que des accompagnateurs temporaires de cette période d'entrée en couple stable ? Au fil du temps, le « nous » peut peser de plus en plus par rapport au « je » et parfois donner le sentiment à l'individu que ce dernier a peu à peu disparu (Singly, 2011).

Il est difficile d'avoir le recul suffisant pour savoir si les caractéristiques des couples présentées constituent un modèle durable. Les couples au long cours interrogés par Pascal Duret permettent cependant de constater des traits similaires proches. L'expérience conjugale antérieure pèse lourd sur le type d'attentes des partenaires quant au couple : « *Les individus qui se distinguent par un nombre élevé d'expériences de couple ont pour la plupart plusieurs principes communs de gestion de leur nouvelle relation : principe de retenue (« ne pas se donner corps et âme », « ne pas perdre la tête », « ne pas trop s'engager »), principe de protection de soi (« s'arranger pour ne pas y laisser des plumes », « prévoir le pire », « se faire passer avant l'autre »), principe de vigilance accrue (« ne pas baisser sa garde », « ne pas refaire les mêmes erreurs »), principe de réduction des projets à long terme (« la vie au jour le jour », « ne pas planifier pour dans deux ans »), principe de réduction des frustrations (« ne pas se faire trop chier », « lâcher du lest », « prendre la vie du bon côté »)* » (Duret, 2007, p. 229). Ces partenaires ayant connu d'autres histoires de couple, interrogés par Pascal Duret, montrent toutes une série de limitations à la vie conjugale, tout un travail d'euphémisation par rapport au modèle de fusion conjugale et tout le décentrement de la vie conjugale par rapport à la vie personnelle, la biographie de l'individu (avec l'idée d'une limitation de la durée, des projets à long terme). On peut deviner également chez ces individus une importance des autres domaines de l'existence, une polarisation différente de la vie personnelle, par rapport aux autres partenaires qui ont connu moins d'expériences conjugales. L'étude de Pascal Duret semble apporter des éléments de confirmation du prolongement dans la durée de cette nouvelle manière d'être en couple. Il serait intéressant de pouvoir réécouter dans quelques années les expériences de France, Caroline, Sophie et les autres pour pouvoir s'en assurer.

Annexes

1 Le corpus

78 entretiens ont été réalisés sur la période de 2005 à 2014, la quasi-totalité en face à face à Paris et région parisienne, quelques-uns par échange de mails (2) ou par skype (1). 32 personnes (soit 31 couples, deux personnes d'un même couple ayant été interrogé) ont été ainsi suivies par l'enquête. Quelques contacts mails informels ont été pris avec certains enquêtés en dehors des entretiens. Le tableau suivant donne une vue synthétique de la situation la personne interrogée dans l'enquête (en gras) et de son partenaire au moment du premier entretien.

Situation des enquêtés au moment du premier entretien

N°	Couples	Nb Entret.	Prénom	Age	Etudes, situation professionnelle	Origine sociale	Résidence
1	Caroline et Jamie ensemble depuis 4 mois avec Jamie	4	Caroline	24 ans	Etudiante en faculté de pharmacie	Père Kinésithérapeute, mère biologiste, divorcés	Indépendante
			Jamie	27 ans	Chef d'entreprise	Milieu supérieur	Indépendante
2	Aline et Axel ensemble depuis 3 mois	3	Aline	22 ans	Etudiante à l'IUFM	Père cadre dans une banque	Chez ses parents
			Axel	22 ans	Etudiant à Science Po dans une grande ville de province	Milieu supérieur	Indépendante
3	Sophie et Michel ensemble depuis 4 mois	4	Sophie	18 ans	Etudiante en première année de droit. Abandon en cours d'année. Inscription postérieure en faculté de lettres. En emploi à Mègamarket pour payer ses études	Père adjoint courtier, mère assistante maternelle	Chez ses parents dans le sud de la région parisienne

			Michel	17 ans	Au lycée, en terminale	Père agent des impôts.	Chez ses parents.
4	Véra et Samir ensemble depuis 5 mois	3	Véra	22 ans	BTS comptabilité. En emploi dans une grande entreprise de communication	Mère de milieu populaire. Père inconnu	Habite chez sa mère dans le sud de la région parisienne
			Samir	33 ans	Au chômage		Chez ses parents dans le 95
5	Tiphaine et Bruno ensemble depuis 7 mois	3	Tiphaine	21 ans	Etudiante en gestion à Paris	Père travaillant dans le secteur du bâtiment, mère traductrice	Indépendant. Cohabite depuis deux mois avec Bruno
			Bruno	24 ans	Etudiant dans une école de commerce à Nancy. En stage à Paris pour quelques mois		Indépendant à Nancy.
6	France et Théo ensemble depuis 7 mois	4	France	21 ans	BTS tourisme. En emploi dans une agence de voyage.	Père technicien dans la fonction publique territoriale, mère institutrice	Cohabite depuis un mois avec Théo
			Théo	24 ans	Etudiante en licence par alternance	Père technicien, mère assistante maternelle	
7	Véronique et Denis ensemble depuis 3 mois	4	Véronique	21 ans	Etudiante en faculté de psychologie. En emploi à Mégamarket pour payer ses études.	Père adjoint courtier, mère assistante maternelle	Chez ses parents dans le sud de la région parisienne
			Denis	20 ans	Etudiant en IUT d'informatique	Père employé dans un supermarché	Chez ses parents

						(mise en rayon). Mère assistante maternelle.	
8	Mouad et Fatiha ensemble depuis 6 mois	2	Mouad	27 ans	Etudiant en master de gestion	Père agent technique, mère femme de service, famille originaire du Mali	Chez ses parents
			Fatiha	≈19 ans	Etudiante	Famille originaire du Mali	Chez ses parents
9	Daniel et Aurélie ensemble depuis 3 mois	3	Daniel	25 ans	M1 en faculté d'AES, en emploi d'exécution à Mégamarket.	Père artisan et mère au foyer. Parents vivant dans le centre de la France	Indépendant. Vit sur la région parisienne.
			Aurélie	21 ans	Etudiante en alternance et hôtesse de caisse à Mégamarket	Père et mère instituteurs	Vit chez ses parents.
10	Lise et Malick, ensemble depuis 1 mois	1	Lise	23 ans	Etudiante en L3 de communication	Mère secrétaire en région parisienne (91). Père parti. Trois frères.	Vit chez sa mère
			Malick		Barman	Parents commerçants	
11	Aube et Pierre ensemble depuis trois semaines	2	Aube	22 ans	Surveillante en lycée	Père ouvrier. Mère d'une grande famille bourgeoise du Maghreb	Vit chez sa femme. Vient d'acheter avec l'aide de sa mère un logement indépendante
			Pierre		Professeur de sport dans le même lycée	Parents issus de Pologne.	Vit avec son père malade.
12	Laurent et	1	Laurent	22	Etudiant en	Famille aisée	Vit avec Lana

	Lana ensemble depuis presque un an			ans	dernière année d'une école d'infirmier	d'origine italienne vivant dans le sud de la région parisienne	depuis un mois dans un logement indépendant
			Lana	22 ans	Infirmière		
13	Chloë et Lionel ensemble depuis 1 mois	1	Chloë	23 ans	Etudiante en kinésithérapie	Père militaire gradé, mère directrice d'une clinique privée	?
			Lionel	25 ans	Kinésithérapeute		
14	Gabriel et Dominique ensemble depuis 6 mois	2	Gabriel	23 ans	Militaire	Père militaire gradé, mère directrice d'une clinique privée	Réside en caserne
			Dominique	23 ans	Militaire		Réside en caserne
15	Marc et Méline, ensemble depuis 11 mois	1	Marc	21 ans	Etudiant	Père agent commercial, mère employée à la Mairie de Paris	Vit avec ses parents dans le 94
		1	Méline	21 ans	Etudiante en école d'infirmière	Père employé à la RATP, mère au foyer	Vit chez ses parents dans le 91
16	Séverine et Marc-Antoine en couple depuis 2 mois et demi	3	Séverine	21 ans	Etudiante en L3 de sociologie	Père directeur d'école primaire, mère cadre dans une société d'assurance	Habite chez ses parents
			Marc-Antoine		Cherche un emploi après être sorti d'une école de commerce	Mère qui travaille dans la même compagnie d'assurance. Parents divorcés	En colocation

17	Anna et Grégory	3	Anna	22 ans	Etudiante en L3 de biologie	Parents séparés. Père ingénieur en informatique, vivant à Paris et mère en Bretagne.	Réside en cité universitaire dans le sud de la région parisienne
			Grégory		Etudiant en L3 de biologie	Ne voit plus son père.	Dans l'extrême sud de la région parisienne
18	Maxime et Florence ensemble depuis deux semaines	3	Maxime	24 ans	Emploi de gardiennage après des études d'anglais mais en reconversion professionnelle dans le domaine artistique	Parents musiciens professionnels	Indépendant
			Florence	27 ans	En galère. Petits boulots	?	?
19	Lilia et Léo, ont rompu 1 semaine avant l'entretien	3	Lilia	22 ans	Conseillère clientèle dans une banque après un BTS	Parents techniciens, en interim	Vit chez ses parents dans la banlieue nord de Paris
			Léo	22 ans	En intérim dans une entreprise. A arrêté sa scolarité après avoir passé son bac	?	Vit chez ses parents dans le sud de la région parisienne
20	Julia et Jacques ensemble depuis un mois	3	Julia	22 ans	Etudiante en LEA espagnol-portugais	Père français décédé, mère brésilienne travaillant dans un ONG et vivant au Brésil	En colocation avec des amies
			Jacques	28 ans	Contrôleur aérien	?	Indépendant

21	Nadia et Hassan ensemble depuis 3 semaines	3	Nadia	21 ans	Etudiante en L2 de biomédicale	Parents originaires du Maghreb	Vit chez ses parents dans le sud de la région parisienne
			Hassan		Serveur. Carte de séjour qui a expiré	Parents ouvriers en Algérie	Se débrouille
22	Antonia et Henri ensemble depuis 2 mois	2	Antonia	23 ans	Etudiante à Science Po après une classe préparatoire	Mère cadre dans une grande entreprise. Père qui a divorcé	Vit avec sa mère
			Henri	26 ans	Galeriste au chômage après un master en droit de l'art	Père architecte, mère artiste qui galère	Indépendant
23	Nadège et Eric ensemble depuis 6 mois	2	Nadège	21 ans	Etudiante en sciences de l'éducation	?	Vit chez ses parents dans le nord de la région parisienne
			Eric	20 ans	Après un bac STG, travaille en intérim dans une pharmacie et prépare le concours d'aide-soignant	?	Vit chez ses parents dans la même ville que Nadège
24	Lina et Yann ensemble depuis 3 mois	2	Lina	21 ans	Etudiante en BTS de communication	Père viticulteur, ancien dessinateur industriel, mère fonctionnaire	Indépendant
			Yann	21 ans	Chauffagiste après un BTS en flux énergétique	Mère psychologue scolaire, père divorcé	Chez sa mère
25	Juliette et Alexandre	2	Juliette	24 ans	En recherche d'emploi après avoir terminé un	Parent vivant en proche banlieue bourgeoise.	Chez ses parents

					master	Bourgeoisie intellectuelle	
			Alexandre	27 ans	En premier emploi à Paris, cadre dans une société de conseil après une école de commerce	Parents vivant dans le Nord de la France, milieu patronal.	Indépendant
26	Lara et Simon ensemble depuis 4 mois	2	Lara	19 ans	Arrêt de ses études de médecine, souhaite se réinscrire en licence d'anglais	Parents divorcés. Père ingénieur, remarié. Mère danseuse.	Vit chez sa mère dans le 2 ^{ème} arrondissement à Paris.
			Simon		Etudiant en architecture	Parents qui vivent ensemble. Expérience d'expatriation professionnelle en Asie du Sud-Est.	Vit en colocation avec Gaëlle
27	Sandra et Karim ensemble depuis 4 mois	2	Sandra	27 ans	En master 2 de sociologie. Travail alimentaire dans un magasin de bricolage	Père aide-soignant, mère en arrêt longue maladie.	Indépendante
			Karim	24 ans	Cariste.	Père en Algérie, mère française. Pas d'autre indication.	En foyer de jeunes travailleurs
28	Gaëlle et Yohann ensemble depuis deux semaines	3	Gaëlle	24 ans	Etudiante en L3 de sociologie	Parents artisans, divorcés, vivant dans le centre de la France	En colocation avec Simon
			Yohann	28 ans	Artisan en emploi. Divorcé.	Parents vivant dans l'ouest de la France	Indépendant
29	Noëlle et	2	Noëlle	≅24	En stage de	Mère de Noëlle	Indépendante

	Mathias ensemble depuis 1 mois			ans	titularisation pour un poste d'architecte fonctionnaire	enseignante dans le supérieur. Père séparé vivant dans le sud de la France.	pour son stage, sinon vit chez sa mère.
			Mathias	30 ans	Cuisinier, au chômage depuis quelques mois. A déjà un enfant d'une précédente relation.	Abandonné par sa mère, élevé par son père.	Indépendant. Vit dans la ville du stage de Noëlle
30	Isabelle et Frédéric ensemble depuis 4 mois	2	Isabelle	22 ans	Après son bac, elle devient serveuse.	Père cadre dans la police, mère militaire retraitée	Habite chez ses parents dans le sud de la région parisienne (91)
				Frédéric	25 ans	Technicien audiovisuel	Deux parents séparés
31	Elise et Gilles ensemble depuis 3 mois	2	Elise	20 ans	Etudiante, après un BTS, prépare son diplôme de conseillère en économie sociale et familiale	Mère comptable et père informaticien	Vit chez ses parents dans la première couronne parisienne au sud de Paris.
				Gilles	18 ans	Etudiant en staps	Parents divorcés.

2 Le calendrier des entretiens

	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014
Caroline	1	2		3		Séparée			4	En couple avec un autre homme
Aline	1	2		3	Séparée					
Sophie	1	2		3	Séparée				4 par mail	En couple avec un autre homme
Véra	1	2		3	Séparée					
Tiphaine	1	2		3	Séparée					
France	1	2		3					4	En couple et avec bébé
Véronique	1	2		3					4	En couple
Mouad	1	2		Séparé						
Daniel	1	2	3							?
Lise		1	Séparée							
Aube		1	2				Séparée			
Laurent			1							En couple avec bébé
Chloë			1							En couple avec bébé
Gabriel			1						3 par mail	En couple avec bébé.
Marc			1		Séparé					
Méline		1			Séparée					
Séverine				1	2 et 3			Séparée		
Anna				1	2 et 3	Séparée				
Maxime				1 et 2	3	Séparé				
Lilia				1 et 2	3	Séparée				En couple avec un autre homme
Julia				1 et 2	3					?
Nour						1	2	Séparée		3 Seule
Antonia						1	2			?
Nadège						1	2			?
Lina							1	Séparée	2	Vit avec un autre homme
Juliette							1	Mariée	2	En couple marié
Lara						1	2	Séparée		
Sandra						1	2	Séparée		
Gaëlle						1	2		3	En couple
Noëlle						1	2	Séparée		
Isabelle						1	2			Séparée
Elise						1	2			?

Bibliographie

- Alberoni, Francesco, 1981, *Le choc amoureux*, Paris, Ramsay, 185 p.
- Allan, Graham A., 1979, *Sociology of friendship and family*, London, G. Allen and Unwin, 156 p.
- Battagliola, Françoise, 1988, *La fin du mariage ? Jeunes couples des années 80*, Paris, Syros, coll. « Alternatives sociales », 142 p.
- Bauman, Zygmunt, 2004, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 191 p.
- Bauman, Zygmunt, 2006, *La vie liquide*, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 205 p.
- Bawin-Legros, Bernadette, 2003, *Le nouvel ordre sentimental. A quoi sert la famille aujourd'hui ?*, Paris, Payot, 217 p.
- Beaud, Stéphane, 2003, *80% au bac... et après ?*, Paris, La découverte/Poche, 342 p.
- Beaujouan, Eva, Régnier-Loilier, Arnaud, Villeneuve-Gokalp, Catherine, 2009, « Ni seuls ni en couple. Les relations amoureuses non cohabitantes », in Régnier-Loilier, Arnaud (dir.), *Portrait de familles. L'enquête Etudes des relations familiales et intergénérationnelles*, Paris, INED, pp. 87-112.
- Beck, Ulrich, 2001, *La société du risque*, Paris, Aubier, 521 p.
- Beck, Ulrich, Beck-Gernsheim, Elizabeth, 2001, « La religion séculaire de l'amour », *Comprendre... le lien familial*, n°2, pp. 29-44.
- Beck-Gernsheim, Elizabeth, 2002, « When divorces becomes normal », in *Reinventing the family*, London, Polity Press, pp. 16-41.
- Bellah, Robert N., Madsen, Richard, Sullivan, William, Swidler, Ann, Tipton, Steven, 1985, *Habits of the Heart : Individualism and Commitment in American Life*, New York, Harper and Row Editors, 355 p.
- Berger, Peter L., Kellner, Hansfried, 2006, « Le mariage et la construction de la réalité », in Berger, Peter L., Luckmann, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Colin, pp. 307-334.
- Bergström, Marie, 2012, « Nouveaux scénarios et pratiques sexuels chez les jeunes utilisateurs des sites de rencontres », *Agora Débats/Jeunesse*, n°60, pp. 107-119.
- Bernier, Léon, 1996, « L'amour au temps du démariage », *Sociologie et sociétés*, vol. 28, n°1, pp. 47-61.
- Bernier, Léon, Lemieux, Denise, 1998, « Je me marie... je me marie pas... », *Cap aux diamants : la revue d'histoire du Québec*, n°55, pp. 42-45.

- Bessière, Céline, 2010, *De génération en génération, arrangements de famille dans les entreprises viticoles de Cognac*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 215 p.
- Bidart, Claire, 1997, *L'amitié, un lien social*, Paris, La découverte, 403 p.
- Bidart, Claire, 2001, « Introduction : Faire couple », *Agora Débats Jeunesse*, n°23, pp. 11-18.
- Bidart, Claire, 2006, « Panel « Sociabilité et insertion sociale », Une enquête longitudinale, Hypothèse, élaboration de l'enquête, suivi du panel », halshs00118258, 39 p.
- Blood, Robert O. Jr, Wolfe, Donald M., 1960, *Husbands and wives. The dynamics of married living*, New York, Free Press Paperbook, 293 p.
- Bogle, Kathleen A., 2008, *Hooking up. Sex, dating and relationships on campus*, New York, London, New York UP, 225 p.
- Bourdieu, Pierre, 1982, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°43, pp. 58-63.
- Bourdieu, Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, pp. 69-72.
- Bozon, Michel, 1988, « Le mariage en moins », *Cahier de l'institut de recherches marxistes*, 26, pp. 9-19.
- Bozon, Michel, 1991, « La nouvelle place de la sexualité dans la constitution du couple », *Sciences sociales et santé*, vol. IX, n°4.
- Bozon, Michel, 1993, « L'entrée dans la sexualité adulte. Le premier rapport et ses suites », *Population*, n°5, pp. 1317-1352.
- Bozon, Michel, 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 128, pp. 3-23.
- Bozon, Michel, 2008, « Premier rapport sexuel, première relation : des passages attendus », in BAJOS, Nathalie, BOZON, Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La découverte, pp. 117-148.
- Bozon, Michel, Héran, François, 2006, *La formation du couple*, Paris, La Découverte, coll. « Grands Repères. Classiques », 271 p.
- Bozon, Michel, Rault, Wilfried, 2012, « De la sexualité au couple. L'espace des rencontres amoureuses pendant la jeunesse », *Population*, 67, pp. 453-490.
- Bréchon, Pierre, Galland, Olivier, 2010, « Individualisation et individualisme », in Bréchon, Pierre, Galland, Olivier (dir.), *L'individualisation des valeurs*, Paris, Colin, pp. 13-30.
- Chalvon-Demersay, Sabine, 1983, *Concubin, concubine*, Paris, Seuil, 193 p.

- Chalvon-Demersay, Sabine, 1994, *Mille scénarios. Une enquête sur l'imaginaire en temps de crise*, Paris, Métailié, 194 p.
- Chalvon-Demersay, Sabine, 1996, « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrain*, 27, sept., pp. 81-100.
- Charrier, Gilda, 2008, « La mobilité comme aspiration à l'utopie conjugale », in DERVIN, Fred, LJALIKOVA, Aleksandra (dir.), *Regards sur les mondes hypermobiles*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », pp. 37-71.
- Charrier, Gilda, Déroff, Marie-Laure, 2005, « La non-cohabitation. Moment ou condition de la vie conjugale ? », in Le Gall, Didier (dir.), *Genres de vie et intimité : chronique d'une autre France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sociologies et environnement », pp. 101-120.
- Chaumier, Serge, 1999, *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand Colin, 248 p.
- Cicchelli, Vincenzo, 2001, *La construction de l'autonomie : parents et jeunes adultes face aux études*, Paris, Presses universitaires de France, 232 p.
- Clair, Isabelle, 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Colin, 303 p.
- Clair, Isabelle, 2011, « La découverte de l'ennui conjugal. Les manifestations contrariées de l'idéal conjugal et de l'éthos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, n°83, pp. 59-81.
- Collet, Beate, Santelli, Emmanuelle, 2012, *Couples d'ici, parents d'ailleurs*, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 354 p.
- Courduriès, Jérôme, 2011, *Etre en couple (gay). Conjugalité et homosexualité masculine en France*, Lyon, PUL, 443 p.
- Darmon, Muriel, 2013, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 325 p.
- Debest, Charlotte, Mazuy, Magali, 2014, « Rester sans enfant : un choix de vie à contre-courant », *Population & sociétés*, n°508, fév., 4 p.
- Duncan, Simon, Carter, Julia, Phillips, Miranda, Roseneil, Sasha, Stoilova, Mariya, 2013, « Why do people live apart together ? », *Families, relationships and societies*, 16 p., consultable sur <http://dx.doi.org/10.1332/204674313X673419>
- Duret, Pascal, 2007, *Le couple face au temps*, Paris, Colin, coll. « Individu et société », 267 p.
- Evans, Mary, 2003, *Love. An unromantic discussion*, Cambridge, Polity Press, 172 p.
- Finch, Janet, 1989, *Family obligations and social change*, Cambridge, Polity Press, 269 p.

- Freyssinet-Dominjon, Jacqueline, Wagner, Anne-Catherine, 2003, *L'alcool en fête. Manière de boire de la nouvelle jeunesse étudiante*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 273 p.
- Galland, Olivier, 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, n°4, pp. 529-550.
- Galland, Olivier, 1997, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Colin, coll. « U », 248 p.
- Galland, Olivier, 2001, « Les représentations des rôles adultes », in Galland, Olivier, Roudet, Bernard (dir.), *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan, pp. 29-46.
- Gaviria, Sandra, 2005, *Quitter ses parents : devenir adulte, en Espagne et en France, un processus divergent*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 297 p.
- Giddens, Anthony, 2004, *La transformation de l'intimité, Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 271 p.
- Girard, Alain, 2012, *Le choix du conjoint*, Paris, Colin, coll. « Bibliothèque des classiques », 327 p.
- Glaude, Michel, Singly, François de, 1986, « L'organisation domestique : pouvoir et négociation », *Economie et statistique*, n°187, pp. 3-30.
- Goffman, Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2 : Les relations en public*, Paris, Minuit, 372 p.
- Goffman, Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 231 p.
- Goffman, Erving, 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 177 p.
- Goffman, Erving, 1991, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 573 p.
- Haicault, Monique, 1984, « La gestion ordinaire de la vie en deux », *Sociologie du travail*, 3, pp. 268-277.
- Hippert Denis, 2012, « L'amour naissant : les ressorts dramaturgiques d'un élan sentimental », *SociologieS* [En ligne], Premiers textes, mis en ligne le 15 novembre 2012, consulté le 20 novembre 2012. URL : <http://sociologies.revues.org/4071>
- Illouz, Eva, 2012, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Seuil, 386 p.
- Jamieson, Lynn, Wajcman, Judy, 2010, « Chapitre 7 : Anthony Giddens et l'intimité : la structuration oubliée », in Chabaud-Rychter, Danielle, Descoutures, Véronique,

- Devreux, Anne-Marie, Varikas, Eleni (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre : relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, La découverte, pp. 107-120.
- Kaufmann, Jean-Claude, 1992, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 258 p.
- Kaufmann, Jean-Claude, 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Paris, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 238 p.
- Kaufmann, Jean-Claude, 1999, *La femme seul et le prince charmant*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 208 p.
- Kaufmann, Jean-Claude, 2002, *Premier matin. Comment naît une histoire d'amour*, Paris, Colin, coll « Individu et société », 255 p.
- Kaufmann, Jean-Claude, 2003, *Sociologie du couple*, Paris, PUF, coll. « Qsj », 4^{ème} éd., 128 p.
- Kaufmann, Jean-Claude, 2011, *Sex@mour. Les clés des nouvelles rencontres amoureuses*, Paris, Le livre de poche, 250 p.
- Kellerhals, Jean, Widmer, Eric, Lévy, René, 2004, *Mesure et demesure du couple, Cohésion, crise et résilience dans la vie des couples*, Paris, Payot, 274 p.
- Lagrange, Hugues, 1999, *Les adolescents, le sexe, l'amour*, Paris, Syros, 260 p.
- Lagrange, Hugues, Lhomond, Brigitte (dir.), 1997, *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La découverte, 432 p.
- Lardellier, Pascal, 2010, « Ecran, mon bel écran... de la consommation sentimentale et sexuelle de masse à l'ère des réseaux numériques », in Marquet, Jacques, Janssen, Christophe (dir.), *@mours virtuelles. Conjugalité et internet*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia SA, pp. 17-51.
- Lavigne, Chantal, 2004, « La rencontre avec l'autre : un parcours semé d'embûches », in Giami, Alain, Schiltz, Marie-Ange (dir.), *L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes. Entre errance et conjugalité*, Paris, INSERM, pp. 229-284.
- Le Gall, Didier, Péliissier, Anne, 2001, « Que manque-t-il à l'amour pour faire couple ? », *Agora, Débats Jeunesses*, n°23, pp. 19-32.
- Le Gall, Didier, Le Van, Charlotte, 2007, *La première fois. Le passage à la sexualité adulte*, Paris, Payot, 300 p.
- Lerch, Arnaud, 2002, « Les éthiques conjugales gaies à l'épreuve du multipartenariat », in Lagrave, Rose-Marie, Gestin Agathe, Lépinard, Eléonore, Pruvost, Geneviève (dir.), *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque des féminismes », pp. 65-78.

- Leridon, Henri, Villeneuve-Gokalp, Catherine, 1988, « Les nouveaux couples : nombre, caractéristiques et attitudes », *Population*, vol. 43, n°2, pp. 331-374.
- Levin, Irene, 2004, « Living apart together : a new family form », *Current sociology*, 52, 2, pp. 223-240.
- Luckmann, Thomas, Berger, Peter L., 1964, « Social mobility and personal identity », *Archives européennes de sociologie*, 5, pp. 331-343.
- Maillochon, Florence, 2001, « « Entrer en couple » ou « sortir ensemble » ? », *Agora, Débats/Jeunesse*, n°23, pp. 35-50.
- Maillochon, Florence, 2003, « Le jeu de l'amour et de l'amitié au lycée : mélange des genres », *Travail, genre et sociétés*, n°9, pp. 111-135.
- Maillochon, Florence, 2004, « De la sexualité prémaritale à la sexualité à risque », in Pugeault-Cicchelli, Catherine, Cicchelli, Vincenzo, Ragi, Tariq (dir.), *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », pp. 113-127.
- Maillochon, Florence, 2008, « L'entrée dans la sexualité : la mise en parcours sexué d'un parcours unisexe », in Cavalli, Alessandro, Cicchelli, Vincenzo, Galland, Olivier (dir.), *Deux pays, deux jeunesses ? La condition juvénile en France et en Italie*, Rennes, PUR, coll. « Le lien social », pp. 187-194.
- Maillochon, Florence, 2008b, « Le mariage est mort, vive le mariage ! Quand le rituel du mariage vient au secours de l'institution », *Enfances, Familles, Générations*, Faculté de droit, Université de Montréal, n°9
- Maillochon, Florence, Mogoutov, Andreï, 1997, « Sociabilité et sexualité », in Lagrange, Hugues, Lhomond, Brigitte (dir.), *L'entrée dans la sexualité à l'âge adulte*, Paris, La Découverte, pp. 81-118.
- Marquet, Jacques, 2010, « Des.clics@moureux.com ou Les chats et les souris font-ils bon ménage ? », in Marquet, Jacques, Janssen, Christophe (dir.), 2010, *@mour virtuelles. Conjugalité et internet*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia S.A., pp. 77-100.
- Martuccelli, Danilo, Singly, François de, 2012, *Les sociologies de l'individu : domaines et approches*, Paris, Colin, coll. « 128 », 128 p.
- Queval, Isabelle, 2004, *S'accomplir ou se dépasser*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 352 p.
- Roudet, Bernard, 2012, « Renouveau générationnel, individualisation et lien social », in Galland, Olivier, Roudet, Bernard (dir.), *Une jeunesse différente ? Les valeurs des jeunes Français depuis 30 ans*, Paris, INJEP, La documentation française, pp. 44-64.

- Roudet, Bernard, Tchernia, Jean-François, 2001, « L'amitié, une valeur toujours centrale », in Galland, Olivier, Roudet, Bernard (dir.), *Les valeurs des jeunes. Tendances depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan, coll. « Débats jeunesse », pp. 47-59.
- Roussel, Louis, 1992, *La famille incertaine*, Paris, Seuil, 334 p.
- Schwartz, Olivier, 2002, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 531 p.
- Segalen, Martine, 1972, *Nuptialité et alliance. Le choix du conjoint dans une commune de l'Eure*, Paris, Maisonneuve et Larose, coll. « Mémoires d'anthropologie française », 141 p.
- Segalen, Martine, 1997, « Comment se marier en 1995 ? Nouveaux rituels et choix sociaux », in Bouchard, Gérard, Segalen, Martine (dir.), *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, Paris, La Découverte, Québec, PUL, pp. 149-166.
- Segalen, Martine, Martial, Agnès, 2013, *Sociologie de la famille*, Paris, Colin, Collection U, 348 p.
- Simmel, Georg, 1988, « Porte et pont », in Georg Simmel, *La Tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Petite bibliothèque Rivages, pp. 159-166.
- Singly, François de, 1987a, « Théorie critique de l'homogamie », *L'Année sociologique*, n°37, pp. 181-205.
- Singly, François de, 1987, *Fortune et Infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 232 p.
- Singly, François de, 1988, « Un drôle de je : le moi conjugal », *Dialogue*, n°102, 4^{ème} trim., pp. 3-5.
- Singly, François de, 1990, « L'homme dual : raison utilitaire, raison humanitaire », *Le Débat*, n°61, pp. 138-151.
- Singly, François de, 1992, « L'amour coupable », *RIAC*, 27/67, pp. 51-55.
- Singly, François de, 1993, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 128 p.
- Singly, François de, 1996, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 255 p.
- Singly, François de, 2000a, « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et politiques*, n°43, pp. 9-21.
- Singly, François de, 2000b, *Libres ensemble*, Paris, Nathan, 253 p.
- Singly, François de, 2003a, *Les uns avec les autres*, Paris, Colin, 268 p.

- Singly, François de, 2003b, « Intimité conjugale et intimité personnelle : à la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés avancées », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n°2, pp. 79-96.
- Singly, François de, 2006, « Postface : sur la socialisation secondaire », in Berger Peter L., Luckmann, Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Colin, pp. 335-349.
- Singly, François de, 2007, *L'individualisme est un humanisme*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 127 p.
- Singly, François, 2011, *Séparée. Vivre l'expérience de la rupture*, Paris, Colin, 240 p.
- Singly, François de, Charrier, Gilda, 1988, « Vie commune et pensée célibataire », *Dialogue*, n°102, 4^{ème} trim. pp. 44-51.
- Smart, Carol, 2007, *Personal life*, Cambridge, Polity Press, 220 p.
- Smart, Carol, Davies, Katherine, Heaphy, Brian, Mason, Jennifer, 2012, « Difficult friendships and ontological insecurity », *The sociological review*, 60, 1, pp. 91-109.
- Swidler, Ann, 2001, *Talk of Love : How Culture Matters*, Chicago, University of Chicago Press, 300 p.
- Toulemon, Laurent, 2008, « Entre le premier rapport sexuel et la première union : des jeunes encore différentes pour les femmes et les hommes », in Bajos, Nathalie, Bozon, Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, pp. 163-195.
- Toulemon, Laurent, 2011, « Les individus font-ils bon ménage ? », *Travail, genre et sociétés*, n°26, pp. 47-66.
- Van de Velde, Cécile, 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 278 p.
- Villeneuve-Gokalp, Catherine, 1990, « Du mariage aux unions sans papiers : histoire récente des transformations conjugales », *Population*, vol. 45, n°2, pp. 265-297.
- Villeneuve-Gokalp, Catherine, 1997, « Vivre en couple chacun chez soi », *Population*, vol. 52, n°4, pp. 1059-1081.

Table des matières

Remerciements	3
Introduction : Une sociologie des « histoires » intimes des jeunes	5
La transformation des modes d'entrée en couple	5
Les « histoires » intimes au moment de la jeunesse et les transformations de la vie personnelle	6
Des histoires de fesses ?.....	6
Regarder par le trou de la serrure conjugale ? Le trompe-l'œil de la statistique des ménages	7
Ne pas considérer les histoires « après coup »	8
Une sociologie des histoires, des séquences amoureuses et des chemins vers le couple.....	9
Une sociologie de l'identité et de la vie personnelle	11
L'enquête	12
Le corpus	12
Le dispositif d'enquête	14
Capter l'histoire en train de se faire	15
Plan du mémoire	15
Chapitre 1 : Les trois logiques de la vie personnelle des jeunes	19
1 « En profiter », « s'amuser » : une valeur de la jeunesse	19
S'amuser : une logique socialement située.....	20
Les amis pour s'amuser	21
S'amuser sexuellement : le plaisir valorisant.....	23
Les limites de la logique d'amusement	28
2 « Faire sa vie » : la logique des statuts	31
Les amis statutaires.....	31
Des statuts familiaux choisis.....	33
L'horizon lointain des statuts familiaux	34
Le faible contrôle des parents	35
Les limites de la logique des statuts	36
3 « Etre aimé, apprécié pour soi-même » : une logique de la reconnaissance personnelle	37
Les amis personnels	37
La fonction des amis personnels.....	39
L'amour comme expression de reconnaissance personnelle.....	41
L'invention d'un amour fragile	43
L'amitié renforcée par les échecs amoureux	45

Conclusion : la nécessité d'articuler les trois logiques.....	46
Chapitre 2 : Rencontres, décodages et contrats	49
1 Séduire un inconnu ou quelqu'un de connu ?	50
a) Rencontrer un inconnu dans les lieux de l'amusement.....	52
Les lieux discrets de l'amusement : les sites de rencontre.....	52
Les lieux moins discrets de l'amusement : boîtes, soirées, vacances.....	53
b) Rencontrer quelqu'un de connu : l'obligation de sérieux.....	54
Les camarades d'études, les collègues de travail et les amis.....	55
Les amis d'amis.....	56
2 Le déroulement des rencontres : l'urgence du sexe ou le chemin long de la découverte	57
a) Des « plans-cul » entre inconnus	57
b) Les dérapages entre amis	58
c) Rencontrer quelqu'un sur internet.....	59
d) Séduire des personnes connues	62
e) Séduire un ami d'ami	64
3 Les « contrats de relation »	64
a) Les relations « légères » : continuer à « se voir » pour s'amuser	65
b) Les relations « sérieuses » : « être en couple ».....	67
c) Les relations sérieuse-légères : « sortir ensemble/être ensemble ».....	67
d) Le soutien des amis	69
4 Négocier le contrat de relation : le poids de la biographie amoureuse des partenaires et de l'aide des amis	72
Le poids de la trajectoire amoureuse.....	72
Conclusion	77
Chapitre 3 : « Se voir » : un chemin transitoire de l'amusement	79
1 Diverses formules de contrats orientés vers l'amusement.....	80
Les « plans-cul réguliers » : alliance de la liberté et de la sécurité sexuelle.....	80
L'« amitié améliorée », alliance de la liberté et des sentiments limités.....	81
L'idiome rituel des « amitiés améliorées »	83
2 Les contrats orientés vers l'amusement dans la trajectoire amoureuse ou sexuelle ..	84
3 L'organisation de la vie personnelle et le rôle des amis	87
Le soutien des proches.....	87
La recomposition des proches	90
4 La labilité des contrats orientés vers l'amusement	91
Des allers et retours dans les définitions de la relation.....	92
« Quitter » son plan cul.....	93
Conclusion : Etre valorisé, sans souffrir, ni être dupe en attendant mieux.....	94

Chapitre 4 : « Se fréquenter » : le chemin des statuts.....	97
1 Les principes du contrat.....	97
a) Vivre au futur	98
La sexualité et la sensualité après le mariage	99
b) Se fréquenter pour être sûr du partenaire.....	100
L'avis des copines et des copains.....	102
c) L'intimité restreinte	103
Le rejet de l'intimité avec le partenaire	105
2 Les écueils de ce type de relation.....	108
La tension entre la logique de l'amusement et la logique des statuts	108
La tension entre la logique amoureuse et la logique des statuts	110
Conclusion	113
Interlude : Le double chemin des sentiments.....	115
Chapitre 5 : Etre ensemble « dans une bulle » : le chemin rapide des sentiments	
.....	117
1 La construction d'une intimité privilégiée.....	118
« Etre dans notre bulle ».....	118
Privilégier le partenaire par rapport aux amis	120
« Elle n'aurait pas compris »	122
La concurrence des intimités	123
Le contrôle des amis sur la relation et la recomposition des réseaux après la rencontre...	124
2 Dire l'évidence des sentiments	125
L'expression lyrique des sentiments.....	125
Sexualité et sentiments	126
L'obligation à dire et redire ses sentiments.....	127
3 Un nouveau moi : « j'ai développé mon côté comme Bruno »	128
Le moi « figé ».....	130
Avoir peur que le partenaire change.....	131
4 Les écueils de la relation « bulle ».....	131
Le manque de soutien	132
L'individu écrasé.....	133
Un petit monde d'amour qui dérape	137
Conclusion	138
Chapitre 6 : « Sortir ensemble sans se prendre la tête ». Le chemin long des	
sentiments	141
1) Etre sérieux sans se « prendre la tête ».....	141
Une dimension du sérieux : l'exclusivité sexuelle et sentimentale.....	142

Continuer ensemble sans rien se promettre.....	144
Une relation qui respecte la vie personnelle de l'individu	146
L'égalité et la réciprocité dans la relation	147
2) Apprendre à connaître l'autre.....	148
a) S'investir dans la relation	149
Le temps partagé avec le partenaire	149
Les activités à deux : l'intimité sexuelle.....	152
Les activités à deux : « faire découvrir ».....	154
Partager les liens.....	157
b) Se raconter	159
Les conditions pour se raconter.....	160
Se lâcher.....	161
Tout dévoiler ?	162
3) Le processus de connaissance contrarié.....	163
Tensions sur le niveau d'investissement.....	163
Tensions sur le niveau d'intérêt pour le partenaire	167
Tensions sur la rapidité d'évolution de la relation	168
Conclusion	171
Chapitre 7 : Sortir ensemble II : la cristallisation des sentiments	173
1 Dire sans dire	174
Ne pas parler de ses sentiments.....	174
Ne pas parler du futur.....	175
Histoires sans paroles.....	175
Dire avec les gestes	177
Le double langage : « Délirer », « blaguer » en couple	178
Les « réflexions ».....	181
Devenir « insupportable ».....	181
2 L'objectivation des sentiments	182
a) Des sentiments hétérogènes.....	182
Un codage pragmatique	183
Mettre les mots sur l'histoire en en parlant à ses amis	185
b) Interpréter les sentiments du partenaire.....	185
Etre présenté(e) aux amis.....	185
Se sentir valorisée par les amis	186
Se sentir ensemble parmi les amis	187
Mener sa petite enquête	188
3 Révéler ses sentiments : la fondation du couple.....	189
a) Les conditions pour dévoiler des sentiments	189

Les voyages.....	190
Au lit : une révélation ambiguë.....	191
Provoquer une crise	191
Faire un break	193
b) L'art et la manière.....	194
Dire son amour sans dire « je t'aime ».....	194
Dire que c'est fini	195
c) Les faux pas	195
La révélation involontaire.....	195
Le coup de poker.....	196
La révélation ratée	196
d) Se sentir en couple/avoir un mec	198
Conclusion	199
Chapitre 8 : Faire couple et être ami au quotidien.....	201
1 Les partenaires « nous d'abord »	201
a) Le moi conjugal comme « vrai moi ».....	202
L'intimité approfondie.....	203
Garder ses « vrais amis »	205
Etre en couple sans s'ennuyer.....	206
b) La validation conjugale et l'égoïsme du conjoint	207
« Il ne me comprend pas »	207
Pas de spontanéité dans le soutien	208
2 Les partenaires « toi et moi ».....	210
« J'ai pas envie que ma vie, elle se résume à lui »	210
Un monde commun équilibré.....	212
Une identité élargie.....	213
Les deux moi et les amies.....	213
Ne pas couper les ponts avec les amies.....	216
Le tri des copines	217
Préserver les deux intimités	218
3 La conversation conjugale et le rôle de conjoint	221
a) La conversation intense.....	221
Le coaching conjugal	223
Encourager le conjoint sans le forcer.....	224
Le conjoint anti-coach.....	225
b) La conversation négative : rabaisser le conjoint	226
« Se faire bouffer ».....	227
c) La contestation de la conversation conjugale	227

Conclusion et synthèse des chapitres 5, 6, 7, 8.....	228
Chapitre 9. La construction d'un « nous conjugal ».....	231
1 S'installer ensemble.....	232
Cohabiter	232
S'installer ensemble.....	233
2 Vivre ensemble : la construction quotidienne d'un « nous conjugal »	236
a) L'élargissement des répertoires : de l'intimité au partage des tâches	236
Le répertoire domestique	236
L'implication dans le « nous conjugal ».....	237
Un rapport au domestique hétérogène	239
Les contrats domestiques	239
b) La gestion des anciens répertoires : à la recherche de l'intimité cohabitante	242
Gérer les moments communs.....	242
Intimité conjugale et vie privée des hommes au domicile.....	244
Intimité conjugale et vie privée des femmes au domicile et ailleurs	246
La désillusion féminine : la perte de l'intimité conjugale et l'enfermement dans les rôles.....	248
3 Un « nous conjugal » par projet	252
a) Les projets	252
b) L'enfant.....	253
Le bébé contractuel.....	254
Du délire, aux allusions	257
Passer à l'acte	258
c) Le mariage comme projet	259
Chapitre 10 : Se séparer et enchaîner les séquences.....	263
1 Les séparations, fonction des contrats	263
a) Les fautes dans les contrats-bulles et contrats statutaires	264
b) Les désaccords dans les contrats sans prise de tête.	265
2 La reconfiguration de la vie personnelle : le renforcement de l'amitié	266
a) Penser à soi [et progresser]	267
Avoir des aventures.....	267
S'effondrer	269
b) L'amitié protectrice.....	269
Le retour vers les amis	269
Les copains, toujours plus centraux pour la vie personnelle	271
L'aide des copines et des copains	272
Donner le change	272
L'éloignement durable des amis	273
La réflexivité sur l'expérience passée.....	274

3 L'enchaînement des séquences.....	275
a) Les autrui de transition ?	275
Le cynisme	277
b) L'histoire qui bégaie.....	279
Des feux mal éteints.....	279
L'éternel retour du même ?	280
Recommencer à zéro.....	282
c) Le romantisme bien tempéré : vers une nouvelle séquence	283
Conclusion générale	285
Diversité des registres relationnels et euphémisation de la charge « conjugale » des relations	285
La recherche d'authenticité et de sécurité	287
La contractualisation des relations	288
Une vie personnelle multipolaire.....	289
Parenthèse relationnelle ou nouvelles relations conjugales ?	290
Annexes.....	291
1 Le corpus	291
Situation des enquêtés au moment du premier entretien.....	291
2 Le calendrier des entretiens	299
Bibliographie	301
Table des matières	309